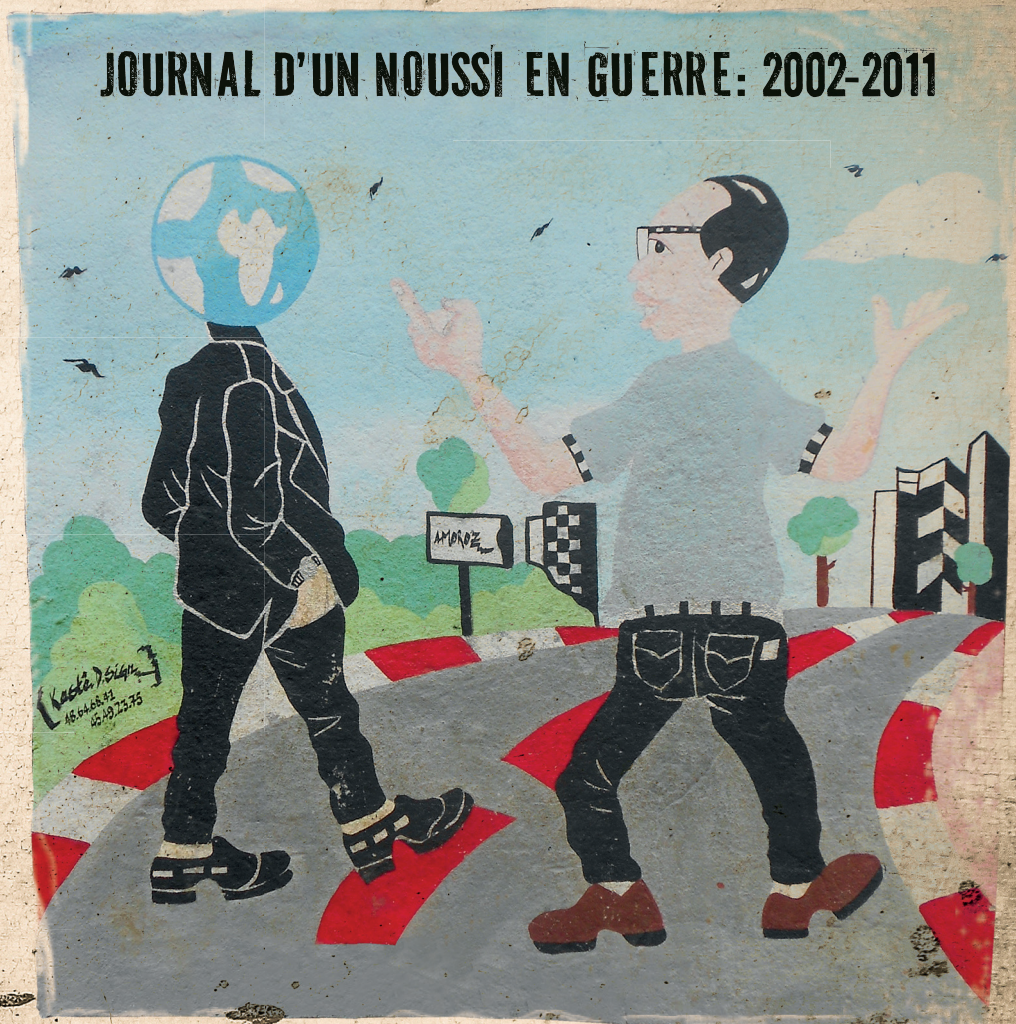


COMPAGNON!

JOURNAL D'UN NOUSSI EN GUERRE: 2002-2011



Marcus Mausiah Garvey
en compagnie de
Karel Arnaut

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

COMPAGNON ! JOURNAL D'UN NOUSSI EN GUERRE : 2002-2011

Compagnon !

JOURNAL D'UN NOUSSI EN GUERRE : 2002-2011

Marcus Mausiah Garvey
en compagnie de
Karel Arnaut



Langua Research & Publishing CIG
Mankon, Bamenda

Ce livre est dédié à Elise et Françoise, nos compagnes

PUBLISHER:

Langaa RPCIG

Langaa Research & Publishing Common Initiative Group

P.O. Box 902 Mankon

Bamenda

North West Region

Cameroon

Langaagrp@gmail.com

www.langaa-rpcig.net

Distributed in and outside N. America by African Books Collective

orders@africanbookscollective.com

www.africanbookscollective.com

Typeset by Erkens Filip, Gent, Belgium

ISBN: 9956-763-38-1

© Marcus Mausiah Garvey & Karel Arnaut – 2016

All rights reserved.

No part of this book may be reproduced or transmitted in any form or by any means, mechanical or electronic, including photocopying and recording, or be stored in any information storage or retrieval system, without written permission from the publisher

DISCLAIMER

All views expressed in this publication are those of the authors and do not necessarily reflect the views of Langaa RPCIG.

Remerciements

... à Kassi Ernest Adjallou qui a aidé à la saisie du manuscrit, à mon ami Kouassi Brou Aubin qui n'a cessé de me soutenir, à son grand frère Kouassi Kouadio Laurent, alias Pokou Laurent, à tout mon gbôhi du FLGO d'Abidjan, à toutes les F.R.G.O, à monsieur Monet Florent, à monsieur Sylla à la cité de Lauriers 9, à monsieur Quenum et tous ses collaborateurs de l'entreprise immobilière les Lauriers, à l'officier Ahoussi Jo, à tonton Gadou Dakoury professeur à l'université FHB de Cocody qui s'est vraiment inquiété pour moi et qui n'a cessé de m'encourager, à monsieur Youssouf SOW, mon instituteur en classes de CM1 et CM2 à l'E.P.P Attecoube 2, à tous mes frères au Yaosséhi, à mon pasteur et père spirituel Coulibaly Tiémoko Paul, président de la mission M.I.R.A.C, sans oublier tous ceux dont nous n'avons pu écrire les noms, grand merci à tous.

Garvey et Karel veulent aussi remercier Nathalie Delaleeuwe et Jérémy Mandin pour leur aide avec la traduction, Sofie De Rijck pour la carte, Kaste de Sign pour le dessin de la couverture et Filip Erkens pour le lay-out.

AVANT-PROPOS

Digbo Foua Mathias, né le 17/05/1975 à la maternité Thérèse Houphouët-Boigny d'Adjamé, a fait ses cours primaires à l'EPP ATTECOUBE 2. Il s'intéresse à l'écrit en classe de CM1 grâce à son instituteur du nom de monsieur Youssouf Sow qui faisait raconter des faits divers par ses élèves tous les samedis; des histoires qu'ils écrivaient dans un registre que la classe avait nommé « LE SOLEIL DU JOUR ».

Après le CEPE obtenu à l'EPP JOSEPH SENACH D'ADJAME, il fait les classes de 6ème et 5ème au cours du soir UNESCO à l'EPP SICOGI 2 dans la commune de YOPOUGON.

Il est inscrit l'année suivante au collège moderne d'Adjamé en classe de 4ème dont il est exclu pour indiscipline malgré sa moyenne lui permettant d'être admis en classe de 3ème.

Digbo Foua Mathias adopte le pseudonyme de MARCUS MAUSIAH GARVEY donné par un ami de son grand frère quand il était au CM2 à JOSEPH SENACH, pseudonyme reçu pour ses interventions intelligentes dans les débats ouverts par son grand frère et ses amis.

En 6ème, il écrit plusieurs manuscrits qu'il perd, emportés par des cousins venus aux funérailles de son père décédé en juillet 1998.

Il écrit COMPAGNON quand il se rend à l'ouest pour intégrer le FLGO. Il l'écrit sur des bouts de papier qu'il numérote, il l'achève sous les tirs nourris des hélicos français sur la résidence de Laurent Gbagbo.

Il fait la rencontre de Karel Arnaut sur le chantier de «Lauriers» à Cocody Riviera Palmeraie en 2009; chantier qui l'hébergeait, lui et ses amis ex-combattants FLGO, chassés du 1er bataillon d'infanterie d'Akouédo. Il présente ses « bouts de papier » à Karel qui décide de le faire éditer.

COMPAGNON est le fruit de la formation qu'il voue à son instituteur, monsieur Youssouf Sow qui était lui-même scénariste et acteur dans le téléfilm ivoirien « FAUT PAS FACHER ».

Il dédie cet ouvrage à tous les jeunes ivoiriens en particulier et africains en général qui disent non à cette indépendance sous haute surveillance, qui s'indignent devant la lâcheté des gouvernants de notre beau continent. Aux blancs qui réfléchissent comme son vieux père Karel Arnaut qui savent que l'africain n'est pas cette pâte qu'on peut modeler à sa guise. Et surtout à DIEU qui nous a créés égaux et kodjo-kodjo tirés le premier jour, qui n'a cessé de nous bénir.

Garvey (17/1/2016)

AU LIEU D'UNE INTRODUCTION

Karel Arnaut

Compagnon! se prêterait volontiers à une longue introduction tant ce texte nécessite explications, éclaircissements et précisions. Mais une introduction qui se fixerait un tel objectif s'écroulerait probablement sous son propre poids. Si malgré tout elle atteignait, dans toute son exhaustivité son but, elle ôterait au lecteur de *Compagnon!* toute envie de se lancer à la découverte de sa richesse métaphorique, de se frotter à sa créativité à la fois hétérodoxe et sensible aux normes et de se laisser emporter (ou captiver) dans les moindres recoins de l'univers de vie qu'il nous présente. Bref, une telle introduction ôterait au lecteur toute envie de pénétrer dans sa « poiesis » au sens plein du terme (Calhoun *et al.* 2013 ; Arnaut *et al.* 2016). Car *Compagnon!* est avant tout un texte complexe et dynamique dont la *sémiosis* dialectique est résumée dans l'unique mot qui en constitue le titre – un mot dont le mode exclamatif laisse présager une interpellation réciproque.

Cette introduction se propose d'offrir au lecteur quelques repères concernant les trois composantes vitales de *Compagnon!* : le genre, la « langue » et l'auteur.



En matière de genre, *Compagnon!* pourrait être considéré comme une autobiographie mais une autobiographie qui compterait un deuxième auteur – dans ce qui devient en quelque sorte une *bi-ographie*. L'auteur principal, Digbo Foua Mathias, en est le maître d'œuvre à tous les niveaux, à commencer par la décision qu'il prend en 2004 de se lancer dans la narration de son expérience de combattant dont le nom de guerre s'avère être également le nom de plume : Marcus Mausiah Garvey (dénommé ci-après Garvey, son surnom le plus usité). Le deuxième auteur, Karel Arnaut, apparaît en cours de route dans l'autobiographie de Garvey, soit cinq ans après que son « journal intime » ait vu le jour. Très vite, Karel devient le vecteur d'un voyage littéraire complexe et multimodal à la recherche d'une plus grande résonance, de nouveaux publics, de nouveaux mondes. La particularité de cette recherche réside dans le fait que ce texte, tout en gagnant en résonance globale, donne tout son écho à ses origines. Par « origines », nous entendons son ancrage dans la Côte d'Ivoire de l'après-crise économique,

marquée par les ajustements structurels des années 80 et la démocratisation bancaire des années 90. Plus généralement, *Compagnon!* participe au débat national dans lequel le confort géopolitique qu'induit le fait d'appartenir à la sphère d'influence française est perçu, au contraire, comme une quête vers la souveraineté, la dignité et la reconnaissance – autant de concepts qui comptent une longue tradition dans les milieux académiques, syndicaux et politiques en Côte d'Ivoire mais qui, depuis les années 90, ont connu une nouvelle impulsion sous l'influence de l'Afrique du Sud post-apartheid et du discours afro-optimiste en provenance de plusieurs points du globe dont les États-Unis de Barack Obama et de Jesse Jackson. Dans l'ensemble, *Compagnon!* se situe – dans les termes de Mbembe (2000) – à l'interface de l'aspiration au cosmopolitisme et à l'extraversion, d'un côté et à l'affirmation de soi et au désir d'authenticité de l'autre – une combinaison qu'Abdou Maliq Simone (2001) nommait mondisation (*worlding*).

À la suite d'un premier contact entre Garvey et Karel, Garvey décida de retravailler, dans des cahiers reliés qu'il appelle « registres » (p. 367), les notes qu'il avait jusque-là compilées sur des feuilles libres et des carnets faits main. Moins d'un an plus tard, Garvey travaillait parallèlement sur trois trajets littéraires (*text trajectories*, Kell 2015) : (1) comme auparavant, il notait brièvement les événements dont il voulait se souvenir pour la suite de sa biographie, (2) simultanément, il récrivait ses notes dans des *registres*, (3) qu'il se mit par la suite à dactylographier et retravailler sur ordinateur. Ces trois trajets comportaient chacun leur propre rythme et portée.

Concernant le premier trajet, il est important de savoir que Garvey avait commencé à prendre des notes autobiographiques bien avant la rédaction du *Compagnon!*. À ce jour, Garvey continue de le faire. Seul l'avenir nous dira si cela débouchera sur une publication.

Le second trajet qui s'acheva au cours de la deuxième moitié de l'année 2011 consista pour Garvey à retranscrire et retravailler ses notes dans les *registres*. L'exercice que renferment ces *registres* se révèle passionnant. *Compagnon!* étant à la recherche d'un lectorat plus large, Garvey monta d'un cran le niveau d'exigence de sa production littéraire et se mit à la recherche d'un registre de langue qu'il estimait plus élevé, plus sophistiqué et plus cosmopolite tant sur le plan grammatical que lexical. Celui-ci comprenait, par exemple, plus de termes « difficiles » ainsi que le recours étendu au passé simple. Cet exercice de mise à niveau – *upscaling* (Kell 2015) ou *writing for export* (Blommaert 2008 : 186) – ne représentait pas pour autant une concession à « l'authenticité ». Que du contraire ! Plus que jamais, les dialogues retranscrits dans les *registres* témoignaient de l'aisance de Garvey dans son utilisation du nouchi. Plus loin, on verra que Garvey pousse la maîtrise de cette « langue de jeunes » si loin qu'il va jusqu'à donner lui-même l'orthographe (« noussi ») et son (double) sens (d'exclusion et d'affirmation). Une fois les *registres* clôturés, Garvey rédigea un dernier paragraphe qu'il ajouta directement à la version Word de *Compagnon!*

Le troisième trajet (numérique) connut une triple phase. La première remonte à mars 2010 quand Garvey (désormais doté d'une adresse email et d'un compte Facebook) fit parvenir à Karel les 100 premières pages de *Compagnon!* dans un document Word. Une partie de la difficulté résultant du fait que les corrections des *registres* avait disparu avec l'adaptation du texte en format numérique. Ce fut le début d'un nouveau trajet de révision qui se concentra sur les fautes de frappe, les oublis, les confusions de ponctuation, les incohérences orthographiques des noms propres, etc. Plus fondamental que la « mise au pas » numérique de *Compagnon!*, fut la décision commune de Garvey et Karel d'apporter des annotations au texte. S'il voulait intéresser un lectorat le plus large possible – et tel était bien l'objectif (inscrit dans la transition de journal intime à *Compagnon!*) – ce texte devait gagner en transparence, notamment en clarifiant bon nombre d'abréviations, en précisant certains noms d'acteurs militaires et politiques ou en traduisant une bonne partie d'un jargon dont le noussi se taillait la part du lion.

La deuxième phase dans ce troisième trajet se situe autour de mai 2011. Moins d'un mois après le dénouement apocalyptique du drame politico-militaire débuté en 2002, *Compagnon!* s'arrêta. Laurent Gbagbo fut arrêté, son mouvement « patriotique » battu et par peur des représailles, Garvey dû fuir *Les Lauriers*, le quartier où il avait habité pendant 8 ans, pour trouver un refuge plus discret au quartier GESCO de Yopougon.

La troisième et dernière phase correspond au présent de cette introduction : le moment où la parution de *Compagnon!* prit une tournure décisive et le processus de révision et d'annotation arriva à terme. Jusqu'à la fin, ce processus a navigué entre, d'un côté, la normalisation et la rationalisation du texte et, de l'autre, la nécessité de laisser de l'espace à l'hétérodoxie et l'originalité (cf. De Boeck & Honwana 2000 : 10). Le processus devait lui-même constamment naviguer entre la volonté d'augmenter la transparence et l'unité dans le texte d'une part, de laisser assez de place aux multiples connotations et à la liberté d'interprétation, d'autre part. Le résultat de ce travail d'équilibriste, c'est le texte tel qu'il paraît sous vos yeux, après – nous l'espérons – un travail de toilettage de la ponctuation et de l'orthographe offrant une lecture suffisamment confortable, soutenue par des notes de bas de page reprenant principalement, mais pas exclusivement, la traduction de termes noussi.

En dehors des annotations, *Compagnon!* est accompagné de (a) cette introduction, (b) d'une liste des abréviations et acronymes utilisés, et (c) d'une carte qui situe une série de lieux pertinents de Yopougon mentionnés dans le texte. Doté de ces outils de base, le lecteur doit encore se frayer un chemin dans un texte qui ne dévoile pas facilement ses secrets. Au contraire, il a été rédigé pour rendre compte des heurs et malheurs du *gbôhi* (Banégas 2011), ce type de groupe qui dans leurs interactions quotidiennes se réalisent comme des communautés de langage – *speech communities*

(Rampton 1998) – ou, plus largement comme des « communautés de style » (Alim 2009). Ce qui nous amène, après la dimension générique, à la deuxième dimension d'imprédictibilité et d'hétérodoxie de *Compagnon !*, celle qui porte sur la « langue » et sur le jeu d'identifications qui y est lié.



Affirmer que la langue d'écriture de *Compagnon !* est le français est à la fois un truisme et un mensonge grossier. Premièrement, le nombre de notes de bas de page – on a en compté jusqu'à 495 dans une version précédente, ici il y en a 324 – indique que *Compagnon !* contient une multitude de termes et d'expressions qu'un dictionnaire de français ne pourrait nous aider à décoder : non seulement parce qu'ils n'y apparaîtraient pas toujours (en tant que termes non français) mais surtout lorsqu'il y apparaîtraient, aucune des définitions proposées ne seraient d'un grand secours. Autrement dit, *Compagnon !* donne à des mots français existants une autre signification. Prenons, par exemple, le mot « jobber » (p. 369 qui n'est repris dans aucun dictionnaire français, contrairement à « extrait » (p. 60) qui est, lui, utilisé au sens de « exemple » ou « avant-goût », ou encore de « affairer » au sens de « commérer » ou de « mettre son nez dans les affaires des autres » (p. 195 n.2). Le nombre raisonné de notes de bas de page tente d'éviter une trop grande confusion. C'est ainsi que « jobber » et « extrait » ne sont pas repris dans les notes de bas de page car le lecteur peut facilement en déduire le sens du contexte. « Affairer » (p. 195) est, par contre, explicité, tout comme les centaines d'autres termes français, dioula ou anglais, identifiés comme noussi. Cela exige une brève explication (pour une explication plus approfondie voir : Arnaut 2016).

Il faut entendre par noussi un idiome urbain – *urban vernacular* (Rampton 2013) – qui puise, sans détour et avec un plaisir affiché, son matériel lexical dans une multitude de « langues » (dioula, baoulé, anglais, français, créole, etc.) ou de jargons (militaire, construction, sorcellerie). En réalité, comme nous l'apprennent les exemples tels que « affairer » ou « extrait », ce serait une erreur de ne voir dans ces transferts lexicaux que des tentatives facilement reconnaissables de rendre les jeux de mots plus divers, plus excitants ou plus exclusifs. Le noussi n'est pas qu'une simple langue secrète ou de l'argot même si elle joue quelquefois ce rôle. La production de noussi induit l'intégration et la resignification de mots d'origines les plus diverses et amène à une sorte d'hypersensibilité sémantique dont les automatismes de dénotation se trouvent constamment déstabilisés. Pour le dire plus simplement, on pourrait affirmer qu'aucun terme, expression ou phrase ne pourrait échapper à la resignification, disons même la « noussification ». En tant qu'« opérateurs sémiotiques » (Jacquemet 2005 : 261) les usagers du noussi (parleurs, écrivains et lecteurs) montrent un niveau de conscience linguistique comparable aux artistes hip hop tels

que décrits par Alim (2009 ; Pennycook et Mitchell 2009).

Comme nous l'avons dit plus haut, seul un nombre limité de ces transferts lexicaux sont repris en notes de bas de page, à savoir les emprunts qui prêtent le plus à confusion. Cette approche prudente d'annotation vise avant tout à garder la vigilance sémantique du lecteur sans le conduire à la paranoïa ou le perdre dans la plus grande anarchie babélienne.

L'accent sur la dynamique ouverte de la « noussification » pourrait donner l'impression fausse que la production du noussi est un processus sémiotique tout à fait aléatoire auquel quiconque peut avoir recours pour importer ou resignifier des mots et des expressions. Il vaut mieux considérer le « code » qu'on appelle noussi comme un processus de créativité supra-individuelle (Barber 2007 : 10) et de sédimentation résultant d'innombrables fabrications communicatives animant les multiples espaces urbains. C'est ainsi que dans les communications en noussi tout comme dans la vie de la rue où celles-ci ont lieu, les locuteurs sont censés être sur leurs gardes.

Cette association entre noussi et vigilance évoque le phénomène du « bluff ». Pris au sens strict, « bluff » crée l'illusion de succès et de richesse ; c'est pourquoi il est parfois emblématique de l'imaginaire de la modernité des jeunes Abidjanais de la rue (Bahi 2010 ; Newell 2009 : 163). Il s'agit bien entendu d'un phénomène encore plus vaste et plus différencié – ce qu'AbdouMaliq Simone (2008 : 14) a désigné comme « des pratiques gardant les choses ouvertes » – *practices of keeping things open*. Le « bluff » regroupe ou indique de multiples formes ou genres de compétence performative qui nécessitent de la souplesse et de l'agilité en matière de positionnement et d'alignement, de l'imagination en matière de représentation, et de l'authenticité dans la stylisation de *personae* changeantes.

La dissimulation joue un rôle tout aussi important dans une série de transactions sociales dont de nombreux exemples sont illustrés dans *Compagnon!*. Un cas d'école de ce genre de manipulation ou de larcins, c'est sans doute le coup que Garvey et ses comparses fomentent autour d'un chargement de ciment ('cacao') (p. 391 et suivantes). Ce qui est remarquable dans cette affaire, c'est la manipulation initiale de plusieurs personnes – le gardien, les commerçants – qui passe ensuite à la duperie entre les quatre complices. Cet incident laisse supposer que l'univers social dans lequel navigue Garvey est empreint de « bluff » au sens large du terme.

Pour bien comprendre *Compagnon!*, il est très important de cerner le rôle central que joue cette forme de ruse dans les relations entre combattants – les groupes d'autodéfense patriotiques – d'un côté et, leurs homologues des forces de l'ordre officielles de l'armée, de la gendarmerie et de la police – pris dans leur ensemble (*les corps habillés*), de l'autre. Un des concepts clés (du noussi) qui synthétise ces relations est la « dissua » – un terme supposé emprunté au jargon militaire à travers l'abréviation de « dissuasion » : décourager la partie adverse au moyen de leurres (ex. se faire

passer pour plus nombreux qu'on ne l'est en réalité). Alors que le transfert de cet élément de terminologie militaire constitue en soi un lien entre les combattants formels et informels, l'échange ne s'arrête pas là.

Pour les combattants informels «dissua» renvoie principalement à leur capacité à se faire passer pour des combattants officiels – en tant que membres à part entière des *corps habillés* (p. 47). Cette dissua prend l'une ou l'autre forme de stylisation (Rampton 2009) : (a) dans l'usage de la langue (termes et expressions militaires dont, par exemple la dissuasion), (b) dans l'équipement et les vêtements (uniformes, armes) et, à ne pas négliger, (c) dans la pratique des genres d'activités qui sont typiquement associés aux corps habillés telles que le contrôle des pièces d'identité à des barrages fixes («corridors») ou mobiles («patrouilles») sur la voie publique.

Nous retrouvons des exemples de ces trois formes de stylisation lors des opérations de sécurité narrées par Garvey dans le *Centre Émetteur* d'Abobo (p. 82-127). Nous remarquons alors comment de telles stylisations constituent la pierre angulaire de l'entente et de la collaboration quotidienne, y compris la complicité entre les forces combattantes officielles et celles officieuses. Pour finir, tout comme dans tous les cas de «bluff», on retrouve de la récursivité dans la «dissua». Garvey évoque une réunion entre les groupes d'autodéfense au cours de laquelle les différentes délégations tentent de rivaliser dans la stylisation notamment quand il s'agit des accolades («bôrô») et des salutations militaires («ration») dans une performance que Garvey désigne comme une «dissua dans dissua» (p. 72). Une telle récursivité ne va pas sans une quelconque forme de réciprocité ou de reconnaissance – de la part de la partie intéressée. Dans de nombreux passages de *Compagnon!* Garvey observe la manière dont les diverses parties prenantes des combattants veulent que ces derniers soient considérés comme de «vrais» militaires car cela les arrange d'une manière ou d'une autre. Premier exemple, tant au cours de la première période de mobilisation (octobre 2002 – février 2003) qu'à la toute fin du conflit (janvier-avril 2011), les racoleurs utilisent l'argument selon lequel leurs nouvelles recrues seront rapidement incorporées dans l'armée régulière. Deuxième exemple, les corps habillés font usage du prétendu statut militaire des miliciens pour obtenir des services. Troisième exemple, les petites copines, les amis et les parents de combattants croient volontiers que leurs proches sont entrés dans l'armée ne fut-ce que pour leur propre égo.

Cela nous révèle comment, dans le contexte de crise dont Garvey se fait le rapporteur, les «Noussis en guerre» n'échappent pas facilement au jeu complexe et sophistiqué du bluff quotidien. Ainsi pour *Compagnon!*. Tant en ce qui concerne le genre (une autobiographie) que le recours à des langages, des jargons et des styles, *Compagnon!* sème le trouble et pousse le lecteur à la réflexion. C'est d'autant moins surprenant que l'ambivalence et l'incertitude sémiotique affectent aussi deux autres composantes de base

de ce livre : le (sous-)titre et l'auteur principal, c'est-à-dire pour le premier le terme « noussi » et pour le second, le nom de « Marcus Mausiah Garvey », le pseudonyme remarquable sous lequel son auteur noussi écrit et combat.

Tous les lecteurs un tant soit peu informés attendent sans doute depuis le début de cette introduction la réponse à la question de savoir si le terme « noussi » repris dans le sous-titre est ou non un synonyme du terme plus générique de « nouchi » (Newell 2009). Pour leur répondre rapidement, Garvey se saisit en effet de la variante hétérographique du terme « nouchi » pour indiquer d'emblée sa position sociale et celle du groupe auquel il s'identifie. Selon Garvey, un « noussi » appartient au groupe de « nous les désœuvrés, nous les étudiants qui avons fini et qui sommes sans boulot, nous les enfants que la rue a eus sans entrer dans une maternité ». Ce « nous » se sait exclu du « nous » de la société dominante qui est prête à accepter (c'est-à-dire à « retirer de la rue ») les noussi à condition (= « -si ») qu'ils corrigent leurs défauts, à savoir trouvent du travail ou terminent leurs études. Pour les Noussi et selon Garvey, un tel « nous-si » va sans doute un pas trop loin parce ce qu'il constituerait une violation de leur identité au sens de : « c'est nous à la condition de nous accepter dans votre société ; c'est nous si vous pouvez nous accepter dans votre société sans avoir d'arrière-pensées à notre égard ». Ces deux affirmations expriment en fait deux positions très différentes. La première position est celle du jeune Noussi qui entend être reconnu dans ses limites et son altérité. La deuxième position est celle du citoyen moyen qui voit surtout dans le Noussi stéréotypique les défauts en matière de comportement, d'éducation et d'emploi. Dans la représentation de ces deux positions, Garvey montre qu'il est conscient du fait que la marginalisation – le phénomène nous-si/nouchi, mais aussi d'autres formes de déscolarisation, de chômage des jeunes et de précarité – vient des deux côtés et constitue un problème de reconnaissance mutuelle tout autant qu'un déficit en matière de redistribution des richesses (Fraser 2000).

Le lecteur pourrait également s'étonner qu'un auteur s'approprie le nom d'un autre auteur – à deux lettres près : Mausiah vs (l'original) Mosiah. Pour sa défense, Digbo Foua Mathias n'a pas choisi lui-même son pseudonyme mais en a été affublé à l'adolescence par un ami de son frère aîné que Mathias entendait souvent parler à la gare d'Adjamé où son frère était cireur de chaussures. Un jour, cet ami lui dit : « Mon petit tu t'appelles Garvey ; tu es un pacifique, tout ce que tu dis va dans le sens de la paix ». Quand il eut ensuite l'occasion de découvrir un documentaire jamaïcain sur ce mystérieux Garvey, il découvrit les prénoms de Marcus Mausiah (sic !). Cette explication nous évite de devoir aller chercher les raisons du choix de ce pseudonyme dans les affinités idéologiques entre les idées panafricanistes de l'écrivain et activiste jamaïcain Marcus Mosiah Garvey (1887-1940) et celles du mouvement patriotique dont Garvey faisait partie.

Le lecteur pourrait voir une certaine ironie dans le fait que Mathias, doté

de ce pseudonyme présumé pacifique, se lance finalement dans le combat et se fasse connaître sous le nom de Garvey en qualité d'adjutant de compagnie dans le milieu des combattants, des armes et de la violence. Et pourtant, ce n'est qu'en partie ironique. Comme *Compagnon!* le met clairement en évidence, le pacifisme de Garvey ne doit pas se percevoir comme son désir de non-violence mais plus largement comme une composante de ses qualités avérées de chef en tant qu'arbitre suprême. Le « pacifisme » dont se pare Garvey dans *Compagnon!* repose dans sa quête perpétuelle du consensus ou, plus clairement dit, des arrangements. Ceux-ci sont, à leur tour, le résultat d'une certaine vision de Garvey en matière des susceptibilités et des intérêts des différents acteurs, combinée à un certain talent rhétorique et un charisme indéniable – qualités qui rendent à la fois plausibles et acceptables les résolutions et les arrangements proposés par Garvey ; du moins à en croire sa version des faits. En conclusion, au sujet de ces faits, voici quelques considérations.



Les explications présentées plus haut devraient suffire à éviter au lecteur la plupart des confusions, à lui signaler les ambivalences les plus flagrantes et à le préparer au travail d'interprétation à la fois passionnant et exigeant qui l'attend. Loin de vouloir recadrer ou expliquer le livre, cette introduction sommaire œuvre à offrir un minimum de transparence narrative. Elle essaie d'éviter le risque que les lecteurs prennent l'arbre pour la forêt, qu'ils butent continuellement sur le jeu parfois perturbant (confus) de la polysémie, de l'hétérographie, de la resignification et de la dissimulation récurrente au point de perdre de vue la narration.

Compagnon! est une narration fleuve qui combine à la fois intensité et itération et qui sait traduire sous la forme d'anecdotes et d'intrigues parfois très recherchées la complexité des relations humaines et institutionnelles. Le projet *Compagnon!* traite avant tout de l'histoire politico-militaire d'un pays profondément divisé, vue au travers des yeux de quelqu'un qui, malgré son statut subalterne, ne s'est jamais tout à fait résigné à la situation. Dans une première phase, il est entré avec son groupe d'autodéfense – autodésigné « FLGO-Abidjan » – en résistance contre le fait que leurs efforts de guerre ne jouissaient d'aucune reconnaissance ou récompense de la part du régime Gbagbo qu'ils entendaient soutenir. Dans ce but, ils allèrent jusqu'à occuper à deux reprises la cathédrale du Plateau au centre d'Abidjan. Comme cette deuxième tentative resta également sans effet, Garvey décida de consigner ses faits de militantisme et sa vie sociale et sexuelle dans un journal qui deviendra plus tard une autobiographie – une histoire publique qui ne disparaîtrait pas avec les défaites du FLGO-Abidjan ou du mouvement patriotique du régime Gbagbo mais qui rentrerait dans l'histoire nationale.

Des récits subalternes sur la décennie de guerre civile en Côte d'Ivoire (2002-2011) comme celle de Garvey sont rares et nous offrent une perspective alternative d'une période qui a souvent été racontée. Tant dans les médias populaires que dans la littérature académique, on accorde une grande attention à ce que l'on pourrait appeler « la grande histoire ». Dans ce cas (a) les positions et actions stratégiques des protagonistes dominants (élites politiques, militaires, religieuses) et (b) les macro-discours dans lesquels les principaux groupes d'acteurs ('les deux parties') s'inscrivent ouvertement. *Compagnon!* ne relève d'aucun des deux registres mais interroge et déstabilise humblement mais effectivement ceux-ci.

Avant toute chose, *Compagnon!* jette un nouvel éclairage sur le processus de mobilisation et par-delà sur la manière dont le populisme s'organise. La mobilisation patriotique est constituée d'une multitude d'acteurs de petite ou de plus grande importance qui font tous partie d'une alliance instable mais tenace d'organisations de terrain qui soutiennent le président en fonction Laurent Gbagbo et dont les nombreux chefs plus ou moins importants se reconnaissent comme des « étoiles » de la soi-disant « galaxie patriotique ». Parallèlement aux meetings de masse, aux médias d'État, aux journaux, aux parlements populaires (les « parlements-agoras »), cette « galaxie » constitue une infrastructure populiste particulièrement virulente qui a, pendant presque 10 ans, joué un rôle crucial dans l'occupation de l'espace public dans le sud de la Côte d'Ivoire (Cutolo & Geschiere 2012).

Un des enjeux constitutifs de la guerre civile ivoirienne fut la quête de l'hégémonie. Cela se produisait (a) dans une ambiance populaire faite de parades et de meetings destinés à occuper l'espace public, (b) à coups de slogans et de titrologie (ne lire que les titres des journaux affichés aux kiosques) pour gonfler et orienter l'ambiance au sein des foules, et (c) à grands renforts des militaires informels et des activistes combattifs dont le rôle était de désigner des éléments suspects et d'intervenir de manière policière. De nombreux épisodes de *Compagnon!* nous narrent ces démarches populo-despotiques non pas du point de vue de l'« hégémon » (ses autorités, ses institutions et ses animateurs) mais depuis les expériences de ceux qui, alors qu'ils sont contraints tous les jours de trouver de quoi manger ainsi qu'un peu d'argent, entendent donner forme et consistance à leur engagement patriotique. Il ne s'agit pas seulement d'être mobilisé ou entraîné dans l'une ou l'autre de ses manifestations de masse mais aussi d'un travail de réflexion sur cette mobilisation permanente des masses juvéniles et sur le fonctionnement des infrastructures ou « assemblages » populistes autour d'eux.

Dans le prolongement de ces réflexions, *Compagnon!* éclaire la reproduction et le fonctionnement social de l'idéologie plus que son contenu séduisant ou sa puissance médiatique. Il serait tentant d'attribuer le succès de l'idéologie autochtoniste au fait que les leaders patriotes ivoiriens aient « désigné » les inégalités socio-économiques en termes d'oppositions na-

tionalistes entre autochtones et allochtones. Cependant, dans le cas d'un pays d'immigration comme la Côte d'Ivoire, qui a développé des systèmes performants d'intégration et de solidarité destinés aux primo-arrivants, cultiver une telle opposition n'était pas chose facile. Elle pouvait avantageusement compter sur la force de persuasion des tribuns populaires tels que Laurent Gbagbo et Charles Blé Goudé (lors de meetings de masse et dans les médias d'État) et de leurs nombreux épigones (dans les journaux et les « parlements-agoras ») ainsi que sur un discours autochtoniste répandu qui remonte au temps coloniaux (Chauveau & Dozon 1987).

Compagnon! démontre avant tout comment *fonctionne* cette idéologie autochtoniste dans les communications et les transactions quotidiennes. Un exemple typique est l'instrumentalisation du terme « bouvier » que les noussis de l'FLGO-Abidjan utilisent volontiers dans la lignée de leurs « grands-frères » de la « vraie » armée. « Bouvier », au sens du chien qui garde le bétail, est un terme que les corps habillés utilisent pour désigner les gens qui sont associés aux activités de gardiens de troupeaux, plus précisément les Burkinabé ou « étrangers » en général. Tant dans *Compagnon!* (p. 134) que dans les faits et gestes quotidiens des corps habillés et de leurs « petits-frères » des forces combattantes informelles, le terme de « bouvier » désigne, selon Garvey, « quelqu'un avec qui on n'a pas le même statut, celui qu'on peut brutaliser sans crainte ». Cette explication nous permet de comprendre d'emblée comment deux niveaux d'échelle se rencontrent ici : (a) le niveau du discours patriotique général où le statut des étrangers (citoyenneté, droits de l'homme, dignité) est systématiquement rabaisé, et (b) le niveau de l'intervention spécifiquement policière où cette subalternité est utilisée à des fins d'intimidation (cf. « dissua ») et d'extorsion. Ainsi, lors de l'épisode à Guiglo au cours duquel un Burkinabé est victime d'extorsion et de mauvais traitements (p. 214) par Garvey et ses comparses, ces derniers apparaissent plus comme des opérateurs biopolitiques que comme les tenants de la cause ethno-nationaliste ou les aficionados d'orateurs vedettes patriotiques. Comme nous l'avons montré leur subjectivation politique est liée à la distinction entre ceux qui ont et ceux qui n'ont pas leur place dans la nation émergente – le tout dans une constellation de précarité criante, de masculinité menacée et d'adolescence sans issue (Arnaut 2004).

Mais cela ne dit rien au sujet de ce que de nombreuses personnes considèrent comme un problème largement répandu de « xénophobie » en Côte d'Ivoire au lendemain de la mort de Houphouët-Boigny en 1993. Pareille critique idéologique de la vie de Garvey et de son *gbôhi* mènerait inévitablement ou irait de pair avec le « sexisme » que l'on constate dans les faits et gestes de la vie intime et familiale de Garvey – comme compagnon de Yolande, comme « toy boy » d'Alaine, comme amant de Nina ou encore comme père de sa fille Grace. *Compagnon!* oscille constamment, sur la même page voire parfois dans la même phrase, entre ces deux atmos-

phères de vie : la vie de *gbôhi* et la vie de famille. Les intersections entre les deux zones de discrimination sont foison. C'est ainsi que se termine la phrase qui raconte comment Garvey a empoché une partie de l'argent du Burkinabé de tout à l'heure (. 214) : « je me sentis en forme pour appeler Yolande, car il le fallait ». Les intersections de la précarité, de l'économie morale des relations amoureuses, de l'imaginaire masculin, etc. que renferme cette phrase exigerait beaucoup d'éclaircissements que cette introduction a d'emblée renoncé à fournir.

Plus modestement, cette introduction a tenté d'ouvrir la voie au lecteur, qui bon an mal an, devra se glisser dans la position de « compagnon ». C'est ici que cette introduction prend congé de vous, lecteur-voyageur, d'une manière assez typique en Côte d'Ivoire afin d'évoquer la réciprocité qui sous-tend tout ce trajet littéraire. Quand en Côte d'Ivoire un visiteur désire reprendre son chemin en disant « je demande la route », il est d'usage de lui répondre : « On te donne la moitié de la route, l'autre moitié est pour le retour ».

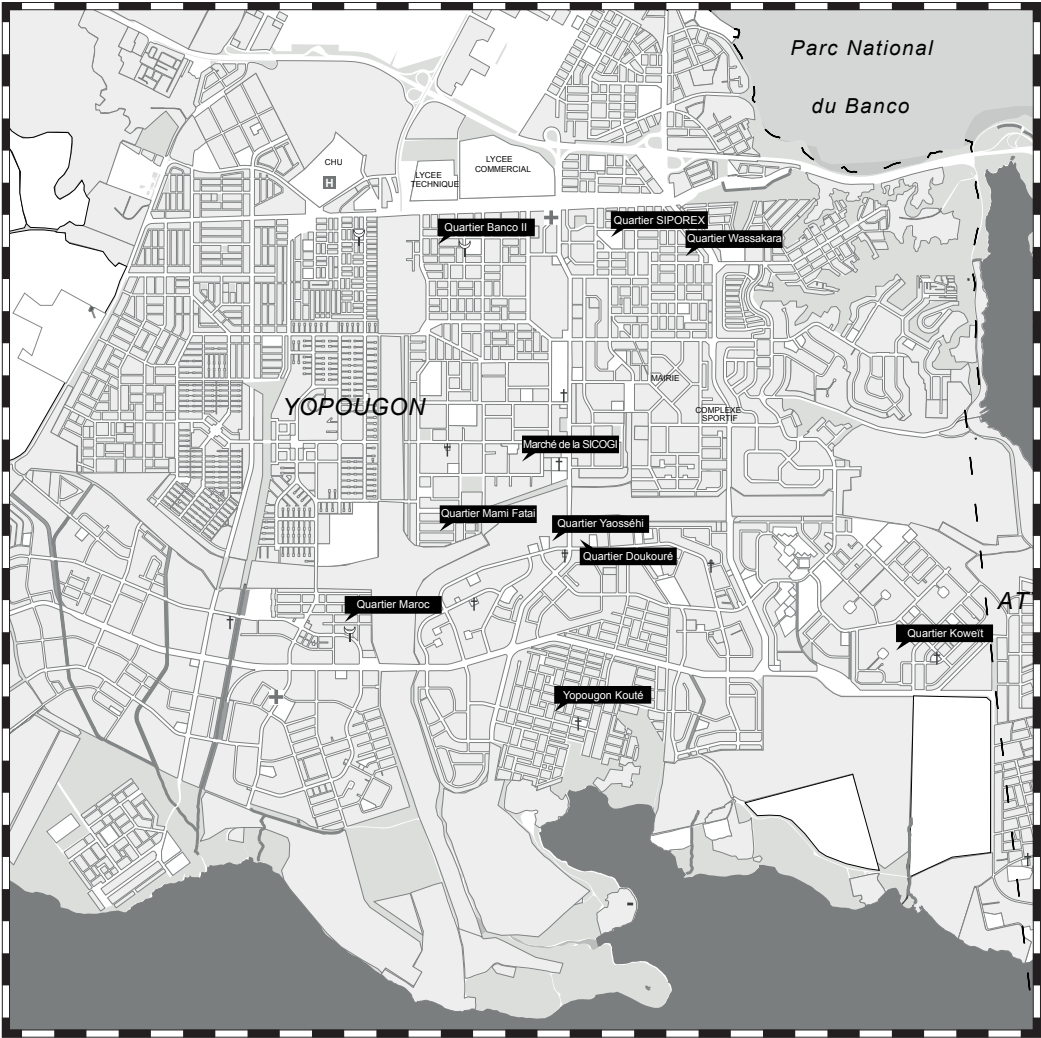
Bon voyage !

Bibliographie

- ALIM, H. SAMY. 2009. «Translocal style communities: Hip hop youth as cultural theorists of style, language, and globalization.» *Pragmatics* 19(1):103-27.
- ARNAUT, KAREL. 2004. «“Out of the Race”: the poiesis of genocide in mass media discourses in Côte d'Ivoire.» Pp. 112-41 in *Grammars of identity/alterity: a structural approach*, Gerd Baumann et André Gingrich (éds.). London: Berghahn.
- . 2016 (à paraître). *Writing along the margins: literacy, mobility and precarity in a West African city*. Bristol: Multilingual Matters.
- ARNAUT, KAREL, MARTHA KARREBÆK & MASSIMILIANO SPOTTI. 2016 (à paraître). «Engaging superdiversity: Poiesis and infrastructures in translocal language practices.» in *Engaging superdiversity*, Karel Arnaut, Martha Karrebæk et Massimiliano Spotti (éds.). Bristol: Multilingual Matters.
- BAHI, AGHI. 2010. «Jeunes et imaginaire de la modernité à Abidjan.» *Cadernos de Estudos Africanos* [Online] 18/19.
- BANÉGAS, RICHARD. 2011. «Post-election crisis in Côte d'Ivoire: The gbonhi war.» *African Affairs* 110(440):457-68.
- BARBER, KARIN. 2007. *The anthropology of texts, persons and publics: oral and written culture in Africa and beyond*. Cambridge & New York: Cambridge University Press.

- BLOMMAERT, JAN. 2008. *Grassroots literacy: writing, identity and voice in Central Africa*. London: Routledge.
- CALHOUN, CRAIG, RICHARD SENNETT & HAREL SHAPIRA. 2013. «Poiesis means making.» *Public Culture* 25(2):195-200.
- CHAUVEAU, JEAN-PIERRE & JEAN-PIERRE DOZON. 1987. «Au coeur des ethnies ivoiriennes... l'État.» Pp. 221-96 in *L'Etat contemporain en Afrique*, Emmanuel Terray (éd.). Paris: L'Harmattan.
- CUTOLO, ARMANDO & PETER GESCHIERE. 2008. «Populations, citoyennetés et territoires: autochtonie et gouvernementalité en Afrique.» *Politique africaine* 112:5-17.
- DE BOECK, FILIP & ALCINDA HONWANA. 2000. «Faire et défaire la société: enfants, jeunes et politique en Afrique.» *Politique africaine* 80:5-11.
- FRASER, NANCY. 2000. «Rethinking recognition.» *New Left Review* 3(May-June):107-20.
- JACQUEMET, MARCO. 2005. «Transidiomatic practices: Language and power in the age of globalization.» *Language & Communication* 25(3):257-77.
- KELL, CATHERINE. 2015. «Ariadne's thread: Literacy, scale and meaning making across space and time.» in *Language, literacy and diversity: Moving words*, Christopher Stroud et Mastin Prinsloo (éds.). New York: Routledge.
- MBEMBE, ACHILLE. 2000. «À propos des écritures africaines de soi.» *Politique Africaine* 77:16-43.
- NEWELL, SASHA. 2009. «Enregistering modernity, bluffing criminality: how Nouchi speech reinvented (and fractured) the nation.» *Journal of Linguistic Anthropology* 19(2):157-84.
- PENNYCOOK, ALASTAIR & TONY MITCHELL. 2009. «Hip Hop as dusty foot philosophy: engaging locality.» Pp. 25-42 in *Global linguistic flows: Hip Hop cultures, youth identities, and the politics of language*, Samy H. Alim, Awad Ibrahim et Alastair Pennycook (éds.). New York: Routledge.
- RAMPTON, BEN. 1998. «Speech community.» in *Handbook of pragmatics*, Jef Verschueren, Jan-Ola Östman, Jan Blommaert et Chris Bulcaen (éds.). Amsterdam/New York: John Benjamins.
- . 2009. «Interaction ritual and not just artful performance in crossing and stylization.» *Language in Society* 38(02):149-76.
- . 2013. «From 'youth language' to contemporary urban vernaculars.» in *Das Deutsch der Migranten. Jahrbuch des Instituts für Deutsche Sprache*, Arnulf Deppermann (éd.). Berlin/New York: De Gruyter.
- SIMONE, ABDOUMALIQ. 2001. «On the worlding of African cities.» *African Studies Review* 44(2):15-41.
- . 2008. «Emergency democracy and the 'governing composite'.» *Social Text* 26(2):13-33.

CARTE YOPOUGON



ABRÉVIATIONS & ACRONYMES

12-7	Mitrailleuse qui tire des projectiles de 12,7 millimètres de diamètre
AP-Wê	Alliance Patriotique du Peuple Wê (groupe d'autodéfense)
BAE	Bataillon Anti-Émeute
BASA	Bataillon d'Artillerie Sol-Air
BCEAO	Banque Centrale des États de l'Afrique de l'Ouest
BCS	Bataillon de Commandant et des Services
BCP	Bataillon de Commandos et Parachutistes
CB	Commandant de Brigade
CECOS	Centre de Commandement des Opérations de Sécurité (créé le 2 juillet 2005, le CECOS a pour mission de “lutter, sans relâche, contre le grand banditisme et la criminalité urbaine” à Abidjan)
CHU	Centre Hospitalier Universitaire
CNI	Carte Nationale d'identité
CNPS	Caisse Nationale de Prévoyance Sociale
CR	Compte-rendu
CRS	Compagnies Républicaines de Sécurité
DSD	Direction de Sécurité et de Défense
ECOMOG	Economic Community of West African States Monitoring Group (groupe militaire d'intervention placé sous la direction de la Communauté économique des États de l'Afrique de l'Ouest (CEDEAO))
FAT	Force anti-terroriste (groupe d'autodéfense)
FCB	Formation Commune de Base
FDS	Forces de Défense et de Sécurité
FESCI	Fédération Estudiantine et Scolaire de la Côte d'Ivoire
FLGO	Forces pour la libération du Grand Ouest (groupe d'autodéfense)
FRGO	Forces de Résistance du Grand Ouest (organisme de coordination de plusieurs groupes d'autodéfense de l'Ouest)
FS	Forces Spéciales (pour la Libération de l'Ouest) - groupe d'autodéfense
FUMACO	Fusilier Marin Commando
GATL	Groupement Aérien de Transport et de Liaison
GI	Groupement d'Instruction

GR	Garde Républicaine
GSPR	Groupe de sécurité de la présidence de la République
HMA	Hôpital Militaire d'Abidjan
LMP	La Majorité Présidentielle
MACACI	Manufacture de Caoutchouc de Côte d'Ivoire
MDL	Maréchal des Logis (de la gendarmerie)
MILOCI	Mouvement Ivoirien pour la Libération de la Côte d'Ivoire (groupe d'autodéfense)
PA	Pistolet Automatique
PM	Premier Ministre
PMI	Protection Maternelle et Infantile
PNDDR	Programme National de Désarmement, Démobilisation et Réinsertion
PR	Président de la République
RHDP	Rassemblement des Houphouétistes pour la Démocratie et la Paix
RTI	Radio Télévision Ivoirienne
RPG	Un lance-roquettes, arme d'infanterie
SOA	Société Omnisport de l'Armée
TAB	Injection administrée aux militaires pendant leur formation
TM	Tenue Militaire
UIR	Unité d'Investigations et de Recherches (Police Nationale de Côte d'Ivoire)
UP(E)RGO	Union des Patriotes Résistants du Grand Ouest (groupe d'autodéfense)

Ce livre est dédié

À LAURENT GBAGBO, BLE GOUDE CHARLES, MAHO GLOFIEI DENIS,
à tous les combattants de la liberté, en Côte d'Ivoire, en Afrique et
dans le monde.

Aux F.A.N.C.I.

À L'O.N.U. ET SES FORCES

À LA C.E.D.E.A.O.

À LA FRANCE ET TOUS LES ETATS DE L'UNION EUROPEENNE

À BARACK OBAMA ET LE PEUPLE AMERICAIN

À TOUTES LES NATIONS QUI FONT DE LA PAIX, L'UNION, LA
DISCIPLINE, LE TRAVAIL, LA COHESION LEUR CHEVAL DE BATAILLE.
QUE DIEU BENISSE SON HERITAGE!



EH!!!
Qui est-ce?!
Referme ça!

OK!

Tu es sûr de vouloir m'accompagner ?

D'accord!!

Salut compagnon !

Tu es le compagnon de toute mon intimité, tu garderas mes secrets, mes peines, mes joies, jusqu'au jour je te demanderai de t'ouvrir aux autres, à tout le monde pour leur dire ce qu'on a vécu toi et moi.

Je me présente à toi : DIGBO FOUA MATHIAS à l'état civil et MARCUS MAUSIAH GARVEY pour ceux comme toi, les compagnons.

Tu es le compagnon de ma lutte dans ce monde beau, laid, joyeux, triste, riche, pauvre, bon, méchant, humble et égoïste.

J'ai le niveau quatrième, mais certains me prennent pour celui qui a passé le bac, vues ma façon de parler et d'écrire.

J'ai arrêté les cours en 1993. La même année, je perdis mon grand-frère et ma copine, Boga Patricia, quelques jours après m'avoir donné une belle petite fille. N'ayant pas les moyens de me rendre aux funérailles, je perdis les traces de ma fille.

Des années se sont écoulées jusqu'en juillet 1998 où je perdis mon père. L'année 1998 fut pour moi l'année de responsabilité – j'avais déjà perdu ma mère en 1982, à l'âge de sept ans.

Il me fallait maintenant payer le loyer, me nourrir, apprendre à vivre seul, ce qui m'a poussé à vendre le terrain de mon vieux par la complicité de Raymond et de Fidèle, deux cousins plus âgés que moi qui avaient pris sans me prévenir la somme de soixante mille francs à une femme du nom de tantie Élise.

Quand j'ai été prévenu, ils m'ont dit que l'argent manquait pour louer la sono. Dezzy Champion avait raison quand il disait : « C'est ton propre argent qui va payer ton cercueil ». Après les funérailles, on est monté à cent soixante mille francs. Il me fallait forcément un loyer. Le jeune Koffi voulait mettre quelqu'un d'autre dans sa maison à louer.

Je quittai la cour le 15 août 1998. Si je dis 'la cour', ya de quoi ; mon père a aménagé depuis 1986 donc mon grand-frère et moi avions grandi dans cette cour.

Avec Bobby, j'ai aménagé dans ma première planque. Bobby était un jeune gouro de Sinfra comme moi et tout le quartier le prenait pour mon petit-frère et c'était branché. En 1999, Bobby est rentré au village pour voir sa mère et il est resté là-bas.

Le poids de la galère était tellement fort que j'allais de loyer en loyer. Il m'arrivait même de me retrouver dehors, sans toit, dormant à la belle étoile, ou quelques fois, je restais éveillé deux jours. Quand cette fatigue m'attaquait, je m'arrangeais pour attraper à tous les coups sept cents francs pour aller à l'hôtel, un hôtel en bois dans mon quartier Yaosséhi.

Je dormis plusieurs fois dans cet hôtel avec Amy, une jeune et jolie fille de teint noir et mince de forme, avec son petit garçon d'un an, Ahmed. Amy avait le même problème que moi : problème de loyer, de famille, d'emploi.

Amoureux, mais, vu ce qu'elle endurait, je préfèrai garder mon sentiment pour le moment. Je lui avouai mes sentiments quatre mois après que nous soyons devenus potes et ayons décidé de nous aider mutuellement. Elle me répondit qu'elle ne voudrait plus entendre ça de ma bouche si je voulais qu'on reste de bons amis. Je m'excusai sans rien ajouter.

Sur mes conseils, Amy prit l'initiative de rentrer en famille, affronter ses parents, et s'excuser s'il en faut. Amy avait pris une grossesse alors que ses parents s'apprêtaient à la marier à quelqu'un d'autre, ce qui a suscité son renvoi de la cour familiale.

Un jour, de retour de la balade, le gérant de l'hôtel me fit cette

commission :

— Un frère ! Ton vieux est passé ici !

Je m'effrayai mais sans lui faire savoir, je lui demandai :

— Et qu'est-ce qu'il a dit ?

— Il m'a dit qu'il ne voulait plus que tu dormes ici, si je m'entête, il aura affaire à moi

— Il est comment ? demandai-je intrigué.

— Ce n'est pas ton père, le vieux Kipré ? chef du quartier là ? il m'a aussi dit de te dire de passer à la maison.

Ah ! Maintenant, j'étais à l'aise. Mon papa, Digbo Bi Diangoné André est mort depuis 1998 et c'est lui qui va venir garantir le gérant en 1999 ? Vraiment j'étais mêlé.

Tout devenait clair quand je croisai le vieux Kipré Ahipeaud, un vieil ami de mon papa. Il me dit ceci :

— Mon fils, ça fait longtemps je te cherche. Si André est mort, ce n'est pas nous tous on est morts. Pourquoi tu dors dans hôtel ? Ya une chambre ; tu vas dormir avec ton frère.

Quelques mois après, je quittai le domicile du vieux au lendemain de la chute du général Guéï pour prendre une maison avec Francky, un ami. Fin 2000, Francky rejoignit sa famille à Koumassi et je restai avec Alaine, une copine que j'avais eue dans le courant de 2000. Elle était plus âgée que moi de neuf ans, mais je sais mettre une femme au pas.

Janvier 2001, Mathieu, un vieux père me mit au courant de son projet : créer un groupe pour sécuriser le grand marché de la SICOGI et ceux qui viennent faire leurs achats. L'idée était tellement bonne qu'en une semaine, le groupe fut constitué. En un mois, nous gagnâmes la confiance des commerçants et des clients. On avait une méthode. Quand ton air est suspect, on te demande ce que tu fais dans le marché. Si tu réponds que c'est pour des achats, on te fait suivre, et si tu refuses d'être accompagné, on t'expulse du marché purement et simplement.

À la fin du mois, la vingtaine que nous étions, chacun pouvait empocher vingt-cinq à trente mille par mois, et ce n'était que le début.

J'aménageai dans une maison moins chère avec Alaine pour gérer mes économies, une maison de cinq mille le loyer.

L'année 2002 était l'année sûre, celle des économies. On nageait dans les trente-cinq mille par élément. Les commerçants refusaient même de prendre notre argent quand on venait acheter nos provisions. Ils nous donnaient tout cadeau.

septembre 2002, la guerre a éclaté, les choses ont commencé à aller au ralenti. Le marché a essuyé son premier pillage la nuit où ils ont annoncé Seydou Diarra comme premier ministre. Les éléments en service ne pouvaient arrêter cette foule déchainée, idée de vol plein la tête.

Le matin, agents de sécurité et commerçants, on n'avait que nos yeux pour pleurer. Les commerçants pleuraient leurs marchandises volées.

Nous, on pleurait notre gombo qui nous glissait molo-molo entre les doigts à cause de ce qui venait de commencer dont on ne connaissait la fin.

Enervé, gonflé à bloc, je fus le premier à adhérer l'idée de Blé Goudé, celle d'investir Bouaké et chasser les rebelles les mains nues. Mais je ne pus aller, tenaillé par un palu. Tous ceux qui sont partis n'ont pu atteindre Bouaké. Mon vieux père Ombré est rentré de Yamoussoukro avec un gros trou dans la cuisse gauche. Un type sur une moto l'a poignardé, mais le gars ne put aller plus loin. Il fut lynché par l'immense foule de patriotes.

Il n'y avait plus de voleurs dans le marché, mais, on était devenus des gérants de chrysanthèmes. Disputes entre commerçants, c'est ce qu'on réglait maintenant. L'argent ne rentrait plus, donc on amendait les belligérants après avoir mis fin à leurs palabres.

Je suis resté malade jusqu'en janvier 2003, même le 6 janvier quand un contingent de trois mille jeunes fut enrôlé, m'a trouvé couché. Je retrouvai la santé en fin janvier, avec le propriétaire très chaud pour son loyer, mais je gérais je essayant de lui demander d'attendre le mois prochain pour que je lui remette son argent en gros.

Je restai dans ce style de plaidoirie jusqu'au 20 mars 2003, quand Abjah, un grand-frère et ami du quartier, vint me voir pour me dire ceci :

— Une structure est mise sur pied pour envoyer les jeunes au front.

Je lui demandai quelle était cette structure.

— Vous allez, on vous forme, on vous largue sur les fronts pour combattre au près des FANCI et après la guerre, on vous met dans l'armée, ceux qui sont vivants bien sûr.

Sans plus tarder, nous fîmes un saut au quartier Doukouré, chez celui qui organisait l'expédition. Il était absent, mais le départ était prévu pour le 21 mars, le lendemain. Effectivement, le lendemain, le gars qui devait nous accompagner était présent. Il s'appelait J-C ; Jean-Claude, Jésus Christ, Jean Camille ? Wa ! Je ne sais pas, mais c'était J-C. Après avoir partagé à chacun la somme de dix mille francs, il nous dit ceci :

— C'était quinze mille francs, mais ya cinq mille francs pour le transport, on va à l'ouest, on va combattre.

Un jeune parmi nous lui posa la question de savoir qui nous envoyait à l'ouest. Il lui répondit que c'étaient les chapeaux du pays qui nous envoyaient défendre leurs familles.

— Lesquels ? lui posai-je la question.

— Ya Douaty, ya Kadet Bertin, Tony Oulaï, le commandant Caté, ya d'autres encore. Prions pour ne pas mourir. On revient, on est militaire.

Cinq jours avant mon départ, Alaine avait eu un comportement que je n'ai pas aimé. Elle s'est volatilisée sur la route de la maison, quelques secondes d'inattention, le temps de pisser, elle disparut et toute la nuit, elle ne rentra pas. Je n'en fis pas une affaire d'état.

Le lendemain, pas d'Alaine, et comme Dieu a toujours su faire ses choses, le soir, dans mes balades, je tombai sur Annick, une ancienne co-

pine depuis 1993.

J'emmenai Annick chez moi la même nuit et le reste des jours, elle les passa chez moi jusqu'au 21 mars, le jour de mon départ.

— Je vais en réunion de famille, lui dis-je. Je veux que Guyzo et toi surveilliez ma maison.

— C'est dans quel quartier ? me demanda-t-elle.

— À Abobo, pour trois ou quatre jours.

J'ai fait tout ça sans lui parler d'Alaine, et c'était bien comme ça, selon moi.

Malgré que je la baise depuis qu'elle était là, je lui fis l'amour ce matin-là avant d'entrer sous la douche. Après ma douche, je décrochai une culotte, un jean501, une culotte en tissu, un débardeur et deux polos.

— Pour une réunion de famille, tu vides ta garde-robe !

— Je vais pour trois ou quatre jours, tu as compris hein ? Tu gardes ma planque !

Je sortis avec mon sachet plastique contenant mes habits et partis. Rassemblement rapide chez J-C, on était vingt-sept personnes, vingt-sept jeunes dévoués, avec une seule idée dans la tête : combattre tous les crabes qui ont osé attaquer ce pays qui a toujours tendu la main aux autres. Arrivés à la nouvelle gare d'Adjamé, J-C nous dit ceci :

— Les gars, on va à Guiglo, dans le Moyen-Cavally, vous déviez aller en avion avec d'autres gars, mais ils vous ont devancés, ils vous attendent là-bas.

A neuf heures, nous étions sur l'autoroute du nord. Le trajet fut sans histoire à part les corridors de Yamoussoukro et de Duékoué qui m'ont pris deux mille cinq cents francs. Je n'avais pas ma carte d'identité, je l'avais oubliée sur la table d'oranges d'Alaine. Elle avait remarqué des numéros de téléphone et noms de filles dans mon porte-monnaie, sans chercher à garder le bédou, le laissa sur la table. Je parie que quelqu'un l'a pris au passage, puisqu'elle a cherché sans trouver le truc ; cette Alaine décidément !

Nous avons passé la nuit à Guessabo parce que le couvre-feu interdisait tout véhicule de continuer son chemin.

Nous arrivâmes à Guiglo à neuf heures, le lendemain, quittâmes la gare à dix heures, parce que J-C devait voir le député de Guiglo, Emile Guiriéoulou pour qu'on vienne nous chercher. Après, il n'était plus question qu'on vienne nous chercher, on pouvait faire le trajet à pied.

Comme dit, nous avons commencé à marcher. Quelques soixantaines de mètres devant, nous tombâmes sur un jeune qui nous barra le passage.

— Hé!! Where you go and you are too many like this ?

C'était un jeune libérien.

— On va jouer au ballon, un jeune dans notre groupe lui répondît.

C'était un groupe de vingt-sept personnes marchant ensemble.

— Your mother fuck! You are too many and you say you go play football !

La phrase du jeune libérien a mal sonné dans mes oreilles, je répondis :

— Your mother fuck too! Et puis tu t’amuses, je vais te botter ici! Bah-bièh-là !

Je me défendais bien en anglais à l’école. Mon prof. Mrs Asso, en 4^e au collège moderne d’Adjamé peut témoigner. Elle me voyait aussi rarement.

— Garvey! laisse ça! me calmèrent les autres, «étranger a gros yeux», allons-y!

— Vous avez les foutaises ! Un petit bâtard comme ça nous insulte et vous me dites de laisser ?

Vincent, un gars parmi nous commença à me tirer par la main pour me faire quitter le coin.

— You know me ? I beat you cadeau, come !

— Ta mère ! Toi même, viens ici !

Vincent avait réussi à m’emmener loin du coin, je marquai un arrêt pour attendre les autres. Trop énervé, je continuai à marcher, mais ne connaissant pas où nous allions. Je m’arrêtai pour attendre les autres qui me rejoignirent les secondes qui suivirent.

— Un frère ! Tu as eu la chance, il avait un gros pistolet comme ça.

— Oh ! C’est bluff ! Il ne pouvait pas tirer sur moi !

— Il voulait venir te chercher, on lui a demandé pardon !

— Han ! D’accord ! Ça commence bien.

Ce petit mouvement ne m’avait rien fait, mais j’étais un peu effrayé. J-C nous avait emmenés chez le député, dans une villa clôturée en bois. Notre arrivée n’a je crois pas trop plu au type que nous avons trouvé.

— Il m’envoie des gens et il me prévient à la dernière minute, se plaignait-il.

On était arrivés peut-être brusquement. Il causa quelques minutes avec J-C, dans son salon, sortit à la terrasse pour nous saluer, apporter de l’eau sans plus de mots. Il sortit après salutations. Restés seuls, nous essayâmes de faire plus ample connaissance entre nous qui venions d’arriver. Le député avait déjà prévenu ses amis de notre arrivée, parce que j’avais remarqué le tour des militaires qui venaient nous saluer et portaient. D’autres restaient pour causer.

— Vous voulez aller au front ? Ah ! Ya rebelles là-bas hein ! Ya l’argent aussi. Tu tues un rebelle, tu le fouilles, tu peux trouver. . . même briques sur lui. Le front, c’est pour les hommes, les garçons, la mort est toujours là, présente.

Une causerie à donner froid dans le dos.

— Les gars ! continue-t-il, façon vous êtes venus ici là, c’est comme si on est déjà frères, parce que c’est le même combat. Mais s’il ya Yacouba parmi vous, ils n’ont qu’à retourner à Abidjan ! Vous êtes quittés à Abidjan non ?

— Ouais ! ouais ! nous répondîmes en chœur.

— Ici, on combat avec les Limas, c’est les Libériens. Ils travaillent avec les FANCI, on combat ensemble. C’est des guérés du Liberia. Or le MPIGO, c’est des Yacouba du Libéria qu’ils ont recruté, c’est les gars de Charles

Taylor. Donc si vous cachez votre ami, au front, vous serez obligés de le tuer vous-mêmes.

Après le départ du soldat, le député fit son entrée, suivi de deux types : un gros en chemise manche courte, un pantalon tissu noir et une paire de souliers et l'autre, en tenue militaire, défourré, beaucoup de cheveux sur la tête, le chapeau militaire dans la main droite, balançant. Le député nous parla en ces termes :

— Bon ! Les gars ! Soyez les bienvenus ! Voici votre parrain, c'est lui qui va s'occuper de la visite.

Il avait montré l'homme en tenue du doigt. Qui était cet homme avec un gros complet treillis, beaucoup de cheveux sur la tête ? D'accord, on est déjà là, ça va se savoir. L'homme en tenue pivota sur lui-même.

— Bon ! Prenez vos bagages ! Vos amis vous attendent.

Un tour de la villa du député et nous sommes chez l'homme en tenue. On nous donna asseoir sous un grand appâtâmes. Un homme en boubou manois vint s'asseoir en face de nous.

— Je vous salue mes enfants, je suis le frère cadet de Maho, le chef de guerre du Moyen-Cavally, Duékoué, Guiglo, Zagné jusqu'à Tai, Bloléquin jusqu'à Toulépleu, même devant là-bas. Vous êtes les bienvenus, je vois votre dévouement, je loue votre courage, mais s'il ya des Yacouba parmi vous, faites les retourner parce qu'ici, ce sont les Yacouba du Libéria qui nous combattent, le MPIO en a recruté beaucoup. Et si les Lima s'en rendent compte, ils ne feront pas de différence entre Yacouba ivoirien et libérien, vous voyez ? C'est là le problème. Reposez-vous ! Maho viendra vous entretenir.

Maho, le chef de guerre de tout le Moyen-Cavally, se nomme Maho Glofehi Denis, troisième adjoint au maire de Guiglo, chef coutumier, marié à trois femmes, père de sept enfants ou peut-être même plus. Le maire, le premier, le deuxième adjoint, le conseil municipal, tout le monde avait fui Guiglo. Maho Denis seul était resté pour essayer de stabiliser sa ville en attendant. Pour cela, il a demandé de l'aide aux libériens réfugiés chez nous et hors du Libéria, les anciens militaires qui ont pu s'enfuir à la chute du régime de Samuel Doe. C'étaient eux les Limas. Et Maho s'est même fait arrêter dans sa quête de résistance par des officiers qui n'avaient pas encore compris son problème.

Quand Gbagbo a su qu'il y avait quelqu'un qui combattait les rebelles à l'ouest, il le mit en contact avec le Lieutenant-colonel Yedess, commandant de la zone opérationnelle ouest, pour lui donner du matériel et combattre auprès des FANCI. C'est le village qui s'agrandit. Je suis sûr que c'est ce qui s'est passé pour que ces deux hommes forts unissent leurs forces. Au début de l'invasion de l'Ouest, les Limas combattaient avec des machettes, des gourdins, d'autres à mains nues. Ils récupéraient les armes des rebelles qu'ils tuaient.

Ce jour-là Maho n'est pas venu causer avec nous. La nuit, nous la pas-

sâmes sous le grand appâtâmes, à la merci des termites rouges.

Quelques heures après, un gars de notre groupe vint nous trouver sous l'appâtâmes.

— Les gars, ya sept de nos gars qui s'en vont. Garvey est Yacouba, Pierrot aussi, ils disent qu'ils s'en vont à Abidjan.

Il y avait deux Garvey dans le groupe : un jeune Yacouba et moi qui suis gouro.

Le lendemain, samedi 23 mars, de vingt-sept, nous nous trouvâmes à dix. Les déserteurs n'étaient pas que des Yacouba, la frayeur avait poussé d'autres à fuir aussi. Même moi, moins un, j'allais retourner aussi, vu le nombre qui avait baissé. Le soir de notre arrivée, nous avons croisé ceux qui nous avaient devancés. Nombreux, faisant du bruit dans la cour du chef sans faire attention à personne.

Je fis connaissance avec certains. J'en fis plus ample avec La Bile, un jeune gouro. On a causé sur les réalités du terrain, fumé un peu de joint (je fume le joint depuis l'âge de quinze ans, depuis la classe de sixième, en 1990).

La Bile m'expliqua comment ils étaient arrivés, grâce à qui et pour quel but.

On était là grâce aux mêmes personnes et pour le même but : libérer l'ouest total, revenir à Abidjan pour devenir militaires confirmés.

Ils étaient dans un groupe de deux cent quatre personnes. Avant notre arrivée, un journal était sorti avec la liste de mille deux cents, le contingent après les trois mille de janvier. Maintenant d'autres ont vu leur noms et sont retourné à Abidjan pour répondre à leurs convocations. Ils ont été enrôlés. Je peux citer comme ça : Agbré Jean, Bayoro, KB, et pleins d'autres. Mon ami La Bile était de ce groupe. Depuis le 6 janvier 2003, ils avaient été écartés pour erreur sur les noms, d'autres pour infiltration, pourtant, ils avaient subi les premiers ballottages avant d'être retirés des rangs.

Depuis ce temps, ils dormaient au campus et venaient se reposer à la Bibliothèque Nationale pour être plus proches du BCS. Certains avaient perdu leur boulot pour cette histoire d'enrôlement là, ils ne pouvaient plus rentrer chez eux, l'argent manquait pour payer leur loyer. D'autres voulaient voir où finira cette histoire. Ils ont donc nommé des porte-paroles pour approcher des personnalités pour les aider à entrer à l'armée. Mais ces porte-paroles les ont doublés pour entrer à l'armée par l'aide des personnalités qu'ils les ont mandatés d'aller voir. Ils en ont nommé d'autres. Pour finir, ils ont eu la proposition de certaines personnalités de les envoyer sur le front Ouest. Après la guerre, ils seront réinsérés dans l'armée. C'étaient, Douaty Alphonse, Oulaï Tony, Kadet Bertin, et beaucoup d'autres, ils se connaissent entre eux là-bas. Et c'est ainsi qu'ils sont arrivés à Guiglo dans trois cars le dix mars 2003.

Après quelques jours chez Maho, ils ont été transférés au Poste de Commandement de Guiglo mais le PC ne pouvant contenir tout le monde.

Ils ont été logés dans le palais de justice, en face du camp. Le colonel n'ayant pas reçu l'ordre de les former les regardait comme ça jusqu'à notre arrivée.

Un de nos gars, voyant le nombre des déserteurs, voulut retourner, mais vue sa corpulence, Maho ne voulut pas le laisser partir, il se dit qu'il ferait un bon soldat. Il se nommait Adja Polo.

— Non, je m'en vais ! Je ne peux pas rester ici !

Maho a beau le calmer, il persistait :

— Non, je m'en vais ! Vous avez les foutaises ! Bah-bièh-là !

Ce mot lui a coûté la peau des fesses, Bah-bièh à un chef de guerre ! Ses soldats l'ont tabassé, mouillé. Nous étions obligés de demander pardon pour qu'ils arrêtent de le frapper.

— Laissez-le ! ordonna Maho, mon petit, tu vas l'après-midi.

A quatorze heures, Adja Polo était loin de Guiglo. Ainsi, nous restâmes neuf personnes.

Le soir, le groupe de La Bile vint chez Maho. Ils venaient pour manger et retournaient dormir au palais de justice. Un plat se servait pour douze personnes, mais comme on était nouveaux, on nous servit un plat pour neuf. Certains n'étaient pas d'accord qu'on soit avec eux, d'autres, c'était le contraire.

Le dimanche, Maho remit notre liste à J-C pour la remettre à Yedess avec cet écriteau (veuillez inscrire ces neuf noms sur la liste), avec signature, cachet et c'est tout.

— A partir de demain, vous pouvez aller dormir au camp, nous rassura Maho.

Nos noms étaient inscrits sur la liste, on pouvait dormir au camp désormais, mais on a préféré rester chez Maho en attendant, parce que chez Maho, les quelques jours qu'on a passés nous ont amenés à travailler sur les armes : les monter et les démonter.

Un jour, je fus désigné pour monter la garde chez Maho avec des AK T56, des kalachnikovs. Notre nuit de garde, La Bile, Braco, un jeune bété et moi, nous avons reçu la visite du frère cadet de Maho. Il s'appelle Maho Mathias, il répond au surnom de Chef du village.

— Comment ça va, les gars ? On gère bien la garde ?

— Ouais ! Ya fôhi !

— Si vous voyez quelqu'un qui vient dans votre direction, vous lui demandez de s'arrêter et de se présenter. S'il ne répond pas, qu'il continue d'avancer, vous l'enflamez, on est en zone de guerre, les gars. Bonne nuit

La recommandation me fit tellement plaisir que je descendis mon chargeur pour contempler les balles, tirai sur le levier pour me rassurer de ne rien avoir laissé dans la chambre, ok ! Je replaçai mon chargeur, tirai sur le levier ; il y eut un « teck » sec. La Bile me regarda un moment et me dit :

— Ça va faire quelques tierces pour que tu tires ton premier coup.

— C'est pour ma propre sécurité, dis-je, je dois donner l'ordre à cette

kalache de parler avant qu'elle ne le fasse, je n'aime pas les surprises.

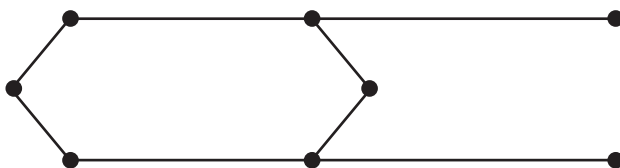
- Donc, enlève la sureté! me conseilla La Bile.
- Tu as raison dèh! Dans noir-là.
- Ha ha ha!

La nuit de garde se passa sans problème.

Une autre nuit de garde: Braco, La Bile et moi. Le Chef du village nous faisait confiance. Il disait qu'avec nous, il pouvait dormir sur ses deux oreilles et que son frère était en sécurité. Et il avait raison, on était gonflé à bloc. J'ai suivi un cours pratique accéléré en armement, un cours théorique de technique de combat, La Bile faisait partie de la garde rapprochée de Maho, Braco était comme moi. Aux environs de deux heures du matin, Maho et ses gardes du corps nous firent signe avant d'entrer dans notre périmètre, nous étions camouflés pour éviter de nous faire baisser. Dezahi, un garde de Maho, s'approcha de moi.

- Mon petit, on ne dort pas hein! Il ya du feu dans l'air, restez éveillés!

Maho rentra dans sa chambre, il en ressortit avec une machette, son arme sur le dos. Il prit un peu de cendre dans un foyer éteint, s'arrêta à quatre mètres de moi, tendit la machette dans la direction du ciel, les yeux rivés dessus, disant des paroles à voix basse et autour de moi, à quatre mètres toujours, il fit des trous et versa un peu, un peu dedans. Quelques secondes après, je me sentis protégé, comme s'il y avait un bouclier autour de moi, je ne sentais aucune peur. L'avertissement m'avait effrayé et énervé en même temps, mais maintenant je me sentais à l'aise, serein. Voilà comment Maho a placé ses trous :



Il fit signe à La Bile de les accompagner. Ils étaient cinq, Maho et quatre soldats. La Bile mit la sureté de son arme, se leva et les suivit. Quelques mètres devant, j'entendis « teck ». Il avait enlevé la sureté, il n'aimait pas laisser son arme fermée.

Restés seuls, Braco déballa un peu de joint qu'il avait gardé. Nous le fumâmes rapidement. La Bile était de retour aux environs de quatre heures du matin.

- Ils n'ont pas eu le temps d'entrer dans la ville, ils ont été allumés sur le pont du lac N'Zo.
- Ils étaient combien?
- Douze!

Douze éléments MPIGO étaient venus en reconnaissance, mais ils ont été abattus parce qu'ils ont été repérés en train de traverser le lac en pirogues et

s'attaquer au corridor. La Bile disait vrai oh, il disait faux oh, c'est lui seul qui est allé avec eux, mais je regrettais quand même le show, ce concert de coups de feu.

Le lendemain arriva, et d'autres jours arrivèrent comme ça sans embrouilles jusqu'au 26 avril où tout le monde fut convoqué par le colonel Yedess.

— Ya rassemblement à vingt-deux heures hein !

Effectivement, il y avait rassemblement, nous avons envahi le mare.¹ Un homme, mince, claire, grand d'un mètre soixante-dix environ, entra dans le cercle que nous avons formé autour du mare.

— Garde à vous ! commanda-t-il.

Nous nous mîmes au garde-à-vous. La formation n'avait pas officiellement commencé, mais officieusement, nous étions des soldats avertis. Aux premiers jours de notre arrivée, d'autres avaient rejoint les libériens pour aller combattre.

Au camp, il avait un caporal qu'on appelait commando N'Dja Brou, Il a participé à la riposte sur Bouaké, Il fait partie de ceux que Lida Kouassi a envoyé à l'abattoir comme il aimait le dire. À part ce que j'ai appris chez Maho, j'ai connu d'autres choses avec lui : les ordres serrés, présentations de sections et de soi-même, le sport, la discipline. Le mare devient silencieux après commandement.

— Repos !

Nous nous y mîmes.

— A partir d'aujourd'hui, vous êtes considérés comme des militaires. Vous avez deux semaines de formation et après vous serez largués sur les fronts. Mais on a remarqué qu'en ville, vous vous jouez les policiers, vous contrôlez les pièces des gens et vous leur prenez de l'argent. Celui qui va se faire prendre dans cette histoire, sera emprisonné ici.

Même les civils qui commettaient des gaffes, étaient incarcérés au PC, parce qu'il n'y avait ni commissariat de police ni gendarmerie. Ils avaient fui quand le MPIGO avait envahi Bloléquin. Maintenant, le commissariat ouvre un battant et ferme à dix-neuf heures. La gendarmerie ouvre grandement, mais les môgôs² ne sont pas beaucoup.

De même que pour les moyens de transport, seuls deux courageux taxis servaient la ville qui était un vrai cimetière. La ville de Guiglo était vide et remplie de grosses mouches, s'obscurcissait à partir de 18h45, l'électricité, quick ! L'homme continue :

— Je suis le sergent Koulaï Roger, votre adjudant de compagnie. Pour tout ce que vous voudrez, passez par moi ! La formation commence le lundi prochain, je vais afficher les programmes des différents cours.

Il fit un pas en arrière, commanda le garde-à-vous. Nous nous

1 Le mare : (*langage militaire*) place de rassemblement militaire.

2 Môgô : N. personne, homme (Mon môgô : mon ami).

exécutâmes.

— Repos ! Disposez !

— FANCI !! répondîmes-nous en chœur

Dans l'enceinte du poste de commandement, je fus étonné de voir qu'il y avait d'autres jeunes qui dormaient là. Ils étaient logés au garage, dans des camions usés. Après renseignements, il s'est trouvé qu'ils étaient majoritairement des jeunes guérés. Ils ne nous aimaient trop. Nous qui étions logés au Palais de Justice. On était à couteaux tirés, on sympathisait peu. Il y'avait toujours palabres entre nous. Ils nous appelaient «Mairie», parce que les premiers qui nous ont devancés, après quelques jours passés chez Maho, ont été logés à la mairie, ce qui leur a valu ce nom. Nous, on les appelait les «Fologo». Ils avaient leur T-shirt sur lequel était écrit FLGO sur la poitrine. Chacun des deux groupes détestait les noms attribués : «la Mairie», «les Fologo».

Le lundi, la formation débuta à quatre heures du matin avec un pas-gym. Malgré l'heure, la petite poignée de population restée à Guiglo sortit pour nous voir et nous saluer. Des femmes déposaient des seaux d'eau et des gobelets, d'autres, à les regarder, tu savais qu'elles remerciaient le tout puissant de notre arrivée. On ne pouvait pas boire, l'armée c'est l'ordre, et non le désordre. D'autres versaient de l'eau sur nous comme pour nous bénir. Comme c'était le premier jour, on ne disait rien.

Cette FCB, je l'ai prise comme une révision. Commando N'Dja Brou nous avait déjà mis dans la danse. Dans le footing, j'ai remarqué un chant, je dis bien remarqué, un chant long de près de quarante-cinq minutes : «koko koko kokotamanléh tamanléh koko»¹ ce chant est un vrai parcours de combattant.

Trois semaines après, la formation était achevée. Nous étions prêts pour le combat. Haïley et Grégoire, deux mécaniciens parmi nous, ont été envoyés à Bin-Houyé. Quelques jours après, RFI annonce qu'un commando de cinq cents personnes avait été envoyé à l'ouest.

Après la formation, on valait six cents et plus. Certains sont allés à Zouan-Hounien, comme mes amis, commando Ossohou Gnaba Roger, un jeune Adjoukrou, Craquement 14, un jeune Ahizi, Médard, et plein d'autres. La famille avait vraiment grandi, des FANCI au LIMA, maintenant le FLGO. Plein d'entre nous sont restés à Guiglo, en base arrière.

Je me souviens d'un chef d'unité LIMA du nom de Bébo. Il m'avait remarqué un jour chez Maho et m'a approché avec son garde de corps.

— Tell him ! I like him, he's a strong boy, he can be a good soldier, ask him if he can come and fight with us, dit-il à son garde du corps.

— Mon frère, chef dit toi bon soldat, toi fort ; il veut toi veni combat avec nous.

— Je suis d'accord, dis-je, mais je suis sous les ordres de Maho et de

1 (dioula) Marche de la souffrance, parcours de combattant.

Yedess, demandez-leur la permission d'abord ! C'est pour le même combat !

— Tell him ! reprit Bébo. We will go in Liberia if he wants, I like this boy.

— Il dit, interpréta son garde du corps, toi pé veni Liberia avec nous.

Cette phrase me déplût. Je sais que ceux qui nous aident sont d'anciens militaires du régime Doe qui ont réussi à prendre la fuite pour se réfugier en Cote d'Ivoire, et comme nous, le Libéria était aussi en guerre, donc, je serais considéré comme rebelle si j'allais combattre au Liberia, parce que Bébo est un chef rebelle au Liberia. Moi, le mot « rebelle » je n'aime même pas un peu. Je lui ai dit de voir Maho ou Yedess parce que je sais qu'ils allaient refuser de me laisser aller au Libéria.

— Ok ! See you later !

Sans mot dire, je retournai m'asseoir. Ce jour-là, j'étais allé prendre un peu d'air chez Maho. Je me suis habitué au coin malgré que je dormais au Palais de Justice depuis le début de la formation. Chez Maho, ya Maman Diomandé, sa première femme, une femme kadafie,¹ mais le cœur dans la paume. « Tu as faim, tu n'as pas faim, viens manger, tu as laissé tes parents loin de toi, tu ne dois pas avoir faim », tels étaient ses mots. L'élément qui déteste Maman Diomandé, est un sorcier, disait-on.

Le jour où on était au camp, on nous choisissait pour transporter les munitions pour charger les Pumas et les MI-24 qui venaient se ravitailler ; je recevais des nouvelles satisfaisantes de leur boulot sur le terrain.

Les FANCI et nous du FLGO n'étions pas d'accord avec le comportement des LIMA. Ils se proclamaient libérateurs de l'ouest, ils étaient devenus impolis envers tout le monde, même le colonel Yedess n'était pas épargné. Un jour, il y eut un accrochage entre nous et les Lima. N'eut été la vigilance du colonel, Hailey aurait poignardé Bébo après l'avoir lutté et pris son couteau.

Le colonel ne put avoir le couteau, nous l'avons fait disparaître. De mains en mains, le poignard se trouva derrière la clôture. Le colonel s'énerva et nous fit savoir que ces LIMA étaient là pour nous aider et que nous devions les respecter. Ce discours nous énervait encore plus.

Une semaine après, on reçut la nouvelle de la mort de Bébo sur un front au Libéria. Nous étions étonnés. Bébo était un des chefs d'unité les plus mystiques du front ouest. On ne pouvait pas tirer sur Bébo car il disparaissait et se retrouvait derrière son ennemi à qui il tranchait la gorge spontanément. Franchement, la mort de Bébo nous avait tous affectés. Moi, je remerciai Dieu d'avoir durci mon cœur pour que je ne le suive pas au Libéria car plein de jeunes ivoiriens sont morts pour éviter que le corps de Bébo tombe dans la main de l'ennemi.

Une première veillée funèbre eut lieu à la place FHB à Guiglo. Ce jour-là on ne pouvait pas compter le nombre d'unités LIMA présentes aux funérailles, y compris nous. Toute la place sentait l'odeur du cannabis et la

1 Kadafie : N. franc.

poudre de munition. Les LIMA avaient envoyé leur sale comportement aux funérailles là. Ils fumaient le joint sans tenir compte de la présence des officiels. Mes amis et moi nous acharnâmes sur la boisson qui était servi jusqu'à nous enivrer. La suite de la soirée fut pour les autres. La seconde et la troisième veillée eurent lieu à Yopougon, je n'y participai pas, resté à Guiglo.

Un mois plus tard, un message arriva à la transmission disant : « Nous désirons quatre-vingt 'cocos taillés' (nom donné par les rebelles aux éléments FLGO) qui seront avancés à la somme de deux millions de francs et payés à dix mille francs par jour ».

Informé, le colonel demanda le rassemblement de tous les 'cocos taillés', ce que nous fîmes sans tarder. En un rien de temps, le mare était envahi. Après avoir commandé les gardes à vous et repos, il se mit à table.

— Les gars, on a un sérieux problème.

Il fut interrompu par un bruit venant des rangs.

— Garde à vous ! cria-t-il.

Le bruit fit place à un grand silence.

— Repos ! Comme je vous disais, on a un sérieux problème. Le MPIGO voudrait quatre vingt personnes parmi vous.

Le laissant dans son discours, les rangs se mirent à se vider.

— Il a les foutaises, grognant les uns, il nous dit ça pourquoi ? Sortons des rangs !

— Mais si on n'écoute pas, on ne saura pas la fin, calmons les esprits et rejoignons les autres.

Les rangs reprirent leurs tailles.

— Mon colonel ! dit-un élément. Pourquoi vous nous dites ça ? Vous nous avez inculqué les lois de la dignité, de la discipline et de la résistance, comment penser que nous pouvons changer de camp ? L'argent importe peu, si la Côte d'Ivoire est réunifiée, on aura l'argent.

— Les gars, reprit le colonel. On est tous des soldats, quand il y a un problème, on le débat. Je ne peux pas rester assis là à vous regarder. En formation, vous avez été traités comme des moutons venus à l'abattoir, là vous n'avez rien dit, vous vouliez finir rapidement cette formation et monter à leur assaut. Et là aussi, j'ai su que je pouvais dormir sur mes deux oreilles. Vous avez fait un travail de grands, je m'incline devant la mémoire de ceux qui sont tombés au combat. Bon, continue-t-il, je suis libéré de ce maudit poids, mais il y a des tessons de bouteilles à terre, Regardez où vous mettez les pieds car la ville n'est pas aussi grande, surtout arrêtez de vous raser, restez en civil et ouvrez les yeux.

Il savait qu'au retour du front, beaucoup parmi nous portaient des armes qu'ils avaient ramenées de la guerre, donc il ne se prononça pas dessus.

Deux semaines après, un autre message arriva pour demander la réponse, cette fois ils ne nous mirent pas au courant mais nous le sûmes par les gradés que nous fréquentions.

Un jour du mois de Juillet, un autre message arriva, disant que si Yedess et Maho ne trouvaient les moyens de nous convaincre à venir, ils viendraient eux-mêmes à Guiglo. Ce message, nous le primes comme si le colonel nous avait dit que le 31 décembre était pour demain ; nous chantâmes jusqu'au petit matin.

— Walà ! Ils ont bien parlé maintenant, ce sera une vraie soirée dansante, ils n'ont qu'à venir.

Au mois de juillet, la ville de Guiglo battait les paupières. Le policier à son comptoir ne pouvait que dormir, le gendarme faisait la navette entre le bar 'mini shop' et son lieu de service, le militaire gérait son mouvement de go s'il n'allait pas au corridor.

Nous étions donc obligé de dissuader les populations par des pas-gym répétés. Nous nous sommes faits des amis parmi les habitants, essayant de leur expliquer qu'ils ne devaient plus avoir peur et que nous étions là pour eux. Mais, nous étions fatigués des pas-gym qui n'en finissaient pas. Ce qui nous a poussé à nous rebeller contre N'dja Brou et son adjoint Natou à qui nous avons foutu une raclée un matin quand ils sont entrés dans le Bateau (c'est comme cela qu'on appelait le Palais de Justice où on était caserné) pour nous forcer à aller courir. Au fait, on ne voulait plus courir.

Un soir, un type était venu chez Maho le demander. Il se présentait comme étant un étranger cherchant un refuge. Après une série de questions, l'étranger ne se retrouvait plus, tellement l'interrogatoire avait changé de visage.

— Attendez ! Je vais parler, attendez ! On est cinq ! Je vais parler !

Et l'homme se mit à table.

— J'ai laissé quatre personnes quelque part, je suis venu voir chez Maho et retourner.

— Pour revenir après, n'est-ce pas ? Lui posai-je la question.

Je ne reçus pas ma réponse, étouffé par un coup de rangers dans la poitrine du type. Maho appela Yedess pour lui envoyer un véhicule avec quelques éléments pour qu'ils aillent surprendre les complices de l'assailant. Le colonel dépêcha deux véhicules 4x4 et des hommes. Sur le terrain, ceux qui voulurent jouer les durs, furent abattus, deux sont restés tranquilles et ont été arrêtés.

Compagnon ! Je tenais à te souligner une chose. Nous étions exaspérés, nous n'avions plus rien, pendant la guerre, nous n'étions pas payé comme les militaires, nous étions donc obligé de vendre aux militaires et gendarmes qui étaient avec nous, les armes que nous avions eu sur différents fronts. Malgré tout la galère persistait. La ville avait repris à quelques pour cent. La population revenait peu à peu. Mon frère d'arme et binôme, Aubin et moi fîmes la connaissance de certaines personnes comme Madame Noé, dite maman FPI, Maman Adja, tantie Fatou, papa Brusco de fer ; des gens de bonne foi qui mettaient la barrière entre la galère et nous. Aubin et moi avions chez Maman Adja quatre kilos de riz par jour, y compris les condi-

ments pour notre sauce. Tantie Fatou nous donnait de l'argent chaque fois qu'elle nous croisait. Papa Brusco nous remontait le moral, parce que la guerre s'était calmée et on voulait notre intégration.

On était à bout de souffle, chacun grognait dans son coin.

Une nuit, à vingt heures, assis chez Maho, j'entendis un chant au niveau du commissariat, n'entendant pas bien, je sortis pour m'arrêter sur le goudron. Molo-molo, le chant me parvenait, mais qu'est-ce que je vis ? Mes amis, ils étaient à 80% à poil, j'ai bien dit à 80% à poil, le reste était torse nu.

Arrivé à mon niveau, le chant me prit, je hottai mon polo et me mis dans le groupe. Le chant était : « Donnez treillis oooh ça va finir ! Donnez treillis oooh ça va finir, han got the natty dread » et le cœur répondait : « Hééé hé hé donnez treillis ooh ça va finir ».

Nous ne courions pas, sous la pluie qui tombait finement, nous marchions. On a fait bander les gos¹ qui nous croisaient.

— Hé ! Regardez ! Ils sont kodjo-kodjo² ! disaient-elles.

Le colonel, informé, prit son 4x4 pour nous suivre.

— Les gars ! On fait un peu de sport ?

— On veut nos treillis, vous nous avez promis !

Sans plus rien ajouter, il démarra en trombe.

Le lendemain, il nous rassembla au mare, Maho était présent.

— Qu'est-ce qui vous prend pour vous mettre dans la rue à poil ? Au début, je vous ai dit que pour l'intégration, il va falloir de la patience, beaucoup de patience. Je suis Adjoukrou de Dabou, je peux vous pondre des œufs, pas des treillis, et ceux qui voient qu'ils ne peuvent plus attendre, peuvent se mettre de côté, l'avion viendra les chercher pour les déposer à Abidjan.

Une vingtaine se mit de côté, ils furent accompagnés à l'aérodrome. Pour ne plus parler avec nous, il positionna Koulaï Roger pour nous entretenir. Il nous a fait reprendre la formation à trois reprises.

— Vous ne pensez à rien, treillis, treillis, vous formez des petits groupes, on n'entend rien que treillis, vous serez forcément habillés, mais patientez !

Jusqu'à quand allons-nous patienter ?

À la fin, on prévint la fin du mois d'Octobre pour rentrer sur Abidjan. On attendait le jour J quand une nuit, un gendarme vint nous tirer dessus sans motif. Le palais n'avait de serrures ni d'électricité. Nous avons pensé à une quelconque attaque, donc chacun trouva un moyen pour sortir du Bateau. Quand les feux cessèrent nous vîmes un homme en civil avec un PA en main, criant :

— Sortez ! Imbéciles !

Nous sortîmes en groupe, les éléments du PC avaient disparu. Nous nous

1 Gos : N. (jeunes) filles.

2 Kodjo-kodjo : N. à poils.

mimes à nous chamailler avec le gars qui continuait de tirer en l'air. Sortis de leur camp, les éléments prirent le type et l'envoyèrent à l'intérieur.

— Laissez-le! Nous allons l'enfermer en attendant l'arrivée du colonel, c'est un gendarme.

Après les recherches, nous constatâmes qu'un de nos gars avait pris balles, dans le ventre et dans la cuisse. Cela a monté le sang de tout le gbôhi.¹

— Rafale a pris balle, il a du sang partout sur lui! Appelez le major!

Quand nous palpâmes Rafale. C'est là que nous vîmes les parties criblées : son ventre et sa cuisse gauche.

— Portons-le à l'infirmerie, le major va s'en occuper!

Informé, le colonel demanda à ses éléments de garder l'intrus et de nous calmer, promettant d'être là au petit matin. Nous étions à trois heures du matin. Le type avait fait irruption chez nous à 2 heures moins.

Nous voulions sortir pour nous attaquer à la gendarmerie, mais vu l'heure avancée, nous préférâmes garder notre calme pour éviter des infiltrations. À six heures déjà, on voyait monter la fumée. Toutes les tables, ce qui est sûr, la majorité des tables; du marché était sur le goudron, en flammes.

Une heure après, on vient nous dire que le colonel a besoin de tout le monde.

— Tout le monde au camp! Le vieux a besoin de nous, allons l'écouter! S'il ne dit rien de bon, on retourne dans la rue!

— D'accord! Allons-y!

Rapidement, nous nous retrouvâmes autour du mare, mal alignés, avec beaucoup de bruits, de plaintes et de grognements.

— Quoi?! C'est quoi ça?! criai-je, surpris

Le colonel avait choisi Requin, un gars du groupe, robuste. Le colonel croyait nous influencer en le déléguant pour nous parler. Moi, je vis ça en foutaise.

— Oh! Requin! Quitte au milieu! Tu es maintenant le remplaçant du colonel?

Je me tournai vers le colonel...

— Mon colonel, nous sommes fatigués. Nous ne sommes pas payés, vous avez bloqué nos treillis, nous souffrons, libérez-nous!

Je me souviens le jour où le commandant Assi nous avait demandé d'aller décharger nos treillis à l'aérodrome. La nouvelle nous plut tellement que nous soulevâmes l'officier et fîmes le tour...

— Déposez-moi! Déposez-moi! Mon béret va tomber, a-t-il dit ce jour.

Quelques jours après, nous fîmes le sale constat que les paquetages commençaient à servir de rechange aux soldats du PC. Cela nous mit un gros sur le cœur, surtout avec cette formation qui n'en finissait pas, les

¹ Gbôhi : N. groupe.

gros mensonges du sergent Roger : « Faites mes corvées ! Je sais à qui je vais donner mes treillis. Vous avez gagné la guerre, vous êtes des militaires ». Il avait fini par avouer qu'il avait menti et qu'il était temps d'agir, de forcer, de taper dur pour qu'on nous ramène à Abidjan.

— Je vous ai menti, vous ne pouvez pas être habillés ici, dit-il en pleurnichant.

Son attitude m'énerva ...

— C'est val-val' ! On en a vu !

Les aveux du sergent étaient dans la nuit du fait, parce qu'on avait envahi le pc. Un de nos gars du nom de Séha Robespierre prit la parole :

— Mon colonel, vous avez été bon pour nous, vous ne pondez pas treillis, laissez-nous rentrer à Abidjan (il descendit sur ses genoux), pardon papa, c'est seul dieu qui vous remerciera, mais laissez-nous partir !

— Attendez demain ! conseilla le colonel, j'ai appelé Abidjan, les avions seront là. Concernant le gendarme, il a été pris à Duékoué.

Le colonel croyait nous calmer, mais une fois hors du pc, nous prîmes la route de la rue, il était neuf heures.

Le même scénario reprit. Cette fois nous nous dirigeâmes à la gendarmerie, avec ce chant : « Gendarmerie oh pourquoi ? Pourquoi tu as fait ça ? Gendarmerie oh pourquoi ? Pourquoi tu as fait ça ? »

Déjà, les bois, les planches, les pneus usés, tout était en flamme dans la cour de la gendarmerie.

— Les enfants ! dit un vieux gendarme, Samanké est à la compagnie, nous c'est la brigade.

— On s'en fout ! La gendarmerie c'est la gendarmerie !

Un autre pneu fut allumé au portail de la gendarmerie.

La ville fut paralysée pendant trois jours. Pendant notre manifestation, nous croisâmes un membre du conseil général.

— Je suis Yahi Octave du conseil général, je ...

— Je ne savais pas que vous existiez, Requin lui coupa la parole, voilà plein de mois que nous sommes ici et c'est aujourd'hui qu'on vous voit.

Il essaya de se justifier quand le sergent Oulaï Delafosse arriva.

— Les gars ! Voici cinquante mille francs pour les blessés, calmez-vous !

Le sergent Delafosse ne nous plaisait pas trop à cause de ses vérités trop crues. Un jour, il nous fit savoir que nous étions des volontaires : nous avons fini de combattre, nous n'avons plus qu'à retourner enfamille. Quand nous lui avons demandé si nous devons retourner sans argent et sans treillis, il nous répondit affirmativement en ajoutant que c'est Roger Koulaï qui refusait de nous dire la vérité. Pour cette vérité, nous l'avons détesté à partir de ce jour.

L'évacuation débuta le 1^{er} Octobre. Je pris mon vol le lendemain, le 2 Octobre.

1 Val-val : N. inutile, impertinent (val-valités : paroles douteuses et futiles).

Arrivés au GATL, nous avons été évacués au 1^{er} Bataillon d'Infanterie d'Akouédo. Nous y avons été accueillis par un capitaine.

— Vous êtes la bienvenue, le commandant arrive pour vous entretenir.

Il devait être 20h. L'homme ne finit pas sa phrase que le commandant apparut.

— Pour l'ensemble! Garde à vous! Repos! Garde à vous!

D'un geste majestueux il se retourna vers le commandant.

— Les éléments FLGO rassemblés! À vos ordres, mon commandant!

— Mets-les au repos!

Il s'exécuta et nous suivîmes ses ordres. Le commandant parcouru le premier rang de bout en bout et s'arrêta en face.

— Alors, les baramôgôs¹! Les commandos! Je suis le commandant Adama Coulibaly, vous êtes au premier Bataillon d'Akouédo, vous venez de très loin, je vais vous laisser aller vous reposer. Demain, le colonel va vous voir. Bonne nuit et soyez la bienvenue.

Le capitaine commanda un garde à vous.

— Repos!

Le commandant partit. Le capitaine se retourna vers nous et nous parla en ces termes :

— Les gars! Ceux qui ont des armes, qu'ils viennent les déposer! Là-bas là c'est versé comme gnonmy.² Vous allez dormir, le colonel va vous entretenir demain, vous avez pour le moment la salle de cinéma, disposez!

— FANCI!

Nous passâmes une nuit un peu serrée, les chaises de la salle de cinéma étaient très petites, je finis par dormir à même le sol.

Le lendemain, nous reçûmes le colonel, mais avant, c'est un sergent qui s'occupa de nous. On était le 4 octobre 2003. Après nous avoir alignés, il se présenta à nous :

— Je me présente à vous, je m'appelle ... comme vous vous appelez, vous avez fait le front, on sait le travail implacable et impeccable que vous y avez fait, mais ici, c'est le premier Bat ...

Il fut interrompu par un signe de son assistant, le prévenant que le colonel arrivait dans son dos.

— L'ensemble! Vêi! Repos! Vêi!

Il se retourna pour faire face au colonel.

— Les éléments rassemblés! À vos ordres, mon colonel!

— Repos, dit le colonel.

Il nous mit au repos. Le colonel avança d'un pas.

— Garde à vous!

Nous nous mîmes au garde à vous. Le colonel ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil au commandant et de sourire.

1 Baramôgôs : *N. (dioula)* personnes avec qui on partage ses joies et ses peines.

2 Gnonmy' : *N. (dioula)* gâteau de mil] c'est plus que beaucoup.

— Repos!

Nous nous y mîmes. Le commandant ne put s'empêcher de dire ceci ...

— Mais, c'est des soldats confirmés!

Le colonel prit la parole :

— Je suis le colonel Tiémoko Auguste, commandant des deux camps d'Akouédo, l'ancien et le nouveau. Vous allez dormir à la salle de cinéma. Demain, vous allez être logés en attendant l'arrivée du général, mais, je vais être clair avec vous. Le camp n'est pas clôturé. Le soir, rentrez dans la salle, vous voyez tous ces arbres, continue-t-il, en les montrant du doigt, chaque arbre comporte un soldat. Le sergent va s'occuper de prendre vos noms. Comme je me plais toujours à le dire : ici, après Dieu, c'est moi, vous êtes sous la protection et soyez la bienvenue.

Après son discours, il monta dans sa voiture et partit vers son bureau, le commandant s'avança et commanda un garde à vous.

— Bon! Le chef a fini de parler, maintenant, c'est à moi ...

Les rangs devinrent bruyants ...

— Eh! Si vous envoyez drap, j'envoie drap bâtard! Un môgô puissant vous parle et puis vous voulez dja foul¹! Wanwanko va vous prendre en sections. On dirait que le bara² va pas tarder.

L'homme qui s'appelait comme nous nous appelions, se nomme le Sergent Wanwanko, ça devait être son surnom, un type aimé du bataillon. J'ai remarqué que personne ne passait sans le saluer ou le chahuter. Les militaires qui sortaient en cargos criaient son nom au passage.

Aidé de deux associés, les caporaux Doh et Jimmy, le sergent Wanwanko nous mit en sections. Treize sections furent formées. Un GI fut dressé, toutes les corvées furent faites, le bataillon était devenu vide de toutes les herbes inutiles. Après les corvées, j'avais remarqué quelque chose qui m'avait un peu intrigué. Il était écrit sur le bottillon³ dans lequel on nous avait servis : PASSAGER. Heu, compagnon, ce n'est qu'une remarque hein, ça ne veut pas dire qu'on est de passage.

Le lendemain, nous fûmes logés dans le bâtiment des recrues, nous y fûmes deux jours. Le jour suivant, nous fûmes prévenus de l'arrivée du général Bombet Denis. Nous le reçûmes à la salle de cinéma. Il était accompagné de ses gardes du corps et de Tapé Koulou et un type, gros en complet veste noir, paire de souliers.

Requin fut désigné pour porter parole. Il fit la biographie du gbôhi, pas du FLGO, mais du gbôhi.⁴ Tapé Koulou prit aussi la parole :

— Les enfants, en tant que premier responsable, j'ajoute ma voix à tout le pays pour vous dire merci. Tout le monde sait ce que vous avez fait pour le pays, nous vous en sommes reconnaissants. Demain, vous allez entrer

1 Dja foul : N. faire du bruit, crier sans rien dire.

2 Bara : (*malinké*) travail/formation.

3 Bottillon : (*langage militaire*) récipient dans lequel on sert les repas des militaires.

4 Ici, le gbôhi est le FLGO Abidjan.

en famille et rester à l'écoute.

Après son discours, toute la salle devint calme comme un cimetière.

« Entrer en famille, rester à l'écoute », qu'est-ce que ça veut dire ? Tapé Koulou est premier responsable de quoi pour nous demander de rentrer en famille et de rester à l'écoute. Toutes ces questions me trottaient dans la tête. Donc j'avais raison de me poser des questions sur ce qui était écrit sur le bottillon dans lequel on nous avait servis !

La parole fut donnée au type gros qui essaya de plaider en notre faveur pour que la parole de Tapé Koulou soit retirée en faisant notre atalakou¹ mais il ne put parler plus de deux minutes. Il fut interrompu pour que le Général nous parle. La salle se mit à murmurer, le sergent lança un ordre et tout le monde se tut. Le Général prit la parole en ces termes :

— Qui m'a appelé le jour des événements du 28 septembre ? N'est-ce pas toi ?

Il pointa le doigt sur David, un de nos gars. C'était son neveu et c'est à lui qu'il avait remis son numéro de téléphone.

— Tu m'as même dit, continue-t-il, que je serais responsable si je n'envoyais pas d'avion vous chercher. Bon, ce n'est pas un problème, rentrez en famille et restez à l'écoute ! On ne vous oubliera pas, je vais rendre compte au CEMA qui va toucher le président, mais à partir de demain, des véhicules vont vous déposer dans vos différents quartiers.

Le bruit devint fort accompagné de plaintes. Le Général se leva et sortit, accompagné de ses gardes du corps et de Tapé Koulou. Le gros monsieur était resté, mais qui était-il ? Pourquoi a-t-il fait notre atalakou devant le Général ? Le colonel voulut nous parler, mais il ne put tellement la salle était remplie de plaintes et de pleurs. Il se leva, la tête baissée et partit. Dieu était là peut-être. Le sergent essaya de nous remonter le moral, mais sans succès. Il n'entendait que ça : « C'est foutaise ! Tout ce temps pour rien ? C'est foutaises ».

La salle de cinéma commença à se vider. Le caporal Doh donnait son numéro aux éléments et leur demandait de l'appeler. Il les informerait si les choses se concrétisaient.

Au dehors, tout le monde pleurait encore. J'étais obligé de calmer mon binôme Aubin qui ne pouvait pas retenir ses larmes.

— Garvey ! C'est foutaises, ils nous ont eus !

— Laisse tomber ! Demain on va chercher un dortoir.

— Quoi ? ! On bouge d'ici aujourd'hui ! Je ne peux pas rester une minute de plus ici. On va aller chez moi. Je connais ta situation, je ne peux pas te laisser ici, on restera chez mes parents.

Je faillis pleurer, mais fallait rester digne. Je lui donnai dos pour essayer les larmes qui pendaient à mes cils.

Mon binôme Aubin : Kouassi Brou Aubin, faisait partie de ceux qui

1 Atalakou : N. publicité.

étaient retournés à Abidjan le premier jour de notre arrivée à Guiglo, mais il est revenu deux semaines après comme plein autres. Il est Baoulé de Yamoussoukro.

Nous prîmes la route à dix-neuf heures, Aubin, Edouard, Aka et moi. Nous marchâmes d'Akouédo à Adjamé où nous eûmes la chance de frauder un 43¹ qui nous déposa à Yopougon SIPOREX. Le reste du trajet pour le quartier fut exécuté à pied. Nous n'avions pas un rond. Nous arrivâmes à vingt-trois heures, fatigués et affamés, mais nous dormîmes quand même.

Parlons du gros homme qui était en compagnie du général et Tapé Koulou, il s'appelle Nonzi Paul. Quand on était logé au Palais de Justice, un autre groupe était logé au sein du PC, dans les camions gâtés. Ce groupe a été rassemblé par lui à Yopougon avec l'aide de Tony [Oulaï] et d'autres personnalités ; ils sont arrivés à Guiglo en avion. Ils étaient en majorité des jeunes Wè. Ils avaient leurs bodys FLGO. Nous, pour mettre un peu la différence, nous avons reçu des bodys FSLO (Force Spéciale pour la Libération de l'Ouest) et nous étions de diverses ethnies.

Le ministre Douaty n'ayant pas assez de temps, confiait les taches à son conseiller Diomandé Vassé qui commissionnait Nonzi. Si je dis « commissionnait », c'est trop dire, parce que ce sont nous qui devons recevoir les commissions. Mais zéro. Le conseiller lui faisait croire qu'il nous envoyait tout ce que le ministre lui donnait et cela tout le temps qu'on a passé à l'ouest. Le conseiller, Monsieur Diomandé Vassé était aidé dans sa mal-honnêteté par Kanga Jules, un élément aussi. Il était l'émissaire entre nos responsables et nous.

Une semaine plus tard, nous nous rendîmes au bataillon pour voir si la date qu'on nous a donnée était réelle. Ce jour-là, le colonel a libéré ses 'chiens' contre nous. Ils nous ont poursuivis jusqu'à la Riviera II. J'ai reçu un coup de cordelette dans le dos, la douleur est restée trois jours.

Nous vîmes que le seul moyen, était d'aller voir nos responsables, ceux qui nous ont envoyés à l'ouest, et c'est là que nous nous trouvâmes sur le lieu de travail du ministre Alphonse Douaty.

Il nous demanda d'aller nous restaurer avant de discuter. C'est vrai aussi hein ! Un ventre plein discute sans s'énervier. Nous nous partageâmes dans les restaurants proches de son service, des restos de fortunes. Quand nous finîmes de manger, nous dîmes aux vendeuses de faire leurs factures et de les envoyer au ministre, d'autres criaient à qui voulait l'entendre :

— Servez et faites les factures, c'est Douaty qui paie !

Au retour, on nous fit savoir que le ministre était occupé, qu'il nous recevrait demain. Sans discuter, nous rentrâmes. J'ai bien dit oh ! Ventre bien plein discute bien.

Le lendemain, nous nous rassemblâmes sous l'immeuble CNA du Plateau. Nous restâmes là, bruit sur bruit, défilé de voitures de patrouille,

1 Numéro d'un bus SOTRA liant Adjamé à Yopougon.

causeries avec les éléments de la police, exposition de nos problèmes. . . Nous restâmes là jusqu'à dix-huit heures où il nous remit la somme de cinq cent mille francs pour notre transport.

Deux jours plus tard, nous nous rendîmes à la Cathédrale St Paul, dans l'intention de croiser le PR. D'autres nous avaient devancés là-bas, au moins deux à trois jours, on voulait rentrer sans nous faire soupçonner de grévistes de faim. C'était notre gamme,¹ la grève de faim.

Il se présenta cinq jours après notre arrivée. C'était la joie, la folie, un de nos gars s'est même évanoui. Nous avons oublié toutes nos chansons guerrières pour faire place à ce chant ... « Plus haut ! Plus haut ! Plus haut ! Jésus est plus haut ! Plus bas ! Plus bas ! Satan est plus bas ! »

Gbagbo était accompagné de son cortège, Kadet Bertin, Blé Goudé, . . . Il a demandé au curé comment nous vivons.

— Ils dorment sur les parvis de l'église. Depuis un certain temps, sit-in et grève avaient été interdits. D'abord, je ne les connaissais pas, mais quand ils se sont présentés, je me suis dit qu'ils ne devaient pas rester dehors. Je leur ai donc demandé d'entrer sans se gêner. Ils n'avaient pas déposé leurs sacs qu'ils ont commencé à faire les corvées : balayer le coin, arracher les mauvaises herbes. Je dois dire que des groupes qui se sont succédés ici à la Cathédrale, c'est le groupe le plus discipliné, exemplaire.

Là, j'ai eu un pincement de cœur : groupe discipliné ? ! Ce n'est pas mon gbôhi. On choisit Marie-Claire comme porte-parole. Il fit le tour de l'histoire, notre aller à l'ouest, notre retour, notre retrait du premier Bataillon par le général Bombet. Je dois souligner qu'il est même arrivé à l'église pour nous demander de quitter les lieux, il était accompagné de Oulaï Delafosse qui ne se tait jamais ...

— Oh, vous là ! On se connaît hein !

— Tu es qui ? Sors d'ici avec tes LIMAS ! avons-nous répondu à Delafosse. Le président nous regarda longuement et dit :

— Est-ce que ça va ?

Nous criâmes fortement et reprîmes le chant chrétien, nous nous calmâmes et le PR prit la parole :

— Vous êtes importants pour l'avenir du pays, on ne peut pas vous oublier. Je dois installer le conseil de l'ouest. Faites votre liste et donnez-moi ! Dans dix jours, je vous ferai face. On vous a envoyé dix millions, prenez et rentrez ! Ya quelqu'un qui veut parler ?

On choisit la fripouille.

— Monsieur le Président, nous vous remercions beaucoup, mais la guerre est imminente, nous voulons que vous remettiez l'argent à l'église. Nous, nous voulons retourner. Des gens souffrent là-bas, le curé a été bon pour nous, remettez-lui l'argent !

Le PR reprit :

1 Gamme : *N.* idée, focus, attention (gammé : focalisé ; dégammé : déconcentré).

— Quand un père est en colère avec son fils, c'est que celui-là refuse de s'accrocher à quelque chose, mais quand il prend l'initiative, c'est le père lui-même qui s'occupe du reste. Je vous pose cette question : est-ce qu'on refuse ce qu'un chef offre ?

— Nooon ! répondîmes-nous en chœur.

— Donc, prenez ! Faites votre transport avec ! Si vous dormez dans les marchés, dormez-y ! si vous dormez chez des amis, dormez-y ! dormez où vous pouvez, mais remettez moi votre liste ! Ça fait trois fois que je répète. À mon départ, Kadet sera avec vous, remettez-lui votre liste ! Après nos discussions, je voudrais que vous rentriez, parce que si vous êtes là, c'est comme si vous êtes en colère avec moi, est ce que vous êtes en colère avec moi ?

— Nooon !

Il nous dit au revoir et sortit avec son cortège. Nous sortîmes pour chercher à dresser la liste demandée.

— Mais, quelle liste vous voulez faire même ? On donne la liste de Gbély, dis-je à mes amis.

— Ouais ! C'est ça !

Quelques minutes après le départ du président, Nonzi fit son apparition. Depuis le brassage FLGO-FSLO il avait toute la responsabilité.

— Hé ! Nonzi devait être là pour faire notre atalakou devant le président.

— Lui-même, il est quitté où ? me plaignis-je. Ce n'est pas lui notre responsable ?

— Jeton là même, on donne combien à Nonzi même ? demande un élément.

— Rien ! On ne donne rien à Nonzi, répondit un autre. Ils sont restés à Abidjan ici en train de manger notre argent, on va lui donner quoi ? On ne lui donne rien.

Ça, Nonzi a entendu.

— Quoi ? C'est comme ça vous vous comportez avec moi ? Mais vous êtes mauvais !

Dispute éclata entre nous sur le sort de Nonzi. D'autres étaient d'accord pour qu'on ne lui donne rien, pour certains, c'était le contraire.

— Donnons-lui quelque chose, il va continuer les démarches.

— Bon, on lui donne cinq cent mille francs et cinq cent mille francs au curé, le reste on fait le gué.¹

Une autre dispute éclata, il a failli y avoir bagarre entre nous mais à la fin :

— Bon Nonzi a un million.

Nous nous repartîmes en groupe de cinquante pour prendre les noms. Le partage débuta à dix-huit heures, chacun devait empocher vingt mille francs vu le nombre d'éléments. Aubin et moi reçûmes notre argent à dix-

1 Gué : N. partage.

neuf heures et sortîmes de la cathédrale.

— Dix jours ? ! Est-ce que c'est réel ? me demanda mon ami inquiet.

— C'est Gbagbo même qui a parlé, dis-je à mon ami, espérons !

Arrivés à Adjamé, nous prîmes un gbaka de GESCO qui nous déposa à Port-Bouët II.

— Boh ! On va prendre une bière, depuis assez de mois. On va fêter notre transport, le jour le gbô¹ va tomber, on va voir ce qu'on peut faire.

Dans un maquis à Port-Bouët II, nous nous offrîmes deux grandes Guinness.

— Je dois aller voir Alaine, dis-je à mon ami.

— Tu as jeton sur toi. Arrivé à la maison tu te laves et tu fonces.

A mon arrivée de Guiglo, Alaine et moi nous sommes vus. Elle était tellement contente qu'elle ne broncha même pas sur l'affaire Annick. C'est moi qui ai brossé l'histoire de la dernière nuit où elle m'a laissé pour aller je ne sais où, mais tout ça, personne n'a considéré le comportement de l'autre. L'essentiel est que nous étions de nouveau réunis.

Arrivé à la maison chez Aubin, je me lavai rapidement, m'habillai, et puis direction Yaosséhi. Alaine était là.

Après quelques heures avec les amis, j'embarquai Alaine pour une petite ballade, acheter à manger et partir nous coucher, une chambre avait été réservée. Nous passâmes une nuit chaude, remplie. Nous fîmes l'amour toute la nuit et cela pendant trois jours.

Je rejoignis Aubin au Maroc, tout le film lui fut expliqué.

— Ouais ! Mon binôme, tu t'es enjaillé,² mais et la vieille mère Hono-jah ?

— Elle est là. Elle est toujours étonnée de me voir. Elle ne croit pas que c'est moi. Ils lui ont dit que je suis mort au front. Les bandits s'apprêtaient à faire mes funérailles.

Ma vieille mère Hono-jah se nomme Abo Aya Honorine Viviane. Elle est de Yamoussoukro. C'est ma maman du quartier, elle m'a soutenu, aidé, franchement. Elle a fait beaucoup pour moi, payé mon loyer, même Alaine sa camarade, c'est Hono-jah qui a fait le branchement. Quand j'allais à Guiglo, elle n'était pas au courant. Au quartier Maroc, pour rester à l'écoute, on faisait la menuiserie que mon ami connaissait très bien. Chez Aubin, on était cinq : Alpha, Sp Débase, Akalé, K-way et moi.

Un jour, on reçut la visite de son oncle, tonton Kouassi. On l'avait informé qu'Aubin était revenu du front avec des amis qu'il loge à l'atelier. Évidemment, la chambre où on dormait était réservée aux employés de son atelier de fabrication de carreaux. Il fit appeler Aubin dans le bureau de l'atelier et se mit à crier :

— Aubin ! Je ne suis pas d'accord, cette petite chambre est pour mes employés, tu ne vas pas venir m'encombrer avec tes amis. Si Gbagbo vous a

1 Gbô : N. le jackpot.

2 Enjaillé : N. heureux, en joie (enjailler : amuser).

oubliés, allez au village ! à partir de demain, je veux que vous quittiez les lieux !

Il adoucit un peu le ton.

— Tu es mon neveu, tu es chez toi, mais tes amis, on ne sait jamais, demande leur de partir !

Mon ami sortit du bureau, froid comme un serpent, il avait les larmes au bord des yeux, s'approcha de moi.

— Garvey ! Est-ce que c'est vrai que Gbagbo nous a oubliés ?

— Non ! Mon frère de sang, Gbagbo ne peut pas nous oublier. Ce qu'on est allés faire là-bas là, c'était dans l'intérêt de tout le monde. On n'a pas volé, on est allés défendre notre nation, c'est le vieux père qui a dit ça ?

— Ouais ! Demain, on va se séparer. Il ne veut pas quelqu'un ici.

Mon ami resta triste toute la journée.

— Ôôh ! Bino ! Ne fais pas cette tête-là ! Tout ce que Dieu fait est bon !

— Mais toi, Garvey, où tu vas rester ?

Je n'eus pas de réponse à la question de mon ami. Aubin connaissait ma situation, on en avait parlé. Je n'avais nulle part où aller, je me voyais mal aller vivre chez Alaine.

Le lendemain, nous quittâmes Aubin.

— On est ensemble, les gars !

Akalé, K-way, et moi prîmes la route, fîmes un saut au Yaosséhi, question de fumer un joint.

Au Yaosséhi, je trouvai Alaine qui demanda en gouro pourquoi je n'étais pas en treillis. Je faillis m'énervier, mais je gardai mon calme. J'appelai Manahoua, un ami du quartier, détaillant de cannabis.

— Donne-moi un cali,¹ je vais décaler mes gars !

J'appelai mes amis et fis la présentation.

— Les gars ! C'est mon vieux père, Manahoua, mon vieux, c'est mes amis, mes frères d'armes.

— Ah ! Les guerriers ! apprécie-t-il, on est ensemble.

Le vieux père nous donna du joint, on se trouva un coin pour fumer. Après, je les accompagnai à l'arrêt du bus près du 16ème arrondissement où ils embarquèrent dans un bus pour Adjamé. Je fis demi-tour au Yaosséhi où je passai la journée.

La nuit, je m'approchai d'Alaine :

— Bébé, héberge-moi cette nuit !

— Excuse-moi ! Mais je ne peux pas, je ne veux pas qu'on dise que parce qu'Honorine est malade, je veux transformer sa maison.

— En quoi ?

— Laisse tomber ! Va dormir chez Aubin !

Je lui avais dit que j'habitais avec Aubin. Honorine étant malade, elle l'avait remplacée à la vente de son koutoukou.

1 Cali : *N. cannabis*.

Je disparus quelques minutes pour me retrouver chez Aboubacar, un ami, mais là-bas, je n'eus pas gain de cause. Il était vingt-trois Heures et je pensai à mon pote. Je trouvai idéal de retourner car je ne pouvais pas dormir dehors. Je marchai de Yaosséhi au Maroc où j'arrivai à minuit, je tapai, on m'ouvrit, je rentrai et me couchai.

Le matin, je constatai que Débase était parti, Alpha était resté. Nous continuâmes à vivre ensemble chez Aubin. Néanmoins, on se voyait, Alaine et moi, mais je sentis qu'elle était réticente. Je lui brossai son comportement changeant, elle me répondit pourquoi baiser avec quelqu'un d'autre alors que je lui fais bien l'amour. Ca ne me mit pas en confiance, mais je pris ça comme ça.

Le 24 décembre, je ne pus voir Alaine, donc, je me dis que j'irais la voir le 31, même mois.¹ Je prévis minuit pour arriver au Yaosséhi. Ce jour du trente et un décembre, je commençai le show à seize heures ; un peu de bandji, au moins dix litres avec des amis.

A vingt heures, je me trouvais avec Débase dans un bistro à l'attente d'un ami. L'ami tardant à venir, et l'heure avançant, nous primes deux démis de koutoukou que je bus précipitamment. Minuit devait me trouver sur la route de Yaosséhi et il était vingt-trois heures comme ça. Je dis à Débase que je devais foncer au Yaosséhi et comme « V » (c'est le nom de l'ami en question) tardait à venir, je m'en allais.

Par ma maîtrise des raccourcis, je me trouvais au Yaosséhi à minuit pile. Je saluai Alaine assise à sa table de koutoukou et partis vers le maquis Flandjo. Je ne sais comment dire, je me suis rendu compte de je ne sais quoi quand Alain, un camarade me disait : « tu vas prendre drap ! ».² Moi aussi, sans calculer, je me mis à le menacer :

— Si tu t'amuses, je vais te tuer. J'ai déjà fait ça et pour répéter, ce sera un petit problème.

Il était deux heures du matin. Qu'est ce qui a bien pu se passer dans l'intervalle de minuit à 2 h là ? Où étais-je ? Pourquoi je me chamaille avec Alain ?

J'arrivai chez Alaine à six heures, je tapai à sa porte.

— Qu'est-ce que tu veux ? Rentre chez toi ! me parla-t-elle derrière sa porte.

Je ne comprenais pas, mais je ne posai pas de questions.

— Laisse-moi entrer ! Je suis fatigué, je veux me reposer.

Elle refusa une seconde fois d'ouvrir :

— Je suis fatigué, bébé, ouvre moi !

Effectivement, j'étais fatigué, bien saoulé ce matin du 1er janvier 2004 là. Tous mes mots doux ne firent pas d'effets, alors, je forçai la chainette de sureté qui se rompit. Je rentrai, me couchai, Alaine sortit.

1 Moisi : N. sans un rond en poche.

2 Prendre drap : N. Comprendre, rendre compte.

— Mais, qu'est ce qui se passe ? Je suis daille,¹ c'est vrai, mais, kessia ? J'ai fait quoi ? Alain voulait dire quoi ?

Foule de questions défilant dans ma tête auxquelles je ne trouvai aucune réponse. Je me réveillai à treize heures, Alaine était absente. Je m'assis sur son matelas et essayai de ramener tout le film de la veille. Tout repassait, mais l'intervalle de minuit à deux heures restait sombre, je ne me souvenais de rien. J'ai beau fouiller, zéro. Quand je sortis, je vis Alaine, grillant du poisson. Je rentrai dans la douche, fis ma toilette et vins m'asseoir près d'elle.

— Rentre chez toi ! Je suis vieille, j'ai trouvé quelqu'un de mon âge.

— Mais, qu'est-ce que j'ai fait ! Qu'est ce qui se passe ?

Elle se leva pour prendre quelque chose dans sa chambre et revint s'asseoir.

— Garvey ! Rentre chez toi !

Elle se leva une seconde fois et rentre dans sa chambre, au même moment, sa voisine sortit de chez elle, je l'appelai :

— Marie Noëlle, je ne sais pas pourquoi elle est fâchée, parle un peu avec elle. C'est vrai qu'hier, j'avais assez bu, je ne sais pas ce qui s'est passé, parle avec elle, demande lui pardon !

— Hum ! D'accord !

Sans un mot de plus, elle entra dans la douche. Alaine revint s'asseoir, pour continuer à griller ses poissons.

— Je vais manger avant de partir, dis-je

— Quoi ? ! cria-t-elle, n'y compte pas, ce n'est pas pour toi !

Je me sentis tout à coup frustré, je ne sus quoi dire. Ce que j'ai fait hier devait être grave d'êh ! Mais qu'est-ce que j'ai fait ?

A quatorze heures je me rendis chez mes amis où je bus et mangeai à ma faim, mais je n'étais pas à l'aise. Alaine était en colère avec, moi le premier jour de l'an, je ne pouvais pas diriger ça. Dans son discours, elle a dit : « Je suis vieille, j'ai trouvé quelqu'un de mon âge ». Je l'ai donc traitée de vieille, mais pourquoi ?

Avec mes amis, je buvais modérément, j'avais peur d'être saoulé. Je restai dans cette cadence jusqu'à seize heures, l'heure à laquelle je retournai chez Alaine. Je trouvai sa camarade Adèle, mangeant avec un inconnu. Je connais le copain d'Adèle, c'est Laurent, un vieux père. Je jetai un regard sur Danielle, une voisine d'Alaine. Son regard me parla involontairement et je compris. Cet inconnu est le copain d'Alaine.

Alaine était sous la douche. Je m'assis sur un banc. Deux minutes après, je sortis et pris la direction du quartier Maroc, la tête pleine... « C'est son gars ! Le regard de la fille me l'a dit ». Eh ! Dieu, j'ai perdu Alaine.

Il est dix-huit heures quand j'arrivai au Maroc, Aubin me voyant venir, il lança un cri :

1 Daille : N. saoule, ivre.

- Oui! C'était chié au Séhi!!
- Ah! C'était chié dèh! Alain m'a quitté.
- Tu dis quoi? Tu es allé chier là-bas!
- Je ne comprends pas! Elle a commencé à dja foul: « Vas chez toi, vas chez toi ». J'ai rien compris!
- Mais tu es allé au Yaosséhi bien gninnin.¹ Tu étais avec Débase non? Vous avez bu deux demis en attendant V² non?
- Et puis j'ai bu là-bas aussi!
- Haaa! C'est que tu as tout gâté là-bas!
- Arrange ça pour, moi! Aubino!
- Non!
- Quoi?
- Non! Je dis non. Tu respectes pas go là, tu as les foutaises envers elle.
- Ah! C'est ça tu me dis! J'ai des problèmes avec ma go, aide moi, c'est ça tu me dis?
- Bon! Ya pas drap! On va voir ça! Ou bien?
- D'accord!

Deux jours après, Aubin se rendit au Yaosséhi pour voir Alain, sans me prévenir. A son retour il se mit à gronder sur moi.

- Toi, tu es daille tu vas mettre ta gamme sur go là, cafouiller ses clients
- Mais!?
- Mais quoi? C'est ce que tu as fait! Elle m'a tout dit. Quand tu arrives à Yaosséhi, tu es avec les vagabonds. Elle te parle et tu chies pour elle.

Il se leva et entra dans l'atelier. Mon pote et moi ne nous dis pas mot jusqu'à vingt heures...

- C'est comment?! Boh! On va aller chercher à manger, nous partîmes nous restaurer...
- Boh!
- Elle t'a pardonné, mais elle dit qu'elle veut te punir. Faut rester comme ça un moment, elle est ta copine mais reste dans ton camp pour le moment.
- Elle a un nouveau gars ouais!
- Ça tient pas, ce n'est pas une excuse.

Depuis le mélange³ de tonton Kouassi, Débase était retourné à Akouédo.

Depuis notre retrait du camp d'Akouédo, bons nombre d'entre nous étaient restés dans les environs. D'autres dormaient dans une église juste derrière la cité Génie 2000, d'autres au Lauriers, une cité en construction où ils travaillaient et dormaient dans les maisons inachevées. Un jour, Débase vint nous trouver au quartier, joyeux.

- Vous n'avez rien ici! s'adressant à mon pote et moi. Venez au camp,

¹ Gninnin : N. saoule.

² V : pseudonyme d'un ami.

³ Mélange : N. colère, déchainement.

on va travailler !

Il sortit de sa poche des billets de banque valant au moins cinquante mille francs, commanda quatre litres de Bangui qu'il offrit à Pokou, le grand-frère d'Aubin, un grand-frère qui n'a jamais fait la différence entre Aubin et nous les amis d'Aubin. Moi j'étais son môgô. Même pour le racketter, Aubin pense à moi.

A seize heures déjà, Débase demande à rentrer, Alpha aussi voulut partir donc ils partirent ensemble pour Akouédo. Resté seul, Aubin et moi, gérâmes comme nous le faisons.

Un jour je me rendis au camp pour les voir. Ceux qui y étaient, les gars qui dormaient à l'église n'y étaient plus. Quand je dis au « camp » c'est le mot que nous disons à ceux que nous laissons pour venir à Akouédo : nos amis, nos parents, copines etc. : « Je vais au camp ».

Quand j'arrivais à Akouédo, je croisais certains sur les chantiers de Lauriers.

— Garvey ! Tu es arrivé ! Tout le gbôhi est ici, on fait manawa,¹ ya maison waa ! On dort.

Je faillis pleurer.

— Je suis venu vous voir, je viendrai prochainement pour m'installer.

Quand je demandai Alpha, on me répondit qu'il est en train de travailler sur un chantier. Je le cherchai en vain. A seize heures je dis au revoir aux amis et pris la route de la gare de gbaka, au Faya, c'est là je vis Alpha et je l'appelai :

— Eh ! Garvey ! À quelle heure tu es arrivé ?

— Ya longtemps, je cherche à rentrer.

Nous retournâmes ensemble au Lauriers, Alpha m'envoya dans un restaurant. Après m'être restauré, il s'arrangea pour que je fume un peu de joint, et me remit cinq cents francs.

— Tu es mon étranger, c'est ton transport, ta prochaine venue sera pour rester. Travailler, ya rien à Abidjan. Dis à Aubin de venir aussi, laissons le quartier, venez on va grouiller.²

— Fais-moi confiance ! La semaine prochaine je serais là.

Il m'accompagna sur la route, je sautai dans le premier gbaka. Arrivé à Yop, je fis le CR à Aubin :

— Tu peux partir, moi je vais rester pour travailler ici.

Je n'ajoutai aucun mot.

La semaine suivante, j'expliquais à Pokou que je voudrais aller au camp, que j'avais besoin de cinq cents francs comme transport. Il me les remit. Le soir à dix-huit heures, je dis au revoir à Aubin et je partis.

Là bas, je trouvai mes amis. Ils dormaient dans un duplexe inachevé, isolé dans la brousse, derrière leur ancien dortoir, l'église catholique.

1 Manawa : *N.* manœuvre.

2 Grouiller : *N.* se débrouiller, se battre, faire un effort.

Je trouvai Alpha «Pei Evariste», Braco «Naki Marius», Sacha «Kouadio Konan Simplicie», Stéphy «Kakou Rabe Stéphane, Angelo «Vlindé Ange», Akalé «Aka Brou Franck» et Willy «Tapé William Carel». Comme matelas ils placèrent des briques et des cartons dessus, je fis comme eux. Le lieu où nous dormions était à deux pas de l'entrée secondaire du camp, mais un peu éloigné du chantier de Lauriers.

Le matin nous allions chercher du travail. Aide maçon, ceux qui n'en trouvaient pas se rabattaient sur le camp pour manger. Les soldats nous traitaient de vautours, d'autres nous chassaient du camp. Vue la distance entre notre lieu de travail et notre dortoir, je décidai d'entrer au Lauriers, prendre un duplexe inachevé pour rester au sein du chantier. Ce même jour, Aubin vint nous rendre visite. Il fit le constat des lieux où nous dormions.

— Hé Dieu! Des gens qui ont donné leur poitrine pour défendre leur pays, regarde où ils dorment: cartons sur briques, maison sans portes, sans fenêtre, et si un jour...

— Laisse affaire de «et si un jour» là, lui coupai-je, regarde Dieu et aie foi qu'il nous sortira un jour d'ici!

Je changeai le débat pour lui demander des nouvelles d'Alaine.

— Je suis passé chez elle, mais je t'informe aussi que j'ai repris avec Christelle, elle a sauté or c'était toujours dans ses gencives.

— Tu vois? lui dis-je. Je t'avais dit de ne pas t'énervier, elle va monter, descendre, c'est pour toi. Mais et le petit Anango?

— Elle a chié pour lui!¹

Sur ce côté-là, Aubin et moi avions le même problème. Peut-être qu'elles se sont dites que nous sommes morts où nous sommes allés là ou quoi, mais elles se sont pris des gars rapidement là, sans attendre. Moi-même, une nouvelle était arrivée au Yaosséhi disant que j'étais mort. C'est Djalane, un frère d'armes qui a démenti quand il est arrivé à Abidjan. Je fis cette recommandation à Aubin:

— Si tu vas à Yop, tu passes chez Alaine et tu lui dis qu'on nous a dépêchés sur Bin-Houyé.

— Et si elle demande pourquoi je ne suis pas allé aussi?

— Mais, tu lui dis que c'est loterie, ce n'est pas tout le monde qui est parti, ou bien?

— D'accord! Tu peux compter sur moi.

Je l'accompagnai et il rentra.

Adjaro, un frère d'armes qui était déjà sur le chantier désigna un duplexe pour moi. Délabré, plein de poussière et assez d'herbes autour.

— Garvey! Regarde! Tu débroussailles autour, nettoies l'intérieur et dors dedans. On ne sait jamais. Si propriétaire vient, il peut te prendre comme gardien et puis ça peut t'aider, tu vois non! C'est comme ça j'ai fait. Quand propriétaire est venu il m'a gardé comme gardien et voilà je suis

1 Elle a chié pour lui: N. elle lui a dit ses vérités.

là. Je n'ai pas jugé de prix avec elle. C'est un toit pour dormir que je veux. N'empêche qu'elle science en pro¹ de temps en temps.

Depuis notre retour de Guiglo, bons nombre d'entre nous étaient sans domicile et le chantier de Lauriers était notre salut. Je fis comme Adjaro me l'avait demandé et je commençais à habiter.

Revenu de Yop pour nous voir, Aubin passa deux jours dans mon «duplexe». Je demandai à Christian un frère d'arme de venir rester avec moi. Je l'ai nommé le Général Tchonhon et tout le monde avait mis son prénom en stand-by. Après j'acceptai Didier. Nous vécûmes comme ça jusqu'à ce que ceux qui étaient derrière l'église catholique viennent nous rejoindre. Je leur trouvai un duplex en face du mien. Ensemble, nous créâmes la Colombie. La Colombie était composée de: Christian alias Général Tchonhon, Kouassi Brou Aubin alias Aubin, Dakouri Agodio Hervé alias Pakass, Naki Marius alias Braco, Kakou Rabé Stéphane alias » Stéphy, Vlindé Ange alias Angelo, Aka Brou Franck alias Akalé, Tapé William Carel alias Willy, Soudé Bernard alias Vétcho la Dissua, Alain alias Malho et moi. Nous étions les juges de tous les près de 300 éléments FLGO. Qui étaient sur le chantier de Lauriers.

Nous de la Colombie, étions des éléments du palais de la justice, à part Malho et Vétcho qui étaient des éléments qui dormaient au garage du PC.

Nous remontions le moral aux amis désespérés qui se posaient pleins de questions comme: «Est-ce que c'est mauvais, le fait d'aller défendre sa patrie pour qu'on vive comme ça?». Nous nous arrangions toujours pour mettre la gaieté dans le groupe, quand ils se battaient, nous les réconciliions. Tout le gbôhi respectait la Colombie.

Attends! Compagnon! On ne va pas continuer comme ça! Je dois te donner la taille de notre hôte: les Lauriers. Lauriers est une grande cité divisée en trois quartiers: Lauriers 8, 9, et, 10. S'il ya 8, 9,et 10 c'est que ça a commencé par 1, qu'est ce qui prouve qu'il n'y a pas 11, 12, et 13 voire même 14, mais le plus important et dont peut parler, c'est cette cité qui nous a ouvert les bras. Le Quartier 8 était construit seulement de villas basses, situé entre les Quartiers 9 et 10. Le Quartier 9 donnait dos à l'ancienne route de Bingerville, le Quartier 10 au bord de la nouvelle route (la grande voie) de Bingerville. La Colombie avait élu domicile dans le Quartier 10 construit spécialement en duplexe.

Aubin, à son retour à Yop fis ma commission à Alaine. Elle oublia net toutes les bêtises que j'ai faites le 31 décembre 2003.

— Mais pourquoi ils font ça? Ils laissent leurs militaires et c'est mari des gens ils envoient au front, donc, comme ça là, habillez-les en même temps! S'il meurt là-bas, ils auront de mes nouvelles. Les gens font la guerre pour vous, vous ne les payez pas et puis vous les ramenez là-bas encore.

Quand elle lui demanda la date de mon retour, il lui répondit que c'était

1 Scienner en pro: N. faire preuve de bon foie [scienner: penser; en pro: positivement].

dans un mois.

— Eh Dieu ?

Or mon 'Bin-Houyé', c'était au Lauriers ; en train de faire manawa comme le disent mes amis. Cotiser un peu d'argent pour lui envoyer son cadeau de Saint Valentin, une manière de plus pour lui demander pardon. Dans le mois de Janvier, la connaissant bonne lectrice, je lui offris un roman Harlequin qui avait pour titre « Au delà du vertige ». Le résumé n'est pas important si tu veux, faut chercher le roman, je te parle pas mal. J'ai fait parvenir le cadeau sans me présenter. J'avais peur qu'elle me voie et que sa colère augmente. Arrivé au Yaosséhi, j'ai donné le bouquin emballé à un jeune garçon qui est allé lui remettre à la maison. Elle a apprécié, c'est le petit qui m'a dit.

Un mois après je me trouvais avec la somme de dix-sept mille francs et je pris le courage d'aller la voir. Quand elle me vit je sentis qu'elle était heureuse.

— On parlait de toi tout à l'heure, m'accueillit-elle, ça va bien bien ?

On bavarda un moment et je lui offris deux dauphins en porcelaine et cinq mille francs. Je passai trois jours chez elle, mais sans la baiser ; elle était indisposée.

Les trois jours passés, je retournai au camp pour ne pas dire au Lauriers, parce que tout le monde, tous nos proches nous croyaient au camp, malgré qu'ils savaient qu'on était de simples combattants. D'autres nous prenaient pour des militaires, ils allaient jusqu'à dire qu'on refusait de leur donner notre agent.

Je fus accueilli à mon retour de Yop par un contrat que Didier avait attrapé chez un capitaine, Monsieur Ahoussi. Ah ! Son chef de chantier dit que c'est un capitaine, on va dire quoi, un bon gars ; lui quand il est avec toi, il se met à la place, tu es moisi oh, tu es qui oh, ya fohi quoi, lui c'est ça.

C'est chez lui que Didier a eu son contrat de casser béton de propreté qu'il avait coulé dans une fondation d'un mètre vingt, de remblayer le tout et creuser une fosse septique de trois mètres cinquante et au puits perdu de la même profondeur ; le tout à cent mille francs.

Le jeton était maigre pour toute cette série de déploiements d'énergie, mais il faut travailler : ta maman n'habite pas à Lauriers pour te nourrir.

Nous étions trois sur le boulot, Didier, Christian et moi. Nous fîmes deux semaines sur boulot avec pour chacun quinze mille francs comme avance. À la paie, il nous remit soixante mille francs. À trois, le compte était propre : vingt mille francs par personnes.

Le jour qui suivit était un vendredi, un vendredi du mois de Mai. Ce qui est sûr on était loin du jour de mon anniversaire.

Nous nous retrouvâmes à Adjamé, chacun s'acheta quelque chose. Didier paya deux jeans, un borsard¹ et un tee-shirt, le Général, lui, prit deux

1 Un chapeau type Borsalino.

jeans, deux tee-shirts et une paire de lunettes solaires. Moi, je pris une paire de basket semi montantes Fila de couleur blanche, deux tee-shirts (un vert et un blanc) un jeans 501 de couleur blanche et un brassard. Au Lauriers tous les colombiens ont apprécié nos effets, les miens étaient les plus appréciés.

Le dimanche qui suivit, je voulus retourner voir Alaine et Yaosséhi. Je me vêtis dans mon jeans blanc, ma paire de basket Fila, mon tee-shirt blanc. J'étais complètement habillé en blanc, à l'instar de mon borsard, ma ceinture et ma paire de lunettes qui étaient noirs. Stéphy me remit son blouson bleu marine New Balance. J'étais franchement sapé, tout le monde a apprécié. Je quittai Lauriers à quatorze heures avec quatre mille francs en poche.

Au fait, compagnon, voilà quelque chose que je me trouve obligé de mentionner. Éloge, le copain d'Alaine qu'elle a croisé quand j'étais à Guiglo, le type qui mangeait avec Adèle le 1^{er} janvier. Je le connais très bien. Si je dis très bien, c'est trop dit, mais je le connais, les amis me l'ont montré. J'ai même discuté avec Alaine sur le sujet le concernant.

— Alaine! Arrête avec lui, je ne peux pas concevoir que tu aies un gars et tu sors avec moi.

Voilà ce qu'elle me donna comme réponse.

— Lui aussi, il veut que j'arrête avec toi.

— Et comment tu vois ça toi ?

A cette question, elle ne donna pas de réponse, alors je suivis les conseils de mes amis : « Ferme les yeux dessus et baise-la ; ça mord¹ demain, tu chies sur elle ». Quand je viens à Yaosséhi, elle s'arrange pour qu'il ne soit pas là, ça ne me plaisait pas, mais je prenais ça comme ça.

Il était vingt heures quand j'arrivai à Yaosséhi. Je saluai les clients assis à sa table et je lui donnai une bise sur la joue, je m'assis.

Elle me regarda de bas en haut et me dit :

— Garvey! J'ai besoin d'un portable, ou bien donne-moi dix mille francs, je vais compléter pour acheter.

Je la dévisageai trois secondes et dis :

— Attend! Tu crois que je fais quoi même? Je t'ai bien dit qu'on ne nous paie pas.

Elle regarda mon accoutrement.

— Tout ce que tu vois sur moi là, je grouille pour avoir ça.

— Moi, je dis, donne-moi dix mille francs.

Je me levai pour éviter que ça prenne une autre tournure, sa camarade me demanda à boire.

— Sers-la! dis-je

— Et moi? me demanda Alaine

— Prends!

Je me dirigeai vers le maquis Flandjo où je croisai Gnata.

1 Mord : N. avoir des moyens financiers (c'est mord avec elle ; N. elle a beaucoup d'argent).

Gnata était venu me voir à la fin d'un mois de l'an 2000. Il m'avait supplié de lui remettre mille francs pour se rendre à Treichville pour encaisser de l'argent. Avant de lui remettre l'argent, je lui fis savoir que j'étais en train de décompléter¹ l'argent de mon loyer et que je lui donnais pour qu'il me ramène ça au plus tard à dix-sept heures. Il me demanda de lui faire confiance et que dix-sept heures était trop. Et plus de Gnata de ce jour jusqu'en mai 2004 où je le croise.

Quand -il me vit, il se mit à s'agiter, je restai froid.

Rapidement, il me fit rentrer dans le maquis, m'offrir deux bières et me rappela qu'il me devait mille francs.

— Ça fait quatre mille francs par rapport au faux rendez-vous et le temps que ça a pris, lui dis-je.

— Ah! Garvey! Faut sciencer, dit-il en me tendant un billet de mille francs.

— Avec le transport, la cigarette, mon argent était descendu à trois mille francs. Avec les mille balles de Gnata, je me retrouvai à mon jeton de départ. Quatre mille francs en quittant Lauriers.

Après mes tours d'horizon je retournai à la table d'Alaine.

— Garvey! Ça fait mille francs

— Ce que vous avez bu là?

— Oui!

Je payai sans discuter, Aux environs de vingt et une heures, je rentrai me coucher le cœur en feu, « Garvey, dix mille francs, elle a les foutaises dèh! »

Le lendemain, je me réveillai avant elle. Un direct au Maroc pour voir ainsi, il se levait quand j'arrivai.

— Eh! Marcus! C'est comment?! Ouais! Tu es djêkê²! C'est pas bluff!

— Ouais! Je suis enjaillé!

— Bon! Attends-moi! Je vais me gboro rapidement, ça tombe bien, j'ai un deux cricats ici, tu vas boire un peu et puis on met banhi.³ Eh! mon gbôhi!

Mon amis ne me donne même pas le temps de ... je ne sais plus.

Aubin, c'est inné en lui, la gentillesse. Il est bon, toujours prêt à tendre la main.

Je retournai m'asseoir dans un bandjdrôme juste devant l'atelier. Le bistro était géré par Blandine, la copine de Pokou. Aubin me rejoignit. On alla fumer un joint qu'il avait gardé depuis la veille, nous revîmes pour boire le bandji. Un lundi où Aubin et moi nous laissâmes avec la promesse qu'il nous rejoindrait au Lauriers à vingt heures. Tout le temps, on est resté ensemble, mon frère de sang ne cessait de me répéter la même phrase:

— Tout le gbôhi est là-bas, viens on va grigra.⁴ Tu as ton métier, nous, on

1 Décompléter : *N.* diminuer.

2 Djêkê : *N.* (bien) habillé (djêkêly : les habilles).

3 Gboro : *N.* laver ; Cricat : *N.* mille francs ; Mettre banhi : *N.* fumer un joint.

4 Grigra : *N.* trouver du petit boulot pour se défendre.

peut faire manawa près de vous.

Je l'encourageai aussi, c'est mon binôme et il est loin de moi. À vingt heures trente déjà, j'étais au Yaosséhi, je trouvai Alaine à sa table de vente. Sa camarade était là, Marie, la petite sœur de Kéké Kassiry, une go qui aime bien l'alcool. Marie m'attaqua, ça là elle m'a attaqué.

— Garvey, tu nous as laissé, on sait pas où tu es parti.

— J'avais bougé un peu, calmement, je lui répondis.

À Alaine, maintenant d'ajouter :

— Tu m'as laissée couchée, j'ai même pas mangé, où tu étais ?

— Chez Aubin.

On avait bu chez Aubin, donc j'étais un peu avancé, je ne répondis pas à un discours, je me contentai de lui dire ceci :

— Donne-moi un blanc !

Je ne sais pas où elle avait la tête, mais cette phrase, je la prononçai au moins sept fois avant qu'elle ne me demande :

— Tu vas payer ?

— Ouais !

À une heure du matin, c'est bien enflammé que je rentre avec Alaine. Je ne sus pourquoi, Alaine se mit à grogner. Tu vois les grognements sans cause, style péti-sère commence à dégammer¹ façon-là.

Elle raconta sa mort² trente secondes avant que je lui donne une gifle, tombe sur elle et me mettre à la battre à vouloir la tuer, son slip même a volé en éclat.

C'est vrai que je pouvais me coucher et la laisser grogner hein, mais j'avais déjà muri une idée : la toucher au premier mot penché, et ça, elle n'a pas pu éviter ça. Cette nuit-là, je suis sûr qu'elle s'en souviendra bien longtemps. Revenu de l'ouest, j'ai expliqué à Alaine tout ce qui s'y était passé. Au lieu de Lauriers, je lui ai dit qu'on était au camp d'Akouédo où on nous logeait et nourrissait, un point c'est tout. Et aujourd'hui, elle me demande dix mille francs, je voulais la punir pour ça. Tu as un copain, je dis rien, maintenant, tu veux te moquer de moi.

Alaine s'est retrouvée au commissariat du seizième arrondissement pour porter plainte.

— C'est mon mari, c'est un militaire, il m'a frappée, déshabillée.

— Madame, allez à la gendarmerie, nous, on ne peut pas régler un problème qui concerne un militaire, veuillez nous excuser !

Le Mardi matin, à mon réveil, grande fut ma surprise de voir mes habits en train d'être lavés par sa petite camarade, Dany, même ma paire de Fila.

Sentant toujours la fatigue, je retournai me coucher. Alaine me rejoignit.

— Lève-toi, je vais balayer la maison !

— Si tu m'emmerdes matin-là, je rentre demain.

1 Dégammer : N. des sales propos, des propos qui attirent la bagarre.

2 Raconter sa mort : N. parler beaucoup, dire des choses inutiles.

Elle oublia son idée et sortit. Le reste de la journée se passa sans embrouilles, mais à couteaux tirés. Même la nuit, on giflait chaque main que je posais sur son corps.

Le mercredi à quinze heures, je pris mon départ. Je fus accueilli par les amis comme toujours dans la même ambiance, enjaillement, fumage à gogo de joints. A la Colombie, on avait tous arrêté de faire manawa, on voulait plus travailler. Vue la manière dont on s'est trouvés au Lauriers nous rendait aigris envers tout et rien en même temps.

Donc on opta pour le vol de matériel de chantier. À chaque matériel, on avait donné un nom : les bottes de fer étaient « les paquets de spaghetti », les paquets de ciment étaient « les sacs de cacao », les planches étaient « les tampicos », les chevrons étaient « les béquilles », les tas de gravier étaient « les diamants », le sable était « le sel », les briques étaient « les carreaux de sucre ».¹

Les paquets de spaghetti étaient les plus dépanneurs ; vingt-cinq à trente mille rapidement en gba.² C'était le maquis favori de Braco et Pakass, sans oublier Akale, Stéphy et Willy qui travaillaient à leur manière. C'est comme ça que nous (de la Colombie) nous nous nourrissions sur le chantier n'empêche qu'il y avait des exceptions. Angelo, un maçon et chef de chantier et le commandant Diaby étaient nos preneurs les plus sûrs. Le commandant Diaby se plaisait quelquefois à nous dire ceci :

— FLGO vous êtes des commandos, faites entrer seulement, c'est le commandant.

Le commandant avait en chantier une grande villa et un immeuble. La première dalle de son immeuble a été coulée essentiellement par des éléments FLGO en vingt-quatre heures : de neuf heures à neuf heures du jour suivant. Il était lui-même aux commandes du café. Un homme vraiment aimé de tous, avec son petit Coco Hilaire qui manageait tous ses kens.

Je me souviens, un jour j'essayai d'accompagner Braco et Pakass, le RDV était pour minuit. Je ne sais d'où il est arrivé. Tapé voulait aussi venir, je refusai parce que nous étions déjà, quatre : Braco, Pakass, Stéphy et moi.

— Laisse-le venir ! Peut-être que ça peut faire notre douahou,³ dit Pakass.

— Ça peut aussi faire notre bahi,⁴ dis-je.

— Laisse !

— Je n'ai rien contre les nombres impaires, mais le nombre cinq ne me plait pas trop, mon chiffre type est le sept.

A l'heure dite, nous nous trouvâmes à cinq, sur un chantier. En pro, nous plaçâmes notre dispositif. Tapé et moi fîmes position devant la porte de la maison du gardien. Pakass s'approcha de moi.

1 Dobgo Gérard, alias Capitaine Dhôlô ou Dolpik a créé tous ces expressions.

2 En gba : *N.* en kens : vendu sans passer par les procédures légales.

3 Ouahou : *N. (dioula)* chance, bonheur.

4 Bahi : *N.* la malchance.

- S'il ouvre, tue le, Garvey! On ne veut pas de témoins.
- On n'est pas en guerre, répondis-je
- C'est vrai, mais, tiens-le en respect!

Les bottes de fer étaient sur un tas de planches et il fallait dégager le tout en silence. Tout se passait comme sur des roulettes, mais voilà qu'une lumière de torche nous éclaira :

- Voleurs!

Nous prîmes la fuite, c'était le gardien au lieu de sa chambre, il était couché sur la dalle criant après nous.

- Les bah-bièh là! Venez encore! Vos mères!

Nous nous séparâmes comme quand c'était chaud en guerre. Je me retrouvai dans le champ de manioc, plaqué au sol de tout mon long, une machette à la main, jurant de faire la peau au premier, au premier qui s'aventurerait dans ma cachette. Entre temps les gardiens regroupés continuaient leur recherche.

- Ils sont entrés dans manioc là!

Je restai un long moment puis sortis de ma cachette je n'entendis plus rien. Je fis le tour pour me retrouver au Quartier 9. Au Lauriers 9, des éléments dormaient dans une villa qu'ils ont nommé «la Marine». Le commandant, celui qui a nettoyé la villa s'appelait Dobgo Gérard, à l'état civil, et le Capitaine Dôlhô pour les éléments qui étaient avec lui, les marins. Je passai la nuit à la Marine à l'insu des marins. La Marine est comme la Colombie, nous donnons des noms aux lieux où nous vivons. Nous vécûmes dans ce tempo jusqu'au jour où Braco alla chercher du maïs pour venir braiser à la base le Mercredi 2 juin 2004.

Toute la Colombie était présente : Braco, Vétcho et Malho braisaient les épis, les autres étaient au salon. Un type du nom de René, un employé de Lauriers arriva.

- Eh vous là, pourquoi vous braisez maïs ici!

Braco lui répondit :

- Pardon vieux père, c'est à cause de la pluie qu'on est entré ici.

— Vous là, vous venez on ne sait pas d'où, vous entrez dans les maisons. On va vous chasser vous allez voir.

Ça, ça a mal sonné dans les oreilles de Braco.

- Ici, c'est moi qui dors pardon, faut sortir.

Quand Braco se leva pour joindre l'acte à la parole, il reçut un trousseau de clef sur son arcade sourcilière gauche qui se fendit ; il se mit à saigner. Un geste qui lui coula la peau des fesses. Au moment où Braco se tordait de douleur, Vétcho et Malho avaient déjà commencé le travail.

- Quoi?! Tu l'as blessé?!

Les questions ne s'achevaient pas, les gars les complétaient avec des coups de poing, des coups de pieds. Le bruit alerta ceux du balcon qui descendirent.

- Eh! Il a blessé Braco.

Trois minutes ont suffi pour que René se retrouve dans un état haut style : le nez et la bouche saignant abondamment, les vêtements déchiquetés, lui-même semblait avoir été trainé dans la boue sur un kilomètre.

Je me réveillai de ma sieste à cause des « Arrêtez ! Vous allez le tuer, arrêtez ! ».

Je descendis rapidement pour voir ce qui se passait, mais sur le terrain, je fus surpris de voir qu'il n'y avait plus rien à ajouter, le travail étaient fait. Pakass, Braco, tout le monde étaient torse nu. Le sang bouillant au dernier degré. René était assis sur une petite dune formée par la terre d'une fondation, appuyé sur les deux mains en arrière, les pieds allongés, le nez saignant.

Les amis me relatèrent le film. Je m'arrangeai pour calmer les esprits avec l'aide d'Adjaro jusqu'à l'arrivée de monsieur Ali, un jeune libanais, superviseur générale du chantier de Lauriers avec un petit groupe dans sa bâchée. Quand le groupe sut que René avait affaire à la Colombie, il se mêla à la foule pour devenir spectateur.

Le débat était simple, payer les soins de Braco, le débat tout à coup prit un autre virage. Ali s'énerma, on ne comprit pas pourquoi. Il prit sa bâchée, monta, accompagné de son assistant démarra et s'en alla, laissant René un peu protégé par Hyppolite, un jeune chef de chantier, calmant les esprits. Adjaro me prit de côté...

— Ils sont allés chercher la police ; si je mens, tu vas voir.

Au moment où les esprits se calmaient, un 4x4 de la police entra dans nos réseaux.

On était assis sur des tas de briques. Les flics descendirent de leur véhicule, causèrent un peu avec Ali, puis se dirigèrent vers nous ; le chef de troupe nous salua. Nous étions tous debout.

— Qui s'est battu avec ce type ?

On lui présenta Braco.

— Vous deux allez nous suivre devant le commissaire !

Tout à coup, Adjaro péta les plombs, Je ne sais pas quelle bête le piqua.

— Quoi ? ! commissaire sa mère ! Les gens sont blessés à cause de ce bâtard là. Vous, vous nous parlez de commissaire, c'est foutaise !

Adjaro joignait à sa parole, les coups qu'il se mit à porter à René, et c'était branché.

— C'est foutaise ! C'est foutaise ! répondirent les autres.

Cette fois Ali fut le môtô à kpacler.¹

— Toi petit libanais là ! Tu as pensé à quoi en allant les appeler, tu as les foutaises même.

Ne pouvant tenir sous les coups, il courut monter dans sa voiture et s'en alla, nous laissant avec les policiers qui n'eurent pas le temps de le dé fendre. Les mots doux des policiers nous énervaient d'avantage ...

1 Kpacler : N. frapper.

— Vous les policiers là même vous avez les foutaises! Quand on vient vous chercher, vous ne calculez même pas, vous venez pour soulever les gens. Venez nous soulever! On a fait la guerre, on dort dans les maisons inachevées des gens, des imbéciles comme ça viennent provoquer les gens, vous aussi, vous venez les emmerder encore!

— C'est vrai les gars vous avez raison, calmez-vous! dit le chef de troupe.

— Calmer quoi? Il n'a qu'à le soigner, un point c'est tout!

Quelque temps après on finit par tomber d'accord.

— Bon, réglez ça à l'amiable il va le soigner.

On était d'accord, on attendait Ali pour s'occuper des soins de Braco quand on vint nous annoncer que le premier BCP était là à cause de nous; ils étaient sur le goudron. Nous les rejoignîmes. Le chef de patrouille, un sergent nous parlait en ces termes:

— Ça va, les gars? Le commandant vous demande, il veut vous entendre sur ce qui s'est passé.

— On s'en va tous?

— Ah! Vous êtes beaucoup! On va prendre dix et après on reviendra prendre dix encore!

— D'accord c'est bien pris!

Quinze gars montèrent pour finir. En partant, Snake nous laissa son numéro de portable, jusqu'à dix-neuf heures, les gars n'étaient pas encore de retour, on appela Snake.

— On est à la brigade de recherche à Cocody.

— Quoi?! Comment ça à la brigade?

— Du BCP, un autre cargo nous a déposé ici, mais ça s'y passe bien.

— On vient! Ou bien?

— Non! Rappelez!

Les amis étaient de retour à vingt-deux heures. Ali avait payé les soins de Braco. D'après ceux qui sont allés, du premier BCP jusqu'à la brigade de recherches, ce fut un regret pour Ali d'être rentré dans notre réseau. Au BCP, c'était sérieusement mou sur lui, les commandos nous disaient comme ça:

— Eh! Les gars, pourquoi n'avez-vous pas touché ça là avant d'arriver ici même? Ils ont les foutaises, les libanais là!

À la brigade c'était encore plus grave. Les gendarmes lui dirent ceci:

— Eh! Toi là, tu ne sais pas que si tu travailles aujourd'hui sans soucis, c'est grâce à eux! C'est des militaires jusqu'à preuve du contraire, mais quand la politique s'infiltre quelque part, ça se mélange. Voilà pourquoi ils sont devenus pensionnaires de vos maisons inachevées et livrés à eux-mêmes.

Le commandant de la brigade nous conseilla ceci:

— Le président vous a demandé de dormir dans les marchés, partout. Vous croyez que c'est lui qui va venir vous dire de venir? Cherchez à le croiser encore, ne restez pas couchés dans leurs maisons, la cathédrale est

un lieu propice.

Diplo nous avait rejoints quelques quinzaines de minutes après l'arrivée des amis, il a chargé le problème, crié un bon moment avant de demander :

— Mais ! C'est comment ? Ya rien à fumer ?

Il savait que la Colombie ne manquait pas de joint, malgré qu'on n'en vend pas. Diplo est un militaire du contingent des six cents (qui étaient presque à la fin de leur formation à Bouaké quand la guerre a éclaté en 2002). Il est devenu notre ami depuis notre arrivée au Lauriers, et depuis il était collé au gbôhi, gros fumeur de ganja comme nous.

Un jour, Diplo nous demanda de l'accompagner au Black Market à Adjamé. L'accompagner était trop dire. On devait aller faire du chantage aux blackiss,¹ bloquer leurs portables. C'était le jour où la Côte d'Ivoire jouait contre la Libye au Félicia, ce jour-là était un jour de gbangban, Diplo avait choisi Braco, Pakass et moi. Les trois étaient habillés en demi-saison : bas-treillis, body et paire de crêpes.² Moi j'étais en civil avec ceinturon sous mon tee-shirt.

Nous sommes arrivés au Black en taxi. À peine pieds à terre, nous nous mîmes à arracher les portables des mains de n'importe quel vendeur. Pakass était en confrontation avec un blackiss dont il avait bloqué le portable.

— Grand frère, ça là, c'est pour ma connexion, Si tu dois partir avec, c'est que tu vas me tuer !

Le jeune sauta et tomba sur ses genoux, les blackiss se mirent à se regrouper.

— C'est bluff, je vais te tuer si tu t'es amusé, lui répondit Pakass.

Regroupés, les blackiss se mirent à grogner ...

— C'est bluff, militaire là, on va voir clair. Si ce n'est pas gpp, on va voir.

C'est vrai qu'on était un dimanche, mais les blackiss étaient nombreux. Les môgô de Krinjabo³ se sont approchés aussi, mais c'était mal nous connaître, nous ne nous laissions pas nous dissuader.

— Restez dans vos sautements⁴ là. Ça va vous étonner, restez là ! dit Diplo, Pakass, appelle au bataillon !

Malgré leurs cris, personne n'osa nous porter main, jusqu'à l'arrivée de deux types. Ils se présentèrent, C'étaient des officiers de police. Finissant de se présenter, Diplo étala le motif de notre arrivée sur le Black ...

— Ils vendent et puis ils arrachent à leurs clients, ma copine a été agressée ici, ils sont complices.

Les policiers nous demandèrent de restituer les portables, ce que nous fîmes, mais les blackiss étaient chauds, ils voulaient nous amener à la gendarmerie, mais ils n'étaient pas au courant qu'ils avaient en face d'eux les

1 Blackiss : *N.* commerçants au Black Market (Adjamé).

2 Body : T-shirt avec l'effigie de l'unité ; Crêpe : chaussure basket.

3 Cinéma vers la gare routière d'Adjamé (fermé maintenant).

4 Sautement : *N.* comportement.

éléments du sergent Koulaï Roger, le maître de la dissuasion. Même Diplo nous demandait pardon maintenant.

En dissua,¹ nous nous mimes à replier au niveau de la grande mosquée. Je barrai la route à un taxi, fis monter Diplo devant, je montai à l'arrière, Braco et Diplo me suivirent. Quand la voiture démarra, Diplo prit un coup de poing sur l'arcade droite qui se mit à saigner, il se servit d'un kleenex du taxi pour essuyer le sang.

— Où je vous dépose ? demanda le chauffeur.

— Au Plateau ! répondit Diplo.

En un rien de temps, nous nous trouvâmes au Plateau, au pied de l'immeuble CIAM. Nous étions tous à terre, pas Diplo qui était encore assis avec le chauffeur. Il y avait un autre problème : le chauffeur n'avait pas reçu son argent. Nous retournâmes dans le taxi pour convaincre le taximan à nous laisser partir parce qu'on n'avait pas un rond, mais le gars n'était pas prêt. Il nous suppliait de lui remettre quelque chose, et comme Dieu a toujours su que ce qu'il faisait, la chance nous sourit, des policiers prirent des jeunes en pleine fumage de joint. Un s'adressa à nous.

— Jeunes ! Voici des drogués, ils étaient en train de fumer derrière vous.

Nous laissâmes le taximan pour nous occuper des fumeurs, quelques secondes seulement suffirent pour que le taximan démarre. Les policiers embarquèrent les mis en cause et partirent. Etonné du départ précipité du taximan, je posais cette question :

— Mais quel way ? Le tacamètre a bougé sans rien dire ?²

— Non il a reçu un bah kaba-kaba répondit Braco.³

Pendant la fouille, Braco s'est arrangé pour passer un billet de mille francs au chauffeur.

Libérés des blackiss et du taximan, nous nous dirigeâmes au FHB. Nous n'eûmes pas de difficultés à rentrer, mêmes les nouveaux gendarmes connaissaient Diplo. À l'intérieur nous étions dans la même tribune, mais séparés, Braco et Pakass étaient proches de la grille de sécurité, moi, j'étais un peu plus en haut. Avec toujours le comportement de jouer les militaires, Braco blessa un jeune turbulent à la tête avec sa cordelette, ce qui ne plut pas aux élèves gendarmes avec qui il était assis. Une dispute éclata. Malgré leur nombre, ils ne purent influencer mes deux amis. J'étais en haut, je voyais toute la scène, mais je ne pouvais pas descendre, foule était vraiment foule.

Après la victoire des Éléphants, nous nous retrouvâmes dehors. Diplo n'était plus avec nous, il était introuvable. Maguy nous a croisé et s'était joint à nous pour prendre la route du retour.

A peine sorti, je trouvai Braco en face de l'ambassade du Nigéria confron-

1 Dissua (*langage militaire*) dissuasion ; dans le cas de l'FLGO : faire croire aux gens qu'ils ont affaire à des militaires.

2 Quel way ? : *N* : pourquoi ? Comment ? Qu'est-ce qu'il se passe ? Tacamètre : *N*. taximan.

3 Bah : *N*. mille francs ; Kaba-kaba : *N*. rapidement.

té à des éléments du GPP qui l'accusaient d'avoir pris le ceinturon d'un des leurs. Je me mis au côté de Braco pour leur dire que le ceinturon lui appartenait, que c'était un chantage et que nous ne céderions pas. Pakass et Maguy nous avaient rejoint et c'était le même comportement.

Malgré leur nombre, les éléments GPP marchèrent après nous, ils ne pouvaient nous barrer le passage. Voyant que leurs bruits étaient trop derrière nous, on s'arrêta au niveau de l'Assemblée Nationale, leur fit face et leur demanda d'essayer ce qu'il avait muri dans leurs idées, mais personne n'osait s'approcher de nous. Je leur dis ceci :

— Vous êtes des femmes. Si c'était nous qui avions affaire à vous, on vous réglerait vos comptes, malgré que vous ayez raison.

Je ne sais quel esprit les a touchés, les éléments baissèrent les bras et partirent.

Nous retournâmes au niveau du stade pour chercher Diplo, mais en vain, Maguy nous laissa pour aller à Marcory. Voyant la nuit qui tombait, au lieu d'un bus, on opta pour un taxi. Le taxi nous déposa à la Colombie, pour dire merci au gars. Nous lui demandâmes de nous attendre le temps d'aller chercher de l'argent dans la maison. C'est la clôture qui est escaladée pour nous retrouver dans l'autre cour, direct à la Marine. A notre retour le taximan était parti.

Le lendemain, jeudi 3 Juin 2004, nous reçûmes le DG de Lauriers accompagné du commandant de brigade de recherche de Cocody. Ils étaient venus connaître notre nombre et voir ce qu'ils pouvaient faire pour nous, mais ils ne purent, vu le nombre colossal. Nous valions plus de cent sur le chantier de Lauriers. Le DG s'étonna :

— Mais j'ai l'habitude de venir ici, Je n'ai jamais su que j'avais un bataillon sur mon chantier ! Le commandant et moi avions prévu faire quelque chose pour les quinze qui étaient avec nous à la brigade là-bas.

— Non ! On est six cent soixante-dix-huit ! En chœur.

— Non, sur le chantier, dit le commandant.

— On vaut cent et quelques !

Le DG demanda au commandant de faire mains et pieds pour nous aider, car notre présence dans les maisons les dégrade, d'autres se lavaient dedans, on fait du feu, tout ça tue la chape. Le commandant prit bonne note et ils partirent. Adjaro prit la parole en ces termes :

— Gbôhi, vous avez bien entendu ! Allons à la cathédrale ! Si on reste ici, on va sortir zéro, Mardi prochain, tout gbôhi à la cathédrale, mais on doit faire réunion au Maïs.

Mon ami Adjaro avait une bien étrange façon de prononcer le nom du grand édifice catholique, mais on a compris, il voulait dire 'cathédrale'.

Les jours suivants, nous continuâmes nos activités jusqu'au lundi 13 juin où nous nous croisâmes au Maïs.

Compagnon, je t'ai bien dit que les éléments nommaient les chantiers où ils élaient domiciles, donc, abstiens toi de me demander c'est quoi au

Maïs.

La réunion débuta, mais resta inachevée.

— Gbagbo est en voyage, on attend son retour.

— Non ! Il va nous trouver là-bas !

Les « non » et les « oui » ne s'accordaient plus, nous finîmes par nous séparer sans accord.

Le mardi 14 juin, la majorité du gbôhi avait son sac sur son dos.

— Bon ! Les gars ! Nous on bouge ; celui qui veut rester n'a qu'à rester, c'est manawa qui va construire sa vie.

Jusqu'à treize heures, nous étions sur les parvis de la cathédrale, tous. On choisit comme porte-parole le Général Tchonhon et l'Amiral, avec un avertissement :

— Expliquez-lui nos problèmes ; si vous bégayez, on vous démet.

En premier, nous reçûmes le commissaire du 1^{er} Arrondissement du Plateau. Il prit note, et s'en alla tout en nous rappelant que le curé était malade et qu'il allait faire moins de bruit. Ah ! Si c'était bruit seulement qu'on faisait. On a gueulé de notre jour d'arrivée jusqu'au lendemain à 9 heures. On est monté jusque dans les paumes et la tête du « pape », bonnes places pour voir Abidjan et pour fumer son ganja sans crainte. En deuxième, ce furent des journalistes qui vinrent nous saluer en Wê. Ils furent chassés immédiatement.

— Quoi ! ? C'est quelle langue ça ? On vous a dit qu'au FLGO, c'est les guérés seulement ? Assê ! Assê ! Quittez ici !

Comme pleins le pensent, le FLGO est constitué uniquement de guéré, ce qui est archi faux. Moi-même, je suis de quelle ethnie ?

Des autorités se succédèrent pour nous demander nos doléances, jusqu'au vendredi où nous reçûmes la visite d'un général de la présidence. On appela nos deux porte-paroles qui trouvèrent un type dans le bureau du curé. Il leur donna place. Ce jour-là, il y avait les blessés de guerre : le collectif des dockers, les agents de la mairie de Cocody, les agents déplacés de guerre, tous en grève, et nous.

Le général prit la parole en ces termes :

— Nous avons pris note de vos problèmes, mais demain samedi, nous voudrions que vous libériez la place à partir de dix heures.

Tchonhon prit la parole :

— Avec tout notre respect, nous ne pouvons pas bouger tant que notre problème n'est pas résolu.

— Quoi ? s'énerva le général, je vous parle et vous refusez, Je suis général et j'ai des ordres !

— Moi aussi, je suis général, la femme enceinte n'a peur de grosse pine, nous avons trop souffert.

Amiral essaya de le calmer :

1 Salutation en langue guéré.

— Je vais te gifler, tu vas rester tranquille, lâche-là !

Il sortit du bureau, le sang en l'air, vint nous faire le CR. Le CR ramera du bruit dans le groupe.

— On bouge pas ! Ils ont les foutaises !

Quand Amiral arriva, je le demis de sa fonction.

Le samedi à six heures déjà, nous commençâmes à chanter. Le curé nous demanda pourquoi nous faisions cela, la réponse était simple :

— On est des militaires et on chante pour passer la faim.

Sans rien ajouter, il retourna à son bureau. Ce samedi 18 juin 2004, Meiway enregistrerait le clip de sa chanson « Golgotha ». Quand il partait, nous reçûmes de lui la somme de cinq mille francs.

Après les « Eh ! Restez tranquilles hein ! Ne suivez pas les mendiants hein ! », On se retrouve à sept sur le jeton¹ et sur la route du Ministère de la Défense. On allait à Adjamé pour chercher du joint.

À Dallas, on mangea du garba et on se sépara. On remit un peu d'argent à Dezzy, Caméléon et Z pour aller payer le Ganja au fond d'Adjamé. Pakass, Tango, Braco et moi fîmes demi-tour pour la cathédrale. Arrivés au niveau de la cité administrative, un de nos gars nous croisa :

— Eh ! Les gars ! la CRS est devant la cathédrale, ils sont paquets.²

— Han ! C'est que c'est chié ! On va se gbabougou³ !

Nous nous dépêchâmes pour arriver à l'église. Les cargos de police étaient garés, avec pleins d'élément à bord. On est passé, indifférents. Arrivés sur le parvis, auprès des autres, je leur fis une recommandation :

— S'ils arrivent pour nous emmerder, on rentre dans l'église, on casse tout ce qui est cassable, et on les affronte. Ceux qui sont pas prêts peuvent sortir maintenant.

— Ouais ! Ouais ! on va se dja ici, les flaimards n'ont qu'à quitter ici⁴ !

A 16h, nous aperçûmes les éléments de la CRS entrer dans l'église. Ils s'arrêtèrent un instant pour parler avec le curé, Ils le laissèrent et se dirigèrent vers nous. Arrivés à notre niveau, ils formèrent un 'V' et s'arrêtèrent. Le chef d'opération se dirigea vers nous.

— Salut les gars ! Le General Bombet m'a demandé 30 minutes pour vous faire [partir] d'ici mais je viens du travail, j'ai les pieds enflés, je vous donne 5 minutes pour libérer les lieux ; Où sont les porte-paroles !

Quand on lui présenta les gars, il changea d'avis.

— Je ne veux rien entendre, quittez les lieux !

Au General Tchonhon de dire :

— C'est que vous allez nous tuer ici !

La phrase brancha tout le gbôhi :

— On bouge pas ! Tuez nous ici !

1 Jeton : N. l'argent.

2 Paquets : N. nombreux.

3 Gbabougou : N. attaquer.

4 Dja : N. Tuer ; Flaimard : (*langage militaire*) paresseux, vaurien.

Il ordonna d'ouvrir le feu. Nous nous repliâmes dans l'église. Un coup de feu venait de retentir. Un mariage était célébré. Quand nous rentrions, c'était le monsieur qui s'apprêtait à dire « oui » mais il n'eut pas le temps, on entendait seulement que des bruits des verres cassés, des tirs de kalache, de gaz lacrymogène. Nous sortîmes par la grande porte et nous regroupâmes.

— C'est chié ! On les affronte !

Débase s'approcha du chef d'opération et lui donna un coup de poing à la tempe droite, ce qui le rappela qu'il avait des ordres à donner.

— Feu ! Tirez leur dessus, dit-il, les deux mains sur la tempe en feu.

Tirs de kalache, tirs de lacrymogène, les policiers se croyaient en guerre, mais on les faisait tourner en rond pour éviter le gaz ; personne ne sortait. Les peureux avaient escaladé les clôtures avant même le gbangban. Malho fuyant le gaz, alla se réfugier auprès du curé, s'agrippant à sa soutane :

— Mon père, sauvez-moi !

Et le curé ordonna aux policiers :

— Enlevez-le sur moi et tuez-le !

Entendant cette phrase, Malho se retira un peu du curé et lui donna deux coups de poing. Un policier voulut le maîtriser avec un coup de crosse qu'il esquaiva, c'est le curé qui reçut le coup sur le nez qui se mit à saigner.

Je me trouvai à une distance de vingt mètres d'un groupe de policiers qui m'envoyaient deux lacrymogènes ; les deux petites bouteilles passèrent à côté de moi. J'avais encore ; à deux pas, je m'arrêtai. Ils se mirent à me regarder.

— Donc, vous étiez là et ils sont venus nous chercher pour aller au front ? Vous nous rendez criminels et vous voulez vous débarrasser de nous.

Un policier s'approcha de moi.

— Mon petit, c'est les ordres, on ne peut pas faire autrement, On sait que vous avez raison, s'il vous plait ! Sortez ! Ne nous faites pas rater notre mission.

Le chef d'opération ne voulait pas voir ses éléments parler avec nous.

— Faites les sortir ! Qu'est-ce que ça veut dire ? Vous avez peur d'eux ou quoi ? Mettez-les dehors !

Il attrape un élément et le pousse vers nous, il en attrape un autre et le pousse vers nous.

— Allez ! Chassez-les !

Une bagarre éclata entre Gnoléba et un policier. Deux autres policiers viennent à la charge, Gnoléba a la bouche qui saigne, la bagarre reprend une fois de plus. La cathédrale s'emplit d'odeur de lacrymogène. Nafo Fofana et Camélo ont pris des bouteilles de lacrymogène au mollet et à la cuisse. Au cours de l'affrontement, les flics nous diminuaient par les appréhensions. Quatre policiers sur un élément FLGO, ils le prennent et l'emmènent dans leurs cargos garés devant la cathédrale.

Le gbangban avait fini par nous disperser ; odeur de l'acrymogène

par ci, tirs de kalache, bastons des plus faibles, appréhension par là. Ils avaient pris quinze parmi nous qu'ils ont déposés à la préfecture de police. Ça a cassé le gbôhi. Tellement c'était chaud, beaucoup n'eurent pas le temps de prendre leurs affaires, occupés à se sauver à escalader le mûr pour se retrouver hors champ.

Il était dix-neuf heures quand, à un petit nombre, nous prîmes l'initiative d'aller à Frat-Mat, expliquer notre calvaire. On nous demanda d'attendre celui qui allait prendre notre déposition. Quand la voiture de celui-ci entra dans la cour, un 4x4 de la patrouille de gendarmerie gara.

— Eh! Vous là! Quittez ici! Tirez sur eux!

Le mot nous déplut et nous ne bougeâmes pas.

Attendez CB! Ils vont prendre leurs bagages! dit un élément avec eux.

Comme moi, certains avaient réussi à partir avec leurs affaires, championnat koh-lé.¹ Nous ramassâmes nos sacs et prîmes la direction du cinéma Liberté. Le 4x4 nous rattrapa, le CB nous interpella, nous nous arrê tâmes.

— Les enfants, regardez! Vous croyez qu'on ne voit pas, on voit tout, mais, regardez Gbagbo! Il a les problèmes, tout le monde a les yeux sur lui, il ne vous a pas laissés tomber. Vous êtes importants pour le pays, allez à la maison! Tenez le coup! Ça va passer! Montez, on va vous déposer, où habitez-vous?

— Yopougou!

Arrivés à Texaco, il négocia avec un chauffeur de gbaka à qui il remit mille cinq cents francs pour nous déposer à Yopougou. Nous valions huit personnes à peu près: Pakass, Balançair, David, quatre autres gars et moi.

A Yop, nous nous rendîmes chez Nonzi. Tous les autres étaient là, les blessés compris. Il était vingt et une heures, sa femme prit la parole: «Mes enfants, on vous remercie...tralala, vous allez rentrer à la maison».

Cette phrase faillit énerver le gbôhi, mais Nonzi connaissant le groupe, coupa la parole à sa femme...

— Personne n'ira nulle part, on va dormir ici, demain on va aller à la préfecture de police pour voir les autres.

Voyant la faim se lisant sur notre visage, Nonzi envoya quelques éléments acheter du pain. Je ne sais quelle alerte le quartier avait eue, mais les gens passaient pour nous regarder, des policiers tapaient sur leur hanche pour nous faire savoir qu'ils étaient armés, mais qui avait leur temps?²

Nous passâmes la nuit chez Nonzi. Le lendemain, regroupés, nous nous rendîmes à la préfecture de police avec deux gbakas, accompagnés de Nonzi. Arrivés à la préfecture de police, malgré qu'on fût dimanche, Nonzi put parler avec des patrons de la police, il sortit même du bâtiment avec certains. Nous étions assis en groupe sous l'appâtâmes, moi, j'étais un peu

1 Koh-lé: (*dioula*) C'est une question de, c'est une affaire de...

2 Qui avait leur temps?: qui avait le temps de s'occuper d'eux?

en retrait, à droite, à coté de leur cabine téléphonique.

Ils laissaient Nonzi à la porte qui vient et nous dit qu'on doit aller chez Douaty.

On fit un direct chez Douaty à Cocody Vallon. Au domicile de Douaty, Nonzi fut reçu à la porte par le boss, essayant de se justifier, disant qu'il remettait à Vassé les moyens pour s'occuper de nous, un peu raconter pour lui, se blanchir.

Un cargo de CRS arriva au même moment. À le voir, on sentait que le chef de la CRS était prêt à jeter ses chiens sur nous. Aussitôt un véhicule gendarme arriva. Le chef de patrouille gendarme bavarda avec Nonzi, lui faisant savoir que depuis hier, il nous recherchait pour nous mettre dans une bonne posture, mais en vain. Après les bavardages (bavardages parce que rien n'avait été dit sur ceux qui étaient en prison depuis hier) nous quitâmes Douaty, et Nonzi dirigea les gbakas sur Akouédo. Arrivés à Akouédo, Nonzi gara les deux chauffeurs et nous demanda de l'attendre, Il allait voir le colonel Tiémoko pour lui expliquer le problème et prendre de l'argent avec lui pour payer les gbakas.

Une fois entré dans le camp, Nonzi n'en sortit plus. Las d'attendre, nous retournâmes au Plateau où nous passâmes la nuit dans un des restaurants de la cité administrative.

Le lendemain, à neuf heures, Nonzi ne venant jusque-là pas, nous nous décidâmes à aller au bureau du ministre Douaty. Là-bas, nous croisâmes le colonel Yedess, il nous posa sans se gêner cette question :

— Mais, pourquoi vous êtes là ? Votre problème n'est pas encore réglé ?

La réponse fut celle que toi et moi, on connaît là.

— Mais ce n'est pas possible ! Pourquoi l'homme est comme ça ? !

Le colonel me décevait un peu avec ses questions et ses exclamations là. Toi chez qui nous avons passé plus d'une demi-année, tu n'es pas au courant de la manière dont se gère notre situation ? Je me sentis déçu. Toi qui pouvais parler un peu dans cette histoire.

Vassé, mis au courant de notre arrivée, pris sa voiture en nous laissant entendre qu'il se rendait à la préfecture de police. Doutant, nous prîmes Kanga pour nous y accompagner. Dragon, Pakass, deux autres et Kanga partirent en taxi, nous devions les trouver là-bas.

À la préfecture, pas de Vassé ni de Kanga, ils avaient laissé les gars devant la préfecture de police pour aller je ne sais où. Vassé était absent, mais l'information qui nous parvint par le chef post nous laisse perplexes.

— Vous faites arrêter les enfants et vous venez demander de les libérer.

L'information me gonfla à tel point que je décidai de me rendre chez Nonzi, mais je ne fis pas savoir ça à mes amis. Je dis seulement à Aubin que je voulais qu'on rentre pour revenir demain.

Ce lundi 20 Juin, je ne dormis pas au Plateau. Nonzi devait me dire quelque chose. À Yopougon, je me fis accompagner par Aubin et K-way chez Nonzi. La colère avait tellement pris le dessus sur moi que je ne me

gênai même pas avec ma cigarette dans son salon. Il arriva, nous salua et demanda les nouvelles. Je ne partis pas par quatre chemins.

— Nonzi ! commençai-je, je suis venu chercher mes mille cinq cents francs ; retire mon nom de ta liste de merde ! Parce que je ne peux pas admettre que vous, nos responsables appelliez la police contre nous, tu sais comment ceux qui sont en prison là vivent ? Vous êtes trop mauvais !

Son frère voulut me calmer, mais il se ressaisit et s'enfonça dans son fauteuil ; mon regard lui avait tout dit. Nonzi m'écouta sans mot dire, même les menaces. Quand j'eus fini, il commença avec ça :

— Mon petit, calme toi ! Tu ne peux pas croire mais je vais te dire que je me bats pour vous. J'étais surpris le samedi, ça m'a même étonné.

Nonzi m'envoya en haut, me descendit, me remua. Tout ça en parole, m'expliquant les atouts que j'aurai quand on me reconnaîtra en tant que combattant avec ma carte. J'étais vraiment en colère hein, mais il avait réussi à me convaincre. Quelques instants après, nous demandâmes à partir. Il nous salua. Arrivé à moi, il me salua avec un billet dans la paume.

— Si c'est cinq cents francs, je laisse tomber !

— Attrape d'abord ! dit-il.

Il nous dit au revoir et partit ; un vieux billet de mille francs.

Après les avoir entendu, le préfet libéra les quinze prisonniers, avec la promesse de se battre à nos côtés. C'était le 22 juin. Les prisonniers étaient le général Tchonhon, Brou Tango, Camélo, Débase, Hailé, Marius et certains dont j'ignore les noms. Tout le monde était sorti intact à part Camélo qui souffrait de la douleur de sa cuisse.

Aubin, K-way et moi étions retournés au quartier Maroc, les autres s'étaient repliés sur Lauriers. Le Lundi 27, nous les rejoignîmes.

Au Lauriers, la plaie de la cuisse de Camélo s'était aggravée, Tchonhon souffrait d'un mal de côtes. Nous cherchâmes un taxi pour évacuer Camélo chez ses parents, mais aucun taxi, vue l'heure avancée. Vingt deux heures au Lauriers, c'est comme minuit au Plateau. Tchonhon ne put dormir à cause de ses côtes qui lui faisaient vraiment mal, il pleura toute la nuit, moi-même, je ne pus fermer les yeux.

Le lendemain, Aubin essaya ce qu'il connaissait en indigénat. Le mal de côtes disparut pour donner place à un palu, une forte fièvre. Camélo refusant d'aller en famille, Grand Jacky, un jeune togolais, maçon sur le chantier de la marine, trouva des feuilles adéquates aux soins du petit. Le pus coula, la plaie sécha et il se remit sur ses pieds molo-molo.

Le mercredi 29 juin, matin, Tchonhon était devenu méconnaissable. Il délirait, on n'arrivait pas à assimiler ce qu'il disait ; son mal avait changé de nom, mais lequel ?

À dix heures, il fut transporté à la clinique de Nonzi où il reçut quelques soins et on le fit revenir au Lauriers. La nuit, le mal du général s'était aggravé, il fallait l'évacuer sur CHU de Cocody. Braco, Marius et Pakass l'évacuèrent au CHU grâce à la patronne d'Adjaro qui lui remit quinze mille

francs pour le transport.

A sept heures du matin du jeudi 30 juin, c'est Fidèle qui vint nous réveiller.

— Les gars ! On vient de nous annoncer que Tchonhon est mort.

Cette nouvelle réveilla nous tous et je dis à fidèle :

— Si tu répètes ça encore, tu vas sortir tout de suite !

— Mais Garvey ! Celui qui a donné le son¹ nous connaît, il sait qu'il ne peut pas mentir.

Nous descendîmes du duplex, tout gbôhi était déjà rassemblé, mais personne n'osait poser la 1^{ère} question. Je pris la parole.

— Gbôhi ! Voilà ce qu'on dit matin-là !

— Mais, ce n'est pas possible ! Ah ! le général !

— Arrivons au CHU ! Les autres sont là-bas.

Nous nous rendîmes, les autres nous attendaient. Braco me relata tous les faits avec un « il est mort à six heures » qui faillit m'évanouir.

— Donc le général est mort ? Me demandais-je.

Malgré que je fusse devant les faits, je ne réalisais pas ce que j'entendais, c'était trop fort.

Au CHU, je fis la connaissance de ses deux frères dont je n'ai pas gardé les noms. Après le reçu de la morgue, nous nous rendîmes à la mairie de Cocody pour prendre un certificat de décès. Dragon, depuis le regroupement jusqu'au moyen d'aller à Gbély,² était un garçon influant, respecté de tous les éléments rs.

Au Plateau, c'est Vassé que nous trouvons. Lui ayant annoncé la nouvelle, il nous répondit en ces thèmes :

— Je viens de perdre mon père, je dois aller aux funérailles.

Après ces mots, il prit sa voiture et nous laissa devant l'immeuble CNA. Découragés, nous ne sûmes quoi faire.

A 13h, K-way nous rejoignit avec deux sacs : un sac militaire et le mien.

— Kessia ? lui demandai-je.

— Ya un son ; on doit quitter Lauriers aujourd'hui, sinon ce sera une descente musclée.

— Qui t'a dit ça ?

— C'est venu du camp et ça doit être sérieux.

Je pris mon sac avec Edouard et le mis sur mon dos. Cette autre nouvelle nous avait tous démoralisés. Aubin était allé à Yop la veille, quand on évacuait Tchonhon au CHU. Il n'était donc au courant d'aucune nouvelle. Je me demandai s'il était toujours à Yop ou s'il était rentré au Lauriers et ça, ça m'énervait, j'avais peur qu'il tombe dans une quelconque embuscade. Dragon trouva l'idée suivante :

— À partir de demain, on ira voir le préfet. Il a promis être avec nous, on

1 Son : N. information. Vrai ou pas.

2 Gbély : Nom en Wê de la ville de Guiglo.

lui expliquera tout.

Nous nous séparâmes dans l'espoir de nous retrouver demain. Je fonçai sur Adjamé pour voir Nonzi. Il ne me laissa pas le temps de parler, me remit 275 frs, m'expliqua qu'il était au CHU, qu'il a même vu le corps de Tchonhon.

— Hum! Quand tu le vois couché, on dirait qu'il dort. Faites-moi confiance! La présidence va s'en occuper.

Il était dix-sept heures quand je laissai Nonzi. Je me souvins de Showman, un frère d'armes et pote. À Guiglo, notre rencontre se soldait par un dahico¹ et c'était de coutume. Showman habite derrière l'ex-cinéma Liberté. Je me dirigeai où j'avais l'habitude de le trouver : chez ses cousines. Là-bas, je trouvai deux frères d'armes, Tino et Bonaventure, qui buvaient du koutoukou. Je les saluai et m'assis. Bonaventure demanda qu'on me serve une tournée de 100 frs, ce qui fut fait.

On se mit à bavarder comme toujours des réalités que nous vivons, l'affrontement à la cathédrale, la mort de Tchonhon et le gbangban qui sentait au Lauriers. Je leur avais expliqué ce que les militaires avaient prévu pour nous au Lauriers.

— Ils ne veulent pas nous aider, ils ne veulent pas nous laisser tranquilles aussi.

A mon deuxième verre, une Mercedes verte gara juste à côté de nous, c'était Showman. Quand Showman descendit du véhicule, il se mit à nous enjailler comme si ça faisait des mois qu'il ne nous avait pas vus. C'était le comportement de gbôhi : le respect pour le temps, on ne sait jamais ce qui peut se passer en 24 h, donc si tu vois ton frère, réjouis-toi !

Showman était chez lui, Le bistro appartenait à ses cousines. Il commanda un demi-litre de koutoukou qui vient sans tarder. Notre ami nous fit savoir qu'il venait de la clinique de Nonzi et c'est là-bas qu'il a appris la mort de Tchonhon, Il nous dit que Nonzi venait de la présidence quand il est arrivé chez lui.

— Nonzi dit Gbagbo est au courant, donc ils vont gérer ça, termina-t-il.

Un deuxième demi avait remplacé le premier. Les discours du front avaient commencé : 15% de vérité, 85% de discours. C'est nous qui étions là-bas qui parlions. Ça c'est pour les autres clients qui étaient dans le bistro, ils doivent savoir qui on est ; l'ouest, c'est pas pour les faibles. D'autres nous offraient à boire et nous félicitaient.

Bonaventure commençait à être saoulé, son témoignage ressemblait molo-molo à un mensonge. Je préférerai dire à Showman de nous conduire au Quartier Latin dans un bistro rasta que lui et moi connaissons bien. Sans discuter, nous embarquâmes au Quartier Latin, au bistro rasta. Entré, nous prîmes place. Un demi de koutoukou fut commandé et on commença à boire. Le regardant se fouiller, je dis ceci à haute voix à Bonaventure :

1 Dahico : N. (référence à Adama Dahico) une ivresse, un ivrogne.

— Eh ! Laisse feu là ! On est dans maquis hein !

Cette phrase a tourné le regard de tous les rastas sur nous. Ils restèrent calmes parce qu'au siège du chauffeur de la Mercedes, une veste treillis était là. C'était à eux de savoir à quelle unité ils ont affaire.

A 19h déjà Bonaventure avait perdu réseau.¹ Même Tino, le plus petit parmi nous, semblait lucide. Ne demande pas ! Nous, on est des vieux de la vieille mon ami Showman et moi.

Je venais de me rendre compte que je m'étais trompé en disant à Bonaventure de «laisser feu là». Il n'était pas armé, mais la dissua était branchée. Les rastas devaient se mettre dans la tête qu'il était armé. Quand il met sa main sous sa chemise, tous les rastas se regroupent dans la cabine du bistro, d'autres fermaient leurs oreilles pour ne pas entendre la détonation.

Bonaventure faisait chier et n'arrivait plus à se mettre sur les pieds. Showman le prit, le mit dans la voiture et partit. Quinze minutes après il revient :

— Je l'ai mis dans gbaka, il n'a qu'à aller à Abobo.

Tino était parti avant le retour de Showman. On but un moment et Showman me demanda de l'accompagner à Yopougon.

— C'est bon, tu vas me déposer au Maroc en même temps, dis-je.

En un rien de temps nous étions à la rue Princesse, son cousin y avait un bar. Arrivé à Yop, j'eus l'idée de demander à mon ami de m'accompagner au Yaosséhi. On est véhiculé, on doit dissuader, ce qu'il fit sans discuter. Showman aimait se faire voir, donc notre arrivée était exceptionnelle. Arrivé en trombe, il freine juste près de la table de koutoukou d'Alaine ; des clients ont failli fuir.

Quand je descendis de la voiture c'était l'euphorie. Garvey par ci, Garvey par-là, on dirait Blé Goudé qui est arrivé dans une agora, Je serrai la main à tous ceux qui venaient me saluer, embrassai Alaine et lui présenta Showman :

— Enchantée, dit Alaine, sinon on a eu peur hein ! On croyait que vous allez nous rentrer dedans.

— C'est comme ça on conduit au front, dis-je.

On s'assit pour boire un peu de koutoukou. Après, Showman me pris de côté pour me dire qu'il se rendait rapidement au Terminus 40. Il monta, son démarrage me plut à tel point que s'il n'était pas déjà loin, je lui demanderais de refaire. Comme mon ami, j'aime bien la vitesse.

Alaine me demandait si j'allais passer la nuit ici. Je feignis de répondre car je ne m'étais pas encore décidé.

A son retour Showman resta dans la voiture et m'appela, je me levai et le rejoignis. Arrivé à son niveau, il se mit à faire une marche arrière qui me plut de plus. La voiture reculait lentement avec un grand bruit de moteur,

1 Perdre réseau : N. être très saoulé, ne plus pouvoir se contrôler.

je marchais près de la voiture. Arrêtant le moteur il me demanda s'il devait me déposer au quartier Maroc.

— Non, fonce, je dors ici ! Go là veut crô' avec moi.

Il leva la main pour dire au revoir à Alaine et démarra en trombe. Je revins m'asseoir à la table d'Alaine :

— Je dors ici, je vais demain, dis-je à Alaine.

— Hum ! Je t'ai demandé, tu m'as rien dit oh.

Je n'ajoutai pas de mot. Je me contentai de commander une tournée qu'elle me servit rapidement.

À minuit je rentrai avec Alaine. C'est rare qu'on ne baise pas. Cette nuit-là elle était vraiment inspirée, ce qui m'aida à oublier les affres de la journée.

Le lendemain, me rappelant ce que K-way nous avait dit au Plateau, je me libérai tôt d'Alaine et me rendit au quartier Maroc pour voir si Aubin y était encore. Grand fut mon soulagement. Je le trouvai, assis dans le bandjdrôme de Blandine, expliquant le gbangban de la cathédrale et ses contours. Quand je lui annonçai la mort de Tchonhon, mon ami me répondit qu'il savait que ça se passerait comme ça vu l'état dans lequel il était.

À neuf heures, nous nous rendîmes au Banco II, le quartier où habitent les parents de Tchonhon. Nous trouvâmes Pakass qui nous fit le CR.

— Ya un général qui est arrivé ici, je crois qu'il devait s'appeler... Lorougnon quelque chose comme ça. Il a envoyé jeton, deux bâtons cinq.²

Nonzi aussi était là.

— Le général là s'est déplacé en personne même ? demandai-je.

— Je te parle de quelque chose, répondit Pakass, surtout quand ils lui ont dit que Christian est mort là, il a dit : « Quoi ! le général ? ». Il s'est rapelé de leur entretien dans le bureau du curé.

— Mais c'est comment maintenant ? demandais-je.

— On doit le transférer au village pour l'enterrer là-bas, dit Pakass.

— J'espère qu'ils savent qu'on doit faire une veillée ici d'abord, dis-je.

— Hum ! Ya un problème à ce niveau ; c'est son premier enfant qu'elle perd.

— Oui c'est vrai, c'est fêh-wah,³ dit Aubin.

— Donc quoi ? Tchonhon est un commando, oubliez fêh-wah là ! Il a droit à un honneur ici d'abord, les deux bâtons-là c'est pour quoi ? me plaignis-je.

— Non hein, répondit Pakass, les deux bâtons 5 n'ont rien à voir, la présidence s'occupe du cercueil, du transport, un car pour le gbôhi.

— Alors ! Donc on fait une veillée ce soir, dis-je. On fait signe aux éléments, ce soir, tout le monde ici, demain si on doit aller au village on va faire ça, mouvement de fêh-wah là, c'est pour gagner le temps pour partager le jeton entre eux, les sorciers-là.

1 Crô : N. dormir.

2 Baton : N. million.

3 Fêh-wah : (*baoulé*) le premier décès parmi les enfants d'un couple.

D'autres éléments nous avaient rejoints et ils étaient d'accord avec mon idée de faire une veillée pour le général.

— Garvey ! Tu as raison ! Le général, ce n'est pas n'importe qui, on doit l'honorer.

— Donc, dis-je, faites appel aux autres et dites-leur que ce soir c'est la veillée de Tchonhon.

Nous nous séparâmes pour nous retrouver le soir, laissant Pakass avec ses parents. Pakass était le cousin de Tchonhon, ils habitaient ensemble au Banco II.

Aubin et moi retournâmes au Maroc pour revenir le soir à vingt heures. Le soir nous nous arrangeâmes pour être présents tôt à dix-neuf heures. Malgré que c'était moi qui l'avais nommé 'général', j'étais son aide de camp avec le grade d'adjudant, donc ma présence était nécessaire pour gérer cette improvisation. On devait imposer ça à ses parents, leur dire que nous voulons veiller pour le général, et aujourd'hui, parce que demain, il sera transféré au village.

Avant même notre arrivée, il y avait des éléments appuyés par Pakass qui avait déjà entamé le débat ; on en avait trouvé dehors énervé.

— Ils sont là mentir ! Aujourd'hui-là, on veille pour Tchonhon ; demain, ceux qui peuvent aller au village vont partir, dit un élément, je crois absent, quand je proposais ça à Pakass.

Le sergent Koulaï Roger nous disait toujours « vous là, on est pas obligé de vous rassembler chaque fois pour vous dire quelque chose, votre centre d'informations est trop propre ». Il parlait de bouche à oreille. C'est comment ça, quelques fois que le sergent nous parlait, il sait que s'il dit à un, les autres seront au courant, et vraiment c'est comme ça qu'on s'appelait.

Je pris l'initiative de parler à son oncle, Christian avait perdu son père, lui dire combien de fois cette veillé était importante pour nous. Le tonton me remit de l'argent pour louer cinquante chaises, ce que je fis. Mais au fur et à mesure, les éléments rappliquaient et on devenait nombreux. Je commandai encore vingt-cinq chaises. Connaissant mes amis, je refusai de donner ma carte.

Attends, compagnon ! J'ai failli oublier. La carte FLGO confectionnée par Nonzi est une idée d'un élément Nadia. On gérait avec des laissez-passer du sergent Roger qu'on avait gardés et photocopiés. Même les contrôleurs de la SOTRA et les policiers n'arrivaient à nous convaincre que ce bout de papier ne pouvait pas remplacer le titre de transport. Vite, ça rentre dans palabre : c'est les « nous là, on a fait la guerre ! Qu'est-ce que vous pouvez faire pour nous, si on ne monte pas dans vos bus cadeau ? ».

Pour éviter tout ça, l'idée a germé dans la tête de Nadia et il a proposé à Nonzi qui a adhéré vite. Chacun a payé mille cinq cents francs, plus photos ; deux : une pour le registre où chacun devait avoir sa photo et une pour la carte. Mais moi, Nonzi a diminué pour moi le lundi 20 juin là.

Une belle carte, ça complétait la dissua encore. Je l'ai nommée « le cet

élément» de Nonzi à cause des phrases qui sont dites par son battant droit : «cet élément a combattu auprès des forces loyalistes depuis le 10 mars 2003». «Avant l'attaque de Duékoué le 10 avril 2003, cet élément a combattu auprès des loyalistes à l'ouest, au Groupements Tactique Ouest : Duékoué, Guiglo, Toulépleu, Taï, Zouan-Hounien, Bin-Houyé et Téapleu». À la fin il y a cette devise : «seule ma mort est mon repli» et ce slogan : «quand l'avancée est dure, seuls les durs avancent».

Même dans cette lutte, ô pardon ! Dans cette vie, compagnon ! Que la mort soit notre repli et soyons durs au temps des dures avancées.

Ayant gagné un peu de temps pour causer avec des éléments qui venaient d'arriver. Tu sais, dans un gbôhi, y a les ninkpinnins ou les fils et y a les gangas.¹ Moi je suis un ganga, donc je donne plus de CR aux gangas comme moi. Eux, ils peuvent réfléchir en bien sur le déroulement de la veillée. Or les petits, eux, surtout qu'ils savent le montant du jeton remis aux parents, ils estiment que le général mérite une veillée digne de lui.

Je fus surpris de voir des chaises en plastiques voler en éclat. Je m'approchai, je vis Guila Jean Richard dit «Le Caïman de Batrébré». Quand il me vit il laissa tomber le morceau de la chaise qu'il tenait.

— Mon vieux Garvey ! C'est foutaises. On est six cent soixante-dix-huit, et puis ils envoient cinq chaises. Ils veulent commencer à gbérer² jeton là ; c'est pas pour eux c'est pour les funérailles du général.

J'essayai de le calmer quand un autre ajouta :

— Ils ont tué Tchonhon, ils croient qu'il est militaire et puis il ne les regarde pas. C'est dans leur village là ils vont prendre drap.

— Ils vont prendre drap ! Les gougons,³ dit Caïman.

Avant même que je ne le vois soulever une chaise, il l'avait déjà fracassée au mûr, et un autre le suivit en cassant une autre chaise. Je criai sur lui et je pris Caïman par la main.

— Viens avec moi ! Calmons-nous ici ! C'est au village, là tu vas voir. Tout le monde voit, c'est trop facile qu'il meurt comme ça. Ils vont s'expliquer mais calmons nous. Ce que tu as fait là, c'est extrait un peu de demain ; calme-toi, pleurons en douce.

— Mon vieux, tu connais, tu as parlé là, c'est fini, je m'assoie sans discours !

— C'est propre, dis-je, va t'asseoir !

Il parlait comme Adama Dahico. Il était très daille. Il retourna, chouta⁴ une chaise croisée au passage et s'assis sur une autre. Un autre voulut chouter la chaise qui venait d'atterrir. Je lui fis signe, ce qui bloqua son élan, s'abaissa et remit la chaise dans sa position initiale.

Il n'y avait pas de chaîne stéréo, ni un petit magnétophone, c'étaient

1 Ninkpinninnins : N. les plus petits ; Gangas : N. les plus grands, les chefs.

2 Gbérer : N. Garder pour soi.

3 Gougons : (*bété*) sorciers.

4 Chouter : FI. taper.

les gbaillements, les chants monos, un peu de bagarre toutes les trente minutes et des transes.¹

À sept heures Pakass et quelques éléments accompagnèrent les parents à la morgue. Ils revirent à 8h avec le corbillard de Tchonhon. Sans même que l'ordre soit donné, un dispositif se forma autour du véhicule, aucun parent ne devait s'approcher du corbillard. Je compris la surprise qui attendait les parents de Christian chez eux au village.

Pakass me dit que c'était important que Christian vienne dire au revoir à ses môgôs du quartier et il avait raison. Avant de retourner avec le véhicule pour aller prendre du carburant, il me dit en douce qu'il y avait un gbaka qui nous attendait au carrefour ancien BDF. Je fis signe à Aubin et nous glissâmes. Effectivement un gbaka était garé, nos amis nous firent signe quand ils nous virent, on prit place dans le gbaka.

— Kessia?! demandai-je

— Boh! Gbôhi! Et puis c'est un seul car, on doit gérer le convoi en crouly,² dit un élément.

Une fois chargé, le gbaka prit la direction de Yopougon Kouté. J'étais mélangé, mais je ne posai aucune question. Nous nous trouvâmes à Kouté village où un car de soixante-dix places était garé. Après quelques contrôles du véhicule, nous prîmes la direction du corridor de GESCO. C'est là-bas que tout le monde attendait le car, n'empêche qu'on ramassait des éléments isolés qui cherchaient le gbaka. Au corridor de GESCO, je fus surpris de voir que tout le monde était là, même les têtes qui avaient disparu depuis notre retrait du premier bataillon. Vraiment Koulaï avait raison : de bouche à oreilles!

Le corbillard n'était pas encore arrivé, il fallait attendre, donc. Je descendis pour fumer avec une sévère recommandation : « que personne ne prenne ma place! ».

À mon retour, ma place était occupée, au lieu de faire lever le petit, je m'assis. Nous devîmes quatre dans le siège des trois places. Je ne sais pas si j'avais oublié que c'était une cérémonie qui allait s'étendre sur quelques jours, je suis arrivé aux funérailles en bazine, un complet bazine bleu ciel qu'Alaine avait fait coudre pour moi.

Le corbillard était enfin là, son plein était fait. Dans la cabine, il y avait Sio Ange Alain, dit « Le Commissaire » et l'oncle de Tchonhon. Pakass, Stepny et deux autres éléments étaient à l'arrière avec le général dans son cercueil.

Remarquant le car trop chargé, un élément du BASA monta pour diminuer un peu l'effectif. Il me fit descendre avec plein d'autres. Quand le mono descendit et le car démarra, les éléments grimpèrent par les fenêtres pour se retrouver à l'intérieur. J'essayai, mais j'eus peur que mon bazine se

1 Gbaillements : *N.* chansons a capella ; Monos : (*langage militaire*) militaires.

2 En crouly : *N.* en cachette.

déchire. Je redescendis, malgré tous les encouragements d'Aubin. Je lui fis signe que je le suis.

Le car partit avec le corbillard, les parents avaient rempli un gbaka. Découragés, d'autres pensaient à rentrer à la maison, mais moi j'étais à l'aise dans ma peau. Quelques choses me disaient que j'allais me retrouver dans ce village.

A ce corridor, nous étions maintenant séparés. J'étais avec K-way, N'Guess et un autre élément quand le car de la SOA arriva. N'Guess s'approcha et expliqua notre problème au chauffeur. Il connaissait le gbôhi et il était au courant du décès de Tchonhon. Donc, il nous prit sans discuter. Installé dans le car de la SOA, je me sentais plus à l'aise que les « crabes » du convoi. D'abord, on n'avait pas besoin de s'arrêter ni de ralentir à un corridor.

Malgré qu'ils aient une avance sur nous, nous rentrâmes au corridor de Lakota avec les parents de Tchonhon dans leur gbaka, le car était loin. Le chauffeur nous laissa au corridor ; il allait à Guiglo. Les parents payèrent notre transport pour le village. Tchonhon est Dida de Lakota. Son village est à cinq kilomètres du corridor par la voie non-bitumée.

À notre arrivée au village, je constatai un calme intrigant. Toutes les boutiques avaient fermé, quand je me renseignai, un élément me répondit ceci :

— Leur cœur est mort,¹ on est arrivé en commandos ; yaho² toutes les falles.

Les gars avaient déjà commencé à mettre leur menace à exécution. Je me fis accompagner où tous les autres étaient regroupés dans la cour des parents de Christian. Je trouvai une scène qui me déplut : le cercueil de Tchonhon était posé sur un vieux lit en fer, un appâtâmes couvert de quelques feuilles de palmier. On dirait que mes amis avaient pensé la même chose que moi : démolir l'appâtâmes. C'est ce que nous fîmes : le cercueil du général fut déposé sur deux grands mortiers.

À 19h, les éléments tuèrent un mouton attrapé dans le village ; sans couteau, ils lui tordirent le cou jusqu'à ce que mort s'en suive.

Il y avait quelque chose d'effrayant dans ce village de Bogoboa. Des gens tombaient en transe toutes les cinq minutes. Même commando Ossohou avait perdu la voix. Dans sa transe, on sentait qu'il voulait parler, mais une main invisible l'empêchait. Ça va faire maintenant deux fois que cela lui arrive. Hier, il était tombé en transe et avait perdu la voix, mais cela ne l'a pas empêché de s'attaquer à la mère de Tchonhon en la giflant pour l'accuser de la mort du général.

Une fille était tombée en transe. Elle indiquait le vide et disait : « Sauvez-le ! Ils vont le pendre aussi, il saigne par les narines ». On la calma et elle

1 Le cœur est mort : N. découragé, abattu.

2 Yaho : N. : prendre de force.

s'endormit.

Le mouton fut braisé devant le cercueil du général. Franchement, on était prêts à porter main au premier qui allait s'aventurer là. Je dormis avant même que la viande ne cuise, j'avais peur de village.

Le lendemain matin, aux environs de 10h, nous convoquâmes les parents concernant l'enterrement du général, mais ils arrivaient au compte-gouttes, donc je pris le temps de connaître le village de Bogoboa. Un gros village de trois quartiers, remplis d'herbes, on pouvait compter les maisons en briques, le reste en banco. « Faut construire en dur, tu vas voir, si tu n'es pas mort le lendemain », un jeune du village me répondit ainsi quand je posai la question de savoir pourquoi il n'y avait pas trop de maisons en briques.

À quatorze heures, les parents et nous nous assîmes pour voir à quelle heure on allait enterrer Tchonhon. Tanroi Aimé était le porte-parole, il était sage et intelligent. Là là encore, les vieux faisaient sorcellerie. Je me rendis compte quand Craquement 14 a dit à un vieux qui était assis sur une chaise, les pieds croisés, de décroiser ses pieds. Le vieux sans discuter, s'exécuta. Quand les regards quittèrent sur lui, il se leva et partit. Quand je me mis à les insulter, les traiter de sorciers, Dragon me dit ceci :

— Garvey, c'est pas noussiya,¹ c'est sorcellerie qui se fait actuellement !

Dragon était le plus mystique du gbôhi. Il avait une queue de buffle qui lui parlait, je dis bien une queue de bœuf qui communiquait avec lui. Le connaissant je rentrai dans ma coquille. Au lieu de nous dire l'heure de l'enterrement, les parents nous invitèrent à manger le mouton qu'ils avaient préparé pour nous. Nous refusâmes ; le plus important c'était l'enterrement de Tchonhon.

Malgré qu'on ait tous les papiers nous autorisant à enterrer notre ami, les vieux voulaient nous retarder, pourtant, nous devons entrer à Abidjan. Devant les vieux, je posai cette question exprès à Dragon :

— Dragon, tu as tous les papiers pour l'enterrement non ?

— Oui, tout est là, répondit-il

— Bon, prenez le cercueil, ordonnai-je, allons au cimetière !

— Quatre éléments se portaient volontaire pour charger le cercueil : Aubin, Marcelin, Didier et un autre.

Ils prirent la route du cimetière, derrière eux, Blé dit ceci :

— Tchonhon, tu t'en vas comme ça, si tu es parti sans rien faire, c'est que tu n'es pas un commando.

Accompagné par d'autres éléments, j'allai m'asseoir dans le car. Trois minutes après un élément m'appela.

— Garvey, le cercueil revient !!

— Comment ça, le cercueil revient?! demandai-je, allez enterrer le général !

1 Noussiya : N. comportement, savoir-vivre noussi.

Je descendis du car et je vis les porteurs entrer dans le village avec le cercueil. Je me dépêchai pour les croiser. Quand j'arrivai à leur niveau, je leur demandai de déposer le cercueil, mais personne ne put. Le cercueil les faisait tourner sur place, je criai :

— Tchonhon ! Attends ! Regarde ici !

Le cercueil me fit face, les porteurs étaient immobilisés, me regardant. Étonné, je continuai :

— Mon général, tu sais qu'on ne connaît pas ici et on doit rentrer à Abidjan. Si tu as été tué, désigne les tous, quel que soit leur nombre !

Après mon discours, le cercueil quitta devant moi et alla devant la case où on avait déposé toutes les nourritures. Il fit le tour de la case et alla s'arrêter devant sa mère. Lorsqu'elle leva la main pour parler, les porteurs lui entrèrent dedans, elle tomba. Quand elle se leva, il la cogna une deuxième fois. Tout le monde se mit à crier. Voyant la scène, je tombai à genoux, en pleurs.

Un élément me prit et m'envoya au car, essayant de me consoler.

Je ne durai pas dans le car, je voulais voir ceux qui allaient être désignés par le cercueil surtout que c'est la première fois que je voyais ça : des porteurs guidés par le cercueil qu'ils portent.

Le village de Bogoboa était en ébullition, le cercueil parcourait les trois quartiers, désignant ses tueurs, cassant les cases.

Nous nous relayions sous le cercueil. Tchonhon ne voulut oublier personne. Sous le cercueil, nous marchions dans des piquants, dans des verres cassés. Aubin même avait reçu un piquant de dix centimètre dans le cou quand le cercueil rentrait dans une case, mais en ressortant le piquant se retira sans laisser la moindre cicatrice.

Se rendant compte qu'il n'avait oublié personne, le cercueil/Tchonhon s'arrêta et accepta que les porteurs le déposent.

Les vieux se mirent à dire qu'on nous avait indiqué les personnes et les cases à désigner. Cela énerva le président de jeunes qui leur dit ceci :

— Ces jeunes ne connaissaient pas notre village, c'est votre fils qui vous a désigné. Vous êtes des sorciers, c'est pourquoi le village ne peut pas se développer.

Il désigna des jeunes du village pour prendre le cercueil, direction le cimetière. Le président des jeunes, un type grand, bronzé, pour ses vérités aux vieux, avait reçu de l'eau chaude au visage en sorcellerie. Il a une cicatrice, ça, c'est avant notre arrivée. Les jeunes prirent le cercueil, la chanson qu'ils chantaient ressemblait à celle d'Akézo : une belle chanson qui reflétait la pitié.

Suivant la foule, quelque chose me surprenait. Hier, toutes les filles que nous voyions pouvaient avoir entre dix et douze ans, mais cet après-midi, c'est des dailles¹ même qui accompagnaient le général.

1 Daille : N. une fille mûre, âgée, à partir de 18 ans (ma daille : ma copine).

Le cercueil fut déposé dans une tombe ouvert; c'est là que les didas voyaient leur fils. Tchonhon était en sueur, le visage desserré. Je dis desserré, parce qu'en le portant dans la désignation de ses bourreaux, nous nous failli tomber dans un puits, mais le cercueil s'est incliné juste au bord. Nous avons tous vu le visage de Tchonhon à travers la vitre placée sur le battant. Son visage était très serré en ce moment-là.

Depuis qu'on l'a déposé à la morgue, nous avons décidé qu'aucun de ses parents ne le voit ni ne le touche jusqu'au jour de l'enterrement, et ça, ça été respecté à la lettre par les éléments.

Le général avait été habillé en treillis, une mèche de la queue de buffle de Dragon pendait sur son front, ce qui empêchait d'autres vieux de le regarder. On faisait le tour du tombeau.

Tchonhon fut enterré et nous rentrâmes au village. Incroyablement, nous eûmes tous faim. Sans qu'on nous les présente, nous sortîmes tous les plats et les bidons de bandji. Nous mangeâmes vingt-cinq plats et bûmes plus de cinquante litres de bandji. Après les plats, nous dûmes au revoir aux parents par la voix de Tanroi Aimé.

Je ne sais pas ce qu'ils venaient faire à Abidjan avec, mais les éléments avaient chargé le coffre du car de moutons, de cabris, et de poulets. Il fallait encore leur faire comprendre que ça portait malheur tralala, tralala pour qu'ils libèrent les bêtes.

Malgré que d'autres éléments aient été laissés au corridor de la GESCO, tout le monde était présent. Quand tu demandes à un, à quel moment il est arrivé, il te répond hier nuit ou ce matin; on était tous là décidément.

Nous quittâmes le village de Bogoboa à seize heures et quelques. Le bus 19 n'était pas plein, mais chacun gagna place dans le car.¹ Arrivés au corridor de Lakota, nous fîmes parler un peu de nous. Descente musclée sur les commerçants, pillage de leurs marchandises, sous le regard étonné des éléments FDS sur le corridor. Deux minutes étaient trop pour que tout le monde rejoigne le car qui démarra en même temps, même les monos étaient fiers du mouvement.

« Militaires voleurs! Militaires voleurs! », Ça, c'étaient les cris des commerçants derrière nous.

Nous descendîmes, Aubin, Balançair et moi, au corridor de la GESCO à vingt heures. Nous marchâmes jusqu'au Maroc.

À la maison je branchai Aubin sur l'idée d'aller rendre une visite surprise à Nonzi, ce qu'il accepte sans détour, on était moisis ho! Chez lui, nous trouvâmes Nonzi assis dans son divan, quand il nous vit, il s'écria :

— Hé les gars! On dit quoi! Asseyez-vous!

Nous nous assîmes et je lui expliquai de long en large tout ce qui s'était passé à Bogoboa.

Nonzi remua la tête de gauche à droite et dit :

1 A Abidjan, le bus 19 (Adjamé-Vridi) est connu pour être toujours surchargé.

— Mais, les Dida sont vraiment des sorciers. Quand j'arrivais aux funérailles, tout le monde était déjà parti, il y avait des chaises cassées, enchaina-t-il.

Je lui fis savoir que beaucoup de personnes étaient tombées en transes et accusaient la même personne : la mère de Tchonhon. Les bagarres n'ont pas manqué aussi.

— Ça, j'en étais sûr. Quand vous êtes quelque part, les autres n'ont qu'à bien se tenir. C'est comme ça je suis allé voir le général Touvolvy, lui expliquer nos problèmes, mais c'est son secrétaire qui m'a reçu. Il m'a dit que le général a peur de me recevoir parce que nous les gars du FLGO, on disparaît, on s'envole, donc je peux lui exposer toutes nos doléances pour qu'il rende compte au général. Les Dida aussi ont peur de ça ?

— Non hein, dit Aubin, général Touvolvy n'est pas Dida. C'est l'oncle de Garvey, il est gouro, c'est le frère de son papa.

— Ha bon ? dit Nonzi.

Il n'avança pas dans ce discours de paternité. Il préféra changer de débat ; celui de son combat pour notre intégration à l'armée. Nonzi est un bon menteur, il peut changer de débat toutes les deux minutes ; on le connaît pour ça, mais on est venu le racketter. Il n'a qu'à raconter sa mort,¹ mais on doit rentrer avec un peu d'argent en poche, et c'est ce qu'il fit. À notre retour on diminua son jeton de deux mille francs.

Quoi encore ? Le général Touvolvy ! C'est mon oncle ! Tu veux que je t'explique quoi, mon compagnon ? Touvolvy Zobo Grégoire, mon vieux m'a dit que c'est mon oncle. Quand il était encore commandant, j'ai accompagné mon père à leur réunion de famille à son domicile à Agban gendarmerie, au décès de mon vieux, il est arrivé au Yaosséhi, il m'a même remis cinq mille francs.

À notre retour de Guiglo, je suis allé le demander au commandant supérieur. Le gendarme de garde m'a confié qu'il était allé en Israël. Aujourd'hui, grâce à lui, plein de jeunes de Sinfra sont devenus gendarmes. Si ton diplôme n'est pas maniéré, tu es golf, ya rien à faire.² Mon compagnon, j'ai le niveau 4^{ème}, sinon ya longtemps que mes pas-gyms allaient être payants. Même le jour on m'a annoncé que mon cousin Pacôme est devenu gendarme, j'ai vu là les mains du général et l'intelligence de mon cousin.

Il était vingt-deux heures quand nous arrivions à la maison. À six heures je fus réveillé par le son du transistor. Je remarquai la voix du curé expliquant ce qui s'était passé à la cathédrale. Je réveillai mes amis :

— Les gars ! Écoutez ! C'est le curé.

Le curé étala les faits. Il dit la vérité quand il disait que nous montions dans la statue du Pape, que nous chantions toute la journée, mais mentit quand il disait que les policiers étaient venus nous chercher pour nous

1 Raconter sa mort : Fl. dire tout ce qui lui passe par la tête.

2 Manié : N. faux, truqué ; Golf : (*langage militaire*), gendarme.

mettre en lieu sûr. On éclata de rire quand il finit le discours sur cette phrase :

— Je n'ai jamais vu un groupe aussi indiscipliné, impoli.

Si j'ai bonne mémoire, le curé nous avait déjà traité de disciplinés devant le PR.

Après nos toilettes, nous nous rendîmes chez Pakass au Banco II. Ensemble nous nous rendîmes chez Nonzi, à sa clinique à Adjamé St Michel. La clinique de Nonzi bondait d'éléments. D'autres nous avaient devancés, accablant le vieux père de questions et de menaces. Nonzi était doté d'un calme olympien et d'une malice de lièvre, il déviait les questions et calmait les nerveux :

— Vous croyez que c'est vous on a trompé ? C'est moi-même on a trahi ! La semaine passée, j'ai croisé Tiémoko Auguste, il m'a dit qu'il allait me donner vo ...ôôôh ! vos habits là, ôôôh comment on appelle ça ?

— Treillis ! les éléments répondirent en chœur.

— Voilà ! Treillis ! Vos treillis ! Et puis vos chaussures là ...oh !

— Rangers

— Voilà ! Rangers ! Et puis votre chapeau aussi.

— Bérets !

— Voilà ! C'est ça ! Moi-même on m'a donné un complet au ministère de la défense. Je vais porter ça et puis je serai devant vous pour aller à Akoïdo.

Le vieux père avait une belle façon d'appeler Akouédo.

Par tous les moyens, il réussit à convaincre le gbôhi, parce que tout le discours s'est terminé au garba, un plat pour chacun. En rentrant je dis ceci à mes amis :

— Les gars je vais vous poser une question : vous avez remarqué quoi dans tout ce que Nonzi disait là ?

— Moi, dit Pakass, j'ai remarqué que des mensonges, rien que des val-valités.

— Et toi, Aubin ?

— Nonzi ne sait plus quoi nous dire, tellement il a lancé toutes ses cartes, il veut gagner du temps.

— C'est vrai, il veut gagner du temps, dis-je, on nous a demandé de rester à l'écoute. Lui, il s'arrange pour nous dissuader, nous faire croire qu'on est proche de ce qu'ils prévoient pour nous, le moral en quelque sorte. Moi, je veux qu'on le laisse comme ça ; regardons ceux qui nous ont demandé de rester à l'écoute !

— Quoi ? ! Bombet ? Il n'est pas prêt pour nous, il dit que tant que lui il sera à la tête de l'armée, on n'aura jamais accès là-bas. Il a dit ça quand on a chié pour lui à la cathédrale, c'est lui on va attendre ? dit Pakass.

— Ça là, moi-même, j'ai appris ça, dis-je. Mais, tu es sûr que Bombet s'est levé lui-même pour venir nous gbin¹ ? Il est Com Terre ; ya le CEMA, ya

1 Gbin : N. chasser comme un mal propre.

le PR, ceux-là tu les mets où ?

— Eh Dieu ! dit Aubin, ils pouvaient nous envoyer à Akandjé,¹ faire un truc rapide et puis nous mettre dans les rangs. Mais ! Gbagbo a les foutaises, c'est ses dix jours-là qui ont tué Tchonhon.

Nous descendîmes du 43 au niveau de la pharmacie SIPOREX, laissâmes Pakass chez lui et nous continuâmes au Maroc. Au quartier, nous trouvâmes Pokou et ses amis dans le bandjitrôme de Blandine, buvant. Quand il nous vit. Il nous offrit deux litres. Après nous fîmes une seule table et bûmes jusqu'à la tombée de la nuit. Pokou nous remit de l'argent pour aller manger. Étant maintenant au quartier Maroc, nous devions reprendre l'activité que nous avions laissée pour aller au Lauriers, la menuiserie, et c'est dans ça qu'on se défendait.

Le premier jour où j'ai réussi à fabriquer un tabouret et le vendre, je suis devenu le plus grand fabricant de tabourets. Débase, c'était les bancs.

Une semaine après notre arrivé de Bogoboa, Aubin accompagné de Débase alla rendre visite à Pakass. Occupé je restai avec Pokou pour travailler avec lui, mes amis revinrent à 18h avec une sale nouvelle :

— Garvey ! On est ici, Pakass est en train de mourir, on est allé le trouver à moitié mort. Il saignait par la bouche, les narines. On a appelé gbôhi, ils sont venus chier. Sa tante était la plus concernée, je lui ai porté main, dit Aubin. 16ème² est arrivé, ils sont restés tranquilles. Ils ont préféré calmer les éléments. On lui a dit de libérer Pakass. Dragon a prévu envoyer un exorciste demain, donc on doit être là-bas demain en gbôhi.

Quand Aubin me relata les faits, je me rappelai de la jeune fille qui était tombée en transe au village de Bogoboa, aux funérailles de Tchonhon, elle avait vu ce qui se manigançait.

Le lendemain nous nous rendîmes à Banco II. À dix heures, nous trouvâmes les autres assis chez Pakass. Un groupe de six jeunes étaient assis près de leur tam-tam. Pakass nous informa qu'ils étaient venus pour le soigner, mais ils attendaient leur chef, l'exorciste en question. Il arriva à 14h ; les tambours se mirent à résonner, ce qui alerta tous le quartier. Une foule envahit la cour. Dragon était là.

Quand l'exorciste franchit l'entrée de la cour, il tomba et se mit à pleurer. L'homme resta couché pendant quinze bonnes minutes. Dragon s'approcha de lui, sortit sa queue de buffle, pris un gobelet d'eau, versa sur la poitrine du gars et passa la queue dessus. L'homme se retrouve rapidement.

Quand je m'approchai de Dragon pour lui demander ce qui s'était passé, il me répondit que Lobilo n'avait pas demandé de permission.

— Permission à qui ? À Dragon ou aux esprits de la cour ?

Moi je voyais tout ça en plaisanterie, surtout quand Lobilo a dit qu'il y avait un fétiche caché sous le grand manguier planté dans la cour. Il ordon-

1 Akandjé est un village près de la lagune au nord de Bingerville où les militaires sont entraînés.

2 Une patrouille du commissariat du 16ème arrondissement de Yopougon.

na à ses gars de creuser. Ils creusèrent tout le tour du manguier cela prit plus d'une heure. À un moment, l'un des gars de Lobilo grimpa le manguier, s'assit sur une branche et de ses deux mains, se mis à taper dans sa poitrine :

— E nin bouhou ! dit-il.

Lobilo nous traduit la phrase du jeune homme :

— Le fétiche s'est déplacé, il est entré dans la maison !

Ils arrêtaient de creuser sous le manguier pour entrer dans la maison. Nous les suivîmes, le jeune homme entra dans la chambre et montra la position du fétiche dans l'angle. Ils se mirent à creuser. Je les laissai dans la maison, tout était un jeu à mes yeux, je ne croyais rien.

Soudain, les affairés¹ sortirent de la maison en courant. Quand je me retournai je vis Lobilo, un fétiche à la main. Un fétiche que je ne sais comment décrire. Une boule, une grosse boule, une seringue et un stylo attachés avec un fil noirci par le sang.

Lobilo nous explique que le stylo a été pris dans les effets scolaires d'un élève appartenant à la famille. La seringue était pour tirer le sang des victimes. J'étais kabako,² moi qui voyais tout ça comme un mensonge. Le fétiche avait une odeur de pourri qui faisait reculer tout le monde. Le jeune homme qui avait creusé s'était évanoui, on l'aspergea pour qu'il reprenne conscience trente minutes après. Lobilo nous informa que le fétiche appartenait à la tante de Pakass ; elle était en voyage.

Au début, avant de creuser, il avait dit que le propriétaire du fétiche enterré était une femme, mais elle est absente, qu'il refusait de creuser en son absence, mais, les parents l'avaient permis de faire son boulot. Franchement je ne croyais pas, mais c'était là, sous mes yeux, gbê gbê.³

Les féticheurs firent un cercle et se mirent à jouer leur tambour. Vite vite, on a chargé ça, on est devenu des choristes. Ils avaient un chant en français qui me plut bien. Le chanteur disait « Tu crois que je ne vois pas » le chœur répondait « Je vois clai clai oh ! ». On a gbaillé le morceau jusqu'à la tombée de la nuit, tellement le morceau était chic. Nous laissions nos amis à 21h et entrâmes.

Du Maroc, malgré qu'il venait de nous trouver dans la chambre des employés, tonton Kouassi ne disait plus rien. Il ne nous voyait même pas. Il s'occupait de ce pourquoi il est là et il s'en va. Ça nous libérait aussi. Si celui qui gère ton hôte n'est pas d'accord que tu sois là, tu n'es pas loin de dormir à la belle étoile.

Au quartier, si on n'avait pas de contrat, on restait chez Blandine, à boire du koutoukou avec ses collègues, tous des jeunes baoulés.

On avait aussi fait la connaissance de jeunes qui venaient boire chez Blandine tel que Toussaint, Cooper, Zagadou, Baze et plein d'autres ; des

1 Affairé : N. quelqu'un qui s'intéresse à des choses qui au fond ne lui regarde pas.

2 Kabako : N. étonné.

3 Gbê gbê : N. vis à vis, sous les yeux.

jeunes sympa. Avec eux, on ne voyait pas le temps passer, surtout Cooper qui pouvait causer des heures. Ils étaient tous des petits de Pokou.

Un jour, je me rendis au marché de la SICOGI pour saluer mes anciens collègues. Je n'eus même pas le temps de les voir. Les commerçants m'avaient pris en bail.¹ Ils étaient heureux de me voir, vu mon accoutrement ils ne pouvaient que remercier Dieu. J'étais en bas treillis : Rangers, ceinturons, et un body de notre unité. Ils me voyaient en militaire, ce qui les réjouissait.

A ceux qui me demandaient, je leur répondais que j'étais combattant sur le front ouest. Mais c'était peine perdue, ils me croyaient militaire. Je sortis du marché avec trois mille francs.

Au pont vagabond de la SICOGI, je croisai mon cousin, le fils du vieux Darboussier. Il m'indiqua le domicile du vieux à la GESCO et me remit le numéro de téléphone de ma cousine Valentine. Elle habitait à la GESCO aussi. Arrivé au Maroc, je l'appelai :

- Allo ! Valentine ! C'est Mathias !
- Mathias ! ? Mon petit frère Mathias ! ?
- Oui, c'est moi !
- Mais, on m'a dit que tu es devenu militaire ?

Je lui expliquai de long en large pourquoi on croit que je suis devenu militaire. Elle trouva une seule phrase :

- Ils vont s'occuper de vous, ça c'est forcé.

Quand je lui demandai les nouvelles de mon grand-frère Hubert, elle me dit qu'il est à Koumassi, mais fréquent chez elle.

Le lendemain, je me rendis à la GESCO, chez Darboussier. Quand il me vit, il me posa la question suivante :

- Qui t'a montré chez moi ?

Surpris d'une telle question, je lui donnai ma réponse :

- Abidjan est petit, personne ne se cache.

Je ne sais pas s'il n'était pas content de ma visite, mais on ne parla pas trop. Je sortis de chez lui accompagné d'un de ses fils pour aller chez Valentine. Après les nouvelles, elle me remit le numéro d'Hubert.

Au Maroc, je rendis compte à Aubin. Je venais de trouver la position de mon grand-frère, mon grand-frère que j'avais perdu de vu depuis 1993, après le décès de son cadet. Aubin m'incita à l'appeler. Quand je le fis, il était content de m'avoir en ligne. Il me posait la même question que Valentine m'avait posée, celle de savoir si j'étais devenu militaire. La réponse fut la même que celle répondue à Valentine. Je profitai pour lui donner RDV chez notre cousine.

A plusieurs reprises, j'attendis le grand-frère mais il ne vint pas. Valentine me disait qu'on se loupait, ou j'arrive avant lui, ou j'arrive après son départ. Un jour je l'appelai, il me fit croire que c'était quelqu'un d'autre qui était au bout du fil, je lui fis savoir que je reconnaissais sa voix, mais

1 Prendre en bail : FI s'occuper de quelqu'un comme un étranger bienvenu.

c'était pas un problème si Hubert avait vendu sa puce.

Remarquant que le travail était trop pour Blandine seule, ses parents envoyaient leur nièce l'aider : une fille calme, jolie de teint noir et de petite taille toujours souriante. Elle s'appelait Yolande.

Juste à côté du bistro de Blandine une fille avait son appâtâmes pour vendre des friperies. Celle-là, son style m'avait plu soudainement. Elle s'appelait Jazzy. Je mandatai Débase pour faire le branchement, mais mon ami était retissant. Il me disait de foncer moi-même. C'est ce que je fis, mais, je remarquai qu'elle ne voulait rien gérer de sérieux avec moi, seulement me racketter. Or moi, je suis un chef racketteur, donc ça, ça ne marche pas trop avec moi.

Un après midi, assis dans le bistro de Blandine, Yolande fit une scène qui attira mon attention à tel point que je tombai amoureux d'elle. Ce jour-là, des jeunes avaient bu et étaient partis à son insu. Pensant aux représailles de sa tante, elle se mit à pleurer, disant :

— Celle-là, même cinq francs manque, elle parle sur les gens. Comment je vais rembourser les 300 francs là ?

Je me moquai d'elle, lui disant que pour trois cents francs, elle vidait les larmes de son corps. Si c'était mille francs, elle se suiciderait alors. Aubin n'était pas d'accord avec moi. Il lui remit trois cents francs, mais moi, je me moquais toujours.

Mon ami s'énerva contre moi, me disant que c'était méchant de ma part, mais moi, je savais ce que je faisais. J'étais plus touché par la situation. Je vis beaucoup en Yolande d'inexplicable, donc je voulais m'afficher dans son esprit, et ça a marché. Les jours qui ont suivi, quand elle me voyait, elle souriait, cela me reprocha plus d'elle.

Un soir en rentrant avec ses bidons, elle accepta que je l'accompagne, arrivé devant l'immeuble où habitent ses parents, je l'arrêtai et lui dis ceci :

— C'est vrai que j'ai l'habitude de t'emmerder avec ça devant les gens, mais ce n'est pas une plaisanterie. Ça sort de moi. Yolande, je suis amoureux de toi.

Elle me regarda un moment et me dit :

— Rentre chez toi ! Va dormir !

— On va en parler demain ? demandai-je.

— Rentre ! On a demain.

Le lendemain, je ne revins pas là-dessus. Même quand nous étions seuls, je me forçais à parler d'autres choses. Et puis aussi, y avait beaucoup de pointeurs, même Aubin et Débase étaient candidats, donc je ne voulais pas qu'elle me trouve trop sauteur.¹

Comme toujours de bouche à oreille, on prit le son que tout gbôhi était convoqué au mont Zatro, l'ordre du jour sera donné là-bas. Comme si c'était la radio qui avait annoncé la nouvelle là, tous les éléments étaient pré-

1 Pointeur : N. dragueur ; Sauteur : N. opportuniste.

sents : bôrô n'était pas bôrô,¹ ration n'était pas ration, dissua dans dissua. À neuf heures, nous rentrâmes dans le bar pour commencer la réunion, on avait été convoqués par Jeff, un responsable GPP.²

Sans même connaître l'ordre du jour, quand on a su que c'est le GPP qui nous a convoqués, on a pris ça en foutaises.³ Si je dis « on », c'est un peu trop dit. Mon ami Rocco, Malho, quelques éléments et moi avons pris ça en foutaise. Rocco se plaisait à dire haut et fort :

— Nous là ! Ce n'est pas Carl Lewis, on a tué rebelles⁴ !

Quand Jeff prenait la parole, je trouvais quelque chose à rappeler à Rocco qui se montrait aussi en bon Africain qui venait de se souvenir de quelque chose :

— Haaaaan !

A trois reprises, on fit la même chose. Jeff et ses éléments sortirent du bar et s'en allèrent. L'ordre du jour devait être un brassage FLGO-GPP, mais la réunion accoucha d'une souris. Tous les éléments étaient d'accord avec nous, même Requin qui me disait ceci :

— Ya le FLGO et ya le GPP, ça fait deux. Quelle idée de brassage ?

À quatorze heures déjà, nous étions assis dans le bandjdrôme de Blandine, suivant tous les gestes de Yolande. Je la voulais, cette fille, chaque jour, ça grandissait en moi.

Ayant doublé une cliente pour la confection de ses tables, celle-ci menaçait de faire arrêter Aubin, il s'enfuit aux Lauriers. Nous restâmes, Débase, Balançair et moi à l'atelier. Avant le départ d'Aubin, tonton Kouassi avait faire venir une jeune femme pour aider Pokou à la gérance de l'atelier. Elle était de la famille et sympa comme Pokou.

Par l'intermédiaire de J-P, je devins peintre parce que lui, il avait beaucoup de gombo sur ce job et quand il n'y avait pas de peinture, j'aidais un jeune maçon. Cela me démoisissait bien. Je pouvais inviter des amis à boire du bandji.

Débase continuait ce job de menuisier avec Anicet. Le vieux père qui a appris la menuiserie à Aubin, Balançair travaillait aussi avec eux. Au fait, Balançair voulait changer de prénom, il nous donna le choix entre Gbô et Sacha, on choisit Sacha.

Quelques mois après, précisément dans le mois de septembre, nous repliâmes au Lauriers. Au Lauriers, les éléments habitaient le Quartier 9. Aubin vivait dans une villa en construction, il en était le gardien. Il avait un comportement qui me déplaisait beaucoup, même au Maroc. Je lui avais fait des remontrances à ce sujet, mais la réponse de mon ami fut catégorique :

— Garvey, tu es mon ami et je t'aime bien. Si tu ne laisses pas mon af-

1 Bôrô : (*langage militaire*) la joie, les accolades ; Ration : (*langage militaire*) salutation militaire.

2 Jeff Fada, général du groupe d'autodéfense GPP.

3 On a pris cela comme une moquerie.

4 On compare le GPP avec Carl Lewis pour dénoncer le fait que le GPP est resté à Abidjan, parcourir la ville en faisant des pas-gyms.

faire de jeu de cartes, ça pourra gâter notre amitié. Excuse-moi, mais ne me parle plus jamais de jeu de cartes !

Depuis ce jour, qu'Aubin joue ou qu'il ne joue pas, j'enlevais mes yeux là-bas.

Un après midi, aux environs de quatorze heures, le capitaine Dhôlô se fit menotter par des flics pour vol de planches. Pakass qui était dans le secteur le vit, menotté avec les policiers ; les approcha pour demander ce qui se passait. Les policiers lui répondirent que c'était un voleur, rien d'autre, et voulaient continuer leur chemin, il leur barra la route.

Un jeune ayant vu le début de la scène, se dépêcha de venir nous appeler. En un temps record, les policiers se trouvèrent envahis par les quelques trentaines d'éléments présents, tirant de leurs mains le capitaine, les menaçant.

Au début, ils voulurent employer la force, mais quand deux furent désarmés et qu'un prit la fuite, les deux autres qui étaient restés en armes se mirent à demander des excuses. Ils devinrent encore plus petits quand ils surent que nous étions des éléments FLGO. Dezzy, un élément, prit la fuite avec le pistolet automatique qu'il avait arraché à un policier. Nous le poursuivîmes, le rattrapâmes et lui arrachâmes le flingue. Laisser un élément fuir avec une arme de dotation policière, mais on va oublier le statut de combattant là toute de suite !

Dans le gbangban, Dhôlô avait réussi à prendre la fuite et se réfugier dans une maison inachevée. Pour finir, les policiers voulaient leurs menottes pour rentrer. On fit venir le capitaine et ils enlevèrent leurs menottes. Avant de partir, nous sympathisâmes et ils nous remirent leur numéro de téléphone, une fois le dos tourné, chacun déchira le bout de papier qu'il tenait.

Franchement, notre comportement avait étonné tout le Quartier 9 de Lauriers. Arracher une arme à feu des mains d'un policier, c'est vraiment étonnant. Ils ignoraient que le policier avait reçu une formation qui l'interdisait de tirer sur une personne qui simplement le brutalise, c'était là notre point fort parce qu'on n'avait pas d'armes comme eux, sinon. C'était notre deuxième gbangban au Lauriers, et ça, ça a mis respect dans nous.

Au milieu du mois d'octobre, Aubin et Labile tous deux menuisiers, décrochèrent un contrat de plafonnage (un plafonnage en lambris). Le boulot fut tellement bien fait que même quand un professionnel rentrait dans la maison, il demandait le nom de la société qui employait le ou les ouvriers qui ont fait ce travail-là, tellement c'était réussi. À la fin du boulot, Aubin se fit doubler par Labile, mais mon ami n'est pas du genre à se bagarrer pour de l'argent. Il en parla quand-même à tout le monde, bon bavard qu'il est.

De ma sieste, je fus réveillé par un coup de tonnerre qui ressemblait à un tir d'obus. En sursaut, je me levai, jetai un coup d'œil dehors et revins me coucher. Le brouhaha qui suivit le coup de tonnerre me remit sur les pieds, je sortis de la villa. Il y avait beaucoup de bruit, tout le monde parlait en

même temps. Tu pouvais entendre ici : « C'est foutaise ! Ça les regarde ou quoi ? », Tu pouvais entendre là : « Mais la guerre là peut pas finir ! On est où là ? ». « Mais, qui a provoqué ses gars-là pour bavarder comme ça », je demandai à Grégoire qui me donna cette réponse :

- Licorne a bousillé nos avions, les MI24, les Sukoï toute la flotte !
- Mais dans quel coup ? demande-je surpris.
- On dit que Gbagbo a envoyé ses avions à Bouaké pour attaquer les rebelles, et puis Licorne a cassé les avions là.
- Han ! Donc tous les pilotes des avions sont morts ?
- Non, les avions se sont posé à Yakro, c'est là-bas qu'ils ont gbôlô¹ les bombardiers.
- Mais quel way ? Tout le monde est au courant et puis je dors, qui a donné le son ?
- Blé Goudé était à la télé. Ce qui est sûr, moi je n'ai pas regardé la télé, le son m'a trouvé dehors ici.

Me renseignant plus, je reçus l'information que les bombardiers Sukoï avaient été détruits par l'armée française, parce que c'était une violation du cessez-le-feu. Cessez-le-feu s'il y en a. Le fait de bombarder une zone alors que le processus suit son cours, je ne sais quel processus de quelle paix qui suit quel cours. S'il y a moyen de mater une rébellion qui n'a pas le droit d'être. Pourquoi s'imposer à cela ? LES BLANCS LÀ DOIVENT AVOIR UN AUTRE PROBLÈME.

A dix-neuf heures, un ami du quartier nous informa que le domicile du président était envahi par l'armée française et que tout le monde faisait mouvement là-bas. On était le 4 novembre 2004.

Rapidement nous formâmes un groupe et prîmes la route du boulevard. En chantant, tous les jeunes qui nous voyaient se mettaient dans le groupe. Arrivés au boulevard, nous croisâmes les jeunes d'Akouédo village et d'Attié campement ; le groupe s'agrandit. Ensemble, nous prîmes la route de la résidence du P. R.

Le boulevard bondait d'hommes, de femmes avec la seule et même idée : savoir pourquoi les avions ont été détruits et ce que l'armée française fout au domicile du président de la république.

Arrivés au carrefour de la Riviera II, nous prîmes la gauche. La foule s'agrandissait au fur et à mesure que nous avançons. D'autres pleuraient leurs portables qui venaient de disparaître ; certains, c'était leurs montres qu'on venait de leurs arracher du poignet.

Arrivés à la résidence du président, des gens nous empêchaient d'avancer plus loin. Ils nous disaient de reculer pour éviter que nous ne soyons blessés. Il y avait un hélicoptère dans le ciel noir, sans étoile, invisible, seul le bruit de son moteur donnait un peu sa position. Lançant des projectiles au sol, on ripostait je crois, parce qu'il y avait de projectiles qui montaient

1 Gbôlô : N. casser, détruire.

vers l'appareil.

Remarquant le lieu dangereux, Aubin et moi quittâmes pour nous trouver un peu plus en haut sur le goudron. De loin, tu pouvais entendre le moteur de l'hélico rouler, les projectiles monter et descendre, faisant fuir ceux qui étaient proches.

Nous retournâmes à minuit mais pendant que nous rentrions, d'autres venaient à la résidence. Je me demandais si un jeune était resté à la maison cette nuit-là. Au Lauriers nous trouvâmes nos amis, ils voulaient retourner à Cocody, mais je leur dis qu'on irait demain, que c'est demain ça va chauffer.

Nous marchâmes jusqu'à l'école primaire de Lauriers quand Aubin vit des bottes de fer devant un magasin, il en tira une botte.

— Garvey ! Viens m'aider ! dit-il.

— On n'a qu'à chercher djêh sec.¹ Laisse matériel ! lui conseillai-je.

— On prend ça d'abord ! Après on voit le reste !

— Non, laisse !

Il laissa tomber le côté qu'il avait attrapé. En colère, il se mit à marcher en direction du carrefour de la décharge. Je le suivis pour le calmer.

À notre retour près des amis, je tirai la même botte de fer. Pris un côté, sans même qu'on parle à Aubin, il prit son côté et nous emmenâmes le fer. Sanguinaire aussi nous suivit, aidé par un autre élément.

Le lendemain nous vendîmes les bottes et partageâmes notre butin. Décidément, à voir ce que nos amis avaient eu, mon ami et moi n'avions rien. Akalé avait eu un portable avec appareil photo, vidéo, ordinateur incorporés de marque Nokia ; il l'avait pris dans une voiture. Willy avait près de soixante mille francs, Marcelin avait un portable de marque Sony-Erickson, vidéo, photo incorporée, même Hailey le flaimard avait eu un Nokia 3310.

Nous on n'enviait personne, on avait notre argent sur nous. À neuf heures déjà, nous étions au niveau du CHU, direction l'Hôtel Ivoire. Arrivés à l'École des Arts, Aubin arracha le portable d'une jeune fille et se faufila dans la foule ; elle n'eut pas le temps de crier. Il était loin, je le perdus de vue moi-même.

Resté seul, je pris la direction de la RTI. Il y avait beaucoup de gens devant le portail. Il y avait de la musique. Ivoirien a fini avec amusement, même dans gbangban, il se fait plaisir. Je restai là jusqu'à l'arrivée de Blé Goudé dans un 4x4 avec ses gardes du corps.

Je regardais Blé Goudé en deux styles. Il me plaisait et il chauffait mon cœur en même temps. Il chauffait mon cœur quand je me souvenais ce que Pakass m'avait dit concernant son comportement à Yamoussoukro quand il avait dit aux patriotes de rentrer à Bouaké pour chasser les rebelles. A Yakro, quand ils l'ont approché pour lui proposer de faire quelque chose

1 Djêh sec : N. argent en espèce.

pour que les jeunes puissent manger, mon ami Pakass m'a dit que le général a dit qu'il n'a appelé personne. Je n'étais pas présent, mais je ne vois pas pourquoi mon ami va dire des mensonges sur son idole. Par contre, Blé Goudé me plaisait pour son courage, pour son franc-parler, à Abidjan, on dit : « c'est un gbê¹ man ».

Aidé de ses môtô-ba, le général s'arrêta sur sa voiture pour un petit discours. C'est le même discours que tu connais là : l'appel à la résistance, le rappel de la fin du colonialisme et la prise en charge de soi-même par soi-même. Je ne sais pas vraiment si ce Silue de Gbapê² chauffe mon cœur, c'est le symbole d'une jeunesse digne d'elle-même.

Il finit son discours avec ce cri de guerre :

— Héééé wéh !

Nous répondions en chœur : « Hé ! »

— Zakoubakouba³ !

Nous répondions : « Hou Ha ! ».

Après son discours, il se retira avec ses gardes du corps.

J'ai toujours su que l'ivoirien avait un sens aigu du patriotisme, mais ce qui se présentait à mes yeux me laissait damalban.⁴ Trouve Nash, elle va t'expliquer. Des gens, avec de la nourriture, de l'eau, remplis dans leurs voitures, distribuaient à tout le monde. Je croisai Kouassi Alex Bahi dit caporal Zinzin, un élément, près d'une voiture qui distribuait du pain aux sardines et des sachets Awa. Après nous être servis, nous quittâmes la RTI pour nous rendre à Mermoz. L'établissement ressemblait à tout sauf à une école. Tout avait été pillé, le feu avait été mis aux classes, la piscine était devenue publique. Beaucoup de gens y nageaient. Je ramassai quelques bouquins que je laissai sur une table au rez-de-chaussée pour continuer ma visite au premier étage. Là aussi, c'était le désastre. On avait détruit ce qu'on ne pouvait pas emporter, brûlé les papiers et emporté ce qui pouvait sortir sans se fatiguer.

À ma descente, les bouquins avaient disparu, il était dix-sept heures. Zinzin m'avait laissé en cours de route, il avait suivi une fille qui s'est montrée gentille à son égard.

Par ma connaissance des raccourcis, du collège, je me retrouvai au carrefour de la Riviera II. À 19 heures, j'étais déjà au Lauriers. Aubin avait laissé la commission de le trouver à Attié campement. Je le trouvai là-bas avec d'autres amis dans un maquis.

Comme le dit son nom, Attié campement était un petit campement Attié créée avant l'indépendance, mais avec le progrès, les maisons en banco avaient donné place aux maisons en briques ; l'électricité avait remplacé les lampes tempêtes et les puits ont laissé passer les tuyaux de la SODECI. Le

1 Gbê : N. vérité.

2 Un des sobriquets de Blé Goudé.

3 Zakoubakouba : cri de guerre qui annonce une chanson inventée par Blé Goudé

4 Damalban : N. ému (expression utilisée par la rappeuse ivoirienne Nash).

village avait un seul maquis, le maquis l'Horizon. Mes amis et moi bûmes plus de deux cassiers de bière. Les cigarettes ne se comptaient pas, elles venaient en paquets, les Dunhills. Chacun expliquait son aventure, comment il avait pu empocher quelques billets. Mais une seule et même remarque se faisait parmi nous tous, le comportement patriotique des ivoiriens.

À minuit, nous rejoignîmes Lauriers pour payer le crédit du sommeil.

Le lendemain, ayant son numéro, j'appelai Pokou. On causait un moment et il m'apprit que Yolande était à côté. Je lui demandai de me la passer. Je la saluai et on revint à nos moutons. Yolande me dit qu'elle ne pouvait pas se prononcer au téléphone quand je viendrais on en parlerait.

Je laissai Yolande pour appeler Alain. Quand je l'eus, elle m'informa que mon ami Franck avait eu un ordinateur dans gbangban là. Au lieu de s'arrêter, elle me demanda ce que j'avais eu aussi car elle voulait un portable. Pour l'éviter, je lui dis que je serai à Yopougon aujourd'hui. Je lui dis au revoir et je raccrochai. On était le 6 novembre. A dix heures, nous prîmes la route pour la RTI. Décidément, Aubin avait la chance. Juste après l'École des Arts. Il a arraché un portable à une fille qui ne gagna même pas le temps de crier. Il s'était faufilé dans la foule, cette fois, je le suivis. Au lieu de la RTI, nous mîmes le cap sur l'Hôtel Ivoire, visiblement toute la foule s'y rendait.

À l'Ivoire, ce n'était pas foule, mais marée ivoire. Tout Abidjan était là. Je me demande même si Anyama, Dabou, Bassam, Bingerville n'étaient pas présents aussi, ouais ! Il y avait vraiment foule. Je vis des femmes nues, à part un petit kodjo pour cacher leur sexe, les bôtchôs¹ étaient dehors. Aubin me tira de mon affairage² :

— Viens ! Approchons-nous du Score là ! On, dirait que les gens s'approchent à casser ça.

Tu sais, compagnon, l'ivoirien n'envie personne mais si tu le cherches, il a affaire à toi, à ta famille, à ta maison, à tes biens, même à ta vie.

Quand nous nous approchâmes, nous nous arrêtâmes sous les arbres à quelques mètres du supermarché. On ne pouvait aller plus loin. Des soldats français gardaient le supermarché. Armes au poing, ils étaient sur le toit, devant. À les voir, on sentait qu'ils étaient très excités. On les lançait des injures à l'Abidjanaise.

— Ho ! Peaux grattées là ! Vos mères cons ! Les bah-bièh là !

Un jeune dans le groupe nous donna ce conseil :

— Les gars ! Ils ne connaissent pas ça là. Dites-leur fils de putes, et faites comme ça !

Un poing et tu dresses le majeur. S'il y a une injure qui fait mal à blanc, ça dépasse pas ça là. Visiblement, ça avait fait effet. Les soldats étaient énervés, un nous pointa son arme dessus.

1 Bôtchôs : N. des fesses.

2 Affairage : N. commérage.

Connaissant le pouvoir de Dragon, je tirai Aubin et nous nous mîmes juste derrière lui. Dans un périmètre de 150 m², Dragon pouvait nous faire éviter les balles grâce à sa queue de buffle.

« Fils de putes » était devenu la principale injure. Moi, je ne parlais plus, je suivais tous les gestes des soldats français, toujours derrière Dragon. Cette fois j'avais ma main sur son épaule. Personne ne pouvait s'approcher du supermarché, donc, je proposai à Aubin qu'on allât à la RTI. D'après les gens, il y avait un concert.

Sans discuter, mon ami me suivit. Nous croisâmes Tao Guy alias « Caporal Crapaud », un élément. Il ressemblait vraiment à un crapaud. Nous restâmes plus d'une heure devant la maison de la télévision. Tout à coup, Aubin brancha cette idée :

— Les gars ! Allons chercher un Jeff' ! Moi, je veux me décaler. Crapaud nous dit qu'on était à quelques pas de son quartier et que là-bas, on pouvait avoir du joint pour acheter.

Nous le suivîmes. Avant d'atteindre le bureau de la SODECI, des stands avaient été dressés par des patriotes. Tu pouvais lire « xénophobie kro, anti-chirac kro, anti-français kro » etc.

Crapaud nous avait dit qu'on était à deux pas de son quartier, mais il nous fit marcher jusqu'au resto BMW avant de rentrer dans le quartier auquel le restaurant donnait dos. Nous traversâmes le quartier pour nous trouver dans un bas-fond. Ce côté de Cocody m'était inconnu malgré que j'étais un maire d'Abidjan, je ne savais plus où on était.

Nous étions sept : Aubin, Caporal Crapaud, Ménégbé Pierre alias « Primpé », Kouakou Koumé Sévérin alias « Assêkpèyou », deux jeunes qui nous ont suivis, et moi.

En sortant du bas-fond, Primpé arracha le portable d'un inconnu. Quand celui-ci voulut reprendre son mobile, il lui montra la manche de la machette qu'il portait sur lui, le jeune se calma net.

Quand il prenait le portable du jeune, nous avons fait mine de ne pas le connaître, nous l'avons dépassé comme si on ne le voyait pas. Mais on venait de commettre une grosse erreur. On avait agi en terre inconnue, et s'il y avait une réplique ?

Nous sortîmes dans un quartier, un quartier qui n'avait rien à voir avec Cocody, on dirait Port Bouët II avant bitumage.

Après son acte, je pris la machette de Primpé que je mis sur moi. Dans le quartier, je remarquai qu'une foule se formait petit à petit derrière nous. Après quelques minutes de marche une voiture barra la route à Aubin, Sévérin et moi ; les autres étaient loin devant. L'homme qui sortit de la voiture était un gendarme, kalache à la main. Il nous arrêta et nous fit asseoir, pour nous demander qui a pris le portable du jeune qu'il nous montra. Directement, Aubin demanda au jeune si c'était nous qui avions pris son

1 Jeff : N. du cannabis, un joint.

portable. Le jeune répondit non, mais l'auteur marchait avec nous. Le gendarme décida de nous fouiller. Il commença par Aubin. Il sortit de la poche d'Aubin un portable sans puce. Mon ami essaya d'expliquer que le portable lui appartenait mais en vain, le gendarme l'avait mis en poche. Au tour de Sévérin, il ne trouva rien sur lui, il le fit asseoir. À mon tour, il sortit la machette dissimulée sous mon tricot, ce qui fit crier la foule :

— C'est des rebelles ! On va les tuer !

J'essayai d'expliquer au corps habillé que je portais cette machette à cause des français, mais c'était des paroles en l'air. Le gars ne m'écoutait plus. Il nous demanda de le suivre. Nous le suivîmes jusqu'à un kiosque à café, et nous fit asseoir à terre.

À peine assis qu'un véhicule de la CRS gara. Les policiers descendirent pour savoir ce qui se passait. Le gendarme nous présenta comme étant des voleurs, et au lieu de moi, il désigna Sévérin comme étant le porteur de la machette.

L'un des policiers prit la machette de la main du gendarme et du plat, se mit à chicoter mon ami. Un autre me versa l'eau de vaisselle du kiosque dessus, j'avais des morceaux de macaronis sur la tête, de l'huile dans le tee-shirt. Ils demandèrent la permission au gendarme de nous emmener, ce qu'il accepta. Je remerciai le ciel de nous avoir enlevés des mains de cette foule qui pouvait nous lyncher à mort. Dans le véhicule, les flics nous demandèrent notre ethnie et d'y prier car ils allaient nous abattre. Aubin et Sévérin prièrent en Baoulé, moi je dis ceci en gouro :

— Anzi balé ! déh an ka wi dou klê lè lo, té i wo vou wan djè lo !¹

Ils nous envoyèrent dans une brousse, sur un chantier. On me mit à genoux, Aubin n'arrêtait pas de pleurer en disant :

— C'est mon frère de sang ! Pitié, ne faites pas ça, pitié !

J'étais calme, à genoux attendant ce qui allait se passer. Je n'avais pas peur parce que je savais que si on devait me flinguer, je ne souffrirais pas et je n'entendrais pas le bruit, j'allais mourir net, parce qu'à genoux, c'est dans ma tête qu'il allait titrer. Un policier dit ceci à Aubin :

— Toi, tu ne pleures pas pour toi, c'est pour ton ami qui t'inquiète ?

Il tira sur le levier d'armement de son arme, son collègue jeta un regard. Un regard interrogateur, le regard disait : « Qu'est-ce que tu veux faire ? A-t-on le droit ? ». J'ai vu cette série de questions dans le regard du policier. Ne pouvant supporter le regard de son collègue, il sourit et rengaina son arme.

Les trois flics cassèrent des branches et se mirent à nous chicoter avec. Quand tu te fais bastonner par les corps habillés, crie, pleure pour les dissuader, sinon ils pourraient te tuer. Regarde nous crier sous les coups de ces petites branches !

Ils nous laissèrent là, démarrèrent leur voiture et partirent. Quand ils sortirent de notre champ visuel, les pleurs donnèrent place à des rires. Moi

1 Seigneur mon Dieu ! Si je n'ai rien fait, ne les laisse pas me tuer.

je ne riais pas. Je voyais toujours ce regard qui nous avait sauvés. Parce que si j'étais abattu, ils n'épargneraient pas mes amis, ils allaient tous nous tuer. Merci mon Dieu parce que tu étais présent.

Nous sortîmes du coin, après quelques minutes de marches, nous vîmes la porte du Zoo, je réalisai alors que nous n'étions pas loin d'Abobo. Je lavai mon T-shirt avec des sachets d'eau qu'Aubin avait acheté. Lui seul avait su cacher son argent.

Ah ! J'oubliais, compagnon. La veille, Séverin avait eu une bague en or avec six petits grains de diamant. Ne pouvant la confier à personne, il l'avait portée. Un des policiers lui l'a prise au doigt. Lui-là, il devait être bijoutier avant d'entrer à la police.

Nous marchâmes jusque devant la gendarmerie Agban avant que je ne réalise que j'étais torse nu. Je m'habillai. Des 220 logements, nous prîmes le pont de Washington, direct carrefour La Vie. Personne ne voulait retourner à l'Ivoire, surtout qu'on entendait des coups de feu, on voulait rentrer aux Lauriers, expliquer notre calvaire au gbôhi. Arrivés au niveau de l'École de la Gendarmerie, une Mercedes gara devant nous, l'homme au volant sortit la tête et nous demanda de monter. Mes amis et moi nous regardâmes, le type insista :

— Les patriotes ! Montez ! Je vous dépose !

Nous montâmes, merciâmes le type et prîmes place.

— Ne me remerciez pas ! C'est la patrie ! Où allez-vous ?

— À Akouédo !

— Je vais vous laisser au carrefour de la II, je vais à Attoban.

Franchement, si ce n'était pas patriotisme, mômô là ne nous prendrait pas dans sa voiture. Trois gros garçons, bien sales, dans une Mercedes dernier cri ! Vraiment, la patrie avait besoin de tous ses enfants. Il était dix-sept heures.

La voiture stationna au carrefour de la Riviera II, nous dûmes merci au type et descendîmes, et continua son chemin, un tonton propre, tu sais même qu'il a l'argent. Arrivés au niveau de la station Pride Petroleum, Aubin me fit cette confidence :

— Mon frère de sang, la mort a marché jusqu'ààà pour venir nous faire comme ça. Agitant sa paume près de mon visage, comme pour demander à quelqu'un qui est sonné « Est-ce que tu me vois ? ». Deux pas encore, on était morts. Mon jumeau, j'ai crou jeton, arrivons au PK 9, on djô dans le premier maquis, on doit verser de l'eau pour dire merci à God.¹

Fait comme dit, nous prîmes place dans le premier maquis de 9 km, nous commandâmes trois bières que nous bûmes sans modération, commandâmes encore trois autres, je m'adossai dans ma chaise, le regard dans le vide :

— Donc j'allais mourir comme ça ? Cadeau !

1 Crou : N. cacher ; PK 9 : quartier précaire après le barrage du Riviera III ; Djô : N. rentrer.

— Mon vieux père, Garvey, dit Sévérin, s'ils tégnessaient sur toi, ils allaient nous douff nous tous.¹

— Tout ça là, à cause de Primpé, ajouta Aubin. Tu es venu chercher gban ou bien tu es venu tomber sur lallé ?²

— Lallé-là, repris-je, on arrive, tu prends avec lui !

— Garvey, ne gaspille pas ta salive ! Lui-même, il est là-bas et puis son cœur est témoin, faut pas trop parler !

Nous bûmes jusqu'à neuf bières et reprîmes notre chemin pour Lauriers. Arrivés aux Lauriers, Aubin prit le portable avec Primpé, lui promettant de lui envoyer sa part une fois le portable vendu.

La même nuit, mon ami vendit le portable. Nous fîmes le partage à trois, nous les trois miraculés. Le lendemain on reçut l'information que les français avaient tiré sur les patriotes, et que l'histoire prenait un autre visage.

Ma position à genoux d'hier soir était encore fraîche dans ma tête. L'idée de retourner à l'Hôtel Ivoire ne frôlait même pas mon esprit. J'étais encore sous le choc en esprit, je préfèrai rester au quartier. Aubin aussi était resté.

Aux environs de quatorze heures, je fus surpris de voir Boly Ange, un élément qui n'avait jamais mis les pieds au Lauriers. Il était entré en famille après notre retrait du premier bataillon.

Boly Ange s'entretenait avec d'autres éléments. Au départ, je ne tins pas compte de leur position. Je saluai Ange et il me donna des nouvelles brèves puis je continuai mon chemin. Une heure après, je revins les trouver. Le gbôhi avait augmenté. Je m'approchai et on me donna place. Boly continuait de parler :

— Vous voyez non ? Au moins là-bas on peut nous voir. Maho dans ses discours a toujours dit que le FLGO était à l'ouest ; que ceux qui se proclament FLGO hors de l'ouest sont des menteurs. Il a oublié qu'on n'est pas guéré, nous autres. On nous a pris à Abidjan ici pour aller à l'ouest.

— Qu'est-ce qu'on doit faire ? lui coupai-je la parole.

— On doit aller prendre position au Centre émetteur d'Abobo, répondit-il.

— Comment ça, prendre position ? Demandai-je.

— La radio, la télévision dépendent du Centre émetteur. À savoir même si téléphone ne dépend pas de ça, c'est un endroit sensible. Les policiers et les gendarmes prennent garde là-bas, donc nous, on va d'abord comme les patriotes, après on fait partir les patriotes et puis on est callé.

— Han ? ! M'étonnai-je.

— Je te parle de quelque chose ! J'ai déjà touché des vieux pères qui sont d'accord.

Boly Ange est garde du corps d'un guru,³ je suis sûr qu'il sait de quoi il parle, je lui dis ceci :

— On va s'asseoir pour voir comment on va gérer ça. Si on doit rentrer

1 Tégnessaient : *N.* tiraient. Douff : *N.* : tuer.

2 Gban : *N.* le joint, le cannabis. Lallé : *N.* téléphone portable.

3 Un guru : *N.* un chef, un patron, quelqu'un qui a de l'influence.

comme à la cathédrale.

— Un un, deux deux quoi ! dit un élément.

— Voilà ! Comme ça même est propre !

Je dis au revoir à Ange en lui promettant que dans moins de cinq jours, le Centre émetteur d'Abobo sera envahi.

Le soir, je convoquai une réunion et demandai à mes amis qu'on se retrouve au Centre émetteur d'Abobo, mais, le plus discrètement possible, pas en grand groupe. On devait faire comme à la cathédrale : un groupe de dix par heure.

Si j'ai une bonne mémoire, je crois, dans la nuit du 4 novembre, un car était rentré au Lauriers. Le jeune homme qui l'a escorté avait dit que Kanga Jules demandait des éléments pour aller à l'ouest. Quand il a entendu « ouest », Braco voulut mettre feu au car. Je lui dis qu'il n'avait pas besoin de bruler le car, car chacun avait son volant entre ses mains. Celui qui veut partir peut partir, n'empêchons personne ! Braco me comprit et oublia son idée. Nous laissâmes le car garé au Quartier 10 et nous descendîmes au 9.

Le lendemain matin, le car était parti avec des éléments, même Braco qui voulait mettre le feu au car, était parti aussi. Je ne savais pas où ils allaient, mais je demandais à Dieu de les accompagner afin qu'ils arrivent à bon port.

Peu à peu, les éléments faisaient mouvement sur Abobo. J'arrivai à Abobo le 10 ou 11 novembre si j'ai une bonne mémoire.

Le Centre émetteur était vaste. Les employés y logeaient. Je fis une petite ronde pour voir ce qui protégeait le Centre, mais les fils électriques posés sur la clôture ne fonctionnaient pas, coupés par je ne sais qui. Il y avait des trous de balles dans le grand portail. Rien ne protégeait le Centre, à part ce grand portail qu'on pouvait fermer en cas de quoi.

Wilson, dans ses cours, nous avait dit que quand vous devez sécuriser un périmètre, voyez d'abord ce que ce périmètre a pour sa propre sécurité. Les caméras, les grilles électriques, tout ce qui protège le coin avant votre additif à la sauce. Le Centre n'avait rien.

Qui ! ? Oui compagnon ! C'est vrai tu as raison, ta question sur Wilson, c'est vrai, laisse-moi te dire qui est Wilson !

Avant même le gbangban des blancs, certains parmi nous avaient des comportements qui déshonoraient le gbôhi. Ils agressaient, volaient, c'est vrai qu'ils évitaient les habitants, mais n'empêche qu'ils agressaient. À chaque réunion, les habitants de Lauriers se plaignaient de notre comportement. Bruno, un gendarme, habitant du Quartier 9, était notre avocat. Il disait que c'est parce que nous ne trouvons rien à faire que nous agissons ainsi et que si on nous confiait la sécurité du quartier, peut-être qu'il y aurait changement. Tonton Bruno nous avait entretenu sur ce fait, celui de nous organiser pour la sécurité du quartier. Mais quelle que soit la beauté des grains, un seul pourri élimine tout le sac. Les vols continuaient, d'autre habitants disaient que Bruno était notre complice voilà pourquoi il nous

défendait fort fort là.

Excédé par les propos des voisins, le vieux père nous inscrivit, nous tous, quel que soit notre nombre, à l'Académie de Sécurité Professionnelle (ASP) à Adjamé. Avec ses propres moyens, ouais ! Le vieux père était prêt pour nous. Notre situation lui faisait pitié et c'était lui sa façon de nous aider.

C'est à l'ASP que je connus Wilson, l'encadreur général de l'académie. Il était mince, petit de taille par rapport à moi qui fais 1m86 bien sûr, noir, les muscles bien saillants, même le plus bougnoule retenait les leçons de Wilson, un vrai pédagogue. C'est avec lui que j'ai ajouté les techniques de sécurité à ma connaissance des armes. Wilson est un as de la sécurité et je suis sûr qu'il a plus que le deuxième dan.

J'arrêtai d'aller à l'académie quand je fus nommé chef de dispositif et trésorier. Attends ! Je t'explique. Les patriotes avaient libéré le Centre, nous étions restés avec les gendarmes et les policiers qui ne se gênaient pas de notre présence. Au contraire, ils étaient heureux de nous voir avec eux. Ils pouvaient se reposer enfin.

On avait placé un corridor au carrefour de la mosquée à plus de quatre-vingt mètres du Centre, et un autre devant le portail.

Boly Ange avait nommé Gabélo adjudant de compagnie et c'est lui qui reçut la première recette de notre corridor. Mais Gabélo ne pouvant tout gérer seul, rassembla les éléments et leur dit :

— Voici le premier jeton du corridor, je le remets à Yah Bi, il est votre chef de dispo et trésorier. Je ne serais pas toujours là, je dois faire les courses avec Boly Ange. S'il y a des réclamations, faites-les en même temps !

Grégoire leva la main :

— Si on doit avoir un chef de dispo et trésorier, je préférerais que ce soit Garvey, lui il est sage et permanent.

Grégoire ne finit pas sa phrase que tout le gbôhi se mit à crier :

— On veut Garvey ! Mettez Garvey !

Je croyais rêver, c'est vrai que mes amis me respectent, mais je ne savais pas qu'ils avaient autant de considération pour moi. Au lieu d'être ému, j'étais étonné. Gabélo me fit face, me tendit l'argent et me dit :

— Garvey, tu es le chef de tout ce dispositif. Je me demande même si tu ne seras pas l'adjudant de compagnie parce que je serais beaucoup absent avec Ange.

— Garvey ! Tu es adjudant de compagnie ! Crie un élément dans les rangs.

— J'ai remis cinq mille francs à Garvey, Gabélo s'adressant aux éléments, vous lui verserez cinq mille francs par jour, il me rendra compte.

— Comment ça ? ! demanda un élément.

— Comment comment ça ? répliqua Gabélo, il va me mettre au courant et c'est tout, c'est lui qui s'occupera du reste.

Personne n'ajouta un mot. Gabélo me demanda si j'avais quelque chose

à dire aux éléments. Je leur fis face et commandai un garde-à-vous,

— Repos !

— Je vous remercie les gars, commençai-je. Je vous remercie d'avoir eu confiance en ma personne, c'est la preuve que personne n'est supérieur à son ami ici. Je ne vais pas être long. Ce que je veux aujourd'hui et toute de suite, est que vous vous mettiez en sections. Faites vos sections quel que soit votre nombre dans chaque section. Faites ça kaba kaba et apportez moi la liste. Disposez !

— FANCI !!

Voilà comment ton compagnon est devenu chef de dispo au Centre émetteur d'Abobo.

Après deux heures, je reçus la liste de toutes les sections. Six sections furent formées : la section P.C. Crise, la section Anaconda, la section UIR, la section JET7, la section Michigan, la section Colombie. À la tête de chaque section, je plaçai un chef choisi par les membres de sa section. Je fis un chronogramme de faction pour chaque section et je laissai la section Anaconda terminer sa faction puisque c'était elle qui gérait la journée là. J'augmentai les corridors. En plus du corridor du carrefour de la mosquée que j'ai nommé corridor nord, j'ai placé le corridor Sud qui était au carrefour en allant au commissariat du vingt et unième arrondissement et le corridor Rail juste à la sortie du terrain de football de la gare de trains. Le chef de section plaçait ses hommes sur chaque corridor nommé.

Le lendemain matin, la section descendit avec vingt pains. Au rapport du matin, le chef de section me remit les cinq mille francs, plus mille francs pour moi-même, je profitai pour faire un rassemblement de toutes les sections.

— Bon ! Les bandits ! Je ne voulais pas faire un discours journal hier voilà pourquoi j'ai été court dans mes propos. Voilà ce j'ai à vous dire ce matin. Pour ceux qui ne savent pas, on est à Abobo. Abobo Derrière Rail, partie la plus hostile aux idéologies du parti au pouvoir, on va être provoqué sous tous les angles. J'espère que vous avez bien vu les trous qui sont dans le grand portail là. C'est pas pour laisser passer l'air, c'est des balles. Ce qui veut dire que le coin a déjà été attaqué une fois. Je tiens à vous informer que s'il y a cent rebelles à Bouake, au moins cinquante viennent de Derrière Rail, soyons donc vigilants et respectueux !

— Voilà un autre point, continuai-je, si vous prenez un homme qui a une arme à feu ou blanche, apportez le moi. Je vais décider de son sort. On est ici avec les gendarmes et les policiers, eux ils me diront ce que je dois faire.

— Eh ! Chef, m'adressant au chef de la section Anaconda, comment tu as eu tes pains là ?

— J'ai dit au gérant, dit-il, qu'on est au Centre émetteur pour sécuriser le secteur et qu'on aura besoin de pain tous les jours, il a dit que ya pas drap.

— Si c'est ça, c'est bon, je vais voir si je peux faire une ou deux sections

de patrouilles jusqu'au niveau de la boulangerie là, dis-je. Et puis les gâ-teurs de noms là, ceux qui au lieu de faire leur boulot vont improviser là, je ne peux les radier, je ne suis pas Maho, je ne peux les emprisonner, je ne suis pas Ange Kessi.

— Tu vas faire quoi alors ? Me demandèrent les éléments en chœur.

— Quand ça va arriver, vous allez voir ce que je vais faire.

Malgré que le secteur commençait à se sécuriser, je sentais un faible effectif de mon dispo. Le car de soixante-dix places envoyé par Kanga Jules la semaine avant avait emmené près de quarante éléments. À mon effectif, j'avais adopté deux éléments : Gnakouri Patrick alias Patcko et Kouakou Kouame Severin alias Assêkpêyou, des jeunes qui avaient sympathisé avec le gbôhi depuis Lauriers. Ils se sont portés volontaires et je n'ai pas hésité à les prendre. Certains leur disaient qu'ils étaient de passage, qu'ils quitteraient les rangs quand le gbôhi serait au complet. Moi je les rassurais, leur disant que c'était moi qui les avait choisis, qu'ils n'avaient rien à craindre.

Je fis la remarque à Gabélo qui à son tour fit signe à Ange qui m'apporta près de 40 éléments d'une unité d'auto-défense basée à Abobo : l'unité MI-24.

Deux semaines après ma nomination, je me rendis à Yopougon avec Aubin pour voir Pokou, surtout voir Yolande.

Nous arrivâmes au quartier à 14h. On dirait qu'ils s'étaient donnés RDV, tous les amis ou presque étaient présents : Cooper, Toussaint, Zagadou, Pokou et la majorité de ses petits étaient versés dans le bistro de Blandine ; Yolande était là aussi.

Dans la joie, nos amis nous saluèrent et nous donnèrent place. L'alcool se mit à couler à flot. Je mis Pokou au courant de notre position à l'émetteur d'Abobo et ce que nous faisons.

— Abobo est dangereux hein ! Mon petit, me conseilla-t-il.

— Laisse ça mon vieux ! Nous-mêmes, on est le danger en personne, lui dis-je.

Voulant commander la boisson, je demandai Blandine, Cooper me répondit :

— Appelle le Q picot¹ !

— C'est qui ça ? demandai-je.

— Il parle de Yolande, me répondit Toussaint.

— Tu es malade ! m'adressai-je à Cooper, plus jamais !

— Hi ! hi ! hi ! J'ai oublié ! dit Cooper.

— Tu as oublié quoi ? demanda Toussaint.

— Mon frère, j'ai oublié !

Je souris pour détendre l'atmosphère, Yolande fit son entrée dans le bandjdrôme.

— Yoyo ! Voici Garvey ! Tu parlais parlais là, dit Toussaint. Il est venu oh !

1 Q picot : N. (Yopougon) fesses rebondies.

Elle sourit et me salua. Yolande souriait à tout, pas qu'elle est stupide, mais elle prenait tout avec le sourire : menaces, injures, appréciations. Yolande me plaisait parce que son comportement rimait avec celui de ma mère. Elle ne s'était jamais disputée avec mon père. Je suis leur dernier enfant. Ils se sont dit oui à la mairie d'Attécoubé en 1979. Le jour où ils se sont disputés je devais avoir 3 ans. Leurs voisins étaient très étonnés. Ils ne les avaient jamais vu se disputer. Ma mère était souriante et discrète, c'est ce que j'ai vu chez Yolande et qui me tire molo-molo vers elle.

La boisson de Yolande finit à 19h. J'étais heureux que ce soit vite fini, question de gagner le temps de bien causer avec elle, surtout que tous nos amis étaient partis. Ayant interrompu ma causerie avec Pokou à l'atelier, je trouvai Yolande dans son bistro, rangeant ses bidons, je m'assis sur une table, près d'elle :

— Go ! dis-je, je suis là, réponds moi !

— Laisse-moi finir de ramasser mes bidons ! dit-elle.

Abaissée, je la pris par la main et la mis dans la position arrêtée.

— Dis-moi quelque chose ! Je ne peux plus attendre, s'il te plaît !

— J'ai compris.

— Tu as compris quoi ?

— Mais ce que tu m'as dit !

— Tu as compris comment ?

— Je suis d'accord ! Garvey !

Je ne sais pas comment dire, mais toutes les paroles se sont bloquées dans ma gorge, je la regardai un moment et je la pris dans mes bras.

— Laisse-moi t'embrasser pour être sûr que je ne suis pas en train de rêver !

La tête abaissée, elle souriait, mais sa bouche évitait la mienne. Je me suis arrêté pour éviter de balader ma bouche de gauche à droite. Elle leva la tête et m'embrassa, j'en fis autant. Après ce geste, j'étais comme quelqu'un dont on avait retiré la langue. Je ne pouvais placer aucun mot, rien dire de plus à Yolande.

Ayant fini de ranger ses bidons, je l'accompagnai jusqu'à son immeuble. Je montai l'escalier et la laissai devant son appartement. Cette fois, elle ne s'opposa pas au baiser que je lui tendis. On s'embrassa propre. Cette nuit-là, un homme qui avait reçu un milliard de francs n'était pas plus heureux que moi, ya de quoi, être heureux ; entré à vingt-deux heures, je dormis à une heure.

À neuf heures, Aubin fit un direct sur Lauriers. Je restai, je lui avais dit que j'allais passer voir Alaine. À dix heures, j'étais chez Alaine, elle me reçut joyeuse :

— Hum ! On dit quoi ? ! Mon mari qui a les foutaises !

— Laisse ça, ça va aller !

Elle m'offrit à boire, afféragement commença.

— Francky a eu ordinateur avec unité centrale ! Il a tout mis dans la

drogue. Est-ce que tu sais que ton ami est devenu junkee¹ ?

— Tu dis quoi, demandai-je surpris.

— Je te parle, Alexis l'a mis dans pao.² Quand tu vas le voir, toi-même tu vas remarquer qu'il a maigri comme ça !

Francky, Alexis et moi étions inséparables avant que j'aille à l'ouest. Je me plaignais du fait qu'Alexis se tapait à l'héroïne. J'interdisais Francky de suivre Alexis dans son tempo. Francky est grand mais il n'a pas de décision. Des gens qui veulent faire ceci, et quand tu leur dis fais cela, ils laissent leur « ceci » pour faire ton « cela ». Des gens indécis. Si c'est comme ça que Balance agit, c'est que c'est pas bon hein parce que c'est son signe.

— C'est après je vais prendre pour moi avec lui, dis-je.

— Mais ! Et toi-même ? demanda Alaine.

— On n'a pas eu le temps de voler, on était occupé à protéger, dis-je calmement.

— Qui a parlé de voler ? J'ai dit Frank a eu ordinateur !

— Lui il travaille chez Google ? Nous, on nous a donné un portable chacun pour qu'on soit plus rapide en cas de quoi.

Alaine laissa ce débat pour un autre concernant le comportement des soldats français. Ils avaient tiré sur des gens à mains nues. Je la laissai pour aller me dégourdir les jambes dans le quartier, chercher un peu Francky, je ne tardai pas à la croiser :

— Eh ! Dah gou³ ! C'est comment Garvey ?

— Je suis venu prendre mon co⁴ ! dis-je, on m'a parlé pour l'bordi.

— Ouaiiis ! Mon frère de sang ! C'est rentré dans dose !

— Dans dose ? Mais depuis quand ?

Mon ami m'expliqua qu'il avait eu un ordinateur qu'il a vendu à cent cinquante mille francs. Avec cet argent, il avait consommé l'héroïne ; il ne comprenait pas qu'il devenait accroc à la came.

— Mais, donne-moi quelque chose ! insistai-je.

Le môgô me dit que l'argent est fini en trois jours à compter du 5 novembre, donc on ne devait plus parler d'argent où le mois est en train de mourir là. Je laissai Francky, le cœur noué. J'avais pitié de lui. J'ai déjà vu ce que l'héroïne avait fait à plein de mes amis. S'accrocher à l'héroïne, c'est comme se marier à la déesse des eaux, ya pas différence.

Arrivé chez elle, je trouvais Alaine étendue sur son lit, regardant la télé. Je me couchai auprès d'elle. On ne s'opposait à mes caresses. Je rabattis la porte. Alaine était le genre de femme « passe quelques jours » et je remarquais ça. Trois jours ensemble suffisent pour qu'on se bagarre. Donc je laisse un peu de temps pour venir la voir, là, elle est toujours contente de me voir.

1 Junkee : *N.* (anglais) quelqu'un qui est accroché à l'alcool, les drogues, même de la nourriture.

2 Pao : *N.* héroïne.

3 Dah gou : *N.* (bête) frère, fils de ma mère.

4 Mon co : *N.* mon droit, ma part, mon dû.

À dix-sept heures, à mon réveil, Alaine avait fini de préparer, balayer devant sa porte. Je la trouvai remplissant ses bouteilles de koutoukou, l'heure pour aller vendre approchait.

Après mon bain, je mangeai et trouvai Alaine au Bord.¹ Déjà, elle, à dix-huit heures là, avait sa table bondant de clients. Sans m'asseoir, je lui dis au revoir et pris la route du Score pour gagner mes raccourcis et vite arriver au Maroc. Je n'avais pas vu Yolande le matin quand je sortais. J'arrivai au quartier Maroc à dix-neuf heures. Mes amis étaient chez Blandine ; c'est le seul coin où on peut se croiser et gérer cool entre amis. Je les saluai, Pokou m'informa qu'Aubin l'avait appelé pour lui dire qu'il rentrait au camp

— C'est depuis ce matin qu'il voulait te dire, répondis-je, mais tu n'étais pas encore arrivé, moi je retourne à Abobo demain.

Finissant de remplir mon gobelet, je pris place juste auprès de Yolande.

— En forme ? la taquinai-je

— Oui, ça va.

— C'est comment ? On marche un peu ! Blandine est là.

— D'accord allons-y !

Se levant elle prononça de mots en tangouanan,² Blandine hocha la tête.

— Hum !

«Hum», c'est le seul son que j'ai entendu de la gorge de Blandine. Je fis un petit signe à Pokou et suivis Yolande. Nous montâmes au niveau du maquis La Ligue Des Pros et descendîmes vers le supermarché Jet Promo. Jetant un regard dans les environs, je vis la lumière rouge d'un hôtel, je regardai Yolande.

— Quel coup, on fait un saut ?

— Je ne fais pas de saut à l'hôtel, me répondit-elle, j'y passe la nuit et puis ce n'est pas encore le moment.

Je n'avais que mille francs pour mon transport mais j'ai essayé pour voir. Je voulais en même temps savoir comment elle réagirait. D'autres m'auraient giflé, d'autres auraient accepté sans rien ajouter.

Nous descendîmes au carrefour du bar le Le Tonus. Là, nous croisâmes Hermance, une fille du quartier, bien bavarde, elle nous salue :

— Vous-là, vous êtes quitté vous baiser !

Yolande sourit, j'agrémentai :

— C'est ce qui se passe entre homme et femme, non ?

Hermance laissa ce débat pour m'en prendre un autre concernant un jeune avec qui elle avait disputé et qui était chaud pour la kpacler. Hermance nous amena chez elle pour qu'elle écrive un numéro qu'elle me remettra pour que je l'appelle pour m'informer de la réaction du jeune. Elle nous laissa devant la porte et rentra pour prendre le numéro. Je m'assis sur une petite clôture de 80 cm et je tirai Yolande entre mes jambes. Les deux

1 Bord : esplanade au bord du goudron faisant face à Yaosséhi.

2 Tangouanan : ethnie au nord de la Côte d'Ivoire, Katiola.

maines sur sa poitrine, elle tint mes mains et les caressa.

Hermance sortit de la maison avec un bout de papier qu'elle me tendit.

— Tiens ! C'est le numéro, humm ! Votre couple est free hein !¹

À voix basse, Yolande lui dit merci. Je pris le bout de papier et nous primes congé d'elle. Regardant le bout de papier dans ma main, Yolande dit :

— Elle sait que tu n'as pas de portable. Elle te donne numéro pour que tu l'appelles pour gérer son problème.

— Laisse, dis-je, c'est 'non' qui envoie palabre.

— C'est vrai, faut déchirer ! Appelle Pokou ! S'il y a quelque chose, je vais te dire moi-même.

Je déchirai le numéro et le jetai. Blandine avait fini de ranger les bidons quand nous arrivions. Elle l'aida à terminer le ménage et lui demanda de la devancer. Vingt minutes après le départ de Blandine, elle m'appela pour que je l'accompagne. Nous marchâmes jusqu'à l'immeuble. Je lui dis au revoir et fis demi-tour, elle rentra.

Le lendemain, je restai avec Pokou jusqu'à quatorze heures, l'heure à laquelle je demandai à partir. Il me remit cinq cents francs. Je partis sans voir Yolande ; ce qui est sûr, sans lui dire au revoir sinon j'ai passé tout le temps au Bistro. J'arrivai à Abobo à 15h30 au carrefour ANADOR. Je continuai le reste du trajet à pied.

Arrivé au niveau du Centre, une scène attira mon attention. Une foule avait envahi l'entrée du Centre. Avant même d'y mettre les pieds je savais déjà ce qui venait de se passer, parce que tout le monde en parlait. Un élément avait blessé quelqu'un à la tête avec un ceinturon. Quand je franchis le grand portail, Gnakoury m'informa que Roméo avait ouvert la tête d'un jeune homme avec ceinturon et que ses parents sont très en colère. Je demandai qu'on m'emmenât le jeune.

On fit venir le jeune suivit de son père, le visage bien serré. Le voyant venir, je demandai à Dieu de me donner la sagesse de convaincre ce vieux très énervé.

Je donnai place au vieux et me mis à examiner la plaie. Une petite coupure d'au moins trois millimètres, je me retournai pour dire au vieux que je ne voulais pas d'explication, car cela risquerait de l'énervier encore plus, que tout ce que j'ai à lui demander c'est pardon, car c'est mauvais de taper quelqu'un qui n'a rien fait. Je n'allai pas loin dans ma plaidoirie, Dieu avait déjà touché le cœur du vieux.

— Petit, dit-il, vous êtes ici là ; nous-mêmes, on est content, on n'agresse plus les gens sur terrain-là, les voleurs ont diminué aussi.

C'est le vieux-là qui va me dire que quand on n'était pas encore là, les corps habillés là restaient au fond du Centre. Quand on les voyait, c'est qu'ils partaient. Mais nous, on voit nos éléments en permanence sur

1 Free : N. (*Anglais*) beau.

les corridors et ça, ça les mettait en confiance. Après quelques conseils d'usage, il prit son fils et partit. Je remerciai Dieu de m'avoir exaucé. Quand le vieux partit, j'appelai Roméo

— Roméo, kessia ? Quel coup ?

— Mon vieux, ils ont les foutaises ! On doit enlever ça dans leurs yeux. Ils doivent savoir qu'on n'est pas venu jouer avec eux !

— Je dis kessia ! répétais-je ma question.

— Au corridor nord là-bas ! Je l'appelle et puis il dit que lui il ne parle pas avec GPP, je vais le trouver et puis il prend gan.¹

— C'est là que tu as percé sa tête, c'est ça ?

— Ce qui est sûr, mon vieux ! dit-il confondu !

— Je ne veux plus voir ça, et puis ça là, on n'a pas le droit, donc allons molo-molo !

— Biens pris ! Mais ils n'ont qu'arrêter de nous appeler GPP !

— J'ai dit que je ne voulais plus voir ça !

— Bien pris AC² !

J'entre coupais mes mots pour lui faire croire que j'étais fâché, que j'étais sérieux pour qu'il serve d'exemple aux autres.

Au fait, sur nos corridors, nous contrôlons tout, personnes et marchandises. Aux personnes, nous demandons des pièces administratives, nous palpons ceux qui nous paraissent suspects, nous sensibilisons les sans-papiers et nous prenons quelque chose avec eux. Et ceux qui jouent les durs, croisent les gars comme Roméo sur leur passage, j'en ai beaucoup comme ça.

Peu à peu, les éléments se firent des amis chez les grands frères de la police et de la gendarmerie. Je peux citer comme ça, le MDL Séry, le MDL Yao Cellulaire, le MDL Esprit, un gendarme cool, le Lieutenant Ouattara à l'escadron d'Abobo, Kossonou, un élément de sécurité Lavegarde et Max, mon ami particulier, le chien berger allemand de Lavegarde. Vraiment, mon compagnon, le courant passait entre nous : on les avait même mis dans notre création : la fouille du train ; motif : on ne sait jamais. Les grands frères ont adhéré.

Pour finir, Ya Bi qui n'avait pas de section, avait pris contact avec le chef de gare qui trouvait brutale notre réaction envers leurs passagers. Donc, Ya Bi lui faisait croire qu'il mettrait un dispositif en place pour remédier à ça. C'est jeton qui tombait et il le gardait pour lui seul. Pendant que je gérais les cinq mille francs pour acheter des ignames que je faisais préparer pour les éléments tous les jours.

Le mois de décembre était le mois des voyages et ça se voyait avec la gare envahie de passagers. C'était aussi le mois du bétail, les moutons et les poulets surtout. Des trains rentraient du Faso avec un chargement consi-

1 Prendre gan : N. se mettre en position de combat.

2 AC : Adjudant de compagnie.

dérable de bétails. Les éléments de faction connaissaient l'heure d'arrivée à la gare de chaque train. Ils avaient mémorisé ça parce que ça arrangeait le versement. Un burkinabé sans papiers peut facilement te donner vingt mille pour que tu le laisses partir. Je n'ai pas dit que c'est les burkinabés qui ont encouragé la corruption hein. L'Ivoirien même est fan djêh¹ avant.

Quand je sus que les éléments gagnaient cinq fois la recette sur les corridors, je changeai de tactique. Je démis tous les chefs de section et je leur dis que je nommerais les chefs de poste au jour des factions de chaque section. C'est dans la main du chef qu'on met l'argent pour venir me remettre. Sur le terrain, il a beaucoup de privilèges : qui ne veut pas être chef de poste ?

Pour cela, je suis visité à chaque montée et à chaque descente. Si tu veux être chef de poste, le chef de dispo a d'abord deux mille francs à votre heure de pointe et deux mille francs à la descente avec la recette de cinq mille francs.

Ce n'était rien devant ceux que je nommais. Ils me donnaient mes quatre mille francs, me versaient la recette et m'amenaient au placalidrôme pour déjeuner. Abobo aussi était gbé² de placalidrômes dèh. Du Centre jusqu'au carrefour de la mosquée, tu pouvais compter six, sans compter les à-côtés.

Un jour, de retour de ma balade, je fus accosté par deux éléments qui m'invitèrent à boire du koutoukou, Jeffrey et Panclé Jules. Ils étaient très excités. Ils m'offrirent à boire et demandèrent à causer avec moi. Je leur demandai de m'attendre le temps que je finisse. D'un trait, je vidai mon petit verre et nous entrâmes dans le Centre. Ils m'emmenèrent au garage du Centre et c'est Jeffrey qui commença :

— Chef ! On a notre ami qui nous a donné des habits, il partait en voyage et il avait trop de bagages.

Je fixai Jeffrey du regard, quand je portai mon regard sur Panclé, il dit en même temps :

— C'est la vérité, il nous a donné.

— Si vous avez coumé³ ça, dites-moi ! Là si c'est mélangé, je vais arranger, j'ai un plan pour les gâteurs de nom, vous savez ça non ?

— Nooon ! C'est un cadeau, disent-ils, on t'a appelé même pour te donner une serviette.

Ils sortirent une serviette multicolore d'un sachet bleu et me la tendirent, la serviette semblait venir du marché. Elle était neuve.

— C'est nouveau hein ! dis-je, votre ami-là hein ! À dix heures comme ça !

Ils sortirent, Jeffrey me remit cinq cents francs. Je leur dis quand même :

— Vous ne voulez pas me dire où c'est quitté ?

1 Fan djêh : N. amoureux d'argent.

2 Gbé : N. chargé, rassasié, enceinte.

3 Coumer : (langage militaire ; pas des officiers mais des soldats de rang) : prendre quelque chose avec quelqu'un.

Ils s'entêtaient à dire que c'était un cadeau, j'appelai un élément et lui confiai la serviette. Je savais qu'ils mentaient, mais rien ne le prouvait. Donc je les remerciai et les laissai partir. Je retournai dans le bistro en face du Centre pour boire encore un peu. Le koutoukou était tellement fort que je ne pus enchaîner deux verres, je retournai me reposer. À quatorze heures je fus réveillé par un élément :

— Garvey! On a besoin de toi dehors !

Quand je sortis, je vis un inconnu arrêté avec les éléments. Panclé était là, son visage expliquait beaucoup. Le chef de poste m'expliqua que le type avait reconnu ses habits sur Jules et un autre élément, ils avaient pris son sac de voyage et son argent, ils étaient quatre. Je demandai Jeffrey à Jules :

— Il est parti à Yopougon, dit-il.

J'appelai le type en question pour qu'il explique ce qui s'est réellement passé. Il me relata ce que j'avais déjà entendu de la bouche de mon chef de poste. Je demandai à Jules de m'emmener le sac du gars, ce qu'il fit rapidement. L'homme reconnut ses affaires mais il manquait une paire de tapettes en cuire, un T-shirt et une serviette. J'appelai l'élément à qui j'avais confié la serviette de me la ramener. Il me la ramena. Le type reconnut spontanément sa serviette, je la lui remis et demandai le reste à Panclé :

— Jeffrey a pris T-shirt là et puis ya un élément qui a pris tapette là.

— Qui est cet élément-là ? demandai-je.

— C'est un gars de MI-24.

Le type me dit qu'il avait vu ses tapettes dans les pieds d'un jeune et quand il l'a appelé, il a fui. Tout était clair maintenant. Le gentil ami n'était qu'une victime de leur agression. Ça, c'est gâter nom, donc il faut battre le fer quand il est chaud. Je demandai au gars de partir. Je m'occuperai de récupérer le reste de ses affaires. Sans discuter, il prit son sac et partit.

Jeffrey et son complice étant absents, je demandai à Panclé et son acolyte de me suivre. Je les fis asseoir sur le gazon, près du garage du Centre et dis à Panclé :

— Dites- moi ce que vous voulez que je vous fasse puisque vous m'avez menti !

Panclé me dit que j'avais raison et que c'était à moi de décider de leur sort. Alors je leur demandai d'ôter leurs tricots et de se mettre à plat ventre, ils s'exécutèrent. Aux éléments regroupés devant le portail, je criai :

— À mon commandement, colonne par un !

À mon commandement, une colonne de près de cent personnes se dressa devant moi, excitée.

— Voilà ! commençai-je, en marchant près de la colonne, l'autre jour, vous m'avez demandé ce que j'allais faire des gâteurs de noms.

— Ouais ouais ! dirent-ils en chœur.

— Voilà ce que je vais faire de tous les gâteurs de noms, la colonne par un.

Je tournai vers Panclé et son acolyte

— Les gars ! Vous avez fait un bon boulot et c'est pourquoi je vous passe à la colonne par un. Votre travail est tellement bien que vous allez prendre un coup chacun, à vous maintenant de calculer.

Je fis face à la colonne.

— Revue mains !

Toute la colonne leva les mains, je devais éliminer certaines chicottes comme les branches d'arbres et les morceaux de bois. Les ceinturons doivent être pliés en deux et attrapés par les boucles, les cordelettes doivent être libérées de leurs mousquetons.

Après le contrôle du matériel de correction, je me plaçai près des condamnés et je donnai l'ordre. Chaque élément devait donner un coup à chacun des deux.

La correction commença. Tu donnes ton coup et tu passes. Les plus méchants se remettaient dans la colonne pour taper encore. Je voyais mais je laissais faire. Voyant ce qui se passait sur le gazon, le chef du dispositif de la gendarmerie me fit appeler. Je laissai les gars à la merci des éléments.

— Mon gars ! Qu'est ce qui se passe ? demanda le sous-officier.

— MDL, je ne peux radier ni emprisonner personne, c'est ma technique pour corriger les inconscients, la colonne par un.

— Tu as raison, dit-il, mais il y a des gens dont les parents ont déjà tué, ils peuvent mourir dans vos mains et nous qui sommes avec vous pourrons avoir des problèmes. Change de méthode, dit aux éléments d'arrêter !

— Bien pris chef !

Je me dépêchai de venir les arrêter. La colonne n'était plus respectée, les coups pleuvaient sur Jules et son complice qui pleuraient à chaudes larmes.

— Arrêtez ! ordonnai-je, ça suffit !

— Mais Garvey ! Nous on est pas encore passés ! se plaignaient d'autres.

— J'ai dit d'arrêter ! dis-je, remplissez-moi des seaux d'eau !

Au lieu des seaux, on m'amena des bassines d'eau.

— Ho, vous deux ! m'adressant à Panclé et son acolyte, mettez-vous à poils.

Les éléments versèrent de l'eau sur le gazon et je demandai aux gars de ramper, pour se rouler dans le gazon. Ils subirent cette épreuve pendant près de quarante-cinq minutes et je leur demandai de se relever.

— Apportez-leur de l'eau pour qu'ils se lavent et que cela serve de leçon à tout le monde !

Je retournai m'asseoir devant le poste sous un manguier, guettant le retour de Jeffrey. Jeffrey ne venant pas, je m'enfonçai dans le Centre, trouvai un coin discret pour fumer le petit joint que j'avais.

De retour de ma méditation, je vis Jeffrey de loin se faisant bousculer par les éléments. Quand ils me virent, ils arrêtaient de le bousculer. Quand j'arrivai je dis ceci :

— Déshabille-toi et couche-toi Jeffrey !

— J'ai fait quoi ? dit-il en pleurnichant.

— Ya pas de problème, dis-je, ou tu te couches pour que je dresse ma colonne ou tu restes arrêté pour essuyer une attaque soviétique, ça dépend de toi.

Pendant que d'autres l'encourageaient à se coucher, d'autres le forçaient à le faire, mais il résistait, et moi, je ne voulais pas ordonner l'attaque soviétique, car c'était dangereux. Dans l'attaque soviétique, personne ne contrôle l'endroit où il tape, tu vois un peu non, mon compagnon ?

Pour finir, Jeffrey se coucha. Le premier coup reçu sur le dos le remit sur les pieds rapidement. Je voulus rire, mais je sérénisai.

— Couche-toi, Jeffrey ! Tu étais parmi ceux qui m'ont demandé ce que j'allais faire des gâteaux de noms l'autre jour non ?

— Mais, j'ai fait quoi ?

— Après tu demandes à Panclé, couche-toi !

Sans mots dire, il se coucha, mais à chaque coup, il se relevait, pleurait, même en guéré. Il n'encaissa pas plus de dix coups que je demandai aux éléments de le laisser. D'autres se plaignaient que Jeffrey n'avait pas été servi comme les autres.

— Laissez-le ! Il reste un dernier, dis-je.

Quand le dernier arriva, ma colère avait tellement baissé que je demandai aux éléments de ne pas le toucher. Ce que je voulais était fait : mettre les éléments en garde de quelconque dérapage, et je suis sûr que le message sera pris aux sérieux.

Aubin était revenu de Lauriers, mais vu le volume de son sac, on se rend compte qu'il a fait un shopping à Adjamé avant de venir. Il me montra ce qu'il avait acheté : des T-shirts, un blouson K-way, un jeans. Ce qui est sûr, il avait beaucoup d'effets vestimentaires, il me confia ceci :

— On va ajouter à nos yougou-yougou.¹

— Depuis que nous sommes devenus binômes, mon ami et moi partageons, les mêmes habits, ça, je ne le fais avec personne d'autre.

À 18 h, après avoir fini le rassemblement avec les éléments qui devaient monter et nommer le chef de poste, je sortis avec Aubin boire une bière.

Je ne durai pas au maquis pour éviter qu'on me cherche. Depuis ma nomination, je rendais des comptes au lieutenant de la gendarmerie qui venait voir ses éléments. Je lui disais ce qui allait et ce qui n'allait pas, donc je ne restais pas longtemps dehors.

Le lendemain matin, pendant que je faisais le rapport avec les éléments qui venaient de descendre, un élément entra dans le Centre et m'appela :

— Garvey ! Caporal Zinzin est en train de se battre contre La Baleine. Il a enlevé couteau contre lui, il veut le piquer.

Je pris l'argent avec le chef de poste et je demandai aux éléments d'aller

¹ Yougou-yougou : *N. friperies*.

me le chercher, ils me l'amènèrent dare-dare.¹ Malgré ma présence, Zinzin continuait de menacer La Baleine. Je lui demande de se calmer ou il subirait la colonne par un. Il me regarda droit dans les yeux et dit :

— Personne ne peut me mettre en colonne par un.

Je donnai l'ordre aux éléments de l'emmener sur le gazon pour qu'on s'occupe de lui. Caporal courut pour se mettre sur le gazon et il défia les éléments à venir un à un.

Enervé, j'ordonnai l'attaque soviétique. Au premier coup reçu dans le dos, il arracha le gazon qu'il mit dans sa bouche. Il reçut deux coups de cordelettes dans le même endroit, les côtes. Ne pouvant tenir, il prit la fuite et alla se jeter entre les gendarmes. Je tombai mort de rire.

— Tu cours pour aller où ? Viens t'imposer !!

Personne n'eut le temps de le poursuivre tellement ça faisait rire. Calmement, je marchai jusqu'à lui et lui demandai de se lever et me suivre car je n'avais pas encore fini avec lui. Mon petit n'était plus prêt, même à discuter, il préférait se serrer entre les pieds des grands frères.

Après que j'aie expliqué son comportement aux gendarmes, ils me demandèrent de le laisser. Je retournai m'asseoir sous le manguier. Je ris à chaque fois que la scène me revint, sacré caporal Zinzin !

Partis avec le car pendant les événements de Novembre, Braco, Adjaro et Z étaient de retour. Un accrochage avec les jeunes de Duékoué carrefour les avaient fait changer d'avis. Ils avaient rejoint le gbôhi. Moi, j'étais heureux parce que mon dispo s'était agrandi et surtout que je retrouvais mes meilleurs éléments.

Maintenant la Colombie et la Michigan étaient au complet. Ils n'étaient pas nombreux mais leur nombre de dix à douze éléments par section me réjouissait. Ils pouvaient faire les patrouilles autour du Centre émetteur pendant que les autres sections géraient les corridors.

Aubin était là, mais sa présence m'importunait. Il se saoulait et se battait avec les éléments. Quand on se plaignait de lui, je calmais les esprits. Il lui est arrivé même de déplacer la mâchoire d'un élément, sans l'intervention du chef de dispo de la gendarmerie. Je ne saurais comment soigner cet élément. Je me souviens qu'un élément, Adoni Jérémy, m'avait demandé de prendre mes responsabilités envers mon ami ou ce sont eux-mêmes qui le feraient à ma place. À cause d'Aubin, je ne pouvais plus mettre d'éléments en colonne par un.

Un jour je dis à Aubin que s'il était venu pour ternir mon image, il pouvait retourner au Lauriers. Sinon un jour, il pourrait subir la colonne et sans lui cacher, je lui dis que tous les éléments étaient prêts à lui faire subir la colonne avec ou sans mon ordre. Pour éviter ça parce que ça se lisait sur le visage de tous les éléments, il préféra se retourner au Lauriers sans même me dire au revoir.

1 Dare-dare : N. le plus tôt possible, rapidement.

Ya quelque chose que je ne comprenais pas. Malgré qu'ils n'aient pas de salaires, on ne pouvait compter les filles qui venaient voir les éléments. Ils avaient embobiné toutes les filles de Derrière Rail. Peut-être à cause du treillis ou bien ils leurs ont faire croire autre chose. Je ne me cache pas la face, mais j'étais le seul à ne pas avoir de copine au Centre-là. Tous les autres avaient leurs gos. Je parie qu'ils leur ont dit qu'ils sont des militaires, l'argent de corridor rentre oh.

Je me souviens un jour où j'eus envie de faire l'amour, je voulais draguer et trainer une fille dans le centre mais quelque chose me dit comme ça au fond de moi : « Pourquoi t'emmerder ? Appelle Alaine et tu verras ! ».

Quand j'appelai Alaine, je l'informai que j'étais mort de froid et que j'avais vraiment envie de faire l'amour. Elle me conseilla de tenir le coup jusqu'au samedi, elle m'attendrait. Après le coup de fil, j'étais comme quelqu'un qui venait de faire dix coups, j'étais à l'aise, l'idée de baiser avait quitté mon esprit.

Comme toujours, je continuais à gérer mes éléments, mais un seul me mélangeait, Zély Ange-Michaël alias Bébé Commando. Comme son nom l'indique, il était petit, mais têtue. Il n'a jamais déposé son treillis.

Quand sa section n'est pas de faction, il crée un poste qu'il appelle « poste avancé » et choisit ses deux inséparables collègues : Pale Sam et Koudou Gnakalé, deux robots.¹ Ils se trouvent un poste derrière la clôture au niveau du rail et ils rackettent les passants, et quand je me plains de ce qu'il appelle poste avancé il me répond ceci :

— Mon vieux Garvey ! Depuis que l'armée est l'armée, les postes avancés existent.

— Donc tu attends que j'en crée un ici. Pour le moment on gère corridors et patrouilles et je ne veux plus te voir en tenue hors de ton jour de travail.

— Bien pris chef !

Si Zély me disait mal pris, je serais d'accord, parce qu'à peine je lui donne dos il est sur son poste.

Un jour, je le trouvai à son poste avec ses collègues. Je pris leur recette et les fis charger leur banc jusqu'au Centre. Ce jour-là ils ont échappé de justesse à une colonne par un. Depuis ce jour il avait arrêté de créer des postes avancés mais d'autres éléments l'avaient remplacé : Aka Brou Antoine, alias Vite Vite, Wawa You, etc.

Le jour je divisais les sections en deux : un groupe aux corridors et l'autre pour la patrouille autour du Centre émetteur. La nuit, je choisissais une autre section pour les patrouilles. Tout le monde, ceux du jour comme de la nuit, chacun arrivait à se mettre quelque chose en poche, ce qui amena les gars à aller au-delà de leur périmètre qui est en ma connaissance, le Centre émetteur et ses alentours.

Y avait quelque chose qu'ils avaient oublié. Ils n'étaient pas aimés. Notre

1 Robots : des gaillards, téléguidés par petit Zély.

position gênait beaucoup. Ce qui se faisait d'anormal autour du Centre avait pris fin, donc ça avait suscité beaucoup d'aigreur parmi les jeunes du quartier. Mais les éléments, dans la plus grande ignorance, faisaient leur boulot, celui de mettre en déroute toute personne de mauvais augure. C'est ce qui leur a valu une poursuite un jour par une foule de jeunes. La Baleine avait reçu un caillou sur la tête ; ils sont rentrés au Centre ce jour plutôt que prévu.

Je me souviens, un jour, j'étais allé me restaurer. À mon retour, je vis trois gamins, non, trois bébés ; le plus âgé pouvait avoir quatre ans, les morceaux de bois en mains, ils chantaient : « On veut pas GPP ! On veut pas GPP ! ».

J'étais surpris, parce que cette réclamation, je l'avais entendue de la bouche d'une foule venue se plaindre du comportement d'un de mes éléments. Vraiment, on n'était pas aimés. Et puis, ce qui était vilain, les éléments frappaient ceux qui les traitaient d'éléments de GPP. En plus ils ne leur disaient pas leur unité ce qui entraînait beaucoup de plaintes. Pour finir tout Abobo nous croyait du GPP, même certains éléments de la police et de la gendarmerie qui étaient avec nous.

Il m'arrivait quelques fois de leur dire que l'appellation-là nous arrangeait, ça nous aidait à travailler sans qu'on ne sache qui on est réellement.

La présence de Gabélo était toujours flash-back.¹ Il arrive, on mange, il s'en va. Si j'ai pris un petit temps pour lui expliquer la situation, ça lui suffit. Gabélo restait plus quand il tombait sur la gaffe d'un élément, là, il montre que c'est lui l'AC ; moi-même quelques fois j'en payais les frais.

Un jour, les éléments de patrouille se heurtèrent à un groupe de jeunes. Ces derniers étaient tellement nombreux que mes gars trouvèrent intelligent de prendre leurs jambes à leur cou. Jacky avait laissé sa veste treillis retenue par un jeune, ils rentrèrent dans le Centre en courant.

Informé, je rassemblai des éléments pour aller chercher la veste de Jacky. Mais quand nous sortîmes, nous étions que six : Pakass, Sio Ange, Jean de Dieu, Brico Jet Set, Abobolais et moi. Arrivés au niveau du groupe qui nous attendait, nous fûmes surpris par leur comportement. Ils nous lapidaient ; les projectiles pleuvaient sur nous. Je demandai à mes amis de reculer et de ramasser aussi les cailloux. Quand nous ripostâmes, ils se dispersèrent et rentrèrent dans le marché. On ne pouvait plus parler de veste, donc je demandais à mes amis de retourner à la base.

Sur le chemin de retour nous croisâmes deux pousseurs nigériens ; leurs poussepousses étaient chargés de marchandises, des cartons de liqueurs. Alain brancha nos gammes sur eux :

— C'est vous les bah-bièh là !

Il complétait ses paroles avec des coups de pied, coup de poing, je ne pouvais pas le calmer, j'étais aussi tensionné.

1 Flash back : N. (version Garvey) aussitôt.

M'approchant d'un, je vis son porte-monnaie dans la poche de sa chemise. Ma main qui sortit me ramena le bédou. Il voulait tendre la main pour reprendre son porto.¹

— Eh reste tranquille, lui dis-je, je vais te tuer ici tu vas voir.

L'homme changea de position suivi d'un cri Haoussa. Alain venait de lui donner un coup de couteau à la fesse.

Ils prirent la fuite laissant leurs wotros² et le chargement. Je repliai à la base évitant de me faire remarquer. Le porte-monnaie contenait vingt-deux mille francs. Je remis cinq mille francs à Pakass. Je fis déjeuner les autres et leur remis mille francs.

À notre retour du resto, je reconnu l'homme qui accompagnait les pousseurs-là. Il était venu se plaindre auprès du chef, puisque c'est lui qu'il demandait. On me présenta au type. Il fit le tour de tout ce qui s'était passé. Il me dit que les wotrotiguis avait reçu des coups de couteaux au fesse et le nez cassé. Je lui demandai de me les envoyer pour qu'ils désignent ceux qui ont fait ça. L'homme partit et ne revient plus. Ne m'avait-il pas reconnu ou est-ce le découragement qui l'avait callé là-bas ?

L'homme parti, je sortis pour appeler Alaine. Elle me dit qu'elle voulait me voir. J'attendis 14h pour quitter Abobo. Chez Alaine, je passai deux jours sans aller au Maroc pour voir Yolande. Je quittai Yop le 23 décembre pour Abobo. Arrivé à Abobo, au carrefour de la mosquée, je vis des éléments parlant avec des gens, quand j'arrivai à leur niveau, ils me désignèrent :

— Voici notre chef !

Je saluai et demandai ce qui se passait. On m'emmena un jeune homme à la lèvre supérieure enflée, la tête percée et plein de traces de chicottes sur le dos. Il semblait avoir subi une attaque soviétique. Je leur demandai de m'attendre, le temps que j'aille demander ce qui s'était passé. Quand je demandai aux éléments, ils me répondirent ceci :

— Laisse-les Garvey ! C'est même petit Ahmed-là qui les téléguide. Ils viennent maintenant nous provoquer sur notre corridor. On doit douff un pour qu'ils sachent qu'on n'est pas GPP.

Quand j'entendis GPP, je rentrai dans une colère noire.

— Combien de fois je vais vous dire de ne pas frapper quelqu'un parce qu'il vous traite de GPP ? On n'a rien, c'est l'argent que vous m'envoyez que j'utilise pour nous nourrir. Le blessé là, on va le soigner comment ? Vous vous êtes imaginé comment on va manger s'il n'y a plus de corridor ? Évitez-les ! Je vous demande pardon.

Le visage serré, je sortis du Centre pour trouver le jeune homme blessé et ses frères. Comme toujours, je me mis à demander pardon. Essayant de convaincre les frères du jeune homme, l'un me dit ceci :

— Ce n'est pas pour rien que tu es leur chef. Toi au moins, tu sais parler

1 Porto : *N.* porte-monnaie.

2 Wotro : *FI.* pousse-pousse, charrette.

aux gens, mais dis leur que c'est la dernière fois !

Je les accompagnai au moins cinquante mètres devant et revient à la base. Dans le Centre, un gendarme entretenait les éléments.

— Les enfants, dit-il, je suis un MDL chef, un simple MDL chef, je ne voudrais pas avoir à rendre compte à cause de vous. Vous n'êtes pas encore des militaires, quelle est votre unité même ?

Personne ne répondit à sa question.

— Ici là, dit un autre gendarme, on est à Fallujah, la ville Irakienne la plus hostile aux soldats Américains. C'est comme ça ici. Ne nous faites pas envahir un bon matin ! Même les filles que vous envoyez ici pour les baiser là, ce sont leurs femmes, faites attention !

Ce jour-là, tout le monde parlait de notre dure réaction. Mêmes les filles qui venaient se faire sauter par les éléments. Quand la foule se dispersa, je fis appeler Ahmed. Ahmed est un jeune du quartier, il faisait semblant de sympathiser avec nous mais quand il avait un accrochage, il prenait parti pour les jeunes de son quartier. Je me méfiais beaucoup de lui.

Lorsqu'il arriva, je lui dis que nous étions tous des jeunes et que tout ce que je voulais était de faire comprendre à ses amis que nous étions pas ici contre eux, au contraire pour eux et que c'était mieux qu'on soit amis au lieu d'être ennemis. Ahmed me répondit qu'il avait compris, il se leva et partit.

Malgré que j'aie toujours l'argent, je regrettais quelque fois d'avoir accepté de devenir chef ; trop de souffrances.

Le 24 et le 25 décembre furent des jours comme tout autre. J'avais renforcé mon dispositif. Les jours de fêtes prévoient beaucoup de vilaines surprises, mais Dieu merci, rien ne se passa. Nous passâmes les fêtes sans problèmes, malgré que les résidents du Centre ne nous aient pas invités à croquer les os de leurs poulets.

Depuis le problème du 23, je fus interdit de placer mes corridors, mais je fis le sourd pour les jours du 24 et du 25 décembre.

Désormais je devais mettre la main en poche une seule fois. Les éléments ne pouvaient plus me verser la recette du jour, mais je devais sortir l'argent pour la nourriture. Je ne pouvais plus garder pour moi. N'empêche que je choisisais des éléments pour les patrouilles de nuit. Franchement, jusqu'au 28, je n'avais plus un seul rond. Je pouvais sortir sept à huit mille francs par jour et rien ne rentrait. Les éléments ont donc opté pour le chronométrage de l'heure d'arrivée des trains. Là au moins, ils pouvaient avoir quelques billets auprès des passagers où même s'attraper quelques poulets. Les trains de bétails et de poulets venant du Burkina ne se comptaient pas. Jusqu'au 31 décembre, comme par je ne sais quoi, mon ami Aubin et moi nous trouvâmes en possession de huit cent cinquante francs chacun. C'est mieux que tu sois moisi au complet. Une bouteille de liqueur nous avait été confiée ; ça pouvait aider. D'un élément revenant de la gare du train, je pris une poule africaine. Regarde la taille de la poule là aussi !

Petite poule blanche, vieille.

À quatorze heures déjà Aubin et moi étions à Adjamé. Le temps ne fit pas long pour qu'on se retrouvât à Yop. Chez Blandine, tous les amis étaient contents de nous voir, ça se lisait sur le visage de Yolande. La boisson coulait déjà à flots, donc on a gardé notre bouteille jusqu'à seize heures. Ne voulant se souler avant l'heure, personne ne se précipita sur la bouteille de 'Plantation Saint James'.

À dix-neuf heures, Aubin reçut la visite de sa copine, Anna. Moi je n'eus pas assez de temps pour causer avec Yolande, trop occupée. Je ne voulais même pas, je vais lui dire quoi avec quatre cent cinquante francs en poche le dernier jour de l'année ?

J'attendais 23h pour arriver chez Alaine. À notre arrivée à Yopougou, j'avais échangé ma poule à une pondeuse au marché de la SICOGI et je l'ai apportée à Alaine.

À vingt heures, Aubin vint me voir pour me demander de lui donner deux cents francs pour acheter des gésiers de poulets pour sa copine, ce que je fis sans discuter. À vingt et une heures. Yolande était joliment habillée, toute mignonne.

— Vous allez où ? lui demandai-je.

— On va à Niangon, chez ma tante.

— On fait comment ? Moi je voulais sortir avec toi !

Je ne reçus pas de réponse, elle répondit à l'appel de Blandine, aussi bien habillée. Elles montèrent dans un wôrô-wôrô et partirent. Je soupirai : ça là, c'est pas moi, sinon je l'ai invitée, hein ! Qui va dire qu'il n'a rien dans fête-là ?

À mon retour, je tombai sur une bagarre. Aubin et sa copine. J'aidai Pokou à les séparer.

— Garvey ! dit Aubin, elle a les foutaises ! Elle veut gérer mon temps. Depuis là : sortons ! sortons ! Ya quoi ! ? Je sors à l'heure que je veux !

Je compris rapidement le problème de mon ami, mais la voie était mauvaise pour dire à sa copine qu'on n'a rien.

Demandant l'heure, je fus informé qu'il était vingt-trois heures. Je pris la route pour Yaosséhi. Je trouvai Alaine à sa table de koutoukou.

— Garvey ! C'est toi qui as envoyé poulet-là ?

— Oui, mais tu sors pas ?

— Non, chéri ! Je vais rester derrière mon koutoukou. Ya déjà poulet.

— Moi-même, je ne suis pas en forme.

— Reste auprès de moi, on va rentrer à cinq heures !

Sans bouger de la table d'Alaine, je pris ma balle.¹ La bière me trouvait là sans compter les tournées de koutoukou. Ne tenant plus, je rentrai dormir, laissant Alaine avec ses clients.

À sept heures, je fus réveillé par Aubin. Il venait me chercher pour qu'on

1 J'ai pris ma balle : N. je suis tombé ivre.

aille chez sa cousine au quartier Koweït. Sa cousine nous reçut dignement : boisson, nourriture, bonne causerie. Nous prîmes congé d'elle à quatorze heures pour nous retrouver chez Alaine. Alaine avait terminé sa cuisine. Elle m'attendait pour servir et c'est ce qu'elle fit quand j'arrivai avec mon ami. Après le festin, j'accompagnai Aubin. Chez Alaine, je restai jusqu'au 3 janvier 2005 à seize heures où je pris congé d'elle pour Abobo.

Arrivé à ma base, je sentis la joie sur le visage de tout le monde, accolade sur accolade, vœux sur vœux ; je reçus le rapport de mon adjoint et j'appréciai.

À dix-huit heures, je fis un rassemblement, question de choisir des éléments pour la patrouille du soir et profiter pour leur souhaiter bonne année. Les corridors avaient été interdits, mais j'ordonnais mes éléments de faire la patrouille autour du Centre. Cette nuit du 3 janvier, je choisis dix éléments, les autres devaient rester dans le Centre. Moi, je me trouvai une place pour dormir un peu.

Aux environs de deux heures trente, un élément vint me réveiller.

— Chef Garvey ! On a pris deux types, ils sont armés !

La phrase ne s'acheva pas, je sautai sur mes pieds.

— Ils sont où ? !

L'élément sortit et je le suivis. Je tombai sur deux hommes. Un jeune d'environ trente ans et un adulte d'au moins cinquante ans. On me montra leur arme : un fusil artisanal, la crosse et le canon sciés.

— Attachez-les ! ordonnai-je. Je vais rendre compte aux chefs de la police et de la gendarmerie.

Les chefs firent appel à leur base respective et deux officiers arrivèrent en civil. Les voyant dans leurs liens, un officier apprécia.

— Vous les avez attachés comme au front hein !

— C'est l'attache-canard, mon officier ! dit un élément.

Après leur avoir expliqué comment mes gars ont mis la main sur les scélérats, un des officiers me demanda ce que je voulais qu'on fasse d'eux. Je lui répondis ceci :

— Mon lieutenant, je suis à vos ordres, dites-moi ce que je dois faire.

Il me fit signe de l'attendre. Il alla bavarder avec le chef de dispositif de la gendarmerie et revint.

— Choisis cinq éléments vous allez accompagner mes hommes !

Je choisis quatre éléments, en l'occurrence Kéla Serge alias Sergent Le Réseau, Dakoury Agodio Hervé alias Colonel Pakass, Djéla Monhesséa Guillaume alias John, Kacou Rabet Stéphane alias Stéphy, et moi.

Nous étions flanqués de trois gendarmes et un élément de la CRS pour accompagner les bandits je ne sais où. Sur le chemin, une question revenait chaque fois sur les lèvres d'un des gendarmes : « où est le Papa Alfa là ? ». En ma connaissance, « Papa Alfa » signifie pistolet automatique, et ce qui me mélangeait le plus était que tous les quatre portaient un pistolet automatique chacun à sa ceinture et une kalache en main. C'est quelle af-

faire de «où est Papa Alfa là»? Comme on ne court pas pour aller vers ce qui vient, on attend.

Sortis du Centre, nous prîmes la direction de la forêt du Banco droit devant nous. Arrivés sur les rails, nous nous enfonçâmes un peu dans la forêt. Juste au bord d'une piste, nous nous arrê tâmes.

— Sortez-les de la piste et faites les coucher! nous lança un des gendarmes qui sortit un pistolet automatique. Un pistolet automatique qui n'avait rien à voir avec une arme de dotation.

Réalisant ce qui allait leur arriver, les deux hommes se mirent à pleurer, à se débattre. Le Réseau et John étaient prêts pour que les gars ne refusent pas le sort qui leur était réservé. Des balles se mirent à pleuvoir sur eux. Soudain, la peau du vieux étincela.

— Attendez! cria l'élément de la CRS, ça rentre pas dans vieux là!

— Laissez-moi l'égorger! dit Le Réseau qui sortit un couteau Rambo.

— Non, laisse! On va utiliser les kalaches! dis-je.

À l'arrêt des tirs, le jeune avait déjà rendu l'âme, mais le vieux respirait encore. Les kalaches prirent la place du Papa Alfa. Un vrai concert de tirs, plus de vingt-cinq plombs logèrent dans le corps du type qui mourut. C'était la première fois que je participais à quelque chose de ce genre.

— Cherchons les douilles! dit un gendarme.

Avec nos torches, nous nous mîmes à rassembler les douilles compromettantes, chacun garda ce qu'il avait ramassé. Un autre gendarme se tourna vers moi.

— Chef, m'appela-t-il, personne ne doit savoir; si on plonge, vous nous suivez.

— Faîtes-moi confiance, MDL, j'ai choisi les éléments de la circonstance.

Arrivés au Centre, chacun rejoignit son unité. Je retournai me coucher comme si je venais de la balade.

Le matin, je croisai Ahmed devant la table d'une vendeuse de pains, il me dit ceci:

— Un frère! Matin-là on a vu deux cadavres au bord de la forêt là.

— Là-bas n'est pas notre périmètre. Pour nous, c'est le Centre émetteur, répondis-je.

— Moi-même, j'ai entendu des tirs, renchérit la vendeuse. Ils ont tiré et puis ils ont recommencé à tirer encore.

— Nous-mêmes, on a entendu, mais c'était loin, dis-je.

J'achetai mon pain et retournai à la base.

À dix-huit heures, personne ne me demanda pourquoi j'avais autorisé mes éléments à se mettre sur les corridors – nous avions gagné leur confiance. Maintenant je pouvais encaisser mes cinq mille et taxer mes chefs de poste.

Les jours passaient sans problèmes jusqu'au jour où ce fut le tour de la section UIR de gérer les corridors. À une heure, on fit entrer un taxi compteur dans le Centre. Mon petit Didier courut dans ma direction puis se mit

au garde-à-vous. Je lisais la joie sur son visage.

— Repos ! Accouche ! Ordonnai-je.

— Mon vieux, regarde le gars-là !

Il m'emmena un type qui semblait avoir été frappé par plusieurs personnes.

— Les braqueurs l'ont frappé, ils ont pris sa voiture, il nous a trouvé au corridor. On a réquisitionné un taxi et on les a poursuivis. Un était armé, lui il a pu fuir, l'autre-là, on l'a accompagné.

— Comment ça ? ! Demandai-je.

— Ils sont arrivés dans un coin où ils ne pouvaient plus continuer. Ils sont sortis pour fuir. On a mis notre gamme sur un, lui il est resté, continuait Didier.

— Il est couché là-bas, j'ai cassé son cou avec mes rangers, dit un autre. Je me tournai vers le type blessé.

— Donc c'est lui le chauffeur de ce taxi-là ?

— Oui chef, c'est moi, me répondit le type aux coudes et au dos sérieusement égratignés.

— Expliquez-moi ce qui s'est passé !

L'homme m'expliqua comment il s'était fait prendre par les deux bandits et comment mes gars l'ont aidé à retrouver sa voiture. C'était épatant, j'étais fier de mes hommes. Poursuivre des hommes armés, en attraper un et le tuer ? Ce n'est pas donné à toutes les unités d'auto-défense, seul le FLGO. Je demandai au type de rentrer et de venir avec son patron le matin.

Le matin, je demandai à deux éléments d'accompagner Didier sur le lieu pour constater si le bandit est vraiment mort. Ils partirent et m'apportèrent une réponse positive.

— Un digba môtô hein ! Garvey ! Il est couché bahh, son cou est enflé.

Le CR compléta ma satisfaction.

À huit heures, une Mercédès fit son entrée dans le Centre. En sortit un homme habillé en complet veste suivi du chauffeur du taxi — sans doute, c'est son patron. Après renseignement, il se dirigea vers moi. Je partis à sa rencontre.

L'homme me salua, se présenta à moi comme étant le propriétaire du taxi que mes gars ont sauvé hier nuit, me fit le tour de ce que son chauffeur lui avait expliqué, me remercia et mit la main dans sa veste, en sortit un billet de dix mille francs.

— Prenez ça et que Dieu vous bénisse !

Je regardai l'argent tendu et sous les yeux de mes amis, je dis :

— Merci, gardez votre argent ! Nous avons fait notre boulot.

Parmi mes éléments, certains m'encourageaient à prendre, d'autres me forçaient même. Le chef de poste de la gendarmerie qui était présent me dit :

1 Digba : N. costaud.

— Mon petit, il n'est pas en train de te corrompre, c'est un remerciement, prends l'argent !

Je pris l'argent, le présentai à mes amis et le mis en poche, remerciai le type et l'accompagnai à sa voiture. Il monta, démarra et partit ; le chauffeur partit avec son taxi.

De tous les éléments qui ont intervenu hier, Max Héro était le seul à s'opposer à ma proposition, celle d'utiliser l'argent pour acheter à manger pour tout le monde. Il voulait que je partage l'argent à ceux qui avaient intervenu parce qu'il y avait participé, mais personne ne le suivit.

Avec quelques éléments, je me rendis au marché. J'achetai du riz, de l'igname en quantité, une grosse boîte de tomates, de l'huile. Le cuisinier Tata Agnimel Sassan Guy alias Deux Bérets nous concocta un riz gras digne du nom. Ya pas un crabe qui va dire qu'il n'a pas bien mangé. Je gardai les ignames.

Le problème du GPP faisait la une des journaux. Tu peux lire ici « La base du GPP envahie par la police », tu peux lire là « Affrontement policiers-GPP, des morts », tu peux voire ailleurs « On veut se débarrasser du GPP ».¹ La guerre tirait vraiment à sa fin. N'est-ce pas le GPP qu'on adulait à Abidjan ici ? N'est-ce pas le GPP qui commettait des actes de vandalisme pour eux ? Maintenant, il faut les déloger – Yako ! Les frères, tenez bon ! Même s'il faut tuer des policiers, faites-le ! Ingrat gouvernement.

Sur le numéro de sa sœur, j'appelai Yolande pour bavarder avec elle. Quand je lui dis qu'à ma prochaine visite, je l'emmènerais à l'hôtel, elle me répondit ceci :

— Viens seulement !

Les jours qui suivirent je me rendis au quartier Maroc dans la ferme intention de la sortir, et pour ça, j'avais gardé quatre mille cinq cents francs. L'ayant prévenue, à vingt heures, Yolande était déjà prête. Nous sortîmes à vingt et une heures direction Yaosséhi où je l'emmenai à l'hôtel, Le Colisée. En chambre, Yolande me fit savoir que mon ami Toussaint a été pour beaucoup dans la concrétisation de notre liaison. Il l'emmerdait beaucoup. Il lui disait que je viendrais et c'était sa seule phrase lorsqu'il la croisait. C'était tellement trop qu'elle a fini par commencer à penser à moi et à m'aimer. J'étais heureux d'entendre ça.

Je possédai Yolande toute la nuit, quoi ! Nouveau terrain acquis, qui va s'amuser avec ?

Le lendemain, nous rentrâmes au Maroc, je lui remis cinq cents francs et rentra chez elle, moi, je rentrai dormir à l'atelier.

À midi, quand je me réveillai, je la trouvai assise au bistro. Je la saluai et m'assis près d'elle.

— Tu as bien dormi ? demandai-je.

— Oui, merci !

1 En mars 2005 le GPP a été délogé de l'Institut Marie-Thérèse à Adjamé.

— Merci pour quoi ?

— Merci tout court !

Yolande ne manquait jamais de sourire, et ça la rendait plus belle. Dans notre causerie, elle m'annonça qu'elle avait retrouvé sa sœur jumelle et son grand-frère. Je me souvins quand Débase me dit qu'il avait rencontré une fille qui ressemblait à Yolande, après demande, elle lui avait répondu qu'il se trompait de personne. Peut-être serait-ce sa sœur jumelle car elle était jumelle. À seize heures, je pris congé de Yolande pour le Centre émetteur. Dieu merci, cette fois à mon arrivée je n'eus rien à régler.

La nuit, je choisis La Colombie pour la patrouille et Anaconda pour les corridors. La Colombie est une unité qui bouge, ses éléments n'ont rien à foutre sur les corridors. En s'habillant, Braco attacha la manche de sa machette, avec une corde. Il fit un nœud et le passa au cou, la machette se plaça sur son dos, il mit sa veste treillis dessus.

— Eh Braco ! l'interpelai-je, pourquoi cette machette ?

— C'est mon arme ! répondit-il.

— Et ton ceinturon ? Tu portes un couteau à la ceinture non ?

— Laisse ça mon vieux ! On est à Fallujah.

Je ne pus empêcher Braco de porter une machette pour aller en patrouille. Il avait raison d'une part. Les habitants de Derrière Rail ne faisaient pas cadeau, ils étaient très violents.

Vers deux heures du matin, un élément entra dans le Centre. Il semblait vouloir passer inaperçu mais lui-même ne pouvait pas. Il se lamentait, se grattait partout comme si des chenilles lui étaient montées dessus. Il n'arrêtait pas de prononcer cette phrase : « pa pa pa pa ! Je ne sors plus avec les colombiens ! C'est pas des hommes ! Non non non, c'est pas des hommes ! ».

De ma position, je voyais l'élément se lamenter. J'en déduisis qu'il avait vu quelque chose qui était plus fort que lui. Qu'est-ce qu'ils ont du faire, ces colombiens ? Quelque soit ce que c'est, je serai informé, je ne suis pas pressé de savoir.

À cinq heures du matin, Braco vint me réveiller accompagné de Kamikaze.

— Mon vieux Garvey ! On est venu te voir.

— Ya quoi ? Vous êtes déjà revenus ?

Braco prit la parole.

— Garvey, y'a un gars qui a voulu s'amuser, on l'a accompagné.

— Ça veut dire quoi ? demandai-je

Braco essaya de me relater les faits. Lors de leur patrouille, ils avaient surpris un type en train de débrancher des fils de courant déjà installés. Quand ils l'ont interpellé, il a essayé de jouer le dur en leur disant qu'il n'avait pas de compte à rendre à des éléments de GPP. Ils l'ont donc lynché jusqu'à le laisser à moitié mort et c'est ainsi que Kamikaze proposa cette idée :

— Les gars ! Si on le laisse, on aura des problèmes demain, tuons le !

C'est ni vu ni connu, et d'ailleurs, c'est un voleur têtue.

C'est ainsi qu'avec sa machette, Braco égorgea le type. Mon petit Zély était de la partie, c'est lui qui éclairait tout le film, avec sa torche. C'est donc cette scène qui avait traumatisé l'élément au environ de deux heures du matin. Je leur demandai de laver la machette, la cacher et d'aller dormir.

À huit heures, je reçus la visite d'un officier de la gendarmerie. Il me fit part qu'on avait découvert un cadavre sur les rails, derrière le Centre. Je lui fis savoir que je n'étais pas au courant. Rapidement, j'ajoutai deux éléments à mon adjoint pour qu'ils aillent voir avec le lieutenant. Je ne partis pas. À son retour, l'officier n'avait qu'une seule parole dans la bouche :

— Cela ne peut pas être les éléments d'ici. Il a été égorgé avec un grand couteau, c'est un règlement de compte, ça.

Le discours du patron me mit la bombe au cœur, mais je restai sur mes gardes. Y'a pas plus investigateur que gendarme. Le comportement des enfants m'avait mis mal à l'aise, mais c'est moi qui leur ai demandé d'aller patrouiller et donc je suis en droit de les protéger. C'est le rôle d'un chef.

Côté gbangban juridique, le discours était mort, parce que depuis cette heure, personne n'est venu m'emmerder. Mais quel que soit le statut de ce jeune homme, quoi qu'il soit voleur, Braco avait tué un jeune de Derrière Rail, et ça, ses amis étaient prêts à nous faire payer ça. Pour eux, c'est nous qui pouvons faire ça, nous les GPP là. Pour ça un élément GPP qui nous rendait souvent visite fut lynché par ces jeunes. Il fut transféré à l'hôpital dans un coma. Quand nous fûmes informés de l'incident, tout le monde prit ses dispositions.

Parmi les éléments de La Colombie, un seul me mettait mal à l'aise. Bon élément qu'il était, sa méthode me déplaisait. Il s'appelait Sio Ange Alain alias Le Commissaire Divisionnaire Alain Gnanh. J'ai comme l'impression qu'il venait à la base quand il était moisi. Il s'arrangeait pour sortir les colombiens même hors de leur jour de travail. Je ne m'opposais pas trop parce que j'avais confiance au groupe malgré leur brutalité.

Ce jour-là, Alain était là et pour éviter de les empêcher de sortir, je choisis La Colombie pour la patrouille et une autre section aux corridors.

À deux heures du matin, Max-Héro entra dans le Centre en courant.

— Garvey ! Ils ont pris Camélo, ils l'envoient dans la forêt du Banco.

Reprenant ses esprits, il me fit savoir qu'au retour de la patrouille, Camélo s'était fait prendre par des jeunes. Ils étaient tellement nombreux qu'il ne put défendre son frère d'arme.

À la tête du groupe que j'avais formé rapidement, je sortis du Centre émetteur direction le lieu où Max-Héro nous avait indiqué. Pas de Camélo à notre arrivée. Je fis quadriller tout le secteur, tous ceux qui seraient pris devraient se retrouver dans le Centre. Regarde comment je vais faire bastonner tous ceux qui se trouvaient dans ce périmètre. Un scooter et son propriétaire se sont retrouvés au Centre. Quelques minutes plus tard on m'informa que Camélo avait été retrouvé, très mal en point. À la ques-

tion, on m'avait répondu qu'on l'avait trouvé couché devant le maquis La Troisième Mi-temps.

Quand j'arrivai au Centre pour le voir, je tombai sur des éléments de la Police Militaire, une unité que le gouvernement avait créée je ne sais pour quoi. Mes éléments étaient en dispute avec eux. C'était tellement chaud qu'ils fermaient le grand portail sur l'un d'eux et les autres restaient dehors. Je calmai les esprits et ils rouvrirent le portail. On transporta Camélo à l'HMA dans un taxi.

Nous étions tous devant le grand portail. Bruit n'était pas bruit. Loin devant nous, au niveau du carrefour de la mosquée, je remarquai un groupe se formant et s'agrandissant au fur et à mesure. Confiant de son nombre, le groupe se mit à foncer sur nous, lançant des projectiles. Nous repliâmes et fermâmes le portail.

Malgré le portail fermé, les jeunes lançaient des projectiles dessus et même en-dessous. Le bruit réveilla les policiers et les gendarmes qui sortirent avec leurs armes. Malgré que nous les forcions à utiliser leurs armes contre ces jeunes déchainés, ils refusèrent. Braco fracassa la porte de la transmission pour appeler de l'aide.

— 302 Colatier, 302 Colatier, le FLGO en danger !¹

Trois minutes suffirent pour que le Centre se bonde de corps habillés de toutes sortes, même l'ONU. Nous ouvîmes le portail pour les laisser entrer, les jeunes s'étaient rapprochés, nous injuriant. Un lieutenant de la gendarmerie, Mr. Zago nous demanda ce qui s'était passé pour qu'on soit en conflit avec les jeunes du quartier. Je lui expliquai qu'ils avaient trainé mon élément jusque dans la forêt du Banco pour tenter de le tuer, mais il avait pu leur échapper. Il était actuellement à l'hôpital.

— Ils m'ont dit que vous les avez agressés, dit l'officier, où est la moto que vous avez faite entrer ici ?

J'ordonnai qu'on apportât la moto. L'officier me fit savoir qu'il avait reçu des plaintes. Des gens avaient été dépossédés de leur argent, leurs portables, . . . Sans me laisser parler, il me demanda d'interroger mes éléments pour que les objets soient restitués.

Sans demander, Dezzy prit la parole :

— Mon lieutenant, les gens ont voulu tuer notre ami et c'est de portable vous parlez !

Il n'eut pas de réponse, au contraire, les soldats se mirent à le taper en lui disant qu'il n'avait de question à poser au chef. Quand j'exposai le problème aux colombiens, ils me dirent qu'ils n'avaient rien pris. Quand je rendis compte au lieutenant, il me dit qu'il viendrait demain et que j'avais intérêt à retrouver les objets perdus. Je ne fermai les yeux de la nuit. Une idée courait dans ma tête : rentrer à Yopougon prévenir les parents de Camélo et rester chez Alaine un peu pour me reposer.

1 « 302 Colatier » : le code d'identification des gendarmes au Centre émetteur d'Abobo.

Le matin, je dis ceci à mon adjoint :

— Gnakoury ! Reste à la base pour t'occuper de ce qui se passe. Si on me demande, dis que je suis allé à Yop pour prévenir les parents de Camélo. Gère le Lt. Zago !

— Mais Garvey ! Je le gère comment ?

— Tu es mon adjoint pourquoi ? Gère-le !

— Ça ne sera pas facile, Garvey !

— Rien n'est facile, Gnakoury, je viens.

Je montai dans le cargo de la gendarmerie et partis. Ils me déposèrent au Score puis continuèrent leur chemin. Ils allaient au Toit Rouge, à la Brigade. Je marquai un arrêt chez Camélo. Je trouvai son grand-frère à qui j'expliquai les faits sans l'alarmer. Après je continuai au Maroc. Là, je reçus une information qui me découragea. Yolande n'était plus au Maroc, elle était maintenant au Wassakara, chez sa grande sœur. Wassakara est un grand quartier, où allais-je commencer mes recherches ? Je repliai chez Alaine où je passai trois jours avant de retourner à Abobo.

À mon arrivée au Centre, je tombai sur un cargo militaire qui venait de décharger des sacs de riz, au moins une demi-tonne. Un élément m'informa que Zago avait supprimé les corridors et les patrouilles.

— Donc comment on va manger le riz qu'ils nous ont envoyé ? demandai-je.

— Ah ! Voilà ça dêh !

— Comment ça voilà ça ? Vous allez où on vous envoie pas !

— Garvey, ils ont arrêté Caméléon dit un autre.

— Quoi ? ! Dans gbangban là ?

— Non, avant ça, ils sont allés dans un quartier où ils ont été poursuivis et Caméléon a été attrapé.

— Qu'est ce qui s'est passé ?

— Les colombiens ont pris le portable d'un jeune qui a alerté tout le quartier. C'est au retour que les jeunes-là ont attrapé Camélo.

Compagnon, calme-toi, tout sera expliqué à travers mes enquêtes. Tu sais déjà que Caméléon ce n'est pas la même personne que Camélo et tu vas savoir qu'ils ont été attrapés dans deux quartiers différents.

Ce qui est sûr, cette fois, mes gars avaient dépassé les limites. Ils étaient allés jusqu'à MACACI, un quartier éloigné de notre base.

Le jour où je partis du Centre prévenir les parents de Camélo, je vis la photo du gars que Braco avait égorgé sur un journal qui titrait : « Le GPP a encore tué à Abobo ». Je remerciai Dieu de ne pas être allé voir le cadavre. Même en photo, j'avais la chair de poule. Braco l'avait sérieusement égorgé.

Malgré que j'avais été interdit de mettre mes éléments sur les corridors, je m'entêtais à les envoyer en patrouille avec le ferme avertissement de les abandonner s'ils allaient au-delà de leur limite. Cette fois, ils le suivaient à la lettre. Je choisis deux sections pour les patrouilles ; nombreux,

ils pouvaient influencer.¹ À vingt-deux heures ils m'amènèrent un homme. Derrière lui, La Baleine tenait un objet emballé dans un foulard.

— Voici ce qu'il avait, un calibre 12, canon scié.

Quand je débballai le foulard, mes yeux tombèrent sur un nouveau fusil avec trois balles.

— Qu'est-ce que tu fais avec ? Tu es un assaillant ? demandai-je au type.

— Non chef ! Je suis pas assaillant.

— Tu es un braqueur alors ?

Il ne me répondit pas. Je fis appeler le chef des gendarmes et je lui remis l'arme. Il me demanda de lui envoyer le type, ce que je fis sans tarder. Assis parmi les gendarmes, répondant à leurs questions, Alain surgit de je ne sais où, posa son pied sur la poitrine du gars et se mit à l'égorger. Le sang gicla. Le sang jaillit tellement qu'il eut peur de terminer sa besogne. Tous les gendarmes se levaient pour éviter que le sang les salisse.

Je rentrai dans une colère contre Alain, qu'est-ce qu'il voulait faire croire ? On pouvait attendre l'arrivée des officiers que j'ai fait appeler pour qu'ils me disent ce que j'avais à faire. Le lieutenant arrivé, voyant le gars gisant dans son sang, il me fit cette recommandation :

— Attendez à une heure tardive et allez me le jeter loin d'ici !

— Bien compris !

Du coin de l'œil, je guettaï ma montre. L'heure passait à compte-gouttes. La position du type m'énervait, couché devant le Centre, camouflé dans le gazon.

À deux heures, voyant la circulation qui avait diminué, j'ordonnai un élément de m'apporter un pousse-pousse. Aux autres je demandai de m'apporter de l'eau pour mouiller le gars. Je ne voulais pas que le sang les salisse quand ils le mettront dans le pousse-pousse. Ils s'exécutèrent. Couché dans le hamac, attendant le pousse-pousse, un élément vint me trouver.

— Garvey ! Le gars-là n'est pas mort ! On l'a mouillé, il s'est réveillé. Florent a envoyé wotro là !

Je sortis et vis le gars, couché dans le gazon, la tête levée. J'ordonnai de le faire entrer. L'homme nous suppliait, sa voix déchirait la nuit, et ça m'énervait. Pour moi ce type était déjà mort, le wotro, c'était pour le jeter. Quel contretemps ça !!

Je pris le cou du gars que je tentai de casser, mais quand je serais ma prise, le gars criait, et son cri déchirait la nuit, ça m'énervait encore plus. Je lâchai prise, pris un sac vide de riz que je fourrai sur sa tête, le fis tomber et me mis à l'étouffer. Mais une fois de plus, son cri me fit changer d'avis, je voulais le tuer en silence.

Quand je le laissai et qu'il se mit sur ses fesses, je lui envoyai un coup de pied du côté qu'Alain avait blessé, je récidivai. Quand on enleva le sac sur sa tête, le visage du type était couvert de sang. Cela fit monter quelque

1 Influencer : N. faire peur.

chose en moi. Je lui envoyai un coup de pied dans la poitrine. Ce type devait mourir. J'ai reçu l'ordre d'aller le jeter, donc s'il s'est réveillé, il doit retourner dans son sommeil. Toutes mes tentatives pour tuer le type échouèrent, je ne voulais pas l'ensommer.¹

À trois heures, la section de patrouille était de retour, c'était la Michigan. Quand ils rentrèrent je leur lançai cet ordre :

— Allez m'accompagner ce bah-bièh là !

Ils s'acharnèrent sur lui, le trainèrent hors du Centre. Avec son balai, un élément effaçait les traces derrière eux. Ils revinrent dix minutes après.

— C'est comment ? interrogeai-je

— C'est propre ! Sans tache, Kamikaze s'est occupé, propre, propre !

L'élément m'expliqua qu'ils avaient fait coucher le gars, Kamikaze avait mis son couteau dans le trou qu'Alain avait fait et il l'a poussé d'un coup sec de rangers. Le couteau est rentré jusqu'à la manche et il a retiré le couteau avec force, le gars s'est immobilisé net. Sacré Kamikaze, il souriait à chaque mot que l'élément me disait.

C'est vrai, même sans tuer de mes propres mains, j'avais tué invisible-ment. Je tuais, parce que ça se faisait sous mes ordres ; on tue comment encore ? ! Mais de tout ça, j'ai des remords pour un seul assassinat.

Souffre, compagnon, je ne vais pas t'expliquer ça.

Deux jours après, je reçus la visite d'un élément de la gendarmerie, un MDL. Quand il me demanda, un élément me désigna, je me fâchai contre ce dernier.

— Tu ne peux pas te renseigner avant !! On est à Fallujah hein !

— Non chef ! dit le jeune, je suis gendarme, on a besoin de vous à la brigade.

Il me rappela l'événement d'avant-hier.

— Si tu arrives, tu dis que quand tes éléments l'ont interpellé, il a laissé son colis et il s'est enfui, tu as confié son arme à la gendarmerie, tu n'ajoutes plus rien. C'est le CR qu'on a fait là-bas.

Le jeune gendarme finit son message et partit. Je prévus l'après-midi pour me rendre à la brigade, mais je ne partis pas.

Une nuit aux environs de vingt et une heures, un accrochage se produisit entre mes éléments et un groupe de jeunes. Zély avait reçu un coup de machette dans le dos. La blessure n'était pas grande, mais la veste était grandement ouverte. On mit la main sur un qu'on emmena à la gendarmerie.

Après déposition, ils enfermèrent le jeune et me demandèrent de venir demain. Le matin, nous trouvâmes le père du jeune incarcéré et gérâmes le problème à l'amiable. Ensuite, je fus appelé dans un autre bureau ; je partis avec Ya Bi. Nous rentrâmes dans une chambre, il y avait deux bureaux.

— Oui ! Venez ! Asseyez-vous ! nous appela le type sur le bureau à gauche. C'est vous qui êtes au Centre émetteur là ? C'est vous le chef ?

1 Ensommer : N. tuer en frappant avec un objet lourd.

— Oui ! Monsieur ! répondis-je

Le type m'expliqua qu'il y a quelques jours, ils avaient reçu un calibre 12 de la part des éléments de la gendarmerie. Ils avaient dit que c'est nous qui l'avions trouvé.

— Mais ! Et celui qui possède l'arme ? ! demande le sous-officier.

— Quand mes éléments l'ont interpellé, il a laissé son colis et il a fui, répondis-je.

Avant de me laisser partir, il prit mon nom, celui de mon père et de ma mère. Ouais ! Moi qui croyais avoir tourné la page calibre 12.

Depuis un moment, Gabélo devenait fréquent à la base. Quand je finissais de lui rendre compte, il se retirait avec mon adjoint et un inconnu, ils pouvaient bavarder pendant près d'une heure. Un jour, je les trouvai dans le garage du Centre.

— Qu'est-ce qui doit se faire dans ma base que je ne dois pas savoir ? je demandai à Gnakoury, mon adjoint.

— Rien ! me répondit Gabélo.

— C'est qui lui ? Montrant du doigt l'inconnu.

— Prends place ! j'allais t'expliquer, dit Gabélo

Gabélo me fit savoir que le jeune en face de moi, s'appelle Florent, un déplacé de guerre qui avait réussi à garder liaison avec un com-secteur. Ce dernier voulait sortir de la rébellion. Il a décidé de donner toutes les informations utiles quand Florent lui a dit qu'il est du FLGO.

— Mais nous on n'a rien à lui donner en retour, dis-je.

— Qui ça ? ! Moi ? ! me demanda Florent.

— Non, pas toi, je parle du rebelle qui veut changer là.

— Lui-même, ça va chez lui, il en a marre de la rébellion.

— Donc, c'est comment ? demandai-je à Gabélo.

Mon adjudant de compagnie me mit au courant que Florent avait rendez-vous avec son informateur demain à Bouaké.

— D'accord ! Demain, on va te donner prix de l'eau sur la route.

Le lendemain, je remis trois mille francs à mon adjoint pour qu'il les remette à Florent. À vingt-trois heures, Florent était de retour. Je le laissai aller dormir, il n'allait pas oublier, tout de même, demain c'est un jour.

À la base, y avait la guérite des éléments de Lavegarde. En face, une maison de deux pièces avec douche, WC, une pièce occupée par le matériel de transmission, l'autre, occupée par mes éléments. Mais nous étions trop nombreux, donc d'autres se débrouillaient dans le garage et dans les voitures gâtées.

Le matin, j'attendis l'arrivée de Gabélo avant de prendre le CR de Florent. Gabélo dormait dans un hôtel géré par un frère. Quand il arriva, nous nous retirâmes au garage, Florent commença.

— C'est propre, j'ai trouvé mon type. Il m'a dit qu'il y a quelque chose de vilain qui se prépare.

Silencieux, nous l'écoutions. Il nous fit savoir qu'une évasion se prépa-

rait à la MACA.

Avant, des hommes sont acheminés de Bouaké vers Abidjan, mais ils font escale à Yirisso, un village sur l'autoroute du nord. Après, des cars les déposeront à la gare MTT. Une fois à Abidjan, chacun connaît le lieu de rassemblement. Quant je lui demandai ce lieu, il me dit que son contact n'en avait aucune idée. Assis, tout tournait dans ma tête. Evasion à la MACA, ces hommes qu'on stocke à Yirisso qu'on doit déverser à Abidjan. Mon calcul me donnait le résultat qu'on n'était pas loin d'une reprise de guerre.

À onze heures, Gabélo m'ordonna de me rendre au camp d'Agban, rendre compte de ce que Florent m'avait dit. Il avait déjà appelé pour annoncer mon arrivée. Quand j'arrivai, je rentraï dans un bâtiment où je trouvai trois jeunes dans un bureau ; je saluai.

- FLGO Centre émetteur ? ! dirent-ils en chœur.
- C'est ça, répondis-je
- Vous là ! On parle beaucoup de vous hein !
- En bien ou en mal, demandai-je.
- Les deux, mais plus en bien.

Quand l'occasion me fut donnée, je fis le tour de tout ce que Florent nous avait dit. Après avoir pris note, ils me dirent qu'ils tiendraient informés les patrons. Je pris congé d'eux avec cette question dans la tête :

- Prendront-ils l'info au sérieux ?

À la base, je rendis compte à Gabélo. Deux jours après, je reçus la visite de Naofo Fofana devenu élément MILOCI. Naofo me fit savoir que le MILOCI projetait d'attaquer Logoualé.

- Vous faites quoi du cessez-le-feu ? lui demandai-je.

— C'est chef tu es devenu-là qui t'a assagi comme ça ou bien c'est quoi ? Ceux mêmes qui ont parlé de ça là, est-ce qu'ils respectent ça ? Ce qui est sûr, nous on va ghabougou Logoualé.

Naofo ne dura pas longtemps avec moi. Ses anciens copains étaient heureux de le voir, et moi je ne voulais pas de bruit autour de moi.

Un matin, Gabélo m'appela pour me demander de l'accompagner à la Présidence. Il me demanda de le trouver à son hôtel avec Ya Bi et Petit Garçon, la seule fille du gbôhi, en tenue militaire. À trois, nous nous rendîmes à l'hôtel de Gabélo. Il était sous la douche. Petit Garçon prit place à la réception ; Ya Bi et moi sortîmes de l'hôtel pour prendre de l'air. De notre position, on vit un gars avec son pousse-pousse chargé de bidons d'huile de 5 litres.

- Je vais coumer le gars-là, dit Ya Bi.
- Il a quoi ? décourageai-je Ya Bi.
- Regarde-moi seulement !

Arrivé à notre niveau, il appela le type.

- On dit quoi, mon ami ? Ça va ?
- Oui chef, ça va.
- Je suis sûr que tu as toutes tes pièces !

- Hiii ! Chef ! Faut pas parler, je suis au complet !
- Ah ! Je savais, répond Ya Bi, mais est-ce que tu as tes pièces de véléra¹ ? Je faillis exploser de rire, mais je m'abstins.
- Eh chef ! Depuis je suis né, je n'ai jamais entendu nom ça là !
- Ah, tu as vu, tu n'es pas au complet, on fait comment ?
- Tiens ça ! Faut attraper !

Le nigérien remit mille francs à mon collègue et continua son chemin.

- Ouais ! dis-je, ce n'est pas possible, pièces de véléra ?
- Laisse ça ! dit-il, c'est le colonel Ya Bi.

Rapidement, je réclamai ma part. Il me remit cinq cents francs et nous rejoignîmes Gabélo dans sa chambre. L'hôtel était en même temps un bordel, assez de djantras.² Sortis, nous nous arrangeâmes avec un taxi comp-
teur qui nous déposa devant le palais présidentiel.

Assis dans la salle d'attente, Gabélo nous laissa pour entrer dans un bureau dont il sortit quinze minutes après. Il m'informa qu'il avait rendu compte de ce que Florent nous avait dit. Ils ont pris note, mais ils lui ont demandé de se rendre au Camp Commando d'Abobo pour mettre les gen-
darmes au courant. Gabélo nous montra l'argent qu'il avait reçu de ceux à qui il avait parlé.

Devant le palais, nous prîmes un taxi pour Abobo. Au camp d'Abobo, on nous envoya dans le bureau du lieutenant Zago qui nous reçut. Nous fîmes le tour de ce que nous avions entendu de la bouche de notre informateur, je proposai ceci à l'officier :

- Lieutenant, je voudrais que mes éléments soient de la fête de Yirisso.
- Je vais voir ce que je peux faire, dit l'officier.

Appelé dans un autre bureau, le lieutenant sortit, je regardai mes amis et leur dis :

- Les gars, on doit le coumer, on sort pas zéro de ce bureau.
 - Laissez les gars, je m'en occupe, dit Petit Garçon.
- L'officier entra, s'assit devant nous, Petit Garçon l'attaqua.
- Le vieux père ! C'est mou hein !
 - Ça veut dire quoi ? demanda l'officier.
 - C'est chaud, on est moisis, répondit Ya Bi.
 - C'est chaud partout hein, mon gars !
 - Hum ! hum ! fit Petit Garçon.

L'officier sourit, mit sa main en poche, en sortit trois mille francs qu'il remit à Petit Garçon. Nous remerciâmes le tonton et sortîmes. Dehors, nous rentrâmes dans un garbadrôme, nous restaurâmes et rentrâmes à la base.

Arrivé à la base, je pris un gbaka pour me rendre à Yopougon. Chez Alaine, tous ceux qui ne m'avaient jamais vu en tenue militaire, appré-
ciaient mon accoutrement, d'autres disaient que je ressemblais à Mathias

1 Véléra : (*langage militaire*) Véhicule Léger Rapide.

2 Djantra : N. prostituée.

Doué. Moi-même je savais que ma combinaison m'allait bien. Voulant prendre congé d'elle, je tendis une pièce de cinq cents francs à Alaine. Elle me lorgna.

— Je vais faire quoi avec cette pièce ?

Je voulus parler mais je me retins. Je remis la pièce dans ma poche et en sortis un billet de mille francs.

— Voilà ! S'exclama-t-elle en tirant mon billet, on va faire quoi avec pièce ? !

— Mais avant, tu prenais !

— En ce moment-là, c'était billet !

Je ne rajoutai aucun mot. Je me levai, lui dis au revoir, traversai le boulevard et montai dans le gbaka auquel je fis signe.

Attends ! Cette affaire de changement de billet de cinq cents francs en pièce là, c'est dû à quoi même ? Avant, quand tu tends un billet de cinq cents francs à quelqu'un, ya pas long discours hein. Ça là, c'est les Banny-là qui peuvent donner réponse de ça là.¹ Ce qui est sûr, en ma connaissance, quand y a des choses comme ça, c'est que y a problème, lequel ? Je ne sais pas.

Arrivé à la base, on m'amena mon plat : un riz gras qui n'avait pas réussi, faute de condiments. Je mangeai un peu et offris le reste à un élément. La nuit se passa sans embrouilles. Le matin, je reçus la commission de choisir des éléments pour Yirisso, épauler les gendarmes. Je choisis vingt-cinq éléments : vingt-trois éléments FLGO, deux éléments MI 24.

Ossohou Roger, fana du mysticisme, organisa une cérémonie de purification. Il emmena ses amis au fond du Centre, acheta du riz préparé et versa de l'huile rouge dessus. Les vingt-cinq mangèrent le riz. Je ne sais où il a trouvé ces feuilles qu'il mit dans un seau d'eau. Chacun devait laver son visage avec cette eau le nombre de fois désiré. Un à un, ils passèrent pour le rituel.

— Chef Garvey ! dit-il, viens laver ton visage !

— Non merci, j'ai déjà prié.

À mon retour, je tombai sur les colombiens.

— Garvey ! C'est quel classement ça là ? Tu devais attendre un peu ! dit Pakass.

— Ya rien qui est gâté, répondis-je, je peux changer l'effectif à tout moment.

Je suis un colombien et mes amis savent de quoi je parle.

Je descendis pour assister à la fin du rituel. Ossohou était le dernier à laver son visage. Quand il eut fini, un élément tomba en transe, ventre contre terre, pieds joints, mains jointes sur la tête. Il vibra jusqu'entre les pieds de commando et se calma, mais resta dans sa position. La scène me plut. Au FLGO on ne minimise pas une mission.

1 Banny : Charles Konan Banny, gouverneur de la BCEAO de 1994 à 2005. Ce sont les banquiers qui peuvent donner une explication sur la transformation du billet de cinq cent francs en pièce.

Malgré le rituel, les gendarmes ne vinrent pas, la mission était avortée.

Le lendemain, je ne reçus aucun officier venu me dire pourquoi la mission n'a pas eu lieu, et c'est pas moi qui vais aller poser question à quelqu'un. Mais ce matin-là, Jean Décamer dit Jean de Dieu m'expliqua quelque chose qui me troubla. Hier nuit, dans la chambre, un homme en ténue y avait fait irruption. Ce dernier ressemblait au général Tchonhon. Il le voyait mais ne pouvait bouger. L'homme a sauté les dormeurs et est entré dans la chambre de la transmission sans toucher à la porte qui était fermée à clé. Il avait traversé le mûr. Je lui dis que c'était normal, nous étions en mission donc la présence de Tchonhon était inévitable, il avala et partit.

La nuit, Tanroi Aimé sortit de derrière le garage en courant, s'arrêta devant nous et se mit à passer ses mains sur son corps et dans ses cheveux, avec tout le calme possible, il nous dit :

— Mon Dieu, qu'est-ce que je viens de voir ? !

À la demande, il nous dit qu'en allant aux toilettes au fond du Centre, il avait senti une présence dans le grand avocatier. Il s'était arrêté pour éclairer avec sa torche dans l'arbre, mais la torche ne s'alluma pas. Après plusieurs tentatives, la torche ne s'alluma pas. Il garda la torche et essaya de regarder dans l'arbre, mais qu'est-ce qu'il vit ? Un homme en noir qui descendit de l'arbre comme par ascenseur. L'homme mit les pieds à terre. Sans bouger, Aimé le regardait mais ne pouvait voir son visage. L'homme fit un pas en avant et disparut. Aimé revenu à lui, fit demi-tour et se mit à courir.

L'aventure d'Aimé avait effrayé tout le monde. Jean de Dieu réexpliqua son aventure d'hier nuit aussi. Ça a tué le gbôhi : fantôme ! Ce n'est pas bandit ni assaillant oh !

Quatre jours plus tard on vint nous annoncer la mort de Maghen, un élément et petit frère de Caméléon qui se trouvait en prison. Je déduisis que le fantôme-là était l'âme de Maghen : il nous disait adieu. Une veillée était prévue pour le samedi et nous étions au mercredi. Le samedi, après avoir choisi les sections pour la patrouille, je sortis avec mes amis, à quatorze, colombiens et michigans confondus. Nombreux que nous étions, nous refusâmes de prendre gbaka, un taxi était mieux, et c'est ce que nous fîmes une fois arrivés à Adjamé. Deux taxis furent sollicités.

— Vieux père ! dit le chauffeur, ça fait surcharge, vous êtes sept !

— Faut pas ton cœur va battre ! dis-je en lui montrant ma carte, le « cet élément ».

Sans ajouter un mot, il appuya sur l'accélération, direction Yop.

Arrivés à Yopougou, Le Réseau lui indiqua la route du quartier Mamie Faitai, un bas-quartier. Les funérailles se passaient au Banco II. Le Réseau nous avait envoyés à la Sogéphia, je compris rapidement ; c'était un jumping.¹ Mamie Faitai abrite un bon nombre d'éléments FLGO ; lui-même,

1 Jumping : *N. (anglais)* prendre une voiture sans payer le transport.

c'est son quartier. Le jumping était propre. Avec les taxis, nous nous enfonçâmes dans le bidonville. Arrivés devant une cour, comme si c'était téléphoné, nous ouvrîmes les portes des véhicules en marche et entrâmes dans la cour. Tout le monde, la main droite sous le T-shirt comme pour sortir une arme. Quelques secondes après, nous sortîmes pour demander aux chauffeurs de reculer et de garer un peu plus loin.

Pendant que les chauffeurs reculaient pour se trouver un espace pour garer, les couloirs du quartier nous recevaient. En un temps record, nous étions devant le lycée Aimé Césaire. C'est une affaire de raccourcis. À vingt et une heures déjà, la cour familiale de Banco II boudait de gens, parents, amis, copines, tout le monde. Aubin était content de me voir.

— C'est comment ? Garvey ! Vous venez d'arriver ? ! dit-il. Je suis quitté au Maroc, Pokou m'a dit que Yolande vend au SIPOREX avec sa grande sœur. La nouvelle me mit la joie au cœur, je venais d'avoir le réseau où trouver ma copine.

En groupe, nous allâmes saluer la famille éplorée et revîmes nous asseoir dans un bistro à côté de la cour. Le koutoukou coulait à flots. À deux heures, ne pouvant plus résister à l'alcool, je partis me coucher dans le taxi de Guyzo, un élément qui avait son permis. Guyzo me réveilla à 6h, au moment où on s'apprêtait à aller au cimetière. À huit heures cinquante par-là, tous les gbakas étaient pleins et prêts à aller au cimetière. C'est à ce moment que je pris la route pour SIPOREX. Sans trop de difficultés, je trouvai Yolande, assise derrière un étalage de crevettes fumées placées en tas. Yolande était heureuse de me voir, je lui fis savoir que c'était Pokou qui m'avait dit où je pouvais la trouver. Yolande me dit qu'elle résidait au quartier Wassakara. Dans le gbaka, je pouvais dire à l'apprenti que je descendais au carrefour Pienayo. Je crus avoir mal compris.

— Tu dis carrefour Pienayo, me répéta-t-elle.

Carrefour Pienayo, je suis à Yopougon depuis l'âge de onze ans, mais je n'ai jamais entendu ce nom de carrefour. Yolande me donna un numéro.

— C'est la nièce du mari de ma grande sœur, elle s'appelle Flavienne. C'est son numéro, si tu appelles, je ne serai pas loin.

Je pris congé de Yolande et rentrai à la base. Assis à la guérite, je ne pouvais compter les taxis qui rentraient dans le Centre avec les éléments. Quand un taxi gare, tout le monde descend et personne ne regarde le chauffeur. Et quand il dure stationné, un élément neutre vient le mettre dehors. On pouvait compter près de sept taxis devant le Centre. Exaspérés, ils prenaient leurs voitures et partaient. Le samedi qui suivit, je me rendis à Yop pour voir Yolande. La trouvant pas disponible la journée à cause de son commerce, je fis un direct chez Elaine jusqu'à vingt heures où je pris congé d'elle pour Wassakara. En route, je pensais au carrefour de Yolande.

— Carrefour Pienayo, c'est quoi ça ? !

Je réfléchis et trouvai que Yolande voulait parler du carrefour Ficgayo et je restai là pour l'appeler. Flavienne me la passa.

— Je suis devant le village Ficgayo, trouve moi !

Yolande me trouva cinq minutes après.

— Tu n’as pas dit que tu ne connais pas carrefour là ! dit-elle.

— Mais, c’est Ficgayo, pas Pienayo, répondis-je.

Elle resta bouche bée. Nous prîmes un gbaka, direction Yaosséhi. Arrivés, je l’envoyai à la table d’Alaine ; fis la présentation. Je présentai Alaine à Yolande comme étant ma grande sœur et à Alaine, je présentai Yolande comme ma copine. Quelques minutes après, je me levai avec Yolande pour entrer dans le quartier, prendre une chambre d’hôtel. Nous passâmes une nuit chaude.

Le matin, Yolande me proposa d’aller chez sa sœur jumelle au quartier SICOGLI LEM, un quartier frontalier de Yaosséhi ; j’acceptai. Je trouvai la sœur jumelle de Yolande. Si je compare la ressemblance à deux gouttes d’eau, je passerai à côté. Yolande et sa sœur se ressemblent comme une seule et même personne. Mireille, puisque c’est son nom, était un peu plus bouillante que sa sœur.

Elle me reçut comme si elle me connaissait avant, peut-être parce que je suis le copain de sa sœur jumelle. À chaque regard sur elles, je souriais ; j’étais surpris par ce type de ressemblance.

Mireille vivait avec un homme d’environ quarante ans, dans un studio. Je ne causai pas trop avec l’homme, donc je ne le remarquai pas. Après nous avoir montré sa table au marché de Yaosséhi, nous prîmes congé de Mireille, passâmes chez Alaine où nous restâmes quinze minutes. Yolande et moi marchâmes jusqu’au Wassakara où elle me montra son domicile : une maison de trois pièces, douche, WC internes, avec une grande terrasse. Tu vois les cours communes chacun chez soi là, c’est un truc comme ça. Yolande m’accompagne à Gabriel gare où je pris un dyna¹ pour Adjamé.

Janvier était passé, mais je voyais comme si c’était hier, l’attaque de la petite ville d’Akoupé, l’évasion à la MACA. Florent disait vrai, mais les vieux pères ont pris l’info comme ils ont toujours pris les infos : à la légère.

Depuis les évasions de la MACA, je doublai le nombre d’éléments de patrouilles de nuit comme de jour. Mes patrouilles de jour m’ont aidé à faire retourner une vingtaine d’évadés à la MACA.

Le tuyau était bon, malgré que les jeunes du quartier nous détestaient. Des autres nous aimaient aussi. Ils sont dans le même quartier, donc, on nous sifflait seulement que tel est venu de la MACA sans billet de sortie, on le prend et on le confie à la gendarmerie.

Je me souviens d’un évadé que mes gars m’avaient amené. Il se nommait Tiendrébéogo. J’ai gardé son nom parce qu’on a un peu causé. Il m’a dit que tout le monde sortait, voilà pourquoi il est sorti. Et quand je lui ai demandé ce que ça lui ferait de retourner, il me répondit ceci :

— Ah ! Moi-même, c’est ce que j’ai fait là qui me poursuit. Si Dieu me

1 Dyna : minicar.

pardonne, c'est l'essentiel.

Voici ce que le type me répondit quand je lui demandai ce qu'il avait fait.

— Le péché ! Rien d'autre que le péché !

Sa réponse me plut, seul le péché condamne. Je le confiai aux gendarmes.

Le 19 février, la radio annonça l'attaque de la ville de Logoualé. Je me souvins de ce que Naofo m'avait dit. Le MILOCI à Logoualé, ils ont vraiment fait ça malgré le cessez-le-feu. L'attaque de Logoualé a fait la une des médias pendant au moins deux jours. On parlait même d'un bon nombre d'éléments pris par l'ONU.

Je pensais à mes amis : à Alpha, à Débase, à Akobé, à tous ceux qui ont viré au MILOCI. La guerre n'a pas de détail,¹ la guerre c'est la guerre et donc j'avais peur sans inquiétude.

Quelques jours après, je reçus Akalé. La joie était à son comble. Même les gens qui passaient devant le Centre se demandaient ce qui s'y passait. On avait soulevé Akalé en triomphe, mêmes les gendarmes et les policiers étaient étonnés de nous voir subitement en joie. Les éléments bavards leur expliquaient qu'Akalé avait participé au combat de Logoualé.

On fit descendre Akalé, lui offrit à boire et nous attrapâmes nos mentons pour l'écouter. Akalé nous fit le tour en commençant par la marche de Duékoué à Bangolo ; la sympathie des jeunes de Bangolo grâce auxquels ils sont passés inaperçus ; leur séjour en brousse en attendant d'agir ; la prise de Logoualé en neuf minutes ; l'attitude des soldats de l'armée française ; l'impartialité des soldats de l'ONU ; la séance photo...

Chaque gendarme ou policier qui voulait écouter Akalé lui remettait de l'argent ou lui achetait un plat de garba et pas n'importe lequel. Akalé servit les grand-frères qui mirent encore plus de respect dans le gbôhi.

Avant l'attaque de Logoualé, nous avons été contactés par un lieutenant pour le front de Vavoua, mais ce que nous lui avons demandé l'a fait reculer net. C'était un vrai devis : des armes, des cargaisons de munitions, des chargibles,² ce qui est sûr, un vrai arsenal de guerre sans oublier une forte somme à distribuer aux éléments avant de bouger. L'ère du mouton se dirigeant à l'abattoir est révolue.

J'étais content quand Akalé m'expliquait l'aventure, mais je devins triste quand il me fit part de la mort de Débase, de l'Amiral, de G noléba. L'Amiral est tombé au premier tir de roquette, crise cardiaque. G noléba, Débase et les autres sont morts les armes à la main.

Après son explication, je dis à Akalé que je n'étais pas d'accord avec la manière dont ils ont procédé. Ils auraient dû attaquer la ville, tuer les rebelles et replier. Là, personne ne saura qui a fait ça. Mais vous attaquez la ville, vous tuez les rebelles et vous vous installez. Vous n'êtes ni militaires ni gendarmes, un autre groupe va vous g babougou, ça c'est forcé. Et c'est

¹ Détail : FI. nuance.

² Chargibles : (*langage militaire*) des gilets servant à porter des chargeurs d'armes à feu.

ce que l'armée française a fait. Là, là, on attaque, on tue et on disparaît simplement, ni vu ni connu.

Ils ont été quatre-vingt-sept à être faits prisonniers avant d'être libérés par l'ONU. Calcul mentalement, ça fait quatre-vingt-sept armes et des centaines de munitions bloquées. Ça là même, je me demande si Pasteur Gammy ne sera pas poursuivi, parce que les premiers jours, il disait pour lui sur les chaines de radio, dans les journaux.

J'appelai Pokou pour lui annoncer la mort de Débase. Malgré que je ne le voyais pas, j'ai senti la désolation dans la voix du grand-frère. Débase était un de ses meilleurs petits.

Sans remarquer, j'étais en train de jouer avec le feu. J'avais présenté Alaine à Yolande comme étant ma grande sœur, mais je continuais de voir Alaine. Une cachoterie qui a failli me couter la peau des fesses. J'avais montré le domicile d'Alaine à Yolande ; je lui ai même dit, quand on était seul qu'Alaine était ma copine, mais que c'était fini maintenant.

Malgré ça, à des heures avancées quand je vais rendre visite à Yolande, je lui fais croire que je vais dormir au Maroc pour rentrer à la base le matin. Là, c'est Alaine qui me reçoit. Un jour même il y a eu un accrochage, heu ... un petit, hein. Éloge en avait marre de se cacher chaque fois que j'arrivais. Il a fini par péter les plombs, mais des plombs qui se sont vite reconstitués. Une nuit, dans son ivresse, il vint trouver la porte d'Alaine fermée, mais le son de la télé à l'intérieur. Il se mit à taper en appelant Alaine. Elle aussi, elle reste couchée et puis elle raconte pour elle.

— Éloge ! Va chez toi !

— Oh ! La sommai-je, debout ! Va gérer ça avec lui dehors là-bas !

Je ne terminai pas ma phrase que la porte s'ouvrit avec fracas, la chaine nette n'a pas résisté. Éloge rentra, laissa la télévision allumée et retira le fil de la multiprise ; la télé s'éteignit. Il enroula les fils et sortit, Alaine le suivit pour le menacer. Moi, couché sur le dos dans le lit d'Alaine, je me demandais ce qui pouvait se passer cette nuit-là. J'étais inquiet, je me levai pour m'asseoir, j'entendais la voix d'Éloge dans la cour, les injures, les menaces.

Alaine rentra et se coucha, quand elle voulut répondre aux paroles d'Éloge, je mis ma main sur son cou et je me mis à serrer.

— Ton mensonge te rattrape ! Si tu veux répondre, tu sors !

Quand je retirai ma main, elle se tut. Se voyant criant dans le désert, Éloge rentra dans la maison.

— Alaine ! Donne-moi ma chemise !

Avant qu'Alaine ne place un mot, le ventilateur planait dans les airs. Il vint atterrir sur le visage d'Éloge. Ma main gauche dans sa ceinture, je le tirai pour le faire sortir, le ventilateur toujours dans la main droite. Son ami essaya d'intervenir. Il reçut un coup du même ventilateur sur la tête, il se mit à saigner. Éloge ne restait pas hors taxe, il venait de recevoir son second coup à la poitrine. J'étais prêt ; ya longtemps j'attendais ça. Toujours la main dans sa ceinture, le ventilateur dans la main droite, je lui criai :

— Ta mère con aujourd’hui, demain, toujours ! Moi je suis couché, tu vas venir sauter. Je vais te tuer et puis ça va rester dans dialogue ! Toi un bah-bièh comme ça. Quitte ici ! J’ai qu’à entendre voix de quelqu’un !

Je le poussa, je rentrai et fermai la porte à clef.

— Tu vois non ? ! Tu vois comme tu es mauvaise non ? !

Me connaissant, Alaine resta muette.

Le lendemain, je croisai Mireille. Je lui fis savoir que je venais de Maroc, que j’étais passé voir ma grande sœur. À douze heures, Yolande fit son apparition dans la cour ; elle salua Alaine et demanda après moi. Elle lui répondit que j’étais dans la maison. Quand elle fit entrer sa tête, nos regards se croisèrent, et je me levai en sursaut.

— On dit quoi, go ? ! Tu es quittée chez Mireille ?

— Oui, je m’en vais à la maison, me répondit-elle.

— Attends je vais t’accompagner !

Je retournai dans la maison, portai mon sous corps et ma chemise, chaussai mes baskets et sortis. Je dis à Alaine en gouro que je revenais. Yolande resta bouche bée jusqu’au carrefour du 16^{ème} arrondissement.

— Tu n’as pas dit que tu couches plus avec elle ? ! On vient te trouver. Tu es déshabillé, tu es couché sur son lit.

— C’est vrai, tu as raison, mais je ne couche plus avec Alaine, et puis, ça là, ya longtemps.

J’essayai de convaincre Yolande qui me posait toujours la même question. On arriva à Wassakara sans se rendre compte du trajet, tellement je cherchai à être convainquant. Je laissai Yolande chez elle, lui promettant de passer de retour de Maroc. Au lieu de Maroc, je retournai chez Alaine.

— Je ne veux plus qu’elle vienne te chercher ici hein ! dit Alaine.

Je ne répondis rien. À dix-neuf heures, je pris la route pour Wassakara.

En rentrant, Yolande m’accompagna pour prendre le dyna. Je voudrais en profiter pour la faire parler. Alors, je la fis passer par le lycée SEPI, pris la route du marché et tombai sur la grande voie qui longe jusqu’au carrefour Paloma. Pendant tout ce trajet, elle resta muette, elle ne répondit rien à tout ce que je disais, je finis par lui dire ceci :

— Maman ! Dis-moi quelque chose pour que je puisse te demander pardon ! Ne reste pas comme ça ! Je t’en prie !

Elle ouvrit la bouche et sortit ceci :

— Comme c’est la première fois, je te pardonne.

Yolande est une femme de parole. Je me souviens un jour où elle m’a laissé à l’hôtel et elle est rentrée à la maison. Elle m’avait trouvé trop saoul et m’avait dit qu’elle rentrait chez elle. Malgré toutes mes techniques pour la convaincre de rester, elle partit quand je lui demandais de m’attendre, j’allais acheter à manger. Cette nuit-là, je la passai avec Alaine.

C’est vrai que ce jour-là j’étais saoul, mais j’eus peur de Yolande et sa seule phrase qu’elle me donna me remit dans ma coquille. Elle accepta ma bise malgré. Je montai dans mon gbaka et partis.

Arrivé à la base, j'eus l'information que Débase était vivant, il était à Bangolo, je reçus l'info avec joie. À vingt et une heures, je fus appelé par Petit Garçon.

— Garvey! Florent est mal en point hein!

— Qu'est ce qui s'est passé?! demandai-je.

Petit Garçon m'expliqua que Florent était arrivé à Djébonoua, mais quelques temps avant l'heure de pointe avec son informateur. Il est tombé sur des gars qui ne lui ont pas donné le temps de répondre à leurs questions. Ils lui ont écrasé les doigts. On ne pouvait pas compter les traces sur son dos. C'est Petit Garçon qui le massait. Il me fit savoir que son gars était arrivé 45 min après. Je vis directement sa souffrance, plus de trente-cinq minutes dans un groupe de drogués?! Florent me dit qu'il est prévu une attaque à Abidjan avant la fin de l'année. Remarquant que j'avais beaucoup à entendre, je le laissai se reposer.

Le lendemain, on se débrouille pour que Florent aille se faire soigner. Les évasions de la MACA; l'attaque d'Akoupé avaient fait penser les vieux pères. Ils payaient le transport de Florent quand il devait aller en mission.

Un soir, Alain vint me réveiller. C'est la Colombie qui était de patrouille. Alain semblait pressé.

— Garvey! On a pris un gars avec un PA. Vétcho veut qu'on l'emmène loin d'ici pour le tuer et puis garder son arme.

Je laissai Alain pour aller trouver Vétcho. Devant la guérite, je vis un homme d'une cinquantaine d'années. On me montra son arme, un joli pistolet automatique noir brillant, bordure de crosse en argent et un sac plein d'amulettes. Je demandai à un élément de m'appeler un des chefs de la gendarmerie.

— Non! Garvey! Ils ont trop gagné nom sur notre dos, dit un élément. Lui là, nous-mêmes, on l'emmène à l'état-major!

Les autres étaient d'accord avec lui, je ne pouvais que me plier à ça.

— Bon! Emmenons-le! On va prendre taxis devant, dis-je.

Au carrefour ANADOR, nos réquisitionnâmes trois taxis et une voiture personnelle; un vrai cortège. À chaque barrage, on ouvrait le coffre où était le type et on montrait aussi son arme portée par Vétcho. À l'état-major, un lieutenant prit notre déposition. Mais quand il posait une question au vieux, il allait du coq à l'âne ce qui lui a valu une cordelette sur la tête qui s'est ouverte à un endroit. Il saignait dans le bureau du lieutenant.

On nous mit quelques minutes après dans un cargo, direction la préfecture de police. À la préfecture, ce sont Ya Bi, Braco et Alain qui descendirent avec le type, nous autres restâmes dans le véhicule. Vingt-cinq minutes après, Braco et Alain sortirent du poste en pressant les pas, montèrent dans le cargo, puis s'assirent. À les voir, tout le monde sut qu'ils venaient de faire quelque chose de pas trop catholique.

Trois minutes après un policier sortit, sans mot dire. Il se mit à regarder dans le cargo obscur. Il montra Alain et Braco du doigt et leur demanda de

descendre.

— Allez remettre ce que vous avez pris ! dit-il.

Alain descendit et se mit à se plaindre. Je le vis se diriger vers la tête du cargo, s'abaisser et sortir des billets dans ses rangers. Il se redressa et entra dans le poste, Ya Bi sortit, se plaignant.

— Vous avez fait un bon boulot, vous allez venir gâter ça.

Quand je lui demandai, Ya Bi me répondit que Braco et Alain avaient pris l'argent des détenus en leur promettant la liberté. L'affaire réglée, le cargo nous déposa à la base, bruit n'était pas bruit.

Quelques jours après la fin du mois de février, je fus réveillé aux environs de 5h du matin. L'élément m'informait que Adjaro et John avaient pris un gars avec du cannabis. Quand j'entendis cannabis, je me couchai. Les éléments vinrent se regrouper devant la porte ; je me levai. Quand je sortis, je tombai sur de gros sachets scotchés, dans le jargon noussi, on appelle ça 'les bouches'.

Rapidement, je pris un que je cachai et demandai à Braco de compter. Il y avait 18 bouches sans compter ce que j'avais pris, y compris trois balles de PA. Quand je demandai la provenance des balles et où était l'arme, le type ne trouvait rien à me dire, Z Barré lui plaça son couteau au cou en lui disant qu'il enfoncerait, si le gars ne répondait pas à mes questions. Je remarquais le couteau qui s'enfonçait dans le cou du gars au fur et à mesure que l'interrogatoire se bloquait, pour finir, je criai sur Z, son couteau allait tuer le gars s'il continuait.

De dix-neuf bouches le type fut transféré à l'état-major avec six bouches, le reste fut partagé. Je rentrai au Yaosséhi avec un bouche que je vendis à Rodrigues, un de mes petits du quartier qui est devenu dealer. Je vendis le produit à vingt mille francs. Neuf mille payés le même jour, onze mille pour le samedi, nous devrions être mercredi.

Je pris le neuf mille et repliai à la base. Ah bâtard, on se croirait en Jamaïque. Il y avait près de cinq groupes assis séparément dans le gazon fumant du joint à gogo sous les yeux des gendarmes et les policiers. D'autres se faufilaient entre les palmiers pour prendre quelques taffes avec les groupes un peu isolés. Tout le Centre sentait le cannabis.

Le dimanche matin, après une nuit passée à l'hôtel avec Yolande, je trouvai Rodrigues sur son terrain ; il me remit mes onze mille. J'appréciai l'attitude de mon petit. La Camorra, c'est ça, que ta parole soit ta parole !

Je retrouvai Yolande dans un bistro où je l'avais laissée pour croiser mon petit. De Yaosséhi, nous nous trouvâmes au marché de la SICOGI où je lui payai ses pommades, un complet de G&G, puis trois mille cinq cent. Yolande tira un billet de mille francs et me le tendit en me disant que les deux mille cinq cents suffisaient. Je remis mon billet en poche, peut-être qu'elle trouvait que j'avais déjà trop dépensé, pensai-je.

Je laissai Yolande à Wassakara et je rentrai à la base, il était quatorze heures. À Abobo, je descendis au carrefour ANADOR. Malgré que je ne me

mettais pas toujours en treillis pour éviter de me faire remarquer, je sentais néanmoins des regards sur moi, mais je restais indifférent. Au contraire je plongeais mon regard que je sais dur dans celui de l'homme qui me regarde. Je sors toujours vainqueur, parce que son regard se détourne.

Arrivé au corridor de la mosquée, un élément courut vers moi pour me saluer. Tu vois ? Je te parle encore de corridor ! C'est ça. Les vieux pères¹ nous ont laissé replacer à cause du bon nombre d'évadés qu'on avait fait retourner en prison, sans compter 'les bouches' et le flingue qu'on avait déposé à l'état-major.

— Mon vieux, me dit-il, est ce que tu sais que le gbangban de Camélo là, tous les jeunes du quartier en parlent ? !

— Comment ça ? ! demandai-je.

— On raconte qu'il a disparu

— Il a fait quoi ? !

— Disparu ! Mon vieux ! Disparu ! !

— Tu sais que ma petite habite dans Marley non ? Tout le quartier en parle.

— Ils ont expliqué comment il a fait ? ! demandai-je.

Le jeune m'expliqua que quand Camélo a été pris par les gars du quartier Marley, ils ont pris la direction de la forêt du Banco. Là-bas ils ont tenté de l'égorger, mais le couteau ne passait pas, ils ont commencé à le frapper, un parmi eux a soulevé une brique pour l'ensommer. Quand il prit le coup, Camélo disparut. Ils ont eux-mêmes fui tellement ils n'avaient jamais vu une scène pareille.

Donc si je comprends bien, Bonsré Innocent dit Camélo aurait disparu pour sauver sa peau. Comme on ne parle pas d'un mort, je suis déjà à la base. Entré à la base, sans saluer personne, je fis appeler Camélo. Camélo arriva et s'assit près de moi.

— C'est comment, mon vieux ? Tu es venu avec les No-6² de Yop ou bien ?

— Tout cali vous avez ici là, c'est pour Yopougou tu veux ? répondis-je

— Demande à un élément s'il a une rape. On a tout fumé, vendu. Toi-même, sors-moi un gban, je vais voir !³

— Non, je suis sans et je vais faire quoi avec Boca⁴ ? dis-je, je l'ai vendu, voilà ! repris-je. Dis-moi, dans quel coup les gars-là t'ont pris même ?

— Mon vieux, dit-il, quand bahi⁵ veut arriver, ya rien quoi !

— Comment ça ! ?

Mon petit me dit qu'avant de se retrouver là, ils avaient fait une patrouille au quartier MACACI où ils se sont fait poursuivre par les riverains à cause d'un portable que Dezzy refusait de restituer. Cela leur a coûté la colère du

1 Ici « vieux pères » fait référence aux officiers de l'armée et de la gendarmerie.

2 No 6 : N. cannabis.

3 Rape : N. joint roulé ; Gban : N. joint.

4 Boca : N. joint vieilli, sans saveur.

5 Bahi : N. (*anglais*) malheur (bad luck).

quartier. Caméléon moins rapide s'est fait rattraper et a été conduit à la police. Le groupe séparé, il était resté avec Max-Héro. Arrivé au niveau de la boulangerie, en face de l'hôtel Assonvon, il s'était détaché de son collègue pour compter son butin, mais où il allait se rendre compte, il se trouvait à plus de deux mètres du sol, porté par des mains inconnues. Camélo me dit qu'ils avaient prononcé une phrase en Malinké qui l'avait mis hors de lui : « Gbagbo ta môtô lo, en bé nan faga bih ! ».¹ J'éclatai de rire en lui demandant comment il s'est trouvé couché devant le maquis La 3ème Mi-temps.

— Mon vieux, je n'ai rien compris ! Ils m'ont maga-tapé² pour m'envoyer dans la forêt ; ils ont essayé de m'égorger. Quand ils ont vu que ça djôssait pas, ils ont commencé à me daba, après, je me suis trouvé couché devant maquis là. J'avais mal à la tête.

— On dit que tu as disparu, dis-je calmement.

— Mon vieux, laisse ça ! On a trop mangé les feuilles à Gbély, dit-il, et puis quand j'ai ouvert les yeux, j'ai vu des gens qui fuyaient.

— Ton apparition les a peut-être effrayés, dis-je. Tu es un guerrier mon fils, j'allais te perdre parce que Gbagbo ta môtô lo bé i yé.³

Mon petit sourit, il ne semblait pas avoir subi une attaque soviétique d'une telle envergure.

Tu vois, compagnon, ta patience a payé ! Mes enquêtes auprès de Camélo ont porté fruit. Calme-toi maintenant.

Le soir, je choisis deux sections pour les patrouilles et une pour les corridors. À vingt-deux heures déjà, je dormais poings fermés. C'est vrai que j'avais confiance en nous. Quand je dis « nous », je veux parler des grand-frères de la gendarmerie, de la CRS et nous, les gars du FLGO. On pouvait parer à éventuelle situation, mais il m'arrivait de penser qu'il y avait un ange de Dieu à chaque mètre autour du Centre.

À six heures, je fus réveillé par un brouhaha venant de dehors, on se croirait au marché, « C'est toi ! Fais sortir ! Ooh ! C'est lui oh ! ».

Je sortis. La Baleine, le visage qui expliquait beaucoup en même temps, était tenu à la ceinture par Vétcho. Quand Vétcho me vit, il se mit à le tirer et à lui donner des coups de poing, des coups de genoux. La Baleine est petit de taille, un mètre soixante, un truc comme ça. Il se contentait de cacher son visage et de bloquer quelques coups de Vétcho qui était deux fois plus grand que lui. Je courus pour retirer La Baleine de la main de Pakass. C'est là je sus que La Baleine avait des problèmes avec la Colombie, parce que quand j'arrêtai Pakass, Braco s'interposa suivi de Camélo.

— Ya quoi ? ! criai-je, il a fait quoi ? !

Sans discuter ils me firent venir Ossohou qui me fit savoir que Pakass lui avait confié son portable Samsung A800 avant d'aller en patrouille. À son réveil La Baleine était assis sur la rangée de brique qui servait à cadrer la

1 (dioula) C'est un partisan de Gbagbo, on va le tuer aujourd'hui.

2 Maga-tapé : N. surpris.

3 (dioula) Tu es un partisan de Gbagbo ?

terrasse. Le portable avait disparu.

À son tour, La Baleine me fit savoir qu'il était au corridor, mais sa copine l'attendait depuis, il avait replié à la base pour lui faire l'amour et retourner rapidement à son poste. Et c'est ce qu'il fit, mais pour éviter de salir son treillis, comme on le dit chez les combattants, il avait fait un saut à la douche. Il s'était rhabillé, et c'est en chaussant ses rangers que commando s'est réveillé et a commencé à l'accuser et à le menacer.

Quand La Baleine finit d'expliquer, les coups se remirent à pleuvoir sur lui comme pour dire que c'était faux ce qu'il disait. Une fois de plus, je les arrêtai, mais je ne pouvais pas les arrêter tous. Quand j'arrête Braco supposons ! La Baleine peut recevoir des coups de Pakass, de Camélo ou d'un autre colombien. La Baleine se réfugiait quelques fois entre mes jambes.

Pour éviter d'être témoin d'un faux truc, je les envoyai devant les gendarmes. Là aussi, La Baleine fut accusé parce que c'est lui seul que commando a vu. Les gendarmes ne pouvant rien faire pour lui, ils le laissèrent à la merci des colombiens et moi dans les problèmes. Fatigué de leur demander pardon, je finis par dire ceci à Pakass :

— Vétcho ! C'est pour portable tu veux tuer l'homme ! Tu n'as jamais perdu du portable ? Je ne suis pas responsable de ce qui va arriver si vous continuer à le frapper !

Ma parole fut comme un aboiement de chien. Ils prirent La Baleine descendirent au fond dans le Centre. Je retournai m'asseoir, très en colère et sans preuve de disculpation, et sans moyen de retirer La Baleine de leurs mains. Je suis chef, c'est vrai, mais ça là, ça me dépasse.

Quelques instants après, je les rejoignis. Ils étaient assis sur le gazon, fumant du joint, La Baleine était couché dans le gazon, à poils. Je leur demandai de le laisser aller se laver et s'habiller.

— Noon ! Mon vieux ! C'est fini, on le touche plus. Si on debout ici, on bouge ensemble. Il va se laver et puis on va chez le féticheur.

— C'est bien, dis-je.

— Je tirai quelques taffes de leur joint et retournai à la guérite.

A leur retour de chez le féticheur, je ne reçus aucune nouvelle, et je ne demandai même pas. Ils avaient arrêté de frapper La Baleine, c'était déjà bon.

Depuis un moment, j'avais arrêté d'encaisser les cinq mille francs des corridors. Ça sortait même pas. Les éléments dans leur galère, coupaient des régimes de palmier, cueillaient des avocats pour vendre. D'autres volaient même le riz pour vendre aux femmes qui font restaurant. Je me suis laissé une fois corrompre comme ça. On m'avait rapporté que Jean de Dieu et son ami avaient pris un demi-sac pour aller vendre. Quand je les trouvai chez la vendeuse, je les laissai vendre et nous partageâmes le butin.

Un matin, après le rassemblement, nous étions assis sur la terrasse du deux pièces. Un grand-frère de la gendarmerie qui était habitué à jouer aux cartes avec nous, rentra à la base, l'air abattu.

— Les gars ! dit-il, je suis un peu mélangé.
— C'est quoi ça, vieux père ? demanda-t-on.
— Le FLGO, le grand FLGO dont tout le monde parle. Une nuit, on est là, on entend à la radio, 302 Colatier, 302 colatier, le FLGO en danger !

Eléments FLGO, gendarmes et policiers, on était tous morts de rire.

Au Centre émetteur, nous murissions l'espoir un jour de nous trouver dans les rangs des armées, surtout quand nous apprîmes qu'une force d'intervention allait être mise sur pied. Vue notre manière de travailler, nous espérions qu'on penserait à nous, mais rien ne se passa jusqu'au jour où nous reçûmes des gens qui se présentèrent à nous comme des agents du PNDDR, accompagnés d'un officier ; un commandant du nom de Sacko.

Les gars nous firent savoir qu'ils venaient pour le pré-regroupement, question de nous enregistrer, connaître notre nombre. Avant leur départ, ils nous demandèrent de faire signe aux autres pour que l'opération ne prenne pas deux jours sans oublier de nous dire que le général Mangou allait être présent. Après le départ du commandant Sacko et les gars du PNDDR, mes amis, découragés, trouvèrent ceci à dire :

— Ils ont trouvé un nouveau moyen pour nous ramener en famille !
— Vous-mêmes, vous ne voyez rien hein ! dit un autre. Soro Guillaume est ministre de la communication, il n'est pas prêt pour qu'on reste ici.
— C'est vrai ! C'est un rebelle. Nous on est FLGO, le Centre émetteur est sous sa tutelle, il va nous chasser !

Assis, j'écoutais chaque élément, chacun disait pour lui, complétait avec des injures à l'endroit de Gbagbo et de Soro, traitant le PR d'ingrat.

Moi, je trouvais que notre mission était terminée à Abobo, et c'était une façon de nous libérer. Cette opération de pré-regroupement là. Et je ne donnais tort à aucun élément FLGO quand il traitait Gbagbo d'ingrat, parce qu'il pouvait faire quelque chose pour nous au lieu d'envoyer Bombet nous raconter sa mort à la salle de cinéma du premier bataillon d'Akouédo.

Le lendemain, Gabélo me demanda d'aller acheter du glaçon pour la boisson qu'on nous avait livrée. Au retour, nous dressâmes la table officielle, aidés par des gradés.

À treize heures déjà le Centre était plein de militaires, femmes comme garçons, venus accompagner le CEMA. En colonnes bien dressées, mes amis rendirent les honneurs au général Mangou. Gabélo fit un discours que je n'écoutais pas trop, occupé à d'autres taches ; Mangou fit aussi son discours.

À la fin de cérémonie, nous primes une photo de famille avec le général. Le général me faisait pitié. Il se faisait fouiller discrètement par les éléments. Je sais qu'il savait ce qui lui arrivait, mais il restait serein.

Après la photo, mes amis me montraient ce qu'ils avaient pris sur le CEMA. Tous les stylos du général avaient changé de propriétaires, même les bouts de papiers qu'il portait sur lui ont changé de mains.

Je ne t'ai rien dit concernant l'intervalle entre notre réveil et l'arrivée de

Mangou, parce que je voyais l'enregistrement des éléments par les agents du PNDDR en gain de temps jusqu'à l'arrivée du général. On est FLGO et pour nous enregistrer c'est Guiglo qui est propre. Au fait, à neuf heures déjà, les agents du PNDDR avaient commencé leur boulot. Un agent, un élément assis face à face. Les gars nous demandaient ce que nous faisons avant la guerre et ce que nous avons l'intention de faire après la guerre. Chacun donnait sa réponse, beaucoup voulaient se retrouver sur les rangs de l'armée.

Après le départ du général, un lieutenant, un capitaine et un commandant furent choisis pour nous distribuer de l'argent. Nous nous disions tous que le montant, quelle que soit sa petitesse, pouvait atteindre au moins cinquante mille, mais quand les premiers qui touchèrent l'argent nous le montrèrent, tous fûmes ébahis, quatre mille, quatre nouveaux billets de mille francs.

Pour notre statut de chef, Gabélo, mon adjoint Gnakoury et moi reçûmes le double du montant. On pouvait lire la déception sur le visage de tout le monde. Quatre mille ! C'est pour faire quoi ?

Cherchant à rassembler les bouteilles vides, je fus informé qu'il y avait un demi-casier restant, un demi-casier de sucrerie. Aidé de Brico Jet Set et deux de ses amis, je vendis les bouteilles à quatre mille francs, remis deux mille francs à Brico et gardai le reste. Je fis le reste du trajet jusqu'à Yopougon avec le casier vide que je vendis à un prix dérisoire.

Au Maroc, Atoumany, un cousin de Pokou, me fit une appréciation du discours de Gabélo.

— Vous avez fait un discours intelligent, j'ai vu ça dans le journal de vingt heures.

Je n'avais pas écouté, et d'ailleurs ça nous a emmenés où, ce discours intelligent-là ?

À vingt heures, je me rendis chez Yolande. Arrêté dehors, je fus appelé par sa grande sœur qui me fit savoir que je n'avais pas besoin de rester dehors pour appeler ma copine. Elle est une grande fille, et moi, je dois faire preuve de responsabilité. Je m'excusai et lui promis que c'était la dernière fois.

Yolande et moi allâmes au Yaosséhi où nous prîmes une chambre pour la nuit. Le matin, j'accompagnai ma copine au Wassakara et j'entrai au Maroc. À seize heures, j'étais au Lauriers. Au Quartier 9 de la cité, je trouvais mes amis heureux de me voir. Aubin était le plus heureux, il prit mon sac et passa devant moi.

— J'ai un nouveau gbaki,¹ dit-il, on va rester ici en attendant.

Mon ami m'envoya dans une villa trois pièces dont le propriétaire lui avait confié la garde. À la question de savoir qui était le propriétaire de la villa et ce qu'il faisait comme boulot, mon ami me répondit ceci :

1 Gbaki : (*Langage FLGO, inventé par Dhôlô*) maison inachevée confiée à un élément comme habitat. Différent de « ina » qui est squattée par un élément FLGO.

— Il s'appelle Monsieur... Monet, Monet Florent, il doit être à la GESTOCI, un gars sans façon. Attends ! Tu vas le voir.

Aubin m'installa dans une pièce. Quelques jours après, je fis la connaissance du fameux Monsieur Monet. Un gars d'un mètre soixante-dix, teint noir, un peu gros. Un tonton ouvert, il bavardait avec tous nos amis sans jamais manquer de donner des conseils quand il ya lieu.

Ce jour-là, avant son départ, il remit dix mille francs à Aubin qui se rendit au jeu de cartes où il perdit. Décidément, je ne pouvais pas empêcher mon ami de jouer aux cartes, c'était sa passion, même s'il avait du mal à garder son calme quand le jeu était en sa défaveur. Il aimait le jeu peut-être plus que tout. Ce jour-là, Dragon, bon joueur, l'avait trouvé à la villa et lui avait proposé une partie. Trente minutes ont suffi pour qu'Aubin perde ses dix mille francs. J'étais en colère, mais qu'est-ce que ça pouvait donner ? Dragon partit sans donner un rond à son adversaire.

Soulevant le tatami sur lequel ils avaient joué, je trouvai une pièce de cinq cents francs dessous. Je laissai le tatami pour aller appeler Yolande. Je voulais appeler Yolande pour seulement entendre sa voix, je ne pouvais rester un jour sans l'appeler.

Ce matin-là, je trouvai mes amis à la boutique, une boutique dans le Quartier 9 de Lauriers qui rassemble tout le monde : ouvriers, manœuvres, habitants du quartier. D'autres viennent là pour causer en attendant l'heure pour aller travailler, d'autres, pour manger, parce qu'en face, une fille préparait de la bouillie d'ignames. Ce qui est sûr, ya toujours foule devant boutique-là. C'est devant cette boutique que je trouvai mes amis, mais la scène qui s'imposait n'était pas de convivialité. Mes amis étaient autour d'un jeune à qui ils semblaient demander des comptes. Braco ne se trouvant pas satisfait des réponses qu'il reçoit, coupa la chaine que le jeune portait au cou.

Au fait, voilà ce dont le jeune est accusé : sa voix. Un élément avait perdu son portable. Quand il a appelé dessus, son interlocuteur avait la même voix que celle du jeune, donc c'est lui qui a le portable. Ne sachant quoi dire, le jeune ne trouvait que ceci à dire :

— C'est pas moi ! Je jure ! C'est pas moi.

Je rentrai en jeu pour leur dire que leur accusation n'était pas fondée, qu'ils avaient intérêt à laisser le jeune et continuer leurs recherches. Ils acceptèrent, mais Braco refusa de donner la chaine.

Les travaux de modification avaient commencé dans notre villa. Aubin s'occupait de l'eau, du ciment, du sable, en tout cas du matériel. Le boss lui remettait de l'argent pour ça. Il a même fait connaître au boss le prix de notre ciment. Si je dis notre, ya de quoi hein. Ahouly Gazeur achète du ciment avec des employés de Lauriers. Il met le ciment dans des paquets. Lauriers casse ses paquets de ciment avant de les livrer à ses maçons pour éviter qu'ils le vendent, mais c'était mal connaître ses employés. Ils vendaient la poudre à Ahouly à mille cinq cents francs. Lui, il met dans les

paquets et il vend à deux mille francs pour nous ses gars et deux mille cinq cents francs pour les autres. Le boss avait le son de ces prix-là.

Aubin, les gbérés qu'il faisait lui donnaient la bougeotte.¹ C'est moi qui restais avec Zadi, le maçon que le boss nous avait envoyé ; un sympa gars. Aussi, il aimait bien ma façon de travailler. Il disait que je ne triche pas.

Achille, depuis mon intervention dans son problème avec le gbôhi, a fini par devenir mon ami, ensuite l'ami d'Aubin et puis l'ami du gbôhi. Au fur et à mesure, je me suis rendu compte de sa sympathie et je l'ai rapproché de moi pour qu'il soit l'ami de mes amis. Franchement, mon gbôhi faisait peur à tout Lauriers, 8, 9 comme 10.

Si tu n'es pas ami du gbôhi, ne te mets pas sur sa route, c'est la bastonnade, le dépouillement de tes poches, le vol de ton matériel. Le commissariat du 18^{ème} arrondissement nous évitait, il préférait enregistrer les plaintes et s'en arrêter là. On se voyait intouchable peut-être à cause du numéro de téléphone du Comandant Sacko qui se tuait à nous sortir des problèmes.

Je me souviens un jour où un de nos amis s'est fait arrêter pour vol de planches. Quand on l'a appelé, il nous a posé cette question : « Attendez ! Mes enfants ! Vous êtes maçons waah ! Vous êtes ferrailleurs wah, vous êtes plombiers ? Parce que vous ne m'appellez jamais pour me saluer, toujours c'est pour régler un problème de matériel de construction. »

Le vieux père à chié au phone, mais jusqu'à midi, notre ami était en liberté, ce qui rendait aigris et effrayés en même temps les habitants de Lauriers. Je suis sûr qu'ils se posaient la question de savoir qui était derrière nous pour qu'on agisse comme ça impunément. Ils nous évitaient, multipliaient les réunions pour nous chasser de la cité, mais tout se vouait à l'échec. Tonton Bruno leur demandait toujours de nous donner une chance, celle de nous confier la sécurité du quartier, mais qui était prêt ?

Le samedi est le jour où tout le monde doit retrouver sa famille. Celui qui en a. Moi, ma famille, c'est la jolie fille qui est devenue ma copine en janvier passé là et qui s'appelle Yolande ; c'est elle ma famille. Tous les samedis, je dois la voir. J'envisage croiser ses parents et les mettre au courant de nos relations.

Ce samedi-là, je n'avais que quatre mille cinq cents francs ; je trouvais le jeton petit pour un si grand Saturday. Ma gamme tomba sur les planches que Didier avait apportées à la villa. Trois planches que j'ai vendues à deux mille quatre cents francs, huit cent la planche à Ahouly Gazeur.

À dix-huit heures déjà, j'étais à Adjamé, les minutes qui suivaient me trouvèrent au Wassakara. Je rentrai, saluai Yolande et ses sœurs, m'assis un peu puis sortis pour aller prendre de l'air. Le temps était menaçant et j'impatientais. Juste à côté, je m'assis sur le guéridon d'un kiosque, regardant les passants et fumant une cigarette. Une voiture personnelle gara à mon niveau, baissa ses vitres. Un homme sortit la tête et me lança ça : « Oh !

1 Gbérés : N. l'argent retenu ; Bougeotte : N. impossibilité de s'asseoir tranquillement.

À mon retour, je ne veux pas te voir là».

Il démarra et partit. La pluie se mit à tomber, grosses gouttes. Je me demandais à l'intérieur qui était cet homme aussi impoli. Quelques minutes plus tard, la voiture réapparut. La pluie diminuait d'intensité. L'homme descendit du véhicule, se dirigea vers moi.

— Je ne t'ai pas dit que je ne voulais pas te voir ici ?

Je fis le sourd, il s'approcha et s'arrêta devant le kiosque.

— C'est pas à toi que je parle ? Je vais te gifler tout de suite !

Je descendis du guéridon et sortis de la pénombre, l'homme arrivait à ma poitrine.

— Ça sonne bien dans tes oreilles ce que tu avances là ? Tu as déjà giflé quelqu'un ? répondis-je. Estime-toi heureux de me voir assis sur ce kiosque.

Je sortis mon 'cet élément' que je lui flashai.

— Élément Digbo du premier bataillon d'infanterie d'Akouédo. Faites preuve de sagesse quand vous voyez quelqu'un que vous ne connaissez pas. Si vous étiez de mon âge, je vous frapperais.

Le type resta calme, regardant ma taille. Je ne remarquai même pas Yolande et la femme qui me suppliaient de laisser la dispute. Le gars ne voyait pas mon visage fermé par la capuche de mon K-way imperméable. En partant, Yolande me dit que le gars était très gonflé. Il s'en prenait comme ça à tout le monde.

— Avec moi, il n'a qu'à prendre frein ! dis-je.

La pluie était devenue plus forte, mais nous étions déjà à l'abri, au chaud dans une chambre d'hôtel.

Le lendemain matin, Yolande descendit au carrefour Ficgayo et moi je continuai à Adjamé. À mon arrivée, je croisai Didier qui me demanda si je n'avais pas vu ses planches qu'il avait laissées à la villa. Je niai. Il me fit savoir que les planches lui ont été confiées par Moses, un jeune dans Lauriers, à la forme et la taille d'un catcheur.

Ayant donné la réponse de Didier. Je rentrai dans ma chambre pour dormir. Yolande et moi avions bavardé toute la nuit. Régularisation de mon mode de vie, trouver une maison où on vivrait ensemble au lieu d'aller d'hôtel en hôtel. Je me souviens d'une de ses phrases : « ce n'est pas dans hôtel qu'on va élever nos enfants ». Elle avait raison, mais ma situation ne me permettait pas de prendre un loyer.

Le lundi matin, je me rendis au bistro de la vieille mère Agbadagba pour boire un peu de koutoukou avant d'aller chercher un job de manoeuvrage. Là, je trouvai Didier et quelques amis en train de boire, je les saluai et m'assis avec eux. Quelques minutes après, Moses arriva, le visage très serré, il s'adressa à Didier.

— Didier, où sont mes planches ?

Mon petit lui fit savoir que les planches avaient disparu. Il rentra dans une colère, se mit à menacer Didier en tapant sur la table où étaient posés

nos verres. Je ne pus m'empêcher pas de lui dire ceci.

— Un frère, on a nos verres sur la table et puis tu tapes dessus. Tu veux verser notre boisson où bien ?

— Tu es qui ? répliqua-t-il. Je ne suis pas dans vos trucs là hein !

Assis à l'autre bout de la table, Moses se leva, voulant me trouver à ma place, les amis se mirent à le calmer, ce qui m'énerva.

— Qu'est-ce que vous faites là ? dis-je en me levant. Laissez le venir ! Oh ! Mon ami ! Est-ce que tu me connais ?

J'étouffai sa réponse avec un coup de poing à la tempe gauche qui le mit au tapis. Quand il se leva, il tomba une deuxième fois. J'étais surpris. Une montagne de muscle qui s'écroule au premier coup de poing ! Je lui dis ceci :

— C'est à moi que tu veux créer problème ? Je vais te tuer ici hein ! Et d'ailleurs quitte ici, je ne veux pas te voir, vas-t-en !

Bouche bée, Moses accepta de se faire accompagner hors du bistro. Je tremblais de tout mon corps, je ne pouvais même plus boire l'alcool qui m'était servi.

Quelques instants après, il revint s'asseoir près de moi et se mit à s'excuser. Mais quand je me rappelai la manière dont il est arrivé, je m'énervai et lui demandai de se lever près de moi. Il continua de s'excuser. Je me levai et soulevai le banc sur lequel nous étions assis. Même la tenancière du bistro lui demanda de quitter le coin. Il partit confondu. Ayant reçu les nouvelles de la bagarre, Achille arriva au bistro.

— Ah bi ! Kessia ? Ya encore des gens qui cherchent sommeil en plein midi ?

Je ne répondis pas, je me contentai de sourire.

— Prends une tournée ! dit-il, ça va te calmer !

— Je ne peux pas boire, je suis trop en boule, répondis-je.

— Hooo ! Bois ! Une dune de sable ne se compare pas à une colline de pierres ; bois, Garvey !

J'acceptai sa tournée et nous descendîmes à la villa.

Sur la route, Achille m'informa que Didier Drogba, son cousin avait payé un terrain à Akouédo Attié. Son neveu Patcko et lui étaient désignés pour suivre les travaux et si je voulais, il me confirait les travaux de rassemblement¹ des briques et d'installation du robinet. J'acceptai sans tourner.

Pour l'installation du robinet, je choisis Didier pour m'aider et pour le rassemblement des briques, nous le fîmes à trois : Achille, son neveu et moi. Une brique à vingt-cinq francs, on avait plus de cinq cents briques à rassembler ; regarde un peu le jeton !

Au chantier de Drogba, j'arrivais à me mettre quelque chose en poche, mais j'avais marre de la précarité. Je voulais trouver un boulot décent, quelque chose qui allait m'aider à construire ma vie, surtout qu'il y a

1 Rassemblement : entassement.

quelqu'un qui compte pour moi. Ce qui m'amena à écrire une lettre au boss le 12 août, lui demandant de me trouver un boulot, même le plus petit, ne serait-ce que tenir les bouts en attendant que les éternels prometteurs nous fassent face.

Quelques jours après, le boss arriva et me demanda de faire un tour avec lui dans sa voiture. Nous allâmes jusqu'à l'ancienne route de Bingerville. En route, le vieux père me demanda mon niveau d'étude, je sentis une déception sur son visage quand je lui dis que j'avais arrêté l'école en 4^{ème}.

— Tu as un niveau bas hein ! me dit-il, mais on va voir ce qu'on peut faire.

Je suis un élément du sergent Koulaï Roger, le chef de la dissuasion et donc les dissuasions ne prennent pas le dessus sur moi ; je suis aguerri. Mon boss m'a dit qu'on verra ce qu'on peut faire pour ne pas me décourager. Au fond je voyais qu'il ne pouvait rien faire pour moi à part me donner un peu d'argent quand il vient voir l'avancement de ses travaux.

Sous demande de sa mère, Yolande avait replié à Katiola. En partant, je lui avais promis de lui expédier son transport retour. Un après-midi, après ma sieste, je pris la route pour aller voir Achille. Suivi d'Aubin, mon ami était arrêté au carrefour du Quartier 8 où il habite. Arrivé à leur niveau, son portable sonna. Il décrocha, le mit à l'oreille puis me le tendit.

— Tiens, c'est madame !

A l'autre bout, Yolande se plaignait du fait que je tardais à lui expédier son transport. Je la calma et lui dis que je lui enverrais son transport dans trois semaines, le 25 septembre. Elle vit ça trop long.

— Calme-toi, ça va arriver tout de suite, lui dis-je

Elle accepta, nous changeâmes de sujet puis je lui dis au revoir. La date du 25 septembre que j'avais donnée à Yolande, était pour gagner du temps et par la grâce de Dieu, je gagnai ce temps-là. Le 24 septembre, je me trouvai avec dix-huit mille francs. C'est vrai qu'au Lauriers, les éléments agressaient les gens, mais moi, je faisais exception. Certains même me prennent pour un ami des éléments.

Un ami du nom de Bingué m'avait demandé de lui trouver deux cents « carreaux de sucre ». Aidé d'Aubin, je rassemblai deux cent briques devant son appartement à une heure du matin. Il me paya à onze heures, l'heure à laquelle on se vit. Assis devant un resto-bandjdrôme, je tendis l'argent à Aubin.

— Donne-moi mille francs ! me dit Aubin. Tu prends mille francs pour ton transport, on mange mille francs ! Les quinze mille là, tu vas, tu l'expédies pour que Yolande vienne. Elle a trop duré, il faut qu'elle vienne !

— Ce n'est pas bluff ! répondis-je, je suis enjaillé, bah dén¹ !

— Laisse ça ! C'est ça qui prouve qu'on est ami !

Après avoir fini de manger, je sautai dans un gbaka, direction Adjamé.

1 Bah dén' : N. (dioula) frère, sœur (fils ou fille de ma mère).

Je trouvais Mireille à sa table de vente à Yopougon à treize heures. Ma belle-sœur était toujours heureuse de me voir. Mireille devait être joviale dans sa nature, je ne lisais rien d'hypocrite sur son visage. Après les nouvelles, je lui remis les quinze mille que j'avais gardé pour le transport de ma copine. Elle me remercia en ces termes.

— Merci Garvey, mais je veux qu'elle s'arrange pour venir maintenant. L'argent là elle peut utiliser ça pour reprendre son commerce !

— Tu as raison, dis-je, mais elle a vraiment besoin d'argent pour venir ! Si tu peux la convaincre c'est tant mieux, mais moi aussi, tu vois hein ! Elle me manque.

— Elle va venir, me rassura-t-elle, en souriant.

Je n'avais plus que mon transport retour et durer là me mettait « en danger ». Mireille vend à Yaosséhi, dans le quartier où j'ai grandi et vécu. Mon statut de moisi ne m'arrangeait pas à l'heure-là. Comment j'allais gérer les tournées des amis que je pouvais croiser ?

Rapidement, je dis au revoir à Mireille et je sautai dans un gbaka. Le soir, quand je reçus son coup de fil, je rassurai Yolande que Mireille lui enverrait l'argent. Remarquant que sa maison pourrait être habitée, le Boss nous prévint qu'il s'apprêtait à aménager dans sa maison. Nous devions chercher un nouveau gbaki. Et comme Dieu a toujours su faire les choses, Christophe, un employé de Lauriers confia les bâtiments Akandjé au gbôhi, un bâtiment de 50 villas trois pièces.

Les bâtiments Akandjé sont des villas construites par Lauriers, mais pas dans le même style que les maisons des quartiers 8, 9, et 10. Les travaux étaient achevés, mais aucun souscripteur n'avait encore pointé le nez, ce qui amenait des indéliçats à voler les lames de nako,¹ les portails et à chier dans les maisons. Christophe ne remit les clés qu'aux éléments FLGO et nous pria de nous occuper des maisons qu'il a laissées entre nos mains. Aubin et moi prîmes la villa N° 50, la première en rentrant. La 49 abritait Camélo et le capitaine Dhôlô, à la 48 aussi y avait deux éléments et ainsi de suite. En octobre, le boss avait aménagé chez lui, on avait même passé la première nuit ensemble avant de rentrer dans nos maisons d'Akandjé.

Braco avait reçu une clé mais il préférait rester dans son ancienne maison avec Diane, une fille qu'il avait rencontrée sur le chantier de Lauriers et avec qui il avait eu un petit garçon. Je ne sais pour quel motif, elle abandonna son bébé à Braco et partit on ne sait où ; un bébé de trois mois, malgré nos supplications, elle resta sur sa parole. Braco garda alors son fils.

On le nomma le petit Ulrich, un bébé éveillé, toujours en pleine forme. Ulrich aimait bien la brutalité et ne pleurait jamais même quand il avait faim, ce qui aidait Braco. Il confiait son fils aux filles de la cité pour se rendre au boulot. Une société de sécurité l'avait recruté, lui, Lariosse, Jean de Dieu et Jacky. Ivoire Sécurité était la société qui les employait.

1 Lames de nako : FI. les longues vitres (nako : vitres).

Ne pouvant gérer les deux poids, il se déchargea d'un, celui de son fils et il l'expédia à sa mère au village pour gérer le sien en attendant.

Revenu un jour du boulot, Braco et Jacky sont rejoints quinze minutes après par un gbaka et un véhicule 4x4 bleu marine avec des corps habillés à l'intérieur. Guidés par le chauffeur, ils se dirigèrent vers nous, assis à la terrasse de la villa de Braco. Braco et Jacky étaient assis parmi nous, toujours dans leur tenue de travail, le chauffeur n'eut pas grand mal à les reconnaître.

— C'est les deux-là, chef ! dit-il.

— C'est les deux-là, quoi ? demanda un élément.

Les gendarmes, puisque c'étaient eux, j'avais remarqué le glaive sur leurs bérêts. Ils ne prêtèrent pas attention à l'interrogateur, demandèrent à Braco et Jacky de se lever et de les suivre. Nous nous levâmes en même temps que nos amis, nous valions douze assis chez Braco. Ils se mirent de côté pour causer avec nos amis. Je n'entendais rien, mais les gestes des mains m'expliquaient la scène. Il y a une seule manière de dire « foutez le camp ! » avec le geste de la main. Braco et Jacky revinrent s'arrêter parmi nous.

— Ils disent quoi ? demandai-je.

— Les bah-bièh-là ont envoyé CECOS. Eux ils veulent qu'on parte avec eux, ils ont les foutaises hein ! dit Braco

Adjaro ayant appris la nouvelle, se rendit sur les lieux menaçant.

— Vous là ! s'écria-t-il, vous avez les foutaises hein ! Les bouviers¹ ont les foutaises ; on les touche, vous venez emmerder les gens ! !

Il se dirigea sur le chauffeur et son apprenti arrêtés près de leur gbaka.

— Vous-là, quittez ici !

Adjaro poussa le chauffeur jusqu'à sa cabine, prit le balanceur aux cols et le poussa vers son camion. Il résista, ce qui lui valut un coup de poing à la tempe droite, donné par un élément juste derrière lui. Imagine-toi, un coup de poing dont tu ne sais pas la provenance, le jeune s'est enfermé vite dans son gbaka. Son chauffeur avait trouvé intelligent de quitter les lieux. Déchainés, nous mîmes notre dévolu sur les éléments du CECOS. Tu pouvais entendre ici : « nous-là c'est le FLGO ! On a fait la guerre, on est encore dans souffrance, ne venez pas nous énerver ici ! ». Tu pouvais écouter là : « CECOS-là, c'est nous on devrait prendre, vous des flemmards comme ça ! Quittez ici ! ». Adjaro termina avec ça :

— Voiture-là même, c'est pour renverser ça même qui est arrivé là même.

Les gendarmes, pour éviter quelque chose qui serait désagréable à tout le monde, montèrent dans leur véhicule et partirent.

C'est la première fois que je voyais le CECOS, depuis le Centre émetteur, on parlait de sa création, mais c'est maintenant que je voyais une équipe : 4x4 numéroté avec quatre éléments à bord, armés de kalache et de PA.

1 Bouviers : (*langage militaire*) Quelqu'un avec qui on n'a pas le même statut, celui qu'on peut brutaliser sans crainte. Ce sont surtout les étrangers, les Burkinabés, etc. qu'on associe avec les bœufs.

Plusieurs semaines étaient passées depuis l'arrivée de Yolande de Katiola. Ce n'est pas les rendez-vous amoureux qui ont manqué, mais je murissais une idée sérieuse, celle de croiser l'oncle de Yolande et me présenter à lui. Elle avait perdu son père, c'est lui qui gérait la famille.

Deux à trois fois, Yolande avait géré une rencontre, mais, il nous arrivait, le tonton et moi, de nous louper. Tantôt c'est moi qui suis en retard ou c'est le tonton qui arrive après mon départ.

Un jour du mois d'octobre, Pakass nous informa que Lariosse l'avait appelé pour l'informer que Jacky était malade. Mais quelque chose lui faisait penser que c'était plus grave qu'une simple maladie. Ensemble, nous descendîmes à Akandjé pour entendre Lariosse parce qu'il avait prévu rentrer à la base. Effectivement, nous trouvâmes Lariosse assis dans sa chambre, il avait le visage plein de larmes.

— Kessia, Ziri?! lui demanda Pakass.

— Jacky est mort, répondit-il.

— Quoi?! Nous écriâmes nous ensemble, comment ça?!

Lariosse nous expliqua qu'il avait été flingué par des braqueurs qui étaient venus voler dans la société où il prenait garde. Il a voulu désarmer un des bandits et un autre a tiré sur lui. Il est mort sur le coup.

Nous étions tous abattus en apprenant cette nouvelle. Nous restâmes muets pendant plus de trois minutes, personne ne voulait ouvrir la bouche.

— Mais c'est pas vrai! Adjaro rompit le lourd silence, Jacky a compté sur ses gbagbadji,¹ pourtant ya longtemps on a quitté Gbély. Et puis regarde! C'est dans restaurant on mange; tu ne peux pas savoir si ton totem est dans sauce-là.

Je donnai raison à Adjaro; tous les médicaments anti-balles que les amis avaient faits à Guiglo ne devaient plus avoir d'effets parce que personne ne contrôlait son alimentation, et Jacky faisait trop confiance à sa protection. Il était toujours prêt à désarmer autrui, et il le faisait bien même.

A la question, Lariosse nous répondit qu'il avait été transféré à la morgue de l'Hôpital militaire d'Abidjan et que le directeur d'Ivoire Sécurité avait été informé du drame.

Adjaro émit l'idée d'aller voir le directeur pour savoir ce qui sera décidé parce que Sagbo Jean-Jacques alias Jacky Lolo n'est pas qu'un agent de sécurité, il est d'abord un élément FLGO. Donc, il faut que nous sachions ce qui allait se décider au niveau de son boulot pour que nous montions vers nos responsables pour leur annoncer le décès de leur élément. Et c'est ce que nous fîmes. Mes amis se rendirent au siège d'Ivoire Sécurité pour croiser le directeur. Je restai à Akandjé.

A leur retour, aux environs de vingt heures, Pakass m'expliqua la version du directeur concernant la manière dont Jacky a été tué; elle était tout à fait conforme à celle de Lariosse. Il a voulu désarmer le braqueur en face

1 Gbagbadji : N. amulettes contre les balles.

de lui et un autre l'a abattu dans le dos au niveau de la poitrine.

— Mais il dit quoi ? demandai-je, il s'occupe de Jacky ?

Pakass me répondit que les parents de Jacky avaient été informés et qu'il est prévu une veillée au domicile familial à Yopougon le vendredi, transfert du corps dans son village le samedi, une veillée et l'enterrement le dimanche, un car prévu pour nous transporter, la famille aussi aura un convoi.

Le jeudi, j'appelai Yolande pour l'informer du décès de notre ami et profitai pour lui donner la date de la veillée. Le vendredi à 20h, accompagné d'Achille, d'Adjaro et d'Aubin, je me rendis chez Yolande, question de la chercher pour aller à la veillée. Marie la libéra quand je lui demandai la permission, nous retournâmes à la veillée. Quand Débase la vit en ma compagnie, il s'écria :

— Mon pointage !! Mon pointage que Garvey m'a arraché !

— C'est la famille, ça va aller ! Dis-je gaiement.

Il s'approcha et la prit dans ses bras, Yolande ne manquait pas de sourire. Après un tour dans la cour familiale pour saluer les parents, j'invitai Yolande au maquis où mes amis nous attendaient. Après quelques bouteilles de bière, je pris congé de mes gars pour aller dormir à l'hôtel ; il était minuit. Le matin, je laissai Yolande au marché de SIPOREX pour rejoindre mes amis aux obsèques où un car de soixante-dix places était garé. Mes amis m'informèrent que le car était la participation de la société qui employait Jacky, et même le cercueil, je ne demandai pas si un montant avait été versé. Assis dans le car, on m'informa que Yolande était là, je sortis la tête par la fenêtre et la vis.

— On dit quoi ? lui demandai-je.

— Tu vas partir devant moi, répondit-elle.

De la fenêtre, je causai avec Yolande jusqu'à ce que le chauffeur klaxonne pour demander à tout le monde de monter. En un clin d'œil, le car était chargé. Le car démarra et je fis un signe d'au revoir à Yolande.

Après un ravitaillement en carburant à la station-service en face de la caserne de la BAE, le chauffeur mit le cap sur la morgue de l'Hôpital militaire d'Abidjan. À la morgue, Jacky avait été lavé, habillé en tenue militaire et exposé dans son cercueil, gardé par deux éléments en tenue veillant à ce qu'aucun parent ne s'approche. Je m'approchai du cercueil, saluai les deux éléments, fixai Jacky couché dans son cercueil et dis à haute voix :

— Jacky, si tu vas d'un départ naturel, va et repose en paix ! Mais si quelqu'un a précipité ton départ, dévoile le ! Quelque soit leur nombre, dévoile les tous !

Après ces mots, je tournai dos, les yeux pleins de larmes.

Quelques minutes après, nous mîmes Jacky dans le corbillard et refusâmes de laisser monter ses parents. Malgré les plaintes, aucun parent de Jacky ne monta dans le véhicule.

Nous arrivâmes à Zimeghue qui est un village de Daloa, mais isolé de la

ville de plusieurs kilomètres. Zimeghue est le village de Jacky ; un village construit majoritairement en banco, sans électricité. Nous fûmes obligés de menacer les parents pour qu'ils fassent venir un groupe électrogène et une sono.

Même dans leur village, nous refusions aux parents de s'approcher du cercueil de Jacky, ce qui créa une forte dispute entre eux et nous jusqu'à éteindre le groupe électrogène. Mais dans cette obscurité, nous nous rassemblâmes autour du cercueil de Jacky, main dans la main. Après concertation entre eux, ils remirent le groupe en marche.

Quinze minutes après, un homme approcha Pakass avec un bidon de vingt litres plein de bandji, donna un léger coup de pied au bidon et dit :

— Voici votre boisson, prenez et buvez !

Pakass le regarda un moment et dit :

— On ne prend pas ce genre de don !

— Quel genre ?

— Le bidon n'est pas un ballon, on refuse.

— Je m'en fous ! Vous n'allez rien boire !

Il prit son bidon et repartit.

— Va avec votre sorcellerie-là, ça nous prend pas ! dit Pakass.

Je m'approchai de Pakass et le félicitai d'avoir refusé ce don empoisonné. Dansant devant la bâche qui nous était destinée, Aubin remarqua un jeune s'approcher de lui. Quand il dépassa Aubin, il le prit par derrière et se mit à crier.

— Venez m'aider ! Il a quelque chose sur lui !

Adjaro courut à l'aide d'Aubin, et tous deux désarmèrent le jeune qui se dégagea et prit la fuite en se faufilant entre les danseurs. Regardant filer le jeune, Adjaro leva une épée au ciel.

— Voici ce qu'il avait ! dit-il, il venait pour tuer l'âme de Jacky !

Adjaro tenant le sabre à la main ; une vieille épée avec deux gris-gris à la manche. Malgré les supplications, nous refusâmes de restituer le sabre. Les parents finirent par se résigner et nous gardâmes l'épée jusqu'au matin.

Le matin, nous fûmes surpris de constater que les gris-gris étaient montés à trois ; il y avait maintenant trois cauris au lieu de deux comme à la veille.

Toujours assis près du cercueil, un homme vint à nous et se présenta comme étant le chef du village. Il alla plus loin en s'excusant auprès de nous pour le comportement du jeune hier nuit. Il nous fit savoir que le jeune homme avait volé le sabre et que personne ne lui avait donné. Malgré ses douces paroles, nous refusâmes de lui donner l'épée, il dit alors :

— Ce sabre, nous l'avons depuis des générations, c'est pour la protection du village. Vous pouvez aller avec, mais vous n'arriverez pas où vous allez. C'est mieux de le laisser ici.

Adjaro ne voulait rien savoir, mais nous finîmes par lui faire entendre raison. Il remit alors le sabre et le chef nous invita chez lui : une balaise

maison avec terrasse, mais en banco. Assis chez le chef, je demandai à Aubin comment il avait su que le jeune était armé. Mon ami me répondit qu'une voix l'avait interdit de laisser passer ce jeune et c'est ce qu'il avait fait.

En effet, j'avais remarqué mon ami pour ce qu'il avait comme don, ce qu'il prédisait arrivait. À maintes reprises, il m'avait évité les problèmes par ses visions. Surtout que notre base était toujours visitée par l'armée à cause du sale comportement des éléments qui agressaient tous ceux qui avaient le malheur de passer devant Akandjé. Vraiment, ceux qui étaient d'accord pour que nous restions à Akandjé ne valaient pas dix, mais personne ne pouvait nous chasser du coin à part les militaires qui nous obligeaient quelques fois à dormir hors de notre base.

Ayant pris congé du chef après avoir bu son vin, nous retournâmes près de nos amis. Le village s'était extraordinairement rempli : les femmes préparaient partout, les gens continuaient à danser ; les militaires du deuxième bataillon avaient envahi le village. Ils avaient pris Malho et l'accusaient d'avoir agressé un burkinabé. Ils l'ont amené au village pour qu'il désigne ses complices, mais nous pûmes calmer la colère des militaires et faire libérer Malho. Nous devînmes amis avec les monos qui invitèrent certains parmi nous.

A dix heures, après la nourriture reçue du chef, Pakass m'approcha.

— Garvey, ya un problème !

— C'est quoi encore ? ! demandai-je, qui a chié encore ?

— Non c'est le car, le chauffeur dit qu'on ne peut pas arriver à Abidjan avec le carburant qui est dedans là, c'est peu.

— Comment on fait alors ?

— Le chauffeur a appelé sa société, ils lui ont dit de nous dire de faire le plein, quand on sera à Abidjan, ils vont nous rembourser.

Je jetai un coup d'œil sur mes amis assis sous la bâche.

— Eux tous me disent qu'ils sont moisis, dit Pakass, suivant mon regard.

— Bon, dis-je, je vais faire quelque chose.

— C'est quoi ?

— Je vais faire palper tout le monde à la première station quand on sortira du village. Ils ont l'argent sur eux, en venant, ils ont chié à N'zanouan et dans d'autres villes où nous nous sommes arrêtés, pourquoi ils vont dire qu'ils n'ont rien ?

— Ah Garvey ! C'est pas une bonne idée.

— Regarde-moi ! Je vais choisir des éléments pour ça.

Pakass me regarda et sourit, il savait que j'en étais capable. Nous retournâmes près de nos amis, mais quand je proposai qu'on s'associât pour faire le plein du car, personne ne me répondit. Je regardai Pakass qui se mit à sourire. À quatorze heures, Jacky fut accompagné à sa dernière demeure. Les militaires firent un rang et se mirent à tirer en l'air comme à l'enterre-

ment d'un vrai militaire, pas d'un kpalowé.¹

Après l'enterrement de notre ami, nous nous adonnâmes sans crainte à la boisson et à la nourriture qui nous furent servies. A seize heures, nous reçûmes les remerciements de la famille et embarquâmes dans le car. A seize heures vingt-cinq, le village inhospitalier de Ziméghué était loin derrière nous. Sous ma demande, le car stationna à une station-service de la ville de Daloa. De mon siège, je me levai pour dire ceci :

— Aubin, Patcko, Gbédia, Sacha !! Palpez-moi tout le monde ! On a besoin de jeton pour faire le plein de carburant, celui qui joue les durs, mettez-le en respect !

Je me retournai vers Pakass et Alain.

— Les gars, donnez-moi pour vous !

Sans discuter, ils me remirent cinq mille francs. Mais, viens voir l'ardeur des éléments que j'ai choisis pour la tâche ! Ils prenaient tout sur leurs amis, même les portables. Je me retrouvai avec plus de cinq portables et près de quarante mille francs. Un élément qui s'était fait dépouiller de tout ce qu'il avait m'approcha pour me dire qu'il y en avait un qui avait de l'argent et qu'il l'avait passé au frère de Jacky.

— C'est combien ? demandai-je.

— Ce qui est sûr, c'est beaucoup.

Je remontai dans le car et me dirigeai sur le frère de Jacky, tendis la main.

— Donne-moi ce qu'on t'a donné, ne discute pas, sinon je vais prendre ce qui t'appartient aussi !

Il ne discuta pas, mit sa main dans son sac posé sur ses genoux, en sortit une enveloppe. Avant même que je n'eus le temps de prendre l'enveloppe, mon petit Gbédia l'avait déjà tirée, je me tournai vers lui et tendis la main.

— Dans ma main, vite !

Il me donna l'enveloppe, je l'ouvris et comptai les billets qui s'y trouvaient. Je comptai cinquante-neuf mille francs que je remis à Gbédia.

— Faites le plein, on a un long chemin !

Hors du car, sur le gazon de la station, deux éléments se battaient. Je demandai de les séparer par la chicotte. Quand ils entendirent, ils se laissèrent.

— Garvey ! Je donne pour moi et puis il dit que j'ai jeton sur moi ! dit le premier.

— Il a jeton et puis il donne Gbêssê,² dit le second.

— Toi, tu as donné combien ? demandai-je au second.

— Ils ont pris trois cricats sur moi ! répondit-il.

Je leur tournai le dos pour aller acheter des cigarettes. Ils se remirent à se battre, les autres se mirent à les chicoter. Le combat ne dura pas à cause de la pluie de coups sur eux, ils arrêtaient net de se battre. Je souris et

1 Kpalowé : (*Langage FLGO d'Abidjan ; inventé par Tata Agnimel Sassan Guy, alias Le Taureau*) : milicien FRGO.

2 Gbêssê : N. cinq cents francs.

continuai ma route. Aux éléments, je restituai leurs téléphones, à l'exception d'un seul, celui de Z. Un Samsung à clapet ; il l'avait pris quand nous avions fait escale à N'zanouan. Malgré ses supplications, je refusai de lui donner.

Le plein fait, je remis la facture à Pakass, lui remis ses cinq mille francs et demandai aux autres d'embarquer. Il était dix-sept heures.

Tard dans la nuit, très loin de Daloa, nous fîmes escale dans une ville dont je ne me souviens pas le nom. Au moins dix éléments descendirent du car puis remontèrent deux minutes après avec des sacs de riz de cinq, vingt-cinq et cinquante kilos. Le car démarra sur le champ et accéléra. Quelques centaines de mètres devant, pris par la peur, Débase se mit à balancer les sacs par la fenêtre, se plaignant d'une éventuelle poursuite du car par les FDS de la ville. Les amis purent sauver un sac de cinq kilos. Débase s'approcha de moi, les deux mains aux hanches.

— Quand c'est comme ça-là, tu ne dis rien hein !

— Pourquoi tu as jeté les sacs ? lui demandai-je, tu es sûr que tu as peur de gbangban ?

Mon ami ne me répondit rien, il retourna à son siège, menaçant de l'index les éléments qui essayaient de lui faire la morale.

Loin sur l'autoroute, le car endormi, nous fûmes réveillés par une forte explosion et le car se mit à tanguer à gauche et à droite, tout le car devint silencieux. Le car balança et alla s'arrêter à plusieurs mètres de l'explosion. Nous descendîmes. Le mastodonte avait coupé la voie en deux. Quelle chance qu'un autre car ne nous suivait pas, vue la manière dont les cars roulent quand ils se trouvent sur une voie libre.

Après examen, nous constatâmes que la roue droite avant était méconnaissable, l'explosion avait bousillé le pneu. À la demande, le chauffeur me répondit qu'on avait dépassé Bouaflé de quelques kilomètres et qu'il n'avait pas de pneu secours.

Dieu sachant faire ses choses, un dyna venant de Bouaflé stationna près de notre car. Le chauffeur sortit la tête pour se renseigner. Nous l'informâmes que notre pneu était crevé. Je profitai pour lui demander de ramener mes amis à Bouaflé car le lieu où nous étions semblait dangereux ; un lieu calme avec un froid à donner la chair de poule.

Il accepta pour la somme de quinze mille francs. Les amis embarquèrent. Avec la surcharge, d'autres ne purent avoir de places dans le minicar. Je demandai alors au chauffeur du car de nous sortir de ce lieu obscur et froid, ce qu'il fit. Il roula sur ces quatre roues moins une aussi prudemment qu'il put jusqu'à la lumière des lampadaires d'un village.

— Mais qu'est-ce qu'ils font là ? Ils dorment pas à l'heure-là ? m'écriai-je quand je vis des enfants jouer sur la route.

Le chauffeur me regarda, remua la tête et sourit.

— Ce ne sont pas des enfants hein, mon frère !

— Tu dis quoi ? demandai-je, c'est quoi alors ?

— Ce sont des petits diables, les pygmées-là, ils ont l'habitude de se mêler aux moutons et jouer avec eux ; ils sont dangereux.

Je repris mes esprits et dis au chauffeur d'avancer plus loin. Il alla garer dans le village suivant, éclairé. Il était cinq heures moins ; nous descendîmes du car. À peine descendus du car, nous tombâmes sur deux hommes, je crois des chasseurs, à cause de leurs fusils, qui nous demandèrent d'où nous venions. Nous leur répondîmes qu'en venant de Daloa, nous avons fait une crevaision sur la côte. L'un des deux hommes s'écria :

— Quoi ? ! Sur la côte là ?

Le chauffeur lui répondit que nous nous sommes débrouillés pour atteindre ce village, sans oublier de mentionner les pygmées.

— Mais vous avez de la chance ! dit l'autre, il y a des génies sur la côte-là, c'est très dangereux !

Je réalisai que nous venions de rater une mort certaine, ce qui me fit penser aux autres qui étaient retournés à Bouaflé, où dormiraient-ils ?

A six heures, je dirigeai mes amis dans un coin qui ressemblait à un bistro. Une femme venait d'en sortir, quand je lui demandai s'il y avait la boisson. Elle me répondit qu'il y avait seulement du koutoukou. Mes amis se réjouirent, d'autres me disaient que j'avais le don de détecter le koutoukou. Nous prîmes place et commandâmes un demi-litre.

Quelques instants après, j'expliquai notre calvaire à la dame et lui demandai de préparer notre riz, ce qu'elle accepta. J'envoyai alors un élément chercher le sac de cinq kilos dans le car, ce qu'il se hâta de faire puis revint avec le sac.

— Mais, Doué est soyé¹ dêh ! dit l'élément.

— Il a fait quoi ? lui demandèrent les autres.

— Il est en train de wësser² la fille qui est montée à Ziméghué avec nous-là !

— La fille-là même n'est pas claire ! dit Adjaro.

— Comment ça ? ! demandai-je.

— À Ziméghué, où il n'y avait pas réseau-là, elle appelait, elle doit être une sorcière.

— Je l'ai remarquée, moi aussi, dit un autre.

— Mon vieux Garvey, quand tu m'as envoyé chercher le riz, j'ai vu quelque chose emballé, on dirait que c'est la viande.

— Va chercher, lui dis-je ! C'est la viande de Jacky ils ont partagée en esprit. Va chercher ; nous-mêmes on va manger !

— Je parie que c'est go-là, dit Chef du village, c'est une sorcière oh, Doué est bête dêh !

L'élément alla chercher l'emballage et revint. Le soleil avait ouvert ses yeux grandement, il était sept heures. Je mandatai Adjaro et Chef du vil-

1 Être soyé : N. qui fait honte (soyaud : quelqu'un de honteux).

2 Wësser : (*langage militaire*) faire l'amour avec.

lage à aller croiser le chef du village et lui expliquer notre problème, ce qu'ils firent sans tarder. Six minutes après, ils arrivèrent avec un homme d'une cinquantaine d'années et plus. Adjaro prit la parole.

— Garvey! Tu as devant toi le chef du village de. . .

— Kouassi-Perita, acheva le vieux.

— Quoi?! m'écriai-je en me levant de ma chaise, tu pouvais venir me dire pour que je me déplace!

— Ce n'est pas grave, mon fils, dit le vieux, l'étranger est très important pour nous, nous allons vers lui quand il vient à nous.

J'invitai le vieux à s'asseoir avec nous. La femme qui nous reçut lui apporta un gobelet d'eau en se prosternant. Quand le vieux eut fini de boire, il se présenta à nous.

— Je m'appelle (je ne me souviens plus son nom), je suis le chef du village de Kouassi-Perita, vous êtes ici chez vous, vous pouvez rester tant que vous voulez; tes amis m'ont dit que votre pneu est cassé hier.

— Oui papa, répondis-je, le chauffeur et son apprenti sont allés à Yamoussoukro pour payer un nouveau pneu.

— Ah! Ce qui signifie que vous êtes encore là! Soyez les bienvenus!

Avant de prendre congé de nous, le chef nous offrit un litre de koutoukou et partit; nous le remercîâmes. Quand le chef partit, je tendis de l'argent à la femme pour acheter des condiments pour la cuisine qu'elle allait faire pour nous.

— Non, mon frère, j'ai tout ici, je vais préparer, gardez votre argent! a-t-elle dit.

Chef du village ne manqua d'apprécier son comportement, elle sourit et demanda à se retirer.

Décembre avait déjà maga-tapé l'homme, mais comme c'était le début du mois, on pouvait espérer. Franchement je n'avais rien apprêté, ni argent, ni effet vestimentaire, ni chaussures. Mais j'espérais, ça peut venir à n'importe quel moment. Lauriers est un réseau; tourne, ne reste pas assis! Décidément, je suis resté jusqu'au 24 sans pouvoir rassembler cinq mille francs. Les miettes me tombaient entre les mains pour me soutra côté dabaly.¹

Le 25, je fus invité par Monsieur Monet Florent, l'ancien boss d'Aubin. Quand j'entrai dans le salon, il mit sa main sur mon épaule et me présenta à la quinzaine de personnes présentes.

— C'est mon petit, il s'appelle Garvey, c'est lui et son frère qui ont surveillé ma maison et les travaux.

Un par un, je saluai l'assemblée.

— Du courage, me disaient certains.

Un jeune de ma promo se présenta à moi comme étant le neveu du boss. Il me prit de côté, une bouteille de rhum royal d'un litre et demi sous l'ais-

1 Soutra : N. soutenir, aider (soutraly : aide); Dabaly : N. nourriture.

selle gauche. On prit une place dans son salon velours.

— Tu peux boire ça ? me demanda le jeune

— Si tu peux boire aussi, répondis-je

Il se leva et nous apporta deux grands verres. La liqueur passait comme de l'eau tellement le goût était bon. En quelques minutes, on avait touché les un tiers, le boss me faisait signe de boire modérément. J'acquiesçai d'un signe de la tête. Le jeune et moi causions comme si nous nous connaissions avant. Ayant remarqué qu'on avait touché près de deux tiers de la bouteille, la femme du boss s'approcha de moi.

— Garvey, j'ai servi la nourriture, tu manges ici ou tu l'emportes ?

— Je vais l'emporter, Aubin est à la maison, répondis-je.

— Donc tu vas aller ? Faut pas que ça refroidisse ! ajouta le boss.

La tantie m'apporta un panier couvert par un torchon, un carton de vin dessus. Je pris le lourd panier, remerciai le boss et sa femme, dis au revoir à mon pote de quelques minutes et partis. Je ne sentais pas l'ivresse, mais mes yeux avaient une lueur éclatante. Arrivé à Akandjé, je déposai le panier au salon. Franchement, je commençai à sentir le dahico dès ma sortie de chez le boss. Arrivé à Akandjé, ça s'était amplifié, j'avais le vertige. A peine le panier déposé, je tirai un banc sur lequel je me tendis, je trouvais la chambre trop loin. Il était quatorze heures.

Je me réveillai la nuit, la gorge brulante, tenaillé par une faim qui ne dit pas son nom. Je sorti de la villa, pris la direction de chez Pakass, un peu plus en bas à la villa 42.

— Ouais ! Garvey, c'est pas vrai, tu es un vrai dahico, dit Pakass quand il m'ouvrit la porte.

— Apporte-moi de l'eau, dis-je, je meurs, pardon, apporte moi de l'eau.

Il retourna dans la maison, m'apporta un gros gobelet d'eau que je bus d'un train.

— Apporte-moi encore, dis-je en lui tendant son gobelet.

Ce deuxième gobelet, je retournai avec pour manger. Pakass m'avait dit deux heures du matin quand je lui avais demandé l'heure.

Arrivé à la maison, je fis l'amer constat que le riz et le foutou avaient été mangés. Les amis me laissèrent le spaghetti qu'ils avaient entamé et un morceau de pain. Sans me plaindre, je mangeai goulument. La nourriture passait difficilement à cause des brulures dans ma gorge. Mais je parvins à finir mon plat, bus de l'eau et rentrai me coucher dans ma chambre. Je dormis les secondes qui suivirent.

À neuf heures, je me réveillai bousillé avec une belle gueule de bois pas possible, mais je pris mon courage à deux mains pour laver les assiettes dans lesquelles on avait mangé, éducation oblige. Je rangeai les assiettes dans le panier et me rendis chez le boss. Quand je tapai le portail, c'est sa femme qui m'ouvrit, le boss était déjà au boulot. La tantie prit le panier et me demanda de l'attendre, je m'assis à même le sol. J'étais encore sous l'effet de l'alcool. La tantie revint avec un carton de vin blanc, elle me regarda

et sourit.

— Tu es fatigué ? me demanda-t-elle. Tiens ce carton !

Je ne pouvais pas boire, mais je ne pouvais pas refuser. D'autres en avaient envie. Je me levai, pris le carton, remerciai la tantie et partis. Avant d'atteindre Akandjé, je croisai Aubin à qui je remis le carton.

— Si je bois une goutte, ce n'est pas bon pour moi, tiens ! dis-je.

— Tu as failli te tuer hier ! dit Aubin. Tu es tombé du banc, tu n'as même pas bougé, tu as continué à dormir. C'est moi qui ai versé le sable sur ta vomissure-là.

A mon réveil, le matin, j'avais remarqué une grosse tache sur le lassot,¹ mais je n'ai pas pensé que c'est moi qui avais vomi, puisque ça été nettoyé. Aubin et moi retournâmes à Akandjé. De la villa de Dhôlô, on entendait des rires, nous entrâmes.

— C'est notre mauvaiya² qui nous a fait ça, chacun voulait prendre pour lui, dit Camélo. C'est contre moi et Sacha mono-là a tiré en l'air.

— Mon petit Rodrigues s'est lavé avec poudre de ciment-là tellement il avait la trouille, dit Dhôlô.

Quand je leur demandai ce dont ils parlaient, mes amis m'expliquèrent que dans la nuit du 25 au 26, ils avaient cassé un magasin de ciment, mais des militaires les avaient empêché de se servir. Ils avaient été informé par un chauffeur de taxi qui avait vu mes amis en action, ils sont arrivés spontanément.

Le 31 décembre était là. Mon cœur ne battait plus. J'avais douze mille francs en poche, ça pouvait gérer cette grande nuit. À quinze heures déjà, la colle était appliquée entre Yolande et moi, serré dur. À seize heures, nous nous rendîmes chez son couturier, une jeune fille se plaignait à pleurer, le couturier n'avait même pas touché son pagne, or c'était ce qu'elle voulait porter cette nuit-là.

Comme elle n'était pas venue assister à un cinéma, Yolande me conduisit directement dans l'atelier, salua le couturier.

— Donne-moi cinq mille francs, Garvey !

Je mis ma main dans la poche arrière de mon jean marron clair, tirai mon 'cet élément', l'ouvris et tirai le billet de cinq mille francs que j'avais gardé au cas où. Je lui tendis l'argent : ah les femmes ! Et si je n'avais rien ?

Elle prit l'argent et le remit au tailleur qui laissa le pagne sur lequel il travaillait pour s'occuper de celui de Yolande. À chaque coup de pédale, le gars jetait un coup d'œil sur moi, mais moi je sérénisais parce que je connaissais son problème. Le « cet élément » l'avait dissuadé : à l'heure-là, il travaille sur le pagne de la femme d'un militaire.

Dix minutes après, c'était la séance d'essayage. Le maxi³ était beau, surtout avec son morceau de pagne dessus. Yolande exigea quand-même des

1 Lassot : (*langage des maçons*) chape.

2 Mauvaiya : N. égoïsme, gourmandise.

3 Maxi : Fl. le complet de pagne cousu.

petites retouches. Après quelques petits tours, le quartier Maroc nous reçut à 18h. Ya pas un ami qui n'a pas apprécié le djêkêly de ma petite. Moi-même mon cœur était témoin, Yolande était vraiment bien habillée. Eh ! Si je pouvais te faire un portrait ! À vingt heures déjà nous étions sur la grande voie attendant un taxi, mais tous venaient chargés.

— Marchons un peu, un peu, peut-être qu'on va trouver un devant ! proposais-je

Nous nous mîmes à marcher, en un rien de temps, nous étions déjà au niveau de la pharmacie Phoenix, au quartier Banco II.

— On n'a plus besoin de taxi hein, dis-je, on n'est plus loin de Yaosséhi.

— On va prendre par PMI, pont Vagabond, on rentre au Yaosséhi, dit Yolande.

Son raccourci était bon, mais je montrai à ma copine que j'étais le maire de Yop. Le raccourci que je lui montrai, nous fit éviter la PMI et le pont Vagabond, nous étions à Yaosséhi. Arrivé au Yaosséhi, nous fîmes escale chez Marius. Il était vraiment content de nous voir, je lui avais déjà présenté Yolande. Après quelques minutes de causerie, nous prîmes congé du vieux père. Je ne voulais pas me trouver confronté à un problème de dortoir, donc je voulais faire vite pour trouver une chambre d'hôtel. Les jours de fête, rares sont ceux qui dorment chez eux. Après une réservation à l'hôtel, je proposai à ma copine, une petite balade, question de boire une bière, elle accepta. Sur le chemin, je croisais Francky, il avait l'air mal en point.

— Kessia ? Demandai-je, tu es façon-façon-là !

Mon ami me dit qu'il ne sentait pas trop la forme. Je l'invitai à prendre une bière avec nous. Au maquis, je commandai deux 66. Le serveur apporta les bouteilles, les ouvrit et retourna à son poste, Francky se mit à sangloter.

— Mais ! Kessia ? Tito ! demandai-je, surpris.

— Garvey, si je suis devenu junkee aujourd'hui, c'est à cause de toi, dit Francky

— Comment ça ! Zadi ? demandai-je calmement.

— Quand on était ensemble au quartier ici, tu m'empêchais de toucher à la drogue, tu versais quelques fois mon pao. Tu es allé au front, voilà que je suis devenu junkee.

— Si tu as pris drap que tu es devenu junkee, c'est que tu te rends compte des risques que tu cours. Fais marche arrière et change de route. Depuis toujours je te dis que j'ai touché à la drogue forte, mais j'ai arrêté. Je connais ce que la cocaïne, l'héroïne, le crack peuvent faire à une personne qui s'y adonne. Tu peux prendre ton indépendance, tu n'es pas encore esclave, réveille-toi, ah téa¹ !

Son visage était inondé de larmes. Francky n'avait pas honte de pleurer devant une inconnue, peut-être qu'il djonsait² et c'est ce qui l'emmenait à

1 Téa : (bété) ami.

2 Djonser : N. être en manque (à cause d'une addiction).

délirer. L'heure avançait, je libérai Francky ; mon bébé et moi entrâmes à l'hôtel.

— Ça veut dire quoi junkee ? me demanda Yolande.

— Quelqu'un qui est devenu esclave de la drogue, il ne peut rien faire s'il n'est pas sous l'effet de la drogue, répondis-je.

— Donc, toi aussi tu as connu tout ça ?

— Un garçon doit tout essayer. Quand ça ne l'arrange pas, il laisse purement et simplement, répondis-je.

— Quelle idée d'essayer même ?

— Approche ici, laisse les junkees et leur drogue !

Le lendemain, je mis Yolande dans un taxi wôrô-wôrô et lui remis deux mille. Elle n'était pas d'accord mais je la rassurai.

— Prends ça, je suis limité, mais je vais t'apporter de l'argent après.

Yolande prit l'argent et le taxi partit. Il me restait en tout et pour tout mille francs. Je pris un gbaka pour Adjamé. J'arrivais à Akouédo à neuf heures, je trouvai mes amis dans le maquis 225. Je pris quelques verres et rentrai à Akandjé. La journée passa. À vingt-deux heures, je dormais déjà.

A deux heures, je fus réveillé par une explosion. Les pétards n'étaient pas interdits, mais cette explosion n'avait rien à voir avec un banger.¹ Un tir d'arme légère suivit une rafale de mitraillette. Je me levai et entrai dans la chambre d'Aubin.

— Aubin ! Aubin ! l'appelai-je doucement.

Mon ami se réveilla.

— Ecoute le son, c'est une attaque ! dis-je.

Aubin me demanda de retourner me coucher. Au lieu de retourner dans ma chambre, je sortis au salon.

— Tu vas où ? cria mon ami.

— Pisser ! répondis-je.

J'ouvris la porte du salon et sortis. Pakass était déjà dehors. Quand il me vit, il se mit à exécuter des pas de gbégbé.²

— Hiii ! Matin c'est gâté, les bouviers sont au courant !

Après m'être soulagé, je rentrai me coucher. Les tirs étaient devenus plus intenses, on entendait des tirs d'armes légères comme lourdes.

A cinq heures déjà, tout Akandjé était dehors, chacun se demandait ce qui se passait.

A sept heures, en groupe, nous montâmes au Quartier 10. C'est là que nous reçûmes l'information que les deux camps militaires sont attaqués depuis deux heures du matin. D'autres affirmaient que le bataillon d'infanterie était aux mains des assaillants. Deux militaires ont pu sortir du camp pour venir au Lauriers. À vue d'œil, ils étaient morts de trouille. Zamblé et son ami se lamentaient, pleuraient, ils disaient même que parmi leurs

1 Banger : N. un pétard.

2 Gbégbé : un type de danse (joyeuse) du pays bété.

amis du BASA, certains étaient tombés sous les balles des assaillants et qu'ils parient que le camp tomberait dans les mains des rebelles.

Leurs discours m'énervaient, ces propos ne devraient pas sortir de la bouche de militaires. Je leur fis remarquer leur faiblesse en me moquant d'eux.

— Votre camp est attaqué, vous fuyez, après c'est vous qui demandez aux gens s'ils sont militaires ; les gars, allons en bas ! C'est branché, nous, on branche aussi.

Nous descendîmes au Lauriers, contre tous ceux qui n'étaient pas ivoiriens. C'était agression vis-à-vis. Les amis agressaient tous ceux qui n'étaient pas ivoiriens. Braco et Patcko ont montré leur côté sanguinaire. Ils n'agressaient pas quelqu'un sans lui donner un coup de couteau quelque part sur son corps, ils ont fait couler le sang abondamment dans la cité.

Je me trouvai dans un domicile des burkinabés. Je trouvai mes amis lut-tant un sachet tenu par Sacha. Je m'approchai, quand je tendis la main, le sachet tomba dedans, c'est moi qui menais maintenant la lutte. Déjà plus gaillard que tous ceux qui étaient là, je montai sur un tas de brique pour bien voir ce que je tenais : un sachet transparent rempli de billets et de pièces de 500 francs.

Du haut du tas de brique, je déchirai le sachet et me mis à tirer son contenu pour l'empocher. Je descendis quand il me resta dans la main un billet de dix mille francs à moitié déchiré et trois billets de deux mille francs. Braco refusa le billet de dix mille francs que je lui tendis pour accepter les trois billets de deux mille francs. Je fis savoir aux autres qu'il n'y avait rien de bon dans le sachet. Ils prirent ça comme ça.

Seul, je rentrai dans un tchapalodrôme qui avait été saccagé par les premiers passants. Je trouvai deux nouveaux pagnes, un grand matelas que je pris et sortis. Je déposai mon colis dans une maison inachevée et continuai. Franchement, le compte espèce était bon. J'avais douze pièces de cinq cents francs, six billets de cinq mille francs et un billet de dix mille francs. J'avais au total quarante-six mille francs. Je ne voulais plus brutaliser personne.

À neuf heures, les éléments du 1^{er} BCP avaient envahi la cité, ratissage oblige. Ils nous croisèrent dans une rue du Quartier 9, quand ils nous interpelaient. Nous fîmes les sourds. Au deuxième appel, Sahi Michel alias Mike leur fit savoir que nous étions en compagnie de l'officier Bruno.

— C'est officier Bruno qui m'a emmené ici ? dit un militaire tenant un AA52 petite version.¹ Venez ici-là !!

Arrivés à leur niveau, ils nous firent asseoir devant un appartement. Je ne sais pas ce que Mike voulait dire hein, mais il tenait vraiment à parler. Les gars aussi ne voulaient pas l'écouter, mais il insistait. Ce qui lui valut des coups de cross et des coups de rangers. Je criai même sur lui pour qu'il

1 Puissante arme d'assaut.

la boucle, mais c'était mal connaître Sahi.

En face de nous, ils entrèrent dans le gbaki de Guila et en sortirent avec un nouveau drap et une balle de kalache. Quand ils demandèrent qui habite la villa, Guila répondit ceci aux militaires.

— C'est moi qui habite là, ce drap-là, c'est pour moi, mais balle-là, c'est pas là-bas vous avez pris ça.

Ils se mirent à le taper avec leurs armes.

— Ah bon ! On ment quoi ? dit un.

— Si vous trouvez pelle, pioche, planche, ce qui est sûr matériel de construction, c'est pour moi, mais balle, je vais faire quoi avec ?

Ils arrêtaient de le frapper, un militaire se mit devant nous.

— Vous êtes les gars du FLGO non ? Qui vous a dit qu'il y a deux armées dans un pays ?

Je regardai le militaire et je remuai la tête, il avait la mémoire courte. Un cargo gara, nous montâmes avec les militaires et il démarra. Le porteur de l'AA52 était au coït¹ avec Mike. Il continuait de le faire parler pour le taper, et Mike ne pouvait pas se taire.

Arrivé au niveau du carrefour de la décharge, ils nous firent descendre. Le sergent Toualy qui commandait la patrouille, connaissait la majorité des éléments FLGO. C'est lui qui ordonna de nous libérer. Le cargo démarra. Le porteur de l'AA52 cria à notre endroit. Quand nous nous retournâmes, il montra Mike du doigt et leva la main. Mike leva aussi la main.

— Tu as eu un ami hein ? dis-je à Mike

— Drôle d'ami ! Le deuxième croisement, ce sera pour me tuer.

Arrivé à Akandjé, je fis un direct pour aller chercher mon matelas et mes deux pagnes. En revenant avec mon coli, je croisai Sacha qui me remit un magnétophone. Je déposai le tout à la 50. Quand Aubin vit le matelas, il le prit, le déposa dans sa chambre et mit son drap dessus. Aubin avait d'après lui trop d'amis BF² donc il ne bouscula personne. Ayant vidé mes poches et gardé mon argent dans ma chambre, je remontai au Quartier 10. On entendait encore des tirs au niveau du barrage à neuf heures.

Quelques instants après, nous reçûmes l'information qu'aucun assaillant ne s'était échappé. Je rentrai à la maison pour voir ce que j'avais pris dans ce gbangban. Deux nouveaux pagnes Fancy de très belle couleur, le magnétophone de Sacha était aussi joli que je refusai de lui donner. La nuit, on ne pouvait même pas remarquer qu'il y a eu le feu la journée.

Le matin du 3 janvier, à neuf heures déjà, j'étais prêt à rentrer à Yopougon. Je vidai mon sac dans lequel je mis les pagnes et le magnéto, je croisai Aubin au niveau du Quartier 8.

— Tu vas à Yop ? me demanda-t-il.

— Ouais, je fais un saut rapide chez Yolande.

1 Au coït : N. orienté sur lui.

2 BF : un Burkinabé.

— Donne-moi cricat là-bas, je vais mettre sur moi !

— Je viens, je vais faire la monnaie.

À la boutique, malgré le demi paquet que je voulais acheter, je n'eus de monnaie, je retournais sur mes pas, rejoignis Aubin et le saluai avec un billet de cinq mille francs.

— Han!!! Garvey!!

— Hoooo!!! Pardon là !

Arrivé à Yopougon, je fis un direct au marché de la SICOGI où j'achetai deux poulets, emballai une voiture miniature pour la fille de Marie, la grande sœur de Yolande. À SIPOREX, je trouvai Yolande et sa tante à qui je remis les poulets et une enveloppe dans laquelle je glissai trois mille francs. La tante me remercia.

— Merci mon fils ! Mais, as-tu croisé son oncle ?

— Non maman, Yolande et moi allons choisir un jour pour le faire.

— C'est très bien, il sera heureux de te connaître.

Compagnon, tu as décidé de m'accompagner, de garder mes secrets, mes peines, mes joies jusqu'au jour je te demanderai de t'ouvrir aux autres, avant tout, il faut que tu saches que mon témoignage est basé sur la vérité, rien que la vérité.

Je voudrais qu'on baisse les rideaux sur le tome I ici !

Que Dieu veille sur ce beau pays qui est le mien, la CÔTE D'IVOIRE. AMEN !

Deuxième Partie

Haï!!! C'est quel soleil ça ?

Tu t'es endormi, le rideau a été levé, tu n'as pas remarqué?! La marche n'est pas finie, surtout, je suis heureux d'être en ta compagnie ; au moins, je sais que je ne marche pas seul. Lève-toi, on a du chemin à faire ; lève-toi, compagnon !

La tantie avait raison et c'était mon idée, mais c'est peut-être le rendez-vous qui ne se concrétisait pas.

Après quelques instants passés au petit marché de SIPOREX, je me fis accompagner par Yolande au marché de la SICOGI chez un vieux couturier que j'avais connu quand j'étais agent de sécurité dans ce marché. Je lui remis les deux pagnes pour qu'il me les couse. Les pagnes étaient tellement grands que je lui demandai de coudre deux chemises en style N'Zansa ; je payai le tout en même temps.

Ayant pris congé du vieux couturier, nous fîmes un tour chez un vendeur de produits cosmétiques qui était mon ami. Chez lui, je fis le plein de produits de beauté, mais Yolande fit le tri des produits et prit ses préférences. De six mille francs, on était descendu à trois mille cinq cents francs ; quelle humilité !

Après le marché nous mîmes le cap sur le quartier Maroc. Là, comme toujours, je trouvai mes amis dans le bandjdrôme de Blandine ; le bistro était à côté de l'atelier ho.

Mais regarde le bruit que notre entrée suscita. Tous les gars étaient contents de nous voir. Tu pouvais entendre ici : « Garvey! C'est comment, guerrier! ». Tu pouvais entendre l'autre côté : « Yoyo! On dit quoi? Tu deviens jolie seulement pour aller! »

Comme de son habitude, Yolande souriait, ce qui la rendait plus belle. Yolande s'assit près de sa sœur Blandine, moi je me trouvai une place auprès de Pokou et ses amis. Je commandai deux litres de bandji, sortis le magnétophone que je montrai à Pokou, lui faisant savoir que je mettais l'appareil en vente. Cela intéressa un client qui me proposa sept mille francs que j'acceptai sans détours. Un poste radio K-7, pas plus, et puis j'ai payé à combien même ?

Je remis mille francs à Pokou et empochai le reste. Je restai avec mes amis jusqu'à dix-neuf heures où je pris congé d'eux. Après nous être restaurés et bu au moins une bière – je dis « au moins » parce qu'avec Yolande, difficile de boire plus de deux bières – nous prîmes une chambre à l'hôtel.

Le lendemain matin, dans la chambre d'hôtel, je fus surpris d'entendre Yolande me demander si le contenu de mon sac était le magnéto que je vendais là. Au fait, j'ai trouvé Yolande réservée. L'ayant déposée à Wassakara, je quittai Yolande pour Lauriers, il était dix heures.

Quand je descendis au carrefour chantier de Lauriers, je m'arrêtai pour regarder tout le monde. Les éléments FLGO faisaient chaque fois entrer les éléments du premier bataillon et du CECOS dans la cité à cause de leur mauvais comportement. Donc quand tu sors la veille, fais attention quand tu rentres le lendemain, sinon tu risques de prendre un « hors-jeu ». ¹ FLGO c'est FLGO, tu peux te retrouver dans un drap que tu n'as pas demandé.

Le regard que les gens me donnaient me fit savoir que quelque chose de pas bien s'était passé, et les choses de pas bien sont faites majoritairement par nous, les éléments FLGO. Je pris donc la cité sur le côté en me renseignant sur ce qui s'était passé la veille, un jeune me répondit ceci :

— Gnanh est venu ici hier, il est tombé sur un bouvier, pris son lallé, son jeton et puis il a pan. ²

— Wala !! C'est pourquoi les môgôs me dindinaient quand j'ai gbra de mon gbék, m'écriai-je. ³

— C'est gâté hein, mon vieux ! BASA a pris la cité, tourné tourné partout à brobro ⁴ le gbôhi.

— Ils ont siri ⁵ qui ? demandai-je.

— Ils vont siri qui ? Les bandits ont eu le son, chacun a glissé.

— Les monos du BASA. étaient combien ?

— Un cargo gbé et puis bien gbé hein !

— Ouais ! Les bandits sont malhè dêh ! ils vont mettre l'homme dans « hors-jeu » un jour à cause de leur pôô-pôô. Toi Alain, tu es à Yop, faut chier là-bas ! Tu viens ngangami l'homme ici, attends, je qu'à le voir ! ⁶

— Est-ce qu'il peut se kin avec gâtément il a fait hier là ? ⁷

— Il va venir tchô ! Bon, je descends à Akandjé, dis-je.

— Faut sassa avant de djô hein, mon vié ! ⁸

— Haï ! petit ! On se siri !

Alain Gnanh, l'imbécile de Sio Alain, sa présence au Lauriers m'a toujours inquiété. Il venait uniquement pour ça au Lauriers : agresser les gens,

1 Hors-jeu : *N.* situation inconfortable par la faute de quelqu'un d'autre.

2 Pan : *N.* : fuir, fuit.

3 Dindinaient : *N.* guettaient, regardaient ; Gbra : *N.* : débarquer, descendre ; Gbék : *N.* gbaka.

4 Brobro : *N.* rechercher.

5 Brobro : *N.* rechercher, chercher ; Siri : *N.* prendre, attraper.

6 Pôô-pôô : *N.* mauvaise action ; Ngangami : *N.* (dioula) emmerder.

7 Se kin : *N.* rester sur place, s'asseoir ; Gâtément : *N.* mauvaise action.

8 Sassa : *N.* regarder prudemment ; Djô : *N.* entrer.

prendre leur argent, leurs portables. Et ce qui était déplorable, il se faisait aider dans sa sale besogne par d'autres éléments sur le terrain comme Braco, Dezzy, Pakass, Dugun et d'autres gars. Mes reproches tombaient toujours dans des oreilles de sourds ; je recevais toujours la même réponse :

— Garvey, notre bara, c'est pas manawa. On veut nous oublier, mais c'est bluff. Nous on va prendre pour les bouviers, faut laisser pour toi¹ ! On est dans le même sac, et puis, il t'arrive de prendre, toi aussi.

Ils avaient raison de temps à autre. Je ne peux pas leur donner tort. Malgré que je n'agressais pas, j'étais dans le même bateau que mes amis, dans le bateau des oubliés, et c'est frustrant. Alors, que fait un homme quand il est frustré ?

Arrivé à Akandjé, je tombai sur le débat. D'autres donnaient raison à Alain, insultant Gbagbo et son gouvernement, d'autres voulaient interdire Alain d'arriver dans la cité. Certains disaient qu'interdire Alain n'arrangerait rien parce qu'Alain venait seulement compléter ce qui se faisait déjà au Lauriers par des éléments sur place. Je les saluai et rentrai dans ma « villa ».

Après cet incident, les amis s'abstinrent de toute brutalité jusqu'au mois de février où la victime d'Alain, ayant reçu l'info qu'il était présent, fit venir le CECOS au Lauriers.

Les éléments du CECOS croisèrent Alain au niveau du Quartier 8, mais ils ne purent mettre la main sur lui. Alain criait aux éléments de CECOS, leur disant de le suivre s'ils étaient des hommes, que personne ne pouvait lui tirer dessus à cause d'un menteur qui l'accuse de l'avoir agressé.

Assis dans le bistro d'Adjaro, Alain nous rejoignit, s'assit sans mot nous dire. 15 minutes avant, nous avons entendu un coup de feu tiré en l'air, donc son attitude ne nous étonna pas, mais on attendait pour voir qui le suivait. Nous restâmes silencieux jusqu'à l'entrée brusque d'un gendarme dans le bistro, arme dans la main. Adjaro se leva.

— Ouais ! Ya quoi ? demanda-t-il au gendarme.

Le gendarme ne prêta pas attention à Adjaro, il se dirigea sur Alain qui était assis parmi nous et lui demanda de se lever. Pakass se leva et barra le chemin au gendarme.

— Il se lève pas ! Il bouge pas ! s'écria-t-il. Vous voulez quoi même, vous-là ? Prends ton arme, il faut tirer ! Ya quoi ? !

Un 4x4 gara devant le bistro, ayant reconnu le véhicule, nous nous levâmes en groupe. Trois gendarmes entrèrent dans le bistro. Alain se mit à crier sur les corps habillés, les menacer. Nous ne restâmes pas en marge. Nous poussâmes les gendarmes jusqu'à la porte du bistro. Ils résistèrent mais nous étions plus nombreux. Avec Alain, nous sortîmes du bistro et prîmes la direction d'Akandjé, talonnés par les corps habillés.

Arrivés « chez nous », nous nous mîmes à menacer les gendarmes.

1 Faut laisser pour toi : N. laisse tes conseils, tu ne pourras pas convaincre.

D'autres voulurent leur prendre leurs armes. Se voyant menacés, ils montèrent dans leur véhicule et nous firent signe qu'ils reviendraient.

— Allez chercher Touvolé, Kassaraté, Djé Bi Poin, toute la gendarmerie, vos bah-bièh !

Quand les gendarmes partirent, nous nous mîmes à crier notre ras-le-bol à qui voulait l'entendre, notre aigreur envers Gbagbo et tous ceux qui l'entourent. Sachant que les gendarmes reviendraient, des amis nous demandèrent de quitter les lieux, mais nous refusâmes, ce qui suscita une dispute entre nous. Un adulte, habitant de Lauriers nous encouragea à rester.

— Ouais ! On ne bouge pas ! Ils n'ont qu'à venir !

Cet accrochage avec le CECOS avait entraîné tout Lauriers à Akandjé, et surtout qu'on était samedi, foule n'était pas foule.

À douze heures on pouvait compter près de sept 4x4 dans Akandjé. Nous étions là, assis sur la clôture du bâtiment. À la vue des véhicules, nous nous regroupâmes.

Arrivés à notre niveau, les gendarmes ne savaient à qui s'adresser, nous parlions tous à la fois. Certains disaient qu'on était des combattants, sans pitié, nous avons été rejetés comme des malpropres. D'autres bousculaient les gendarmes qui restaient seuls dans leur coin. D'autres encore disaient aux gendarmes qu'ils défendaient des gens qui allaient leur faire la peau du jour au lendemain.

Nous n'avions pas peur de leur nombre, nous savions qu'ils ne nous feraient rien si nous ne les poussions pas à bout, et ce bout, nous le connaissions. Donc nous évitions de porter main à un élément ou de vouloir lui prendre son arme. Pour finir, c'est à nous qu'on demandait de nous calmer, à nous on donnait des conseils. On n'était pas invincibles, mais notre histoire faisait pitié à celui qui prêtait l'oreille.

A treize heures par-là, les gendarmes nous laissèrent et partirent. Ce jour-là, beaucoup comprirent notre problème, mais d'autres se demandaient toujours qui était derrière nous.

Me souvenant que j'avais rendez-vous avec Pokou, je pris la route de Yopougon à quinze heures. Arrivé au quartier, j'informai Pokou que je préparaais un rendez-vous avec l'oncle de Yolande et que j'avais besoin de lui quand le rencart se concrétiserait. Le grand-frère me fit savoir qu'il serait disponible à n'importe quel moment j'aurais besoin de lui. À vingt heures, je me rendis à Wassakara pour chercher Yolande.

Dans notre chambre d'hôtel, je demandai à Yolande d'activer le rendez-vous avec son oncle, Pokou était disponible pour m'accompagner. Elle me fit la promesse de s'y atteler.

Le lendemain, après l'avoir déposé chez elle, je rentrai au Lauriers où une sale nouvelle m'attendait ; un ami m'informa qu'il avait reçu un appel me prévenant que quelqu'un construisait sur le terrain de mon père et qu'on avait besoin de moi au Yaosséhi.

Au fait il est arrivé un temps où je me suis trouvé mal à l'aise de vendre le terrain de mon père, donc j'avais demandé au frère de tantie Elise de laisser le terrain, que je m'arrangerais à lui rembourser ses cent soixante mille francs. Je me souviens aussi un jour où monsieur Tia, un des chefs de quartier de Yaosséhi m'avait dit que si je ne mettais pas le terrain en valeur, il le céderait. Je lui avais dit d'essayer pour voir. Sans ajouter un autre mot.

Ayant reçu l'information, je mis mes amis au courant. Ils me dirent d'aller voir et les prévenir du déroulement de l'affaire.

Sans tarder, je me rendis à Yopougon où je croisai tonton Aimé, le frère de tantie Elise. Le tonton me fit savoir qu'un type construisait sur le terrain de mon père malgré qu'il lui ait dit que le terrain appartenait à quelqu'un d'autre ; je me dépêchai d'arriver sur le lieu.

Arriver sur le terrain, je trouvai mon ami Marcel, un jeune guéré avec qui j'ai grandi au Yaosséhi ...

— C'est moi qui t'ai kpokpo. Môgô-là veut touffa pisc de ton vieux !¹

— C'est quel môgô même ? demandai-je à mon ami.

— C'est un bété, on dirait c'est un gômon, me répondit-il, moi je suis prêt à gbôlô tout, c'est trop foutaise ! C'est les vieux malhè-là, ils construisent pas mais c'est eux qui vendent terrain des gens ; on n'a qu'à gbôlô tout !²

— Trise³ toi, Marco ! conseillai-je mon ami, je vais voir le chef des bétés. Il va me dire quelque chose.

Informé je ne sais comment de ma présence, un homme claire, mince et de petite taille se présenta à moi comme étant celui qui avait acquis le terrain. Marcel ne voulait pas le laisser parler, lui demandant s'il n'était pas au courant que le terrain appartenait à quelqu'un d'autre. A cette question, l'homme sortit un papier sur lequel était écrit « lettre d'attribution », ce qui calma ma colère, mais mon ami refusait de baisser sa garde. Je le calmai et l'homme prit la parole.

— Jeune homme, s'adressant à moi, j'ai eu ce terrain avec les chefs de ce quartier, j'ai payé pour avoir cette lettre d'attribution. Si tu as un papier qui atteste que ce terrain est à toi, apporte-le !

Je n'avais aucun papier qui attestait que le terrain appartenait à mon père. Au fait dans les années quatre-vingt-dix, tous les propriétaires de terrain étaient enregistrés dans un gros registre qui était gardé par monsieur Tia Paul. Mais celui-ci me fit savoir qu'il n'était plus en possession de ce registre, il était maintenant avec monsieur Kouassi Kan qui est le chef central du quartier.

Quand j'approchai le vieux Kouassi, il me fit savoir qu'il ne se reconnaissait pas dans la vente de ce terrain et qu'il n'avait plus le registre. Je proposai alors au type un règlement à l'amiable. Voici ce qu'il me proposa.

— Je t'enverrai demain le devis de tout ce que j'ai dépensé sur le terrain,

1 Kpoko : *N.* appeler au téléphone ; Touffa pisc[ale] : *N.* prendre la maison.

2 Gômon : *N.* policier ; Gbôlô : *N.* démolir, casser ; Malhè : *N.* indésirable, malhonnête.

3 Trise-toi : *N.* maîtrise-toi, calme-toi !

dit-il, si tu me rembourser, je te laisse ton terrain.

Nous nous laissâmes sur ce point pour nous retrouver le lendemain. Mais avant, je fis un tour à la mairie où j'exposai mon problème à un chef qui me reçut dans son bureau, ça devait être le régisseur où quelque chose comme ça. L'homme me proposa d'amener un papier prouvant que mon père était propriétaire dudit terrain. Je sentais le terrain me glisser entre les doigts et cela élevait ma colère contre mon défunt père. Mon père avait laissé son chantier inachevé pour aller construire pour Yvonne, une femme qu'il avait eu après le décès de notre mère ; il n'avait pas d'enfant avec elle. Mon père avait abandonné ce qui allait devenir notre héritage et est allé lâchement construire pour elle, celle qui nous maltraitait, nous détestait. Le pot aux roses fut découvert quand mon grand-frère fouillait dans ses affaires. Pour sa défense, notre père nous dit qu'il gérât son argent comme bon lui semblait. Le comble, elle avait jeté un sort à mon frère qui l'a conduit dans la tombe. Pour cette histoire, j'ai eu une haine contre mon papa. Je trouvais lâche son comportement.

Ayant trouvé Fidèle à qui j'expliquai le problème ; du quartier Doukouré, nous nous rendîmes au Yaosséhi. Au Yaosséhi, nous allâmes chez monsieur Kallet, le chef bété de Yaosséhi. Il était en compagnie du type qui avait acquis le terrain de mon père. L'homme sortit un papier sur lequel était dressé le devis des travaux du terrain et me le tendit, je pris le papier et le lus. Les travaux faisaient six cent et quelques mille. Franchement, je ne pouvais pas rembourser cette somme. Kallet me proposa ceci :

— Mon fils, je souhaite que tu acceptes un peu d'argent parce que tu n'as pas d'argent pour rembourser ce montant, accepte quelque chose !

— Papa, ce terrain est tout pour moi, dis-je, franchement, je ne sais quoi dire, mais, c'est qu'...

— Mon petit, me coupa le gars, dis-moi ! Combien tu veux ?

Je jetai un coup d'œil à Fidèle qui baissa la tête. Son geste m'énerva. Si je me trouve dans cette situation, c'est grâce à lui et Raymond. Ils ont pris de l'argent au nom du terrain, ce qui a empêché beaucoup de gens de m'aider à construire la maison parce qu'il fallait rembourser les cent soixante mille francs avant de commencer les travaux. Du coup, je le détestai.

— Donne-moi cent mille francs ! avançai-je.

— Non non non ! Petit, c'est trop, je vais te remettre cinquante mille francs.

Sans me laisser placer un mot, il sortit de sa poche cinq billets de dix mille francs qu'il tendit au vieux Kallet qui prit et me le tendit à son tour. J'avais les larmes au bord des yeux.

— Prends, mon fils ! dit-il, la vie, c'est comme ça.

Je pris l'argent et le remis à Fidel, l'homme se leva et s'écarta avec Kallet à qui il remit dix mille francs. Après avoir fini avec Kallet, l'homme revint nous saluer, Fidel et moi.

— Jeune homme, dit-il, voici mon numéro, tu peux m'appeler. Bon

merci !

Je pris le bout de papier, l'empochai et dis à Fidel d'inviter le vieux Kallet à prendre une bière avec nous. Après la bière, le vieux prit congé de nous. Fidel acheta un gros savon BF à la boutique pour faciliter la monnaie et payer les deux bières que nous avons bu. Je pris le reste de l'argent et lui remis douze mille francs, le grand-frère me demanda de monter à vingt mille francs, mais je lui fis savoir que j'avais beaucoup à faire avec cet argent. Franchement, je ne voulais rien lui donner. S'il n'avait pas pris de l'argent avec tantie Elise, j'aurais eu quelqu'un qui m'aurait aidé à construire la maison. La preuve, un homme avait voulu construire cette maison en remboursant d'abord la moitié et gérer le reste au fur et à mesure que les travaux avanceraient, mais le frère de tantie Elise avait refusé. Ce qui m'avait poussé à lui dire de ne plus toucher à la maison, que je lui rembourserais ces cent soixante mille francs.

Après Yaosséhi, je me rendis au quartier Doukouré avec Fidel où nous mangeâmes de l'attiéké. Mon cousin avait un portable de marque Samsung. Quand je vis le téléphone, je voulu le garder pour moi, et c'est ce que je fis. Une minute d'inattention de sa part suffit pour que je me volatilise avec le téléphone.

Je revins au Yaosséhi où je trouvai mes amis Marcel et Dragon Ba. Quand mon ami me demanda comment se déroulait l'affaire, je lui répondis qu'on était dessus, simplement. Après quelques minutes de causeries, le portable se mit à sonner, je prévins Marcel.

— Marco ! Tu es partout, sauf au Yaosséhi. C'est mon frère, il a trop les foutaises.

Je lui tendis le téléphone, il le prit et le porta à son oreille.

— Allô ? dit-il.

Il resta silencieux quelques secondes.

— Je suis au nouveau quartier, dit-il, qui est à l'appareil ?

Il répondit je crois à une question.

— Dans un restaurant, c'est là.

Je crois qu'une autre question lui avait été posée.

— Mathias ? Qui est Mathias ?

Il retira de son oreille le portable.

— Il a coupé, Kessia ? Tu as mis bras dessus ou bien ? me demanda Marcel, et puis c'est un A300 hein !

Le portable se remit à sonner, Dragon Ba tendit la main et je le lui donnai, il décrocha. Mon ami répondait « yes I » à tout ce qu'il entendait de l'autre côté. La communication ne dura pas ; nous éclatâmes de rire. À quinze heures, je pris congé de mes amis pour me rendre au Maroc où je trouvai Pokou et ses amis dans le bistro de Blandine. Je le mis au courant de ce que je venais de vivre concernant la maison de mon père. Le grand-frère me fit savoir que mon malheur était de ne pas avoir de papier pour la maison. Ce sont des choses qui arrivent dans la vie d'un homme,

donc je devais prendre la chose comme elle s'était présentée à moi. Je donnai raison à Pokou, mais par haine, j'avais déconnecté Fidel (j'avais pris son portable). Je pris congé de Pokou à dix-huit heures pour me rendre à Wassakara, voir Yolande.

Au Wassakara, quand je me retirai avec Yolande, je lui demandai qu'on allât voir son oncle.

— La nuit-là ! s'écria-t-elle, calme-toi, je vais le faire venir.

Je laissai Yolande à vingt heures après lui avoir remis cinq mille francs, pour me rendre au Lauriers. Le lendemain, je fis part de ce qui s'est passé à mes amis, mais je leur dis que ce problème ne concernait que moi et qu'ils prennent ça comme ça.

Marie-Claire me fit savoir que j'avais raison de les écarter de mon problème, mais je devais savoir que nous sommes des frères et que mon problème était le leur. Mon ami avait raison, mais qu'est-ce que je pouvais faire sans un morceau de papier attestant que le terrain était à mon père.

Marie-Claire venait de la prison, d'aucuns disaient qu'il s'était évadé. Pourtant, je n'avais pas eu écho de son emprisonnement. Mes amis m'avaient dit qu'il avait été emprisonné dans l'affaire Kieffer ; il paraîtrait qu'il avait fait savoir qu'il savait où Guy André Kieffer avait été enterré, ça lui a valu la prison. Je ne sais pas comment l'histoire s'est déroulée pour qu'il se retrouve en prison.

La présence de Marie-Claire avait multiplié les rendez-vous avec des personnalités. Il était chaque fois au Plateau, à la primature comme il nous le disait. Les sorties de Marie Claire m'inquiétaient, je me disais qu'il se rendait à la primature pour soutirer de l'argent aux personnalités au nom du gbôhi. Donc quelques fois, je le faisais accompagner par un élément que je convainquais de surveiller Kouya Kané Sylvain qui est son nom à l'état civil. Mais à leur retour, l'élément se retirait de moi pour s'accrocher à Marie-Claire. Je ne recevais aucun compte rendu et je ne demandais rien aussi.

Au milieu du mois de février, je reçus le coup de fil de Yolande me disant qu'elle avait pu obtenir un rendez-vous avec son oncle pour le mercredi prochain. On était un samedi, je prévins Pokou qui me dit qu'il était disponible.

Le mercredi, à huit heures, j'étais déjà au quartier Maroc, le rendez-vous était pour quinze heures.

Après mes multiples appels à Yolande pour savoir si son oncle était arrivé, elle m'appela à quinze heures pour me dire qu'il était là. A quinze heures trente, Pokou et moi étions au petit marché de SIPOREX. L'oncle s'étant déplacé, nous prîmes place sur le banc de Yolande pour l'attendre. Il revint quinze minutes après. Ensemble, nous prîmes la route pour le domicile de Marie, à Wassakara.

Chez Marie, nous prîmes place dans le grand salon avec l'oncle, la tante de Yolande et Marie. Yolande resta dehors. Après les présentations faites par la tante, Marie me posa cette question :

— Mon frère, est-ce parce que je t'ai dit de ne pas rester dehors pour appeler Yolande que tu es venu te présenter ?

— C'est que, je ...

— Non Marie ! coupa l'oncle, ça va faire deux à trois semaines qu'il cherche à me croiser.

Après quelques causeries qui ne concernaient pas notre présence, la tante demanda les nouvelles. Je donnai la parole à Pokou :

— Ya rien de grave, commença-t-il, c'est mon petit frère, Garvey. C'est le copain de Yolande. Il a demandé à vous croiser pour que vous le connaissiez et officialisiez leur union.

— Officialiser ? ! s'écria l'oncle, je n'ai pas encore reçu de dot et on veut envoyer ma fille à la mairie !

— Oh non ! tonton, pour le moment, il vient se présenter à vous, vous faire savoir que c'est lui qui est avec Yolande.

— Ah ! s'exclama le tonton, quand le moment viendra, je bénirai votre mariage, je n'oublie pas de bénir ce que vous commencez.

Sans chercher, je trouvai le tonton sympa, jovial, causant. Yolande, assise devant la porte du salon fut appelée par Marie.

— Litchô ! Ton copain, comment il s'appelle ?

— Il s'appelle Garvey, répondit Yolande.

— Ce n'est pas ça que je veux, son nom de famille.

— Je m'appelle Digbo Foua Mathias, coupai-je.

— Voilà ! s'écria la grand-sœur.

L'oncle prit la parole en ces termes :

— Mon fils, ta chérie m'a dit que tu es militaire.

— Non, tonton, je suis un ex-combattant, FLGO, sur le front Ouest, répondis-je.

— Ahhh ! j'ai entendu parler de vous, dit-il, ils vont s'occuper de vous, à tous les coups.

Après quelques phrases en patois, le tonton revint à moi :

— Mon fils, en temps normal, ce genre de cérémonie recommande l'apport d'une boisson alcoolisée. C'est vrai que nous sommes une famille chrétienne, mais nous sommes des Africains.

— Yolande m'a dit que vous êtes chrétiens, dit Pokou, c'est ce qui a fait que nous n'avons pas envoyé la boisson.

Je me levai, Pokou me demanda où j'allais.

— J'arrive, répondis-je.

Sorti, je revins avec une bouteille de vodka achetée dans une petite cave à mille huit cents francs. Quand le tonton me vit avec la bouteille, il me dit qu'il n'était pas la peine que j'achète de l'alcool, je lui dis qu'il le fallait. Je remis la bouteille à Pokou qui la remit à son tour à l'oncle. Le mari de Marie nous avait rejoints dans le salon, l'oncle me présenta et continua son discours.

— Ah ! Une bouteille de vodka ! La vodka est l'une des meilleures li-

queurs, mais maintenant, il y a beaucoup de contrefaçons.

— Ça c'est vrai, dis-je doucement.

Le tonton s'adressa en moi en ces termes :

— Mon fils, on m'a dit que tu es gouro, quelque part, nous sommes alliés. Je ne voudrais pas être déçu, sinon tu sais où notre alliance pourra nous emmener hein !

— Vous pouvez compter sur moi, tonton, dis-je.

Marie prit la parole.

— Mon petit, si tu me gères mal, je te gère mal aussi hein !

Je baissai la tête sans rien ajouter. Après la bénédiction de la boisson, le tonton fit servir par le mari de ma belle-sœur ; nous bûmes chacun un demi-verre.

La cérémonie étant terminée, nous restâmes assis pour causer un peu jusqu'à ce Pokou demande la moitié de la route. En saluant les parents pour leur dire au revoir, je glissai un billet de mille francs dans la paume du tonton.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

— C'est le droit du père, répondis-je

L'homme remua la tête et sourit. Ecartés des parents, je demandai le nom de son oncle à Yolande. Elle me répondit qu'il s'appelait papa Nablé, le petit frère à son père. Yolande nous laissa au carrefour FIGAYO où nous prîmes un taxi pour le quartier Maroc. De Maroc, je rentraï au Lauriers où je rendis compte à Aubin, lui parlant de l'oncle de Yolande ; un tonton vraiment sympa.

Les jours passèrent, les semaines, les mois dans leurs sérénités habituelles. Mes amis et moi continuions de vivre selon la vie qui nous était imposée ; travail d'aide maçon pour certains, agression pour d'autres, racket et vente de cannabis aussi. Les éléments FLGO sur le chantier de Lauriers vivaient ainsi en attendant que les éternels prometteurs fassent face à notre problème. Moi, je me suis trouvé dans le groupe des aide-maçons sur le chantier du capitaine Ahoussi qui avait achevé son duplex et était maintenant sur la construction de son immeuble R+4 jumelé. Ahoussi avait trente ans, mais il avait déjà plus de quatre maisons. Mais comment ils font ça, nos officiers d'aujourd'hui ? Un général au temps d'Houphouët ne pouvait pas construire un quatre pièces, mais maintenant, un sergent pouvait déposer un immeuble ; c'est dû à quoi ? Augmentation de salaire ou de business ? Ce qui est sûr, ils construisent seulement. Je me souviens avoir lu dans un journal où Ange Kessi disait qu'on ne vient pas à l'armée pour faire fortune, mais ce qui se présente à nos yeux-là, c'est quoi ?

Je ne suis pas jaloux, mais seulement, j'ai du mal à comprendre ça. Les maisons poussent comme des champignons, mais nous autres restons à la même place. Ce n'est pas parce que nous refusons de faire quelque chose, mais j'ai comme l'impression que le gardien du cercle est allé se promener avec la clé, impossible d'avoir accès au cercle, seulement des encourage-

ments hypocrites.

J'étais maintenant connu de la famille de Yolande, mais je voulais le plus important, un enfant avec elle. C'est vrai, ma situation est comme un homme ivre qui marche, mais mon âge avance et je suis resté le seul enfant de mon père; ce qui me poussa à exposer le problème à Yolande qui me répondit ceci :

— Garvey, tu as raison, nous devons avoir un enfant. Mais ta situation ne nous permet pas d'avoir un enfant, tu ne travailles pas, tu n'as pas d'activité.

— C'est vrai, répondis-je, mais si on doit tenir compte de ça, on n'aura pas le temps d'avoir notre enfant, c'est Dieu qui fait tout. S'il m'a donné l'idée de te parler d'enfant, je parie qu'il nous aidera à nous occuper de l'enfant.

— Tu n'as pas de maison, dit-elle, tu parles d'enfant. C'est dans cette chambre d'hôtel qu'on va l'élever ?

— Mets ta foi en Dieu ! C'est lui seul qui pourvoira, dis-je. Je suis le seul fils de mon père, je ne veux pas mourir comme mon grand-frère qui n'a pas eu d'enfant.

Yolande m'expliqua qu'elle avait déjà eu un enfant, mais il n'est pas resté. Elle avait été opérée à l'accouchement et elle avait peur de subir une deuxième expérience aussi douloureuse. Je lui disais seulement de faire confiance en Dieu, elle me fit la promesse d'y penser.

— Laisse affaire de penser là ! dis-je, fais-moi signe le mois prochain quand tu seras en mauvaise période !

Le mois suivant, Yolande me fit signe. Sans hésiter, je couchai avec elle.

— Garvey, c'est un autre problème qui va s'ajouter aux nôtres, dit-elle.

— Maman, dis-je, mettons notre foi en Dieu ! tout va s'arranger.

— D'accord, on va attendre Avril pour voir si ça va coller, dit-elle.

— Ça va coller, Dieu va s'en occuper.

Cette nuit-là, je fis l'amour à Yolande comme si jamais je ne l'avais possédée.

Adjaro avait reçu de l'argent d'un boss de Lauriers pour renouveler son bistro. C'est moi qu'Adjaro choisit pour l'aider à travailler. Je me demande vers la fin si mon ami m'avait choisi pour l'aider à travailler ou à boire le koutoukou qu'on allait acheter. Ce qui poussa Aubin à lui dire de me laisser en paix, il avait remarqué qu'à cause de son boulot, son ami que je suis commençait à devenir ivrogne. Adjaro me fit part de ce que lui avait dit Aubin.

Je trouvai mon frère de sang à la maison, lui dis simplement que je l'aimais. S'il voulait que notre amitié continue, qu'il laisse mon affaire de koutoukou comme il me l'avait dit quand je lui avais dit d'arrêter le jeu de cartes, mon ami n'en parla plus. Ce qu'Aubin n'avait pas remarqué, c'est que quand j'étais avec Adjaro, j'avais facilement des entrées d'argent, ce qui m'aidait à économiser. Je gardais mes économies chez une tantie au

Yaosséhi ; Yolande avait accepté de coucher avec moi dans sa mauvaise période, donc j'avais intérêt à économiser.

Un jour du mois de Juin, je fus convoqué par Marie, elle voulait me voir le plus rapidement possible, je me pressai d'arriver. Au Wassakara, je fus reçu par Marie dans son salon.

— Mon frère, commença-t-elle, depuis le mois passé, Yolande présente des signes de grossesse, c'est pourquoi je t'ai fait appeler ; je veux ta version.

— Ma tantie, dis-je, si Yolande est enceinte, c'est moi. Elle m'en a parlé, je m'apprêtais à t'en parler ; c'est moi l'auteur de la grossesse.

— Je suis contente que tu me l'aies dit, maintenant, il va falloir s'en occuper.

— Faites- moi confiance ! Je ferai mon possible.

Marie m'apporta une ordonnance.

— Ils m'ont donné ça hier à la maternité, vois les prix et va payer !

Je pris l'ordonnance et sortis avec Yolande, direction la maternité de Wassakara. A la maternité, je payai les médicaments que je pouvais avoir dans le centre, et me rendis dans une pharmacie pour acheter le reste des médicaments ; un carnet fut pris pour qu'elle soit suivie à la maternité de Wassakara.

De retour chez Marie, Yolande lui montra les médicaments, elle me félicita et me dit que ce serait bien si j'ajoutais des médicaments d'indigénat.

Sans tarder, je me fis accompagner par Yolande au marché de Wassakara où nous fûmes reçus par une vendeuse ; une vieille dame expérimentée qui fit son choix des médicaments. Elle montra le mode d'emploi à Yolande et nous libéra. De vingt mille francs, je retournai au Lauriers avec quatre mille et quelques.

Depuis le mois de mai, le désarmement faisait la une des journaux, tout le monde en parlait, mais nous étions dans l'inquiétude ; aucun de nos chefs, ni Maho, ni Nonzi ne nous avait contacté pour nous mettre au courant de la manière dont ce désarmement se déroulerait, et cela nous inquiétait ; on pensait quelques fois à la manière dont nous avons quitté Guiglo, et puis aussi concernant les propos que Maho tenait à notre égard, disant que tous les éléments FLGO se trouvaient à l'ouest, pas à Abidjan. Tout ça nous faisait peur pour notre situation, mais nous gardions la foi.

Sur conseil de mes amis, je décidai d'envoyer Yolande se faire suivre à L'HMA. Accompagné de mon petit Zély, je me rendis à l'hôpital militaire avec Yolande. A l'hôpital, nous fûmes reçus par le colonel Nanan. Avant de lui exposer mon problème, je me présentai à lui comme étant un élément FLGO Le colonel me remit un bout de papier sur lequel était écrit ceci : « Maternité, prière de prendre en charge la conjointe de l'élément rs ». Avec signature.

— Vous allez d'abord faire l'échographie et présenter cela à la maternité, dit l'officier.

Je n'avais pas d'argent, donc nous retournâmes au Lauriers où Yolande passa sa première nuit à Akandjé.

— Votre maison est belle hein ! dit-elle, vous payez combien ?

— On donne trente-cinq mille francs et puis le gouvernement complète, répondis-je.

Nous passâmes une nuit chaude, remplie ; que c'est beau de caresser le ventre de sa copine quand elle est en grossesse.

Le lendemain matin, nous nous rendîmes à L'HMA pour faire l'échographie, mais arrivé à l'hôpital, je renonçai. Je me disais que l'échographie était pour connaître le sexe de l'enfant et surtout que je n'avais que six mille francs, je fis donc savoir à Yolande qu'on ne faisait pas d'échographie aujourd'hui.

— On va retourner, c'est mieux, dit Yolande, mais je veux me traiter à Yopougon, ici est trop loin.

— D'accord, répondis-je, je vais t'envoyer de l'argent de temps en temps.

Sortis de l'hôpital, je l'invitai à visiter le zoo, le temps de changer d'air. Au zoo, les corps habillés, les élèves et les autres, chacun avait des prix différents pour y accéder. Je présentai mon « cet élément » au guichet et l'homme me fit payer 200 francs et n'encaissa pas Yolande. En me remettant le ticket, l'homme me posa cette question ...

— Vous allez déposer les armes ? Vous êtes avec les gars de l'ouest non ? Ne déposez pas ! Eux, ils doivent déposer les premiers !

Je ne répondis rien au type, je lui adressai seulement un sourire. Yolande et moi entrâmes et commençâmes notre visite. Ma chérie appréciait la beauté du lieu et les animaux encagés. Nous profitâmes pour prendre une photo avec le seul éléphant. En attendant le photographe, nous nous assîmes sur l'un des bancs du zoo, causant, nous rappelant nos débuts, parlant de nos projets à venir. Le photographe nous apporta une belle photo ; Yolande dans mes bras tendant une branche à l'animal. Une vraie réussite, la photo.

Au carrefour du cinéma Liberté, je mis Yolande dans un gbaka de Yopougon et pris un autre pour Lauriers.

Le mois de juillet était là, la radio, la télé, les journaux, tous avaient repris le débat sur le désarmement. Marie-Claire multipliait ses rendez-vous sur la présidence et la primature, mais ne recevait aucune réponse satisfaisante. Son compte rendu nous inquiétait encore plus, ce qui nous emmena à élargir notre réseau d'information, celui de nous mettre au courant des faits et gestes de Maho, notre chef.

Comme Dieu a toujours su faire ses choses, nous reçûmes un appel anonyme qui nous informait que Maho était à Abidjan. Nous reçûmes la confirmation de « Blé Goudé »¹ qui fit le déplacement jusqu'au Lauriers. Une photo fut prise en groupe pour la situation. Maho était à l'hôtel Kotibet, à

1 Pseudonyme d'un élément FLGO.

la SIDECI.

A dix-neuf heures, un gbaka nous déposa devant le palais de justice, nous étions vingt. Arrivés devant l'hôtel, je demandai à mes amis de se disperser pour éviter de nous faire remarquer ; nous nous dispersâmes. Maho devait être absent.

Haïley m'approcha pour me dire qu'il avait remarqué des femmes qui parlaient guéré ; je lui demandai de rester auprès d'elles, de les suivre s'il le faut.

Il acquiesça de la tête et partit, je profitai pour aller manger. A mon retour, Haïley m'informa que les femmes-là étaient allées s'asseoir dans un maquis avec d'autres personnes qu'il avait reconnue comme étant des habitants de Guiglo.

— Ils ont l'air d'attendre quelqu'un, dit Haïley.

— C'est Maho qu'ils attendent, dis-je, retourne là-bas !

A peine Haïley me tourna le dos que je vis le caporal Zinzin courir dans ma direction, l'index dirigé vers la terre pour dire que Maho était présent, je lui demandai de se calmer. Un 4x4 stationna devant l'hôtel, Maho en sortit. Une fois sorti du véhicule, nous l'approchâmes. Le chef de guerre nous reconnut sur le champ et s'effraya.

— Eh, les gars ! on dit quoi ? dit-il, voilà, donnez-moi votre liste !

Nous lui dîmes que nous n'avions pas de liste. Il nous demanda alors de rentrer dans l'hôtel pour discuter, nous refusâmes, d'autres tiraient déjà son boubou wê.

Après foule de discussions qui attirèrent les regards, je demandai à quatre éléments d'escorter le boss dans l'établissement ; deux éléments devant Maho et ses deux gardes du corps et deux autres derrière eux, ils s'exécutèrent et je restai dehors avec Pakass. Quand nous voulûmes entrer, le gardien de l'hôtel, un gros bras nous barra le passage, refusant de nous laisser passer. Ce qui énerva Pakass qui se mit à donner des coups de poing au type, à lui déchirer son t-shirt ; un geste rapide qui remit le gros bras dans sa coquille.

Mais quand nous prîmes le couloir, nous fûmes surpris de voir les quatre éléments avec un garde du corps de Maho.

— Où est Maho ? demandai-je.

— On a fait monter Nonzi et Gammy au bar, Maho a disparu, dit l'un des éléments.

— Quoi ? ! m'écriai-je, ça veut dire quoi ?

L'élément m'expliqua que Maho n'était plus avec eux quand ils sont sortis du couloir, Pakass me jeta un regard.

— C'est quelle affaire ça ? demanda-t-il.

— Ah ! Voilà ça ! répondis-je.

Il jeta un regard sur le gros bras qui s'était trouvé une place sur une chaise, calme.

— C'est bâtard-là qui nous a pris le temps, dit-il, j'allais te tuer cadeau.

Le gros bras voulait se justifier, mais sa voix ne sortait pas. Nous montâmes au bar avec le garde du corps que je demandai de désarmer, ce qui se fit rapidement ; son arme fut remise à Adjaro. Voyant le temps passer, Gammy se leva.

— Tu vas où ? lui demanda Alain.

— Je n'ai rien à voir avec ce problème ! se défendit Gammy.

— Vous avez l'air de ne pas mesurer la grandeur du pétrin dans lequel vous êtes, lui dit Marie-Claire.

— Mais, je ne comprends pas ! dit Gammy.

Alain le fit s'asseoir dans sa chaise, de force...

— Tu veux savoir ? Vous êtes en otage jusqu'à l'arrivée de Maho, donc ne nous forcez pas à vous brutaliser !

Nonzi nous connaissant, restait calme dans son coin, sans chercher à envoyer notre colère sur lui.

Gammy dans sa chaise, assis, s'était rendu compte que nous ne plaisantions pas. C'est un responsable d'une force d'auto-défense, donc il sait quand un élément ne veut rien savoir et comment se tenir.

Les responsables de l'hôtel ayant remarqué ce qui se passait dans leur établissement, firent appel au CECOS qui arriva spontanément. Se renseignant sur ce qui se passait, Gammy leur fit savoir que c'était une simple incompréhension avec nous, leurs éléments. Le chef de bord lui demanda de nous demander de faire moins de bruit car le lieu où nous sommes est privé. Il leur promit de nous calmer ; les gendarmes partirent.

Mon petit William Carel trouvant Nonzi trop à l'aise dans son coin, le fit lever de sa chaise, prit ses lunettes et marcha dessus...

— Vieux maudit-là ! On est devenu votre cacao et puis vous ne nous arrosez pas. Aujourd'hui, si Maho vient pas, vous allez prendre drap ici !

Dans sa bousculade du boss, Carel était aidé par d'autres éléments, ce qui valut à Nonzi une grande fente sur son pantalon. J'eus pitié de lui, calmé mes amis et lui demandai de se faire accompagner pour qu'il allât se changer.

— Non, petit ! dit-il, comme ça, ils vont savoir que vous êtes vraiment fâchés. Quand je dis que je suis avec vous, vous ne me croyez...

Le regard que je lui lançai lui coupa la parole net. Son discours faillit retirer la pitié que je ressentais pour lui.

Maho était venu à l'hôtel avec trois véhicules ; un véhicule du PNDDR et deux autres qui lui avaient été remis à la présidence. Les véhicules avaient été bloqués par nous. Regarde les gars se balader dans Yopougon la nuit-là ! La dernière équipe du CECOS qui arriva vers deux heures du matin, resta avec nous jusqu'au matin. A six heures déjà, on ne pouvait pas compter les gens qui s'étaient attroupés devant l'hôtel pour savoir ce qui s'y passait. Regarde maintenant le farot¹ des éléments ! Ceinturons au cou, criant leur

1 Farot : (*langage coupé-décalé*) faire le malin.

ras-le-bol, draguant les affairées.

A neuf heures, nous embarquâmes dans les véhicules, direction le Plateau. Kanga Jules qui était chauffeur du 4x4 dans lequel nous sommes montés nous déposa au Ministère de la Défense. Il me répondit qu'on lui avait demandé de nous déposer là quand je lui posai la question de savoir pourquoi le Ministère de la Défense au lieu de la primature où nous devions aller.

Avec mes amis, nous prîmes la direction de la primature où nous trouvâmes les autres sur le grand parking. Les ayant rejoints, je leur demandai où étaient Nonzi et Gammy :

- Ils sont dans la primature, me répondirent-ils, Maho aussi est là.
- On rentre alors ? ! dis-je, ils vont pas rester seuls dedans là-bas.

En groupe, nous nous dirigeâmes à l'entrée de la primature. Le soldat de garde ne put nous empêcher de passer, nous le bousculâmes et passâmes. Dans l'enceinte de la primature, je vis Gammy, Nonzi avec son pantalon à fente et Eugène Djué. Nous saluâmes Eugène et nous regroupâmes sur un côté. Arrêté avec mes amis, au fond de moi, une voix me dit ceci.

- Garvey, sors ! Tu vas rentrer après !

Je ne comprenais pas pourquoi je devais sortir, moi qui suis déjà à l'intérieur. Je refusai, mais la même parole revenait toujours. Excédé par la voix, je m'assis à même le sol. J'entendis au fond de moi :

- Tu es vraiment têtue, Garvey, je te demande de sortir, et toi, tu t'assoies ?

Cette fois, je fis le sourd, refusant d'entendre cette voix ; elle ne me parla plus aussi. Une quinzaine de minutes plus tard, une douzaine d'éléments de la Garde Républicaine firent leur entrée ; je reconnus l'élément de garde que nous avions bousculé. L'entrée de la GR coïncida avec l'arrivée d'un officier supérieur qui sortait de son bureau. Il voulut nous parler, mais fut interrompu par un soldat de 1^{ère} classe qui tenait à ce que nous sortions coûte que coûte Mais nous nous opposâmes, ce qui poussa les monos à dégainer leurs ceinturons et taper ceux qui étaient proches d'eux. Ne pouvant nous défendre, nous prîmes la fuite pour sortir du lieu. Nous courûmes jusqu'à la Sorbonne où je constatai que ma paire de basket s'était décollée, irréparable. Je regardai mes chaussures, découragé. La voix me revint : « Tu es content maintenant ? C'est bien fait pour toi ! »

Je souris et demandai à mes amis de retourner sur nos pas, et c'est ce que nous fîmes. Sur le parking, nous trouvâmes nos amis s'injuriant avec les éléments de la GR arrêtés devant le portail de la primature. Tu pouvais entendre ici : « laissez vos ceinturons-là on va se placer un à un ! ». Tu pouvais entendre là-bas : « Venez ! Venez ici ! Vous vous croyez tout permis, venez ! ».

Remarquant que d'autres amis étaient absents, je m'informais auprès d'un élément qui me répondit ceci.

- Le général-là a choisi cinq personnes parmi nous, ils sont dedans.

Je compris directement pourquoi cette voix s'entêtait à me faire sortir de la primature, c'était pour m'éviter de courir jusqu'à la Sorbonne et rester dehors pendant que les autres seraient avec nos responsables. Je regrettais cette attitude de têtue enfant. Marie-Claire même était restée dehors, dans un 4x4 que nous avions bloqué la veille ; il était serein.

Je m'étais vite trouvé une vieille paire de tapettes. Une quarantaine de minutes après, nos amis sortirent du bâtiment ; ils embarquèrent dans le 4x4, nous montâmes derrière. Deux Bérêts qui avait pris le volant nous demanda de débarquer, le temps d'aller chercher du carburant à la base de la GR, nous descendîmes et les laissâmes partir.

Tardant à venir, j'appelai Marie-Claire qui me demanda de prendre un taxi et nous rendre à Akandjé avec les autres. Nous fîmes un cortège de quatre taxis pleins à surcharge pour nous rendre à Akandjé. Les amis nous rejoignirent quelques minutes après notre arrivée ; ils payèrent les taxis. Pakass, Marie-Claire, Alain, Aubin et moi rentrâmes dans la « villa » de Pakass où il nous fit ce compte.

— On a reçu trois cent quatre-vingt mille, prenez ça d'abord ! dit Pakass.

Il nous remit à chacun la somme de vingt mille francs et nous sortîmes. Devant sa porte, Pakass me remit la somme de cent dix mille francs à distribuer aux autres. Je ne compris pas ce geste, il dit avoir reçu trois cent quatre-vingt mille francs, il distribue vingt mille à près de six personnes, chacun, me remet cent dix mille francs à distribuer aux autres. Ça sentait la malhonnêteté, mais je trouvai mon idée. Je distribuai soixante mille et dis que l'argent était fini. Ceux qui se plaignaient trouvaient Aubin sur leur chemin, leur disant que je n'étais ni Gbagbo, ni Maho, et que j'avais distribué ce que j'avais reçu ; je remis dix mille francs à Aubin.

Cet après-midi-là, nous avons encore fait parler de nous avec le 4x4 du PNDDR que nous avons confisqué. Deux Bérêts roulait comme un as. Du Quartier 10 en passant par le Quartier 8 pour rentrer dans Lauriers 9, il roulait à plus de cinquante kilomètres à l'heure, avec des coups de frein, des ronflements d'embrayage. Nous étions plus de dix personnes à l'arrière du véhicule, criant, défiant je ne sais qui ou quoi, pour aller garer à Akandjé ; à Akandjé aussi, ouais !

Je me retirai pour aller confier mon argent à un boutiquier. Le boutiquier d'Akandjé, le boutiquier qui n'avait pas peur de nous refuser crédit ; il gardait soigneusement nos économies.

J'avais soixante mille, au boutiquier, je remis quarante mille francs et gardai le reste, pris un bain rapide, laissai les bandits dans leur boucan,¹ direction Yopougon pour voir Yolande. Franchement, Yolande était belle avec son petit ventre ballonné ; je ne manquais pas de le caresser quand l'occasion m'était donnée. Je libérerai ma copine le lendemain après lui avoir remis dix mille francs. Au Lauriers, aux environs de dix heures, je trouvai

1 Boucan : N. allégresse.

mes amis devant le bistro d'Adjaro, Marie-Claire m'interpela.

— Voilà, Garvey ! Viens accompagner Adjaro et Opéli à la primature !

Je courus pour rejoindre mes amis, mais avant, je posai cette question à M-C :

— Quel est l'ordre du jour ? C'est pour quoi ?

— Va ! Ils vont t'expliquer, dit Marie-Claire.

Je rejoignis mes amis à qui je posai la même question, Adjaro me répondit que c'était Opéli qui savait pourquoi nous allions à la primature. Quand je m'adressai à Opéli, il me dit que quand nous serions à la primature, je saurais l'ordre du jour. Sa réponse ne me plut pas, mais je gardai mon calme.

Par la grâce de Dieu, nous arrivâmes au Plateau sans dépenser un sou ; une Peugeot nous y avait déposé.

A la primature, Opéli nous présenta un gendarme bien habillé en combinaison bleue comme étant le garde du corps du ministre Kadet Bertin et qu'il allait nous introduire auprès de lui ; nous étions donc venus voir Monsieur Kadet Bertin. Mais qu'est-ce que ce fou d'Opéli peut avoir à lui dire que je ne dois pas savoir d'abord ?

Effectivement, le gendarme en question nous fit prendre l'escalier accédant aux bureaux. Il nous fit entrer dans un bureau dont l'occupant était une femme. Son bureau était chargé de papiers ; elle lança un sourire au beau gosse.

— En forme ? dit le gendarme, ils sont venus voir le boss !

— D'accord, asseyez-vous dehors là ! dit-elle en continuant d'écrire.

Nous sortîmes et prîmes place sur un banc dans le couloir du balcon. Le gendarme, quelques minutes après, sortit du bureau, nous lança un sourire et descendit.

Assis sur le banc, je me demandais ce qu'on avait à dire au ministre, mais quand je demandais à Opéli, il me disait que je serais heureux quand j'entendrais son discours. Je connais Opéli, c'est quelqu'un qui ne fait pas attention à ses propos, il est beaucoup bavard. J'étais inquiet et en même temps nerveux, mais je ne pouvais pas tirer ça de lui. Je devais donc attendre.

Quelques minutes plus tard, le ministre se présenta dans le couloir. Quand nous le vîmes, nous nous levâmes.

— C'est moi que vous êtes venus voir ? demanda-t-il.

— Oui !! répondîmes-nous en chœur.

— Vous c'est qui ?

— Nous sommes du FLGO !

— Mais, le FLGO, c'est à l'ouest !

— Oui, mais nous somm ...

— Entrez ! Venez ! coupa-t-il.

Nous le suivîmes et entrâmes dans son bureau. Regarde bureau-là ! Deux pièces, on pouvait couper la pièce où le ministre nous a reçu en trois, ba-

laisse qu'elle était. Un salon en cuir avec une belle table en vitre au milieu. Une grande cafetière, un bureau sur lequel il nous reçut.

Après quelques causeries concernant le FLGO, le boss demanda les nouvelles, nous donnâmes la parole à Opéli :

— Ya rien de grave, c'est un bonjour, dit-il.

Je fixai mon ami.

— Ah ! s'exclama le tonton, je suis heureux. Bon, la deuxième nouvelle !

— Tonton, nous sommes venus vous voir pour nous procurer des armes pour aller libérer Vavoua, nous sommes nombreux et prêts.

Entendant mon ami, je m'effrayai, je ne m'attendais pas à tel propos. L'homme nous regarda un par un, nous étions quatre, il sourit et dit :

— Mes enfants, je vais vous dire quelque chose qui ne va pas, je suis sûr, vous plaire, commença-t-il, je veux que nous ne tentions rien ; donnons leur tort !

Il brossa un peu l'offensive du MILOCI de pasteur Gammy à Logoualé et nous demanda d'oublier toute option pouvant faire encore couler le sang.

— Tonton, on voulait seulement votre conseil, dis-je pour parler.

— Ils auront tort, dit-il, regardez ! Vous verrez, ne faites rien !

Monsieur le ministre, Kadet Bertin nous remit la somme de dix mille francs quand nous demandâmes à partir. A la sortie, devant le portail de la primature, je retins Opéli.

— Tu es sûr que c'est ce que Marie-Claire t'a dit, pourquoi tu ne m'as pas parlé d'abord ?

Mon ami se dégagea.

— Si on n'a pas dit, pourquoi je vais dire ?

John et Adjaro nous calmèrent, je proposai qu'on partageât l'argent ; chacun prit deux mille cinq cents francs.

Après un tour au restaurant, John demanda à rentrer à Yopougon, Opéli rentra à Treichville ; Adjaro et moi fîmes demi-tour au Lauriers. Dans le taxi qui nous prit pour Cocody, je perdis mon temps à gronder Adjaro qui me disait qu'Opéli était le seul à connaître l'ordre du jour. Arrivé au Lauriers, je trouvai Marie-Claire devant un restaurant.

— Ah, Garvey ! Vous êtes arrivés, dit-il, on dit quoi là-bas ?

— Il dit qu'on n'a qu'à abrégé, répondis-je.

Le regard que je donnais à mon ami l'interpela.

— Ou bien, tu as une autre nouvelle ? Tu me regardes bizarrement là !

— Non, c'est pas ça, dis-je, mais qu'est-ce que tu as dit à Opéli même ?

— Je lui ai dit d'aller voir Kadet Bertin pour lui demander si c'est possible qu'on fasse un sit-in devant le siège du PNDDR.

Je mis mes deux mains aux hanches, levai les yeux au ciel, baissai la tête, la remuai et souris.

— Ouais !! Opéli ! soupirai-je.

— Kessia, Garvey ? s'inquiéta-t-il.

Je lui exposai ce que l'imbécile d'Opéli a dit au ministre.

— Quoi?! s'écria-t-il.

Marie-Claire éclata de rire.

— Ahhh!! Les gars!

— Ne dis pas «ah les gars»! dis plutôt «ah Opéli, ah John, ah Adjaro, ah toi-même», tu as refusé de me dire l'ordre du jour sous prétexte que les autres sont au courant, on pouvait se faire arrêter.

Marie-Claire m'expliqua qu'il avait été clair sur ce qu'il avait dit à Opéli. Il avait parlé de sit-in et non d'une quelconque offensive. Avant que Kané ne rende compte aux autres, je les avais tous informés. Ils avaient la réputation de se moquer, ils mirent leur dévolu sur le commandant Adjaro qui chercha par tous les moyens à se défendre.

Je ne manquais jamais de chercher à voir Yolande, et chaque fois qu'on se voyait, on passait la nuit. J'étais devenu plus amoureux de ma petite, avec ses rondeurs, sa forme avait vraiment changé. Elle n'était pas des femmes enceintes toujours malades-là, ma petite était toujours djouwé-djouwé.¹

Deux jours plus tard, nous nous rendîmes à Yopougon où tous les chefs de guerre de l'ouest s'étaient réunis sur le parking en face du Vénus Bar. Notre arrivée avait mis du piment dans la réunion. Avec les chauffeurs de taxi dans nos dos, essayant d'encaisser le prix du transport fixé par le compteur, nous brutalisâmes beaucoup de gars tels que Bah Roland et ses amis qui prirent foule de coups de poing. Mon petit Willy et Gbédia Kou frappaient tous ceux qui se trouvaient sur leur passage, chefs comme gardes du corps. D'autres furent fourrés dans le coffre de leur propre voiture et emmenés. Je ne remarquai pas la présence de Maho, de Yahi Octave et de Nonzi; ils avaient peut-être glissé avant notre arrivée ou étaient simplement absents.

Nous montâmes dans les taxis qui suivirent la Mercedes vert-foncée dont le propriétaire avait été fourré dans le coffre et conduite par John, direction Akandjé. Arrivés à Akandjé, nous chassâmes les taxis sans leur donner un rond. Nos otages furent libérés après plusieurs heures de médiation des autres chefs.

Le lendemain, nous eûmes l'info que Maho était à l'état-major avec ses éléments. Sans perdre de temps, nous nous y rendîmes. Quand j'arrivai, je trouvai Nonzi entouré de mes amis le forçant à sortir du camp.

A la question, ils me répondirent que Maho était parti après qu'ils se sont disputés avec ses éléments :

— Donc, on bouge avec Nonzi! dis-je.

Je proposai à Nonzi qu'il avait le choix entre marcher doucement avec nous ou se faire prendre de force jusqu'au goudron, il accepta de marcher avec nous. Sur le goudron, il refusa de monter dans le taxi que nous arrê tâmes, essayant de nous convaincre de le laisser entrer chez lui. Je le poussai dans la voiture. Le gros homme plongea à l'arrière du véhicule, je

1 Djouwé-djouwé: N. (*baoulé*) en bonne santé, en forme.

montai près de lui, un élément monta l'autre côté, Pakass monta devant.

Dans le taxi, je fis le constat de l'égoïsme de nos chefs et interdis à Nonzi de parler sous peine de lui porter main ; Pakass me calma.

Arrivés à Akandjé, nous fîmes payer le taxi par Nonzi et entrâmes chez Pakass. Les amis firent quitter les autres taxis le lieu de force, facture non payée. En groupe, les amis entraient dans la maison pour voir Nonzi et lui dire ce qu'ils pensaient d'eux, eux les imbéciles qui les ont fait partir au front. Adjaro vint s'asseoir près de Nonzi, sortit une boule de cannabis et se mit à rouler.

— Tu connais ça ? ! C'est le forty, le ganja, la marijuana, ce que les gens comme vous appellent, drogue.

En fumant, Adjaro jetait la fumée sur le boss qui mettait les mains sur le nez ; des éléments le sommèrent d'enlever les mains dessus.

— Je suis asthmatique, je peux m'évanouir à force de respirer ça, dit Nonzi.

— Ah ! C'est que tu vas mort ! dirent les éléments.

Marie-Claire fit appel à ses amis employés dans un journal, on mit Nonzi à l'arrière-cour et une interview de plus de trente minutes commença. Je n'assistai pas à cause du joint que j'avais, je restai au salon pour fumer.

Après le départ des journalistes, je proposai qu'on achetât à manger pour Nonzi, mais celui-ci refusa, nous nous mîmes à lui demander pardon.

— Si je peux avoir du café, c'est bon ! proposa Nonzi.

Les éléments se pressèrent de lui apporter du café ; café avec du pain beurré. Nonzi but le café à moitié et laissa le pain ; les gars ne se firent pas prier pour prendre le reste. Nous logeâmes Nonzi dans la chambre de Pakass, sur un vrai matelas. Nous libérâmes Nonzi le lendemain à six heures.

Assis dans le bistro d'Adjaro, nous nous rappelâmes l'affaire Nonzi et nous moquâmes de lui en buvant le koutoukou. Un peu touché par l'alcool, je pris le chemin du domicile d'Haïley, un grand duplex dont il avait la garde. Je le trouvai se disputant avec des éléments l'accusant d'avoir déplacé un matériel volé et caché par des éléments. Ils brutalisaient Haïley qui se défendait tout de même. Quand ils m'expliquèrent, je leur dis qu'Haïley ne pouvait faire de mal à aucune mouche, il était plus pacifique que Gandhi. Mes gars n'étaient pas d'accord avec moi, ils se plaignaient de ma défense.

Mon petit Stéphy, dans sa colère, se mit à m'injurier, me traitant de faux juge. Saoul, je ne trouvais rien pour le convaincre, je m'énervai. Je lui donnai une petite tape à la joue en lui disant de se calmer. Mon petit me poussa, je glissai sur un caillou et m'assis sur mes fesses. Le petit me monta dessus, m'envoya des coups de poing que j'évitais. Je m'arrangeai pour l'enlever sur moi.

Une fois sur les pieds, je pris une bouteille de koutoukou et fonçai sur Stéphy. Quand j'envoyai la bouteille au niveau de sa tête, mon petit, comme fauché par un pied invisible, s'assit sur ses fesses et la bouteille

passa au-dessus de sa tête. Remis rapidement sur ses pieds, il prit sa garde, je lui criai ainsi :

— Voila ! C'est ce que je voulais !

Je fis un jeu de jambes qui lui fit perdre sa garde, il reçut un coup de poing sur les lèvres qui se mirent à saigner, je reculai en sautillant. Quand je revins à la charge, il prit la fuite, la lèvre inférieure saignante ; je ne le poursuivis pas. Je rentrai à Akandjé pour prendre un bain. L'heure pour rentrer à Yopougon approchait, on était samedi. Sous la douche, une idée me vint de corriger ce garçon qui m'avait défié. Aubin m'avait demandé de laisser tomber, mais j'étais déjà gammé : moi Garvey, l'adjudant-chef, le respecté ; il fallait que je lui fasse sa sauce.

Après mon bain, je m'habillai, direction chez Stéphane. Je le trouvai devant la villa dont il avait la garde, je lui sommais de s'apprêter. Quand j'arrivai à son niveau, il s'abaissa pour vouloir me lutter. Mon bras gauche fit un étau autour de son cou et nous tombâmes ensemble. A terre, il ne pouvait trop bouger. Je tenais son cou dans un étau bien serré, les deux pieds callés sur son dos. Il était sur moi, mais mal en point. Je serais l'étau à l'étouffer, et de mes talons, je lui limais les côtes. Aubin arriva avec Adjaro, ils se mirent à nous séparer, mais je ne voulais pas desserrer ma prise, je voulais lui faire payer pour cet affront.

Mes amis réussirent à nous retirer l'un de l'autre. Stéphy avait la bouche pleine de sang, j'en avais un peu sur mon t-shirt. Sorti de mon « cadenas », il fonça direction sa « villa ». Avant qu'il ne sorte, j'avais déjà pris une pelle aux mains d'un tapeur de briques, une nouvelle pelle. Mon petit sortit avec une machette, mais s'arrêta quand il me vit avec ma pelle.

— Faut pas t'arrêter hein ! lui dis-je, avant que ta salle machette ne m'atteigne. On va voir ta tête trainer à terre ici !

— Tu es mon vié pê, et puis tu ...

— Oublie ça ! Erreur, je te coupe la tête ! lui coupai-je la parole.

Adjaro s'énerva avec lui et se mit à lui crier dessus.

— On te parle pas ? ! Le voilà, fonce sur lui ! Sa pelle est plus longue que ta machette, il va te tuer et puis on va gérer ça entre nous, c'est fini !

— Laisse le, commandant ! dis-je Je suis prêt à faire sa sauce s'il reste pas tranquille.

Stéphy connaît Adjaro, il sait de quoi il parle. Adjaro n'a jamais disputé sans faire couler le sang, et je suis toujours à ses côtés quand ces genres de choses arrivent. Franchement, Stéphy sait de quoi je suis capable, mais il a essayé de voler cœur,¹ donc il fallait que j'enlève ça dans ses yeux. Sans se faire prier, il alla déposer son grand couteau. Je lui criai comme ça en allant.

— Je m'en vais me changer ! Sale petit ! Change toi aussi ! Mais faut pas porter habit de manawa hein.

1 Voler cœur : N. affronter.

Sans leur dire mot, je dépassai mes deux amis et retournai à Akandjé, trop en colère.

Sous la douche, l'esprit retrouvé, je mesurais le problème que je pouvais avoir en fracassant la bouteille sur la tête de Stéphane ou en le blessant avec cette pelle vraiment neuve. Ça la, il faut que je voie ça : quand je suis en colère, je perds tout contrôle de moi, et c'est dangereux surtout que j'utilise tout ce qui me tombe sous la main. C'est vrai hein, je dois revoir ça. Assis dans le gbaka me conduisant à Adjamé, je revoyais encore la scène et je remerciai Dieu de m'avoir évité le pire. Même en chambre, je ne manquai d'expliquer à Yolande qui me demanda de contrôler mes pulsions.

Arrêté devant ma « villa » à Akandjé, je vis un groupe de jeunes venant d'Attié-campement, sifflant, excités. Quand je me renseignai, je reçus l'info qu'un jeune Ebrié s'était fait taillader à la machette par un burkinabé qui voulait participer aux audiences foraines, ce qui suscita la colère de ses frères. Ayant appris la nouvelle, mes amis formèrent un groupe pour monter à l'assaut des burkinabés de Lauriers. Je les décourageai en leur disant qu'on n'avait rien contre eux et leur demandai d'attendre que le mouvement se popularise. Ils se plièrent à mon idée et chacun alla vaquer à autre chose.

Une heure plus tard, j'appris que Tata Agnimel alias Deux Bérêts, que j'avais entretemps surnommé Le Taureau, avait agressé un boutiquier. Celui-ci avait fait appel au CECOS J'arrivai au même moment que les corps habillés à Akandjé. L'ayant vu, ils mirent la main sur lui, mais nous nous opposâmes. Le chef de bord nous pria de les laisser sortir de la cité avec Le Taureau pour calmer la colère des habitants. Il nous donna sa parole qu'il le déposerait au carrefour Faya. Nous les laissâmes partir.

Quinze minutes après, je vis Agnimel à Akandjé ; je m'étonnai.

— Mais toi, tu fais quoi ici ?

— Ils ont damé¹ sur moi ! répondit-il.

— Tu es revenu rapidement pour faire croire quoi à qui ? C'est pour tuer cœur des môngôs qu'on t'a dit de rester au carrefour Faya là-bas ! lui dis-je.

— Mon vieux, laisse ça ! Je peux pas me crou à cause de bouviers !

Il quitta devant moi et alla dans l'avenue du boutiquier qu'il avait brutalisé. Quand les habitants le virent, ils se mirent en groupe et prirent la direction d'Akouédo village. Assis à Akandjé, les voyant passer, nous sûmes directement où ils allaient.

— Ça-là, ils vont au premier BCP, dirent les uns.

— C'est que c'est gâté le soir ! répondirent les autres.

Après le passage des habitants de Lauriers, nous sortîmes d'Akandjé. Les gendarmes, les policiers, les fantassins ne nous effrayaient pas, mais on répugnait les éléments du Premier Bataillon de Commandos et Parachutistes. On avait la même brutalité dans le comportement, mais eux

1 Damé : N. laissé, abandonné, libéré.

étaient plus nombreux et armés, on ne les aimait pas trop.

A dix-sept heures, Adjaro reçut la visite d'un camarade du BCP venu nous prévenir de rester loin de notre base ce soir parce qu'ils feraient une descente.

On sait de quoi ces fous du BCP sont capables. Ils ont battu Kacou Rabet Stéphane jusqu'à lui enlever une dent ; Bly Béonaho Narcisse alias Souroukou l'Encaisseur s'est évanoui dans leurs mains ; ils étaient d'une brutalité qui ne dit pas son nom. Donc, quand on te dit que ce genre d'homme arrive chez toi, dors dehors, c'est mieux !

Avec l'aide d'Achille, je trouvai un dortoir chez son cousin au Quartier 8. Couché dans la chambre du jeune, je pensais à nos affaires ; nos habits, nos chaussures restées à la base, le sommeil me prit les minutes qui suivirent.

Le lendemain, après mon bain, je pris la route d'Akandjé ; Aubin me vit au niveau du grand duplex d'Ehouman Nathanaël, il s'écria :

— Garvey ! Ils ont cassé la porte, ta Fila a disparu !

— Quoi ? ! m'écriai-je.

Ma paire de Fila, je l'avais achetée deux jours après le gbangban de l'hôtel Kotibet, une belle paire de basket. Je n'appréciai pas la manière dont Aubin me donna la nouvelle, il pouvait attendre que je rentre dans la maison.

Sans ajouter un mot, je le dépassai pour entrer dans la villa. Je constatai un vrai désordre, nos sacs avaient été vidés, tous nos habits traînaient partout dans la maison, ma paire de chaussures était introuvable. A huit heures, Mahan Athanase alias Craquement 14 s'était évadé du camp pour venir à la base, il me fit savoir que les militaires n'avaient emporté aucun effet vestimentaire ni de chaussures. Je déduisis que d'autres personnes étaient passées après les commandos, mais qui ça pouvait être ?

Mes chaussures avaient disparu, les audiences foraines interrompues.

La date du désarmement approchant, nous mandatâmes Marie-Claire pour aller discuter avec Maho pour notre liste, mais la nouvelle qui nous parvint fut que Marie-Claire a été bastonné par les éléments pour se venger de ce qui s'est passé à Abidjan. Il ne fallait donc plus perdre de temps, nous devons nous rendre le plus tôt possible à Guiglo.

Le samedi 29 juillet, à vingt heures, nous vîmes à la télévision le désarmement qui avait débuté ; je reconnus même des amis. Je perdis l'envie de regarder la télé et rentrai dormir avec Aubin.

Le dimanche matin, accompagné d'Aubin et de sa copine Yvette, je rendis visite à Yolande ; au petit marché de SIPOREX. Yolande était contente de nous voir, elle mit Gaëlle, la fille d'Yvette sur ses genoux.

Après quelques heures de causeries, Aubin demanda à partir, mais me demanda de rester avec Yolande le temps de lui expliquer ce que nous allions faire à Guiglo demain, parce que nous avions prévu lundi pour y aller.

Nous les accompagnâmes jusque devant la pharmacie SIPOREX et revînmes au marché. A dix-sept heures Yolande avait déjà mis sa marchandise

dans le magasin, direction Wassakara. A vingt et une heures, nous étions couchés dans notre chambre d'hôtel au Yaosséhi, comme d'habitude.

A la question, je répondis à Yolande que nous allions à Guiglo pour chercher notre argent, l'argent du désarmement. Quand elle me demanda combien de temps ça prendrait, je lui répondis qu'une semaine était trop, peut-être deux à trois jours. La situation ne nous donna pas trop le temps de causer.

Le lendemain, je laissai ma copine au SIPOREX et continuai mon chemin. Arrivé au Lauriers, Aubin avait déjà préparé nos bagages. Il tournait maintenant pour racketter un peu d'argent avec ses amis. A neuf heures, nous étions au corridor de la GESCO où nous nous arrangeâmes avec un car. Décidément, les corps habillés sur les corridors avaient le même discours à notre égard, ils disaient comme ça :

— On est au courant, allez chercher les cinq cent mille ! Mais ne nous oubliez pas hein !

Moi, j'étais heureux, la situation se présentait bien : Yolande était enceinte et je me rendais à Guiglo pour prendre de l'argent, regarde comme ce sera bien !

Nous passâmes la nuit à Guessabo, d'autres au restaurant, au maquis, d'autres entre les jambes des djantras du rond-point de la ville, à l'exception de mon petit Boris qui avait réussi à changer l'itinéraire d'une fille pour l'emmener à Guiglo.

A cinq heures du matin, le car quitta Guessabo direction Duékoué. A Duékoué, le car fut retardé au corridor jusqu'à sept heures avant de nous déposer au quartier Carrefour. La joie était à son comble quand nous rejoignîmes nos amis qui nous avaient devancés.

Nous sillonnâmes la ville de Duékoué jusqu'à midi où nous embarquâmes dans un gbaka pour Guiglo. Aubin et moi descendîmes au niveau de l'église catholique pour nous rendre chez maman Adja ; elle était absente. Nous continuâmes le trajet à pied jusqu'à la base MILOCI que nous trouvâmes grâce à Débase que j'avais appelé au téléphone. Une villa basse au quartier Zonin-Taï occupée par les éléments du MILOCI, éléments du pasteur Gammy.

Débase nous reçut, nous offrit de l'alcool et prit quelques nouvelles de Pokou. Quand je lui annonçai que Yolande était enceinte, il me salua vigoureusement.

Après quelques temps de causeries, nous prîmes congé de Débase pour nous rendre sur le site de désarmement. Le palais de justice, notre ancienne base avait été aménagée pour la circonstance. Une grande grille entourait le lieu, la clôture en bois du camp militaire avait laissé place à une clôture en briques. Les éléments appelés montaient dans un bus qui les déposait sur un autre site où ils passaient la nuit et étaient transférés à Duékoué le lendemain pour percevoir leur argent. Par les renseignements, nous fûmes informés que nous passerions le Jeudi 03 août 2006, nous quit-

tâmes alors le site.

Marchant pour retourner à la base MILOCI, nous trouvâmes mon petit Siazon Vlindé Ange assis au maquis le Mini Shop. Quand il nous vit, il se leva et cria à notre endroit, sortit du maquis pour nous accueillir. Après les accolades, il nous invita à rentrer dans le maquis. Une jeune fille était assise avec lui, il nous la présenta comme étant sa copine, sans oublier de nous dire qu'il avait des jumeaux. Sans tarder, il partit les chercher ; deux adorables enfants, une fille et un garçon.

Angelo commanda trois bouteilles de 66 pour Aubin et moi et nous demanda de boire un peu plus vite parce qu'il nous invitait au maquis Le Gôzô. Précipitamment, nous bûmes les bières et sortîmes du maquis.

Ne pouvant marcher avec les bébés, il demanda à sa copine de nous devancer au maquis avec eux dans un taxi ; nous autres fîmes le trajet à pieds. Quand je demandai à Angelo si la jeune fille était la mère des jumeaux, il me répondit ceci :

— Non, celle-là est quittée à Issia, la mère de mes jumeaux est chez elle. Mais tu vas voir le last,¹ mon vié !

— C'est lequel ? ! demandai-je

— Je mougou² Gôzô à l'heure-là !

— Tu dis quoi ? ! Gôzô !

— Je te parle de quelque chose ! On s'en va non ?

Nathalie Gôzô, une influente go de Guiglo qui décale pour mon petit ! On s'en va, on va constater.

Au maquis Gôzô, nous primes place au fond du maquis, Angelo commanda cinq 66. Nathalie arriva à notre table, regarda Angelo et la fille qui était assise à côté de lui puis passa sans saluer. Mon petit sourit.

— Elle fait jalousie, nous dit-il.

Sentant la chaleur, Aubin proposa qu'on se mette dehors, ce que nous fîmes sans discuter. Assis dehors, les places n'étaient plus les mêmes : Aubin était assis près de la copine de mon petit et en face d'eux, j'étais assis avec Angelo. Nathalie s'approcha, nous salua et se mit à s'acharner sur Ange, lui demandant s'il ne l'avait pas vu. Il s'excusa et me présenta comme étant son grand-frère ; elle passa sur mon côté et me tendit la main.

— Beau ! Bonsoir ! C'est mon mari, il aime trop sauter !³

— Il va changer, dis-je, je suis arrivé.

Nathalie entra dans son maquis, revint quelques minutes après et s'abaissa sur moi.

— Beau, tu prends quoi ?

— Oh ! ce que tu m'offres hein ! répondis-je

— Non, dis ce que tu veux boire ! Tu es le grand-frère de mon mari, dis-moi !

1 Le last : *N.* l'incroyable, le dernier scoop.

2 Mougou : *N.* baiser.

3 Sauter : *N.* se faire voir.

— Je prends les 66.

— Ok!

Nathalie rentra dans le maquis et revint avec quatre bouteilles de bière. Ce tour, elle le fit près de cinq fois avec beaucoup de discours comme :

— Angelo, c'est un wolosso.¹ On va faire wolosso-là nous tous. Celle qui a la force peut déclarer, tu es mon invité!

Je voyais où elle voulait en venir, mais je n'étais pas là pour ça ; boire et rentrer, c'est tout.

Après la nourriture offerte par Angelo, Nathalie s'approcha de moi.

— Beau, la 66 est finie, qu'est-ce que je t'apporte ?

— Si tu as les grosses bières, ça peut aller!

Elle fit près de quatre tours de quatre bouteilles sur notre table, la table était pleine de bouteilles. Je ne voulais pas être saoul, donc je buvais un peu et la terre buvait un peu aussi.

A vingt et une heures, Angelo fit accompagner ses jumeaux et revint. Il n'avait plus d'yeux pour celle venue d'Issia qui voulait à tout prix qu'ils partent. Je la regardais et j'avais pitié d'elle ; Nathalie l'avait emportée sur elle.

Voyant l'état dans lequel Aubin était, je jugeai bon de demander à partir. Nathalie aussi pressait Angelo, elle lui avait déjà remis son sac à main. Nous les laissâmes et retournâmes à la base MILOCI où nous passâmes la nuit.

Le matin, nous fûmes réveillés par nos amis qui nous invitèrent à manger du placali dans un restaurant juste derrière la base.

Après le repas, nous sortîmes pour aller rendre visite à tonton Brusco. La joie n'avait pas son nom quand le tonton nous vit, il nous présenta à ses amis assis dans son bar. Le tonton nous offrit de l'alcool. J'étais plus choyé, il me taquinait, me donnait des coups, me disant qu'il savait que je reviendrais un jour à Guiglo, et ça tombe bien avec ce pactole qu'on allait avoir.

Nous restâmes toute la journée avec Brusco jusqu'à dix-sept heures où nous prîmes congé de lui pour la base MILOCI. Au fait, nous évitions le domicile de Maho parce que le courant ne passait pas entre ses éléments et nous. Le premier jour de notre arrivée, ils avaient poignardé un de nos petits. Il n'était pas au Kotibet ce jour-là, mais c'est lui qui s'assoit dans bandjdrôme pour dire que c'est son groupe qui a bloqué Maho à Abidjan ; cela lui a valu des trous dans les fesses et dans les côtes, laissé à moitié mort.

Nous passâmes notre seconde nuit à la base MILOCI.

A 7h le matin, nous étions rassemblés sur le site, alignés. L'appel commença par les éléments AP-Wê qui sortaient des rangs pour aller se mettre sous une bâche dressée pour les enregistrer. La pluie se mit à tomber, mais personne ne bougea.

Me voyant sur les rangs, un élément de notre groupe m'appela. Quand

¹ Wolosso : *N.* un coureur de jupons.

je le rejoignis, il me dit que notre liste n'avait pas été déposée et que nos noms ne figuraient nulle part. Je tirai Aubin des rangs et lui dis ce que je venais d'entendre, mon ami ne croyait pas ses oreilles. Et puis, quand je remarque, nous n'étions pas nombreux sur ces rangs. Nous sortîmes et nous mîmes à l'écart.

Nous marchâmes vers le goudron, ce que je vis m'amena à penser que nous n'étions pas les seuls à ne pas avoir de liste. Des jeunes combattants se disant de Toulépleu se plaignaient du fait qu'on leur avait fait payer trois mille francs par élément et leurs noms ne figuraient pas sur la liste des éléments de Toulépleu. D'autres criaient à qui voulait l'entendre que le sergent Oulaï Delafosse avait pris leurs trois mille pour rien. Ils se mirent à déposer des tables sur la route, à brutaliser commerçants et citoyens. Le marché fut fermé et les éléments AP-Wê qui avaient été appelés furent renvoyés pour cause d'insécurité. Les soldats de l'ONU tirèrent en l'air pour disperser la foule et enlevèrent les tables sur le goudron.

Aubin proposa qu'on allât chez Sébastien, ce que j'acceptai. Sébastien, alias Demon, est un camarade que nous avons connu en 2003 par l'intermédiaire de notre frère d'armes, Omépieu Marcel, un jeune homme sympa. Sébastien n'habitait plus la cour où il était en 2003 ; nous nous fîmes accompagner à son nouveau domicile ; une modeste maison en bois.

Quand Demon nous vit, il ne cacha pas sa joie, il nous sauta aux cous, criant nos noms. Sans nous demander les nouvelles, il nous fit descendre au bandjidrôme où il nous offrit deux litres.

— Maintenant, je peux vous demander les nouvelles, dit-il, c'est comment, mes frères ?

Aubin lui fit le tour de l'actualité.

— Toi, tu parles de Delafosse, et Maho même ? Il a pris les vieux, les vieilles, même son frère fou-là a été désarmé. Ceux qui n'ont pas vu le commencement là, eux tous vont prendre cinq cent mille . C'est tous des malhos ! dit Sébastien.

— Nous les gars d'Abidjan-là, ils doivent penser à nous, dis-je.

— Garvey, Maho est quitté à Abidjan, il dit que vous étiez à deux pas de le tuer. Vous avez pris ses collaborateurs en otage, même son petit frère Cyprien. Il a réuni tout Guiglo pour leur dire ça, tu n'as pas vu ? C'est ici que ses éléments ont mounou-mounou¹ un de vos gars. Lui aussi, il parle trop. Tu as besoin de dire que tu es FLGO, c'est rentré ici, c'est sorti là-bas ?

Après la boisson, nous confiâmes nos sacs à notre ami et rejoignîmes nos amis assis au collège Doh Valentin. Assis dans l'enceinte du collège, je voyais un 4x4 militaire chargé d'une 12/7 allant et revenant. Je ne prêtai pas grande attention surtout que le collège faisait face au PC. Marie-Claire était absent avec d'autres gars, donc, nous ne mîmes rien sur pied. Après le dîner, nous rentrâmes dormir chez Sébastien.

1 Mounou-mounou : N. poignarder.

Le matin du vendredi 4 août, nous trouvâmes nos amis qui nous dirent que le sergent Koulaï Roger avait notre liste, mais il attendait Nonzi pour signer. Inquiets, nous appelâmes Marie-Claire qui était encore à Duékoué ; il calma les esprits et nous dit qu'il était en route pour Guiglo.

Toujours regroupés au collège Doh Val, un élément vint nous dire que Marie-Claire ne viendrait pas : il recevrait de l'argent et retournerait à Abidjan. Il aurait eu cette information de Kanga Jules. Jules aussi n'était pas présent pour nous éclaircir.

Les éléments se mirent à se plaindre du comportement de Marie-Claire. Exaspéré, je leur demandai d'attendre, et s'il ne venait pas aussi, considérons que tout le temps que nous avons perdu au FLGO était comme si nous étions en prison ; cherchons les moyens de rentrer à Abidjan.

Marie-Claire arriva une heure après, nous nous regroupâmes autour de lui.

— Me voici, dit-il, je suis là, je suis au courant de ce que Kanga est venu vous dire ici. D'abord, avec qui je vais prendre l'argent pour rentrer à Abidjan sans vous ? Kanga ment. S'il arrive ici, on va le mettre sur fauteuil blanc.¹ Voici le problème, Maho a besoin d'une liste de deux cents personnes, or on est plus de six cents.

Les éléments se mirent à murmurer.

— C'est là le problème, continua-t-il, qui on va laisser, qui on va prendre ? Mais comme Nonzi sera là, on verra ensemble ce qu'on va faire.

A 19h, Nonzi arriva. Nous le cueillîmes devant le PC. Il nous répéta ce que Marie-Claire nous avait déjà dit, nous nous mîmes d'accord pour faire la liste de deux cents personnes. Marie-Claire me choisit pour la rédaction de la liste. Assisté d'Adjaro, nous descendîmes au quartier Nazareth pour rédiger la liste. Une fois la liste achevée, je la remis à Marie-Claire. Cette nuit-là, nous la passâmes chez le Caporal Crapaud qui avait reçu son argent en tant qu'élément MILOCI.

Le lendemain, nous nous rassemblâmes au collège Doh Val où Marie-Claire, avant de lire les noms, dit ceci :

— Maho a demandé deux cents personnes sur cette liste, celui qui ne va pas entendre son nom n'a qu'à s'excuser.

Il y eut du bruit dans le groupe. Requin calma tout le monde et le silence revint. Marie-Claire fit l'appel sans entendre une mouche voler, il termina. Je lisais la désolation sur les visages, mais que pouvais-je faire ? Après la lecture de la liste, Marie-Claire alla la remettre au sergent Roger, il était gh.

Aubin et moi nous dirigeâmes au goudron pour manger un gaba-malo,² la seule nourriture rassasiant sur la grande voie. Après quelques causeuses avec des amis concernant la manière dont se déroule ce processus de désarmement, nous fîmes demi-tour.

1 Mettre sur fauteuil blanc : FI. questionner.

2 Gaba-malo : N. (*dioula*) riz à gros grains avec sauce claire et macaronis.

Arrivés devant le PC, je fus surpris de voir les onusiens ramasser le matériel servant à identifier les groupes désarmés, où allaient-ils ? Aubin et moi nous regardâmes sans trouver de mot.

Quand nous arrivâmes au collège Doh Val, nous trouvâmes nos amis qui nous informèrent que le sergent demandait à voir Marie-Claire et Nonzi pour la signature de notre liste. J'étais étonné de savoir que la liste n'avait pas encore été signée, je demandai à mes amis de les trouver.

Aubin ayant reçu des amis, me laissa pour prendre un peu de temps avec eux. Adjaro proposa qu'on allât se balader en attendant que Marie-Claire et Nonzi arrivent.

Les cargos de l'ONU étaient de retour, ils devaient transporter les groupes de Duékoué et de Toulépleu à leurs bases. « Attends ! Qu'est ce qui se passe ? Vont-ils les ramener ou bien le processus est interrompu ? ». La question restait posée.

Accompagné d'Adjaro, de Souroukou et d'Haïley, je sortis pour me balader. Haïley choisit qu'on allât rendre visite à son patron, question de le racketter. Haïley était gardien de son duplex au Lauriers, le boss était exploitant forestier et chef à la Thanry, la grande scierie de Guiglo.

Le boss était absent chez lui, mais sa femme nous reçut et nous offrit à manger. Nous ne tardâmes pas au domicile du patron de notre ami. Après la bouffe, nous demandâmes à partir, elle remit mille francs à Haïley et promit de dire à son mari que nous sommes passés.

Avec l'argent, nous allâmes nous asseoir dans un bandjirôme, mais nous ne payâmes rien. Les amis que nous trouvâmes payèrent la boisson pour nous.

A vingt heures, je me rendis aux funérailles au quartier Déguerpis où je tombai sur bon nombre de mes amis. Avec les T-shirts portés par les parents du défunt, le mort devait s'appeler Robert Guéï ; mon compagnon, pas celui que tu connais là hein !

Il y avait au moins trois bâches, foule de femmes et d'hommes. A l'ouest, on aime les funérailles oh ! C'est un autre style de réjouissance. A une heure, le maître de cérémonie fit un discours qui fit crier femmes et hommes. Ne comprenant pas le guéré, je me renseignai auprès d'un ami.

— Il dit qu'il est minuit passé, que ceux ou celles qui se savent mariés, rentrent chez eux car nous rentrons dans la seconde phase des obsèques, l'heure des célibataires. Si tu peux, tu fais.

Je vois maintenant pourquoi nos sœurs de l'ouest reviennent quelques fois enceintes des funérailles. Voyant l'heure qui était avancée, je décidai de rentrer chez Crapaud.

Le lendemain, dimanche 6 août, je me réveillai à huit heures, sortis pour me rendre au collège Doh Val. Arrivé devant le PC, je remarquai trois cars stationnés devant le camp ; je les dépassai et entrai dans l'établissement. Dans l'enceinte de l'école, je trouvai mes amis, grognant. Quand je leur demandai, ils me dirent que le gouverneur avait envoyé des cars pour nous

ramener à Abidjan.

— Mais pourquoi?! dis-je, et le désarmement? On ne bouge pas tant qu'on ne nous a rien dit sur le désarmement!

— C'est ce qu'on a décidé, dit un, on attend Marie-Claire et les autres.

Je laissai Aubin dans le collège et sortis avec Adjaro. Nous retrouvâmes Aubin à 14h dans un bistro au quartier Déguerpi; il me fit signe de venir, je m'approchai.

— Tu n'as pas vu ma Sebago? demanda-t-il.

Je lui montrai la paire de 4x4 que je portais : une Timberland.

— Je suis allé chez Crapaud pour porter ma chaussure, je ne trouve rien, dit-il.

— Retournons là-bas! proposa Adjaro, on va chercher à savoir qui sont ceux qui sont entrés dans la maison après vous.

Arrivés chez le Crapaud, nous reçûmes l'info que Ziry Lariosse et Patrick étaient passés, Petit Daloa aussi. Nous avons trois suspects, non sans oublier que la porte n'avait pas de clé.

Retourné au Doh Val, nous trouvâmes Marie-Claire qui entretenait les amis.

— Maho n'avait pas déposé la liste d'Abidjan, il a dit aux gens que nous sommes venus à Guiglo pour prendre le PC et tuer les personnalités de la ville. Vous n'avez pas remarqué le 4x4 chargé de 12/7 qui tourne ici-là? C'est à cause de nous, ils nous surveillent. Donc, le gouverneur a envoyé des cars pour nous ramener à Abidjan comme le désarmement est bloqué. Mais si on bouge comme ça, ils vont penser que c'est vrai, donc, on ne bouge pas.

Nous étions tous d'accord avec Kouya, nous décidâmes de refuser leurs cars et attendre le gouverneur.

Après l'entretien, Aubin prit Lariosse et Patcko pour leur demander ses chaussures, mais ils lui dirent qu'ils ne se reconnaissaient pas dans la disparition de sa Docksides Sebago; une dispute éclata. Voyant la dispute inutile, je calmai mon ami qui les laissa partir. Mon frère de sang se plaignit pour sa chaussure toute la journée, même chez Sébastien où nous passâmes la nuit.

Le matin, sur proposition d'Aubin, nous rendîmes visite à Brusco. Le comportement du tonton n'avait jamais changé quand nous venions le voir, il était toujours en joie et ne manquait jamais de nous offrir à boire et à manger.

Après Brusco, nous nous rendîmes chez Dao, un dealer et ami d'Aubin. Dao nous reçut et nous donna du joint que nous fumâmes chez lui. Après le ganja, nous prîmes congé de lui; une visite vraiment flash. De retour de notre balade, Aubin croisa Petit Daloa. Il se mit à le brutaliser et l'accuser du vol de sa chaussure, mais le petit lui dit qu'il n'était pas coupable. Je le calmai et nous continuâmes notre chemin.

Après quelques heures passées aux funérailles du vieux Robert Guéï, je

retournai chez Sébastien pour dormir, mais il était absent et sa porte était bouclée. Découragé je partis dormir sur un banc du collège Doh Val, avec d'autres gars.

La nuit sur le banc fut pénible pour moi : une fraîcheur qui ne dit pas son nom, sans couverture, couché sur un bois mal raboté. Je dormis comme un bacrôman sur une table de mangne¹ ; mais le jour était là, Dieu merci.

Aubin s'étant rendu compte que je n'avais pas passé la nuit chez Sébastien se dépêcha d'arriver à l'école où il me trouva.

— C'est comment ? Tu as crô où ? me demanda-t-il.

Je tapai la table sur laquelle j'étais assis.

— Han ! Moi j'ai veillé au gbaïdô-là² à cause d'une go bah-bièh-là, à la dernière minute elle a disparu.

— Petit Daloa passant, quand il nous vit, il entra et se dirigea vers nous.

— Mon vieux ! C'est vous que je cherchais, dit-il, je n'ai pas pris ta chaussure, tu me connais, on est venu d'Abidjan ensemble, je jure, ce n'est pas moi.

Aubin le regarda un moment et lui dit :

— Oublions ça, petit, chaussure, c'est quoi ? Laisse ça !

Le petit sortit quelques cigarettes de sa poche, il nous en donna et partit. Sentant toujours la fatigue, nous retournâmes chez Sébastien pour dormir après avoir déjeuné bien sûr ; il était 10h.

Réveillés, nous nous rendîmes au collège qui était devenu notre lieu de rassemblement. Marie-Claire était là, il entretenait les amis concernant le discours d'intoxication de Kanga Jules, de Nonzi qui refusait de signer la liste, et de Requin qu'on disait taupe de Maho entre nous. Tout ce discours amena du bruit entre nous. D'autres se plaignaient du comportement de Nonzi, d'autres se demandaient pourquoi Kanga restait hors du groupe. Requin qui était présent était le plus mal traité, les enfants l'insultaient. Il se leva et dit :

— Pourquoi vous vous acharnez sur moi ? Pourquoi être un traître alors qu'on est là pour le même problème ? On accuse les gens de tuer Kieffer, c'est faux discours vous envoyez !

Je ne compris pas trop ce qu'il voulait dire par « on accuse les gens de tuer Kieffer », ou peut-être qu'il en savait quelque chose, ou il voulait interpeler Kouya. Je ne sais pas, mais je ne crois pas qu'il ait dit ça pour rien.

Doué Sékala très énervé se mit à divaguer, il dit que c'est Maho que nous devons prendre pour que notre problème soit réglé : prendre Maho à Guiglo ? Tu ne veux rien d'autre que mourir !

A dix-sept heures, Aubin vendit sa Timberland à huit mille francs à un militaire. Nous n'avions rien et c'est ce qu'il fallait pour gérer le temps ; avec notre argent nous dinâmes.

1 Bacrôman : N. qui n'a pas de domicile, qui dort à la belle étoile ; Mangne : FI. poisson sec.

2 Gbaïdô : N. veillée funèbre.

Un jeune du nom d'Alain avec qui j'avais sympathisé, demanda que je vienne dormir avec lui. Je ne trouvai pas d'inconvénient, je laissai alors Aubin chez Sébastien et partis avec Alain au quartier Déguerpis.

Le lendemain, je déjeunai avec Alain et rejoignis mes amis au Doh Val, là, je tombai sur un autre problème ; pour passer au désarmement, nous devions trouver des armes, ce qui tua le moral de Robespierre et nous demanda de nous asseoir pour étudier ce problème de plus près. On nous accuse déjà de vouloir créer des troubles dans la ville, si nous nous mettons à chercher des armes, que diront-ils ?

Craquement 14 nous fit savoir qu'il avait six grenades offensives et cinq défensives ; il pouvait aussi voir Tako pour les armes. C'était déjà bon, mais est-ce que Tako allait pouvoir nous aider ? Il fallait quand-même essayer.

J'étais à l'ouest, ça faisait maintenant quelques jours et je n'avais aucune nouvelle de Yolande, je décidai alors de l'appeler. Quand je l'eue, ma copine me demanda combien j'avais encore de jours pour revenir. Je lui répondis simplement que je ne tarderais pas à être à Abidjan. Elle me répondit qu'elle se portait bien quand je lui demandai comment elle allait, mais mon absence la fatiguait. Je lui dis de tenir et je raccrochai.

A mon retour au Doh Val, les amis me dirent que le préfet était passé et avait insisté que nous partions à Abidjan. Je fis comme si je n'avais rien compris. À quinze heures je croisai Marie-Claire et Pakass, ils allaient à Duékoué, mais le croisement avec Marius, un ancien élément de Maho, les fit perdre un peu de temps. Marius qui connaissait notre problème avec le boss nous conseilla d'aller lui demander pardon, nous vîmes que son idée était bonne. Nous libérâmes Marius, Marie-Claire et Pakass prirent un gbaka pour Duékoué.

Le jeudi 10, j'accompagnai Marie-Claire, Pakass et Alain dans un hôtel pour voir Tako. Tako est un chef Lima, donc nous avions décidé de le voir pour notre problème d'arme à présenter au désarmement.

Arrivés à l'hôtel, on nous introduisit dans sa chambre où Marie-Claire exposa le problème. Le gars nous promit de faire de son mieux pour nous aider mais il nous demanda de la patience parce qu'il trouvait Alain trop chaud. Tako nous avait promis, mais je ne vis aucune vérité dans ce qu'il nous fit entendre. Tako est un élément de Maho, même si c'est un chef de guerre, je me demandais si cette entrevue n'arriverait pas à Maho.

A onze heures, Requin était de retour de chez Maho, il avait pu obtenir un rendez-vous pour quatorze heures avec le chef de guerre. A quatorze heures il partit avec Marie-Claire et Pakass. Ils restèrent jusqu'à 18h sans être reçus par le boss ; nous n'eûmes alors pas de CR.

Le lendemain, en l'absence de Marie-Claire, Requin nous rassembla et nous proposa cette option :

— Les gars, commença-t-il, Maho est fâché avec nous, ya pas un qui ne sait pas ici. Je veux qu'on croise Yao Yao Jules, c'est son aide de camp. Par lui, Maho pourra accepter de nous croiser pour qu'on en finisse avec ce

problème une fois pour toutes.

— Mais on ne peut pas aller chez Maho en groupe ! dis-je, où on peut le trouver ?

— Il m'a donné rendez-vous dans un bandjdrôme, on peut le trouver là-bas à quatorze heures, qu'est-ce que vous dîtes de ça ?

— C'est bon ! C'est bon ! C'est bon ! répondîmes-nous.

A 14h, au nombre de plus de quarante personnes, nous accompagnâmes Requin au rendez-vous. Quand nous vîmes Yao Yao Jules dans le bistro, Requin rentra et se mit en genoux, nous en fîmes autant. Il n'y avait plus de place dans le bandjdrôme. L'aide de camp se leva.

— Noon, Requin ! Levez-vous ! S'il te plaît, fais lever tes éléments !

— On va se lever, dit Requin, mais on veut te parler d'abord.

— Mais vous pouvez rester debout pour le faire ! dit Yao Yao.

— C'est vrai, mais accepte cette position !

— D'accord ! je vous écoute !

— Nous sommes venus te demander pardon, demander aussi pardon au général Maho, nous voudrions le croiser, mais nous voulons que tu fasses ça pour nous, commandant.

Yao Yao Jules se leva de son banc.

— Maintenant levez-vous !

Requin se leva et nous suivîmes. Le commandant prit Requin et l'enlaça.

— Tu es un homme, Requin, tu es humble, je ferai tout pour qu'il vous reçoive aujourd'hui, donne-moi ton numéro !

Requin lui remit son numéro de téléphone et le salua.

— Vous partez déjà ? demanda-t-il, asseyez-vous, on va boire !

Requin regarda autour de lui.

— Avec ces barriques percées-là, merci ! Ce sera une prochaine fois, merci !

Nous sortîmes du bistro et retournâmes au Doh Val. À dix-sept heures, Requin nous informa que Maho nous recevrait demain. A dix-neuf heures quand j'appelai Yolande, elle m'informa qu'Aubin était arrivé à Abidjan. En sanglots, elle me fit savoir que je lui manquais et qu'elle avait vraiment envie de me voir. Je la calmai et lui dis que je serais là dans moins de trois jours. Quand je raccrochai, j'eus des larmes aux yeux. Ma femme me manquait aussi, mais je voulais en finir avec cette histoire.

Le samedi 12 août, nous ne pûmes croiser Maho, donc ce fut une journée de balade.

Le dimanche après-midi, Requin nous informa qu'il avait reçu un superviseur du PNDDR qui avait remarqué trop de nouveaux noms sur notre liste, qu'il fallait reprendre la liste pour éviter trop d'infiltration, il avait aussi parlé de la rumeur qui courait la ville à notre sujet.

A dix-neuf heures, Adjaro et moi fûmes mandatés pour rectifier la liste que je remis à Marie-Claire. Cette nuit-là, je la passai chez Gaucher, un élément d'Abidjan.

Le lundi 14 août, je revins au Doh Val à quinze heures après une balade dans la ville, je reçus l'info que le gouverneur nous recevrait à seize heures.

A seize heures, nous choisîmes Marie-Claire, Requin, Pakass et un autre élément pour aller écouter le gouverneur. Ils sortirent du PC une heure après. En groupe, nous suivîmes nos porte-paroles dans l'enceinte du collège. Assis dans une classe de l'établissement, on choisit Requin pour nous rendre compte.

— Les gars, commença-t-il, toutes les autorités nous demandent de libérer la ville compte tenu du blocage de désarmement et aussi des rumeurs qui courent la ville à notre sujet. On nous soupçonne de vouloir prendre la poudrière du PC, d'assassiner Maho, le préfet, le président du conseil général et même le maire. J'ai démenti et je leur ai dit que c'est pour ça que je voulais rencontrer les autorités de la ville. Comment tuer quelqu'un qu'on ne connaît pas ? À part Maho qui est notre chef, nous ne connaissons personne d'autre. Le gouverneur me dit que ce sont nos amis mêmes qui nous ont vendus. Nos amis, les gars à la grande gueule qui profèrent des menaces pour rien. Il a promis nous envoyer des cars qui vont nous déposer à Abidjan car il refuse d'être responsable d'un bain de sang. Tous les 4x4 avec 12/7 là, c'est à cause de nous.

— Bon, les gars, c'était le CR. Marie-Claire ! Si tu as quelque chose à ajouter, on t'écoute.

Kouya remua la tête pour dire non ; toute la salle devint silencieuse. On avait tous perdu le moral. Je rentrai dormir chez Gaucher sur une grande table d'études. C'est comme ça que j'ai passé la nuit.

Le matin à sept heures déjà, les cars étaient stationnés devant le PC. Nous fîmes photocopier la liste pour éviter les infiltrations à l'entrée des cars.

Arrêté devant le PC, je vis mes amis causer avec le sergent Koulaï Roger, je m'approchai.

— Compris ? ! Ne soyez pas découragés ! J'ai votre liste, une fois que ça reprend, vous êtes les premiers, dit le sergent.

— Est-ce que c'est aujourd'hui que tu as notre liste ? dis-je, si nous on sort bredouilles dans cette histoire-là, c'est grâce à vous !

— Faut pas me parler comme ça ! dit-il, c'est moi qui t'ai envoyé à l'ouest ?

— Tu ne peux pas m'envoyer à l'ouest ! dis-je, sergent Roger !

Je le laissai dans ses divagations et sortis du camp, tous mes amis se retirèrent de lui.

Je ne sus pour quelle cause, les cars retournèrent à leurs gares. Leur retour fut prévu pour seize heures. Je sus directement que nous n'irions pas aujourd'hui ; je sortis pour aller me balader.

Sur le trottoir, je tombai sur une dispute entre mes amis. Anthelme se disputait avec Adjaro et Requin. Après renseignement, j'appris que John devait cinq mille francs à Anthelme qui voulait qu'il vende son portable

pour lui rembourser. Je les laissai dans leur boucan et continuai ma route. Devant, je tombai sur Omépieu Marcel qui avait abandonné le mouvement pour se consacrer au métier de peintre. Je l'accompagnai chez sa copine au quartier Nazareth dont on prit vite congé. Dans un restaurant où nous rentrâmes, mon ami m'offrit à manger. Après quelques litres de bandji, je pris congé de lui ; il était dix-huit heures.

A dix-neuf heures, j'appelai Yolande. Quand ma copine entendit ma voix, elle se mit à pleurer.

— Ne pleure pas chérie ! Je serai là demain, pardon arrête de pleurer ! dis-je.

— Garvey, dit-elle, je veux te voir ! Regarde comme tu as duré ! Viens maintenant !

— Je serai là demain, répétais-je, arrête de pleurer ! Comment tu vas ?

— Je vais mal, tu me manques !

— Calme-toi, je viens ! Faut raccrocher !

L'absence de Sébastien me fit dormir une fois de plus sur un banc du collège Doh Valentin, dans une salle pleine de moustiques.

Le mercredi 16 août, matin, les cars n'étaient pas encore arrivés, un lieutenant nous promit que les cars viendraient à seize heures, mais à seize heures il n'y avait toujours pas de car. Pour éviter de dormir encore sur une table mal rabotée, sans couverture, je « mariaï » très tôt Sébastien qui me promit qu'il dormirait chez lui. Effectivement nous passâmes la nuit ensemble. Le jeudi matin à sept heures, nous vîmes arriver un mini car Massa, trois cars suivirent. Avec l'encadrement d'Adjaro, on procéda à la prise des noms des éléments.

A onze heures le Massa prit son départ, suivi une heure après de deux cars : un car TSF et un YTB ; j'étais dans le car YTB.

Nous étions trente-sept personnes dans ce car de soixante-dix places ; chacun voulait vendre sa place. Moi je priais Dieu pour qu'on choisisse quelqu'un qui puisse gérer le convoi ; je ne voulais pas aussi m'auto-désigner, surtout que Haïley avait déjà pris les commandes sans l'autorisation de personne. Je connais Haïley, je sais que c'est quelqu'un qui s'embrouille beaucoup, donc j'étais serein et continuais de prier. Je n'avais pas un rond sur moi et je rentrais à Abidjan ; comment faire une fois arrivé ?

Arrivés à Pinhou, nous tombâmes sur un barrage dressé par des jeunes. Quand le car gara, Haïley descendit, prit les bois que les jeunes avaient placés sur la route et les jeta. Les jeunes s'énervèrent et foncèrent sur Haïley. Les éléments voulurent descendre, je leur criai dessus.

— Vous allez où ? Personne ne descend ! Ça va pas, Haïley ? Tu ne peux pas leur parler, tu enlèves leur barrage pourquoi ?

Je sortis ma tête par la fenêtre et demandai pardon aux jeunes qui nous laissèrent passer. Les amis démentirent Haïley et me choisirent comme chef de convoi. Je baissai la tête et remerciai Dieu au fond de moi.

A quelques kilomètres de la ville de Duékoué, je convainquis le chauff-

feur et son apprenti de nous laisser prendre des passagers, je penserais à eux une fois arrivés à Abidjan. Il accepta et je m'adressai à mes amis en ces termes :

— Les gars ! dis-je, vous savez qu'on va à Abidjan, on ne peut pas arriver à la capitale moisie, donc on va prendre des gens sur la route. Moi j'encaisse l'argent, choisissez celui qui va noter !

Ils choisirent Haïley qui devrait noter ce qui allait être encaissé. A Duékoué, certains éléments descendirent et nous prîmes des passagers. Aux éléments descendus, je remis à chacun cinq cents francs, ce qui faisait trois mille francs et nous continuâmes notre chemin.

A Gagnoa, le car présenta une panne d'électricité qui fut réglée par le chauffeur. A dix-neuf heures, nous fûmes bloqués à vingt kilomètres de Lakota pour le même problème de phare qu'on croyait avoir réglé. Le chauffeur demanda l'aide d'un Massa pour nous éclairer jusqu'au village suivant. Arrivé à ce village, le chauffeur refusa de continuer pour éviter un quelconque accident car ces phares étaient éteints.

Moloko Dedy, alias Chef du village, nous fit savoir qu'on pouvait dormir dans ce village sans problème car c'était le sien. Le village s'appelait Gôgnin. Je demandai à tout le monde de débarquer. A chaque élément, j'achetai un plat d'attiéké avec du poisson à deux cent cinquante francs, nous bûmes aussi deux litres de koutoukou.

Regarde des gens, compagnon ! Vous arrivez dans village des gens et vous faites du bruit jusqu'à deux heures du matin, à chanter dans le koutoukoudrôme.

Le matin où nous étions prêts à partir, le car présenta une autre panne, problème de batterie et il fallait la charger à Lakota. L'apprenti s'en occupa ; nous quittâmes le village à douze heures.

Arrivés au corridor de Lakota, le chauffeur refusa d'embarquer les passagers que nous avions eus. Il se plaignait de n'avoir rien reçu depuis ; je le convainquis qu'arrivés à Abidjan, je m'occuperais de lui. Il laissa alors monter les passagers. Sur le poste de gendarmerie du corridor, je trouvai mes amis, causant avec un adjudant.

— Mais, les gars, fallait pas vite déposer les armes comme ça ! J'ai connu un groupe à Bondoukou, eux, ils sont pas prêts à déposer les armes hein !

Nous ne prîmes pas trop de temps à ce corridor, Abidjan était encore loin. Assis dans le car, je remerciais Dieu de m'avoir exaucé. Je ne savais pas combien j'avais en poche, mais je savais que je pouvais rentrer à la maison avec quelque chose après le partage, et j'étais heureux.

Arrivés sur l'autoroute du nord, sans me prévenir, Haïley alla comparer sa feuille de note à celle de Moloko, Chef du village ; les deux feuilles ne concordaient pas, ils virent alors me voir.

— Garvey, on approche d'Abidjan, dit Chef du village, je veux qu'on fasse les comptes.

— C'est toi qu'on a choisi pour noter ? demandai-je.

— Moi aussi, j'ai noté, répondit-il, j'ai comparé pour moi et puis pour Haïley, mais c'est pas même compte-là.

— J'espère que tu as noté que tu as mangé et bu à Gôgnin, lui dis-je.
Je tournai vers Haïley.

— Toi Haïley, on te confie quelque chose, tu fais autre chose!

— J'ai fait quoi? J'ai montré ma feuille à Chef du village et puis il m'a montré pour lui!

— C'est Chef du village qui t'a dit de prendre note? demandai-je. Bon, c'est bon! Arrivés à la GESCO, on va se faire les gués.

Je pouvais faire le partage même dans le car, mais le comportement de Haïley m'avait déplu à tel point que j'avais opté pour le «gué chinois¹», un partage à ma façon: tu prendras ce que je te donnerai ou tu n'as rien.

Au corridor de la GESCO, je remis trois mille francs à ceux qui descendaient là. Je descendis à l'échangeur SIPOREX, remis cinq mille francs à ceux qui allaient à Adjamé; Haïley se mit à crier après moi.

— Tu as ton gué avec Djè bi, lui répondis-je.

A ceux qui descendirent avec moi, je remis trois mille francs.

Accompagné de Gaucher, je me rendis au petit marché de SIPOREX pour voir Yolande. Je trouvai sa tante qui me dit qu'elle s'était un peu levée, mais qu'elle ne tarderait pas à revenir. J'étais sale et le gros sac de Pakass dans lequel j'avais mis le mien me pesait. Je demandai alors à partir tout en laissant la commission que je la trouverais au Wassakara, chez Marie.

Toujours avec Gaucher, j'allai m'asseoir dans un bistro au Banco2. Je mis ma main en poche et sortis mon argent: j'avais neuf mille cinq cents francs. Je commandai un demi litre de koutoukou et remis mille francs à mon petit. On ne put boire un deuxième demi, Gaucher avait cassé tuyau, ce qui nous fit quitter le bistro pour nous séparer au carrefour de la pharmacie Phoenix, au Banco II. Lui allait au quartier Mamie Faitai et moi au quartier Maroc.

Arrivé au quartier, je trouvai Pokou et les autres à qui je dis que le désarmement avait été interrompu, mais il ne tardera pas à reprendre.

A dix-neuf heures, après lui avoir passé un coup de fil, je rejoignis Yolande que j'envoyai dormir à l'hôtel.

Le lendemain, je laissai Yolande au SIPOREX et rentrai au quartier. De Maroc, je fis un direct au quartier Mamie Faitai où je trouvai Gaucher et Z Barré. Après quelques heures en leur compagnie, je fis un saut chez Nonzi à sa clinique à Adjamé avant de continuer au Lauriers. Là, je trouvai Adjaro, qui m'expliqua ce qu'Haïley lui avait dit me concernant. Quand j'expliquai à mon ami comment nous en sommes arrivés là, il me donna raison. Haïley devait me présenter en premier sa feuille de note avant d'aller s'embrouiller. Il n'eut rien pour finir parce que Djè Bi lui avait dit que c'est lui qui notait, donc ce n'est pas lui qui doit lui donner de l'argent.

1 Gué: N. partition, distribution.

Prenant congé d'Adjaro, je me rendis chez François, un burkinabé et mon seul vrai ami parmi les burkinabés. L'ayant trouvé à sa boutique, je lui exposai mon problème : je devais retourner à Guiglo, le gouverneur nous avait dit que le processus reprendrait dans une semaine, il fallait que j'y sois avant.

M'ayant attentivement écouté, François me demanda combien je voulais, je lui répondis que dix mille francs feraient mon affaire. Il me les remit. Dans ma malhonnêteté, je regrettai pourquoi je n'ai pas dit plus ; tu vois l'homme, compagnon ?

Je remerciai François et pris congé de lui. Sortant de la boutique, je croisai Koné, un gars qui me devait sept mille francs après une affaire. Il me donna rendez-vous pour le lundi 21 août, je rentrai à Yopougon à vingt et une heures.

Le dimanche 20, matin, je fis la lessive de tous mes habits. Je n'avais pas grand-chose à faire, je pris le temps de me reposer. A dix-neuf heures je rendis visite à Yolande. Jour après jour, le ventre de ma copine augmentait de volume, et ça la rendait encore plus belle.

A la maison, ma chérie me prévint qu'elle ne voulait pas perdre cette grossesse. On lui avait conseillé une dame qui pouvait faire un médicament pour elle, ce qui l'aiderait à garder le bébé. Je lui promis que demain, je lui enverrais l'argent. J'étais venu voir ma copine avec deux mille francs en poche, donc je lui promis qu'à mon retour de Lauriers, je lui enverrais de l'argent ; on fit le partage de mon argent et je lui dis au revoir.

Le lundi matin, je me rendis chez Gaucher qui préparait une bouillie de quaker pour déjeuner. Mon petit me demanda d'attendre qu'on déjeune avant que je ne parte, ce que je fis, et le déjeuner me fit du bien. Après Gaucher, je fis un direct pour Lauriers.

A mon arrivée, je fus informé qu'Adjaro était déjà parti à Guiglo. Je me rendis chez Koné qui me remit deux mille francs, je faillis me fâcher, mais il me promit de payer le reste demain. Accompagné d'Achille, je me rendis chez Houphouët qui me remit trois mille francs. Refusant d'effectuer de fausses dépenses, je passai la nuit dans notre « villa » d'Akandjé.

Le lendemain, je rendis visite à Dogbo Noël dans un grand duplex au Quartier 9. Mon ami m'expliqua les réalités du boulot qu'il exerçait dans cette clinique. Pour le salaire de quatre-vingt mille, il était gardien du centre, garçon de salle et technicien de surface. Il me fit savoir qu'il en avait marre. Je le conseillai que s'il gardait son calme et exerçait ses « boulots » avec amour, il n'aurait plus besoin des quatre cent quatre-vingt-dix-neuf mille cinq cents francs du désarmement. Dogbo a dormi dans ce bâtiment quand il était en chantier. Aujourd'hui, il en est le gardien et ce qui suit, qu'est ce qui prouve que l'idée d'apprendre l'infirmerie ne lui viendrait pas ? Je préfère encourager, c'est ma nature.

De la clinique, je me rendis chez Koné qui me remit deux mille francs et me demanda de passer l'après-midi. A seize heures, il me remit encore

deux mille francs ; je lui demandai alors de remettre les mille francs restants à Achille.

A dix-huit heures, je sortis de Lauriers pour rentrer à Yopougon ; j'arrivai à dix-neuf heures. Une demi-heure plus tard déjà, j'étais avec Yolande. Sachant que je retournerais, elle me supplia de vite revenir. Je lui promis de faire mon possible pour vite revenir. Je lui remis dix mille francs pour ce qu'elle m'avait dit concernant sa grossesse et lui proposai de passer la nuit ensemble. Ma chérie alla porter un T-shirt qui découvrait son ventre, je lui criai :

— Tu vas suivre qui avec ça là ? Va te changer ouais !

— C'est pas toi qui as fait ça ?

— C'est pas pour autant, toi aussi !

Yolande sourit et rentra dans la maison pour en sortir habillée d'un joli boubou bleu et blanc ; j'appréciai son accoutrement.

Au Yaosséhi, j'envoyai Yolande dans cet hôtel en bois, ce qui ne fut pas du gout de ma femme, mais je la convainquis qu'il fallait réserver de l'argent pour mon transport. Yolande resta toute la moitié de la nuit à me supplier de vite revenir ; je lui promis aussi.

Le mercredi 23 août, matin, Yolande et moi marchâmes de Yaosséhi jusqu'au SIPOREX où je la laissai pour rentrer au Maroc.

A dix-neuf heures, accompagné d'un des frères d'Aubin, du nom de Bernard, je rendis visite à Nonzi à qui je dis que j'avais besoin d'argent pour rentrer à l'ouest. Il me remit cinq mille francs et me dit au revoir. A les voir, on avait l'impression que notre présence auprès de nos responsables les gênait énormément, ils se libéraient rapidement de nous. Bernard était étonné que ça se soit vite passé. Le boss n'a pas discuté, il m'a remis l'argent sans rien ajouter.

— C'est notre responsable, dis-je, c'est son droit, il doit gérer.

Avant d'entrer à la maison, nous fîmes un crochet au restaurant pour manger.

Le lendemain, je dis au revoir à Pokou qui me remit mille francs. Je pris un taxi pour le corridor de GESCO ; il était dix heures. A onze heures, j'eus un car dont je remis 4.500 francs au convoyeur qui me laissa monter. A N'Zanouan, au contrôle, un gendarme prit mon « cet élément » et me dit ceci :

— On vous a pas dit que ça là, on veut plus voir ça ?

Je tirai ma carte de sa main.

— Ça là, tu vas voir ça tant que tu verras la guerre en Côte d'Ivoire !

J'empochai ma carte et avançai. Nous fîmes un stop à Guessabo à vingt-trois heures pour reprendre la route à quatre heures du matin. J'arrivai à Duékoué à six heures où je descendis. Le car allait à Man, et Guiglo n'était pas sur la même trajectoire.

Descendu au quartier Carrefour, j'appelai Grégoire qui me dit qu'ils étaient à l'hôtel Relais, un hôtel dans le quartier Carrefour. Arrivé à l'hôtel,

je trouvai mes amis : Marie-Claire, Pakass, Alain, Grégoire, Dogbo Gérard, Dibahi, William Carrel, Aubin, Craquement 14, etc. Ils logeaient dans l'hôtel. A la question, ils me répondirent que les chambres étaient payées par Monsieur Baya, un conseiller du premier ministre, Charles Konan Banny.

Au fait, ce sieur Baya, je l'avais déjà vu à Akandjé. Il était venu nous voir parce qu'il avait été informé que des éléments FLGO avait créé une base dans la cité. Il voulait voir nos armes parce que Marie-Claire lui avait dit qu'on en avait. Ne pouvant lui montrer notre arsenal parce que nous n'en avions pas, nous lui demandâmes de revenir demain. Le lendemain, nous prîmes contact avec S, un militaire, pour qu'il nous envoie son arme afin qu'on puisse la lui montrer, mais Mr Baya ne vint pas.

C'était donc lui qui payait les chambres, mais je ne demandai pas les raisons. Aubin me logea dans sa chambre où je me rattrapai du sommeil perdu d'hier.

A mon réveil, je fus informé que Requin était arrivé, mais il ne put durer à cause de l'incompréhension qu'il y a eue entre lui et Marie-Claire. Il était venu demander à Marie-Claire de replier à Guiglo pour voir Maho pour qu'ils en finissent avec le problème qui nous liait au boss, mais il avait refusé, disant à Requin de faire ce qu'il pouvait. Lui, il ferait ce qu'il avait à faire. Cette proposition avait envoyé une dispute entre les amis. D'autres voulaient que Marie-Claire accompagne Requin à Guiglo pour qu'on en finisse avec ce problème. Quoi qu'on fasse, Maho est le dernier rempart, il faut à tout prix le croiser. Mais Alain Gnanh et Marie-Claire étaient devenus son os. Il grognait même quand quelqu'un voulait donner son point de vue au porte-parole, ce qui a provoqué une sérieuse dispute entre Alain et Craquement 14 ; je ne demandai pas la suite.

Le soir, aux environs de vingt heures, j'accompagnai Marie-Claire, Pakass et Alain chez Colombo, un représentant de forces d'auto-défense à Duékoué, un chef. Chez lui, nous parlâmes de tout, mais quand nous tombions sur la question du désarmement, il nous promettait que le désarmement ne saurait tarder à reprendre puisque le processus était déjà enclenché. Le chef avait raison et ça me donnait le moral.

A l'heure du coucher, Aubin chassa tous ceux qui dormaient avec lui et me donna place. A sept heures, je fus réveillé par quelque chose qui ressemblait à une dispute. Je sortis la tête pour voir. Mes yeux tombèrent sur un type, mince, noir, habillé d'un pantalon noir et d'une chemise manche longue, un peu vieux et une paire de tapettes Zénith, pas trop propres.

Le gars parlait de ses multiples combats sur le front Ouest, et comment il a sauvé plein de ses amis. Je rentrai la tête, me levai pour prendre mon bain. On connaît ça, quand ils t'expliquent les combats de l'Ouest, si tu n'étais pas présent, sois fort ! Parce que ça finit toujours par « donne-moi quelques pièces ». Ils sont restés barricadés derrière leurs portes, mais quand tu entends leurs commentaires, tu es prêt à dire que tout le combat de l'ouest a été fait par eux seuls.

Après mon bain, je trouvai mes amis arrêtés devant l'hôtel, le gars était là et continuait de parler. Je demandai à Aubin qui était ce type ; il me répondit qu'il s'appelait Azaë, un combattant UPRGO. Marie-Claire l'avait appelé pour qu'il leur fasse des anti : anti-balles, anti-couteaux. Sur le lieu de purification, seuls Marie-Claire, Alain et Dibahi se prêtèrent au service du « canqueur¹ ».

Le gars leur donna une poudre noire à laper. Il leur fit à chacun trois traits avec une lame sur les poignets droits et gauches, sur les coudes, à la nuque, derrière les genoux et sur les plats des pieds dans lesquels il mit la poudre noire. Après la poudre, il fallait passer à l'essai. Le gars sortit un petit couteau. Je faillis rire ; moi qui pensais à une machette puisqu'on n'avait pas d'arme à feu en notre possession, un lémbourou mourou.²

Avec son petit couteau, il les tapa sur l'avant-bras, le dos, le cou, les mollets et leur dit qu'ils étaient prêts et que rien ne pouvait les transpercer désormais. Je riais au fond de moi. Anti ! Bébo est tombé sous des balles ; oui, le grand Bébo est tombé, malgré anti. Moi en ma connaissance, quand on veut parler d'anti, il faut qu'on parle d'abord de DIEU, c'est le seul anti. Bon tu fais anti et puis tu meurs au combat. Arrivé là-bas, quand il va te demander pourquoi tu as pris anti or tu savais qu'il existait, tu vas répondre quoi ?

A quatorze heures, je fus informé que mes amis furent invités à jouer une finale du championnat de foot du village de Petit Duékoué. A quel moment sont-ils arrivés en finale, eux qui sont arrivés ya pas une semaine ? Ils avaient remplacé l'équipe principale après leur victoire remportée en demi-finale, le président de l'équipe a décidé de les garder en complétant avec quelques anciens de l'équipe.

Le village de Petit Duékoué est à quelques pas de la ville de Duékoué, il avoisine avec le village de Guitrozon situé derrière le corridor en allant à Bangolo. Les joueurs étant allés dans un minicar loué par le président, nous les suivîmes à pieds.

A Petit Duékoué, nous fûmes reçus par les jeunes du village, c'étaient eux qui avaient présenté le gbôhi au président qui leur avait demandé de trouver des joueurs. Avec ces jeunes, nous bûmes quelques litres de bandji, assis sous l'appâtâmes. Les jeunes nous montrèrent un type, gros, arrêté devant la table d'une vendeuse de galettes ; Haïley et moi décidâmes d'aller le saluer.

Arrivé au niveau du type, je fus stoppé par ce qui se présenta devant moi. L'homme avait l'air de se disputer avec la femme arrêtée derrière sa table. La femme avait l'air de le défier parce que l'homme posait une question. En guéré il disait : « Je ne peux pas ? » et la femme répondait « Oui, tu ne peux pas ». Je n'eus même pas le temps d'arrêter le gars, il avait envoyé un coup de pied dans la table qui fit s'envoler les galettes. La femme se jeta sur lui,

1 Canqueur : *N.* quelqu'un qui met des anti-balles dans le corps des gens.

2 Lémbourou mourou : *N. (dioula)* petit couteau pour tailler des oranges.

les gens se précipitèrent pour les séparer ; Haïley me tira de la foule.

— Viens ! C'est sa femme !

— Si c'est lui le presi de l'équipe, c'est tout gagné hein ! dis-je.

Sorti de la foule, je demandai à Haïley de me faire visiter le village de Guitrozon, le village qui fut la cible de lâches venus nuitamment pour faire un carnage inutile. Il accepta et nous sortîmes sur le goudron.

Haïley m'expliqua ce qui s'est passé entre Samory Toure et les habitants de ce village qui s'étaient abrités sur la montagne à quelques mètres du village. A l'entrée du village, il me montra la résidence de Kahé Oulaï, un grand patrimoine avec un duplex tout au fond ; derrière sa clôture, il faisait la pisciculture et élevait le bétail.

Le village de Guitrozon n'avait pas perdu de sa beauté malgré ce qu'il avait vécu. Je ne remarquai aucune case en ruine.

Dans notre balade dans le village, je remarquai quelque chose que je ne tardai pas à demander à Haïley :

— Eh ! Kessia ? C'est ton village ou bien ? C'est les kôrôs¹ qui te saluent seulement.

— Ha ! s'exclama Aubin, tu n'es pas au courant ? Haïley est de Guitrozon comme Requin. Requin a même donné le nom du village à sa fille ; elle s'appelle Gnonsia quelque chose ...de Guitro.

— Ouais ! Bandit aime son village ! dis-je.

De passage devant une cour, on nous appela pour boire du bandji. Nous avançâmes aux pas de Haïley qui une fois assis, nous présenta les personnes qui nous avaient appelés comme étant des membres de sa famille. Nous bûmes ensemble le bandji et laissâmes Haïley bavarder un peu avec eux ; il nous rejoignit quelques minutes après.

Haïley n'était pas connu dans son village et la preuve était là : tous les jeunes que nous avions croisés nous avaient dépassés, seules les personnes âgées saluaient notre ami. Lui au moins. Et moi qui suis allé dans mon village pour la dernière fois en 1998 ?

De retour au village de Petit Duékoué, le match était à sa deuxième mi-temps et le score toujours vierge. Mon petit Doudou Lago Marcelin, alias Gbédia Kou s'était fait remarquer par sa prestation. Il créait beaucoup d'occasions qui ne se concrétisaient pas. Pakass, avec son aspect d'Erickson le Zulu, jouait le Zidane mais se faisait toujours prendre le ballon. A la fin du match, je vis la victoire remportée par mes gars à l'épreuve des tirs au but ; un but à zéro, but marqué par un ancien de l'équipe.

Décidément, je ne sais pas si cette victoire importait plus les filles du village que les jeunes, mais c'étaient elles qui étaient plus en joie. Elles faisaient des cercles en chantant, tiraient un homme dans le cercle, le luttaient et se couchaient sur lui en lui envoyant des coups de reins. A cette danse, mon petit Gbédia Kou fut le plus lutté ; elles voulaient toutes lui

1 Kôrô : N. (*dioula*) grand-frère, quelqu'un de plus âgé.

donner des coups de reins.

Libérés des filles, nous nous dirigeâmes chez le président de l'équipe. Nous voyant arriver, l'homme s'enferma dans sa maison et laissa la commission qu'il ne se sentait pas bien. Ce deuxième comportement ne m'étonna pas du type. Il avait déjà renversé les galettes de sa femme devant des étrangers ; renvoyer ces étrangers qui lui ont fait gagner une coupe va lui faire quoi ?

Les organisateurs avaient prévu une soirée pour la remise du trophée ; rendez-vous était donc pris pour le soir. Joyeux mêmes sans primes, mes amis rentrèrent à l'hôtel ; l'essentiel, c'était le fun, et ils se sont bien amusés. Le soir, personne ne partit à la remise du trophée, nous restâmes tous à l'hôtel.

Le lundi 28 août, matin, après ma balade, je tombai sur Alain et Dibahi stressant le gérant de l'hôtel qui je crois avait perdu le portable de Dibahi. Alain ne trouvait aucun mot à part demander au type de rembourser le portable. Il traitait même Dibahi de nonchalant parce qu'il voulait aller doucement.

Marie-Claire se mit en colère et fit savoir à Alain que la force n'avait pas sa place dans le règlement de ce problème. Il fallait aller doucement, surtout que c'est le gérant de l'hôtel ; à tous les coups, il rembourserait l'appareil. Alain se calma et Marie-Claire demanda au gérant de retourner vaquer à ses occupations.

A quinze heures Marie-Claire convoqua tout le monde à sa chambre pour une réunion. Dans sa chambre, devant le gbôhi, il prit la parole en ces termes :

— Les gars, commença-t-il, je vais à Abidjan, celui qui veut rester, peut rester, celui qui veut venir aussi, peut venir.

Il y eut un calme et il continua :

— S'il y a des questions, je peux répondre.

Je levai la main après quelques minutes d'indécision de mes amis.

— Qu'est-ce qu'on va faire à Abidjan alors que le désarmement doit se faire à Guiglo ?

Je n'eus pas de réponse, seulement un sourire. Craquement 14, sans lever la main, dit ceci :

— Marie-Claire, ce n'est pas parce que tu es le plus intelligent qu'on t'a fait porte-parole, mais c'est parce qu'il faut de l'ordre dans un groupe. Si tu es devant un groupe, dis aux éléments ce que tu penses faire de bien pour eux, ne les mets pas dans le doute ! Ça veut dire quoi : celui qui veut, il vient, celui qui veut, il reste ?

— Mais, celui qui veut rester, n'a qu'à rester ! Coupa Alain, M-C a déjà parlé !

Ce plongeon d'Alain dans le débat le mit en confrontation avec 14, ils se mirent à se chamailler, Marie-Claire les calma et prit la parole.

— Bon ! Que ceux qui veulent partir à Abidjan lèvent les mains !

Tous levèrent, sauf moi, assis au chevet. Quand Marie-Claire voulut lever la séance, je l'arrêtai et demandai à parler, il me l'accorda.

— Le désarmement doit reprendre à l'ouest, et toi tu veux rentrer à Abidjan. Je te demande seulement de ne pas aller te foutre des éléments là-bas, ils ont confiance en toi, pardon, sache les gérer là-bas !

Je ne répondis pas à Aubin quand il me demanda si je restais. J'avais eu comme l'impression que mon ami n'avait pas compris mon message. Arrêtés devant l'hôtel, Hailey et moi, Aubin vint nous présenter sept cent cinquante francs.

— Marie-Claire dit de manger avec !

Sans toute autre forme de prière, nous nous trouvâmes un restaurant pour manger. Au retour du restaurant, je trouvai Marie-Claire remettant de l'argent à 14.

— Dis leur de venir ! dit Marie-Claire. On va louer gbaka.

Après avoir pris l'argent, 14 revint sur le banc devant l'hôtel, je m'assis près de lui.

— Qu'est-ce qu'on fout ici, 14 ? Pourquoi le conseiller du premier ministre paie nos chambres ? demandai-je.

— Ha ! Je ne sais pas ! répondit-il, Marie-Claire a seulement dit que c'est lui qui paie nos chambres.

— Qu'est-ce que tu vas faire à Guiglo ?

— Il dit d'aller appeler gbôhi, mais...

— Mais quoi, tu ne veux pas aller ?

— Non, mais...

— Tu vas, tu restes là-bas ! Ne va pas emmerder « les bandits » !

— Moi-même, je ne veux pas aller à Abidjan, me confia mon ami.

— Au fait, c'est pour quoi faire, à Abidjan ? demandai-je.

— C'est pour aller au PNDDR, faire un sit-in.

— Moi, je ne bouge pas, je continue à Guiglo, dis-je.

— Donc on va ensemble ?

— Non, je n'ai pas un rond, tu peux me devancer, je te suis.

A dix-huit heures, Craquement 14 était dans un gbaka, direction Guiglo.

Le mardi 29 août, Marie-Claire reçut un coup de fil annonçant que 14 avait été arrêté par la gendarmerie de Guiglo pour espionnage. Les amis se mirent à s'inquiéter, ils craignaient que les gendarmes viennent les interroger sur quelque chose dont ils n'auront pas la réponse ; espionnage ! Mais pourquoi ?

Moi j'étais serein parce que je voyais déjà ce que ce coup de fil signifiait. Mahan Athanase alias Craquement 14 avait purement et simplement décidé de rester à Guiglo, mais ne pouvant dire cela directement à ses amis, il a simulé son arrestation. En temps normal, ils vont l'arrêter pourquoi ?

A dix heures, nous nous rassemblâmes chez Colombo pour débattre du problème de 14. Marie-Claire voulait déléguer quelqu'un pour aller constater, mais tous refusaient, je les écoutais sans rien ajouter à leur débat.

A onze heures, je reçus l'appel de Yolande me demandant si j'étais bien arrivé et quand je serais de retour. Je lui répondis que j'étais bien arrivé et mon retour ne saura tarder. Elle me supplia de me dépêcher. Je lui promis d'être à Abidjan avant la fin de la semaine.

Aux environs de treize heures, nous trouvâmes M-C, Pakass et Alain dans un restaurant, nous prîmes place. Quinze minutes après notre arrivée, Marie-Claire et Pakass se levèrent et partirent du resto, Alain nous parla en ces termes :

— Kessia ? Ils sont sortis, on est dans resto, sortons one one, ou bien c'est maloya¹ qui est bien avec vous ?

Un par un nous sortîmes du resto. Je regrettai d'être venu m'asseoir là ; quelle humiliation !

A l'après-midi, j'accompagnai Nonzi Achille, le fils de notre responsable, chez un vieux du nom de Bill Wallas, un vieux fatigué qu'il me présenta comme l'oncle de son père. Le vieux nous remonta le moral en nous disant que c'est comme ça que les blancs les faisaient tourner après la guerre de 39-45, mais à la fin, ils ont pu avoir gain de cause. Où est gain de cause là ? Tu es dans maison en banco, toit de paille, tu parles de gain de cause, ou bien, tu as mis gain de cause-là dans fesses, parce que c'est votre travail oh, vous les hommes de l'ouest.

A notre retour de chez le vieux, nous tombâmes sur un attroupement dans une cour. Je restai pour m'affairer,² Achille me suivit. Un homme était assis sur un tabouret, il avait sur la tête une calebasse remplie d'eau. Un autre se tenait au-dessus de lui, parlant en guéré et agitant sa queue de bouc qu'il tenait.

— C'est quoi ça ? ! demandais-je à Achille.

— Il y a eu vol d'une natte, répondit Achille, il essaie de démasquer le voleur.

— Comment ça ?

Mon petit me répondit que le féticheur devrait citer le nom de tous les habitants de la cour, le nom du coupable ferait renverser la calebasse posée sur la tête du porteur.

Ouais, l'africanisme ! Je n'attendis pas de voir la calebasse se renverser, je rentrai à l'hôtel.

A l'hôtel, l'affaire du portable du Dugun s'était amplifiée. Mon ami voulait son portable surtout qu'il n'avait plus assez de temps à passer dans cet hôtel.

Pour démasquer le voleur, nous procédâmes au verdict de la calebasse, mais le voleur ne fut pas dévoilé. Le féticheur déduisit que le coupable n'habitait pas dans l'hôtel. Le gérant devrait donc verser la somme de soixante-deux mille francs à Dibaï comme frais d'achat de son portable,

1 Maloya : *N.* humiliation.

2 S'affairer : *N.* s'informer sur ou parler des choses qui te concernent pas, cancaner.

ce qu'il accepta.

Remarquant que notre séjour s'achevait à l'hôtel, Marie-Claire fit appel à Bah Roland pour le règlement de la paie de nos chambres qui montait à cent vingt-sept mille cinq cents francs, Bah Roland, à son tour mit Goué, un gars de PNDDR et le propriétaire de l'hôtel en contact, comme ils étaient tous deux à Abidjan. Roland promit d'appeler le patron de l'hôtel à Abidjan pour lui verser de l'argent. Quand tout sera fait, nous libérerons les chambres.

Après l'entretien avec Bah Roland, il nous remis de l'argent pour aller manger. Décidément, le quartier de Duékoué Carrefour était d'un social sans nom côté nourriture. Tu pouvais manger un plat de riz avec de la viande de brousse, le tout bien servi à deux cents ou deux cent cinquante francs. Mêmes les grands restos servaient des vrais plats à cinq cents francs. Côté débauche aussi, c'était sans nom. Des petites filles de rien étaient des as de la manipulation « béatique ». A partir de treize ans, elles avaient déjà la force de se coucher sous un homme quel que soit son âge. C'est vrai que Carrefour était moins cher côté nourriture, mais où trouver l'argent pour manger ? Regarde les filles qui se faisaient sauter par mes gars ! Mêmes les tanties ! Franchement, la prostitution n'avait pas de visage caché. La différence était qu'au lieu d'argent pour une partie de jambe en l'air, un plat de riz ou de foutou suffisait. Si c'est les parents qui n'avaient rien pour s'occuper de leurs enfants ou c'est l'expérience pour les filles, ce qui est sûr, une petite sœur au carrefour pouvait se faire sauter pour Je ne sais pas si je dois dire pour rien, mais c'était ça. Regarde la petite qu'a eue Aubin par exemple, une jolie fille dont l'âge ne peut pas atteindre seize ans. Le plus lâche dans cette affaire, c'est que les parents sont d'accord. Mais tu veux que je dise quoi ? Les petites présentent leurs ... Je ne sais pas si je dois dire copains à leurs parents, et ni la mère ou le père ne trouve quelques choses à dire.

Après la nourriture nous restâmes chez Colombo où nous fumâmes le joint jusqu'à minuit, l'heure à laquelle nous décidâmes de rentrer à l'hôtel pour dormir. Ne t'étonne pas ! À la Colombie, le joint a plus d'importance que la nourriture ; ça aide à espérer. C'est parce qu'il faut manger, sinon ...

Le mercredi 30 août, matin, nous fûmes informés que les frais d'hôtel avaient été payés. Il fallait donc libérer les chambres, mais avant, il fallait trouver un véhicule pour les éléments décidés à rentrer à Abidjan. Cette tâche fut confiée à Alain. Je n'avais rien à faire avec leur problème de trouver un véhicule. Je sortis donc pour visiter la ville de Duékoué ; je marchai jusqu'à l'entrée de Petit Duékoué et je retournai.

A mon retour de balade, je trouvai un mini car style Hyace stationné devant l'hôtel. Je n'avais pas besoin de demander pourquoi le mini car était là puisque je savais. Aubin m'approcha pour me demander quelle était ma position par rapport à la décision des amis. Je lui répondis que j'étais là, je m'arrangerais pour rentrer à Guiglo. Mon ami ne trouva rien à me dire

parce qu'il connaît ma fermeté. Je lui promis seulement que je m'occuperais des problèmes d'ici ; s'il le pouvait, qu'il en fasse autant pour Abidjan.

Tous mes petits étaient découragés de me voir rester, mais ils savaient tous que personne ne pouvait me convaincre à aller avec eux ; le mini car prit son départ à vingt heures.

Avec ma pièce de cent francs je m'engouffrai dans un restaurant pour manger deux pains de foutou. A ma sortie du resto, je rencontrai Gouayéhi Maurice, un élément FLGO resté à Duékoué depuis notre départ de Guiglo en 2003 ; ses parents y vivaient. Maurice ne trouva pas d'inconvénient à m'héberger cette nuit-là, parce que je lui avais demandé ce service question de rentrer à Guiglo le lendemain.

Le lendemain, jeudi 31 août, n'ayant pas un rond sur moi, je sortis pour me balader dans la ville de Duékoué ; question de croiser une connaissance qui m'aiderait à rentrer à Guiglo. Mais je ne croisai personne.

Je retournai alors au domicile de Maurice pour prendre mon sac et aller au corridor, peut-être là-bas, j'aurais la chance d'avoir un véhicule en auto-stop. Au corridor aussi, aucun des militaires que je connaissais à Guiglo ne put m'aider, alors je retournai à Duékoué où je vendis mes deux T-shirts à cinq cents francs. Avec mes cinq cents francs, je manageai un gbaka qui me déposa à Guiglo sous une forte pluie. Il était dix-sept heures trente ; c'est tout mouillé que j'arrivai à la base MILOCI. Débase m'accueillit. Me voyant toujours arrêté avec mon sac à l'épaule, il me posa cette question :

— C'est comment ? ! Tu n'es pas encore arrivé, ou bien ?

Je déposai mon sac et me mis à déboutonner ma chemise. Débase fit rentrer mon sac dans une chambre, je le suivis pour me changer ; la pluie avait cessé de tomber. Changé, je mis mes habits mouillés sur une corde au salon et sortis pour aller chez Maho.

Me voyant venir, Requin dans une douche des éléments, arrêta de se frotter et se mit à me regarder, souriant, j'arrivai à son niveau.

— Je savais que tu ne suivrais pas Marie-Claire, dit-il.

— Ah bon ? ! Comment ça ? demandai-je.

— C'est Yaosséhi, l'intégrité, tu n'es pas formé à l'ouest ici, tu as vu plus dur que ça.

Je souris.

— Le désarmement, c'est à Guiglo, je ne sais pas ce qu'on fout à Duékoué, où est Craquement ?

— Il est là, il a pris leur argent et il est venu s'asseoir.

— C'est moi qui lui ai dit de faire ça, Craquement a bien agi.

— Je laissai Requin se laver et me dirigeai dans la cour de Maho, Stéphy s'écria quand il me vit

— Hei !!! Garvey ! Adjudant de compagnie Malho ! !!!

Il courut et vint me serrer dans ses bras, les autres le suivirent, c'était

1 J'ai eu le surnom de Malho quand j'étais adjudant de compagnie au Centre émetteur. Certains trouvaient mes arrangements avec les chefs de poste malhonnêtes.

la joie.

Je lui demandai si 14 ne leur avait pas fait la commission de M-C. Ils me répondirent en chœur qu'ils n'étaient pas des moutons : Marie-Claire n'est pas le plus intelligent du groupe, il pouvait rentrer à Abidjan avec ses moutons ; Craquement vint nous trouver.

— Garvey ! Tu es là !! s'écria-t-il.

— J'allais faire quoi là-bas ? ! Ceux qui voulaient aller à Abidjan sont partis.

Nous nous suivîmes pour aller dans le fumoir des combattants derrière la cour du chef de guerre. Après fumage, j'accompagnai Kacou Rabet chez le vieux père John Bizy au quartier Sans loi ; il était vingt heures.

Nous trouvâmes le gars à son poste de garde, il surveillait la plupart des magasins du quartier sans loi, il était assis sur une table devant un magasin. Nous connaissions Bizy depuis 2003, il a «lavé» plein de mes amis. C'est lui qui a donné la queue de buffle à Dragon ; lui-même était chargé comme une batterie.

Avant de se trouver dans la ville de Guiglo, il était dans un village de Zouan comme le chef des burkinabés dans ce village. Il est dagari, voilà ce qui l'a fait quitter le village de Zouan.

Le soupçonnant de rebelle, visite lui fut rendue un jour par un groupe de LIMA. Avant de s'en prendre à lui, les libériens s'étaient attaqués à ses compatriotes. Quand il s'est présenté pour savoir ce qui se passait, les libériens lui dirent qu'ils étaient là à cause de lui, qu'ils avaient des informations sur lui et étaient venus pour l'abattre. Sans lui donner le temps de se défendre par rapport à ce dont on l'accusait, ils se mirent en rang et vidèrent leurs chargeurs sur lui, mais aucune balle ne le transperça. Ils employèrent les deux AA52 qu'ils avaient, mais zéro. Ils utilisèrent un RPG dont la bougie vint atterrir sur sa cuisse gauche, il n'eut rien, mais le pied se mit à trembler, vibrer de manière à lui faire peur lui-même. Les LIMAS ne trouvant rien à utiliser contre lui encore, le laissèrent là, montèrent dans leurs véhicules et partirent. Pour éviter un retour vraiment en force, il décida de rentrer à Guiglo avec sa famille.

J'étais stupéfait devant un tel témoignage : quel homme métallique, ce Bizy ? Nous laissâmes Bizy à vingt-deux heures pour rentrer à la base MILOCI. Stéphane dormant chez Maho, continua son chemin.

Le matin, je reçus Donald ; Donald faisait partie des éléments MI 24 que j'avais recrutés à Abobo pour renforcer mon dispositif du Centre émetteur. Il plaidait pour sa place sur la liste des deux cents et me supplia d'aider Requin à croiser Maho, question d'en finir avec le problème qui nous oppose, je lui dis de compter sur moi.

Donald s'occupa de moi toute la journée : nourriture, alcool, joint, tout ce dont j'avais besoin. Il m'avait même informé que la date du 4 septembre avait été choisie pour la reprise du désarmement, donc, fallait vite croiser le chef de guerre.

Ce vendredi 1^{er} septembre, je dormis à vingt et une heures à force de penser à tout, à Yolande, à ce foutu désarmement, à ma situation de sans rond en poche dans la ville de Guiglo.

Le samedi matin, nous nous trouvâmes à l'arrière-cour de la base MILO-CI pour fumer du joint. Là, nous fîmes l'historique de l'FLGO, de nos souffrances, notre bagarre avec la CRS II à la cathédrale, la mort de Tchonhon, la mort de Jacky, l'irresponsabilité de nos devanciers et notre espoir pour la date du 4 septembre.

Le dimanche, après ma lessive, Adjaro, Requin et moi nous rendîmes chez Maho pour nous rendre compte du verdict concernant la date du 4 septembre ; elle était maintenue. Les éléments avaient le moral haut malgré que le matériel servant à identifier les combattants ne fût pas encore arrivé. Moi, j'étais inquiet ; rendez-vous fut fixé à dix-neuf heures chez Maho.

Je sortis de chez Maho pour aller chez Bizy accompagné de Stéphy où nous mangeâmes. Le RDV de dix-neuf heures ne fut pas respecté, Maho ne reçut personne ; je pariai qu'il n'y aurait rien le 4.

Le lundi 4 septembre, matin je fus réveillé par une grande pluie qui bloqua chacun chez soi, elle s'arrêta à onze heures. Aucune bâche n'avait été dressée sur le site de désarmement. En claire, le désarmement n'avait pas eu lieu et aucune autre date n'avait été fixée. Nous mandatâmes Requin à aller parler avec Maho. Il revint plus de deux heures après. Le découragement se lisait sur son visage ; nous lui demandâmes des comptes.

— Je suis allé attendre dit-il, j'ai tellement duré assis dans son fauteuil que j'ai fini par avoir sommeil ; je vais retourner après.

— Je viendrai avec toi, dis-je, à vingt heures, on ira ensemble.

— Ok !

A vingt heures nous trouvâmes Maho entouré de ses éléments, bavardant. Il nous salua et continua de parler. Au fait, il parlait de Marie-Claire et de ses amis avec qui il était allé à Abidjan.

— Ceux qui sont allés à Abidjan-là ont reçu deux millions, dit Requin, et le jour de ton invasion, ils ont reçu 1 million de Goué.¹

— Goué ne peut pas sortir un million de sa poche, dit Maho, ils lui ont donné, c'est un groupe alors ! A cause de ce que j'ai vécu à Abidjan, quand vous êtes arrivés, j'ai mobilisé toute la ville contre vous, tous vos faits et gestes étaient suivis. Comment je sais que vous cherchiez des armes pour passer au désarmement ? Mais toi Requin, tu m'as convaincu que ce n'est pas tout le groupe qui a agi contre moi. Je t'ai vu à plusieurs reprises venir me voir. Je faisais exprès pour ne pas te recevoir, mais tu n'as pas désespéré, et ça, ça m'a convaincu. Je t'introduirai dans le bureau, seulement pour ta sagesse.

— Je suis flatté, mon général, apprécia Requin.

— Ne sois pas flatté ! Conseilla Maho, on est payé pour ce qu'on fait.

1 Goué était fonctionnaire au PNDDR.

Amoureux des histoires, Maho nous fit son parcours jusqu'à son accession à la tête de ce grand groupe d'auto-défense qui est le FLGO.

— Et puis je vais te dire aujourd'hui comment j'ai pu mettre la confusion entre eux à l'hôtel Kotibet pour sortir de l'établissement.

Tellement intéressé par cet éclaircissement, je m'approchai pour bien savoir comment Maho nous a laissés à l'hôtel Kotibet de la SIDIÉCI.

— Quand ma voiture a garé devant l'hôtel, commença-t-il, ils se sont regroupés autour de moi, très énervés. D'autres tiraient mon boubou, je leur ai donc dit d'entrer à l'hôtel pour discuter. Ils ont mis des éléments pour nous suivre mes gardes du corps et moi. Quand nous avons atteint le couloir obscur qui mène à l'escalier du bar, j'ai pris la main d'un de mes gardes de corps et nous nous sommes trouvés dans ma chambre. Là, j'ai porté le reste de mes gris-gris et nous sommes sortis. Je les ai écartés de mon passage, trop occupés à se disputer avec le gros bras de l'hôtel. C'est comme ça que je suis sorti de leurs griffes.

Je ne croyais pas ce que j'entendais, Maho avait donc vraiment disparu. Vraiment un chef reste un chef. Requin même ne put placer un autre mot, il était tout aussi étonné que moi.

— J'ai aussi décidé que ça s'arrête! continue le chef, cette histoire de FLGO d'Abidjan, le FLGO est un, donc on va arrêter cette affaire de FLGO d'Abidjan là! Marie-Claire, il tourne là-bas en train de comploter avec des gens contre moi. Mais ce qui est marrant, ces mêmes gens-là viennent m'informer. Malgré tout ça, quand il vient me voir, je lui donne de l'argent. Vous êtes tous mes éléments et mes enfants, j'ai toutes vos listes, je sais pourquoi j'ai parlé d'une liste de deux cents personnes.

Ça, ça n'a pas été expliqué, ce qui est sûr, Maho va aller se coucher avec le cœur libre, réconcilié avec lui-même.

Le lendemain, avant que je prenne l'initiative de le chercher, Requin avait envoyé un jeune dire à ses gars qu'il rentrait à Abidjan pour une affaire au premier bataillon. Après renseignement, je reçu l'info qu'il partait prendre un jeton, pas plus.

A vingt heures, le journal télévisé nous informa de la démission du 1^{er} ministre et la dissolution de son gouvernement. C'était la désolation totale; et le désarmement qu'on avait entamé? C'est pour quand encore?

Ce soir-là je ne remarquai pas trop d'éléments dehors, tous étaient rentrés dormir. L'argent manquait, Guiglo montrait maintenant son vrai visage, ce visage de plus chaud, d'ennui, de galère. Tu n'exerces rien, tu n'as rien, même pour attraper cent francs, c'est un marathon.

Pour éviter de trop tourner, je fis un saut au PC, trouver des amis qui travaillent à l'ordinaire avec les militaires. Là, mes amis me servirent du spaghetti et du pain que je mangeai avec Dhôlô. Nous nous arrê tâmes sous le manguier devant le PC pour causer avec des amis. Mon regard tomba sur un jeune, le sien aussi tomba sur moi, je n'eus pas le temps de réfléchir, il s'écria :

— Toi ? !

— Moi, répondis-je.

Il s'approcha de moi, joyeux et nous nous serrâmes dans les bras.

— C'est ... Digbo Foua non ? Garvey ? ! demanda-t-il.

— Toi, c'est ...

— Orsot ! ! Kokola Orsot Narcisse ! MC Papotaire¹ !

— Ouais ! Je te vois maintenant ! m'écriai-je.

— Mais, tu fais quoi ici ? ! me demanda Orsot.

— Je suis un combattant, on est là par rapport au désarmement !

— Ha, oui ! Moi je suis à la brigade là !

— Tu es gendarme ! Ah oui, quelqu'un m'avait dit ça, mais tu fais quoi au poste ici ?

— J'étais venu voir le commandant, je rentre maintenant.

— Ah ! nous-mêmes, on s'apprêtait à partir.

Quand je pris la route avec Orsot, le « capitaine » me suivit. Arrivés au carrefour du marché, je présentai mon ami à Orsot.

— Orsot ! Lui c'est Dogbo Gérard, le Capitaine Dolpik, c'est mon frère d'arme. Capi, c'est Orsot Narcisse, c'était mon ami de classe, on a fait la quatrième ensemble, au Collège Moderne d'Adjamé, c'est mon môgô !

Les deux amis se saluèrent et nous continuâmes à marcher.

— Garvey ! soupira Orsot.

— Ouais ! répondis-je, Orsot

Il s'adressa à Gérard.

— Garvey ! Garvey c'était un papotaire ! Toute la cla ...

— Laisse ça Orsot ! dis-je doucement, c'est toi le papotaire, la preuve est là, ou bien ? Tu es golf ! Ah ! j'oubliais, arrivé paie, c'est comme ça à Guiglo.

Orsot sourit, mit sa main en poche, en sortit un billet de mille francs qu'il me donna.

— Ouais, merci !

— Laisse ça ! On va aller, tu vas connaître où je suis. Là tu pourras venir me voir !

— Ouais, c'est vrai !

A la gendarmerie, Orsot habitait dans un trois pièces avec un adjudant-chef des FANCI. Il nous servit un plat de spaghetti avec de la viande après nous avoir installés au salon. Orsot me présenta à l'adjudant-chef comme étant son ami depuis le collège. Le sous-officier s'appelait adjudant-chef Bohoussou. Après la nourriture et quelques minutes de causeries, nous prîmes congé de mon ami qui nous laissa devant l'entrée de la brigade. Retournés au marché, je payai un paquet de Supermatch à deux cent cinquante francs et remis trois cents à Dolpik. On a fait gué juste dans les falles.

A la résidence de Maho, je tombai sur un fait que mes amis débattaient.

1 Papotaire : N. quelqu'un qui « connaît papier », qui est bon dans ses études.

Il s'agissait du problème des déchets toxiques déversés dans différents quartiers d'Abidjan. Il paraîtrait que ce produit avait été refusé dans plusieurs pays, mêmes les plus pauvres, mais la Côte d'Ivoire l'avait accepté. Ce produit qui tuait maintenant les gens. Avec ça là, je me demande à quel étage de corruption la Côte d'Ivoire est arrivée. Et puis, ce qui est joli comme miss là, c'est que personne ne se reconnaît dans ce deal. Je laissai mes amis dans leur débat de déchets toxiques et accompagnai Dhôlô chez Bizy où il habitait.

Le vendredi 9 septembre, matin nous reçûmes la visite d'une jeune fille à la base MILOCI. Elle nous était tous inconnue. Nous lui donnâmes place ; elle était accompagnée d'une fille moins âgée.

Après les salutations, nous lui demandâmes les nouvelles.

— Ya rien de grave, commença-t-elle, je suis venue vous inviter le dimanche à l'église.

— C'est quelle église ça ? demanda un élément.

— Mission Internationale la Grande Moisson, dit-elle, c'est juste à côté de la gare UTB.

— Mais c'est à côté de nous ! Après le goudron là non ?

— Oui, je veux que vous veniez le dimanche, si vous tous pouvez venir, ça va me faire plaisir.

— Ma petite, dit un élément, tu n'as pas peur de venir chez les MILOCI, tu ne nous connais pas ?

— Je vous connais ! C'est pourquoi je suis venue, venez dimanche !

— Ma petite, dit Débase, tu es courageuse, on sera tous là le dimanche.

— Merci et que Dieu vous bénisse !!!

— Amen !!!

Elle se leva avec sa sœur et partit, quelqu'un referma le portail.

Compagnon, de l'arrivée de la jeune fille jusqu'à son départ, en passant par l'invitation, nous fumions le joint ; sérieuses âmes hein ! N'est-ce pas ? Franchement, l'élément avait raison quand il avait demandé à la fille si elle n'avait pas peur de rentrer à la base MILOCI. Les éléments du MILOCI étaient les plus craints malgré que c'était un jeune mouvement, on les accusait de tout, vol, viol tout.

Le samedi matin, elle repassa à la base pour avoir notre confirmation ; elle l'eut. Le dimanche, il y avait près de quinze éléments dans l'église, le pasteur prit la parole en ces termes :

— Aujourd'hui, on ne va pas faire trop d'enseignement, quand des âmes reviennent à Dieu, c'est là joie dans le ciel, donc nous allons louer l'éternel des armées parce que nos frères du MILOCI sont là, avec eux, nous allons danser à la gloire du seigneur.

Toute la salle émit un cri de joie et se mit à applaudir. A part la quête qui prit quelques petites minutes, nous dansâmes jusqu'à midi avec quelques intervalles d'enseignement. J'ai donné mon fond à la quête, cent cinquante francs.

Le mardi 17 septembre était le deuxième tour du paiement des combattants. La ville se remplit d'éléments partis gérer le premier jeton, les copines aussi étaient présentes au coût, les maquis avaient augmenté leur décibel. Nous-mêmes qui n'avions rien avons pu empocher quelques billets par la gentillesse de certains amis et boire la bière à notre soif.

Le deuxième tour passé, nous, éléments non-désarmés étions dans l'inquiétude. Est-ce que le désarmement reprendra pour nous ? Surtout qu'on n'a pour le moment pas participé au premier tour ; ce qui poussa les éléments MILOCI à recevoir un officier de l'armée sud-africaine pour lui exposer le problème.

Il leur promit d'appeler le Capitaine Ouassenan pour savoir ce qui se passe pour que le processus ne redémarre pas. Un élément lui demanda pourquoi ce processus ne pouvait pas être accéléré, il lui répondit en ces termes :

— Je suis un inspecteur, quand il y a quelque chose, je rends compte, mais vos chefs aussi ne sont pas clairs. Les Maho, Gammy, Octave, tous ceux-là, ils sont pas clairs, ils ont quelque chose à voir dans ce blocage. L'officier nous entretint quelques minutes et partit, écoute maintenant les commentaires de chacun !

Le 21, nous reçûmes l'info de la visite de la première dame pour le lendemain 22 septembre, au moins, elle pourrait sciencer en pro.

Le 22 septembre, la place RHB était chargée de bâches. La première dame était présente avec dans sa délégation Hubert Oulaï, Tia Koné, Amani N'Guessan et d'autres. Cette fête avait été organisée par Tiehi Joël et Yahi Octave. Après allocution, la première dame remit deux cent mille francs à chacun des groupes d'auto-défense.

Pour le FLGO, Maho prit cent mille francs pour ses éléments et remit cent mille francs à Nonzi qui était présent pour la circonstance pour nous. Nonzi, égoïste qu'il est, voulut prendre cinquante mille francs sous prétexte qu'il avait loué une voiture, mais il n'alla pas loin dans son idée. Il se résigna sous peine de sortir avion.¹ Nonzi finit par accepter le vingt mille francs que Requin lui donna.

Après avoir libéré Nonzi, Requin me proposa d'acheter un sac de riz de cinquante kilos, quelques litres d'huile et après, si chacun pouvait empocher quelques pièces pour ses cigarettes, ce serait mieux. Je le suivis parce que, combien auraient deux cents personnes au partage de quatre-vingt mille ? Sans tarder, nous allâmes acheter un sac de riz et cinq litres d'huile. Requin me remit deux mille francs sans oublier les autres « gangas » ; les plus petits devaient se contenter du sac de riz.

De retour à la base, je fus informé que le gouvernement avait convoqué une réunion des combattants prévue pour le mercredi 27 septembre, je pensai directement à la régularisation de notre situation, peut-être une

1 Sortir avion : N. ne rien avoir dans un partage (« gué »).

date précise de la reprise du désarmement.

Le 27 matin, je ne vis pas Maho, j'étais heureux de penser qu'il s'était rendu à la réunion, et cela me remonta le moral. Mais à dix-sept heures je reçu l'info que le général n'avait bougé nulle part, ce qui avait fait avorter la réunion puisqu'il y était absent ; le découragement me prit.

A dix-neuf heures, revenant de la balade, je remarquai un attroupement des éléments chez Maho. Maho, au milieu de ses éléments, donnait un justificatif sur son absence à la réunion, mais il n'était pas convaincant, ce qui poussa Gnamien Ziké, un élément MILOCI à lui crier dessus :

— Vous ne nous convainquez pas ! Vous avez fui le combat, tout le monde était présent, sauf vous, ils ont été obligés de reporter à une date ultérieure. Vous nous prenez pour votre marchandise, vous ne faites rien pour nous aider, seulement vous faire de l'argent sur notre dos !

Certains amis lui demandaient de se calmer, d'autres l'encourageaient à parler. Enervé, je ne sais contre qui, je me retirai de la foule pour aller m'arrêter sous un hangar où d'autres éléments étaient assis. En colère, un élément de Maho se mit à bourdonner en ces termes :

— Voyez si on aura des échos du gouverneur ! Ceux-là, ils ont ces médicaments pour calmer les esprits des gens, si on ne prend pas une décision, on va rester là.

— Quelle décision toi tu vois ? lui demanda un autre.

— On va paralyser la ville !

Quand je levai la tête pour regarder le type qui avait proposé cette option, je ne vis rien d'autre qu'un simple bavard, quelqu'un qui serait absent si on mettait son idée en pratique. Je sortis de le hangar pour me rendre à la base MILOCI où je trouvai mes amis parlant du comportement irresponsable de Maho ; l'idée de se soulever n'était pas exclue. Je rentrai me coucher directement tellement découragé.

Le 29 matin, à sept heures, Requin nous convoqua pour nous informer de ce qui lui avait été dit la veille par des gars de Toulépleu.

— Les gars, eux tous parlent de se soulever, mais personne ne veut faire le premier pas, ils veulent que ce soit nous, les gars d'Abidjan.

— Gros Requin ! dit un élément, nous qui restons à désarmer sommes plus nombreux que ceux qui sont déjà payés, et puis tu connais notre problème avec Maho, ya pas un mois qu'on s'est réconciliés, ne nous faisons pas remarquer ! S'ils te croisent encore, dis leur qu'on les soutient, que s'ils commencent, on va s'ajouter à eux, mais, nous, commencer, c'est pas affaire.

Comme c'était chez Requin qu'on avait choisi pour garder le sac de riz, c'est là aussi qu'il avait été décidé qu'on prépare. Ainsi donc, les cuisiniers choisis, ils nous préparaient le riz que nous mangeâmes avant de nous séparer.

A quinze heures j'étais devant le portail de la base MILOCI, un élément me croisa, joyeux.

— Apôtôbly!! me lança-t-il.

Je ne connaissais pas ce mot, mais je sentais qu'il se passait quelque chose de pas catholique dans la base. Quand je voulus entrer dans ma chambre, un élément m'appela et me demanda des préservatifs.

— C'est pourquoi? lui demandai-je.

— Apôtôbly au kagnaphar!¹ répondit-il.

— C'est quoi ça?

— Va au kagnaphar, tu vas voir!

Je me dirigeai à l'arrière-cour où je trouvai des éléments devant la prison de la base, criant, encourageant :

— Mono Canard, vas-y! criaient-ils.

Quand je m'approchai de la prison, je trouvais mes amis autour d'une fille qui se faisait sauter par Armel alias Mono Canard. Couché sur la fille, les amis continuaient de l'encourager :

— Mono Canard, vas-y, Mono Canard!

J'assistais à la scène, étonné et content en même temps. Glou Zoinin Armel près de l'orgasme, cria à ses amis :

— Les gars! Je ne peux plus, je vais ...

Il resta un moment plaqué sur la fille, les fesses endurcies, puis se retira de la fille, tout en sueur, retira sa capote et sortit. A peine s'était-il retiré qu'un élément le remplaça dans les entrailles de la fille, mais il ne dura pas, il jouit après quelques coups de reins.

La trouvant trop salie par le sperme, Sylvain l'emmena à la douche pour lui faire sa toilette lui-même, il la ramena et lui demanda de se coucher, mais elle refusa en disant ceci :

— Vous là! Vous a bêtei hein! Veni in à in!²

Les amis émirent un cri et se mirent à applaudir. La jeune fille se coucha sous la demande de Sylvain qui s'abaissa sur elle et la pénétra. Dommage que personne n'avait une caméra, c'était un vrai train, un sérieux apôtôbly.

Compagnon, je ne peux pas te faire un dessein, mais sache que cette fille à baisé toute la base, même Brico qui était couché dans une chambre avec sa copine est passé prendre sa ration.

Les éléments avaient tellement parlé de se soulever que cela mit la population dans la psychose, surtout le 3 Octobre où une rumeur de marche de protestation avait obligé tous les commerçants à fermer boutique; toute la ville était morte à cause de cette rumeur.

Connaissant les éléments MILOCI qui pouvaient rendre cette rumeur réelle, Maho envoya Akobé qui était leur adjudant de compagnie leur parler. Et comme je résidais dans la base, j'assistai au rassemblement qu'il convoqua.

1 Kagnaphar : (*Langage des combattants*) la prison.

2 « Vous-là, Vous êtes bêtes, venez un à un ».

— Les gars, commença Akobé, le général m'envoie vous parler. Il dit que si on nous désarme tous, que fera-t-il en cas d'une éventuelle attaque ? Surtout que nous approchons du 30 Octobre.

Ses propos finirent par énerver les éléments qui se mirent à se plaindre.

— Qu'il convoque un rassemblement général pour le dire publiquement ! Nous ne sommes pas des chiens de guerre, d'autres vont être payés et puis nous, c'est la guerre on fait ! Il nous prend pour qui ?

La Bile assis près du feu, soufflant le feu pour braiser le gros porc qu'il avait tué la veille, grognait :

— C'est pas lui, il a réussi à faire passer sa famille au désarmement, c'est de nous qu'il va se moquer.

Akobé ne put terminer le rassemblement, tout le monde avait quitté les rangs. De temps à autre, je n'arrivais plus à comprendre les leaders de partis à cause de leurs différentes déclarations. Pendant que certains parlent de désarmement, d'autres parlent de suspension de la constitution, de la mise à l'écart de Gbagbo, de transition etc. ...

A les entendre parler, les écouter, je me demande si c'est pour le pays ou pour leurs propres intérêts. Une constitution ne se suspend pas, quelles sont les fautes du président pour être mis à l'écart ? Il n'a pas demandé la guerre(en ma connaissance) et il ne parle que de désarmement, le vrai moyen d'arrêter de parler de guerre. Tous ces débats en jeu de tennis interminable me tuaient encore plus moralement surtout que je devais appeler Yolande, car elle en avait besoin. Vu son état de grossesse avancée (sept mois), elle avait besoin que je lui parle, car ça la réconforte. Le samedi 14 octobre, de retour de chez Orsot et fatigué, je rentrai dans la chambre d'Akobé pour faire la sieste, et pendant mon sommeil, je fis ce rêve.

Je me trouvais dans un groupe de personnes. Tout d'un coup, nous fûmes surpris par l'apparition de quatre jeunes. Ils étaient armés et tiraient partout. Ils tirèrent d'abord sur des gens écartés de notre groupe, ces gens tombèrent et ils braquèrent leurs armes sur nous. Le premier coup fut tiré en l'air, le second fut tiré sur un gars qui était arrêté devant moi ; nous nous dispersâmes chacun de son côté. Nous nous retrouvâmes au bord d'un grand trou profond. Les jeunes approchèrent et tirèrent, je pris donc la résolution de sauter dans le trou, y compris ceux qui étaient avec moi. Avant de sauter, je dis cette prière : « Protège-moi, seigneur ! ». Je sautai pour m'accrocher à un arbuste. Le petit arbre se plia doucement et je déposai les pieds sur terre. Je me dépêchai pour sortir du trou.

Hors du trou, je remarquai la présence de trois hommes armés. Je courus pour me cacher, quand ils se furent éloignés, je courus pour rentrer dans un quartier que je ne connaissais pas mais qui me semblait familier ; le coin ressemblait au carrefour Académie à Yopougon Niangon Nord. À cet endroit, la rue était déserte, les boutiques avaient fermé, personne dans les rues. Je longeai le goudron par la voie de la cité Lièvre Rouge, je remarquai cinq mauritaniens couchés devant leur boutique, morts. Des coups de

feu se mirent à retentir. Effrayé, je ne sus quelle direction prendre. Je me trouvais avec un type qui n'eut pas le temps de dire au revoir à la fille qui l'accompagnait. Lui aussi ne savait quelle direction prendre, je lui dis ceci :

— Allons par ici !

— Tu as raison, mon gars, allons ! me répondit-il.

Nous courûmes ensemble jusque sur cent mètres et l'homme arrêta un bus puis bavarda un peu avec le receveur qui ouvrit les portes de l'engin. Il monta à l'arrière et je montai au milieu. Il me confia un sac natté pour femmes. Quand il descendit, il oublia le sac avec moi. Je l'appelai, quand il s'arrêta, je descendis du bus, mais au lieu du type, c'est une femme qui vint prendre le sac avec moi. Hors du bus, je réfléchis à la route à prendre pour rentrer chez moi, mais chez moi, c'était où ? Je ne savais pas où j'étais malgré que ça ressemblait à un quartier de Yop. Un homme me regarda et me dit ceci :

— Va comme ça !

L'homme se trouvait à un carrefour, et il montra la droite. Je marchai jusqu'au deuxième carrefour. Le cœur pas net, je rebroussai chemin. À quelques mètres du premier carrefour, je vis un jeune lancer des pierres au bus duquel j'étais descendu. Je fonçai sur lui et tentai de le faucher, quand il se rendit compte. Il s'énerva et me prit aux cols. À ma grande surprise, ils devinrent trois, je me débattis et m'enfuis par la route qu'on m'avait indiquée. Dans ma fuite, je me trouvais à la GESCO, c'est comme ça que je voyais le lieu où je me trouvais. Un terrain accidenté, des habitats sur des falaises et dans des trous, le coin ressemblait au quartier de GESCO.

Je montai dans une cour pour demander à boire. Une femme me servit et je continuai mon chemin. Un petit garçon courut après moi et me dit qu'on m'appelait derrière. Je fis demi-tour et suivis l'enfant. Le lieu où on m'avait appelé était à deux pas de la maison où j'avais demandé de l'eau. On m'offrit des haricots et du riz blanc. Au lieu de manger, je jouais avec un bébé couché sur son matelas devant moi. Je jouais plus avec le bébé au lieu de manger. Tout à coup, quatre jeunes gens apparurent. L'un portait une kalache AKT56, un autre avait une machette bien aiguisée, les deux autres n'avaient rien. Je pus enregistrer ces trois mots du discours du jeune portant la machette quand il passa près de moi ...

— Cette fois-ci !

J'avais tellement peur que j'entendais difficilement. J'entendis une parole dite en gouro de la bouche du jeune qui avait envoyé l'enfant m'appeler. Il parlait avec une fille. Quelques minutes après, des militaires surgirent de je ne sais où et passèrent. Cela me mit un peu en confiance.

Quand je demandai à partir, la fille demanda au jeune de m'accompagner à cause des barrages. Je me mis à pleurer et les remercier en gouro. Les deux jeunes sourirent et l'homme m'accompagna. Arrivés au barrage, le jeune me présenta comme étant l'ami de Bié Touahi Jean-Paul alias Deux Bérêts, un élément FLGO qui est entré au MILOCI. Tous répondirent qu'ils ne

connaissaient pas Deux Bérêts mais mon visage leur disait quelque chose. Empochant ma peur, je leur demandai ce qui se passait, ils me répondirent ceci :

— C'est pour le désarmement, Amadou Tandja doit parler !

Ils me répondirent FAT quand je leur demandai le nom de leur unité ; un groupe de jeunes patriotes recrutés pour la plupart à la GESCO.

Je continuai avec mon guide et vingt mètres devant, je me réveillai, descendis du lit picot et m'agenouillai pour prier, demander à Dieu d'éviter que le processus soit recalé. Du coup, on tue pour le désarmement. Le combattant demande à être désarmé en se signalant par ses meurtres. Quand je réfléchis, je conclus que si ce jeu de tennis ne trouve pas de vainqueur, les supporters finiront par s'en prendre à leurs joueurs. Je veux dire simplement qu'avec ces « faisons ceci », « non, faisons cela », « rentrons là », « non rentrons ici » le pays sera comme cette cité que j'ai vue, déserte, cadavres sur les routes, la peur au plus haut niveau, le chaos en un mot.

La veille du samedi, Requin m'avait confié de croiser le type qui vivait dans l'ancien bataillon Bangladesh basé à Guiglo. Quand je lui demandai pourquoi, il me répondit que le général voulait nous trouver un site où loger les éléments. Cela tapa sur mon moral : quelle histoire de site ? On vient pour le désarmement et on parle de dortoir, c'est que ce désarmement ne sera pas pour maintenant. Pourquoi toute cette lenteur ? Je croisai le gars qui me dit que la maison appartenait à un certain Tito, le grand-frère de Cacao, le directeur conseiller pédagogique du collège Doh Valentin de Guiglo. Comme certains de nos amis dormaient déjà dans l'établissement, je trouvai cool cette idée de croiser Cacao pour qu'il nous cède le local pour mes amis qui dormaient à la belle étoile. Mais moi, je ne pensais plus qu'à rentrer à Abidjan voir Yolande et parler avec sa tante. J'appelai donc Yolande pour lui dire que je m'arrangerais pour être à Abidjan le samedi 21.

Malgré l'appel, j'étais entre deux idées. Rentrer à Abidjan pour grouiller et aider Yolande ou rester à Guiglo pour attendre qu'on annonce la date du désarmement ; mais c'est pour quand, ce désarmement ?

Le samedi fut un fiasco, le cargo en partance d'Abidjan était parti avant six heures, j'appelai Yolande pour lui dire que je ne pourrais pas venir, ce qui l'énerva.

— Si tu veux, faut venir, si tu veux, faut rester là-bas ! Chaque fois, tu dis samedi et tu ne viens pas.

J'essayai de lui expliquer la vie à Guiglo, ce qui la calma et me supplia de venir, un autre samedi fut promis.

Quelque chose de pas clair avait commencé à se passer à Guiglo. Je ne sais pas si je dois dire que ce sont des fous ou espions, mais des personnes à l'allure de fous se faisaient prendre par nous avec des portables satellitaires et armés de couteaux. Nous arrê tâmes plus de cinq « fous » que nous confiâmes à la gendarmerie.

Voyant l'atmosphère dangereuse, je demandai à Akobé de me mettre

dans son équipe de garde puisque j'habitais à sa base, ce qu'il accepta.

Mon repli sur Guiglo pour le désarmement commençait à me ridiculiser auprès de mes beaux-parents. Mon ami Gérard avait reçu l'appel de Marie qui lui disait que j'avais laissé Yolande à Abidjan et personne n'avait de mes nouvelles. Elle lui dit de me demander de venir pour qu'on trouve une solution. Il faut qu'elle parte au village, parce que l'oncle, sans le montrer, n'était pas d'accord pour qu'elle reste chez lui avec son état.

Comme si c'était moi, le Capitaine Dolpik essaya de la convaincre en lui expliquant les réalités que nous vivons à Guiglo. Elle promit d'appeler à vingt heures pour pouvoir parler avec moi. J'avais reçu la commission à seize heures. Gérard et moi restâmes ensemble jusqu'à vingt heures pour attendre l'appel de Marie. Le portable appartenait à Gérard, moi j'avais fait cadeau du mien à Yolande avant de venir à Guiglo. Marie n'appelant pas, j'arrivai chez maman Adja pour qu'elle puisse me donner de l'argent pour appeler Yolande. N'ayant pas d'argent, la vieille me fit appeler à crédit.

Franchement, maman Adja a toujours été prête pour nous, mon ami Aubin et moi. Je me souviens en 2003, voyant notre situation régressant, elle nous avait envoyé chez un marabout du nom de vieux Diaby, il était aveugle. Quand Adja lui exposa notre problème, le vieux lui fit savoir qu'il ne voyait rien de bon pour nous ; pas d'intégration dans l'armée. Le vieux ne voyait rien qui puisse nous mettre dans la joie. Malgré que la vieille lui dise de trouver un moyen pour changer la donne, le vieux lui dit qu'il ne pouvait rien changer. Nous n'aurions pas gain de cause. Je suis en train de me rendre compte que les paroles du vieux se réalisent, mais moi je fonce parce que Diaby n'est pas Dieu.

Quand j'appelai Yolande, elle me fit savoir qu'elle allait bien mais voulait savoir quand je viendrais à Abidjan. Je m'arrangeai à la convaincre tout en lui disant de prendre courage et de tenir le coup.

La nuit, au couché, je me rappelai la note de prise en compte rédigée par le colonel Nanan à HMA. Le lendemain, j'appelai Yolande pour lui demander d'utiliser le papier, elle me répondit qu'elle était déjà allée à l'hôpital, mais elle voulait me voir, c'est ce qui la préoccupait.

A dix-neuf heures, elle appela Gérard pour lui dire que son problème n'était pas l'hôpital mais une maison où elle pourrait rester pour accoucher, car elle se sentait mal à l'aise chez son oncle ; Gérard me fit la commission.

L'après-midi du 28 octobre, j'appelai Yolande et lui demandai de me passer sa tante si elle était à côté. Elle me passa Marie qui se mit à me crier dessus, je lui demandai pardon de m'écouter car c'était à elle que je voulais parler. Elle se tut. J'essayai de lui expliquer la cause de mon absence prolongée, elle prit la parole en ces termes :

— Tu vois, sa maman même voulait qu'elle reste au village, je n'étais pas au courant qu'elle était arrivée. Regarde, l'oncle ne veut pas qu'elle reste chez lui pour accoucher donc, viens ! Si tu as des parents, tu vas la déposer là-bas pour qu'elle puisse accoucher, ou bien, trouve les moyens

pour qu'elle aille au village.

Des parents, lesquels ? Surtout que mon père n'a pas trop réfléchi à nous faire connaître de ses frères. Malgré que j'en connaisse, le courant n'était pas fort entre nous et les moyens me manquaient pour la faire partir dans son village. En somme, avec la situation qui prévalait dans le pays, je ne voulais pas qu'elle aille au nord car elle est de Katiola ; mon ami Gérard me demandait de la dissuader de mon arrivée question de gagner du temps, peut-être que ça calmerait les siens jusqu'au jour de son accouchement, qui sait ?

Je promis donc à Marie que je viendrais lundi. Yolande savait que je ne viendrais pas lundi parce que je lui avais dit que le samedi, Ouassenan viendrait à Guiglo. Quand je finis de parler avec Marie, elle me passa Yolande à qui je parlai du lundi, elle me fit la promesse de ne plus m'appeler si je ne venais pas lundi. Quand je remis le portable au gérant, mon moral descendit à zéro, Gérard me regarda, mit sa main sur mon épaule et me dit :

— Garvey, ce sont des problèmes, et c'est Dieu qui les met devant nous, il les résoudra. Ce n'est pas comme tu as l'argent et tu refuses d'agir, Dieu même sait que tu n'as rien, il résoudra ton problème.

Après le discours de mon pote, mon moral monta un peu. Tu sais, compagnon, quand tu as un problème et que quelqu'un t'assiste, c'est vrai qu'il se tient à tes côtés, mais vous vivez différemment le gbangban. Mon ami m'aidait franchement moralement.

La nuit du samedi 28 octobre était mon troisième jour de garde. J'étais avec Akobé Georges, l'Adjudant de compagnie du MILOCI, avec Cobra IV, son adjoint, et Jaurès, nous étions quatre personnes.

Avant de monter, le chef Akobé avait convoqué un rassemblement nous informant que Maho avait demandé que toutes les unités sans distinction se réunissent pour un pas-gym à partir de cinq heures trente ; nous devons montrer à tout le monde que nous sommes là. Pensant, je me posai la question suivante :

— Qu'est-ce que ça signifie, nous sommes là, prêts à faire reculer les éventuels agresseurs de notre pays. Ou nous sommes encore en armes et ne sommes pas encore désarmés. Désormais, cette phrase de « nous sommes là » me tournait dans la tête. Je préférerais attendre demain ; « nous sommes là » aura une signification.

A la fin du rassemblement, je pris fonction avec Jaurès, un garçon de dix-neuf ans avec un visage et une forme qui ne pouvaient pas faire peur à une souris. Jaurès, assis dans sa chaise, prenait son temps à appeler les passants. Au lieu de contrôler leurs pièces, il leur demandait de l'argent.

Pour ne pas le frustrer, je lui demandai d'attendre à partir de vingt-trois heures pour le rackettage. Avant de lui dire ceci, il avait empoché cent francs, je lui demandai de m'acheter une tournée de koutoukou de cinquante francs qu'il devra mettre dans un sachet plastique. Il s'exécuta

et m'apporta mon sachet d'alcool africain. Je remarquai que l'enfant avait aussi bu, tellement il crachait.

Orsot était passé me voir parce que je lui avais dit que je montais la garde aujourd'hui. Akobé le présenta à Cobra IV. Nous causâmes un peu. Orsot revenait de la frontière du Liberia. Il nous fit savoir que les camps manquaient d'armes, un manque crucial de tenues de rechanges à part les RPG, les AK. Ils disent qu'ils ont acheté des armes, mais on ne sait pas s'ils les gardent dans leurs chambres ou bien ils essaient de nous dissuader.

Nous avons continué le débat sur le désarmement et après Amy et moi accompagnâmes Orsot, en laissant Akobé et Séry sur le goudron pour aller assister à un show qui avait lieu à la mairie. Pour finir, Orsot nous recommanda jusqu'à la gare CTD et Amy et moi retournâmes à la base.

Cobra IV m'attendait. Quand j'arrivai, il se leva de la chaise pour me donner la place. Au téléphone, Akobé avait été appelé par quelqu'un qui demandait de le rejoindre au MINI-shop. Il se fit accompagner par Séry Domince, son chef de service, pour s'excuser par rapport à son absence prolongée. Chef Akobé offrit à Jaurès et moi une tournée de koutoukou cent francs. Jaurès somnolant, je lui demandai de marcher un peu, question de combattre le sommeil. Il se leva et se dirigea vers le carrefour de la gare CTD, je me trouvai sur la garde avec Akobé et Amy.

Aux environs de minuit, nous reçûmes une jeune fille d'au moins 24 ans, elle devait s'appeler Sally. Elle était venue porter plainte contre le frère de son mari qui lui avait porté main à cause d'un DVD et voulait que nous allions chez le jeune. L'heure était avancée et la jeune fille habitait au Tapis Noir, un quartier éloigné de notre base. Akobé nous suggéra le problème et demanda notre avis. Je demandai à la fille si elle n'aurait pas de problème si elle rentrait à la maison. Elle me répondit qu'elle n'aurait pas de problème. Je lui demandai de revenir le lendemain. Ce fut décidé ainsi, Akobé décida de l'accompagner.

Quand ils prirent le chemin, je demandai à Amy de s'efforcer à tirer quelque chose de la jeune fille car Sally était belle et dioula, je l'ai vue en espionne.

Elle pouvait être d'une autre ethnie, mais un bon nombre de filles ont été découvertes et exécutées par les éléments MILOCI quand ils étaient à Zêho, à Bangolo. Moi, c'est mon problème qui est là. Quand je suis de garde, je garde toutes les mesures nécessaires de sécurité. Je m'efforce de ne rien minimiser. Amy ne put rien tirer de la fille, Akobé était beaucoup causant, il semblait joyeux en compagnie de la fille.

Une trentaine de minutes après, je vis Akobé revenir avec la fille et Amy. Akobé lui donna place dans une de nos chaises de garde et me dit ceci :

— Il fait trop nuit, Tapis Noir est très loin, elle va dormir ici pour rentrer demain.

— C'est mieux ! dis-je

— Mais, elle va rentrer dormir ! Trancha Amy, remarquant le comporte-

ment de l'adjudant de compagnie.

Akobé répliqua.

— Non, après elle va rentrer se coucher.

Il demanda à la fille si elle n'avait pas froid, elle lui répondit que ça allait. Malgré qu'Amy la taquinait pour la faire parler, Saly restait silencieuse, mais souriait de temps à autre. Akobé se leva, prit la fille par la main et entra dans le Bateau ; Amy jeta un regard sur moi.

— On est commandos hein ! Ya plusieurs façons de prendre un pv, dis-je pour nous brancher sur un autre débat au lieu de penser qu'Akobé s'en allait baiser.

Séry n'était pas de service, mais il n'avait pas sommeil, il nous assistait en même temps. Il se leva un moment pour marcher, Cobra IV vint nous rejoindre.

— Akobé est rentré avec go là ? demanda-t-il.

Je répondis oui de la tête.

— Hum ! Un adjudant de compagnie, continua-t-il, c'est mauvais ça !

Cobra IV me faisait rire, il ne se trouvait pas à la place d'Akobé ; on se connaît. Quelques minutes plus tard, Craquement 14 et un ami vinrent me dire ceci :

— Garvey ! Ya un de vos éléments que les gars de Maho ont pris, ils l'ont blessé, ils disent qu'il a chambré¹ contre eux.

— C'est Jaurès ! m'écriai-je, Cobra ! Cobra ! Appelle Akobé ! Jaurès est blessé !

Je le remuai pour le sortir de son sommeil, il se réveilla et d'une voix beurre me demanda d'appeler Akobé. Je m'exécutai et fis signe à Akobé. Il sortit en débardeur, bas treillis et une paire de tapettes.

— Garvey ! Attend-nous ici ! Cobra, allons ! dit Akobé, pressé.

Ils prirent la direction de chez Maho. Quelques temps après, les voix devenaient fortes malgré la distance entre chez Maho et la base MILOCI. La nuit était calme, donc le moindre son allait loin ; il était trois heures du matin.

Je décidai de me rendre sur les lieux vu le bruit qui montait. À mon arrivée, la phrase que j'entendis fut : « mais ils ont mal agi ! ». Je retrouvai Akobé et Cobra IV, les autres nous avaient rejoints.

— Les gars, retournez à la base ! Maho est au courant, il ne va pas tarder à arriver, dit Akobé.

Sans discuter, nous repliâmes. Sur le chemin, nous attendîmes deux coups de kalache qui furent suivis par plusieurs autres tirs.

— Eh ! C'est branché ! dit un élément repliant avec moi, c'est le programme de Maho-là !

— Le pas-gym-là ? demandai-je

— Ouais !

1 Chambrer : (*langage militaire*) s'apprêter à tirer.

C'était un vrai tonnerre de tirs, ça m'a fait penser à l'attaque des camps d'Akouédo. Les tirs ont fait plus de deux minutes avant de s'arrêter, ce qui attira l'attention de tout le monde : la population, les autorités militaires et civiles. Le commandant de la compagnie de la gendarmerie et le commandant du PC de Guiglo étaient arrivés avec une équipe. Ils ne purent se prononcer parce qu'à leur arrivée, ils trouvèrent Maho en train de gronder ses éléments ; ils retournèrent après qu'il leur ait expliqué la situation.

Jaurès avait déjà été conduit à l'hôpital. Cet incident avait rapproché les éléments de Maho et ceux du MILOCI. Les éléments de Maho se plaignaient du comportement de leurs collègues qui avaient agi contre Jaurès. Ce justificatif nous envoya dans un bistro où au lever du soleil personne n'eut le temps de dire au revoir à son frère d'armes. Le fait même d'être resté éveillé jusqu'au matin m'avait déjà épuisé. Avec l'alcool ajouté, je ne pouvais que chercher un bon repos, et c'est ce que je fis.

A mon retour de chez Orsot à dix-neuf heures, je trouvai le Général Maho entretenant une foule au parlement situé à une quinzaine de mètres de chez lui. Il parlait en ces termes :

— Le RHDP est interdit de vie et de fonction dans le Moyen Cavally, aucun meeting de ce mouvement doit se faire, sinon, on vient, on tire hein !

C'était un tonnerre d'applaudissements. J'avais pris le discours en marche, il avait aussi parlé de Blé Guirao qui avait dit ceci : « Si nos parents meurent à l'Ouest, c'est dû à l'incompétence du pouvoir Gbagbo ».

Il avait continué pour dire qu'il avait appelé Blé Guirao au téléphone pour lui demander si ce qu'il venait de dire sonnait bien à ses oreilles, lui qui est fils de l'Ouest. Il avait nié en disant que ce n'était pas ce qu'il voulait dire. Il finit son discours par un appel à la vigilance, sans toutefois oublier mentionner le phénomène des fous-espions.

Je n'étais pas trop d'accord avec ce discours du chef. Pourquoi interdire un mouvement politique de tenir un meeting ? N'est-ce pas pour la paix ? Pourquoi téléphoner à un type qui circule des informations honteuses alors qu'on sait qu'en politique, l'un doit gêner l'autre pour avancer ?

Maho est un politicien avant d'être chef de guerre. Il est toujours le 4^{ème} adjoint au maire de Guiglo, donc, en tant que politicien, ce genre de propos ne doit pas sortir de sa bouche. Tout le monde veut aller à la paix, donc, à bas les interdictions et les exclusions.

Quand Maho finit son discours, la séance se leva. On était le 29 octobre et un rassemblement était prévu pour le 30 à la place FHB ; dit rassemblement de la résistance.

Le 30 Octobre, je brillai de mon absence. La date du 31 me préoccupait ; je me demandais ce qui se passerait ce jour-là. Gbagbo perdrait-il ses pouvoirs ? Quel visage aurait la Côte d'Ivoire ? Toutes ces questions trottaient dans ma tête.

Depuis le 27 octobre, les « désarmés » avaient commencé à venir à Guiglo, les jours de leur retrait approchaient parce qu'ils devaient être

payés à partir du 28 octobre jusqu'au 1^{er} novembre. A la grande surprise de tous, le jour fut rejeté au 6 novembre. La base se chargea, tous les éléments étaient présents, démobilisés comme non-démobilisés.

Tout le monde l'avait à peu près remarqué. Le désarmement interrompu avait créé un courant de division entre les frères d'armes. Nous qui vivions dans la galère et dans l'espoir et ceux qui venaient retirer leur argent. Il y avait aigreur, surtout qu'ils ont pris les premiers et deuxièmes tours sans donner un rond à leurs amis. Ils ne causaient plus du désarmement, mais parlaient plutôt de la date de leur paie : « C'est quelle affaire de 6 encore ? Ils n'ont qu'à donner jetons de l'homme, nous on veut pas durer avec les poisseux-la¹ ! » ; ils nous avaient donné un nouveau nom.

Le lundi 3 novembre était mon deuxième jour de garde. Ce jour-là, j'étais très enragé ; mes poches étaient vides et je voulais les remplir. Regarde, compagnon ! Quand tu demandes quelque chose à Dieu, il te donne quelle que soit la manière. C'était une garde de jour et j'étais très nerveux. Tous ceux qui passaient même à plusieurs mètres de la base se faisaient interpellés. Un passant interpellé me plut par son comportement. Il jouait les sourds quand je l'interpelai. Je me levai et allai le prendre sur plus de dix mètres. Quand je l'arrêtai, je lui donnai une gifle pour le dissuader que je pouvais lui donner plus qu'une gifle, mis ma main dans sa ceinture et le fis entrer dans la base. Dans la base, je le collai à la clôture et me mis à le palper. Je pris son porte-monnaie, sortit ses pièces et me mis à les contrôler. Il était en règle, mais le billet de cinq mille francs que je trouvai périma toutes ses pièces administratives.

— Toi, tes papiers sont périmés, dis-je, et puis on t'appelle, tu joues les moutons, tu vas rester ici.

Je criai aux éléments autour de moi de l'accompagner au kagnaphar. Akobé qui savait ce qui se passait, plaida pour que je le libère. Je remis les papiers du type puis son porte-monnaie qu'il se mit à fouiller puis m'appela.

— Chef ! Y avait mon arg ...

Sa phrase fut interrompue par une sérieuse gifle de mon second accompagnée de poussettes dans son dos.

— Sors ici ! dit-il, depuis quand tu as vu un étranger avec papier en règle ? Dehors ! Ou bien, je te mets en prison !

Le type ne se fit pas prier deux fois, il sortit de la base en courant, la main gauche sur la joue.

Après partage avec mon second, Séry Domince, Séry Débase et Akobé qui était chef de poste, je me sentis en forme pour appeler Yolande, car il le fallait. Un jour auparavant, j'avais causé avec son grand-frère, Serge, un type cool, au moins au téléphone car je ne le connaissais pas physiquement.

Serge m'expliqua qu'il fallait que Yolande allât au village auprès des pa-

1 Les démobilisés trouvaient ceux qui n'étaient pas encore été démobilisés, poisseux : s'ils restaient trop en leur compagnie, ils seraient « contaminés » et ne recevraient pas le reste de leur argent.

rents pour qu'on puisse s'occuper d'elle ; que lui-même ne travaille pas et tout et tout, donc c'était mieux qu'elle aille au village.

A part lui avoir expliqué la situation à Guiglo, je ne savais quoi lui dire. Je pensais à Katiola, et la note du colonel Nanan. Katiola est derrière Bouaké, la ville des rebelles. Et si la guerre éclatait ? Katiola aussi pourrait avoir des répercussions, et je pensais aussi à l'HMA où le colonel Nanan avait écrit une note de prise en charge en maternité. Donc là aussi, je me suis dit que si c'est parce qu'il ne travaille pas que Yolande doit aller au village, on pourrait essayer la note du colonel major. Je m'efforçai après son explication à lui demander de me passer Yolande à qui je promis d'appeler demain à vingt heures.

Quand je raccrochai, ça faisait six cents. J'avais quatre cents que j'avais demandés à mon ami Orsot, je fus obligé de brancher le gérant dans un discours de « je viens après ».

Je devais voir Orsot forcément parce que sa mission était achevée par rapport à ses deux mois de boulot. Il devait retourner à Abidjan pour rendre compte de sa mission. Je le trouvai à la brigade de la gendarmerie avec un adjudant-chef major du Fumaco, monsieur Diomandé Mamadou. Avec ce type, tu ne t'ennuis jamais, il a toujours une histoire qui va te tordre de rire ; au Fumaco, on l'appelle Le Balaise !

Kokora Orsot Narcisse et moi avons fait la classe de 4^e au collège moderne d'Adjamé CMA, en 4^e 8.

Il était calme, attentif, ne fumait ni ne buvait, bon en classe, on l'appelait MC Papotaire ; le surnom lui allait bien.

Moi, j'étais tout temps absent. Si par coup de chance, je suis en classe qu'il y a une interrogation ou un devoir, je prenais mes points. Sinon, j'étais toujours absent avec mon ami Kouamé Bohoussou Didier, dit Bruco ; son père était superviseur à GOMPCI, une société de distribution de produits pharmaceutiques, et sa mère était sage-femme au CHU de Cocody.

Je n'étais pas avec Didier parce que ses parents étaient aisés et qu'il était toujours en forme ; mon argent de poche était consistant. Mon père, pauvre ouvrier, pouvait me donner mille francs à mille cinq cents francs par jour et j'avais une carte hebdomadaire de bus. Nos génies marchaient ensemble. Il était taquin, se défendant bien en math et en physique ; moi je gérais les matières littéraires, les sciences naturelles, à part les matières d'histoire-géo dont le professeur ne m'a pas donné le temps d'aimer tellement il a fait de moi son ennemi. Laisse ça, compagnon, c'est une longue histoire avec monsieur Koné.

Vers le dernier trimestre, remarquant nos erreurs, nous voulûmes nous rattraper, mais c'était déjà tard. Je fus exclu avec mon pote. Mon vieux n'avait plus les moyens de payer mes cours malgré je voulais me racheter car je sais que je suis un bon élève. L'année scolaire 94-95 passa sans moi comme les autres années scolaires jusqu'aujourd'hui. Quant à mon ami, ses parents l'inscrivirent l'année suivante au Collège moderne du Plateau.

Fils de pauvre, aie pitié de tes parents ! Car ton assiduité à l'école enlèvera la honte sur eux ! En bon entendeur, bonjour !

Quand j'appris qu'Orsot était devenu gendarme, cela ne m'étonna pas. Son comportement était contraire au mien. Si je regrette aujourd'hui mon comportement, il doit se réjouir du sien ; il a mis le conseil de ses parents en pratique et ça l'a sauvé.

Quand lui et moi nous sommes croisés à Guiglo, malgré la chaleur, je me sentais déçu de moi, je regrettais de m'être laissé aller dans l'amusement. Depuis l'arrivée de mon ami, soyons clairs envers nous-mêmes, ma galère s'était atténuée. Je mangeais à la gendarmerie, chaque fois que j'avais besoin d'argent que je lui en parlais, il n'hésitait pas. J'étais mal à l'aise mais j'avais le dos au mur et Orsot n'était pas n'importe quel ami. Donc, dire au moins au revoir à mon ami et bonne continuation ne devraient pas manquer de ma part.

Quand j'arrivai, il me servit à manger. Avant que je ne me mette à manger, il me dit qu'il avait un T-shirt pour moi ; il entra dans sa chambre. De retour de sa chambre, il vint avec un tricot blanc avec la photo de son petit frère décédé, lui aussi gendarme ; une semaine auparavant, il m'avait donné un jeans LEVIS 501.

Avant de se rendre au PC, il me dit au revoir et sortit avec celui qui devait le remplacer, un sergent-chef des FANCI, grand de taille, en forme et jeune ; il s'appelait le sergent-chef Zakehi.

Après les présentations, le sergent-chef me dit ceci :

— Ne crois pas que je vais te laisser, tu es l'ami de mon gars, donc le courant reste branché.

Je souris et continuai de manger. Après le riz, je rentrai à ma base.

Le samedi 4 novembre, j'appelai Yolande pour lui dire d'utiliser la note du colonel et se faire traiter à l'hôpital militaire. Elle me demanda d'en parler avec son frère, je promis d'appeler à vingt heures.

Je fis la monnaie des mille francs que j'avais et fourrai une pièce de cinq cents au fond de mon porte-monnaie.

A vingt heures, je n'eus pas le temps d'utiliser mes cinq cents francs, j'avais eu de l'argent après ma pièce de cinq cents francs. J'appelai ma copine, mais c'est son frère qui décrocha. Je lui expliquai qu'il y avait une note qui la prenait en charge à l'hôpital militaire, son frère s'écria :

— Ah ! Elle avait un truc comme ça ? s'étonne-t-il. Donc le lundi, j'irai voir là-bas. Si c'est positif, elle pourra rester ici.

Je lui demandai de me passer Yolande. Je la suppliai de m'excuser par rapport à mon absence ; moi-même, je mourais d'envie de la voir. Elle ne me répondit rien jusqu'à ce que je lui dise au revoir.

A la date du 6 novembre, les « désarmés » partirent à leur rendez-vous mais à Duékoué, ils furent gazés ; d'autres marchèrent jusqu'à Guiglo. J'avais prévenu mon ami Gérard que même le 10, on ne paierait pas, parce qu'en ce moment, le PR ne peut pas être en train de recevoir les gens et le

désarmement va se faire ; il faut qu'il finisse son tour de concertation.

Assis dans le Bateau, un élément du nom de Gnamien Ziké fit son entrée énervé.

— Ça, c'est quelle affaire ça la ? ! Ils vont donner jeton des gars, nous on va voir notre position, eux aussi, on les daba¹ !

— Les grands là refusent que la guerre finisse, dit Gérard.

— C'est vrai, dit Ziké, un jour on était dans le bureau du gouverneur et puis il nous que si cette guerre-là finit, une autre déclenchera, et que ce serait mieux que nous les combattants rentrions chez nous.

Que nous rentrions chez nous, nous qui avons tout perdu : notre boulot d'antan, notre dignité à cause de cette guerre que nous n'avons pas provoquée, notre dignité parce que nous étions devenus presque des mendiants. Mon ami La Bile disait : « Laissons notre dignité derrière le lac N'Zo et rentrons à Guiglo avec honneur ; au retour, on rassemble tout et on rentre à Abidjan ! ». Compagnon, lui seul savait ce qu'il voulait dire au juste.

Le Mardi 7, Yolande appela Gérard pour lui demander de me dire que son frère était allé à HMA ce matin pour vérifier la note du colonel. Et voulait que je l'appelle à vingt heures.

A vingt heures quand je l'appelai, ma copine me dit que je devais payer la moitié et l'hôpital s'occuperait du reste. Quand je lui demandai quelle moitié dont elle parlait, elle ne me répondit pas. Je finis par poser la question suivante :

— Donc, on ne te prend pas en charge ?

Elle me répondit qu'elle ne savait pas puisqu'elle n'avait pas parlé avec Serge. Je lui dis au revoir et attendis le lendemain pour causer avec son frère. Je l'appelai à vingt heures. Ayant eu Serge au phone, il dit ceci :

— Je suis allé avec la note, on m'a dit qu'elle pouvait recevoir des soins jusqu'au neuvième mois, mais à l'accouchement, on devait payer un montant. Et l'oncle Nablé est arrivé, il a dit que peu importait que Yolande accouche à Abidjan ou au village, mais toi, qu'est-ce que tu dis ? Ton avis ?

Je restai quelques secondes muet et dis ceci à Serge :

— Sergio, je vais t'appeler demain, je suis à court de jetons.

C'est sur ces mots que nous nous quittâmes. Mon avis, je ne savais pas si je devais dire non pour le village ou oui pour Abidjan parce qu'une question viendrait, mais quelle question ?

A force de réfléchir, je ne trouvai pas d'idée. Je m'abstins donc d'appeler Serge ; j'avais peur de me prononcer sans trop réfléchir.

Le vendredi 10 novembre, je me décidai à appeler Yolande, mais je préférerai attendre à 20h pour le faire.

Franchement, je voulais rentrer à Abidjan, mais quand je regardai ma position de fauché, je sentais que c'était pour me honnir. Aller trouver sa copine, enceinte et vivant chez ses parents, sans un rond en poche ; cette

1 Daba : N. frapper.

pensée ma rendait faible contre toute décision d'aller à Abidjan. C'est vrai que les parents de Yolande sont sympas, mais, moi aussi un homme, j'ai ma dignité. J'avais peur d'entrer à Abidjan les poches vides ; quelqu'un doit venir au monde !

A la base MILOCI où je logeais, j'ai exposé le problème. Tous les amis me disaient que ce serait honteux et même très, si je partais à Abidjan les poches vides, que ma copine n'était pas chez des inconnues, mais chez ses parents. Ce que j'avais à faire était de prier Dieu pour que le désarmement reprenne le plus tôt possible, car Yolande accouchait en décembre.

Depuis le départ d'Orsot, je mangeais fréquemment à la base MILOCI. Maho avait distribué des sacs de riz au MILOCI et au FLGO d'Abidjan qui est mon unité. Il avait donné dix sacs pour chaque unité, et comme j'habitais à la base MILOCI, je me servais là-bas,

Nous d'Abidjan n'avons pas de base. Les éléments étaient éparpillés dans la ville et se rassemblaient chez le tuteur de Requin où ses filles préparaient pour nous. Maho avait proposé de trouver un site pour nous regrouper, mais s'était résigné après par peur du comportement des éléments. Je ne sais pas s'il nous préférerait comme ça, sans base. Il me l'avait fait remarquer un jour quand j'avais rappelé à Requin qu'il m'avait demandé de trouver un site, il m'avait donné cette réponse :

— Ils sont sages parce qu'ils vivent chacun de son côté. Si on les rassemble tout de suite, tu verras qu'on aura deux jours seulement de repos. Le reste, on enregistrera plein de bêtises ; Garvey, laisse-les comme ça !

— Le désarmement, c'est dans quelques jours, ils tiennent déjà surtout qu'ils connaissent Gbély.

Requin avait raison, vu les couleurs qu'ils m'avaient montrées au Centre émetteur et à Akandjé, les bastonnades futiles, les vols, les meurtres... Mais quand tu es un chef, tu dois assumer les comportements de tes éléments. Ce côté-là, je trouvai Requin lâche. En tant que chef, on impose nos règles aux éléments quelle que soit leur attitude, mais les laisser à leur propre compte était très dangereux.

Après le FLGO d'Abidjan, le MILOCI était reconnu comme étant le groupe le plus impoli des forces d'auto-défense, mais les éléments respectaient leurs chefs. L'adjudant de compagnie du MILOCI, Akobé Georges avait accepté La Baleine, Mono Conard et le commando Araignée, tous des éléments d'Abidjan à cause de moi et il se plaisait tantôt à le dire :

— Si vous dormez ici, c'est à cause de Garvey, parce qu'à lui, je ne peux rien refuser, c'est mon pote depuis avant la guerre, on a fait Yaosséhi ensemble.

Il est arrivé un jour où Akobé et moi eûmes une chaude dispute par rapport à ses cigarettes égarées. Moi j'avais acheté un demi-paquet, mais le commerçant au lieu de dix, me donna quinze longs. Je le fis savoir à Débase, celui-là avec sa taille de girafe alla expliquer autrement à Akobé.

— Va voir Garvey ! Il doit avoir pris tes cigarettes.

Akobé, sans se poser de questions, vint me réclamer ses cigarettes sur un ton qui ne me plut pas. M'étant senti frustré, j'arrêtai toute causerie avec lui, même la garde qui m'aidait à avoir de l'argent pour me défendre.

Le 11 novembre, Gérard me fit la commission que Yolande avait appelé, elle voulait forcément que je parle avec son frère ; le numéro ne passa pas quand j'essayai.

Le lendemain, je me rendis chez Gérard. Le trouvant endormi, je m'abstins de le réveiller, mais pris son portable et dis à la femme de son tuteur s'il se réveillait de lui dire que j'avais son téléphone.

Quand je quittai mon ami, je reçus trois coups de fil en chemin : un coup de fil de Bouabré à Abidjan qui voulait des informations par rapport au désarmement, le second était celui de commando Ossohou qui voulait acheter un portable. On avait une fois discuté du prix d'un portable Motorola ; il croyait que ça allait l'attendre. Le troisième fut celui de Yolande.

— Allo ! Garvey, c'est toi ?

— Oui, c'est moi, tu es où ?

— Je suis au SIPOREX, jusqu'au jeudi, je rentre au village, je ne peux pas rester.

— Quoi ! Mais, attends un peu !

— Je ne peux pas attendre, tu es là-bas, tu ne viens pas.

— Mais qu'est-ce qu'on a dit à l'hôpital ?

— Faut laisser affaire d'hôpital-là ! Faut appeler Serge ! Depuis là tu es là-bas, tu ne viens pas.

— Bon d'accord, à vingt heures j'appelle Serge, mais, attends un peu, avant le 10 décembre, je viens.

— Quoi ? !

— Non, je viens le samedi prochain, fais-moi confiance ! dis-je, tellement je ne trouvais rien pour la convaincre.

A vingt heures, je reçus un bip affichant le numéro de Serge. Le jour suivant je l'appelai. Serge m'expliqua qu'il fallait forcément que Yolande aille au village pour accoucher. Je lui dis que je ne pouvais pas venir pour le moment à Abidjan. Ayant compris, il me fit savoir qu'il comprenait ma situation, mais il était intermédiaire entre les parents et moi, et ils avaient déjà décidé d'envoyer Yolande au village.

J'interrompis la conversation en lui disant que je l'appellerais le soir. L'appel me coûta quatre cents francs, mais je remis deux cents francs au gérant en lui disant que j'allais prendre de l'argent avec Akobé ; question de me débarrasser de lui. La première fois que j'ai parlé avec Marie, elle m'avait parlé de césarienne. Serge aussi m'avait parlé de césarienne. Il est allé plus loin en me disant qu'elle avait déjà subi une césarienne une fois déjà ; cela m'inquiéta beaucoup. Mais je ne pouvais pas replier sur Abidjan, je devais attendre à Guiglo.

Guiglo, Guiglo où les grands sont passés, Guiglo qui malgré que Bloléquin était assailli était resté sans rebelles. Mais Guiglo, si tu parles, ils

vont te dire qu'on est en temps de guerre qu'ils n'ont pas les moyens pour nettoyer la ville ou couper les herbes. Guiglo était une ville de moustiques, hum ! Nous, on était vacciné.

Le soir, je ne pus appeler Serge, car je manquais d'argent.

Le 25 Novembre, nous eûmes la nouvelle que les désarmés passeraient pour leur troisième et dernière tour. Voulant en savoir plus, je me rendis chez Maho. Là-bas, je trouvai Oulaï Delafosse qui priait les éléments qui avaient perdu leurs papiers le 6 lors de leur dispersion par les militaires, de donner leurs noms à Maho pour faciliter leur paiement. Mais rien n'a été brossé nous concernant ; si on passait juste après eux ou si on devait attendre encore, rien.

Le lundi 27 était prévu pour le paiement et c'était en rang que les gars se rendaient à Duékoué. Je réfléchissais à mon sort et Maho n'a rien dit nous concernant. Que se passera-t-il s'ils finissent de prendre leur argent ? Le 27 est la date du paiement des combattants du 1^{er} rang, leur dernier virement ; qu'en est-il de nous autres ? Maho nous avait parlé du 4 décembre, mais tellement j'avais entendu annoncer les dates pour le deuxième tour du désarmement à l'Ouest qui n'ont jamais été vraies, je ne croyais pas à cette date du 4 décembre, mais je priais pour qu'elle soit vraie.

Effectivement, le 27, les gars furent payés, les éléments MILOCI qui ont reçu leur argent comme Bébé Commando, le Virus, La Rage ont fait preuve de bonne foi en invitant leurs amis au maquis et leur donnant des jetons.

Le soir, une nouvelle nous parvint à Guiglo qu'à Duékoué, les éléments Séry Domince, Brice ou Brico alias Pasteur Gniguin, San Pedro Débase, la Bile et Angolais, tous éléments MILOCI non-désarmés, s'en sont pris à leurs amis, surtout ces éléments recrutés après le combat de Logoualé. Ceux avaient eu la chance d'être désarmés depuis le 1^{er} tour jouaient les méchants et ne faisaient pas face aux anciens, ce qui poussa ces derniers à leur arracher leur enveloppe contenant deux cent quarante-neuf mille cinq cents francs.

Colombo, le chef d'une unité d'auto-défense, dans son kpakpatoya,¹ fit arrêter Séry Domince et Pasteur Gniguin ; ils furent libérés le lendemain. Je dois souligner que ce 27 Novembre, la ville de Guiglo était vraiment en effervescence. Les jeunes avaient reçu de l'argent, donc les maquis comme Dolce & Gabbana et Gôzô étaient au courant ; ils ont fait recette.

Le 29, je vendis ma paire de rangers à Magnan, un désarmé MILOCI, à trois mille cinq cents francs. La galère frappait sur tous les côtés.

Le 30, j'appelai Serge, il était très content à m'entendre au phone. Il me demande si j'appelais Yolande. Je lui répondis affirmativement, je ne voulais pas lui dire que j'avais essayé son numéro sans succès. Après deux minutes passées au téléphone, nous nous dûmes au revoir. A quinze heures, après ma sieste, je réussis à avoir Yolande ; elle avait la voix cassée. A la

1 Kpakpatoya : N. hypocrisie.

question, elle me répondit qu'elle ne se sentait pas bien. Un palu la fatiguait, mais elle avait pris des médicaments ; elle profita pour me supplier de lui envoyer de l'argent. Je lui promis que je lui enverrais ce qu'elle a demandé, lui dis au revoir et raccrochai.

Deux jours après, quand j'appelai Yolande, je sentis que son moral était à un bas point, nous causâmes un peu.

— Après mon accouchement, je vais faire trois mois ici, dit-elle.

— Non, toi aussi au moins un mois, trois mois, c'est trop, dis-je.

Elle rit et essaya de m'expliquer qu'elle voudrait que je lui expédie quelque chose.

— Garvey, tu sais que je n'ai rien acheté, rien même pour le bébé, pardon, envoie moi l'argent !

Je ne répondis rien, mais je promis de l'appeler le lendemain.

Nous réfléchissions au désarmement et priions même, mais ce que nous lisions dans les journaux nous laissait perplexes. Un journal affichait ici : « Gbagbo et moi, nous ne pédalons plus dans la même direction ». Là-bas, un autre journal affichait : « Le général Mangou au 1er ministre : vous avez soixante-douze heures pour rentrer dans la république ». A côté, un autre affichait : « Les horreurs du mardi 5 décembre ». Toutes ces petites étincelles de gbangban tuaient encore mon moral, mais je gardais la foi car seul Dieu pouvait en ma connaissance agir en touchant nos dirigeants et dérouter leur esprit de la guerre. Parce que quand je réfléchis, l'esprit de guerre les possède. Le président et le premier ministre qui doivent guider le peuple ne virent pas les choses de la même façon ; c'est ce qui veut dire ne pas pédaler dans la même direction. Le PM est-il sorti pour qu'on lui demande de rentrer dans la république ? Qu'est-ce que ça veut dire, entrer dans la république ? Banny était-il devenu rebelle ?

Saccager et bruler des bus, tuer et blesser des gens, bloquer le trafic toute une journée, es-tu sûr, compagnon, que l'esprit de guerre n'est-il pas en train de planer ?

Tout ça même me rendait franchement ... je ne sais pas le mot. Je me demandais si le PR et le PM n'étaient pas en train de rater leur vocation, celle de conduire le peuple à la réconciliation et à la paix vraie. J'ai comme l'impression que chacun veut gérer un beat qui soutra¹ lui seul. Ils font croire au peuple qu'ils se battent pour lui. Mêmes les rebelles, après l'avoir tué, violé, fait subir toutes les atrocités, ont pris la parole en ces termes : « Nous avons pris les armes pour le peuple ».

Quel peuple à la fin ? Celui que vous tuez, celui que vous envoyez à l'abattoir ou y-a-t-il un autre que je ne connais pas ?

Depuis que j'ai arrêté ma garde au MILOCI, je ne m'occupais plus de la nourriture qui s'y servait. De temps à autre, je me rendais au PC pour manger. Un jour, étant dans le camp en compagnie de Craquement 14, il me

1 Beat : N. une affaire.

vint une idée, celle de mettre une équipe sur pied pour les corvées du Poste de Commandement. Mon ami embrassa mon idée tellement il la trouvait bonne.

Mon ami 14 est un gars qui n'a pas froid aux yeux,¹ il appela un soldat que nous connaissons tous, il s'appelle Ago Gauze.

— Chef Ago ! L'équipe de corvée est créée, tout est en place, dit 14, le bottillon du matin, de midi et du soir, c'est tout.

L'idée mordit tellement que Craquement eut la responsabilité de l'entretien du camp. L'arrivée de Mangou pour le 8 décembre fut reportée, sinon, il tomberait sur le plus beau Poste de Commandement du Moyen-Cavally.

J'étais content que cette idée ait marché, ça aidait les éléments car nous ne pouvions manger à notre faim qu'au PC, et cette idée de l'entretien nous faisait respecter par les soldats, parce que c'était l'affaire du sergent Koulaï Roger et le commandant du camp, le lieutenant Okou.

Le sergent Koulaï Roger nous avait déjà maudits en 2003, quand nous étions pensionnaires du palais de justice transformé en notre base. Il nous avait dit ceci : « Partout où vous irez, mes corvées vous suivront ». Ce n'était donc pas la première fois qu'on devrait faire les corvées du PC. Il m'arrivait d'avoir un pincement au cœur quand je passais devant le palais de justice qui a servi de site de désarmement, je me disais au fond de moi :

— Ma base où j'ai passé plus d'une demi-année, on désarme dedans, moi je ne suis pas encore passé.

Depuis le 7 décembre, 14 et moi étions devenus plus rapprochés quand on lui avait demandé de faire une corvée générale par rapport à l'éventuelle arrivée de Mangou. Je me demandais ce qu'il viendrait dire avec ce qui s'est passé le 5 décembre à Abidjan et dans d'autres villes de l'intérieur, n'est-ce pas pour prévenir les monos de s'apprêter à faire la guerre ? J'attendis son arrivée avec impatience, mais il ne vint pas à la date prévue qui était le 8 décembre.

Le 13 décembre, en balade vers le quartier Bingué, je tombai sur un fait insolite qui me donna une peur des guérés. C'était le matin, aux environs de neuf heures, je tombai sur un élément d'Abidjan du nom de Barezi, pleurant son pied gauche qu'il dit que les sorciers lui ont pris. Toute la foule voyait le pied, mais lui pleurait l'absence de son pied. Me renseignant auprès des premiers sur le lieu, ils me répondirent qu'ils ne savaient rien, seulement ils ont vu Barezi sortir de la fenêtre d'une maison qu'ils me montrèrent, une petite fenêtre carrée (même un enfant de dix ans ne pouvait pas s'y glisser). Je ne croyais pas que le jeune avait pu sortir par cette fenêtre ; mais qu'est ce qui s'est passé ?

Barezi s'était mis en amitié avec la fille du défunt vieux Guëi Robert, sa femme l'adopta et lui demanda de venir vivre chez elle. Le premier jour quand Barezi est venu vivre chez ses beaux-parents, il a constaté que le

1 Froid aux yeux : N. peur, frayeur.

bâtiment construit en bois par le vieux de son vivant avait été transformé en une morgue. Barezi avait un don de voyance et avec son pouvoir, il a nettoyé la maison et l'a remise dans son état d'habitat. Ayant constaté cela, des sorciers ont envoyé quelqu'un pour le tuer mystiquement, mais celui-là, croisa le fer devant Barezi qui le tua.

Ce matin-là, les mêmes sorciers sont venus plus nombreux, malgré la force de Barezi. Il perdit son pied gauche, mais il avait reconnu un parmi ses agresseurs sorciers en la personne de l'oncle de Bolo, un élément d'Abidjan comme Barezi, mais le vieux ne reconnut pas l'accusation portée contre lui. On fit alors venir un exorciste qui examina Barezi et convoqua l'accusé. Le soleil étant trop fort à 10h là, il leur donna rendez-vous à l'après midi, à partir de quinze heures.

A quatorze heures, la place prévue pour le jugement bondait de gens, chacun avait apporté sa chaise, son banc ; je négociai une place sur un banc. À quinze heures, l'exorciste était présent ainsi que Barezi toujours souffrant. Bolo ne voulait pas rater ça. Moi-même, je lui dis d'être présent pour pouvoir traduire pour moi tout ce qui sera dit en guéré. Il m'avait promis qu'il serait présent parce que lui Bolo qui connaît son oncle, ne peut pas rester en promenade pendant qu'on l'accuse de sorcellerie ; on était donc assis sur le même banc.

L'oncle se présenta une heure après et le jugement commença. Barezi ne partit pas par dix chemins. Il expliqua que le vieux avait transformé le bâtiment de son frère en morgue, cela servirait pour garder ceux qu'ils allaient tuer, et quand il a su, il a changé la morgue en habitat, c'est donc pour ça qu'ils ont tenté de le tuer pour qu'il arrête de mettre des bâtons dans leurs roues. Il continua en révélant que l'oncle de Bolo avait pris son pied. Quand la parole fut donnée au vieux, il fit savoir à l'assemblée que Barezi n'était pas son ami, mais tous les matins, Barezi venait l'emmerder avec des propos comme : « Ah, le vieux ! Tu es dur hein ! Tu es un garçon ! ». Des propos qu'il ne comprenait pas, et si c'est peut-être pour ça qu'il l'accuse, il n'y est franchement pour rien.

Après une série de questions posées par l'exorciste, l'oncle de Bolo finit par se dévoiler en disant que si c'est parce qu'il a tué son frère que Barezi le traite de dur, il doit savoir que c'est une affaire de famille et que Barezi n'y avait rien à voir. Toute la foule s'écria, Bolo, humilié, avait laissé son banc et quitté la place. Quand l'exorciste lui réclama le pied du jeune, le vieux demanda un pagne blanc et un coq. L'exorciste lui dit qu'il ne ferait rien et que s'il était vraiment un homme, qu'il garde le pied du jeune, mais il décline toute responsabilité concernant ce qui pourrait lui arriver s'il s'entêtait à garder le membre du petit. Je ne croyais pas ce que je voyais et entendais, un jugement de sorcellerie devant tout le monde ; pour éviter une pointe invisible, je me retirai avec une peur bleue des guérés.

Le 19 décembre, je reçus la visite de Bénito, un élément fds et ami, il me demanda de l'accompagner au marché pour acheter des marchan-

dises ; j'acceptai. Mais arrivés au marché, le programme changea. Il arrêtait les gens pour contrôler leurs pièces. Je le suivis dans son élan, nous contrôlâmes les gens et primes de l'argent avec eux. Je ne craignais rien, Bénito est militaire et il sera prêt à endosser ce qui viendra.

Après quelques heures passées au marché, Bénito me remit quatre mille francs et m'emmena au restaurant où nous nous séparâmes après la nourriture. Remarquant que j'avais un peu d'argent, je décidai d'appeler Yolande. Quand je l'eue, ma copine se plaignait du fait que je l'appelais une fois par semaine. Elle profita pour me demander quand je viendrais. Je lui répondis que je ne pourrais venir à Abidjan pour le moment, cette fois, elle me demanda de tenir et que la RTI parlait beaucoup du désarmement.

Le 27 décembre, de retour de la balade, je vis Maho très excité, donnant des ordres aux éléments en ces termes :

— Allez me le chercher ! Amenez-le ici ! Tu insultes Gbagbo, toi fils de l'ouest, tu viens faire quoi ici ?

Après renseignement, mes amis m'informèrent que Blé Guirao avait été aperçu sur la route de Boléquin et Maho avait donné l'ordre de l'intercepter et le ramener à la base.

Une trentaine de minutes, je vis entrer dans la cour trois véhicules escortés par les éléments. Des véhicules, descendirent Blé Guirao et sa délégation ; ils allaient aux funérailles à Boléquin. Descendus, les éléments les firent s'asseoir dans le salon VIP de Maho. Le chef laissait paraître sa joie en appelant presque tous ceux qu'il connaît au téléphone pour les informer qu'il avait mis la main sur Blé Guirao.

En un rien de temps, toutes les autorités du Moyen-Cavally, civiles comme militaires étaient présentes à notre base, chez Maho. Après avoir plaidé auprès de Maho le cas de Guirao, le chef leur demanda de rentrer chez eux, qu'il ne ferait rien à Blé Guirao.

Après leur départ, Maho demanda qu'on accompagnât Blé Guirao et sa délégation à leurs véhicules, mais cela se passa difficilement. Chacun voulait toucher Blé Guirao, au moins un petit coup dont il devrait se souvenir. Mais le premier coup reçu en appela d'autres ; d'autres profitèrent de l'occasion pour lui fouiller les poches. Mon ami Araignée sortit de là avec un portable L7 de marque Motorola. Pour éviter de se faire remarquer, je lui demandai de quitter le périmètre. Nous nous retrouvâmes devant le bistro de Samy où Araignée montrait l'appareil à qui voulait voir, mais refusait de le vendre.

A vingt-deux heures, quand je retournai chez Maho, je vis un véhicule de type 4x4 garé. Le véhicule faisait partie du cortège de Blé Guirao, mais Maho l'avait bloqué.

Le 30, je me rendis chez maman Adja, mais je ne durai pas. Maman Adja me demandait de rentrer à Abidjan car quelqu'un m'y attendait. Elle se plaignait qu'elle ne voyait pas ce qui me retenait ici à Guiglo. Elle avait raison, mais Garvey est têtue dans tout ce qu'il fait, elle devait comprendre

ça aussi.

Le 31 décembre, malgré joyeux avec mes amis, j'étais un peu troublé. Je pensais à Yolande et repensais à notre sortie le 31 décembre 2005. Je me demandais comment elle pouvait se sentir avec sa grossesse à terme. Je voulais retourner auprès d'elle. Je laissai mes amis au bistro de Samy et rentrai dormir ; il était vingt-deux heures. Je me rendis compte qu'il était minuit quand je fus réveillé par des coups de feu tirés en l'air par la garde et des cris pour annoncer le nouvel an ; je remerciai le bon Dieu et me rendormis.

Le 1er janvier 2007 le Bateau avait une provision de viande de porc et un sac de riz. On ne pouvait pas compter les plats qui venaient de l'extérieur, apportés par des filles. Les éléments MILOCI étaient des vrais dragueurs, affaire à suivre...

L'alcool a coulé à flots, on ne pouvait pas compter les litres de bandji, mais je ne sentais aucun effet tellement je pensais à tout : au désarmement, à Yolande, à la situation du pays. Je ne sentais pas la joie quoi, mais je restai dans cette cadence d'alcool et de nourriture jusqu'au soir.

Le 2 janvier, Akobé était de retour d'Abidjan, il nous trouva dans le bistro de Samy. Le bistro de Samy se trouvait juste à côté de la base MILOCI ; ce lieu était notre point de repère et même de la majorité des combattants ; je l'ai nommé « Le foyer du résistant ».

Akobé nous offrit vingt petites bouteilles de bandji, nous fit ses vœux les meilleurs, sortit et le show continua.

A dix-neuf heures, Akobé reçut la visite d'une personne, un jeune d'environ trente-cinq ans. Ils firent le tour de la villa, Akobé lui montra les travaux de réhabilitation à faire sur la maison : le robinet qui laissait couler l'eau à la douche externe. Le robinet de la place pour la vaisselle accompagnait son collègue de la douche et l'eau pouvait couler comme ça toute la journée si on n'utilise pas le robinet d'arrêt.

Si c'est pour le règlement des factures, laisse tomber ! Les premiers contrôleurs qui se sont aventurés là pour prendre les numéros savent ce qui s'est passé ; ils ont été poursuivis avec des kalaches et des machettes.

L'adjudant de compagnie continua son tour en montrant les portes du salon qui avaient perdu leurs vitres, la porte-arrière qui était inexistante, les fenêtres qui n'avaient plus leurs nakos ; en tout cas, un vrai tour d'horizon.

Après le tour d'inspection, tous les éléments MILOCI se rassemblèrent au salon. N'étant pas concerné, je m'assis près de la garde ; des questions trottaient dans ma tête :

— Qui est ce type ? Ce doit être un des responsables du MILOCI, mais quelle idée de réhabilitation de local ? Les négociations vont-elles encore échouer ? La guerre va-t-elle reprendre ? Quelle est cette longue concertation ?

Quand je pensai à Yolande, je pensai à Bouaké, car c'est là-bas qu'elle était, donc je priai pour elle et pour la ville de Bouaké.

Ils sortirent du Bateau quarante-cinq minutes plus tard. Akobé, Séry et Francky accompagnèrent le type à son hôtel, Francky revint après. Un élément du nom de Corbeau s'approcha de la garde et nous dit ceci :

— Le môgô a donné togo.¹

Je voulais en savoir plus.

— C'est l'envoyé des gurus. Il est venu nous voir, si on est toujours là, et nous confier une mission.

Je voulais encore en savoir plus.

— Non, ce n'est pas comme à Logoualé, nous on sera derrière.

J'étais impatient d'en savoir plus.

— Hum ! je ne sais pas, mais on sera en base arrière.

Je m'affairai auprès de quatre à cinq autres éléments, ils me donnèrent la même version que celle de Corbeau. Un front était prévu, quel front ça allait être cette fois ?

Depuis le 27 Novembre, je n'avais pas appelé Yolande et cela me faisait des boules dans le ventre. Je me posais plein de question. Avait-elle accouché ? Comment se sentait-elle ? Un temps sans entendre sa voix me rendait malade. On avait compté le mois d'avril comme son premier mois, donc je m'attendais à décembre comme son mois d'accouchement, or avril était le mois où elle n'avait plus vu ses règles, donc son mois de retard, le compte mensuel devrait commencer en Mai.

J'appelai ma copine le 3 janvier 2007. Sa voix était chaude. Elle m'avait fait savoir qu'elle avait appelé Gérard pour me dire de l'appeler. Je lui répondis que ça tombait bien car je n'avais pas encore vu mon ami. Elle se mit à me supplier de lui expédier de l'argent, je coupai la communication de peur que mes trois cents francs ne soient pas à la hauteur. Le gérant me factura deux cents francs. J'aurais dû continuer, mais mes cent francs ne pouvaient plus rien faire. Je la rappelai grâce à Corbeau qui me remit deux cents francs.

— Le portable était déchargé, dis-je.

— Un coup comme ça ! s'étonna-t-elle, j'ai cru que tu avais coupé toi-même.

— Non je n'ai pas coupé, c'était déchargé, mais pourquoi je vais couper ? Si je ne peux pas t'appeler, j'attends.

— Hum ! ya mélangelement aussi hein !

Elle avait raison, j'étais mélangé.

Depuis ce matin du 3 Janvier, Stéphy m'avait branché un mouvement : braquer des acheteurs de produits venus faire leurs achats à Guiglo. Comme j'étais de la garde, je devais garder l'arme jusqu'à l'heure du boulot (une heure du matin). Je me demandais où trouver de l'argent pour l'expédier à Yolande. Je trouvai donc cool le rendez-vous de mon ami, ça allait m'aider à aider ma copine.

¹ Togo : N. cent francs.

A 21h après son départ, mes réflexions m'amènèrent à ne plus être partant. Guiglo est une ville où on fait semblant d'avoir peur des armes, or chacun en possède au moins une sous son lit. Voulant l'appeler, je me trompai de numéro. Etant déjà à la cabine, je décidai d'appeler Yolande. Quand elle reconnut ma voix, ses plaintes commencèrent.

— Garvey! Tu m'avais dit que le 5 Janvier, tu allais m'envoyer quelque chose!

— Ça ne sera pas possible, répondis-je.

Elle m'expliqua que sa tante attendait ça pour aller à Bouaké.

— Je sais, mais essayons d'attendre un peu!

Elle laissa ce débat pour me demander si j'avais bien fêté.

— Hum! J'ai débrouillé, et toi?

— Hi! Avec mon état là? J'étais là!

Je lui dis au revoir tout en lui demandant de prier intensément.

Le 2 janvier, après le départ du gars qui est arrivé à la base du MILOCI, il y eut un incident qui avait entraîné du monde chez Maho. Je vais te relater, compagnon. Après la résolution de l'incident par Maho, chacun s'était retiré et Maho était resté avec Akobé, franchement, à voir le comportement de Maho envers le jeune Akobé, on sentait que le chef des chefs avait un respect et une confiance vraie pour le jeune chef MILOCI. Ils ont parlé de Blé Guirao, la position des FRGO dans le gouvernement.

— Il faut que nous ayons au moins deux postes dans le gouvernement, dit Maho.

— C'est la vérité, dit Akobé, même ceux qui ont tué ont des postes ministériels, pourquoi pas nous?

— Je vous le dis, reprit Maho, pour le moment, il faut qu'on règle ça. Le désarmement peut attendre, sinon, après, on aura nos yeux pour pleurer avec nos quatre cent quatre-vingt-dix-neuf mille cinq cents francs en main. Je n'étais pas trop d'accord avec l'idée du chef de guerre parce que ça allait retarder le désarmement, mais aussi d'accord, car c'est tout ça qui est l'état-major intégré.

Voilà, compagnon, j'avais promis de te relater l'incident qui avait entraîné du monde chez Maho. A part les cents mille francs remis aux éléments, Akobé avait reçu spécialement cinquante mille francs, donc il avait pris des éléments pour aller boire, et c'est au maquis qu'une bagarre a éclaté. Amy était en dispute avec deux jeunes. Francky qui était présent, courût pour aller intervenir, lui aussi se fit lapider avec des bouteilles, Akobé reçut aussi le même traitement, alors, il donna l'ordre à un élément de venir réveiller tout le Bateau.

La descente des éléments du MILOCI au maquis fut un enfer pour tous; tous ceux qu'Akobé demandait de prendre étaient pris, bastonnés et conduits à la base.

Prévenu par Akobé, Maho envoya ses éléments chercher les accusés. Maho traita le problème simplement sans donner tort à personne. Il dé-

cida de soigner les blessés de la bagarre, tout le monde rentra chez lui et l'adjoint au maire resta avec Akobé. Le verdict de Maho me plut parce que la bagarre était une bagarre de maquis, une bagarre Western. Tu reçois un coup de poing qui t'envoie sur une table, quand tu te lèves, tu donnes pour toi à celui qui se trouve en face de toi et c'est branché. Donc, là, là, on calme les derniers parce que tout le monde dira ; « j'étais là et il est venu me taper. »

Depuis le retour d'Akobé avec le jeune homme de l'autre fois, il était devenu instable, tantôt à Bin-Houyé, tantôt à Zouan ; il avait toujours cette réponse sur les lèvres :

— Ya des armes à rassembler, mais ne pensons pas trop au désarmement.

Le 11 janvier, La Bile, Désordre et moi fûmes sollicités pour régler un problème entre employé et employeur.

Après avoir mis les deux partis en accord, on nous remit cinq mille francs et deux litres de koutoukou que nous bûmes avec le chef du village et les ex-belligérants. Désordre et moi reçûmes chacun mille cinq cents francs et La Bile garde le reste ; c'est lui qui avait le contrat.

Ayant de l'argent en poche, je décidai d'appeler Yolande. Son portable sonnait mais personne ne décrocha. Je commençai à avoir peur, je pensais à tout, je me disais qu'elle devait être en train d'accoucher, je priai toute la nuit.

Le 12, c'était le comble, son portable ne sonnait plus. Là j'étais mort de trouille à tel point que je rentrai dans une mauvaise humeur. Je refusais de parler et m'énervais quand quelqu'un me taquinait. Je cherchai une cabine LONACI pour tenter ma chance au Jackpot mais je ne trouvai pas de cabine. Je restai dans l'angoisse jusqu'à la tombée de la nuit.

Le 13, j'essayai le numéro à 8h, fiasco. Je me rendis chez Gérard pour une affaire de joint disparu, je le trouvai, nous parlâmes et je revins à la base, quelques minutes après, Gérard me rejoignit.

— Ton mouso a appelé, mais je suis déchargé.

Je pris le portable que je promis de charger puis lui demandai comment sa voix était.

— Comme toujours, simple, me répondit-il.

Je courus charger le Nokia 1100 dans le bistro de Samy ; je restai à côté jusqu'à ce que le portable se chargeât.

A treize heures, je fus réveillé par la sonnerie du portable, je décrochai.

— Allo ! Je veux parler à Garvey,

— Allo, Yolande, c'est moi !

La chaleur dans sa voix me mit en confiance ...

— Pourquoi tu ne m'as pas appelée ? demanda Yolande.

— Depuis avant-hier, je cherchais à te joindre, répondis-je.

— J'étais déchargée, Garvey, j'ai accouché, appelle moi !

— Tu as fait quoi ? demandai-je, heureux.

— Une fille, appelle moi !

— Attends ! Mais comment tu vas ?

Elle avait déjà raccroché. Je sortis et criai à mes amis.

— Les bandits ! Ma femme vient de me donner une djantra¹ !

Ils se réjouirent avec moi un instant et je courus pour téléphoner. Au téléphone, elle m'expliqua qu'elle avait été opérée, mais tout s'était bien passé.

— C'est avant-hier que j'ai accouché, je suis encore à l'hôpital, j'ai besoin d'argent.

Je restai muet quelques secondes.

— Mes félicitations ! Je vais t'appeler.

Ma joie avait un goût amer, mon enfant venait de naître et je n'avais rien pour fêter sa venue. Mais je rendis gloire à Dieu. Depuis le début de sa grossesse, j'avais confié Yolande à l'éternel, et je n'ai pas été déçu.

Le dimanche 14 janvier, je me rendis à l'église pour glorifier et remercier Dieu. Maho était allé à Abidjan, je me posais cette question :

— Maho est allé à Abidjan pour quoi ? En cherchant un poste au gouvernement, il n'a qu'à s'assouplir parce qu'on se bat pour que la guerre finisse. En tant que chef, il devra faire preuve de sagesse.

Depuis le 13 janvier, mes amis et moi parlions peu de désarmement, on parlait plus de Yolande et de son bébé.

— Marcus ! Comment tu vas l'appeler, ton bébé ?

— Foua Lou Fékalo Reine-Grâce, son pseudonyme sera Maman Douahou, répondis-je.

— C'est quoi, pseudo ...quoi quoi là ? demanda le commando Désordre.

— Ça-là, si on t'avait demandé où se trouve la culasse d'une kalache, ya longtemps tu as montré ça ! plaisanta Débase. Pseudonyme, c'est le surnom : si tu connais pas, c'est son nom commando, comme on t'appelle Désordre-là.

— Han ! c'est pour elle qui est maman Douahou là ! C'est propre comme ça !

— Comme quoi ? demanda Séry.

— Comme pseu Oôôh ! son petit nom !

Nous éclatâmes de rire. Désordre éclata de rire plus que nous, comme si on se moquait de quelqu'un d'autre ; sympa, le commando.

Le 17 matin, Gérard me mit au courant que Yolande avait appelé, elle était sortie de l'hôpital et voulait que je l'appelle. J'attendis vingt heures pour le faire.

— Allo, c'est moi ! dis-je.

— Bonsoir Garvey !

— Comment tu vas, et ton bébé ?

— Comment et ton bébé ? Et toi ?

Yolande n'apprécia pas ma question, je m'excusai.

1 Djantra : N. une fille (dans un autre contexte, djantra peut signifier « prostituée »).

— Tu as raison, excuse-moi ! Et notre bébé ? C'est toi qui es à féliciter et à remercier.

— Elle se porte bien, elle dort.

Yolande me fit la commission que sa camarade Modestine était très fâchée avec moi parce que je l'appelais rarement. Je lui répondis qu'elle avait raison et que je l'appellerais. Yolande me supplia de ne rien dire à Marie sur son opération.

— J'ai compris, dis-je, mais quel nom on lui donne, au bébé ?

— Moi, j'ai trouvé Grâce.

J'étais ému parce que c'était le nom que j'avais donné à mes amis.

— Chérie, je préfère Reine-Grâce.

— Quoi ? !

— Reine-Grâce !

— Oui, c'est beau comme nom.

Je lui dis au revoir en lui promettant de toujours l'appeler.

Depuis le 17 janvier, ça paraissait sentir bon pour Stéphy, Gérard, Sacha et Patcko. Quand un mois a un peu sur lui, ça se sent. Le 12, je les avais croisés dans le bar Mini-shop où ils avaient bu sept grandes Guinness. On fit chemin ensemble jusqu'au bistro de Samy, chacun but quelques petites bouteilles de bandji et nous nous séparâmes. Le même jour à vingt-deux heures, Séry reçut un appel, quand il raccrocha, il m'appela.

— Garvey ! Je te fous au kagnaphar, attends-moi, je viens !

Il rentra dans sa chambre, chaussa sa paire de tennis et ressortit.

— Accompagne-moi ! On va quelque part !

Je croyais qu'Akobé était arrivé et qu'il était au maquis, quelque chose comme ça, mais grande fut ma surprise. Je trouvai Stéphy, Gérard, Sacha et Patcko, c'étaient eux qui avaient appelé Séry. Il y avait plein de bouteilles de Guinness sur la table. Je me rappelai la mission dont Stéphy m'avait parlé : les acheteurs de produits à braquer. Mes amis m'accueillirent.

— Viens t'asseoir, Garvey ! Tu es père maintenant hein, buvons à ton bébé !

Nous bûmes jusqu'à une heure du matin. Le lendemain, Sacha organisa un show de bandji à l'honneur de mon bébé, et c'est là qu'il m'expliqua pourquoi ils boivent beaucoup ces deux temps. J'avais tiré dans le mille en pensant à ce que Stéphy m'avait dit.

Le dimanche 21, un ami m'apprit l'arrivée de Maho. A dix heures, j'étais devant la maison de Maho surpris ; il y avait deux nouveaux véhicules de type 4x4 de marque Mitsubishi et une belle BMW de couleur grise. Quand mes yeux tombèrent sur les véhicules, je devins noir de colère. Colère ou aigreur, je ne sais pas si c'était de l'aigreur ou de la colère, mais tout au fond de moi, je me disais :

— Regarde ! Il continue de manger sans penser à nous.

Franchement, j'étais aigri ; cette aigreur m'avait fermé l'esprit, le cœur, mêmes les oreilles. Je suis rentré dans une colère à tel point que le koutou-

kou qu'il nous offrit me soûla au premier verre. J'appelai des éléments de mon gbôhi qui étaient présents et leur dit ceci :

— Si vous rentrez, dites à Tanroi de venir me trouver au MILOCI, faut qu'on vienne demander à môgô-là quelques nouvelles.

— C'est vrai, on lui dira, dirent-ils.

Le verre de koutoukou m'avait soûlé, enfin, la colère et l'aigreur m'avaient soûlé. Ce qui est sûr, j'avais perdu les pédales, surtout quand les éléments de Maho m'avaient dit qu'il n'y aurait pas de désarmement, mais on nous mettrait directement dans l'armée.

— Stupides petits guérés, me dis-je au fond de moi. Treillis vous avez commencé à porter ces deux jours-là vous rend aveugles. Comme ça, sans rien, vous allez entrer directement dans l'armée. Vous avez raison, vous n'avez pas eu comme adjudant de compagnie un gars comme le sergent Roger. Ce n'est pas votre faute, continuez à penser à l'armée !

À onze heures, je retournai à la base pour dormir un peu. Je me réveillai à quinze heures, mais j'étais toujours de mauvaise humeur. Je décidai alors de marcher un peu, question de mettre la lumière dans mon esprit ; je trouvai Tanroi chez lui.

— J'ai reçu ta commission, dit-il, mais je préfère que ce soit demain, Maho est trop pris.

J'étais d'accord avec Tanroi. Demain était mieux ; je retournai à la base.

A mon retour, je tombai sur un problème. Maze, un élément de Maho, avait bloqué le portable d'Araignée. Il lui avait confié du cannabis à vendre, mais Araignée avait mis l'argent et le produit « en brousse » et le faisait tourner.

Si quelqu'un se surnomme Lion, regarde bien dans son comportement, il y a du lion dedans. Quand le cortège de Blé Guirao a été bloqué à Guiglo, Araignée a été le seul à avoir un appareil, malgré tous les problèmes, pour lui comme pour celles qu'il a laissées à Abidjan. Araignée s'était accroché au portable. Il m'arrivait tantôt de dire ceci à mon pote :

— Araignée, vends le portable et va à Abidjan pour porter soutien à ta femme et à ton enfant ! Dieu a vu ton problème, c'est un soutraly.

— Je ne vends pas ce portable, me répondait-il, même à un million.

Là, je ne voyais plus mon ami, mais ce maudit insecte avare, égoïste et méchant. Maintenant, pour une affaire de cannabis de six mille francs, l'avenir de son portable est dans la main d'un gars prêt à le vendre et à n'importe quel prix.

Quand je fus informé, je me contentai de le gronder, lui rappeler son comportement égoïste et lui dire de s'arranger pour récupérer son portable. Mon conseil fut interrompu par l'arrivée de Gérard ; il me fit signe et je le suivis.

— Eh ! Où tu m'envoies ? J'ai pas mes papiers !

Il me dit en douce de le rejoindre au maquis Zipplou. Pour détourner l'esprit des curieux, je lui dis ceci :

— Va seul ! Je n'accompagne pas l'homme chez sa go, excuse-moi !

Gérard partit et je rentrai dans ma chambre pour m'habiller. Je confiai à La Baleine de me trouver au Zipplou.

Je trouvai le quarté (Stéphy, Sacha, Dolpik et Patcko.) avec Bachirou, le frère cadet de Bizy et ami de Stéphy, en compagnie de Franck et les serveuses du maquis. Les petites bouteilles de Guinness avaient créé une obscurité sur la table d'un mètre quarante.

— Assis, Garvey ! dit Stéphy, demain, Abidjan nous gagne.

Nous bûmes jusqu'à trois heures du matin et chacun rentra.

Je me réveillai à huit heures, direction chez Bizy. Les amis rentrent à Abidjan, il faut que je sois là pour prendre quelques billets avec eux. A quinze heures, ils embarquèrent dans un minicar pour Duékoué ; moi je retournai avec quatre mille en poche.

Arrivé à la base, je fus informé que par l'intervention de Brice, Maze avait restitué le portable d'Araignée. Brice avait remboursé l'argent de Maze, mais Maze avait posé un veto à Araignée : « Tu m'as fait tourner avant que je ne sache que tu as bouffé mon argent, donc tu vends le portable et tu me remets

Quinze mille francs comme « droit de Miami »¹ ; une affaire qu'Araignée avait acceptée. Brico aussi lui dit qu'il lui fallait un intérêt. Quand il lui rembourserait les six mille francs, il devrait compléter à dix mille francs ; marché aussi accepté par Araignée.

Le soir, après lui avoir annoncé le départ de Stéphy et les autres, je remis cinq cents francs à La Baleine et appelai Yolande. Nous bavardâmes plusieurs minutes puis elle me passa ses tantes qui répondirent à mes salutations et me réconfortèrent en me donnant des nouvelles de bonne santé de ma fille et de ma femme ; elles insistèrent sur mon retour à Abidjan.

— Je vais venir, mais je vous remercie pour tout ce que vous avez fait pour Yolande, dis-je, passez-moi Yolande !

Je causai quelques minutes avec Yolande et lui dis au revoir.

Le lendemain, je trouvai Araignée et Brice, causant dans la chambre d'Akobé. Araignée avait changé d'avis concernant le marché qu'il avait conclu avec Maze.

— Je ne peux pas donner quinze mille francs à Maze, je lui devais six mille francs, on lui a remboursé. Quelle idée de droit de Miami ?

Araignée avait accepté devant Maze, maintenant sa version change, cela ne plut pas à Brico.

— C'est moi qui ai intervenu pour que ton portable te revienne, et tu as tout accepté, maintenant. C'est à moi que tu veux créer des problèmes.

— Non, toi, je te remettrai dix mille francs.

— Mais, et Maze ?

— Si je lui donne quinze mille francs, je vais aller comment à Abidjan ?

1 Droit de Miami : N. ce que je dois recevoir, même sans approbation.

C'est là que je pris la parole :

— Est-ce que tu es sûr que tu voulais partir à Abidjan ? Quand tu as eu le portable, je t'ai dit de le vendre, ta femme et ton enfant sont loin de toi, vends ça pour aller les soutenir. Tu as refusé, maintenant, tu seras obligé de vendre et faire gué de ceux qui n'ont rien vu dans ton mouvement.

Je retournai vers Brice.

— C'est toi que Maze connaît, prends le portable et vends le !

— Quand on est allé vendre le portable, on a constaté que le téléphone manquait d'accessoires : le chargeur, le portable même comporte une disquette, elle était absente, donc il a remis à Didier pour aller chercher un preneur, dit Brice.

— Donc, attendez-le ! S'il arrive, tu prends l'argent, tu gères Maze, tu te gères, le reste, tu donnes à Araignée, conseillai-je.

— D'accord, je crois que c'est ce qu'on va faire.

Une résolution était trouvée, nous sortîmes ensemble.

Le soir, aux environs de vingt heures, nous reçûmes Maze qui demanda si le portable avait été vendu, nous répondîmes non.

— Donc, si c'est comme ça, dit Maze, en mettant sa main dans sa poche pour en sortir des billets de banque, voici les six mille francs, c'est à cause de toi, Brice je lui ai donné lallé là, mais ça devient moquerie maintenant.

Nous essayâmes de le calmer et il s'en alla, avec un avertissement :

— Si demain, il vend pas, je prends.

Maho était de retour d'Abidjan, il fallait aller lui dire bonne arrivée pour qu'il nous fasse le CR de son voyage. C'est ce que nous fîmes. Il nous fit un compte rendu bref, mais s'attarda sur le comportement des éléments restés à Abidjan : Marie-Claire et les autres.

— Votre comportement est comme celui d'un groupe d'extrémistes, de terroristes.

Il n'oublia pas de nous rappeler le show de l'hôtel Kotibet.

— La majorité de ceux qui ont voulu me tuer à Abidjan sont ici, dit le chef en me fixant. Voilà pourquoi j'ai demandé à Requin de vous garder ici. Là au moins, j'ai les yeux sur vous et je peux voir vos agissements. Grâce à Dieu, je n'ai pas entendu vos noms dans une histoire ici.

Le chef nous ramena sur le comportement de Marie-Claire et les autres.

— Le président m'a parlé d'un groupe se disant du FLGO, spécialisé dans les prises d'otage, dirigé par un certain Nonzi. Il m'a parlé de Marie-Claire et ses amis, il a même dit qu'il a eu honte au moins quatre fois à cause de vous. Vous enlevez des personnalités, même Baya, vous avez fait un plan pour l'enlever. Vous faites de fausses ordonnances que vous envoyez au PNDDR. On vous donne des millions, ça ne vous suffit pas. C'est votre ami qui est mort sur son lieu de travail dont vous voulez changer les papiers pour l'enregistrer dans les victimes des déchets toxiques. Ils ont réclamé sept millions. Le PNDDR a convoqué le père du mort (Jacky). Après quelques petites questions d'usage, ils ont su que les enfants avaient menti. Ils ont

demandé au père combien il voulait par rapport aux dépenses effectuées dans les obsèques de son fils. Le vieux a dit que s'il recevait sept cent à huit cent mille francs, ça ferait l'affaire. Ils lui ont donné un million cinq cent mille francs ; vraiment, je suis déçu du groupe.

Tanroi qui était porte-parole dit ceci :

— Depuis plus de six à sept mois que nous sommes ici, et vous le savez, vous connaissez ceux qui font ça.

— Oui ! Oui ! C'est Marie-Claire et ses amis là, les huit là !

— Donc vous n'allez pas nous mettre dans le même panier, surtout qu'ils sont à Abidjan, ajouta Tanroi.

— Je ne vous mets pas dans le même panier. C'est moi qui vous ai dit d'expérimenter la politique d'intégration. Je sais où vous habitez, vous tous ! Chez les personnes qui vous ont acceptés ! Mais je répète que je n'ai rien entendu sur vous !

Il changea le débat.

— Bon ! Voilà un peu ce que j'ai eu à parler avec le président : la formation civique, c'est une formation de dix-huit mois, payés. Jusqu'au 15 février, ça débutera, on va se lever.

Tanroi le bloqua.

— Mon général, On voudrait prendre rendez-vous avec vous, au moins trois à quatre personnes pour parler avec vous.

— D'accord ! Demain, à dix-neuf heures ! OK ?

— OK !

Sortis, j'essayai d'accompagner Tanroi et les autres jusqu'au niveau du parlement (agora). Un peu plus avancés, Tanroi et moi, nous fûmes rappelés par nos amis restés derrière. Nous ayant rejoints, ils nous proposèrent de faire une réunion entre nous avant de croiser Maho. Ils avaient raison. On avait arrêté de parler de désarmement, le point était mis sur le Service Civique. Il fallait trouver beaucoup à dire et à demander au boss.

Nous tombâmes d'accord sur dix-sept heures, comme heure de rendez-vous. Je saluai mes amis pour leur dire au revoir ; je m'attardai avec Tanroi qui avait commencé à partir au champ.

— Tango ! Tu es devenu planteur ? !

— Faut pas devenir planteur à Guiglo ! Tu vas voir ! À demain, Golf.

Tango, Golf étaient des noms de code que nous nous étions donnés quand nous étions au Centre émetteur d'Abobo : Tanroi = Tango, Garvey = Golf, Boly Ange = Bravo Alfa, Ya bi = Yankee, etc. Je nous trouvais mieux cachés sous ces pseudonymes, surtout qu'on nous prenait pour des éléments d'une unité dont on n'était pas.

— A demain, Tango !

Je savais que cette réunion n'aurait pas lieu, mais nous nous croiserions à dix-neuf heures chez Maho.

Nos réunions n'avaient jamais eu lieu, et si elles ont lieu, elles accouchent d'une souris. C'est le jour-j qui compte. Je me souviens d'une réu-

nion qui a eu lieu mais qui n'a pas abouti. Nous devions faire une grève de faim à la cathédrale St Paul. La date du départ avait interrompu la réunion. Certains d'accord, d'autres pas, mais à la date prévue, chacun avait son sac, direction le lieu donné.

Le lendemain, la réunion entre nous n'eut pas lieu, mais mes amis m'informèrent que Maho avait été convoqué par le PNDDR. Ils lui avaient dit que pour le désarmement, un combattant pour une arme.

— Ah! Garvey! Il a chié pour eux il leur a dit qu'on n'est pas une force régulière. On est allé au front avec des bois, des machettes. Quand on tue un rebelle, au moins quinze personnes utilisaient cette arme-là.

Je voulais en savoir plus.

— Les gars se sont pliés à sa demande. On ne peut pas voler, on donne ce qu'on a.

À cette question, mon ami me répondit ceci :

— Ce qui est sûr, ça va pas tarder, tenons!

Tenons! C'est le mot de courage que nous nous sommes dits, les uns aux autres, ivoiriens aux ivoiriens, ivoiriennes aux ivoiriennes, de Marcoussis en passant par Lomé pour revenir à Accra, glisser jusqu'à Pretoria pour rentrer dans 1633, on dit résolution; on ne sait pas 1633-là n'était pas efficace, on soulève 1721. Pendant ce temps-là, tenons! Tenons toujours en exposant nos problèmes à nos voisins qui ne sauront que se moquer de nous, tenons en nous tuant nous-mêmes pour de l'argent! Tenons hein! N'arrêtons pas de tenir! Tenons seulement!

Mais essayons au moins une fois de tenir en acceptant de nous parler, ivoiriens à ivoiriens, ivoiriennes à ivoiriennes. Car c'est ça qui peut nous aider, sinon, en ma connaissance, nos promenades ne nous sauveront pas, pas même notre beau pays déjà trop balaféré; nous nous connaissons, parlons nous, nous nous pardonnerons.

Une résolution vêtue de blanc, tenant la lettre «P», je ne sais pas si cette lettre voulait signifier passion, pouvoir, paranoïa ou peut-être paix, ou n'importe quel mot commençant par la lettre P, fit le tour de ma salle de méditation, me fit un beau sourire puis continua son envol, direction la fenêtre.

Le soir du 23 janvier, j'eus le son qu'Araignée avait réussi à vendre son portable, mais quand je lui demandai, il me dit le contraire.

Le lendemain, le bruit de la vente du portable devenait fort. J'appelai Araignée qui voulait se justifier concernant le deal qu'il avait signé avec ses amis. Nous rentrâmes dans le bistro de Samy.

— Tu as tchoun¹ lallé là? lui demandai-je directement, à combien?

— À quarante mille, mais je vais te donner huit mille francs pour Brice, et deux mille tu gères les bandits.

— Mais c'est pas compris comme ça entre pasteur et toi!

1 Tchoun: N. vendre.

- Laisse-ça !
- Tu veux glisser ?
- Ouais !
- Donne-moi !

Il mit sa main en poche, en sortit un billet de cinq mille, deux billets de deux mille et un de mille francs, il me supplia de remettre huit mille à Brice.

- Ça va aller, faut glisser ! dis-je.

Araignée même savait qu'il venait de commettre une bêtise, mais l'atmosphère l'y avait obligé. J'empochai l'argent et allai acheter le bandji de Samy. A mon retour, Araignée était déjà parti, mes amis qui me croisèrent me dirent ceci :

- Garvey ! Araignée dit qu'il t'a donné huit mille pour Brice et deux mille pour nous.

Je fis mine d'être étonné.

- Quoi ? ! Il est où ?

- On l'a croisé en route, il partait et puis il nous a dit qu'il t'a donné dix mille.

- Vous ne connaissez rien hein, vous-là ! Quand vous entendez Araignée là, vous voyez quoi ? moi Mausiah, dix mille ?

Je venais de mettre le doute d'Araignée à vérité, les dix mille francs furent confiés à Samy.

Le lendemain je remis deux mille à Samy et pris le reste. Une seule idée m'animait : renforcer ma garde-robe. Franchement, mes habits me lâchaient peu à peu. Pour rentrer à Guiglo l'autre jour, je m'étais trouvé obligé de vendre deux T-shirts ; j'avais donné un jeans à Sacha ; Ricky était rentré à Abidjan avec son sac.

Je devais donc payer quelques yougou-yougou¹ pour renforcer ce qui est resté : deux jeans grâce à mon ami Orsot, un jeans marron et un bleu. Le jeans marron avait déjà tiré sa révérence, mais comme il cachait encore beaucoup sur mon corps, je le gardais. Le tricot de funérailles qu'Orsot m'avait donné venait bien en renfort à mon seul T-shirt Adidas ; je devais faire la lessive tous les deux jours.

Au marché, je choisis deux pantalons « Dockers » à deux mille cinq cents francs et un T-shirt à mille francs, au moins, maintenant, je savais qu'on pouvait continuer à tenir.

Cette journée-là, je causai deux fois avec Yolande. Le lendemain j'honorerai le rendez-vous d'une certaine Nina. J'ai croisé Nina au Zipplou night-club. Compagnon, tu te souviens le jour où Gérard m'avait fait signe de le trouver au Zipplou ? Voilà ! On a fait connaissance comme si on se connaissait auparavant. L'alcool chauffant mon bas-ventre, je sortis pour me soulager. Je vis une fille grosse s'approcher de moi, je fis semblant de ne pas la

¹ Yougou-yougou : friperie.

voir. Elle vint et se plaqua sur mon dos, grommelant.

— Je la tiens pour toi ? bébé ?

Ses deux mains étaient déjà au-dessus de mon pubis. Sans bouger mon zizi, parce que ce n'est pas un kiki, à la main. :

— C'est toi qui as l'habitude de tenir ma bite ? dis-je avec tout mon calme

— Mais je peux aujourd'hui faire connaissance, dit-elle.

— Laisse tomber !

Je remis mon engin à sa place, mis ma ceinture et me tournai pour lui faire face. Elle ne bougea pas d'un pouce, on était presque bouche à bouche. J'engageai le débat.

— Comment tu t'appelles ?

— Nina !

La voix de Nina ressemblait à un profond gémissement, on dirait une fille qui se faisait sauter doucement, très doucement.

— Garvey ! Tu es belle hein !

Elle sourit et m'embrassa, je lui rendis son baiser. Elle se retira, prit la petite bouteille de Tuborg que j'avais déposée sur une brique derrière moi et me suivit au maquis. À la table, je la présentai.

— Les gars ! C'est Nina !

Les amis lui demandèrent de prendre place mais elle préférait rester sur mes cuisses avec son poids. Toutes les trois secondes, elle m'embrassait. On avait l'impression avec ce qu'elle me faisait que j'avais du miel sur le cou, sur les lèvres, puis elle me glissa à l'oreille.

— Paie une chambre, on va aller dormir !

Je la regardai un moment et lui dis :

— Je ne dors pas dehors !

— Où tu habites ?

Je lui indiquai vaguement la base.

— Où ça ? s'écria-t-elle, surprise.

Je lui fis la même indication, son comportement changea, elle refusa de se laisser tripoter. Je remarquai son comportement mais fis mine de ne rien voir. L'alcool fini, nous nous levâmes, Nina avec ; elle connaissait Bachirou. Arrivés au carrefour Ghôzô, je voulus la détourner.

— Mais, allons chez moi !

— Oui, mais tu dis où tu habites ?

N'étant pas loin de la base, je lui indiquai avec des jeux de bras ; elle sut où j'indiquais.

— MILOCI ! dit-elle froidement.

Je sentis la peur dans ses yeux, je la pris par le poignet pour essayer de l'amadouer, mais elle retira sa main.

— Je rentre chez moi ! A demain !

Malgré tous les mots, elle disparut dans le noir après m'avoir indiqué son domicile. Les autres étaient déjà partis ; il devait être quatre heures du matin. Je retournai à la base avec l'idée de retrouver cette pétasse.

Avant de m'indiquer son domicile, elle m'avait montré un bistro où je pouvais la trouver. Là, elle n'y était pas. Je me rendis donc à son domicile : une grande villa avec des grands arbres dans la cour. Je l'y trouvai et nous retournâmes dans le bistro qu'elle m'avait montré. Je la laissai dans un vidéo club et rentrai à la base, regrettant mes jetons.

— Mais c'est quoi ça ? dis-je au fond de moi, quelle idée de go ? Je n'ai plus rien pour appeler ma femme.

Arrivé à la base, je remarquai que la maisonnée était absente ; je sortis pour aller m'asseoir dans le bistro de Samy. Je trouvai Elise, sa femme ; elle était étonnée de me voir.

— Ahi ! Tu n'es pas allé aussi ?

— Où ?

— Maho a envoyé son 4x4 pour vous chercher, tout le monde est parti !

— Mais, c'est où ?

— Hum, je n'ai pas demandé.

— Ce n'est pas grave, quand ils vont venir, j'aurai le CR.

Resté seul, je marchai jusqu'à la grande voie pour sentir l'atmosphère. Arrivé au niveau de la mairie, je vis mes amis en sortir.

— C'est comment ? leur demandai-je, qui est là-bas ?

— C'est Maho, dit un.

— Mais, retournons écouter !

— Non, laisse ça ! L'essentiel a été dit.

— C'est quoi ça ?

— Tu seras désarmé et tu seras content, car c'est le last.

Un autre l'aida dans son discours.

— Ce sera le vrai, l'intelligent, le clair : on prend nos jetons et on rentre à Abidjan.

— Mais, qu'est-ce qu'il a dit d'autre ? demandai-je.

— Ah ! Il a parlé des préfets de Bloléquin et de Guiglo, messieurs Niamké Basile et Koné Christian. Il dit que c'est des môgôs qui sont prêts pour la paix dans le Moyen-Cavally, et puis patati-patata. Ce qui est sûr, mon gars, on sera désarmé.

Je m'en voulais d'être allé à ce rendez-vous, j'aurais voulu être présent pour comprendre les patati-patata dont me parlait mon ami. Je jurai de ne plus chercher à croiser cette Nina. Je me voyais aussi en pleine tentative de trahison, j'allais tromper Yolande.

Je restai dans le bistro de Samy jusqu'à minuit. La chaleur de janvier donnait l'insomnie, je décidai alors de marcher un peu.

À mon retour, je remarquai l'attitude de la garde un peu suspecte. Ils avaient des rires moqueurs étouffés. En sortant de la base, j'avais remarqué Zadi, un élément de garde rentré avec une fille. Je reviens, je ne vois plus la fille, et eux, ils rient en cachette. Je leur demandai directement :

— Apôtôbly ?

— Ouais ! répondirent-ils en chœur.

- Où est Brice ?
- Il est dedans.
- D'accord, je vais chercher mon « présa ».

Je rentrai dans la chambre d'Akobé, ouvrit mon sac, pris un préservatif et revins près des éléments. Ils étaient trois plus Brice qui était déjà en train de baiser. Je demandai à Zadi si c'était lui qui avait envoyé la fille, il me répondit affirmativement.

- Mais, tu fais quoi dehors ? lui demandai-je.
- Le chef de poste d'abord, me répondit-il.
- Ah ! c'est vrai, je passe après toi.

Après Brice, Zadi entra dans la chambre, il en sortit douze minutes après ; je rentrai. La chambre était obscure, mais je voyais une silhouette sur le matelas. Je me glissai, elle m'agrippa et je l'embrassai. Je retirai ma tête pour voir son visage, mais l'obscurité m'empêchait. Le peu de lumière de la lune qui rentrait par la fenêtre m'a fait savoir qu'elle était claire avec un visage rond et des nattes sur la tête. Elle me disait des choses dans l'oreille que je n'entendais pas. Je me contentais de la caresser, la branler puis je mis ma capote. Elle avait l'air de savoir faire l'amour vue la position de jambes grandement écartées. Je la pénétrai, elle bougea brusquement et se mit à serpenter sous mon poids ; la jouissance ne tarda pas.

Je sortis, entrai dans les toilettes et jetai ma capote dans le WC. Sans m'essuyer, je me couchai sur ma natte, les yeux fixés au plafond.

- Pardonne-moi, Yolande ! ai-je crié.

Je ne pus gagner le sommeil qu'à quatre heures du matin. Dans le mois de décembre, Akobé m'avait dit qu'il s'arrangerait pour m'intégrer dans son groupe, le MILOCI. Je ne dis pas un mot, je me contentai de sourire.

Au début du mois de janvier, il exposa son idée de m'intégrer dans son groupe, mais en tant qu'adjudant de compagnie, il dit ceci à ses éléments :

- Dans deux semaines, on fera un référendum, si les « oui » sont beaucoup, il intègre le groupe.

Aucune autre question ne fut posée à Akobé.

Akobé Georges n'était pas qu'adjudant de compagnie de l'unité, il paraissait le responsable. Abandonné de tous, le pasteur Gammy et ses complices Dion et autres, il se battait pour aider son gbôhi. Quand le désarmement avait été interrompu, il n'y avait plus une seule arme à la base MILOCI. Pourtant, il restait encore des éléments à désarmer. Mon ami se battit pour se procurer des armes : au moins deux kalaches, des grenades défensives et des centaines de munitions.

Vu tout ce qu'il savait concernant ce qu'un chef de mouvement d'auto-défense pouvait avoir dans l'exercice de son boulot, il n'avait pas trop son idée sur le désarmement, il voulait se procurer des armes, plus d'armes ; il me disait souvent ceci :

- Mon ami Garvey ! Le désarmement à l'heure-là est comme un bateau en pleine mer, en pleine nuit, tanguant, le capitaine dormant sur son gou-

vernail pourtant la tempête fait rage. L'équipage ne peut être sauvé. Mon problème c'est me procurer des armes, lourdes comme légères ; tu es fort, on t'écoute, on te respecte.

Vraiment, c'est le MILOCI, un nom qui restera gravé dans l'esprit de plein de chefs rebelles. Citant dans le paquet, je peux tirer Gueu Michel, ancien ministre des sports qui avait dit aux éléments qui avaient été capturés par les soldats de l'ONU lors de l'attaque de Logoualé :

— Vous êtes des commandos, en un rien de temps, vous avez pris la ville de Logoualé ! Vous êtes vraiment des durs ! Mais je vais vous dire ceci : si on vous envoie, ne venez pas ! Vous êtes des enfants, on n'a pas affaire à vous, c'est Gbagbo nous on veut, pas vous !

Franchement, je ne peux pas expliquer le raid de Logoualé. Est habilité à expliquer un fait celui qui était sur le théâtre, qui a assisté. Goué Joël a eu son surnom de Charnier à Logoualé, Tadjéré ya aussi eu le pseudonyme de Missionnaire, Gnéba Brice a été baptisé Pasteur Gninguin. Moi je n'y étais pas, donc je ne peux pas en parler.

La nuit, je trouvai Nina dans le bistro de Samy, elle me sourit et me salua. Je pris place sur un banc hors du bistro. Après la rencontre de Zipplou, j'avais croisé Nina deux fois et nous avions plus sympathisé. Elle sortit du bistro, s'arrêta en face de moi, s'abaissa et m'embrassa. Je fis mine d'avoir honte ; quelqu'un était assis près de moi, elle me prit par la main.

— Viens, je vais te parler !

Je me levai et nous nous mîmes à l'écart.

— Allons chez toi ! dit-elle.

— Pour faire quoi ?

— Faire l'amour ! Ou bien, parce que c'est moi qui demande ça ?

— Non, mais laissons prochainement !

J'étais tellement surpris que je ne savais quoi dire. Elle retourna dans le bistro et je repris ma place sur le banc, la tête pleine. C'est vrai, la veille, on a baisé une fille à cinq avec son consentement bien sûr, mais celle-là, je pouvais la baiser seule cette nuit-là.

Je repliai à la base pour me trouver une chambre auprès de mes amis parce que je dormais au salon avec d'autres gars. Je tombai sur Bottillon qui me donna son matelas et sa chambre. Je retournai au bistro et appelai Nina ; elle se leva et sortit.

— Tu t'es décidé enfin ? dit-elle.

— Non, j'avais mes trucs sur moi, il fallait m'en débarrasser, me défendis-je.

— Quels trucs ?

— Je suis un combattant, go !

— Hum, vous aimez trop les médicaments !

— On est au front, ma petite ! Allons !

Elle s'exécuta sans ajouter un mot, ce geste me fit bander brusquement. Le matelas de Bottillon était très vieux, mais bien couvert, une vieille

moustiquaire barrait l'invasion des moustiques. Nous causâmes un peu et je lui demandai si elle avait des préservatifs.

- Tu es malade ? me demanda-t-elle.
- Non, mais il se pourrait que je sois malade.
- Chaude pisse ?
- Il se pourrait.
- Moi, le SIDA, j'en ai pas peur.
- Voilà pourquoi tu vas me donner deux secondes, je vais chercher mes préservatifs.

Je sortis rapidement pour aller chercher mes capotes et revins me coucher. Elle ouvrit ma fermeture-éclair pour sortir ma bite. Mon sexe était à ses yeux comme un spécimen vu la manière dont elle le regardait.

— Wow ! Si je l'avais su, j'aurais baisé avec toi depuis le premier jour, tu as une beat de rêve.

Ce compliment-là ne me faisait plus rien tellement j'ai trop entendu ça de mes copines prostituées aux filles de maison en passant par les filles que je croisais au passage ; elles me disaient toutes la même chose.

Je mis ma capote et la pénétrai au plus profond d'elle. Je sentais qu'elle prenait son pied sous mes coups de reins, ça se lisait sur son visage. J'éjaculai dans mon sachet les quinze minutes qui suivirent. Elle s'essuya et retourna au bistro. Je restai couché cinq bonnes minutes et me levai pour entrer sous la douche puis sortis ; j'étais de garde ce 30 janvier.

Le lendemain, je n'assistai pas au rapport, je me débarrassai de ma veste treillis et sortis pour le bistro de Samy.

Depuis le 29 janvier, le verdict du référendum était tombé. Garvey intègre le MILOCI, Akobé a fait le message à Brice qui devait m'informer. Brice me fit savoir que tout le groupe était d'accord pour que je me rallie à eux, mais je me demandais si Akobé avait oublié que j'étais un élément FLGO.

Brice me fit savoir que depuis le show de Kotibet, Maho nous avait reniés, peut-être même qu'à la formation civique, nos noms ne seraient pas mentionnés. C'est donc pour cela qu'il a décidé de m'intégrer dans son groupe ; il me tend la perche quoi !

C'est « non » qui envoie palabres, j'acceptai d'intégrer le groupe. Akobé même savait que c'était officieux, cette intégration-là. Je ne pouvais pas laisser mon groupe surtout qu'on y a confiance en moi. J'ai été un gars important dans l'avancement de mon gbôhi, l'heure n'était pas à la séparation.

Nina me rejoignit les minutes qui suivirent mon entrée dans le bistro, on dirait qu'on se suivait. Depuis notre nuit d'hier, je commençais à la sentir collante. Je finis par lui demander de ne pas trop me coller si elle voulait que cette idylle dure.

- Je ne suis pas collante, je suis amoureuse, me répondit-elle.

On fit la sieste, Nina et moi, mais cette fois, je lui fis l'amour sans préservatif.

Les jours qui suivirent, je fus obligé de lui répéter de ne plus me coller si

elle voulait que cette aventure dure. Malgré ses lamentations, je restai sur ma position ce qui l'amena à changer son comportement. Elle ne me collait plus, elle avait arrêté l'alcool, ivrogne qu'elle était. Je me trouvais quelque fois obligé d'aller la chercher chez elle.

Nina commençait à me plaire, sa compagnie me faisait oublier les réalités de Guiglo, la galère et cette attente folle du désarmement. Il lui arrivait quelque fois de me dire ceci.

— J'espère que j'aurai dix mille francs dans ton argent !

À ces mots, je ne faisais que sourire sans donner de réponse.

Un soir, j'appelai Yolande ; nous fîmes quatre minutes de causeries. Je lui demandai de prendre une photo de notre enfant, peut-être que quand je reverrais ma femme, l'enfant aurait deux à trois mois ou plus. Le 5 janvier, Akobé et les autres chefs furent convoqués par le gouverneur. Motif : préparatif du désarmement. Mais avant de croiser le gouverneur, les chefs firent une petite réunion à huit clos dont sortit ceci :

- Ajouter les frgo aux discussions.
- La position des frgo dans le gouvernement.
- Un tête à tête avec le pr

Regarde ! Préparatif de désarmement, regarde doléance qu'ils font.

Le 6 janvier, je me trouvai dans la prison du MILOCI pour absence à la garde. Le MILOCI était bien structuré : un adjudant de compagnie, un chef de service, quatre chefs de groupe, les rapports se faisaient 7j/7. Pour régler leurs problèmes, les gens préféraient se rendre au MILOCI qu'au commissariat.

Dans ma prison, je me moquais de moi-même.

— Un chef de dispositif dans la prison de ses cadets, plus jamais ça !!

Je sortis le 8, montai une garde pour terminer ma peine.

Le 10, Maho fut convoqué à Abidjan. Il demanda la présence d'Akobé qui le suivit le jour après. Je repris garde le 14, mais j'avais juré que c'était la dernière. Quand Akobé reviendrait d'Abidjan, je lui demanderais de retirer mon nom de sa liste, s'il l'avait mentionné.

La garde se passa sans problème jusqu'au 15 matin, mais j'avais déjà muri mon idée, celle de ne plus jamais monter la garde. À l'heure du rapport, je me mis dans la prison qui ne contenait personne pour fumer. Séry Domince, quelqu'un d'autoritaire qui n'avait pas sa langue dans sa poche, je savais qu'il se plaindrait de mon attitude, et c'est ce qu'il fit.

— On est au rapport, Garvey se met au kagnaphar pour fumer au lieu de s'aligner avec les autres. Appelez-le ! Il fera la prison.

Il m'appela sur un ton de colère, je répondis et sortis.

— Déshabille-toi et rentre en prison !

Je refusai de me déshabiller, il y avait des étrangers venus fumer aussi. Mais je n'avais pas refusé à cause d'eux, j'avais déjà mon idée : ne plus prendre garde au MILOCI.

Quand je me dirigeai dans la chambre d'Akobé, Séry m'y suivit et es-

saya de me brutaliser, mais je ne lui en donnai pas l'occasion, les autres se mirent à le calmer.

— Ouais ! Mais il n'a qu'à sortir. Quand Akobé va venir, on va parler ; c'est Akobé son ami.

Je retirai mon pantalon, me changeai et sortis. Les appels dans mon dos ne me firent rien.

Compagnon, si tu veux, je vais revenir sur un point. Le jour où Akobé avait mandaté Brice pour me parler de mon intégration, j'ai demandé à causer avec lui, mais Akobé me répondit qu'il n'y avait rien à causer, il avait pris sa décision. Je n'avais rien répondu ce jour-là parce que je savais qu'un jour viendrait où il se rendrait compte que mon intégration au MILOCI n'était pas une bonne idée.

Sorti, je fis un direct chez Samy, bus le koutoukou abondamment, et c'est ivre que je rentrai dormir.

Quelques fois, je m'accusais. Si je restais dans ma demande de dortoir sans chercher à les aider dans leurs gardes, je crois qu'il n'y aurait pas cette histoire d'intégration, tout est ma faute.

Depuis un certain temps, je n'appelais plus Yolande. Quand je pensais comment elle s'occupait de notre bébé, surtout qu'elle n'avait rien en allant à Bouaké, j'avais honte et peur de l'appeler vu que je ne pouvais rien pour le moment. Je me contentais de Nina qui croyait avoir trouvé l'homme de sa vie, mais je finis un jour par lui dire que j'avais quelqu'un dans ma vie avec un bébé.

Depuis l'accrochage du 15 matin, Séry et moi étions à couteaux tirés. C'est vrai qu'on causait et fumait ensemble, chacun attendait le retour d'Akobé.

Le samedi 17 février, j'assistai à un fait sur le site de désarmement qui me laissa un point d'interrogation. Je souligne qu'après le premier tour du désarmement, trois mois ont suffi pour que Guiglo se remplisse d'éléments démobilisés, fauchés, ne pouvant rentrer en famille. Pour se défendre de nos foules de questions, ils répondaient qu'ils étaient là pour la réinsertion. Bon nombre d'éléments MILOCI dormaient sur le site, et c'était contre eux que le commissaire de la police de Guiglo, le commissaire Aubin, était arrivé.

Il trouva les vigiles qui étaient aussi des démobilisés du MILOCI, ceux-ci se présentèrent à l'officier. Quelques minutes après son entrée, des éléments démobilisés du MILOCI dormant sur le site arrivèrent, il les fit assoir et leur parla en ces termes :

— À partir du dimanche jusqu'à midi, je ne veux voir personne ici ! La république, ce n'est pas le désordre. Si vous êtes démobilisés, vous attendez la réinsertion dans vos familles, sinon vous restez dans votre camp. On a les moyens de mettre de l'ordre, donc libérez les lieux !

Les jeunes lui expliquèrent qu'ils avaient déjà fait leurs bagages et s'apprêtaient à quitter le lieu ; le commissaire sortit et partit avec ses hommes.

Que se passe-t-il, le désarmement allait-il reprendre ? Alors que ces démobilisés quittent les lieux ! J'étais impatient de voir Maho revenir d'Abidjan. Il mettait tellement de temps que tout défilait dans ma tête « Pourquoi met-il du temps à revenir ? Y a-t-il de l'espoir ou tout se complique ? ».

Je m'étais promis de replier sur Abidjan au cas où il venait et nous expliquait autre chose que de nous donner la date du désarmement. Je me sentais seul, Gérard et les autres étaient à Abidjan, Araignée aussi, La Baleine avait quitté la base, il ne pouvait plus supporter le comportement caméléon des éléments du MILOCI. J'avais géré pour qu'il dorme avec Deux Togos, un jeune guéré qui se défendait aux jeux de « Wan-Tchame ».

Ma petite dispute avec Séry avait retiré ses amis de moi, mais j'étais indifférent. Mon seul problème était le retour de Maho ; son retour devait être suivi du désarmement.

Trois semaines après le départ de Gérard et les autres à Abidjan, je reçus un coup de fil. Il était avec Aubin, sa copine Yvette et Amy. C'est elle qui avait appelé Séry. Séry me remit le téléphone et me dit que c'était Aubin, je pris le téléphone.

— Allo ! Aubino, c'est comment ? dis-je.

— Mon frère de sang, viens ! Viens on va grouiller ! La honte a un impact sur l'homme quand il ne se donne pas les moyens de la surmonter. Viens on va chercher jeton, on va faire venir go là ! Moi aussi, je veux te voir. A la date du désarmement, on pourra retourner, ne reste pas là-bas !

La honte n'avait rien à voir dans le fait que je durais à Guiglo. Quelque chose me retenait : peut-être l'espoir de voir le désarmement reprendre, peut-être la patience. Ce qui est sûr, quelque chose me retenait et j'étais prêt à me défaire de ce quelque chose quand Maho viendrait et nous dirait autre chose que le désarmement.

Les titres des journaux m'intriguaient, je n'avais rien pour m'acheter un numéro. Maho était le seul mieux placé pour nous dire si la guerre prendrait fin ou le contraire, car en ma connaissance, une guerre finit par le désarmement.

Je ne me souviens plus de notre dernière conversation, Yolande et moi tellement je ne l'appelais plus. Je ne savais plus quel mot lui dire, mais il fallait que je l'appelle, ça pourrait diminuer ce qu'elle rumine contre moi car c'est difficile de ne pas voir ni entendre l'homme qu'on aime et dont on a le bébé qui n'a que quelques jours et dont on a la responsabilité seule. Je pouvais voir ma Yolande toujours souriante très en colère.

Le 22 février, je reçus la visite de Nina, à seize heures ; elle semblait joyeuse.

— Garvey chéri ! Et si je te donnais deux mille francs ? me demanda-t-elle.

— Là, tu vas me sortir d'une sauce très très chaude ! répondis-je.

— Bon, attends ! Je vais casser mon billet.

Nina avait dix mille francs, et ça m'importait peu de savoir où elle se l'était procuré. Franchement, depuis le début du mois de février, quelque

chose de fort nous avait rapprochés, je ne pouvais pas passer la journée sans la voir. Elle aussi ; on ne savait plus de nous deux, qui était collant. Sans même me présenter à sa grand-mère, elle sut qu'il y avait quelque chose entre nous.

Nina fit la monnaie et me remit les deux mille puis me confia son portable qui avait mille cent francs de crédit. J'essayai d'abord d'appeler le commandant Ahoussi ; on s'entendait mal. Celui d'Orsot sonnait mais personne ne décrochait. J'appelai alors Serges et je l'eus. Serges me fit savoir qu'il était très fâché avec moi, je lui demandai pardon, nous causâmes pendant deux minutes et je le laissai.

Après notre conversation, je consultai le crédit, il était à six cent cinquante francs. Le cœur battant, j'appelai Yolande. Quand elle reconnut ma voix, elle s'écria :

— Ah, Garvey ! Tu vas faire aussi dêh ! Regarde ! Tu ne m'appelles même pas une seule fois.

Je mentis en lui disant que j'étais malade, que j'avais été transféré à Bouaflé et que j'étais à Guiglo depuis avant-hier. Elle m'informa qu'Aubin l'avait appelée et lui avait promis du savon, je lui répondis que s'il l'a dit, il le fera.

Notre conversation s'interrompt par l'épuisement des unités, je me rendis rapidement à une cabine pour continuer notre causerie. Elle ne laissa même pas le portable sonner, elle décrocha à la première vibration.

— Oui Garvey !

— Allo, chérie ! Je veux que tu écoutes bien ceci : Il ne faut pas que mon absence crée un problème à notre couple ! Occupe-toi de notre bébé ! À tous les coups, je serai là et ça ne saura durer.

— Je te comprends, et fais-moi confiance ! Mais tu me manques, je veux te voir.

J'étais touché, j'ai même failli pleurer surtout lorsque ma copine m'a dit que mon ami lui avait promis du savon. Aubin est négligeant, il ne réalise jamais ses promesses, il agit séance tenante. Je voyais ma copine, la main tendue au premier soutraly, et ça, ça me touchait énormément.

J'essayai de la consoler, la baratiner afin de lui dire au revoir en lui promettant de l'appeler. L'appel me coûta six cents francs. Je payai et retournai au bistro où Nina m'attendait. Je lui remis son portable en m'asseyant. Elle consulta son crédit.

— Mais Garvey ! dit-elle, tu as fini mes unités !

— J'ai appelé mon papa, dis-je, j'ai même appelé mille francs après ton crédit.

— Mais, tu pouvais directement aller à la cabine !

— Excuse-moi bébé ! Il fallait que je cause avec mon vieux.

— Avec ta femme ouais !

— Si je veux appeler ma femme, ce ne sera pas sur ton portable.

La deuxième voix de Nina avait pris un autre ton, mais elle parlait avec

Garvey.

— Alors, pourquoi tu t'emmerdes ? Je te dis que j'ai appelé mon père, ou bien, je suis devenu menteur ?

J'avais changé le ton de ma voix pour montrer que j'étais aussi sérieux.

— Non, j'ai pas dit ça ! répondit-elle en appuyant sa tête sur ma poitrine.

Du bistro, nous rentrâmes au Bateau. Cette nuit-là, mes voisins de chambre, Ballo Bi et Charnier ne purent dormir. Nina et moi avons fait l'amour toute la nuit, je parie que ça les a gênés.

Le 23 février, Maho était de retour d'Abidjan, Akobé aussi. A dix-neuf heures, je le trouvai dans sa chambre avec Séry, je les saluai et sortis. Je savais que notre dispute de l'autre jour serait à l'ordre du jour. Cela me fit penser à Yao Yao Jules, le chef de la sécurité de Maho qui avait envoyé cinq éléments dans la zone de Sada pour un contrat de deux cent mille. Aller chercher un bulldozer resté en brousse. La mission échoua et un élément fut abattu par un groupe de rebelles basés dans la zone. Sada est une zone de cacao, habitée en majorité par des burkinabés, un dangereux réseau. Comme moi, le fauteuil blanc était prévu pour lui.

À vingt-deux heures, je demandai à parler avec Akobé, mais il me demanda d'attendre demain. Je rentrai dormir, pensant à ce qui allait être décidé pour moi.

Le lendemain, revenant de la balade à seize heures, je fus abordé par Brice et Maze.

— Garvey, tu dis Araignée ne t'a rien donné ? me demanda Brice.

— Ouais ! il ne m'a rien donné, kessia ?

— Lui-même est là, tu vas dire ça devant lui, reprit Brice.

La phrase de Brice fut comme un sac de riz de cinquante kilogrammes, tombant du deuxième étage, directement sur ma tête. J'étais sonné, mon mensonge venait de me rattraper.

Effectivement, Araignée était là, Akobé donna l'ordre de le sortir de la prison et l'amener. Je fus le premier qu'Araignée salua, il salua les autres. Akobé avait fini son entretien avec ceux qu'il avait reçus. Il les libéra, diminua le volume du transistor, se leva et s'assit sur son lit picot.

— Garvey ! m'appela-t-il.

— Ouais ! répondis-je la tête levée, mais le regard perdu.

— On dit qu'Araignée t'a donné de l'argent pour Brice, est-ce vrai ?

— Oui, c'est vrai.

— Qu'est-ce que tu en as fait ?

— J'ai acheté deux pantalons et un T-shirt

— Mais, est-ce ton argent ? reprit Akobé.

A cette question, je baissai la tête, Maze prit la parole.

— Chef ! C'est bon, on va gérer ça en vagabond, lui qui doit perdre va perdre.

Il jeta un regard méchant sur moi.

— An zîé,¹ tu es mauvais ! Tu es mon frère, mais tu ne m'as rien dit !

Il tordait sa bouche pour avoir je ne sais quelle allure. Je n'avais pas peur de Maze, mais j'avais tort sur toute la ligne, donc je me contenterais de m'excuser.

Quand Akobé me demanda quand j'allais rembourser, je lui dis la semaine prochaine. Brice prit la parole en ces termes :

— Tu vois, Akobé, mon problème n'est pas Garvey. Je me suis porté garant pour qu'Araignée puisse avoir son portable. Il a pris des engagements devant Maze, maintenant, il s'en va en douce sans donner cinq francs à quelqu'un. Voila que Maze me chauffe. Moi je fais comment ? Demandez à Araignée parce que j'ai Maze sur le dos.

Araignée prenant la parole, ne convainquait personne. Il avait des propos comme : « Je ne sais pas, mais sinon, moi-même, je ne voulais pas partir comme ça ; ce qui est sûr, à la fin du mois je vais chercher quelque chose pour pasteur ».

Akobé reprit la parole.

— Donc, tu veux nous dire que tu as quitté Abidjan zéro zéro ? Mais tu es venu chercher quoi ici à l'heure-là surtout que tu sais qu'il ya un gbangban qui t'attend ici ?

Vraiment, cette question je me la suis posée aussi au moins dix fois : ce retour d'Araignée mélangeait tout.

Mon ami raconta les problèmes qu'il avait eus à Abidjan, le décès de sa sœur et d'autres bobos. Akobé calma Brice et Maze en leur transmettant le délai donné par Araignée et donna l'ordre de ramener Araignée dans sa cellule. Brice se leva avec Maze et partit ; je restai avec Akobé.

Assis dans ma chaise, tête abaissée nous restâmes au moins dix minutes dans le silence puis Akobé le brisa.

— Garvey, donc toi tu t'assois dans le bistro de Samy pour crier à qui veut l'entendre que je t'ai forcé à entrer au MILOCI.

— Quoi ? ! m'écriai-je, tu vois, quand tu veux faire un rapport, fais le comme tu l'as eu, n'ajoute rien, n'enlève rien !

Il appela Charlie, je continuai.

— C'est avec Charlie que j'ai causé. S'il veut se faire plaire ou je ne sais quoi, voici ce que j'ai dit à Ouattara Charles : je pourrai monter la garde avec vous mais la question d'intégrer votre gbôhi, faudrait qu'on laisse ça. J'ai mon gbôhi que toi-même tu connais et ce ne serait pas possible que j'intègre le MILOCI.

— Ce gbôhi dont tu parles là, moi aussi j'en viens, mais depuis les dix millions de Gbagbo, le gbôhi est mort. Les deux cents éléments pour le désarmement, c'est un repêchage et puis toi-même tu connais le comportement des gars. Les Marie-Claire, Alain Gnanh, Vétcho, tu les vois là, ils font des faux trucs sous le nom de FLGO. On dit FLGO d'Abidjan, Abidjan a

1 An zîé : (*gouro*) 'homo' (une personne portant le même nom).

quoi à voir avec le FLGO ? C'est un mouvement qui est mort, et comme toi, tu es un ami de longue date, on se connaît avant la guerre, depuis 1998, au Yaosséhi, je ne veux pas que tu restes en marge, il faut que tu participes à la fête, à mes côtés.

Il se leva de son lit.

— Tu crois que la guerre est finie ? Ne songeons même pas ! Dialogue direct là, ils vont créer quelque chose dedans. Malgré que tout va comme on le demande, regarde ce qui va s'en suivre ! Donc, c'est pour ça que je voulais te garder près de moi : la guerre va reprendre et on va faire la fête ensemble, mais tu refuses de participer, moi je ne peux rien faire.

Il tapa ses cuisses, alla, revint puis s'assit.

— Et puis tu montes la garde, les gars sont au rapport, toi tu restes dans le kagnaphar pour fumer, c'est quelle attitude ça ?

Trop de choses venaient de se passer en peu de temps, je me contentai d'apaiser les esprits.

— Akobé ! Demande pardon à Séry pour l'acte que j'ai posé ! Franchement, la garde s'est bien passée, je ne sais pas comment on a pu en arriver là quoi. Demande-lui pardon et je jure que ça ne se produira plus entre nous.

— Mais toi aussi ! Comment tu as pu ? Huit mille, c'est quoi ? Regarde comment c'est versé sur toi ! C'est qu'on ne peut rien te confier ? !

— Si, Akobé !

— Non ! Mais regarde ! Tu mets huit mille francs en brousse, et si c'est plus gros ? Tu vas te faire flinguer ! On ne parle plus comme on était assis là hein ! Moi je ne t'ai pas connu comme ça. La galère, c'est quoi ? Reste digne !

Akobé se leva et entra dans sa chambre. Je profitai pour aller voir Araignée dans la prison. Derrière les grilles, mon ami me regarda et remua la tête.

— Ah, mon binôme ! Tu as mal agi, tu n'as pas sciencé.

Je lui tournai le dos.

— Laisse ça, on va gérer ça !

Je retournai à la terrasse et continuai au bistro de Samy, les amis y buvaient ; je pris place près d'eux.

— Les gars, c'est versé sur moi !

— Assume ! Ça va aller !

Le soir, je reçus la visite de Nina. Elle remarqua mon attitude glaciale et essaya de se renseigner sur mon état. Je lui répondis que j'allais bien, mais elle insista, alors je lui avouai que j'avais dépensé un jeton prévu pour autre chose.

— Ne t'inquiète pas ! dit-elle, je vais trouver un peu d'argent.

Toute la nuit fut glaciale pour moi ; j'accompagnai Nina et revins me coucher.

La semaine passa, mais je ne pus réaliser ma promesse de rembourser

l'argent. Araignée ne voulait pas m'encaisser son jeton. Il se contentait de me demander : « C'est comment, Garvey ? », je lui demandais de se calmer, j'allais régler ça.

Une nuit, je me trouvai en accrochage avec Maze dans sa chambre. Je reçus une gifle, mais je ne réagis pas, je lui dis seulement que j'allais lui rembourser. Quand nous sortîmes, je fis savoir à Maze que je n'appréciais pas son comportement. S'il avait affaire à quelqu'un, c'était Araignée, plus jamais d'acharnement sur moi, il me comprit et s'excusa.

Le lundi 6 mars, combattants et jeunes de Guiglo furent convoqués à la mairie par Maho et Octave, le gouverneur était présent. Ils nous firent le point de la réunion de Grand-Bassam concernant le Service Civique national. Tous ses bienfaits ; franchement, si le Service Civique venait à entrer dans sa phase active, aucun jeune ne chaumerait.

A mon retour, je croisai Nina ; ce qu'elle me dit, faillit m'évanouir.

— Garvey, je suis en retard, mes règles refusent de venir.

— Oh ! Arrête ça avec moi ! dis-je, tellement surpris.

Nina me dit que mon avis valait peu, elle avait eu ce qu'elle voulait : avoir un enfant de moi. Nous allâmes nous asseoir au bistro sans rien nous dire, j'étais plongé dans mes pensées ...« Si Yolande apprenait ça, elle va me tuer, je suis foutu, pourquoi ne m'a-t-elle rien dit sur son cycle ? ».

Malgré qu'elle avait promis m'aider à rembourser Araignée, je commençai à la détester, ce qui m'amena à lui porter main dans la nuit du 13 mars, profitant d'une fausse ivresse. Par rapport à son jour de naissance, ma fille avait deux mois, et à penser au retard de Nina, je pouvais devenir fou.

Le 14, matin, j'avais remarqué qu'il n'y avait pas eu de rapport, et le soir, la nourriture n'avait pas été servie, malgré qu'il y ait du riz dans la maison. Cela me fit penser à un bonus de moral, le combattant surveille plus ses arrières quand il a le moral abattu. Quand il ne sait rien de ce qui peut arriver d'un moment à l'autre, il est plus aux aguets. Mais avec la ligne que suit le dialogue direct, la garde avait baissé, on était à 98% sûrs que la guerre était au bord du tombeau, elle était déjà morte, il restait seulement à l'enterrer.

Le comportement de ses éléments fit peur à Akobé qui commanda un rassemblement à vingt-deux heures. Je restai dehors pour éviter qu'on revienne sur le débat d'hier. A la sortie, tous les éléments boudaient la réunion.

— Tu nous appelles pour rien, personne ne doit venir fumer à partir de vingt et une heures, ça c'est quoi ça là ? c'est au rapport de demain on va se parler les gbês, c'est quoi ça là ?

Mon ami avait un problème, c'est l'adjudant de compagnie, mais il avait des problèmes. Dans la plainte des éléments, j'avais saisi ceci : Akobé aurait vendu des armes ou dépensé la somme qu'on lui aurait donnée pour se procurer des armes. Cela lui a valu son retrait des rangs au premier tour du désarmement. Bon nombre de ses éléments me l'ont dit, et toujours avec la même phrase du commandant Batoua du MILOCI qui disait ceci :

— Eh toi là ! Sors des rangs ! Va chercher les armes dont tu as eu l'ordre d'aller acheter là ! Sors, allez ! Sors des rangs !

Akobé était sur les rangs, Gnamien Ziké faisait l'appel. Lui aussi avait reçu la supplication d'attendre le deuxième tour et aider Akobé à encadrer les autres éléments. Ziké n'avait jamais reconnu Akobé comme son chef, il venait à la base quand il voulait. Cela créait quelques fois des disputes entre eux.

Tu vois, compagnon, je reviens sur l'interdiction de fumer à partir de vingt et une heures par Akobé. Guiglo a deux forces d'auto-défense : le FLGO et le MILOCI. Pour se soutra, certains éléments vendent du cannabis ; mais comment vendre quelque chose dont la vente est interdite ? Ils ont créé des fumoirs. Le fumoir du FLGO est à deux pas derrière la résidence de Maho et continue sur cinquante mètres devant. Celui du MILOCI est en son sein. Akobé trouvait imprudent de laisser entrer des inconnus dans la base à ces heures tardives. Le FLGO avait posé ce veto qui était respecté, mais les éléments du MILOCI ne s'attendaient pas à entendre ce discours, ils voulaient que ce soit du désarmement qu'Akobé leur parle, et rien d'autre. Il fallait vivre en attendant le désarmement. La ville de Guiglo n'a qu'une seule grande société : Thanry. Le travail de la terre inapprécié, les combattants pour se nourrir, vendaient du cannabis, faisaient du racket, cambriolaient, quémendaient, mais beaucoup préféraient vendre le joint. Moi je n'en ai jamais vendu, mais, franc fumeur.

Je sais que le commissaire de Guiglo attendait que le désarmement se fasse et s'achève, là, il n'y aura plus cette histoire de combattant, et là, il va sévir. Il sait qu'il y a des fumoirs, même dans les camps des combattants.

Araignée me demandait de lui trouver de l'argent. Il me le demandait de la plus souple manière pour qu'on puisse retirer ses treillis bloqués avec Brice. Je m'arrangeai pour lui trouver mille cinq cents francs que je confiai à Elise.

Le lendemain de notre bagarre, je fus informé que Nina était passée au moins trois fois après moi. Au fait, il y a quelque chose qui m'embrouillait. L'autre jour quand je la battais, Nina me disait que je risquais de la faire avorter, et lorsque je lui ai dit que c'était fini entre nous, elle m'avait répondu de retirer ce que j'avais mis en elle. Donc Nina est vraiment enceinte ! Mais que vais-je faire ? Il faut que je trouve une idée.

Le 19 mars, Maho rassembla les chefs d'unité : Requin pour le FLGO, Zahi Opode pour l'UPRGO et Akobé pour le MILOCI. Maho avait d'abord effectué un déplacement sur Abidjan avec sa garde. A son retour, il avait réuni les chefs d'unité pour pouvoir retourner avec eux à Abidjan.

Requin, avant de partir ne put me voir. Il donna le soin à Amara de nous réunir et nous expliquer ce qu'il lui a dit ; je fus informé par Craquement¹⁴ de la tenue d'une réunion à neuf heures.

Le mardi 20 mars, nous nous croisâmes dans un petit maquis derrière l'entrepôt du PAM. Amara était le maître de cérémonie, un cahier était ou-

vert pour la liste de présence. Devenus nombreux, Amara trouva juste de nous parler.

— Bonjour les gars, c'est Requin même qui devait nous parler, mais il est retourné à Abidjan avec Maho et les autres chefs.

— Ouais ! Ouais ! Et puis quoi ? l'interrompit un élément.

Ce décalage installa un bruit dans le maquis. Tout le monde voulait faire la morale à l'impatient ; tous se calmèrent et Amara continua.

— Vous voyez ? Ça fait près de sept mois que nous sommes là, tandis que d'autres sont à Abidjan. Il m'a été demandé de prendre les noms de tous ceux qui sont restés sur place, ici à Guiglo et à Duékoué pour connaître le nombre parce que ce n'est pas nous tous qui irons au Service Civique. Et puis aussi retirer des noms pour les remplacer par d'autres. Y en a parmi nous qui sont dans le gbôhi depuis toujours et qui n'ont pas leurs noms sur la liste des deux cents, ceux-là doivent prendre leurs places sur la liste.

Un élément lui posa la question de savoir le nombre qui serait exigé pour nous dans le Service Civique.

— Si on a trop la chance, répondit-il, ce sera la moitié ou peut-être en dessous.

Après cette réponse, un brouhaha rempli de plaintes et de critiques s'éleva. Je pris la parole pour dire à mes amis que Requin serait de retour, et quand il viendrait, une autre réunion serait convoquée et on pourrait parler du problème des noms. Tous étaient d'accord, et sur ce point, nous nous séparâmes.

Au moins, une réunion venait d'avoir lieu et s'est bien achevée, quel exploit !

Quand je me trouvai seul, ma pensée se tourna vers Yolande et son bébé. Depuis le 25 février, je ne l'avais pas appelée, je sais que ça la peinait. Moi aussi, mais j'étais confiant que j'allais me racheter devant elle comme devant ses parents. Soro est 1^{er} ministre, je sais qu'il saura amener la paix, surtout que le désarmement est le point essentiel pour une sortie de crise. Je serai désarmé et je pourrai entrer à Abidjan.

Je pensais à Aubin, il me manquait. «Lauriers» aussi, mais je voyais mieux de rester à Guiglo pour attendre le désarmement. Quand je me souviens de la vie qu'on menait à Lauriers : accrochage avec le CECOS, avec les éléments du 1^{er} bataillon, le 18^{ième} arrondissement à cause des gaffes et des agressions, avec les gars du 1^{er} BCP ; Guiglo était mieux. Je galère, certes, mais je reste serein. Mon blouson de dignité n'est pas loin. En rentrant à Abidjan après le désarmement, je le porte derrière N'Zo et je rentre la tête haute. Tu sais, compagnon, quand je te parle de reprendre mon blouson derrière N'Zo, ya de quoi. A Guiglo, on avait perdu notre dignité ; pour survivre, mes amis étaient obligés de coucher avec des femmes âgées, d'autres mariées, de vendre du cannabis ou devenir des braqueurs. N'est-ce pas une perte de dignité ? Tu te rends compte ? Un combattant devenir cultivateur pour pouvoir tenir le coup ? Mieux vaut laisser sa dignité derrière soi ; mais

moi je sais que Yolande oubliera tout le temps passé à Gbély.

Le retard de Nina me peinait aussi, mais je ne pouvais pas lui dire d'avorter malgré qu'elle demandait ma position dessus, non était ma réponse.

Quand quelque chose te tient à cœur et que ça rentre dans poisson d'avril, ça peut t'amener à faire beaucoup de vilaines choses si tu ne gardes pas ton calme. La guerre était finie, ça se voyait partout, les journaux connus comme des flambeurs avaient dilué leur encre, je ne sais avec quoi, mais leurs titres donnaient un moral vrai. La radio locale annonçait matin, midi et soir l'arrivée de maîtres de la parole, les gars de la Sorbonne pour le 5 avril. On s'est rendu compte du « poisson » le 4 avril. Rien n'avait été préparé, la radio avait cessé l'annonce concernant ; le 05, ceux qui se sont rendus à la place FHB sont retournés déçus.

Sérieusement, ce poisson d'avril m'avait foutu une colère que si je n'exposai pas mon intention pour qu'on me décourage, j'irais à la radio pour créer un vacarme. Tu vois ? Ces gens-là venaient pour nous rendre hommage, nous les combattants et notre président, Maho Glofehi Denis, et puis quand il y a ce genre de cérémonie, on peut attraper quelques jetons au passage, surtout que la galère de Guiglo pouvait rendre zinzin.

Ce poisson-là, je l'ai mal avalé ; je l'ai même signifié à Mr Célestin Lebasse qui est un patron de la Radio Guiglo. Nous-mêmes africains avons fini avec les faux rendez-vous. Je n'allais pas en faire une affaire, c'était encore un faux rendez-vous comme tant d'autres. Fallait réfléchir à autre chose comme la date du désarmement comme ça, parce que Maho est encore à Abidjan ; peut-être qu'il gérait pour avoir une date précise.

Au moment où on se posait des questions sans trouver de réponse, au moment où on réfléchissait à se péter la tête, mon petit trouva excitant de se retrouver dans une cellule de la prison du commissariat. Le 2 avril, je me réveillai de ma sieste à seize heures, je m'assis devant le bistro de Samy pour prendre un peu de soleil, Ouattara Charles m'approcha.

— Garvey, les gômons sont tombés sur Didier, ils l'ont mis dans taxi et ils ont bougé avec lui.

Je pris la nouvelle comme un sac de riz lâché sur ma tête. Didier est un élément d'Abidjan, donc sous ma responsabilité, en « esprit »

— Qu'est-ce qu'il a fait ? demandai-je.

— C'est une affaire de chaussures, Docksides Sebago, on dirait qu'on lui a donné pour vendre ou bien il a volé, je ne sais pas, mais c'est une affaire de chaussures.

— Je ne crois pas qu'il ait volé, dis-je, mais Didier avait commencé à se jouer les blackiss, c'est lui qui trouve preneur de tout. Je savais que ça allait finir comme ça. Araignée, accompagne-moi au commissariat, on va avoir le cœur net !

En allant au commissariat, nous fîmes un arrêt devant le fumoir du FLGO. Une scène attira mon attention. Vincent, Dieudonné et Falkao causaient en silence tout en gardant les yeux sur nous. Connaissant Vincent

comme l'ami de Didier, je m'approchai d'eux et les saluai.

— Didier est au commissariat, tu es au courant, Vincent ? demandai-je.

— Moi-même, c'est ce que je disais là, répondit-il, si Black X était là, on allait faire quelque chose.

— Donc c'est Black X qui lui a donné DS là ? demanda Araignée.

Il n'eut pas le temps de répondre, Dieudonné lui coupa la parole.

— Donne la position de Black X, ça pourra t'aider à te sortir de ça !

— De quoi ? ! demanda Francky, Garvey, ils sont responsables de ce qui arrive à Didier, on doit se comprendre, sinon on va au commissariat ensemble !

Falkao me fit savoir qu'il pouvait trouver Black X, je lui demandai de me guider. Je confiai Vincent à Araignée et Francky pour suivre Falkao au quartier Déguerpis. Le tour fut sans succès, partout où nous passions, les amis à qui nous demandions Black X répondaient qu'il venait à peine de les laisser. Au retour, je laissai Falkao à la place FHB, il voulait voir son frère au quartier Résidence. Je rejoignis Francky et Araignée en compagnie de Vincent.

— On l'a pas trouvé, dis-je, mais il est encore à Gbély.

Je me tournai vers Vincent.

— Voilà, Vincent, explique-moi la situation !

Il me fit savoir que c'était lui qui avait donné la paire de Docksides Sebago à Didier pour vendre.

— Tu as eu ça où ? lui demandai-je.

— On était allé dans une soirée dansante, moi j'ai pris la paire et un gué de quinze mille francs ; tu as laissé Falkao, il est dedans aussi.

Sa révélation m'énerva.

— Mais pourquoi tu t'es tu quand il était avec nous, tu veux aller seul en prison ?

Pour éviter quelconque remords au cas où j'agissais sans contrôle, je demandai à Araignée de faire venir Yao Yao Jules, le chef de sécurité de Maho. N'ayant pas trouvé Yao Yao, il appela Gninin'Gah et Tiemoko, des adjoints du chef.

Après audition, ils restèrent perplexes devant ce qui venait de sonner à leurs oreilles, Tiemoko prit la parole en ces thèmes :

— Franchement, c'est compliqué. Ya déjà un innocent en taule, lui il va pas payer pour ce qu'il n'a pas fait. Le mieux, c'est d'aller au commissariat pour que Vincent s'explique lui-même là-bas, ils sont combien ?

— Ya Black X, ya Falkao, Papou, Dieudonné et moi, répondit Vincent, on s'est fait aider par des libériens.

Gninin'Gah regarda Vincent avec un air que je n'arrive pas à décrire ; ce qui est sûr, le regard était répugnant, et dit :

— Allez au commissariat ! Gbêlê ne peut pas rester en prison pour rien.

Le reste de sa phrase, il la termina en guéré. La Baleine nous avait rejoints, il avait été informé

— Mon vieux, Garvey ! Ils ont eu quatre bâtons dans leur coup-là ! C'est venu avec eux.

— Mais pourquoi tu me dis que tu as eu quinze mille francs ? m'adressant à Vincent.

— Oôôh ! C'est des gawas ! Ils ont laissé les libériens devant, ils vont avoir quoi ? dit La Baleine, mais, c'est comment ?

— On allait au po,¹ répondis-je.

— Mais, allons !

Au fait, voici comment ça a débuté. Black X avait été contacté par un libérien du nom de Larry l'informant d'un tuyau qu'un jeune dioula lui avait donné. Dans une cour commune, habitait un acheteur de produits dans le quartier de Nazareth. Il aurait reçu de l'argent, un bon paquet. Larry avait promis apporter un ou deux hommes et une arme, et c'est ce qu'il fit, mais l'arme n'avait pas de chargeur, et c'est « Dieu créa » qui leur trouva un chargeur plein.

Sur le terrain, l'indication de la cour était propre, mais celle de la porte de l'acheteur était fausse, donc il fallait procéder au « door to door ». Les libériens de Larry ne voulaient pas perdre de temps, ils cassaient les portes avec des briques qu'ils jetaient dessus, ce qui a alerté le quartier. Les gens sortaient pour savoir ce qui se passait, malgré l'heure tardive.

Les libériens tiraient en l'air pour disperser la foule qui s'est créée en un rien de temps. Vincent avait fui, abandonnant ses acolytes sur le terrain. Black X et Falkao l'avaient rejoint quelques minutes après à leur domicile. Après lui avoir rendu compte, ils lui firent savoir qu'ils n'avaient pas pris grand-chose, mais lui remirent quand même une paire de Sebago et la somme de quinze mille francs.

Didier pouvait tout vendre, c'était son beat pour atténuer la galère. Vincent était son pote malgré qu'il ne fût pas combattant. Alors, il lui remit la paire pour qu'il trouve un preneur ; mais Didier ne put trouver de preneur. Le propriétaire avait reconnu ses chaussures et a fait suivre Didier par ses amis en attendant qu'il alerte la police ; c'est comme ça que Didier s'est retrouvé à la police.

Tu vois, compagnon, c'est un branchement dans un branchement qui a créé masse.

Sur la route du commissariat, Vincent aperçut Larry.

— Garvey, voilà le libérien qui nous a donné le tuyau là.

Le jeune était au niveau du carrefour AGEPE. Je lui criai, il s'arrêta et jeta un coup d'œil derrière lui, je lui demandai de venir. Arrivé à notre niveau, je lui dis que depuis seize heures Yao Yao Jules voulait le voir, et donc, nous devons retourner le voir.

Nous retournâmes et trouvâmes les deux adjoints du chef là où nous les avions laissés. Vincent leur expliqua que c'était lui qui avait donné le

1 Po : N. Commissariat de police.

tuyau. Tiemoko eut une seule parole :

— Ça fait deux, allez les déposer !

Nous retournâmes au commissariat, expliquâmes aux policiers de garde le motif de leur dépôt. Ils appelèrent le commissaire pour lui demander s'ils devaient les garder après lui avoir expliqué la situation. ; le chef cria à tel point que j'entendis :

— Gardez-les ! On verra demain !

Les policiers les firent entrer dans leur cellule et nous retournâmes. Je mobilisai cette nuit-là tous les amis, civils comme combattants ; motif : trouver Black X et les autres. Le lendemain, ils mirent la main sur Dieudonné et le jeune dioula qui avait contacté Larry. Black X, Falkao et Papou étaient en fuite.

Reconnaissant son innocence, les flics libérèrent Didier le 6 avril 2007 à dix-neuf heures ; un bouc sentait bien mieux que lui.

Didier n'avait que sourire et remerciements sur les lèvres.

— Tu as eu luck, lui dis-je, ton DDR allait rentrer en brousse !

— Hum ! soupira-t-il.

Nina me faisait trop penser à Yolande. C'est vrai, ça fait longtemps que je l'ai appelée, mais le comportement de Nina me faisait toujours penser à ma copine. Nina était capricieuse, alcoolique, tous les bons conseils étaient comme des remontrances pour elle. Je la détestais parce qu'elle avait ajouté mensonges à son arc de sottises. Je me suis rendu compte le 5 avril quand ses règles sont venues, j'ai remercié le ciel.

Le 29 avril, j'accompagnai Charnier à la Sodefor voir Monsieur Siegbo Victor, un commandant des Eaux et Forêts, il faisait partie imminente de ceux qui étaient prêts à nous dépanner. Malgré qu'il manque de liquidités, il nous remit un bon d'essence de cinq mille francs à échanger à la station Mobil ; le gérant nous le changea à quatre mille cinq cents francs.

Nous nous rendîmes à l'Inspection de l'Enseignement Primaire pour voir un tonton, monsieur N'dri Kouassi, secrétaire à l'IEP de Guiglo.

Mr. N'dri ne nous a jamais rien refusé quand on le sollicitait, il était prêt à nous dépanner. On voulait donc lui offrir une bière.

— Quoi ! S'écria le tonton, c'est moi qui dois pour le moment payer la bière pour vous, gardez votre argent et attendez moi !

— Tu as vu ? dis-je, je t'ai dit qu'il allait refuser notre offre. Il sait que c'est mou sur nous.

— Ça revient au même, dit Charnier, c'est même bière-là qui revient.

Le tonton revint et nous allâmes nous asseoir au maquis Annexes, son maquis intime ; si je dis préféré, ce ne sera pas le mot. Après quatre bières, nous prîmes congé du tonton pour nous retrouver au bistro de Samy où nous bûmes quelques tournées de koutoukou. Avec mes « gbringbrins¹ », je pris le courage d'appeler Yolande. Quand elle reconnut ma voix, elle me

1 Gbringbrins : N. des jetons.

dit ceci :

— C'est maintenant tu m'appelles, pourquoi tu me fais ça ? Tu ne m'appelles pas, qu'est-ce qui se passe ?

— J'ai fait un accident, dis-je pour trouver quelque chose à dire, je commence à me rétablir peu à peu.

— J'ai Mireille auprès de moi

— Passe là moi !

Je reconnu la voix de Mireille.

— Salut bébé, dis-je.

— Qui est ton bébé ? Tu es où même ? Tu nous as abandonné, qu'est-ce qui se passe ?

— J'ai fait un accident, mais ça commence à aller, passe-moi Yolande !

Elle me la passa.

— Mon bébé, je te laisse, je vais t'appeler.

— Appelles-moi, Garvey, j'en ai besoin, au revoir !

— Au revoir, chérie !

Franchement, Guiglo était devenu comme le Texas, on pouvait enregistrer sept à huit braquages en une semaine ; les quartiers de Nazareth et Déguerpis étaient les plus touchés par les braqueurs.

Pour prouver leur culot, c'est à Zonin-Taï, dans le quartier d'Adjamé, à deux pas de la base MILOCI qu'ils tentent de braquer une cour. Cette nuit-là, c'étaient La Machine, Angolais et Agban qui étaient de garde. De retour de la boulangerie, ils aperçurent des braqueurs opérant dans une cour à soixante-quinze mètres de la base. Les bandits tapaient une porte où des enfants pleuraient à l'intérieur. Pour être sûr de ce qui se passait, Agban tira un coup en l'air pour dissuader ; les bandits envoyèrent des rafales. Agban répliqua et la nuit se remplit de coups de feu.

Tout le Bateau se réveilla, mais personne ne pouvait sortir car le courant était coupé et l'heure était très avancée ; chacun sortit pour se trouver une bonne position. Les gars ne laissèrent pas le temps aux bandits d'agir. Ceux-ci trouvèrent intelligent de quitter les lieux. Nous fîmes une ronde jusqu'à la mairie, mais ils avaient disparu. Nous restâmes éveillés jusqu'à six heures, direction, le bistro de Samy. Ce matin-là, le koutoukou coula à flots, ceux qui entraient dans le bistro nous offraient des litres ou des demis.

— Les gars, disaient-ils, merci, vous avez fait un bon boulot, buvez !

On venait de rater une humiliation certaine. Si les voleurs accomplissaient leur mission, on serait la risée de tout Guiglo en général et Adjamé en particulier. D'abord le MILOCI était le gbôhi le plus détesté de la ville. On dit qu'ils appliquaient trop l'armée. Même les policiers disaient que les gars leur prenaient des gombos comme le règlement des litiges parentaux ou fonciers où quelques fois bon jeton sortait ; la prise de gros dealers et surtout la bastonnade des récalcitrants. Depuis le 30 avril, la radio avait repris l'annonce de l'arrivée des maîtres de la parole pour rendre hommage

à Maho et à ses combattants.

Le 1^{er} mai, aux environs de vingt et une heures, je rentrai au Bateau. La base grouillait d'éléments et un mot attira mon attention intérim. Je m'approchai pour comprendre. Les éléments démobilisés du MILOCI étaient venus envahir la base. Je m'approchai pour leur demander ce qu'ils voulaient dire par intérim. Un élément démobilisé du nom de Sompou Hervé me répondit :

— Garvey, c'est un coup d'Etat, Akobé n'est plus AC !

Je ne compris rien, des éléments démobilisés, en temps normal, devaient se trouver dans leurs familles respectives, cherchant à faire autre chose, mais c'est eux qui viennent déstabiliser un régime ! D'accord, sinon dans mon gbôhi, ça ne se passe pas comme ça. Pour éviter un accrochage qui pourrait avoir un autre visage, Séry accepta et leur proposa de désigner quelqu'un qui va gérer l'intérim avec Brice jusqu'à l'arrivée d'Akobé.

Les démobilisés choisirent Brito Arnaud Léandre alias Gbotou CI, pour gérer l'intérim avec Brice. Ils ont établi une nouvelle équipe de travail qu'ils ont nommée CCI MILOCI (Centre de Commandement Intégré du MILOCI).

Je n'étais pas d'accord, mais dans ce Bateau, j'étais un simple observateur, mon point de vue ne pouvait pas écraser une fourmi. Une chambre pour dormir et c'est tout, mais n'empêche que je demande l'avis des uns sur le comportement des autres. La Bile, Corbeau, Ouattara Charles n'étaient pas d'accord avec ce CCI.

— Regarde Garvey ! Ils sont déjà désarmés, ce qui leur reste à faire, me disaient-ils, c'est d'entrer en famille et se trouver quelque chose à faire, pour eux ; mouvement est fini.

— Peut-être qu'ils voulaient être redésarmés ! Qui sait ? dis-je.

— Noon ! Ils n'ont qu'à arrêter de rêver ! disaient-ils en chœur.

Rêveries ou pas, les démobilisés étaient là, et il fallait compter avec eux. Mais pourquoi sont-ils là, et qu'est-ce qu'ils recherchent ? Gbotou, dans ses propos, disait ceci :

— Qu'est-ce que j'allais venir faire ici si on ne me le demandait pas ? Je suis sur le site là-bas, j'attends qu'on pense à ma réinsertion, mais mon arrivée ici là, c'est quitté en haut.

En haut là, c'est sur quel côté ?

Le 5 mai à treize heures, j'appris l'arrivée de Requin et Akobé ; je m'approchai de la base. Mon arrivée coïncida avec la leur, ils descendirent d'une Mercedes, firent descendre leurs bagages devant la base et la voiture partit ; nous rentrâmes avec les bagages.

La base MILOCI s'était remplie d'éléments FLGO d'Abidjan. Ils avaient eu la commission qu'il fallait se croiser là. Requin avait quelque chose à dire à tout le gbôhi : on plaça les bancs, les chaises et on s'assit.

Akobé commença les nouvelles par le séminaire à l'IIOA, Grand-Bassam sur le Service Civique, ce qui a été dit, l'altercation qu'il y a eue entre lui et pasteur Gammy et entre Gammy et Delafosse ; puis passa la parole à

Requin. Celui-ci prit la parole en ces termes :

— Vous voyez les gars ! Maho nous a mis dans son staff parce qu'il a remarqué le comportement de nos responsables légitimes : de Nonzi en passant par Gammy pour tomber sur Colombo, ils jouent mal leur rôle. Ce qui a été du mauvais goût de Gammy et de Colombo qui nous ont chassés de la sale lors d'une réception. Ils ont trouvé que nous ne devions pas nous asseoir à la même table qu'eux parce que nous sommes des éléments et nous devions sortir. Maho a essayé de les persuader que nous devions rester pour rendre compte aux éléments restés ici, mais c'était bluff pour eux. Akobé a fini par dire qu'il ne sortirait pas de la salle ; ce qui l'accrocha avec Gammy. J'ai demandé à Akobé de se calmer et de sortir, ce qu'il a fait, mais sans joie. Après la réception, ils ont reçu de l'argent : 2 million pour Maho, 1 million pour chacun des autres, vous les voyez hein ! Gammy, son adjoint Batoua, Colombo etc ... Maho a demandé à Gammy de lui remettre 200.000 francs pour donner à Akobé pour les éléments restés sur le terrain ici. Il a répondu qu'il ne mettra pas un rond dans la main d'Akobé, qu'Akobé n'est pas le chef qu'il a choisi, qu'il enverrait lui-même l'argent aux éléments. C'est là que Delafosse s'est fâché contre lui et lui a porté main. Nous, on n'est pas resté pour voir la fin.

Quelques blablablas en ajoutant qu'après le passage des maîtres de la parole, on recevra le Président de la République pour mettre feu aux armes.

— Donc, c'est le désarmement alors ? demanda un élément.

— On dit le PR vient brûler les armes, tu demandes si c'est désarmement, répond un autre.

— Voilà ! J'allais oublier, dit Requin. Vous voyez, au premier tour, on a déposé la majorité des armes qu'on avait, et puis le processus s'est interrompu. Donc le PR a donné jeton à Maho pour rassembler les armes. Ya des villages qui se sont armés, des branleurs ont fait confisquer leurs armes à la police comme à la gendarmerie. Toutes ces armes-là, faut les récupérer, faut en quelque sorte vider le Moyen-Cavally à part ce que portent les corps habillés. Donc, Maho sera occupé à ça, voilà le CR !

Chacun se réjouissait de la date fixée pour l'arrivée du PR, le 19 mai. Quand tout le monde s'apprêtait à se lever, Akobé demanda à parler.

— Les gars, je suis enjaillé hein ! Mais je demande que tout le monde dorme ici aujourd'hui, FLGO d'Abidjan comme MILOCI.

Tout le monde accepta mais chacun demanda à aller se laver.

Cette nuit-là, Akobé la passa hors du Bateau. Quand je me souviens ce que mon ami Akobé me disait concernant le FLGO d'Abidjan, je suis enjaillé : « Garvey, depuis les dix millions de Gbagbo à la Cathédrale, le FLGO d'Abidjan est mort » et c'est lui aujourd'hui qui demande l'aide du FLGO d'Abidjan, DIEU est grand.

Depuis le retour des démobilisés au Bateau, je remarquai aussi l'arrivée de quelques sacs de riz.

Le 10 mai, ils accueillirent Gammy, reçu par Gbotou comme nouvel ad-

judant de compagnie ; des coups de feu furent tirés en l'air. Il ne dura pas, il leur fit savoir que le PR arrivait à Guiglo pour brûler les armes et faire un don aux combattants où chacun pourrait sortir avec 250.000 francs. Il leur remit un peu d'argent puis partit.

Trois jours après, ce fut la visite du commandant Batoua, l'adjoint de Gammy. Batoua leur fit savoir que le montant dont avait parlé Gammy était pour acheter des armes, mais chacun recevrait au moins vingt-cinq mille francs, une info qui créa du bruit dans le salon ; personne ne s'attendait à cette somme.

Toutes les questions posées à Batoua furent sans réponses, il s'appuyait sur les bienfaits du Service Civique ; pour s'échapper, il leur remit la somme de cent mille francs.

Le 19 mai était propre, près de dix bâches dressées attendaient qu'on s'y abrite. Depuis le 17, les éléments de la GR avaient rempli la ville, on sentait Gbély bouger. Les autorités « tortues » avaient achevé les travaux d'embellissage. Elles attendent qu'on dise qu'il y a une haute personnalité qui arrive pour chercher à maquiller leur circonscription ; soyées !

Mais comme c'est dans leur habitude, ça roule. Guiglo avait pris un nouveau visage, la broussaille qui couvrait la ville fut taillée, ce qui diminuait les moustiques. Ils se sont arrangés pour que réseau électrique ne fasse pas de jeux de lumière, parce que Guiglo avait fini avec coupure d'électricité. On pouvait rester toute une journée sans courant, mais les trois jours avant le 19 mai, le courant était comme si ça n'avait jamais été coupé, ouais ! Des vraies tortues.

Tous les éléments d'Abidjan étaient présents sauf Aubin et quelques-uns, et ça m'énervait un peu.

Après les musiques et danses, ce fut Gah Bernabé, le maire de Guiglo qui fit le premier discours. Son discours m'importait peu, j'attendais un seul discours, celui du président. Marie-Claire et Vétcho étaient là ; Alain Gnanh, Marcelin et Aubin faisaient partie des absents. Je ne pouvais les dépasser, je m'approchai et c'est Vétcho qui m'accueillit.

— Ouais ! Garvey ! Tu es dur !

— Ouais ! C'est ça ! répondis-je

Je saluai Marie-Claire sans joie. A le voir dans son complet veste, il m'énervait et je suis sûr qu'il le savait. Après le show de Kotibet, Marie-Claire était venu à Guiglo où il dit avoir été frappé par les éléments de Maho, et celui-ci s'est occupé de ses soins. Marie-Claire ne nous avait parlé que des côtés bastonnades et soins, il avait omis de nous dire que Maho lui avait demandé de prendre 200 éléments parmi nous pour la liste du désarmement, quelque chose qu'il avait accepté. Il ne nous mit pas au courant, appela Vétcho et Alain à le rejoindre à Duékoué, dans un hôtel. Nous avons failli être écartés si nous n'avions pas changé de plan : celui de Requin de demander pardon à Maho pour qu'on fasse rapidement la liste des 200.

On annonça Maho pour son discours. Je me précipitai sous les bâches

pour l'entendre parce qu'il y avait affaire du don du PR et aussi si le bûcher consistait à donner le filet de sécurité, donc, il fallait s'approcher pour bien entendre.

Maho commença son discours par la biographie des FRGO, ce qui l'a poussé à créer un tel mouvement et finit par :

— Nous, forces d'auto-défense du Grand-Ouest, acceptons de déposer les armes sans condition, mais demandons au PNDDR de terminer ce qu'il a commencé, c'est-à-dire payer le filet de sécurité des combattants ! Je vous remercie et que Dieu veille sur la Côte d'Ivoire !

Aucun mot sur le don du président, ça ne sentait déjà pas bon.

Le chef de l'Etat prit la parole par la salutation de chaque mouvement : FLGO, MILOCI, UPRGO, AP-Wê ; il enchaîna avec ceci :

— Mes gars de l'Ouest m'ont dit qu'ils sont prêts à déposer les armes et que je peux venir les brûler ; je suis venu. Mais si je venais et que je ne voyais rien, ça allait se gâter entre nous.

Ce fut un « non » prononcé par toute l'assemblée.

— Donc, continua-t-il, je reviendrai pour faire la fête avec vous. Je vous remercie ! Comme Abou Moussa est là, je vais vous dire en même temps : c'est lui qui sera chargé des armes. On va en brûler symboliquement quelques-unes et le reste, Abou s'en chargera. Prenez soins de vous ! Je reviendrai pour la grande fête.

Sur ces mots, Gbagbo quitta le podium.

Armes, il y en avait : lourdes, légères, explosives. A voir les cargos militaires remplis d'armes des combattants, on pouvait dire que le Moyen-Cavally avait rendu toutes ses armes.

Le PR aussi n'avait rien dit sur le jeton, rien aussi concernant le filet de sécurité puisque les armes ont été déposées. Tout ceci m'avait un peu découragé, mais je me suis dit que tout cela sera annoncé à la télé.

La cérémonie s'acheva à dix-sept heures avec le bûcher ; quelques armes furent brûlées publiquement. De retour de la place chacun se posait la question suivante : « A quand le filet ? Qui est Abou Moussa ? ». Abou Moussa était le représentant spécial par intérim du secrétaire-général des Nations Unies, c'est pourquoi on lui a confié les armes.

Maintenant à quand le filet ? Il reste à voir. Un grand pas a déjà été fait. Déposer ses armes est quelque chose de très difficile pour un combattant, mais s'il l'a fait, faudrait pas que la paie de son argent soit un problème.

Après un tour au fumoir et au bistro, je croisai Aubin qui venait d'arriver enfin. Il était vingt-deux heures et j'étais très saoulé. Après quelques nouvelles brèves d'Abidjan, nous retournâmes au fumoir du FLGO où je lui fis la présentation de ma copine Nina. L'alcool faisant son effet mélangé au joint, je laissai Aubin avec Nina sous prétexte que j'allais prendre un bain ; mon frère de sang vint me réveiller à minuit.

— Garvey ! Debout ! Allons à la préfecture ! Ya gué qui se fait là-bas !

Mon ami fut obligé de me donner une forte tape sur le dos pour que je

reprenne mes esprits.

— Ôôh ! Kessia ? !

— Debout, viens avec moi !

Je me levai tout sonné, lavai mon visage et le rejoignit dehors.

— Où est Nina ? demandai-je.

— Je les ai mises gninnin,¹ elle et sa camarade.

— Qui ça ? !

— Elle est en forme comme ça, un q-gbô.²

— C'est Beauté !

— Boh ! Nina m'a dit que tu l'as enceintée !

Je souris en lui donnant cette réponse :

— Elle plaisante, je suis foutu si je fais ça.

A la préfecture, il y avait un beau monde, surtout les combattants. Toujours sonné, je m'étendis sur le sol carrelé et m'endormis rapidement ; je fus réveillé quelques minutes après par Aubin.

— Garvey ! Lève-toi ! C'est mieux que tu t'assoies, on est trop ici, debout !

Je me levai comme quelqu'un à qui on avait crié garde-à-vous. Je marchai le long du goudron menant au grand portail et fit demi-tour. Le sommeil m'avait quitté un peu, je m'assis près des amis sur les marches d'escaliers menant à la porte du bureau du préfet.

Un type un peu excité taquinait tout le monde : petit coup de poing par ici, coup de pieds par-là, petit cri de joie, je reçus un coup dans le dos, je me retournai subitement.

— Mais c'est qui ça ? Quoi ! Mais c'est Gammy ! m'écriai-je.

J'avais dit Gammy à haute voix sans précéder par monsieur ni par pas-teur. Il me regarda et entra dans le bureau pour ne plus en ressortir.

— Laisse Gammy, dit un gars assis auprès de moi, ça va mord avec lui dans quelques minutes, il est devenu karatéka.

Nonzi sortit et remit quelque chose à Marie-Claire. A peine tourna-t-il le dos que celui-ci se mit à crier.

— Lauriers ! Lauriers ! Ici ! Passez ici !

Je restai assis, Aubin m'appela, mais je lui fis signe de les suivre. Requin vint et nous dit de rester sereins, qu'il s'occupait de tout. Il monta dans un des 4x4 de Maho et partit ; nous sortîmes pour l'attendre dehors. L'heure avançant et la fatigue appuyée par l'alcool, je cherchai à rentrer pour me coucher ; je savais que Requin me rendrait compte.

Le lendemain, je fus réveillé par Fidèle.

— Mon vieux Garvey ! Tu as cinq mille avec Isidore.

— Ce n'est plus deux cent cinquante mille francs ! d'accord ! Queue de souris c'est viande, je vais le rejoindre après.

Je pris mon bain, me brossai et m'habillai. A ma sortie, une scène attira

1 Gninnin : N. saoulé.

2 Q-gbô : N. grosses fesses.

mon attention : un démobilisé du MILOCI se plaignait.

— Gbotou et son gbôhi ont foutaises, Gammy leur a donné trois cent mille francs, ils ont béou¹ à Abidjan avec ça, c'est des traites !

Aubin venait de se laver, il sortit serviette aux hanches.

— C'était l'idée de Gammy, il voulait doubler tout le monde. Peut-être qu'ils ont eu la chance de tomber sur lui, sinon, lui-même s'était promis de glisser quand le jeton tomberait entre ses mains.

— Donc, c'est nous les moutons quoi ? dit le jeune.

— Ça ! Attends Gammy ! Il va répondre à ça, répond mon ami.

Je sortis avec Aubin pour nous rendre chez Maho. Arrivés à la villa, le chef de guerre recevait des chefs coutumiers et un groupe d'artistes traditionnels. Après le départ des chefs coutumiers, il remit vingt mille francs aux artistes, mais le chef d'orchestre lui demanda d'attendre d'assister à une démonstration. Les tam-tams se remirent à résonner, mais sans chant. Le danseur tenant une queue de bouc dans la main gauche, fit quelques pas de danse, mit ses deux mains dans le dos, s'accroupit sur un grand mortier qu'il souleva avec ses dents. Il fit tourner le grand mortier pendant près de trois minutes et le déposa, s'agenouilla devant Maho et tendit la main. Celui-ci lui mit l'argent dedans ; je ne pus m'empêcher d'applaudir.

Callé derrière la foule, Aubin ruminait une idée. D'un coup, il se décala et se dirigea vers Maho. Le chef lui prêta l'oreille et hocha la tête.

— Que tous ceux qui veulent rentrer à Abidjan s'alignent ici ! dit le chef.

Il reconnut un élément dans le rang à qui il demanda de quitter le rang. Il s'exécuta et vint s'arrêter près de nous qui ne nous étions pas mis dans le rang. Arrêté devant les jeunes en rang, Maho leur dit ceci :

— La différence qu'il y a entre vos chefs et moi, c'est qu'ils ne vous disent pas la vérité. Voilà, ils sont partis avec l'argent en vous abandonnant ici ; moi je ferai ce que je peux.

Maho ne finit pas son discours qu'un minicar stationna devant sa villa, ce qui surprit tout le monde ; chacun se mit à murmurer. « Ouais ! Maho est devenu puissant ! Qui peut lui refuser quoi ici à Guiglo ? A peine on décide d'aller à Abidjan qu'un car apparaît ».

— Bon, comptez-vous ! reprit-il, ils vont aller mettre du carburant dans le car. Jusqu'à onze heures, il y avait deux grands cars et un mini pleins d'éléments.

Après l'appel, il leur dit ceci :

— Vous avez quatre mille francs pour manger en route et six mille francs pour le transport, pour chacun.

Aubin s'approcha de moi et sourit.

— Je reviens, je vais chercher mon jeton, après le corridor, je descends.

— Donc tu vas pas à Abidjan ? lui demandai-je

— Pas pour le moment, j'ai géré un beat de jeton. Je prends pour moi et

1 Béou : N. courir, s'enfuir, partir.

je reviens, je ne dépasse pas N'zo.

Juste après le départ d'Aubin, je croisai Isidore qui me remit mes cinq mille francs.

Pour arriver à la casse du billet, j'achetai du savon, un cahier et de cigarettes, ce qui me fit un total de cinq cent cinquante francs. La seconde chose que je fis après la casse fut d'appeler Yolande. Quand je lui demandai comment allait mon enfant, elle eut cette réponse :

— Tu as un enfant ici, tu ne sais pas qu'elle mange maintenant ?

— Je sais, mais je suis pris, gère ! Je viens, je vous rembourserai tout ça.

— Je ne vends plus, toi-même tu sais.

— Quand je vais venir, tu vas reprendre ton commerce, fais-moi confiance !

Nous causâmes quelques minutes et je la libérai. Aubin me trouva dans le bistro de Samy, une quinzaine de minutes après, tout souriant.

— C'était pour être malhonnête que tu réfléchissais fort fort derrière nous-là, l'accueillis-je.

Il éclata de rire.

— Nonzi a glissé, c'est un gué chinois que l'homme a reçu, j'ai brûlé dix mille francs au maquis avec ta daille et sa camarade, tellement mon cœur était chaud.

— Moi, j'ai reçu gbonhon,¹ mais c'est pas trop ça qui m'importe ; ils n'ont qu'à donner les cinq togos.

— Dans mon discours, Maho m'a donné dix mille et puis j'ai pris mes quatre cricats ; il a failli baiser erreur² mais il a eu une présence d'esprit. Il m'a tendu deux cent quarante mille, et puis il s'est retenu en disant : « non, toi petit baoulé là » puis il a remis son argent en poche,

— Ouais ! Il a vu dedans³ ! reconnu-je.

— Au nom de Dieu, il a vu dedans ! dit Aubin.

Nina venait de faire son apparition dans le bistro, Aubin s'efforça d'un atalakou.

— Voici ma femme qui vient d'arriver !

Il lui offrit à boire. Nina me fit signe comme pour me dire « allons dehors » ! Je la suivis. Sa question m'énerva mais je gardai mon calme.

— Oui, mais j'ai trois mille sur moi.

— Mais donne-moi mille francs je vais préparer !

— Non, prends cinq cents francs, mets ça sur toi !

Ce jour-là, je remis cinq cents francs à Nina au moins trois fois. Sous la demande d'Aubin, nous allâmes rendre visite à Maman Adja. Elle était absente, partie pour Abidjan. J'étais heureux, parce que je lui avais donné le numéro de Yolande et j'étais sûr qu'elle allait l'appeler. L'heure avancée, je passai la nuit avec Nina au Bateau.

1 Gbonhon : *N.* cinq mille francs.

2 Baisser erreur : *N.* se tromper.

3 Voir dedans : *N.* se rendre compte.

Au fait, le don du PR avait créé un problème. Tous les combattants avaient une seule pensée : recevoir deux cent cinquante mille francs par élément, ce qui n'a été le cas. Donc ça a énervé les gens, surtout les éléments démobilisés du MILOCI et ceux de Colombo qui se plaignaient d'avoir été doublés par leur chef.

Pendant que ceux du MILOCI emmerdaient le préfet pour leur trouver un car pour rentrer à Abidjan, Maho faillit se faire lyncher par ceux de Colombo, n'eut été l'efficacité de ses gardes du corps.

Le car du préfet tardant, ils eurent l'idée de faire signe à la presse pour crier à la roublardise.

Le jour suivant, ils reçurent un car pour rentrer chez eux. Comme les journalistes de la RTI étaient encore là, nous profitâmes pour causer avec eux. Sans tarder, ils arrivèrent à la base, commençant par filmer la villa, ses chambres, le salon, les alentours. Les voyant travailler, on pouvait lire la pitié sur les visages des reporters. La base était délabrée, on dormait sur la merde. Akobé était absent, c'est Cobra IV qui se prêta à leurs questions. Il leur donna la signification du MILOCI, leur fit la biographie du mouvement avant de tomber sur le problème du don de Gbagbo.

— Il était dit que nous devions recevoir chacun la somme de deux cent cinquante mille francs, ce qui n'a pas été le cas. C'est après, quand les éléments ont commencé à se plaindre que Gammy a fait appeler l'adjudant de compagnie, Akobé Georges, pour lui remettre deux cent mille francs pour qu'il partage. Nous sommes trois cent quatre-vingt éléments, nous avons avancé le loyer et nous avons partagé le reste ; ce qui nous intéresse le plus est que ...

Amy se faisait interviewer au salon, donc je laissais les gars à la terrasse et entrait pour l'écouter ; moi aussi, je voulais parler.

Amy faisait le compte rendu de notre galère, de la nourriture à la couchette. Quand il eut fini avec Amy, l'homme demanda s'il y avait quelqu'un qui voulait parler, je me présentai.

— Bon, arrange tes cols ! Enlève la buchette de ta bouche ! Prêt ? C'est parti !

— Je m'appelle Digbo Foua Mathias, commençai-je, élément des FRGO. Nous savons depuis toujours que nos responsables nous grugent. Cette fois, ils ont eux-mêmes dit que nous devions recevoir deux cent cinquante mille francs, voilà pourquoi nous avons mis notre idée dessus. Si ça change et qu'ils veulent garder ça pour eux, c'est pas gâté, mais ce que moi je voudrais, c'est que les gens pensent à payer notre filet de sécurité.

— C'est tout ? demanda le journaliste.

— C'est tout ! répondis-je, ou bien c'est un désarmement à crédit ?

En les accompagnants, les hommes de presse essayèrent de nous donner un peu de moral en nous disant que la Côte d'Ivoire ne peut nous oublier, vu ce que nous avons fait pour notre pays, et ça et ça.

Après leur départ, nous bavardâmes entre nous.

— Ta question m'a enjaillé hein ! Garvey ! dit Cobra iv.

— C'est quelle question ça ? demandai-je.

— Est-ce un désarmement à crédit ?

Il éclata de rire.

— Ah ! Toi-même faut voir ! On nous prend nos armes, on ne nous donne rien et on dit : « Je viens pour faire la fête avec vous ».

— Laisse Gbagbo ! Je croyais que les dix jours qu'il nous avait donnés à la cathédrale là allaient finir le 19 là, or c'est pour partir encore.

— Laissez Gbagbo ! dit un élément, il sait ce qu'il fait. Je sais qu'il a bien réfléchi en venant prendre toutes nos armes ; il veut mettre les rebelles devant les faits.

— Eh ! on dit plus « rebelles », Soro Guillaume est notre premier ministre, Wattao kêtê-kêtê¹ pour réunir les deux groupes de patriotes, ceux d'Abidjan et les mômôs de l'autre côté. Façon le PM et le PR sont devenus bras droits là, c'est comme ça lui et Blé Goudé sont devenus aussi, regarde Gbagbo seulement ! Il est trop fort, dis-je.

— Ouais ! C'est vrai, mais, nous on est moisés, regarde hein, Garvey ! Au moins avec ce taman,² les petits menteurs pourront se racheter auprès de leurs parents.

— Qui ça ? Les kpalowés ? Qui leur a dit d'aller dire aux gens qu'ils sont militaires ? Sur ta carte même, c'est écrit « cet élément a combattu auprès des forces loyalistes ». Tu ne peux pas rester chez toi, parce que tout le quartier même va se demander ce que tu fous depuis une semaine au quartier, dis-je.

— Vraiment, la dissua a trop duré, ils n'ont qu'à faire les gens vont rentrer chez eux, chercher autre chose à faire ; la dissua a trop duré.

— Ça, tu l'as dit, dit un autre. Les gos, les bah dén', mêmes les parents, on les a tous dissuadés, on les a blémichés³ jusqu'à maintenant, ils ont la foi qu'on est militaire ; vraiment la dissua a trop duré. Il faut le jeton, là, on va et on leur dit la vérité.

Vraiment, les amis avaient raison. Quand la guerre a commencé à l'ouest et que nos parents ont appris que nous nous étions rendus là-bas, ils étaient partagés entre deux sentiments : la joie de penser que leurs enfants seront militaires et la peur ou l'inquiétude en pensant que la guerre pourrait leur enlever leurs enfants. La peur ou l'inquiétude parce que quand les journaux en parlent et que la télévision montre les images, un parent aimant son fils qui s'y trouve ne peut que mourir de peur et d'inquiétude. La joie parce que le fils est allé résolument défendre sa patrie, il en reviendra militaire, l'air de fierté comble la joie.

Assis dans le bistro de Samy, je vis des amis courir dans la direction de chez Maho.

1 Kêtê-kêtê : *N.* se débrouiller.

2 Taman : *N.* argent.

3 Blémicher : *N.* faire croire ce qui ce n'est pas vrai, mentir.

— Kessia ? demandai-je
— Maho est en train de travailler sur les femmes des combattants, me répondit un jeune qui allait à la villa, en courant.

— Attends-moi ! Non, vas-y ! Je vais chercher Nina.

Quand j'allais la chercher, je croisai Nina venant me rejoindre. Je lui criai :

— Voilà, viens, mon bébé ! Allons chez Maho !

— Ya quoi là-bas ?

— Allons ! Je t'explique devant !

Je lui fis part en route.

— Garvey, Maho est un parent, il ne va pas bien prendre ça.

— Attends ! Tu es ma copine ou pas ?

— Si, je suis ta copine, bon, devance moi ! Je te suis.

Je me dépêchai pour aller prévenir Maho que ma femme arrivait, mais il avait bougé. Une fille lui aurait fait changer d'avis, ce qui a interrompu le travaillement.¹ Nina me rejoignit à la villa.

— Ya quoi ? Où est Maho ? demanda Nina.

— Madame Sahon l'a fait fuir, répondis-je, tellement elle était djaoulie.²

— Qui ça La Générale ?

— Mais, c'est elle la femme de Sahon ! Tu connais une autre encore ?

— Pardon, Garvey ! Faut pas mettre ta colère sur moi ! Je suis chez Kabako, s'il vient, tu m'appelles.

— Ok ! répondis-je.

— Le chef tardait tellement à revenir que je retournai chez Samy.

Les heures qui suivirent, un ami vint nous dire que Maho était revenu à la villa. Nous nous y précipitâmes. Notre arrivée coïncida avec la sienne, il entra dans la maison d'une de ses femmes, nous l'y suivîmes.

Requin était avec lui quand il me vit, il me prit par le T-shirt.

— Oh ! où tu vas ? me demanda Requin.

— Ah ! Toi aussi ! répondis-je.

— Non, sors ! Tu ne dois pas être ici.

— Ah ! Arrête ça !

Son discours était tellement beaucoup que les gardes du corps s'ajoutèrent à lui pour me mettre dehors. Refusant de sortir, ils furent obligés de me brutaliser pour me faire sortir, ce qui ne me plut pas, je m'en pris donc à Requin.

— Tu es là et tu laisses faire, Requin, tu es un lâche !

— Quoi ? Tu dis quoi ?

— Tu es un lâche, Requin !

Je reçus une gifle de Requin, je le pris par la chemise.

— C'est propre, tu as commencé, j'ai deux jours, sinon tu ne bouges pas,

1 Le travaillement : *N.* la distribution de l'argent.

2 Djaouli: *N. (dioula)* impulsif, pressé pour rien.

crois-moi !

Requin ne pouvait pas répéter son coup, mais essayait de se montrer sérieux en cherchant à m'influencer avec son regard.

— Tu mens, Requin ! lui criai-je à la figure. Je dis que tu es un lâche !

Il ne pouvait rien faire, je voyais ça dans ces yeux ; une femme de Maho, du nom de « la Tchaye » s'approcha et me supplia de laisser sa chemise, je voulus lui expliquer, mais elle m'interrompit.

Les autres apprirent la nouvelle et vinrent me demander :

— Laissez ça ! Je sais comment je vais régler ça, répondis-je.

Aubin chargea le discours.

— On ne sait même pas ce que tu fais à côté de Maho, tu es devenu suiveur ou bien, on ne comprend rien même ; Requin, Requin ! kessia ? !

La colère me fit consacrer cette journée à l'alcool, pas pour oublier, mais pour me calmer.

Le lendemain, je fus informé que Requin nous demandait. Y avait un jeton à partager ; je le croisais chez Maho.

— Salut Requin ! dis-je, on dit que tu voulais me voir

Sans mot dire, il mit sa main en poche et en sortit deux mille francs qu'il me remit. Sans un mot aussi, je lui tournai le dos après avoir pris l'argent.

Depuis qu'il a remarqué qu'il a commencé à voir les génies, Aubin n'avait que ça à la bouche :

— Mon jumeau, faut que je glisse, je ne comprends pas, ça commence à mentir.

— Sois patient ! Attends jusqu'au 15 juin, on va voir ce que ça va donner.

— Mon partenaire, c'est mou dèh !

Je ne répondis pas, je me contentai de sourire. La Bile qui est menuisier eut un gombo de fabrication d'un salon Louis XIV. Aubin fut celui à qui il demanda de l'aider puisqu'ils avaient déjà travaillé ensemble au Lauriers. A la descente du premier jour de boulot, il faillit avoir une dispute entre mes amis. Aubin avait travaillé sans manger. Le soir, La Bile le fit tourner en bourrique avant de lui donner trois cent francs, ce qui ne plut à Aubin qui arrêta le job.

Les jours qui suivirent, Aubin eut un gombo de construction d'un ap-pâtâmes demandé par un jeune militaire du nom de Kaba-kaba. Aubin demanda à Ouattara Charles et moi de l'aider à faire le travail. Le boulot finit le même jour et Aubin nous remit deux mille sur les cinq mille qu'il avait reçus.

Avec mon jeton, je trouvai juste d'appeler Yolande. Ma copine répondit à ma salutation, mais l'entendant, on pouvait connaître son humeur.

— Garvey ! Tout le monde est fâché avec toi ici.

— Je sais ma chérie, je vais venir et je vais régler tout ça.

— Quand ? Garvey, quand ?

— Dans ces deux temps-là, on va brûler les armes à Bouaké, après ça je suis à toi, ne t'inquiètes pas !

— Franchement, fais tu vas venir, voilà! Ya une vieille qui m’a appelé, elle dit qu’elle est ta maman.

— Ouais! C’est Maman Adja, vous vous êtes croisées?

— Oui! J’ai promis lui donner la photo de l’enfant. Quand elle viendra, elle va te donner.

— J’espère qu’elle t’a expliqué ce qui se passe ici?

— Oui mais fais tu vas venir, je veux te voir!

— Je sais, je vais venir.

Elle raccrocha. Tout joyeux, j’allai expliquer à Aubin que Yolande avait croisé maman Adja.

— Je savais qu’elle allait l’appeler dit Aubin. Eh, maman Adja!

— C’est vraiment une maman!

Maho était de retour de Bouaké, pas pour le bûcher, mais pour accompagner Blé Goudé à l’invitation de Wattao. Akobé me fit une confidence.

— Garvey! Quand Wattao a vu Maho à Bouaké, il a dit « Vieux père Maho, si tu es venu ici à Bouaké, c’est que la guerre est finie, je suis heureux ».

Cette confidence me mit la joie au cœur.

Nina est orpheline de père; elle détestait sa mère pour une raison que je n’ai jamais demandée. Elle vivait chez sa grand-mère, mémé Vléri Léontine, ancienne fonctionnaire à la CNPS. Mémé Vléri m’avait adopté, elle me prenait comme son fils. Ce qui est sûr, par son comportement je voyais qu’elle ne me détestait pas, toujours prête à me donner des conseils.

Un jour, Nina avait pris des comprimés. Je ne sais pas si je dois dire qu’elle avait fait croire qu’elle avait pris des comprimés ou elle les avait pris vraiment. Après sa dispute avec sa mémé qui se plaignait de son comportement, elle s’enferma dans sa chambre en disant: « je vais me tuer ». Quand elle rouvrit la porte, elle avait de l’eau sur les lèvres.

— Tu as pris les comprimés là? lui demandai-je.

Elle affirma de la tête. Quand sa mémé alla constater, elle vit ses cachets versés sur le lit, elle s’écria:

— Tu as pris mes médicaments de tension là?

J’étais tellement en colère que je laissais Nina et sa mémé pour aller trouver Aubin et Beauté pour leur expliquer la situation.

— Pourquoi elle a fait ça? demanda Aubin.

— C’est une enfant gâtée, dis-je. Ils ont habitué leurs enfants à des faux ways: c’est maintenant ils veulent les redresser, les nantis ont trop les ways soyés.

— Je vais voir là-bas, dit Beauté.

Aux environs de vingt heures, je vis Nina revenir avec Beauté, une colère me traversa tout à coup. Beauté lui avait acheté un œuf et la pria de le sucer. Je les laissais dans leur cinéma pour me rendre dans une clinique à côté de la base. Je trouvai une infirmière à qui j’expliquai le problème.

— Elle a pris combien? me demanda la femme, surprise.

— Dix, répondis-je. C’est-ce qu’elle m’a dit.

— Depuis quelle heure ?
— Vers dix-huit heures.
— Elle ment, répondit calmement la tantie, c'est quel médicament même ?

— Pour les hypertensionns.
— Elle ment, dix-huit heures ? Ya longtemps les médicaments allaient commencer à agir ! Elle ment.

L'infirmière venait de me soulager ; tellement j'étais troublé. Après mes calculs, j'ai trouvé que Nina était saoulée et elle s'amusait avec les nerfs des gens. Je la trouvai au Bateau, couchée sur ma natte ; à la voir même, mon cœur chauffa. Je lui dis ceci :

— Nina ! Rentre chez toi, faut pas mourir ici avec tes comprimés que tu as avalés là.

Elle ne me répondit rien. Je la remuai pour être sûr qu'il n'y avait pas de problème. Elle leva la tête et me demanda de la laisser. A vingt-trois heures, je rentrai me coucher sans la toucher. Le lendemain, elle rentra chez elle sans mot me dire. « Elle est encore vivante, c'est l'essentiel » me dis-je au fond de moi.

A quinze heures, elle vint me chercher, sa grand-mère voulait me voir ; je refusai d'aller.

— Mon grand-père est mort, dit-elle, il s'appelle Monsieur Doffo. Elle doit partir à Abidjan, donc elle m'a dit de venir t'appeler.

Je ne voulus plus poser de questions. Je fis signe à Aubin de m'accompagner. Nous voyant arriver, la vieille nous accueillit.

— Mon petit, tu as bien dormi ?

— Oui maman, merci !

— C'est moi qui t'ai fait appeler, dit-elle. Nina, apporte leur à manger ! J'ai perdu mon beau, le mari de ma sœur, Monsieur Doffo. Il a été maire de Duékoué. Tu devras venir manger avec nous jusqu'à mon départ sur Abidjan. Je ne compris rien, parce que depuis un certain temps, je suis nourri par elle et sa fille. Je ne trouvai rien à dire. Mon ami et moi mangeâmes, restâmes un moment et je demandai à partir.

— Ah ! Vous partez ? Je vais te confier Nina, prends soin d'elle !

— D'accord maman !

Aubin prit un air étonné.

— Kessia ? lui demandai-je.

— Je pense à Nina, répondit-il, elle a une famille posée hein !

— Boh ! c'est une Vléri, une puissante famille à Guiglo, c'est mord avec eux.

— Quand ça va se transformer en mariage là, façon sa vieille est enjailée de toi là.

— Et ma Litchô ? Où je vais la mettre ? répondis-je à Aubin.

1 Le nom complet de Yolande est Tuho Litchô Yolande.

- Ah ! J'ai qu'à dire quoi ?
- On prend souffle, mariage, sa mère !
- Mais et le gbé ?
- C'est tombé, elle n'est plus en gbé.

Au début du mois de mai, Nina m'avait fait une confidence. A l'âge de treize ans, elle avait fait une fausse couche, et depuis là, quand elle prend une grossesse, ça tombe. Nina ne voyait jamais un enfant et passer. Elle va le taquiner, le faire sourire avant de continuer son chemin, elle aimait vraiment les enfants.

Avant son départ le 28 juin aux funérailles de son beau, Nina me proposa de venir dormir après le départ de sa mémé, ce que je refusai. Elle me supplia, mais je ne me prononçai pas.

Le 28, à vingt-deux heures, j'accompagnai Nina chez elle, elle persistait dans sa demande que je dorme avec elle.

— Garvey ! J'ai ma chambre, mais quand ma grand-mère est là, je dors avec elle dans sa chambre. J'ai peur de dormir seule.

Arrivés, elle me montra sa chambre. Un grand lit, ventilateur, vcd ; la chambre de mémé était fermée. Je passai donc la nuit chez ma copine.

Le lendemain, l'information diffusée par ONUCI-FM me rendit malade. L'avion de Soro Guillaume a été pilonné. Je n'étais pas le seul à être dans le tempo, tous les éléments FRGO étaient désespérés ; tous priaient pour que le PM ne meurt pas. Je faillis devenir fou quand la RTI a montré l'avion ; il y avait du sang partout dans l'appareil.

— Il est mort ! disaient certains.

— Non ! Sinon, ils vont annoncer, Houphouët est mort à onze heures, midi n'est pas arrivé, ils ont annoncé. Il n'est pas mort, disaient d'autres.

— Quand on te loupe, dit un autre, tu passes à la télé pour dire que tu es là, mais il est où ?

Je lui donnai raison, mais j'avais la foi que le PM était vivant. Quand on le montra lors de la visite du ministre de la Défense, ce fut un tonnerre d'applaudissements, aucun élément n'a pu se retenir.

— Ouais ! C'est un guerrier ! Les jaloux vont maigrir !

Je croyais rêver, avec un avion bousillé comme ça ! Rien ne pourra empêcher le retour de la paix.

Les jours qui suivirent, il se montra catégorique dans son discours aux FAFN. Malgré que je savais que le 5 juillet sera reporté, mais ça ne saura durer.

Ne comprenant rien du comportement de Requin, suiveur de Maho ou porte-parole du gbôhi, les gars le mirent sur fauteuil blanc. Ne sachant que répondre, il les fit tourner en bourrique en passant par son dubling pour travailler avec Tony Oulaï, en rentrant dans le discours où il a été accusé dans le woya-woya¹ de Kieffer pour tomber sur la lâcheté de Marie-Claire.

1 Woya-woya : N. dispute.

Le fauteuil se termina par une engueulade et les gars laissaient Requin pour se chamailler entre eux.

Depuis ma première nuit chez Nina, je pris l'habitude d'y dormir. Mes amis du MILOCI me taquinaient avec cette phrase : « Garvey, tu l'as mariée jusqu'à c'est elle qui t'a marié ». Mon ami Angolais avait ce langage que j'aimais quand Nina était absente : « À Gbély, la beat nourrit son homme ».

Et puis, c'était vrai. Tu as une go, faut savoir la gléhi¹ seulement, tu es à l'aise. Elle va tout faire pour toi, en tout cas, tout ce qui est en son pouvoir pour te prouver son amour. Si ça ne tenait qu'à Nina, on ferait l'amour 7/7 jours, elle aimait bien gléhi avec moi et m'était fidèle ; elle me disait tantôt.

— Avec ton kiki là, celle qui finit de baiser avec toi et puis elle va ailleurs, elle mérite de servir une équipe de rugby. Tu as une bite en bois et tu sais t'en servir.

Je souris, on vous connaît. Quand vous aimez pour le moment, vous faites les grands éloges ! Petite, on connaît ça !

Par rapport aux obsèques du vieux Doffo, Nina devait rejoindre sa mémé à Man, c'est ce qu'elle fit le vendredi 20 juillet. Je m'ennuyai toute la nuit et dormis à deux heures du matin. Ouattara Charles se moquait de moi, il voyait que j'étais vraiment ennuyé.

— Le célibataire ! Mets tes deux mains entre tes jambes et dors ! La grosse fille-là ne viendra pas de sitôt

Je souris pour ne pas me mettre en colère.

Le dimanche 22 Juillet, Nina était de retour de Tchéminson avec sa mémé. J'étais au quartier Déguerpis chez Craquement 14. Il avait été embauché à la gérance du bistro du sergent Manso. Tout le gbôhi se croisait là-bas, pour causer, parler ensemble lors des petits croisements. Le sergent n'aimait pas ça, mais il va faire comment ? Tu as marié la fille, apprête-toi à recevoir ses parents ! On était un.

Avant même d'arriver au Bateau, je fis informé de l'arrivée de Nina, Mémé Léontine, son grand-oncle, Monsieur Vléri Désiré et sa belle épouse. Au fait, Monsieur Vléri est arrivé à Guiglo un jour avant le départ de Nina à Man ; c'est lui-même qui lui avait demandé de partir le 20 juillet sinon elle voulait partir le 19.

Ce 19-là, je passai la nuit chez ma copine. Sept heures trente ne me trouva pas chez elle, je me cherchai avant l'heure, mais le tonton était déjà dehors, il me vit.

Nina était contente de me voir, on dirait que je l'ai manquée une semaine. Je rentrai dans la maison pour saluer mémé Léontine qui était occupée avec une camarade qui était venue faire la même chose que moi. A peine rentré j'entendis son grand-oncle demander à Nina.

— Mais Nina, et ton milicien-là ?

De la maison j'avais entendu mais pas la réponse de Nina. Quand je sor-

1 Gléhi : N. faire l'amour.

tis nos regards se croisèrent et je le saluai ; il me répondit simplement.

Franchement, cette appellation ne me plut pas. Je suis un combattant, pas un milicien. Je ne suis à la solde de personne. J'aime mon pays, donc je barre la route à ceux qui ne veulent pas son bien, mais un milicien, pas ça.

Aubin avait replié sur Abidjan, me laissant quelques habits et une serviette. La Bile avait presque achevé le salon Louis XIV. Gagnant la confiance du client qui était gourou comme lui et officier des Eaux et Forêts, il remettait de l'argent à La Bile sans couper sur sa main d'œuvre ; ce qui l'emmenait à nous offrir à boire toute une journée.

Pour éviter de se poser d'autres questions comme : « Qu'est-ce que j'ai fait avec mon argent ? Qu'est-ce que j'ai payé ? » Mon ami trouva cool de payer un portable et ouvrir une cabine téléphonique pour prendre souffle en attendant le filet de sécurité bien sûr.

Mémé Léontine devait partir à San-Pedro, rester auprès de sa sœur Madame Doffo pour la réconforter car elle en avait besoin. Le dimanche 29 juillet à sept heures toutes les voitures de Maho étaient au lavage. Tous ces gardes de corps en gaeden¹ ; Akobé étaient avec eux, tous en treillis.

— C'est comment ? demandai-je à Akobé. Vous allez rentrer en treillis ?

— Non ! on va se changer à Yamoussoukro, me répondit-il.

Gbagbo et son petit n'avaient pas attendu longtemps avant de donner la date du bucher. Le 30 juillet avait été annoncé ; aucun crabe ne pouvait se donner le plaisir de mélanger ça. A deux heures du matin, le cortège de Maho avait déjà dépassé N'zo. Toutes les radios, je veux dire Radio CI, ONUCI FM, Radio Guiglo ne diffusaient que ça : la flamme de la paix. Le bruit que j'entendais à la radio me donnait l'envie de me retrouver par enchantement à Bouaké ; on prenait drap que show était show là-bas. En les écoutant, Gbagbo et Soro, on pigeait que leurs discours n'étaient pas écrits, ça sortait d'eux, ya longtemps qu'ils voulaient dire ça aux ivoiriens.

Le lendemain, le discours de Gbagbo déferlait la chronique. Vraiment en politique, vous avez le droit de garder le silence car tout ce que vous direz sera retenu contre vous. Le PR avait dit : « Nous devons faire vite vite vite pour organiser les élections en décembre ! ».

Le RDR a dit son mot dessus, le PIT aussi, tous les partis politiques, mais la version de Djédjé Mady m'avait un peu dégba.² Il n'avait pas la foi en la paix qui allait nous envoyer aux élections. Ce que le vieux père Mady a ignoré, quand Gbagbo disait : « Nous devons faire vite vite vite » il parlait de l'implication de tous, les politiciens d'abord et le peuple après, parce que c'est l'idée des politiciens qui a envoyé palabre. Avec leur idée, ils peuvent envoyer la paix. C'est pas Gbagbo seul qui va faire vite vite vite vite pour organiser élections en décembre.

Quand je croisai Akobé, je lui demandai comment c'était là-bas.

¹ En gaeden : *N.* en position.

² Dégba : *N.* décourager.

— C'était une réussite, dit-il, si avec ça là, la guerre reprend, ce ne sera pas la honte, on va trouver un autre mot

— C'est quel mot ? demandai-je.

— Soyaud ! Garvey, soyaud ! Honteux jusque dans le noyau !

— Dieu fera son boulot, dis-je, tu vas voir.

On est mercredi 1er août 2007. Ça me faisait un an à Guiglo, un an que je fais la navette entre la base MILOCI et le domicile de Maho, entre la base MILOCI et le bistro de Samy, entre la base MILOCI et le poste de commandement de Guiglo, entre la base MILOCI et chez Nina.

Depuis le 1er août 2006 mon ami Aubin et moi, nous sommes venus avec le gbôhi dans l'espoir de passer le filet de sécurité, mais rien. Le découragement me gagnait, mais la patience me tenait, surtout que lorsque je pense que Lauriers n'est plus en chantier, que c'était devenu une cité, je préférerais attendre mon filet à Guiglo. J'ai foi (pas aux politiciens mais en Dieu) qu'on finira par nous donner notre argent surtout que le gouvernement a pris un congé d'un mois pour s'apprêter et venir finir le beau boulot commencé.

La patience me tenait ainsi que les quelques quatre-vingt éléments d'Abidjan restés avec moi. Maho nous avait donné un nom. Nous qui sommes venus depuis les premiers jours du désarmement, il nous avait fait appeler : La Zibogang.

Quand Maho dit : « Je connais mes hommes parmi ceux d'Abidjan », il veut parler de Zibogang, car grâce à nous, il n'y a plus de FLGO d'Abidjan ni FLGO de Guiglo. Le FLGO est devenu FLGO, un et indivisé ; même le show de Kotibet avait été oublié.

D'Abidjan, Maho pouvait appeler Craquement 14 pour lui poser des questions comme : « Mais, c'est comment ? Et Zibogang ? Soyez cool, je vous confie la ville et je compte sur vous ».

Quelques fois, 14 ne trouvait rien à dire, tellement ému, il répondait simplement : « Mon général, vous pouvez compter sur nous ».

Quand Craquement nous faisait la commission, on trouvait cette phrase : « Marie-Claire allait va nous faire mal pour ses intérêts ».

Je me souviens le 19 mai, à l'arrivée du PR à Gbély, un plan avait été mis en place pour daba Marie-Claire et ses tabakis,¹ Vétcho et Alain. Mais les bonnes pensées ont convaincu les gars d'oublier cette idée-là. Maho pouvait se mettre en colère contre nous.

Yolande me manquait, mais j'évitais d'y penser. Je pensais plutôt à ce que me dira sa grande sœur Marie. Quand je vais pointer mon nez chez ses parents, je sens que ce ne sera pas un gâteau car les paroles de Marie me revenaient comme le jour où je suis allé me présenter à la famille de Yolande. Ces paroles de Marie disaient : « Si tu me gères bien, je te gère bien. Mais si tu me gères mal, hum ! ». C'est le dernier mot-là même qui coupe mon cœur : hum !

1 Tabaki : N. suiveur.

Un ami, chauffeur de gbaka, du nom d'Ali me fit savoir qu'il avait appelé une fois, mais la réponse qu'il a eue quand il m'a demandé, il préférait ne pas m'expliquer. Je ne croyais pas, mauvaise parole ne peut sortir de la bouche de Yolande à l'endroit de quelqu'un qu'elle ne connaît pas. Au contraire, elle voudra savoir plus sur cette personne ; Ali ment.

Mémé Léontine était rentrée sur San Pedro depuis le 27 juillet, et depuis, Nina et moi sommes devenus propriétaires de la grande villa. Avant de partir, elle avait fait le plein du congélateur en viande, poisson ; ce qui est sûr, la provision pouvait nous gérer pendant deux semaines.

Nina avait changé, elle ne buvait presque plus. Elle avait commencé à gérer le petit jeton que sa mémé lui avait donné. Ce comportement subit de ma copine me surpris joyeusement. A notre début, Nina ne pouvait conserver cinq mille de dix à seize heures, mais depuis le départ de la vieille, mille francs pouvaient faire deux jours avec Nina, elle gère dur.

Le 7 août avait un autre visage, contrairement aux autres depuis 2003. Beaucoup de gens se sont déplacés à la place FHB pour voir le défilé : les karatékas, les scouts avaient mêmes pris part au défilé, même les employés de l'AGEROUTE, une société créée pour dégager la route des herbes, déboucher les caniveaux. L'engouement donnait la preuve que la tombe de la guerre attendait d'être fermée.

Je souffrais de ce lundi 13 là, comme tous les 13 depuis la naissance de sa fille. Ce 13, elle avait ses sept mois, loin de moi, à la charge de Yolande qui depuis mon départ sur Guiglo, ne vendait plus. Seulement à y penser, j'avais pitié de ma copine dont les parents pensent à un abandon de ma part. Tout cela me faisait mal, mais j'avais déjà trop duré pour retourner sans argent. Je préférais attendre de toucher mon argent. Je suis sûr qu'avec cet argent en poche, je pourrais mieux demander pardon à ses parents et à elle.

Notre couple ne pouvait passer inaperçu tellement Nina me collait à la semelle. On nous voyait partout ensemble. Ceux qui connaissaient ma copine comme étant une palabreuse, alcoolique, ne la reconnaissaient plus. Les cracras¹ me félicitaient pour avoir fait changer Nina. Je leur répondais que ce n'était pas moi, mais que Nina avait pris conscience ; elle avait mûri.

Il y avait quelque chose qui m'énervait de plus quand Nina et moi nous disputions. Elle avait tendance à dire que je cherchais un moyen pour lui dire merde en ajoutant cette phrase : « Tu es marié, tu as un enfant, qu'est-ce que tu vas faire de moi ? Tu m'oublieras quand tu dépasseras le pont de N'zo ! »

Je me souviens un jour où elle me fit cette confidence :

— Ya quelqu'un qui est toujours avec nous qui m'a dit que quand votre filet sera proche, tu vas trouver un moyen pour me larguer.

Surpris, étonné, je lui dis avec sourire cette phrase :

1 Les cracras : N. qui n'ont pas froid aux yeux, qui n'ont peur de rien.

— C'est vrai que je suis un crabe, mais je ne suis un malhonnête, je sais qui peut te dire des choses pareilles.

— C'est qui ? dis-moi si tu sais vraiment !

— Je dirai quand Gbagbo et Soro Guillaume nous diront les noms de ceux qui ont voulu péter l'avion du premier ministre.

Elle ne répondit rien, donc je me tus. Ma pensée allait vers Dieu Créa. Il était toujours avec nous, je l'invitais quelque fois à manger quand Nina me cuisinait quelque chose.

Un jour, au bistro, il avait dit ceci :

— Garvey, le jour ça mord, on va aller fermer corridor !

Sans attendre, je lui répondis :

— Quand tu as eu pour toi-là, qui a fermé corridor, ou bien, on se doit ?

Samy essaya de me faire savoir que c'était de la plaisanterie et que je n'avais pas à m'énerver.

— Laisse ça Samy ! répondis-je, c'est la plaisanterie-là qui continue.

Le même Dieu Créa, reconnaissant le traitement que Nina me fait, comme si c'est lui seul qui voyait l'aide que Nina m'apportait, me dit un jour devant le bistro de Samy.

— Faut pas zaher¹ ! Ma petite sœur kêtê-kêtê trop pour toi.

C'était la première fois qu'il me parlait comme ça, donc je ne fis que sourire pour bloquer le djinan-kan² qui allait sortir de ma bouche. Deux jours après l'entretien du PR avec les monos, je trouvai mes amis à la base en plein discours.

— Le PR a chié pour eux ! dit un.

— Chié pour qui ? demandai-je.

— Pour les monos, tu crois que quoi ? !

— Mais pourquoi ?

— Ils ont wayé³ le ministre de la Défense. Ils ont dit qu'ils ne veulent pas d'un civil à la tête de l'armée. Les grades des mômôs de l'autre côté, leur jeton ; le PR n'a qu'à sciencer pour eux aussi.

— Maintenant, Gbagbo a dit quoi ? demandai-je encore.

— Ah, il a chié dèh !

— Ouais ! Mais il a dit quoi ?

— Il dit que c'est lui qui a mis Amani à la tête de la Défense, qu'il ne leur doit pas moro,⁴ qu'ils ont perdu la guerre. On a payé des armes pour eux, on n'a qu'à encore leur dire de faire leur travail. A cause de leur nonchalance, on ne parle que de Wattao, de Shérif Ousmane, de Zakaria ; que les monos chauffent son cœur.

— Les Wattao, Shérif et Zakaria-là, ils avaient quels grades avant la guerre ? posai-je une autre question.

1 Zaher : *N.* être ingrat.

2 Djinan-kan : *N. (dioula)* mauvaise parole.

3 Wayé : *N.* humilier.

4 Moro : *N.* cinq francs.

— Boh ! Ils ne dépassaient pas les grades de sergent-chef.

— Alors, si les guerriers parlent de leurs grades, il doit trouver les bons mots pour tuer leurs cœurs. Il n'a pas besoin de chier pour eux, chacun a joué son rôle. Eux, ils ont combattu avec des armes, lui il a combattu avec sa bouche, dis-je. Ou bien, il a oublié quand il crô là, c'est kalache qui est devant sa porte. Un adage de chez nous dit que c'est non qui envoie palabres. Il pouvait tuer leurs cœurs ; le militaire est très rancunier. Regarde Wattao, tellement il ne croit pas son grade de commandement, il veut laisser l'armée et partir même de la Côte d'Ivoire.

— Garvey ! Laisse ce côté-là ! dit un autre, notre problème, c'est notre jeton, ils n'ont qu'à gué ça !

— Ils sont en congé, on verra à partir du 1er septembre.

— Ils n'ont qu'à gérer, sinon tous ceux dont les noms commencent par Abou ou bien Moussa vont prendre drap à Gbély ici !

— Eh ! Cousin, doucement !

— Ah ! Hum ! Sérié sérié¹ hein ! Crédit comme ça là, moi je sais pas encaisser.

— Pour les grades-là, Gbagbo pouvait sciencer un peu ! dis-je, en faisant +2.

— Comment ça +2 ? ça veut dire quoi ? demanda un.

— Tu vois non, repris-je, si tu es soldat première classe, on fait +2 sur ton grade.

— Donc tu es caporal-chef ?

— Tu connais vraiment addition, répondis-je

— Comment ça ?

— Comment comment ça ? Fais sergent +2, si ça atteint commandant, tu vas me dire !

— Non, calcula-t-il, ça n'atteint pas. Ôh ! pourquoi tu t'inquiètes pour ceux-là, ils ne nous aiment pas, ils disent qu'on n'est pas militaires malgré qu'on était au coït avec eux ; Gbagbo n'a qu'à damer² sur eux-mêmes !

— Eh ! m'énervai-je, si tu dis ça encore, je te cogne. Toi, tu es au milieu de la lagune, c'est toi tu te moques de celui qui est à deux pas de la rive. Tu sais pas que si Gbagbo gère mal leur way, ça peut créer flou-flou.³

— Tu as raison, mon vieux, mais j'ai défendu ce pays sans salaire, sans nourriture. On me prend mon feu et on me prend en val-val. Pourtant, malgré qu'ils frayassaient⁴ sur le terrain, ils avaient taman chaque quinzaine. Ils n'ont qu'à se triser,⁵ nous, on va toucher notre mougou-mougou, c'est pas beaucoup, nous on veut ça. Eux, ils ont payé voiture, moto, d'autres ont construit maison, et nous qui avons souffert auprès d'eux là, c'est

1 Sérié : *N.* sérieusement.

2 Damer : *N.* laisser, abandonner.

3 Flou-flou : *N.* troubles ; créer des troubles.

4 Fraya : *N.* fuir.

5 Se triser : *N.* se maîtriser, se calmer.

comment ?

Mon petit La Machine avait raison. Nous avons d'abord commencé le combat avec les morceaux de bois pour avoir des armes, libéré les villes, raté la mort à Logoualé, au Centre émetteur d'Abobo ; ce petit filet là, nous y avons au moins droit.

ONUCI FM émettait bien à Guiglo. Radio CI gérait une désynchronisation pour faire passer le journal, mais, je préférais écouter ONUCI FM. Ils avaient beaucoup d'émissions qui m'intéressaient comme culte et culture de notre terroir, ONUCI FM Action, Culture, Passerelle et surtout « Pas à pas sur le DDR » et le journal qui annonçait l'arrivée d'Abou Moussa des States avec un sérieux gboss,¹ au moins cinq cent bâtons en euro, je crois bien pour gérer les audiences foraines, identification, filet de sécurité, blabla ! Ça a mis un boum dans mon cœur, je voyais un retour en force de leur congé. C'est Dieu qui devait dégammer les éventuels ngangamisseurs-là.²

Depuis que j'ai commencé à dormir chez Nina, une photo attirait mon attention à chaque fois ; c'est la photo d'une demoiselle, le teint clair, des yeux globuleux qui semblaient dormir, une belle bouche, un nez rond fabriqué à la mesure de son visage. Elle était belle, même très belle, je la regardais chaque fois que j'étais chez Nina.

— C'est qui ça ? Demandai-je à Nina en lui montrant la photo du doigt.

— C'est ma grande sœur répondit-elle, elle s'appelle Vlêi Christina, Gountrou.

— Quoi ?

— Gountrou ! dit-elle avec éclat de rire, c'est son surnom, mais elle n'aime pas ça.

— Elle est où ?

— A Abidjan, elle est informaticienne.

— Mais pourquoi ce surnom ?

— Quand on était encore enfants, elle était très nerveuse et jouait seule. Tonton Désiré l'a surnommée à l'hommage d'un ancien combattant qui avait le même comportement et qui s'appelait Gountrou.

— Je jetai des coups d'œil sur la photo chaque fois que Nina me parlait. Son beau visage ne montrait rien de nerveux, au contraire, c'est la souplesse et la joie qui s'y lisaient.

Quelques éléments de mon gbôhi s'étaient fait recruter par le sergent Koulaï Roger pour travailler au PC, à l'ordinaire. Ils travaillaient sous les ordres des chefs cuisiniers qui s'y relayaient et recevaient quelque chose à la fin du mois pour leurs petites occupations.

Je faisais rarement le trajet de Zonin-Taï où j'habite et le quartier Déguerpi chez mes amis, mais chaque fois que je vais leur rendre visite, je tombe sur une petite réunion, une concertation, ce qui est sûr, je les trouve

1 Gboss : N. l'argent.

2 Dégammer : N. décourager ; Gngangamisseurs : N. (*dioula-français*) fauteurs de troubles.

toujours en réflexion.

Un jour, je tombai sur une liste. Requin avait demandé qu'on fasse la liste de ceux qui étaient présents, sous demande de Maho. Mais la liste ne put être dressée. Les amis se plaignaient de ce qu'ils traitaient de trop de surveillance, nous nous séparâmes sans rien décider.

Un autre jour, lors d'une réunion, je fus témoin d'une dispute entre 14 et Zongo. 14 se plaignait du fait que Requin l'a laissé pour confier l'édition de ladite liste à Zongo. J'étais présent, donc je calmai les esprits, si j'avais su l'ordre du jour, je ne serais pas venu.

Ça faisait un mois que mémé Léontine était à San Pedro. Nina l'appelait rarement, et cela m'inquiétait, je craignais qu'elle vienne me trouver couché avec Nina. C'est vrai que la vieille était sympa avec moi mais toute sympathie a une limite. Je ne voulais pas savoir comment elle se comporterait si elle nous trouvait dans cette situation.

Le 29 donc, je fis savoir à Nina que je sentais l'arrivée de la vieille pour le début du mois à venir, et que si elle ne croyait pas, qu'elle lui téléphone. Tellement négligente, Nina appela sa mémé le 1er septembre. La vieille l'informa que son car était en route de Guessabo ; nous retournâmes à la villa pour mettre de l'ordre.

Depuis le 30 août, Akobé avait été informé que les éléments démobilisés du MILOCI négociaient pour avoir un car pour revenir à Guiglo ; ce qui créa la panique entre mes amis du MILOCI.

— Qu'est-ce qu'ils viennent chercher ? demandai-je à Akobé.

— Je vais trouver un moyen pour les bloquer, dit Akobé.

— Lequel ?

— Je vais prévenir les autorités de la ville, répondit-il, je ne vais pas les laisser venir créer un boucan ici, ils m'ont séquestré à Abidjan, ça ne va plus se répéter.

Depuis leur retour sur Abidjan, les éléments démobilisés du MILOCI dormaient au jardin public du Plateau. C'est là qu'ils recevaient les autorités et les gens de presse à qui ils exposaient leurs problèmes. Ils avaient été un jour chercher Akobé à Yopougon pour l'emmener au jardin, pour lui poser des tas de questions concernant son rôle auprès de Gammy, la cause pour laquelle ils n'avaient pu recevoir leurs deux cent cinquante mille francs. L'interrogatoire fut brutal, n'eut été la présence de Gnomplékou Ovonto Florent alias San Pedro Débase. Georges aurait vu son portable, son argent pris par les éléments de Gbotou ; leur retour annoncé le hantait vraiment.

Ce 1^{er} septembre, à mon retour du bandjdrôme, je fus informé que mémé Léontine était arrivée, je me dépêchai pour aller lui dire akwaba, il était dix-sept heures. La vieille était assise à son bureau au salon ; elle avait envoyé Nina acheter la boisson. Je la saluai et lui demandai si le voyage s'était passé comme elle l'avait voulu. Elle me répondit affirmativement ; je sortis.

Etant à San Pedro, elle avait reçu des coups de fil lui disant que Nina nourrissait une famille, elle en avait parlé à Nina au téléphone, mais elle

avait démenti, disant simplement qu'elle ne mangeait qu'avec moi. La voyant assise seule, je trouvai intelligent de la saluer et disparaître rapidement pour éviter quelconque petite question.

Ce jour-là, Nina passa la nuit à la base et rentra chez elle l'après-midi. Malgré l'effort que je fis pour lui demander de rentrer à la maison, elle me rejoignit au bistro de Samy à vingt heures. A vingt heures trente déjà, je lui demandai de rentrer pour éviter un accrochage avec sa grand-mère.

A notre sortie du bistro, deux cars de l'Etat-major des armées stationnèrent devant le camp MILOCI. Les démobilisés venaient d'arriver, je suis sûr, les problèmes aussi. Ils étaient arrivés dans des cars du ministère de la Défense, un moyen de locomotion prêté par les autorités compétentes des armées.

Nina me regarda et me demanda si j'avais bien placé mes habits. Sans répondre, je me dirigeai au Bateau où étaient mes habits et les mis dans mon sac. Il ne faudrait pas être victime deux fois ; leur premier départ m'avait coûté un T-shirt.

Je sortis et partis avec Nina chez elle. Mémé Léontine n'était pas encore couchée, elle me servit et je mangeai avec Nina. Ma copine et moi avions la même pensée : envie de faire l'amour, mais il y avait un hic. Le Bateau venait de se charger, mémé Vlêi était là aussi, alors, nous trouvâmes cool de glêhi dans la pénombre du grand appâtâmes.

Avec sa forme, je réussis à plier Nina dans une chaise dépliable et la pilonner sans problème. Elle avait aimé ça, ça se reconnaissait à travers ses petits cris. Je rentrai au Bateau et je dormis à minuit, à force de demander nouvelles aux arrivants.

Depuis la fin du mois d'août, Nina m'avait annoncé que son anniversaire était pour le 4 septembre. Je lui avais dit de prier pour que Dieu lui donne les moyens de fêter cet anniversaire. Sa grand-mère, sachant, lui remit un peu d'argent pour lui faciliter la tâche.

Le local choisi était le bistro de Samy, et Samy lui-même fut choisi comme parrain. Il offrit un demi-litre de koutoukou. Nina avait préparé un tchep-djèn qu'elle avait transporté au bistro.

Avec ceux qui s'y sont trouvés, nous mangeâmes et bûmes après, je n'empêchais pas ma copine de boire, mais elle le fit avec modération.

Dans la journée du 3 j'avais senti un picotement au niveau de mon sexe. Je sortais de temps à autre mon engin pour l'inspecter, mais à part la petite douleur, je ne voyais rien quand je serais ma bite dans ma main. Le 4 matin, je fus surpris de voir du pus au bout de mon zizi, cela m'effraya.

— Nina ! Qu'est-ce que tu as fait ? me suis-je dit au fond de moi.

Pour éviter de gâcher la petite fête, je préférerai me taire pour attendre une bonne occasion. A 20h, Nina et moi quittâmes les amis pour retourner chez elle déposer les assiettes. Sur la route de la maison, Nina m'informa que sa grand-mère lui avait annoncé l'arrivée d'un étranger, mais elle est sûre qu'il s'agit de sa grande sœur.

- C'est laquelle ? lui demandai-je.
- Christiana !
- Gountrou ?

Elle éclata de rire. A notre arrivée, la porte était fermée. Je la laissai taper et m'assis sous l'appâtâmes. Mes pensées vinrent sur la photo de la chambre, la belle demoiselle. Tout à coup, mes idées se mêlèrent : « Elle m'avait plein de fois vu en train de baiser sa petite sœur ». Je trouvai intelligent de glisser ; c'est ce que je fis. Je retournai m'asseoir avec Samy, devant son bistro. Nina me rejoignit une heure après.

— Mais Garvey ! Ya quoi ? Je dis à ma sœur que mon gars est assis dehors, or toi tu es parti, ya quoi ?

— On ne présente pas les gens aux gens la nuit, trouvai-je à dire.

— Ton cœur est mort, ouais ! conclut-elle.

Je raccompagnai Nina jusqu'à devant la villa du maire, Gah Bernabé, elle voulut se plaindre, mais je la convainquis que je serais là à la première heure ; une première. Nina venait de me laisser à vingt et une heures ; le reste de la nuit se géra entre frères de sang : alcool, joints, cigarettes.

Je me réveillai plus tôt que quand je dormais chez Nina. Si je n'avais rien à faire, chez Nina, je pouvais me réveiller à quatorze heures ; le Bateau, c'est du bruit 24h/24.

Je me réveillai à six heures. J'avais passé toute la nuit à me demander si j'allais pouvoir arriver seul à la villa. A neuf heures, Nina envoya une petite fille me chercher. Je la renvoyai lui dire que je venais. A dix heures, je me fis accompagner par Dieu Créa.

Mon ami et moi allâmes tomber sur une vraie beauté. La photo avait caché certains traits. Gountrou était jolie, petite de taille et de forme, un teint clair, je ne crois pas qu'elle utilise des éclaircissants, son teint était naturel, boh ! Je ne suis pas Gérard de Villiers,¹ faut scier.

Elle était seule, arrêtée devant la porte, ses yeux pouvaient faire bégayer un djaouli si elle débout la tête pour zier ; elle était vraiment belle, cette belle-sœur.²

Je la saluai sans lui tendre la main, je le fis quand elle répondit à ma salutation et me tendit la main ; Dieu Créa en fit autant. Christiana nous donna place après nous avoir dit que Nina était sous la douche. Assis sous l'appâtâmes, Dieu Créa ne put s'empêcher de dire ceci :

— Tchê ! Elle est trop jolie, je vais l'inviter au New Camp.³

Je le regardai, remuai la tête puis émis un sourire. Quand Nina sortit, elle nous demanda de nous approcher pour nous présenter.

— C'est Jules, commença-t-elle, c'est un camarade ; lui, c'est Marcus, c'est mon ... gars ; les gars, c'est Christiana, ma grande sœur.

— Enchantés ! dîmes nous ensemble.

1 Ecrivain des romans policiers.

2 Débout : *N.* lever ; Zier : *N.* regarder.

3 New Camp : un grand maquis à Guiglo.

Nous la saluâmes et retournâmes sous l'appâtâmes. A peine assis, Dieu Créa voulut rentrer, je l'accompagnai juste derrière la villa et revins. Je trouvai que c'était mieux ainsi, on pouvait parler de ma chaude pisse ; je revins m'asseoir près de Nina.

— Nina, commençai-je. Je vais te poser une question.

— Je t'écoute, répondit-elle.

— Depuis qu'on est ensemble, tu m'as trompé combien de fois ?

Elle me regarda un instant.

— Je t'ai jamais trompé, Garvey.

— Sûr ?

— Je le jure.

— Moi aussi, repris-je, je t'ai jamais trompé, mais je coule bièle.¹

— Quoi ? ! s'écria-t-elle.

— Je jure, je ne sais pas si je suis allé pisser dans un coin infecté, parce qu'on attrape ça là-bas aussi, ou bien, je ne sais pas.

— Ou bien quoi ? demanda Nina.

— Je ne sais pas, go !

— Tu ne sais pas ? Tes allées et venues au Déguerpis-là, c'est là-bas que tu es allé ramasser ça.

Nina se plaignait toujours quand j'allais voir gbôhi au Déguerpis. Elle croyait que j'avais une copine là-bas, et chaque fois que j'en revenais, j'étais toujours de mauvaise humeur. Tu sais, quand je réfléchis à notre condition de vie à Guiglo, je souffrais dans mon corps, même dans mon âme. Quelqu'un qui est livré à lui-même, ne mangeant que ni Allah son nan,² il ne sait même pas où il va. Ya de quoi être de mauvaise humeur, mais ma copine ne voyait pas ça comme ça.

— Laisse affaire de Déguerpis là ! dis-je. Je suis venu te dire, te mettre au courant, pas pour t'accuser. Tu ne m'as pas trompé, je ne t'ai pas trompée, ce que je veux qu'on fasse, c'est de chercher à nous soigner. MST ne peut pas mettre problème entre nous, soignons-nous !

Nina persistait sur l'idée que j'avais baisé ailleurs, c'est pour ça que j'étais malade, mais moi, j'étais à l'aise dans ma peau, j'avais déjà parlé, je changeai même de sujet.

— Christiana, elle va quand ?

— Le lundi, le 10, avec ma grand-mère.

— Ah, la vieille s'en va lundi ! Elle n'a pas duré hein ! dis-je hypocritement.

— Sa sœur a encore besoin d'elle ; mais pourquoi je parle avec toi-même ? Elle me tourna le dos ; je demandai aussitôt à partir.

— Tu es venu me jeter ça à la figure et partir !

— Quelque chose est arrivé, je t'explique, tu m'accuses, dis-je, laissons les accusations et soignons nous !

1 Couler bièle : *N.* (*langage des mécaniciens*) souffrir d'une maladie vénérienne.

2 Ni Allah son nan : *N.* (*dioula*) si Dieu le veut.

- Soigne-toi, moi je vais me soigner !
- Toupaï blanc peut gérer ça, je vais kêtê-kêtê, ça va aller.

La conversation ne dura pas, je tenais à rentrer. Nina m'accompagna sur vingt mètres et fit demi-tour.

Deux jours après, Aubin m'appela sur le téléphone de Séry, s'excusant qu'il avait égaré le numéro. Je profitai pour lui demander les nouvelles d'Abidjan : s'il avait vu Yolande, ma fille aussi, si elle était belle. Les réponses que mon ami me donnait ne me réjouissaient pas. Des réponses comme : « Heu, elle est là, ouais elle est là ». Je conclus que mon binôme n'avait jamais cherché à voir ma copine et mon bébé, mais ce n'était pas sa faute, ya beaucoup d'autres choses à faire à Abidjan. Pour voir Yoyo, on pouvait mettre ça jusqu'à l'arrivée de Garvey, ça peut pas gêner.

Quand je lui passai Patcko, il l'informa qu'on avait besoin d'eux avant le 10 septembre ; Aubin donna son OK.

A la date du 10, mémé Léontine était à la gare avec sa petite fille, je les y rejoignis. Nina et les deux petites, Adjaratou et sa sœur Maténé qui dormaient avec nous, Bénédicte, une camarade devenue sœur tellement il y a longtemps qu'elle connaît les Vléri ; je saluai tout le monde et dis à la vieille de faire un bon voyage.

- Je te confie Nina, mon fils, dit-elle.
- Je vais me débrouiller, répondis-je.
- Non hein ! dit Bénédicte. Surveille-la !
- Je ferai de mon mieux.

Ne partant pas dans la même direction que sa mémé, Christiana avait devancé, elle était partie dans le car STIF pour Abidjan ; la vieille avait opté pour la gare BIT. Chargé, le car démarra.

- Tu m'envoies un mandat, mon fils ? ! dit la vieille.
- Nina va s'en charger, dis-je avec un sourire.

Aubin n'était pas venu, mais d'autres ont appliqué, comme Jean de Dieu, Rocco et bien d'autres ; ils pouvaient atteindre quinze personnes.

Je voulus appeler Yolande, ma fille me manquait aussi, mais j'étais bien moisi, la peur aussi me tenaillait. Je ne voulais pas avoir des nouvelles qui allaient m'attrister encore plus. C'est vrai qu'en venant à Guiglo, j'avais donné de l'argent à Yolande pour qu'elle traite son problème, mais j'avais peur que ce problème continue. Dieu doit garder son bébé, elle ne doit pas perdre celle-là aussi ; je me donnerais les moyens de l'appeler, mais ce serait après.

ONUCI FM avait annoncé la reprise des audiences foraines pour le 25 septembre mais je ne comprenais rien dans leur accord, je croyais que les audiences venaient après le désarmement et on continuait avec l'identification et les élections, mais pourquoi ce décalage ?

Depuis que je lui ai annoncé que j'avais la chaude pisse, Nina m'avait acheté des antibiotiques qu'elle me demandait de prendre. Mais quand je lui demandais pourquoi elle n'en utilisait pas aussi, elle me répondait

qu'elle souhaitait que je finisse mon traitement, et quand ça ira, on ferait l'amour. Si le mal revenait, on reprendrait le traitement ensemble ; je ne discutai pas.

Après le départ de sa mémé, nous retournâmes chez elle.

— Ah ! Tu te gères molo-molo, dis-je en voyant une plaquette d'antibiotiques sur le bureau de sa grand-mère, c'est la quelième ?

— Oui, c'est la deuxième, répondit Nina.

Depuis l'annonce, Nina avait commencé à prendre des médicaments, me trafiquant qu'elle attendait ma guérison pour qu'on fasse l'amour et voir si je serais malade à nouveau pour qu'elle se traite aussi. Je ne posai plus de question, l'essentiel était en train d'être fait, se soigner.

Elle me servit à manger et nous mangeâmes ensemble. Nina avait informé son amie Fernande sur mon état de santé, ce qui ne me plut pas quand elle me le dit :

— C'est mon amie, dit-elle, on ne se cache rien. Je ne t'ai pas trompé, et toi tu soutiens que tu n'as que moi seule. Je n'étais pas à l'aise, il fallait me confier à quelqu'un.

— Je t'avais bien dit, repris-je, que ça devait rester entre toi et moi.

— Faisons confiance à Fernande ! Elle n'est pas bavarde, toi-même tu connais.

Je suis directement où elle voulait en venir. J'ai fait l'amour à Nina sous les yeux de son amie, on était tous à poils. Fernande avait exécuté tout ce que ma copine lui avait demandé, me caresser, sucer mes seins, mais elle lui avait interdit d'aller plus loin dans ses caresses sur mon corps. Je ne l'ai pas baisée aussi, mais elle avait pris son pied. Les minutes qui suivirent notre petit jeu, elle s'endormit comme quelqu'un qui avait couru des kilomètres. Fernande était une confidente, je ne fis pas de l'histoire une affaire d'état, surtout que l'écoulement avait cessé.

Deux jours après son départ, la vieille informa Nina au téléphone que tonton Désiré arrivait à Guiglo pour y passer quelques jours. Elle lui demanda de se mettre à son entière disposition.

Le tonton arriva avec sa femme. A leur arrivée, Nina laissa ce qu'elle préparait pour moi pour leur cuisiner quelque chose rapidement, cela me plut.

Depuis que j'ai fait sa connaissance, Nina m'avait présenté Tout Passe, sa chienne de sept ans, de race africaine. Tout Passe était considérée comme la chienne la plus méchante de tout Zonin-Taï, le secteur Gah Bernabé jusqu'à la gare STIF. L'étranger doit s'expliquer avec « elle » avant d'entrer dans la cour. Tout le monde avait peur de Tout Passe, mêmes les autres chiennes. Mais moi, elle m'avait adopté, elle m'avait aimé dès le premier jour. Quand elle m'a vu avec Nina, elle s'est approchée et Nina lui a dit : « Tout Passe, voici mon chéri, c'est ton chéri aussi ». « Tout Passe » n'était pas dressée, mais à force d'avoir duré auprès des hommes, elle avait appris à assimiler.

Je gérais tout passe comme ma chienne, comme tout chien qui rentrait dans ma vie, comme Rex, le chien berger allemand de la société de sécurité Lavegarde au Centre émetteur d'Abobo, en passant par la chienne de Monsieur Monet Florent jusqu'à Jeanne, ma chienne au Lauriers.

Quand Nina me disait que sa chienne était presque à terme, je ne croyais pas. La chienne ne présentait pas de signe de gestation, son ventre n'était pas aussi gros, mais elle mit bas deux jours avant le départ de mémé Léontine pour Abidjan aux obsèques du maire Doffo. Elle mit au monde un mâle, un seul, marron comme le pelage de sa mère avec un museau roux, un gros et beau chiot.

Jusqu'au mois de septembre, Kiss, le nom que j'avais donné au chiot, était le plus beau, le plus gros et le plus turbulent du secteur. D'autres voulaient l'acheter, mais Nina refusait, elle répondait aux gens que Tout Passe n'avait que lui seul et elle était en train de vieillir. Nina avait tellement refusé la vente du chiot que personne ne l'emmerdait concernant l'achat de Kiss.

Tonton Désiré était arrivé je crois le 16 septembre et mon mélangeement avait commencé. Je voulais retourner dormir au Bateau, mais Nina tenait des mots comme : « Ne t'en fais pas ! People¹ est sympa, il te voit même pas », pour m'empêcher de retourner à la base.

Le jour qui suivit, sans en parler à Nina qui s'occupait des chiens, tonton Désiré vendit le petit Kiss. Quand Nina apprit la nouvelle, elle pleura amèrement, se plaignant du comportement irresponsable de son grand tonton. Quand elle demanda le chiot, il avoua l'avoir vendu, ce qui augmenta les pleurs de ma copine qui s'enferma dans sa chambre. Il frappa à la porte en lui demandant d'ouvrir, et quand elle refusa, il prononça cette phrase :

— Hum ! C'est mon chien, faut pleurer !

Sa phrase fit quelque chose sur tout mon corps, même dans ma tête. Un père doit savoir amadouer son enfant, quoi qui se passe, il doit toujours trouver des mots apaisants, mais tonton Désiré a fait savoir que ça, ça lui manquait énormément.

L'annonce des audiences foraines avait créé une vraie panique dans l'esprit de tous les éléments qui n'avaient pas encore reçu leur filet de sécurité. Certains disaient même que c'était pour bloquer notre argent. Nous décidâmes donc de nous réunir et de décider de notre sort.

Avant que nous ne trouvions une date pour rentrer en grève, toute la ville avait appris une rumeur que les combattants rentreraient en grève le lundi 17 septembre. Nous-mêmes qui voulions rentrer en grève fûmes surpris d'apprendre cette nouvelle. Pour dribler tout le monde, Guiglo se réveilla dans un nuage de fumée à l'aube du samedi 15 septembre. Les pneus avaient été allumés sur la voie principale, les appâtâmes ; les tables

1 « People » est le pseudonyme de monsieur Vléri Désiré, le petit-frère à la mémé de Nina.

avaient été démolis pour servir de barrages et alimenter les feux.

Je me réveillai de chez Nina à six heures ; je me dépêchai de rejoindre mes amis dans la rue. La circulation avait été bloquée, il y avait du feu au carrefour SGBCI, au carrefour CTD et au carrefour Ghôzô.

C'était vraiment décidé, mais j'eus un pincement au cœur. Les éléments MILOCI étaient en majorité avec quelques éléments FLGO dans la rue ; il n'y avait ni élément AP-Wê, ni UPRGO qui avait pris part à la manifestation. Des éléments m'annoncèrent la présence de Requin.

— Garvey ! Requin passe ici et puis il veut prendre les noms des gens, il n'a qu'à arrêter ça hein !

Si c'est le comportement de Requin, il n'a pas le droit d'agir ainsi, c'est un combat collectif, s'il ne peut pas mettre la main, qu'il laisse les autres combattre pour voiler sa lâcheté. Pourquoi prendre les noms des gens ? C'est mieux que j'aille lui demander.

Je me fis accompagner par Donald, un élément du groupe MI-24 que j'avais recruté à Abobo ; Requin était assis dans la cour de Maho avec d'autres éléments.

— Tu es quitté sur la route ? me demanda Requin.

— Je viens de me réveiller, répondis-je, mais j'ai fait escale sur la route.

— Donc tu as vu tes petits ?

— C'est propre, ouais, je les ai vus !

— On était à Duékoué hier, le commandant Katé a été clair dans tout ce qu'il a dit. Les audiences foraines commencent, on attend au moins deux semaines et puis on paie le jeton. Je ne comprends pas pourquoi je vois les gars matin-là dans la rue.

— C'est aujourd'hui ils font ces promesses-là, dis-je, laisse les gars se faire sentir, ça y va de notre intérêt à nous tous.

— C'est vrai, mais convaincs-les de quitter la rue ! finit-il.

— Je vais me débrouiller, conclus-je.

Je laissai Requin pour rejoindre les amis sur le goudron, mais je remarquai que les gens fuyaient pour rentrer chez eux. Je pensai à un éventuel renfort des militaires. Je fis alors demi-tour pour retourner chez Maho ; je croisai Requin et nous retournâmes ensemble.

— Les monos sont arrivés ! s'exclama-t-il.

— Ça va aller, dis-je, il fallait s'y attendre.

A peine arrivé chez Maho que des coups de feu se mirent à résonner sur le site de la manifestation. Les coups étaient tellement forts que cela brancha les éléments chez Maho qui se mirent à tirer en l'air. Les tirs sur la voie principale et ceux de chez Maho s'entremêlèrent dans un brouhaha qui me rappela l'attaque des camps d'Akouédo. Les armes se turent pour donner place aux pourparlers. Le commissaire, le commandant du PC, le commandant de la brigade de gendarmerie étaient présents, ils demandèrent des porte-paroles pour savoir la cause de notre revendication, malgré qu'ils sachent. Capô, un élément FLGO, se présenta et leur expliqua ce

qu'ils tenaient à savoir : notre argent avant les audiences foraines, notre volonté de rentrer en famille, notre situation misérable, tout le ras-le-bol de rester sans rien faire.

Une voiture fut dépêchée par le gouverneur pour entendre les porte-paroles qui étaient Capo, Zéréhoué et deux autres éléments ; ils prirent place dans le véhicule qui retourna à Duékoué.

Une heure après le départ de la voiture, le gars quittèrent la rue en prenant soin de tout nettoyer. C'était maintenant l'heure des commentaires au Foyer du Résistant.

— J'ai chié pour le capitaine de la gendarmerie, lui il veut calmer les gens, dit un.

— Kaba-kaba, lui il tire en l'air et puis il me braque, je lui ai dit faut tirer, ta mère ! dit un autre.

Chacun disait ce qu'il avait fait ou dit aux autorités de la ville, sans se laisser devancer dans le drinking du gbêlê¹ ; une vraie koutoukou party.

Ceux qui étaient partis étaient de retour aux environs de seize heures dans un 4x4 chargé de sacs de riz. A la vue du véhicule et ce qu'il chargeait, les éléments demandèrent de le faire retourner, y compris son chargement. Zéréhoué sortit du véhicule et prit la parole.

— C'est riz qui vous importe ou bien ?

— On veut pas de leur riz ! Depuis quand ils savent qu'on a faim ? dit un élément.

— Prenons des forces avec leur riz ! Après on les attaque ! J'ai un CR à vous faire, allons dedans !

Tout le monde suivit Zéréhoué dans le Bateau MILOCI ; chacun se trouva une place et Zéréhoué prit la parole.

— Les gars, je suis enjaillé, si on n'avait pas fait ça, ils allaient pas savoir ce qui se passe. Le gouverneur dit que c'est un programme, il a besoin d'un peu de temps, sinon, il y pense, il demande quelques jours après les audiences foraines parce que les audiences sont d'une importance capitale. Il faut que ça commence, donc laissons commencer ces audiences, dès que ça prend sa vitesse de croisière, on nous fait face.

— Mais, et si ça bloque comme l'année passée ? demanda un élément.

— Ils ont payé les premiers malgré que c'était bloqué, dis-je. Si ça bloque qu'on ne nous paie pas, on flou-flou.

Il n'y avait pas grand-chose à dire, le commandant Katé avait déjà dit ce que Zéréhoué nous rapportait. On fit entrer les sacs de riz dans le camp, et je me rendis chez Nina. Nina se sentait mal, couchée dans sa chambre, je l'y trouvai et nous sortîmes pour nous asseoir sur la terrasse. A peine nous fûmes assis que tonton Désiré me fit appeler.

— Mon petit, c'est fini comment ?

— Comment ça ? demandai-je

1 Gbêlê : N. koutoukou.

— Qu'est-ce qui a été décidé vous concernant ?

— On a demandé qu'on attende que les audiences foraines commencent, répondis-je.

— Mais qu'est-ce qu'ils font là ? se plaignit-il, pourtant ce n'est pas l'argent qui manque. Il y a un ancien secrétaire de la FESCI qui est mort dans un accident en revenant de Bouaké le 30 juillet, ils ont donné près de quatre-vingt millions de francs pour ses obsèques. Je ne dis pas qu'un mort ce n'est rien, mais des gens qui ont sacrifié leur vie pour sauver des vies, on veut les oublier, ce n'est pas normal.

— On attend les audiences, si ça n'a pas lieu, ils nous donnent pour nous, dis-je. Bon, je suis à côté.

— D'accord !

Nina voulut savoir de quoi nous parlions, son grand père et moi, je lui fis le compte rendu.

— Comment vous allez faire maintenant ? me demanda-t-elle.

On attend ! Dieu va jouer son rôle.

J'étais guéri de ma chaude pisse, j'avais fait l'amour à Nina sans problème, mais elle était venue avec un autre problème.

— Garvey, les anglais n'ont pas débarqué.

— Comment ça ? lui demandai-je.

— Comment comment ça ? mes règles ne sont pas encore venues !

— Depuis quand tu as remarqué ?

— Le mois passé.

— Attendons le mois prochain !

— Pourquoi faire ?

Je la regardai méchamment sans rien ajouter. Je n'avais pas peur que Nina tombe enceinte de moi. C'est vrai que je n'avais pas les nouvelles de ma fille, mais j'étais prêt à accepter pour Nina aussi, on ne sait jamais.

Un message convoquait les combattants à une table ronde par le commandant du CCI à Yakro. Ayant déjà choisi nos porte-paroles, nous y ajoutâmes deux autres pour que le gbôhi soit un peu plus influant.

Par l'intermédiaire d'un ami du nom de Privat, je fis la connaissance d'Honoré, un jeune guéré qui gérait une carrière de sable. Honoré me demanda de venir travailler avec lui, mon lieu de travail était à trois kilomètres cinquante de l'habitation de Nina où je dormais. Après le bataillon béninois de l'ONUCL, je devais traverser le camp des déplacés ; un camp qui te fait savoir en première vue que la guerre n'a fait aucun cadeau à l'ouest. Au départ, j'avais pensé que ce camp abritait seulement des étrangers, mais après renseignement, je découvris que ce camp abritait aussi des ivoiriens : des yacoubas, des guérés, des bétés, même des senoufos. Ces populations avaient fui leurs terres pour se trouver là à cause de la guerre. Ils vivaient dans des cabanes couvertes de bâches, PAM et OIM s'occupaient d'eux côté nourriture et MSF s'occupaient de leurs soins. A voir les habitats, on priait Dieu pour qu'il ne pleuve jamais dans le coin ; tu vois ce que je veux dire !

Cent mètres devant, il y avait un autre camp de déplacés aussi grand que le premier avec le même style de construction. Plus en bas, se trouvait une carrière de sable que je devais aider Honoré à gérer.

Le premier jour, Honoré me dit ceci :

— Mon petit, le job est simple, tu comptes les voyages, le soir, tu encaisses ; un voyage de kata-kata fait cinq cents francs.

Le kata-kata est un petit tracteur qui facilite le transport de n'importe quels bagages : fagots, sacs de maïs, de bananes, de riz, du sable etc.

A mon premier jour, je me fis rouler par l'équipe venue prendre le sable, ils partirent avec onze tours de tracteur, ce qui faisait cinq mille cinq cents francs.

Sur la carrière, il y avait des gens qui creusaient pour charger les tracteurs. Ils monnayaient leur service à cinq cents francs, et le gérant vendait son sable à cinq cents francs. Mais les creuseurs refusaient de faire gué juste avec le gérant. Ils se disaient que nous ne nous fatiguions pas. Ils disaient ça comme si le sable qu'ils prenaient était sur le terrain de leurs parents.

Nous on devait rendre compte à monsieur Sahin Emilère, le chef de terre de ce secteur. Si je dis « de ce secteur » c'est pour te dire qu'il y a beaucoup de chefs de terre. Emilère est un adulte de près de cinquante ans, d'un froid implacable, fan de jeton devant l'éternel.

Le soir, quand Honoré lui rendit compte, le vieux rentra dans une colère froide et demanda que nous l'accompagnions chez ces indésirables clients. Du quartier Ancien Guiglo, qui était à l'entrée de la ville, nous marchâmes jusqu'au Déguerpis ; ça pouvait faire une distance de Yaosséhi au Toit Rouge, un trajet que nous fîmes à pieds.

Le concerné du nom de Yannick était absent. Le vieux fit part à ses parents et finit par cette phrase en français :

— Ils vont venir payer au commissariat !

On avait eu la chance d'encaisser deux mille cinq cents à un client, Honoré lui présenta deux mille. Au retour de Déguerpis, il nous remit mille francs avec cet avertissement :

— Arrangez-vous pour ne pas tuer votre journée pour rien !

Honoré me remit sept cent francs et je rentrai à la maison.

Je trouvai Nina chez Samy, les amis aussi. Je rentrai à la base pour prendre un bain et revins. Me voyant aussi, Nina ne discuta pas quand je lui demandai de rentrer.

Nina avait fait la cuisine, donc à part quelques Supermatch et une boule de joint, je n'achetai rien. Décidément, malgré ses défauts, Nina avait ses qualités. Elle était un vrai cordon bleu, très bonne cuisinière ; je mangeai à ma faim, fumai mon joint, ajoutai une cigarette, fis l'amour à Nina et m'endormis.

Le lendemain, je retournai au boulot. Au lieu de jouer les gérants nerveux, je tissai amitié avec les acheteurs de sable et cela marcha bien. Ils

finirent même par me dire le quelième gérant j'étais et pourquoi les autres n'ont pu durer là. Ce jour-là, je gagnai cinq mille francs, je gardai trois mille pour moi et présentai deux mille au vieux.

Honoré était maintenant rare sur la carrière et je me sentais à l'aise. J'ai connu tous les acheteurs, et là, gbéré n'était plus gbéré. Je rendais des comptes chinois¹ au vieux, ce qui m'aida à changer ma paire de tapettes que j'avais depuis le mois d'août 2006. Nina ne craignait rien car elle savait que le matin, elle recevrait cinq cents ou mille francs pour compléter sa popote, quelques fois, j'achetais du poisson frais pour lui apporter.

Mon job de gérant de carrière m'avait un peu sorti de cette galère. Je pouvais fumer, boire, manger sans dire « I » à qui que ce soit.

Le numéro de Yolande ne passait pas, même celui de Serges. Mais après plusieurs essais, je finis par avoir Serges, un jour de retour du boulot. Il reconnut ma voix et s'écria :

— Ah ! On dit quoi ?

— On dit rien, ça fait près d'une semaine que je cherche à vous joindre, mais impossible. Je me suis fait arrêter, enchainai-je, j'ai tiré sur un bandit à qui j'ai pris son arme, ils ont traité ça d'homicide volontaire et on m'a arrêté.

Je remarquai que tout ce que je disais, mon interlocuteur avait un seul mot, je coupai mon discours pour lui demander :

— Qu'est-ce qu'il y a ? Sergio, tu me réponds hum hum seulement.

— Mais, je vais dire quoi ? Je t'écoute !

Je lui demandai de me passer Yolande, ce qu'il fit sans tarder. A son premier allo, je sentis qu'elle voulait pleurer.

— Allo, maman ! dis-je, c'est moi, comment tu vas ?

— Ça va bien, et toi ?

— Ça fait une semaine, je suis quitté en prison, j'ai tiré sur un homme, on m'a arrêté, j'étais à Daloa, mais c'est comment ?

— Je ne suis plus dans discours, je cherche des moyens pour m'occuper de ma fille, ton « je viens » et puis tu es là-bas-là !

— Quoi ? Mais je vais venir !

— C'est ce que j'ai dit là, je vais m'occuper de mon enfant, si tu veux, faut rester là-bas !

Je connais Yolande, elle ne plaisante pas, quand elle dit, elle fait. Je n'ai pas oublié le film de l'hôtel.

— Ne t'inquiète pas ! dis-je, je vais venir, tu as commencé à vendre ?

— Oui !

— Pour qui ?

A la question, ma copine me répondit pour qui vendrait-elle si ce n'était pour elle-même. Cette réponse me plut, je lui demandai de me passer son grand-frère, ce qu'elle fit.

1 Comptes chinois : N. des faux comptes.

— Allo, mon gars ! dit-il.

— Sergio, je vais t'appeler demain dès mon retour du parquet de Daloa, il y a des formalités à remplir. Je sais que tu joues un grand rôle là-bas, continue ! Quand je viendrai, on se verra.

— D'accord !

Je lui dis au revoir et raccrochai.

Le dimanche soir, quand je l'appelai je fis savoir à Serges que c'est demain lundi que j'irai au parquet avant de lui demander de me passer Yolande. Je causais avec elle quand j'entendis les pleurs d'un enfant.

— C'est qui ça ? demandai-je.

— C'est elle, répondit Yolande, tu as entendu maintenant ?

— Elle a commencé à marcher ?

— Elle s'assoit.

Nous n'allâmes pas trop loin dans notre conversation, elle me dit au revoir et raccrocha.

J'habitais toujours à la base MILOCI, malgré que je dormais chez Nina. Tous mes bagages étaient au Bateau, donc j'y étais permanent.

Les jours qui suivirent le soulèvement, avec le contact, je finis par me familiariser avec les démobilisés MILOCI, même leur nombre. Sinon le MILOCI est formé en grande partie par le FLGO, mais Apache, Guinkin et Gbotou m'étaient inconnus. J'avais déjà fait la connaissance de la Rage et de Bébé Commando au Lauriers.

Ahhh ! Lauriers ! Je me demande si on pourra oublier cette cité, la cité qui nous a ouvert les bras, malgré tout ce qu'on lui a fait subir comme agression, vol, bastonnade, accrochage avec le CECOS, humiliation de certains de nos chefs. Ah ouais ! Lauriers a vraiment souffert de nous. Je sais que Lauriers souffre à l'heure qu'on est de notre absence. La manière dont tout le monde ne peut t'aimer, c'est de cette même manière que tout le monde ne peut te détester. On était un poison pour les uns, mais d'autres trouvaient en nous le plus grand antidote.

Oh ! Je me suis endormi ! A force de penser à Lauriers.

Le petit temps passé avec eux depuis leur retour du jardin public du Plateau m'a fait connaître leur tempo. Ils avaient le même tempérament que nous quand nous étions arrivés de Guiglo, et que nous avions été chassés du premier bataillon d'Akouédo.

Chaque jour, Maho devait leur rendre compte du déroulement des choses. Le préfet ne restait pas hors marge, il avait aussi des comptes à leur rendre. Quelques fois, ne trouvant plus de mensonges, il leur disait ce qu'il y avait à dire à un combattant démobilisé qui a reçu son filet de sécurité et qui au lieu de se trouver en famille est encore dans le groupe de ceux qui attendent leur filet. Les quatre cent quatre-vingt-dix-neuf mille cinq cents francs sont pour chacun des deux mille combattants recensés, et il reste mille dix-neuf éléments pour clore à l'ouest.

Ils avaient tellement entendu leurs discours mensongers qu'ils ne

croyaient plus un seul mot. Pour eux, le désarmement était à reprendre pour tout le monde. Ah ! Si c'est ainsi, nous on fait quatre cent quatre-vingt-dix-neuf mille cinq cents francs multipliés par deux pour nous.

Les démobilisés MILOCI faisaient peur à tout Guiglo, même le commissaire Aubin. Agression, viol, vol étaient au menu et c'était zéro ; toutes les autorités restaient bouche bée comme au Lauriers. Si tu aimes la viande, fais un tour à la base MILOCI, tu seras servi, et tous les jours si tu veux.

A la carrière, je n'étais plus seul, Honoré m'avait présenté Tharê, un burkinabé. Tharê acceptait toutes les propositions que je lui faisais concernant le versement. Sur sept mille francs, je pouvais lui demander de verser trois mille francs et garder quatre mille francs pour nous.

Tharê était l'un des premiers gérants de cette carrière. Etant un déplacé, il avait été réinstallé à Zéaglo où la guerre l'avait trouvé. Il y avait laissé son frère et était revenu à Guiglo. Le vieux avait confiance en ses dires, donc on versait ce qu'on voulait, même Honoré n'y voyait rien, au jeton.

Le boulot me défendait sérieusement, mon bédou avait commencé à se gbé molo-molo. Ho ! J'ai failli oublier l'invitation du cci à Yakro. A Yakro, à part les gbê de chaque parti, les porte-paroles ayant exposé les problèmes qui minent les combattants comme leur situation minable de vie, les jours « fériés forcés », la vente de marijuana pour s'occuper, le commandant du cci posa cette question :

— Quelle bonne guerre vous avez fait, vous là ?

Pour une question foutaise, il reçut vite sa réponse :

— Vous-mêmes, vous avez fait quoi ? Les éléments de la brigade mixte, vous les avez jetés, laissés à leur sort, ils ne mangent pas, ils se déplacent difficilement, ils n'ont rien pour exécuter le boulot qui leur est confié, toute cette négligence vient de vous. Nous on a combattu, Dieu même le sait.

Notre ami Capo reçut un avertissement militaire qui le fit rentrer dans sa coquille ; c'était une vraie menace. Le commandant, à son tour, reprit ses esprits.

— Vous voyez les gars ? C'est par étapes, on établit la brigade mixte. On redéploie l'administration, on organise les audiences foraines et on s'occupe de vous. On connaît vos problèmes, mais calmez-vous un peu ! Vous faites partie du processus.

Les gars sortirent de là avec ce qu'ils avaient déjà entendu de la bouche de commandant Kate, du gouverneur et du préfet.

Voyant le jeton rentrant en mendiant, le vieux Sahin envoya son frère sur la carrière et lui confia la gérance ; il versa directement le premier encaissement au vieux. Le lendemain, il nous fit savoir que le vieux lui avait remis mille francs pour changer ses chaussures qui étaient usées tout en se plaignant que le vieux était trop pingre ; je trouvai mieux de quitter le coin.

J'avais six mille et je comptais les gérer jusqu'à l'obtention d'un autre job. Nina n'était pas d'accord, mais j'avais choisi d'arrêter et rien ne pouvait me ramener à la raison, simplement parce que je ne pouvais pas sacrifier

ma journée pour rien. Un jour, en rentrant au Bateau, j'entendis mes amis causer.

— Ah ! Mais, il est bien mort dèh !

Je m'approchai pour demander :

— Qui est mort ?

— Tu n'es pas à Guiglo ou bien ? me répondit Séry.

— C'est pas pour enregistrer les morts que je suis à Guiglo, répondis-je, qui est mort, les gars !

— Doudou Piot !! répondirent-ils en chœur.

— Quoi ? ! m'écriai-je comme si un homme n'était jamais mort, il est mort de quoi ?

— Pine dans con ! dit Séry.

— Han ! dans quel coup ? demandai-je.

— Il a envoyé une daille au wotro, elle l'a touché jusqu'à sa respiration s'est bloquée.

— Ouais ! m'exclamai-je, il est mort à l'aise ; en plein mougouly ? !

Monsieur Doudou Piot Eugène était un des cadres du Moyen-Cavally, je me demande s'il n'a pas été ministre même. Il était très généreux ; le lycée de Guiglo est au courant de ses bienfaits comme plein d'autres associations qui l'ont sollicité pour parrainer leurs manifestations. Le tonton avait le cœur dans la paume. Ce n'est pas parce qu'il est mort que je dis toutes ces choses. Il n'a jamais acheté un sac de riz pour mon gbôhi, mais il a fait ça pour des milliers de gens.

Mémé Léontine était de retour de San Pedro, elle avait appris le décès du boss, c'était important qu'elle soit présente. Son frère Vlêi Désiré la rejoignit deux jours après son arrivée, accompagné de sa femme.

Pour la réception des étrangers, il fallait les loger, les nourrir, hum ! Funérailles de l'ouest, tu perds quelqu'un, c'est toi qui dois nourrir les gens qui d'après eux viennent pour te dire yako. Pour loger les étrangers, il y avait des habitats, des hôtels ; pour les nourrir, on avait choisi des cuisinières dans chaque quartier de la ville. Pour le quartier de Zonin-Taï, Nina fut choisie. Les étrangers devaient venir manger chez les Vlêi.

Nina reçut la somme de cinq mille francs et quatre kilos de riz. On ne pouvait pas compter les bœufs qu'on immolait par jour ; en lui remettant l'argent, mémé Léontine dit ceci à sa petite fille :

— Je compte sur toi, bats le record !

La vieille avait confiance en sa petite fille, moi aussi. Elle m'avait convaincu le premier jour qu'elle avait préparé pour moi. Dans l'après-midi, aux environs de seize heures, Nina vint me chercher.

— La vieille dit de venir manger.

Je me fis accompagner par Séry et Dieu Créa. A notre arrivée, deux hommes bien respectables se discutaient un plat de riz gras. L'un se plaignait de ne pas avoir reçu de ce riz et voulait partager l'assiette de l'autre qui refusait. Nina me regarda et sourit, je lui dis à l'oreille :

— Tu as battu le record, mon bébé.

Mes amis et moi mangeâmes du riz à la sauce arachide toute aussi bonne que la recette à palabres : le riz gras. Après le plat, nous retournâmes au bistro de Samy.

Doudou Piot fut enterré après trois jours de veillée, avec une somme de près de cinquante millions reçus comme dons.

Les funérailles étaient achevées, mais mémé Léontine était encore là, elle devait attendre sa sœur, Madame Doffo pour qu'elles retournent ensemble à San Pedro.

Je n'avais pas encore un autre job, mais mon portefeuille s'était vidé ; je ne pouvais même plus appeler Yolande qui cherchait à me joindre sans succès. Samy me faisait seulement les commissions de ses appels.

Un matin, je rendis visite à Nina, je trouvai mémé bavardant avec un homme accompagné de son fils. L'homme semblait débordé : son fils avait passé le BTS trois fois sans succès. Il était venu demander conseil à la vieille qui lui demanda de mettre la main en poche s'il voulait vraiment que son fils ait son brevet ; après causerie, il demanda à partir.

Quand le fils voulut saluer Nina, elle demanda à les accompagner ; sans rien voir, je sentis quelque chose. Nina revint quelques minutes après, je ne demandai rien.

Les jours qui suivirent, le comportement de Nina changea. Elle me répondait vulgairement, impoliment, même les plus simples causeries se transformaient en injures.

Un autre jour, je lui rendis visite, c'est sa mémé qui répondit à ma salutation malgré que Nina fût présente. Je m'assis sous l'appâtâmes et demandai à boire. Nina fit cinq minutes avant de se décider à m'apporter de l'eau, cela m'énerva, mais je me calmai.

Sa mémé émit un sourire, ce qui m'encouragea à demander à Nina la cause de sa colère. Elle me répondit par une mise en garde :

— Si tu ne veux pas palabre, laisse-moi en paix hein !

Sa mémé sourit et m'appela :

— Mon petit, viens ! Tu vas m'acheter du vin. Nina, laisse mon fils en paix ! renchérit-elle, moi-même, je veux te parler.

La dernière phrase me fit un effet, parce que la vieille n'a jamais cherché à me parler. Je pris l'argent et partis acheter la boisson. A mon retour, elle me remit deux cents francs pour ma cigarette, comme elle l'a dit. Retournant à ma place, elle me rappela :

— Oui, maman ! dis-je.

— J'ai demandé à Nina de te servir à manger, elle a refusé, assois-toi je vais te servir !

Au lieu de la vieille, c'est Nina qui m'apporta à manger, le visage très serré. Nina est capricieuse, mais sa colère là, je n'y comprenais rien. Je mangeai et attendis que la vieille se décide à me parler, elle ne le fit pas, donc je demandai à rentrer.

Au quartier, je croisai Beauté, sa camarade qui après salutation, me mit au courant de l'arrivée du copain de Nina.

— Il était même arrivé avec son père chez la mémé de Nina, ajoute-t-elle.

Je compris directement ce qui suscitait la colère de ma copine, mais, y avait-il à se mettre en colère ? Rien n'empêchait Nina de retourner avec son copain puisqu'elle m'avait prévenu qu'elle avait quelqu'un dans sa vie, comme moi aussi, je l'ai fait. En temps réel, la colère n'a pas sa place, parler est mieux.

Le soir, je croisai Manu, un jeune kroumen respectueux qui depuis le jour où j'ai fait une dédicace à la Radio Guiglo, m'appelle adjudant-chef Garvey. Quand je commandais l'unité FLGO au Centre émetteur d'Abobo, j'étais adjudant, maintenant que les années sont passées, j'ai eu le grade d'adjudant-chef.

Manu me demanda ce qui se passait entre Nina et moi pour qu'on ne nous voie plus ensemble. J'essayai de lui expliquer à ma manière parce que c'était notre cuisine intérieure et ça ne regardait personne. Manu à son tour me parla en ces thèmes :

— Elle m'a dit que son gars est là, elle veut retourner, mais je ...

— Ah là ! Tout se clarifie ! Lui coupai-je la parole.

— Ecoute, adjudant-chef ! Je ...

— Laisse tomber ! N'en parlons plus ! dis-je.

Je retournai au Bateau, le cœur en feu, décidé à lui dire que c'était mieux que nous rompions.

A 21h, je la fis appeler, Nina mit vingt minutes avant de venir. Quand elle arriva, elle refusa d'entrer au Bateau, je ne trouvai aucun inconvénient ; je la rejoignis dehors.

— Oui, tu voulais me voir ? demanda-t-elle.

Je la regardai un moment et lui dis :

— Ma petite, c'est pas pour grand-chose, je t'ai appelé ce soir pour te dire merci, merci de t'être occupée de moi, mais je préfère qu'on arrête.

— Pourquoi ? ! dit-elle, l'air surpris.

— Ton gars est venu, tu as dit que tu veux retourner avec lui, je ne peux pas t'empêcher si telle est ta décision.

— Qui t'a dit ça ?

— Ceux à qui tu as dit m'ont mis au courant.

— C'est Beauté qui t'a dit ça ? Regarde hein, Garvey ! il est venu avec sa femme, ce qui veut dire qu'il ne tient plus à moi, dit-elle pour se justifier.

— Tu crois quoi même ? Si on arrête, ça va me faire quoi ? Tu crois que je vais toujours gérer tes humeurs ou quoi ? Ma petite, rentre chez toi !

Je lui tournai le dos et rentrai au Bateau ; derrière moi, elle se mit à gueuler.

— Garvey ! Tu t'en vas ? Je suis enceinte et tu te fous de moi ! Il est venu avec sa femme, moi j'ai qu'à foutre quoi avec lui ?

Ne me voyant pas, elle rentra dans le Bateau et me trouva à l'arrière-cour.

— Garvey, je suis venue chercher ce que je t'ai donné, comme tu dis que c'est fini entre nous.

Depuis les premiers moments de mon séjour chez Nina, j'avais confié ma natte à Charnier à qui la natte avait été volée. Donc quand la vieille est revenue de San Pedro, Nina m'avait donné une natte en attendant. La natte n'était pas le seul cadeau, j'avais reçu une chemise, un T-shirt.

Je ne voulais pas arrêter avec Nina, mais seulement lui faire savoir qu'elle n'est que femme, malgré que son côté pèse sur la balance. Donc je lui dis de passer demain, vu l'heure avancée ; elle partit sans rien ajouter.

Je rentrai me coucher, joyeux de lui avoir dit ce que j'avais dans les tripes. Je ne durai pas couché ; le sommeil ne venait pas. Je sortis pour m'asseoir avec les éléments encore dehors. A peine sorti que Samy m'appela.

— Garvey ! Téléphone !

Je courus pour prendre le téléphone.

— C'est ta femme, dit-il.

Je portai le téléphone à mon oreille.

— Allo, maman !

— Garvey, pardon, appelle moi ! Je n'ai pas assez d'argent, dit-elle.

— Non, ne coupe pas ! Je ne suis pas en forme, comment tu vas ?

— Tu viens quand ?

— A la fin du mois.

— Tes discours de fin du mois-là et puis on ne te voit pas là.

— Je vais venir, fais-moi confiance !

Nina sortit du bistro, me vit ; elle marcha jusqu'à mon niveau et s'arrêta. Je continuai de causer.

— Mais, et Aubin ? Tu le vois ? dis-je pour changer le débat.

— Non !

— Et Pokou ?

— Ils ne sont plus dans leur coin-là, je ne sais plus où ils sont. Regarde, faut venir hein ! Je veux te voir oh !

Nina reprit sa marche et s'arrêta au carrefour de la base, je continuai de causer.

— Et reine ?

— Elle est là

— Ça va chez elle ?

— Si tu veux savoir, faut venir.

— Mais, je vais venir ! dis-moi au moins quelque chose !

Nina revint sur ses pas, me dépassa et alla s'asseoir dans le bistro ; je continuai de causer.

— Han ? Dis-moi quelque chose !

— Appelle-moi demain à vingt heures !

— D'accord, je vais le faire.

Elle me dit au revoir et coupa.

Entré dans le bistro, je trouvai Nina toute en larmes. Les larmes tom-

baient même sur sa poitrine, je sortis du bistro et allai me coucher. Je dormis sans trop de peine.

Madame Doffo était arrivée avec sa fille et son gendre. Nina me l'informa personnellement comme s'il n'y avait rien eu entre elle et moi la veille, je restai quand même sur mes gardes. Nous allâmes ensemble pour la saluer. Quand nous rentrâmes dans la cour, l'étrangère sortait de la maison. C'était une femme âgée, grosse, plus grosse que mémé Léontine, de teint noir et de petite taille comme sa sœur. Je m'arrêtai pour que Nina me présente.

— Mémé, c'est mon ami, il s'appelle Marcus.

Elle me tendit la main et je la saluai. Descendant la dernière marche de l'escalier, je l'entendis dire ceci :

— Ton ami, il n'est pas poli hein !

J'ouvris la bouche sans pouvoir prononcer un mot, je me retournai pour la regarder.

— Tu salues une dame et tu gardes ton chapeau sur la tête, je suis une dame tout de même.

Je m'excusai, retirai mon képi et la saluai à nouveau.

— Comment tu vas ? demanda-t-elle.

— Très bien madame, merci.

Je ne durai pas chez les Vléri parce que j'avais promis à Yolande de l'appeler, et comme je n'avais pas un rond, il me fallait donc me bouger.

Grâce à Tharê et quelques amis, je réussis à réunir six cents francs ; je confiai quatre cents francs à Samy et gèrai le reste.

Le soir à vingt heures, je ne pus appeler Yolande à cause d'un problème de réseau, je remis ça à après. A vingt-deux heures, Nina vint me chercher pour qu'on aille dormir.

— Quoi ? ! Tu sais que la vieille est là ! répondis-je.

— Non, elle va dormir avec sa sœur à l'hôtel Tam Tam, me rassura-t-elle.

— Tu as compris matin, quand je l'ai saluée ?

— Oôôh ! C'était une simple leçon de galanterie, j'ai peur de dormir seule, allons-y !

Je ne discutai pas, nous rentrâmes, elle servit à manger, nous mangeâmes et allâmes nous coucher. Couchés, Nina me demanda si elle pouvait me poser une question, je hochai affirmativement la tête.

— Est-ce que tu m'emmèneras avec toi à Abidjan ?

Je la regardai longuement puis dis :

— Ça, on en a déjà parlé. Je suis fiancé, et puis si tu dois venir, je dois préparer ton arrivée là-bas.

— Donc, ça s'arrête ici à Guiglo ?

— Non, répondis-je, gêné, même à Abidjan, on sera ensemble. Ta mémé a une maison à Niangon, et puis je suis à Yop aussi, ça ne peut pas s'arrêter ici.

Sans ajouter un mot, elle me tourna le dos et s'endormit. Je me rendis compte du jour quand j'entendis frapper à la porte : les vieilles venaient

d'arriver de l'hôtel ; je restai couvert.

Mémé Léontine ouvrit la porte pour voir qui était avec Nina. Elle me vit, mais ne me reconnut pas, parce que couvert. Quelques minutes après, elle demanda à sa petite fille si sa camarade dormait toujours. Je faillis tomber du lit. Nina avait menti, elle avait fait croire à sa mémé qu'elle avait dormie avec une camarade. Je voulais sortir sans me faire voir, mais le hic, je ne voyais pas d'issue. Nina me conduisit dans la chambre de sa grand-mère qui avait une porte interne qui débouchait sur l'arrière-cour ; c'est là que je suis sorti pour rentrer au Bateau.

Arrivé au Bateau, je racontai mon aventure à Séry. Il me dit que la prochaine fois, je me ferais prendre ; je hochai les épaules.

A dix heures, je retournai chez Nina pour voir comment ça s'est passé après mon départ. Madame Doffo était absente, je saluai mémé Léontine et m'assis dans une chaise près d'elle.

— Mon petit, comment ça va ? me demanda-t-elle.

— Ça va bien, maman, merci.

— Tu vois, je voulais te voir. Un enfant ne peut pas être avec mon enfant et puis je vais le détester. Les gens me disent que quand tu as l'argent, c'est l'alcool que tu paies pour Nina. Quand on m'appelle pour me dire certaines choses sur Nina, je leur dis que tu es là, tu vas t'en occuper. Ils répondent que tu bois plus que Nina. Regarde comme elle a maigri, toi aussi.

— Maman, Nina et moi, toutes nos disputes sont à cause de l'alcool : je fais mains et pieds pour qu'elle diminue, même s'il le faut, qu'elle arrête ; je me bats pour ça.

Le temps qui suivit, elle demanda à Nina de lui apporter une bouteille vide pour que j'aille acheter son vin. La vieille ne buvait que du vin. Elle aussi quand elle est tapée, tu vois Nina en vieille. C'est ce qui a causé leur palabre l'autre jour pour que Nina d'après elle, avale ses comprimés pour vouloir se suicider. Quand la vieille est saoule, elle met son dévolu sur sa petite fille, et quand la petite-fille est daille aussi, je paie tous les frais : injures, tripotages et causeries à n'en point finir.

J'ai remarqué que c'est ça : tout ce que nous faisons nous vient de nos parents. Si tu as un comportement, bon comme mauvais, tu dois le tirer d'eux.

C'est vrai que le combattant n'a pas froid aux yeux, mais les éléments de Gbotou avaient dépassé ça. Ils étaient impolis, avaient affaire à tout le monde, même la tantie qui avait son resto à deux pas de la base a payé les frais de leur comportement. Elle a vu son appartâmes démolé par eux pour une affaire qu'on pouvait gérer amicalement. Pour leur comportement, des menaces planaient sur le Bateau. Les jeunes de Guiglo voulaient se réunir pour chasser les éléments du Bateau. Tout ce qui se disait m'énervait. Les rumeurs sont un brin de vérité. Je ne voudrais pas être victime par leur comportement. En un mot, je ne veux pas me trouver dans un hors-jeu à cause d'eux.

N'ayant pas pu appeler Yolande la veille, j'essayai le jour suivant et je l'eus.

— Pourquoi tu ne m'as pas appelée hier ? dit-elle en ayant reconnu ma voix.

— Il y avait un problème de réseau, répondis-je, comment ça va ?

— Ça va, et toi ?

— Je suis un peu enrhumé.

— Tu viens quand ?

— A la fin du mois.

— Ecoute bien ça ! Si je ne te vois pas à la fin du mois, oublie-moi !

— Ah, mon bébé ! Ne me menace pas ! Prie pour que j'aie ce que je suis venu chercher pour te rejoindre au lieu de me menacer.

— Moi je t'ai déjà parlé.

— Je vais venir, compte sur moi, je t'aime oh !

Elle sourit et essaya de m'expliquer une fois encore combien je leur manque à elle et au bébé.

— C'est vrai, je comprends, je viens.

Je lui dis au revoir et coupai.

Ce soir-là, je convainquis Nina de passer la nuit avec moi au Bateau, ce qu'elle accepta. En pleine nuit, je fus réveillé par une voix de femme ; cette voix disait ceci :

— Grand-frère, attends ! Il n'a pas encore joui, c'est pas comme ça chez nous les guérés, faites un à un !

Je compris ce qui se passait. Les gars avaient fait entrer une apôtôbly dans le Bateau. La voix continuait :

— Moi, je suis gentille oh, si je suis venue ici, je sais pourquoi, allons doucement !

Aux gars aussi de conseiller les pressés.

— Oh, les gars ! Molo-molo ! Gninnin¹ est là, organisons, kessia ?

Quelques minutes après, je vis sortir à la terrasse, une fille, grosse, courte, toute à poils, il faisait trop nuit pour la reconnaître, et il m'importait peu de la reconnaître.

Nina était réveillée, très déçue de ce qui se présentait à ses yeux, elle jeta un regard sur moi, un regard que j'ai du mal à décrire.

— Si je n'étais pas là, tu allais te mettre dedans, n'est-ce-pas ?

— Pourquoi ? répondis-je, c'est con qui me manque, ou bien ?

Elle n'ajouta pas un mot, les gars sortirent du Bateau avec leur « chose » ; je me rendormis. Les filles aimaient bien se faire sauter par le gbôhi ; elles venaient d'elles-mêmes et ne refusaient personne voulant les posséder.

Maho, malade, s'était rendu à Abidjan pour se traiter. Requin y était déjà, il avait même l'habitude de rester à Abidjan, donc lui son absence m'importait peu ; mais Maho ... Les guérés sont beaucoup sorciers, l'ab-

1 Gninnin : N. (bété) vagin.

sence du boss suscitait beaucoup de prière.

Je voudrais revenir sur un fait, si tu me le permets, compagnon. Gbotou faisait tout pour avoir une place dans le désarmement, parce que tout l'emmerdement qu'il faisait auprès des autorités était pour ça. Mais que se passerait-il si c'était le montant prévu pour tout le monde : les quatre cent quatre-vingt-dix-neuf mille cinq cents francs ? Affaire à suivre.

Dans son discours du 26 octobre, je sentis que du côté de Gbagbo comme chez Soro, l'idée était d'aller à la paix. J'étais à l'aise, mais Maho était malade.

Le palais de justice qui servait de dortoir aux éléments fut récupéré pour le déroulement des audiences foraines. Chacun s'était donc trouvé un tuteur : La Baleine chez un tonton, Patcko avait trouvé refuge chez Gninnin Kpa, un jeune militaire.

La Baleine vendait du cannabis dans un ghetto qui lui avait été cédé par son prédécesseur : une cour de trois cases, ombragée à cause du nombre d'arbres, surveillée par un Libérien, un type demi-demi.¹ La Baleine m'avait raconté l'histoire du mec, une histoire qui m'a donné froid dans le dos. L'homme, pour pouvoir fuir la guerre au Libéria, s'est vu obligé de donner la mort à son père, vieux et handicapé.

Le mois de novembre s'était présenté comme un mois de jeux de cartes. Il n'y avait rien à faire, donc les jetons que tu attrapes au passage, tu tentes ta chance au jeu. Mais mon ami Séry et moi étions les plus malchanceux, nous perdions toujours quoi que nous fassions. Tricheries, perturbation du jeu, tout, mais nous sortions toujours perdants.

Quand mémé Léontine devait rentrer à San Pedro, elle me fit appeler et me dit ceci :

— Mon petit, je retourne à San Pedro ; je te confie Nina. C'est à cause de toi que quand je sors de Guiglo, j'ai le cœur net. Surveille-la ! Ne la laisse pas boire ! Toi aussi, évite de trop boire ! Mais si vous recevez votre argent, que tu dois partir, appelle moi ! Et puis cet argent que tu vas avoir là, garde la tête froide et fais quelque chose de bon avec, c'est pas pour l'alcool !

— Faites-moi confiance ! lui répondis-je.

La vieille compléta avec quelques petits conseils et me laissa aller m'as-soir près de Nina, sous l'appâtâmes. Elle me laissa m'asseoir et me demanda ce que nous disions, sa grand-mère et moi.

— Tu es sous ma garde, elle part demain, répondis-je.

— Ça je sais, dit-elle.

— Tu sais aussi que tu es sous ma garde ?

Elle ne répondit rien, se contentant de sourire.

Le comportement de Tagro Désiré m'avait écoeuré, mais la mise en garde du facilitateur m'avait fait plaisir. La paix est une femme très sensible, elle fuit tout ce qui va contre la cohésion, l'union et la réconciliation. Nous re-

1 Demi-demi : N. mentalement malade.

cherchons la paix, tous les sacrifices sont bons pour y parvenir et Gbagbo et Soro le font bien depuis qu'ils se sont attachés avec la même ceinture. Blaise Compaoré ne reste pas hors marge, donc l'heure n'est plus à l'énervement ; mieux vaut avancer.

Depuis que le Burkina Faso a été choisi pour nous faciliter la tâche dans nos problèmes, je savais qu'on aboutirait à une compréhension. La France est un oncle qui ne se soucie pas trop de nos problèmes malgré qu'il ait beaucoup dans la maison de notre papa. Si ça ne tenait qu'à lui, on n'a qu'à se tuer, c'est ça l'échec de Linas Marcoussis.

Le Togo est un camarade. Il ne peut pas trop parler devant l'oncle, sous peine de se voir extrait du groupe des bons petits. C'est ça l'échec de Lomé.

Le Ghana est un voisin. Ce n'est pas le même « man lé manh »¹ qu'on parle ; un petit avertissement de l'oncle et il se tait. C'est aussi ça l'échec des séries d'Accra.

L'Afrique du sud est un camarade dévoué, prêt à tout pour nous éviter une bagarre familiale, mais il y a sans oublier des neveux qui adorent l'oncle et donc prêts à tout pour l'aider à réaliser ses funestes intensions. C'est ça l'échec de Pretoria.

Le Burkina Faso est un ami de confiance, adopté par notre papa. Il a toujours habité chez nous, c'est pourquoi il refuse de voir notre maison s'écrouler. Où dormira-t-il et mangera-t-il s'il ne parle pas avec nos aînés pour qu'ils mettent la joie dans la maison familiale ? J'ai foi qu'il réussira sa tâche pour la sensible et belle paix que notre papa s'est saigné pour nous donner. C'est ça qui va faire la réussite de Ouaga. Mais, je dis bien, il doit faire attention à l'oncle qui est présent à tout moment et prêt à corrompre et à menacer, sans oublier les neveux assoiffés.

Le vingt-deux novembre, Maho était de retour à Guiglo, en pleine forme, apparemment ; Requin aussi. Nous nous étions croisés devant la cour de Maho. Je le saluai et lui demandai exprès s'il avait un peu bougé, mais c'est Akobé qui me répondit. Je lui dis « bonne arrivée » et continuai mon chemin par la voie de la mairie. Sur le chemin, je me résignai et revins m'asseoir dans un fumoir, derrière la cour de Maho.

Assis dans le fumoir, fumant, j'entendis une voix en moi, me disant de sortir du fumoir et de retourner à la base MILOCI ; quelqu'un y avait besoin de moi.

Depuis le coup de la primature, j'écoutais désormais mon intuition. Je laissai le ganja à mes amis et me rendis à la base. Je trouvai Séry et les autres, fumant leur joint ; je me joignis à eux. A peine je pris le joint que je vis Francky et Didier entrer dans le Bateau, suivis des éléments MILOCI.

Entrés, les éléments forcèrent Didier à s'asseoir à même le sol. Je sentis qu'il y avait un problème, mais ne sachant rien pour le moment, je demandai à Didier de s'asseoir pour l'éviter de recevoir des coups qui pourraient

1 Man lé manh : (en gouro : « je dis ») langage.

le blesser.

A la demande, Francky prit la parole, il s'agissait d'un vol en série perpétré dans la cour où il habitait. Au moins quatre portes avaient été fracassées, de l'argent, des portables auraient été volés. On soupçonnait Francky, parce que Didier avait fait la sieste dans sa maison et s'est réveillé à vingt et une heures, donc ce qui s'est passé après cette heure était l'œuvre de Didier qui avait été réveillé par Francky et était rentré chez lui. Le pire même est que le féticheur qui avait été sollicité avait culpabilisé mon petit qui disait ne pas se reconnaître dans ce coup, surtout que Francky est son binôme. Les éléments MILOCI n'avaient qu'une seule gamme : le féticheur a attrapé Didier, donc c'est lui le fautif. Ils forcèrent Didier à se déshabiller, mais lui, ne voulant, les coups se mirent à pleuvoir sur lui. Je leur demandai d'arrêter et m'adressai à Francky.

— Francky, moi Garvey, je suis qui pour toi ?

— Tu es mon vieux père et mon adjudant de compagnie, répondit-il.

— Et Didier ?

— C'est mon binôme.

— Depuis quand ?

— Depuis qu'on s'est connu et qu'on est venu à l'ouest en 2003.

— Je t'ai dit que je ne peux pas régler ça si tu me dis ?

Un élément MILOCI du nom de La rage se leva et dit ceci :

— Garvey, si tu veux gérer ça en FLGO d'Abidjan, sortez et allez gérer ça ailleurs !

— Ce sont mes éléments, dis-je simplement, on va se comprendre, mais ce qui me touche un peu, c'est que je ne suis pas au courant.

— Mais je t'ai dit que je suis victime de vol et le voleur est entre tes jambes, dit Francky.

— Ça veut dire quoi ? lui criai-je dessus, tu peux compter ceux qui sont entre mes jambes ? Vous étiez deux cent vingt-deux à Abobo, je ne suis pas content de toi.

Je me tournai vers Apache, un élément MILOCI et lui demandai de considérer mon grade d'adjudant-chef et d'accepter qu'on voit un autre féticheur dont le verdict serait considéré. Apache resta tranquille un moment et passa le message, tous furent d'accord, mais avec un sévère avertissement ; s'il est reconnu coupable une fois de plus, il va sentir le Bateau. J'étais d'accord. Mon problème était d'enlever mon petit entre les mains de ces petits criminels ; ils avaient encore les images de Logoualé dans l'esprit.

Quatre éléments furent désignés pour les accompagner. De dos, je regardais Francky comme ...je ne sais quel mot dire tellement je l'ai détesté sur le coup. Depuis notre arrivée au mois de mars 2003, Francky et Didier étaient des amis inséparables, cela a continué à Abidjan. Francky pouvait faire attention en accusant son ami, mais comme l'homme est ce qu'il est. La deuxième consultation nous donnera son résultat, mais je pouvais déjà mettre mes mains au feu pour défendre Didier ; je le connais.

Une heure après, ils étaient de retour, Didier me regarda et me dit ceci :

— Mon vieux Garvey! Douahou dén' bé sèguè, a té malo!¹ C'est tombé sur eux là-bas, le féticheur a parlé. Les concernés sont là, il n'a qu'à les chercher!

Une joie immense parcourut tout mon être, heureux d'avoir respecté mon intuition.

Les jours passaient et c'était la routine : bistro de Samy, fumoir, villa de Maho, base MILOCI, chez Nina. Depuis notre conversation, Yolande et moi, je regrettais de n'être pas allé à Abidjan avec les autres depuis les premiers moments. Malgré tous les discours de Brou pour me convaincre à rentrer à Abidjan, maintenant, je ne pouvais plus reculer. Je devais attendre que les choses se régularisent pour que je rentre avec mon filet. J'avais déjà fait un an et trois mois, loin de mon bébé qui avait ses dix mois, et sa mère, qui, je suis sûr, est devenue la risée de sa famille. Au moins, si j'étais allé depuis les premiers moments, j'aurais pu faire quelque chose pour la dépanner de temps en temps, mais je suis resté là, à Guiglo, dans la ville du pardon et de la raison.² Je suis sûr que Yolande me donnera raison un jour et me pardonnera.

Ce mardi vingt-huit, je pus me retirer de l'étreinte de Nina et me trouver chez Maho à 13h. A peine je mis les pieds dans la cour que Requin m'appela.

— Eh! toi là! Tous tes amis sont là, toi tu es quitté où?

— Je suis là, ils sont où?

— Sous le grand appâtâmes, ya un américain qui vient.

— Il vient pourquoi?

— Va t'asseoir avec les autres! Quand il va venir, on saura.

Sans discuter, je laissai Requin pour trouver mes amis sous le grand appâtâmes. L'homme arriva à quinze heures, accompagné d'une femme qui devrait être sa secrétaire, une équipe de reporters de L'ONUCI FM, d'un tra-ducteur et de deux belles petites filles.

Tous les chefs coutumiers étaient présents, y compris nous, les combattants. L'homme était nommé ambassadeur des Nations Unies pour la défense des droits des enfants; il était donc là pour les enfants du Moyen-Cavally. Parler, jouer avec eux puisqu'il est lui-même ancien joueur de basketball.

Après l'accueil traditionnel qui consiste à donner de l'eau à quelqu'un qui vient de loin pour nous visiter, on demanda les nouvelles. L'ancien basketteur expliqua sa joie d'être reçu honorablement. Il avait été fait chef coutumier, habillé dans l'un des pagnes les plus riches en pays Wê. Il expliqua la mission assignée à lui à l'ouest, mais quand tu viens voir l'enfant, cherche d'abord à voir le père!

Maho, à son tour, n'avait pas grand-chose à dire. Il présenta les chefs

1 Douahou dén' bé sèguè, a té malo: (*dioula*) l'enfant béni souffre mais n'est jamais humilié.

2 Guiglo: (littéralement, en guéré) guinh-glô: ville de la raison.

coutumiers et nous en lui disant que tous les enfants qui rodaient autour de nos camps ont rejoint leurs familles et la route de l'école.

L'entretien ne dura pas parce que l'ambassadeur était là pour des gens et ceux-là, il devait les voir : les enfants du Moyen-Cavally. On prit une photo de famille et l'ambassadeur monta dans le car des reporters de L'ONU FM ; un joli car blanc noir avec « UN » sur les côtés.

Après le départ du car, nous restâmes sous l'appâtâmes. Le boss n'avait encore libéré personne. Sous l'appâtâmes, le discours avait changé. Maho essayait d'expliquer une structure mettant un chef dans ses droits et ses devoirs ; il le dit en ces mots :

— Un chef dont le village est impoli est la cause de l'impolitesse de ce chef. Un chef dont la population est inhospitalière est la cause de l'inhospitalité de ce chef. Un chef qui ne saura jamais gérer sa jeunesse et les femmes est un chef qui ne sera jamais considéré par sa population.

Il parlait aussi des chefs et des rois des autres contrées, leurs places à une réception, le renforcement de leur association avant de leur demander d'être ponctuels le vendredi trente pour accueillir le sous-préfet de Zagne. Je crois que c'est aux chefs qu'il parlait, sinon nous on a quoi à avoir avec droits et devoirs de chefs.

Maho est le chef des chefs coutumiers du Moyen-Cavally, il sait défendre leurs droits et ils ont confiance en lui malgré qu'il soit plus jeune que plein parmi eux. Mais moi, je dis bien moi, j'étais quelques fois déçu de mon chef. Je ne sais pas si dans sa jeunesse, il n'a pas eu le temps de s'amuser ou bien, c'est maintenant que c'est rentré dans ses kpakites.¹ En 2003, quand nous sommes arrivés à l'ouest, Maho avait trois femmes connues officiellement, mais à l'heure où je te cause, compagnon, Maho, mon chef, mon téméraire de chef, a ajouté trois autres femmes, ce qui fait officiellement six femmes. Maman Diomandé était la première, tantie Marthe la suit en deuxième place, la troisième est toujours à Abidjan parce qu'elle y travaille, la quatrième est fougueuse, elle peut changer de gardes du corps vingt fois dans le mois, elle s'appelle La Tchaille, la cinquième et la sixième sont des petites filles qui n'ont même pas l'âge de son fils Guédé Gba ni de Lydie. De ses deux petites femmes, il avait une petite fille de quelques mois avec la cinquième et la sixième enceinte ; sacré chef Maho.

La maison où Maho réside est celle de son père, une ancienne maison qu'il a modifiée. La seule lui appartenant qu'on m'a montrée est une maison inachevée qui n'avait pas atteint le chainage, étouffée par la broussaille. Je ne sais pas s'il a pensé à avoir une maison à Abidjan, mais je souhaiterais qu'il construise pour demain ; il a trop mangé à l'ouest. Thanry l'a géré, le gouvernement l'a géré, il a mangé sur nos dos. Pour la continuité du respect que les gens lui ont toujours donné, il doit construire sa propre maison, sinon un jour, la route de son village lui sera montrée, surtout qu'il

1 Kpakites : N. gencives (« C'est rentré dans ses kpakites » : il est devenu accroc à la chose)

est de Bangolo. Je ne demande pas qu'il ait la même mentalité que Bohouo Octave,¹ mais qu'il fasse comme lui ; Octave est un modèle.

Je retournai à la base pour prendre un bain, mais la scène qui se présentait à mes yeux me fit rebrousser chemin. Les éléments géraient leur coutumier tempo. Une fille était venue se taper quelques éléments. Ils faisaient la queue devant la porte d'une chambre et rentraient un par un.

Je retournai au fumoir du FLGO, il était dix-sept heures. Avant de me rendre au fumoir, je fis escale chez Samy où je bus avec des amis. La chaleur étant trop forte et le koutoukou faisant des étincelles dans les yeux, j'ôtai mon T-shirt et mon chapeau pour rester dans un sous corps. Après plusieurs petites bouteilles de bandji, Stéphy me demanda de l'accompagner au fumoir, je laissai accrochés mon t-shirt et mon chapeau dans le bistro et partis avec mon ami.

Arrivé, je fus devancé par Stéphy dans le fumoir à force d'écouter ce qui se disait sur le basketteur de tout à l'heure. On disait que c'était un des joueurs de l'équipe Harlem Globe Trotters. J'étais du coup heureux, parce que si c'était vraiment le joueur là. Je l'ai connu en dessin animé, je l'ai vu en homme à la télé, et maintenant, je le vois en chair et en os ; ça c'est un last de décrooussion.²

Entré dans le fumoir, avant de prendre place, je m'approchai des herbes pour me soulager, un jeune homme me suivit, petit de taille et sec. Nous finîmes de pisser ensemble, mais je fus plus rapide que lui pour la fermeture de la braguette. Quand je lui tournai le dos, il m'interpella.

— Un frère, s'écria-t-il, excuse-moi, mais ton visage me dit quelque chose !

Effectivement, le sien me disait quelque aussi, je dis vaguement.

— C'est Donatien, non ?

— Non, c'est Aubin, répondit-il, au Yaosséhi !

Quand j'entendis Yaosséhi, je reconnus le jeune qui se tenait devant moi. C'était Téhé Aubin, un ami de longue date, 1987 au Yaosséhi. Son frère Téhé Obed et lui, mon grand-frère et moi prenions toujours la route de l'école ensemble. Mon frère et moi fréquentions à Attécoubé et eux à Adjamé, EPP Jean Delafosse ; nous habitons la même cour et nos parents étaient amis. Heureux, je le présentai à l'assemblée.

— Les gars ! C'est mon gars, on a grandi ensemble !

A me voir avec mon mètre quatre-vingt et poussière, dire que j'ai grandi avec ce jeune, petit de taille et mince de forme, étonnement se lisait sur les visages de la majorité de ceux qui étaient là. Vraiment Aubin n'avait pas changé, il est resté petit et sec.

Nous fumâmes et j'accompagnai Aubin jusque chez lui, au quartier Nazareth.

1 Bohouo Octave était membre du Conseil général de Guiglo et chef de l'AP-Wê.

2 Un last de décrooussion : N. une vraie découverte.

Derrière moi, au bistro, Nina était arrivée. Voyant mon t-shirt et mon chapeau accrochés, elle fit un tour au Bateau et là, elle tomba sur les derniers éléments qui s'occupaient de la jeune fille venue se les taper. Après renseignement, on lui dit que j'étais là, mais je suis sorti, alors elle rentra dans tous ses états. Pour elle, si Garvey était là, c'est qu'il a baisé aussi.

Aubin habitait dans une cour commune au fond de Nazareth. On s'assit dans sa chambre pour fumer le reste du ganja qu'il avait acheté. Il me mit au courant du décès de son père, l'activité de son frère et la sienne qui était la coiffure dame. Je lui expliquai ma présence à l'ouest au sein du FLGO.

Vu le temps avançant, je lui demandai la route. Il m'accompagna jusque sur la grande voie et je continuai. Arrivé au bistro, je n'eus pas le temps de prendre mon T-shirt que Nina apparut, le visage serré.

— Tu es quitté où ? À cause d'apôtôbly, tu m'as laissée à la maison. Quand tu vois con, tu ne peux plus te contrôler ! dit-elle.

Elle s'en alla sans me laisser parler, je me rassis et commandai une tournée.

Après ma douche, je m'habillai et sortis à la terrasse. Nina n'était pas encore revenue. Je décidai d'aller la chercher. Je la trouvai dans un autre bistro, Le Citronnier. Je saluai l'assemblée et demandai à Nina de me trouver dehors, elle m'y trouva.

— Je suis venu te chercher, on rentre ! commençai-je.

— Je suis avec mon vieux père, viens t'asseoir ! répondit-elle.

— Je vais faire quoi là-bas ? je dis, on rentre !

— Ah ! il n'est pas encore vingt-deux heures, se plaignit-elle, je vais pas !

— Tu vas pas ?

— Oui !

Elle me tourna le dos et alla s'asseoir. Je rentrai au Bateau, avec l'idée d'enlever ça dans ses yeux. Quand vingt-deux heures sonna, je me rendis chez Nina, elle était arrivée aussi. Elle m'ouvrit après quelques coups sur la porte, je rentrai, fermai puis la rejoignis dans sa chambre que je fermai aussi. J'avais une seule idée, la faire regretter son comportement de tout à l'heure.

— Tu as fini avec ton vieux père ? Qu'est-ce tu crois même, que tu es plus impolie que moi ? Ta mère, réponds !

L'interrogatoire était accompagné de coups, de gifles, elle se mit à pleurer en me suppliant :

— Pardon, Garvey ! Si tu veux, fouille-moi ! Je n'ai pas couché avec lui, pardon, je t'en prie !

J'arrêtai ma bastonnade et me couchai tranquillement pendant qu'elle jouait les pleurnichardes, se plaignant d'avoir croisé le plus brutal des hommes.

Le lendemain, je sortis sans mot lui dire, je rentrai au Bateau. A la base, c'était l'ambiance, bruit n'était pas bruit, tout le monde était dans la joie. Quand un élément me vit, il cria à mon endroit :

— Mon vieux Garvey ! Le taman est en route, le 22 décembre, on quitte ici ! Ça mord le vingt-deux !

Je le fixai longuement et dis :

— Répète moi ça, j'ai pas bien compris !

— Mon vié ! On rentre chez nous ! répéta-t-il.

— C'est ONUCI même qui a parlé, ça va mord ! ajouta un autre.

Je sentais que les choses se concrétisaient. ONUCI FM a été créée pour envoyer la paix au pays, donc toutes leurs informations sont étudiées avant d'être diffusées. Mais gbôhi adore les sons et ça plait à certains de donner des sons pour se donner le moral. Je ne croyais pas trop mais j'étais content.

Je fis un saut au camp de Maho pour voir l'atmosphère. Elle était froide, j'attirai l'attention des éléments sur l'info.

— C'est comment, les gars ? On parle du 22 décembre par rapport au jeton là !

— C'est comme ça, ils disent et puis zéro, dit MI-24.

— Mais la date-là, c'est pas imposé, c'est eux-mêmes qui ont donné, repris-je.

MI-24 cria, fit une longue phrase en bété où le seul mot que je saisis était l'argent « môny ».

L'information était vraie ou peut-être la fausse rumeur avait été bien diffusée ; tout le monde en parlait.

Depuis le kpatraly¹ d'hier nuit, Nina et moi étions à couteaux tirés, mais cette position ne m'arrangeait pas. Ça bouchait tout. Ma copine me gérât à 100% : mon argent de poche, ma bouffe, ma satisfaction de libido, tout était géré par Nina. Mais ce n'est pas pour autant que tu vas te foutre de moi ; je te mets à ta place.

Le soir, je trouvai Nina chez elle, venant de la douche, elle me lorgna et dit :

— Tu es venu chercher tes trucs, faut prendre tu vas partir, tu as un chez toi.

Je l'écoutai sans rien dire, elle continua.

— Tu crois que j'ai mon con sur mon front, je vais baiser avec le premier venu ? Et d'ailleurs, c'est pour moi !

La dernière phrase ne me plut pas, je tirai le tiroir de mémé Léontine, sortis mes deux cahiers, mon porte-monnaie puis sortis de la maison, direction le Bateau.

Je partais au Bateau, mais j'avais un petit regret. J'avais promis à mémé Léontine de veiller sur Nina. Pourquoi ne pas gérer ses caprices jusqu'au jour où je recevrais mon argent et payer son transport pour qu'elle aille rejoindre sa mémé à San-Pedro. Mais je rentrai quand même au Bateau.

Quinze minutes plus tard, je vis Nina se diriger au Bateau, j'essayai de

1 Kpatraly : N. bastonnade.

sortir pour l'éviter, elle m'arrêta.

— Garvey, je veux te parler.

Sans mot dire, je retournai dans le Bateau, elle me suivit, je m'arrêtai au bord des escaliers de la terrasse et lui fis face.

— Oui, kessia ? demandai-je.

— Je ne suis pas fâchée du fait que tu sois venu au Bateau, dit-elle, mais je vais te poser une question.

— J'écoute.

— Qu'est-ce que la vieille t'a dit quand elle partait ?

Sa question augmenta ma colère, je baissai la tête et souris.

— Bon ! reprit-elle, je suis venue te dire que je ne vais pas dormir à la maison, je vais me balader jusqu'au petit matin. S'il y a un problème, tu vas gérer.

Je levai la tête et la fixai.

— Est-ce que tu réfléchis un peu même ?

Elle ne se donna même pas la peine de répondre à ma question, me tourna le dos et sortit. Je retournai en chambre, pris mes cahiers et sortis. Me voyant la suivre, elle accéléra les pas pour atteindre le carrefour. Je la rejoignis, elle entama ses caprices, mais je gardai mon calme. A la maison, elle servit à manger et vint déposer le plat sur la table devant moi. Quand elle s'assit pour que nous mangions, je me levai.

— Ça va pour moi, dis-je, je vais me coucher.

— Quoi ? ! se déchaina-telle, donc, prends tes trucs tu vas rentrer.

Son discours était tellement beaucoup que je retournai m'asseoir à la table.

— Bon, c'est bon ! dis-je, viens t'asseoir on va manger !

Elle s'assit, nous mangeâmes et allâmes nous coucher, dos opposés.

Le jour suivant, je sortis avant même son réveil et rentrai dans la soirée, à dix-neuf heures. Assise chez Samy, quand elle me vit, elle s'écria :

— Makuku mon chéri ! Viens t'asseoir près de moi !

Quand je m'assis, elle se mit à me palper.

— Tu étais parti où ? demanda-t-elle.

— Chez Maho, répondis-je

Nous ne durâmes pas chez Samy. A vingt-deux heures, nous étions à la maison, mais dormîmes dos opposés.

Nina me semblait fidèle, mais elle aimait bien la joie, l'alcool, les invitations, taquiner les vieux pères. Au départ, je confondais tout. Quand Nina taquinait un homme, je me disais qu'il devait exister un lien étroit entre eux. Si elle n'est pas bottée, elle est grondée dur, mais j'ai fini par comprendre que Nina était chez elle à Guiglo, elle y a grandi, elle a des frères, des amis, et donc il me fallait mettre un peu de sirop dans mon gbêlê, mais n'empêche que je restais toujours sur mes gardes. Je sais comment ça a commencé entre Nina et moi, et d'ailleurs, je suis de passage. Si demain, je reçois mon argent, malgré qu'elle reçoive quelque chose, je retournerai

près de Yolande et de mon enfant. Après tous ces calculs, je décidai de ne plus frapper ou gronder Nina pour quoi que ce soit.

Jusqu'au 8 décembre, le grand mur de la clôture de la base était recouvert de graffitis : des noms, des dessins, des prévisions, comme « jour j-14 », des menaces comme « ayez le moral, sinon ! ». Depuis l'annonce de la date du désarmement, les éléments MILOCI avaient commencé à rappliquer. Ils venaient en bon nombre, démobilisés comme combattants du deuxième rang, mais aucun élément de mon gbôhi n'était encore arrivé, à part nous qui étions déjà là.

Un jour, de passage au fumoir du FLGO, je fus interpellé par Requin, il me parla en ces termes :

— Sans compter celles que j'ai laissées à Abidjan, quand je suis à Guiglo ici, j'ai près de huit gos. Mais il arrive des jours où je les laisse et puis je viens dormir dans divan de Glofehi, parce qu'on est ici-là, on sait pourquoi on est là ; prends la peine d'être un peu fréquent ici ! On est à la fin des choses : tu viens, tu es assis, tu t'informes.

— Eux ils gèrent leur beat entre eux, dis-je pour me défendre.

— Quel beat ? ! répliqua-t-il. Tu es là, on t'associe au beat, tous tes petits prennent garde ici, toi tu es derrière petit fille guéré là, on ne te voit même pas.

— Donc je vais voir Yao Yao Jules pour qu'il mette mon nom sur la liste de garde.

— Non, laisse ! Je vais arranger ça, mais sois permanent au camp ici !

— D'accord ! répondis-je.

Franchement, j'avais depuis un certain temps reculé, je ne me renseignais plus sur le cours du mouvement, je rendais rarement visite à mes amis. Je restais chez Nina, à la base MILOCI, chez Samy ou au fumoir, point. Comme je disais toujours, la date du désarmement sera médiatisée, à quoi bon m'embrouiller, je suis déjà sur le terrain.

Après son bain, Requin me trouva assis avec Guinkin, Virus, et d'autres éléments du MILOCI. A peine assis, il s'adressa directement à Guinkin :

— Toi, tu es déjà désarmé ?

— Pourquoi ? répondit Guinkin.

— Mais, réponds d'abord ! dit Requin, je sais que tu es ivoirien.

— Bon, oui, je suis désarmé.

Une autre causerie attira notre attention, celle du concert de Tiken Jah Fakoly à Abidjan et à Bouaké.

— Oh ! Laisse-lui là ! Il est embrouillé, il se lève pour aller s'asseoir au Mali, faisant croire aux gens qu'on veut le tuer en Côte d'Ivoire, dit un jeune venu fumer. Balla Kéita a été assassiné hors du pays, lui il est qui et puis on peut pas le tuer où il est là-bas là ?

— Regarde son waya-way avec Blondy ! dit un autre, il a enregistré dans le studio du vieux père, c'est un sauteur.

— Il voulait expliquer quoi avec son voyage filmé là ? dit un autre. Les

interventions des sales petits vagabonds qui se font appeler rebelles : « Gbagbo n'a qu'à quitter, Gbagbo n'a qu'à quitter ! ». Eux ils disaient ça là, c'était pourquoi, ou bien, il est devenu journaliste ?

— Tous les Fakoly sont comme ça, faut lire le roman : « Soundiata, l'épopée mandingue », tu vas savoir que Fakoly, c'est Fakoly, dit Guinkin.

— Blondy aussi hein, dis-je, c'est un vrai caméléon, il a toujours sa gamme de noussi. C'est peut être lui qui crée mélangelement entre eux. Fakoly est bon, mais lui aussi c'est un noussi.

— C'est pas un noussi, reprit Guinkin, c'est un Fakoly.

— Ouais mon vieux père Requin, je suis déjà désarmé, c'est ce que tu voulais savoir, non ?

— Oh ! Mon petit, on était allés au BURIDA, d'accord, revenons au PNDDR ! dit Requin, c'était pour te demander ton âge. Tu vois, c'est pas le jeton qu'il faut voir, mais ce qui suit, comme la réinsertion. Pour entrer à l'armée, si tu remplis tous les critères. C'est de dix-huit à vingt-cinq ans, si tu prends pas le temps de faire un « René Caillé »,¹ à la fin, tu vas être surpris. Supposons que tu as vingt-sept ans, tu gagnes le temps de diminuer ton âge, tu vois, c'est là que je voulais en venir !

— Mon vieux, j'ai vingt-quatre ans et je suis apte, donc, dans le match, dit Guinkin.

— Donc ya des trucs comme ça et puis je ne suis pas au courant ! M'énervai-je contre Requin.

— Si je dois en parler, c'est maintenant ; au départ, qui savait quoi ? C'est parce que les choses s'arrangent qu'il faut s'apprêter à ça, me répondit-il.

— Donc on fait comment ? lui demandai-je.

Requin dévia ma question et plongea sur la question Fakoly.

— Laisse Fakoly ! L'interrompis-je, viens on va se voir !

Sans même qu'il se décide, je l'avais fait lever, nous sortîmes.

J'ai trente-deux ans, c'est vrai que sans avoir fait l'armée, j'ai fait cette armée-là. Je l'ai tellement côtoyée que je peux dire que j'étais auprès d'elle, cette armée. Elle est belle, imposante, mais hypocrite, égoïste et menteuse. Quand les mots du sergent Koulaï Roger me reviennent, je me sens souffrir, regretter. Je le vois encore pleurnichant pour nous dire qu'il n'exécutait que des ordres, ça me donne encore envie de vomir. Donner espoir de force, de beauté et le détruire hypocritement. En un mot, j'ai tellement marché auprès de cette belle imposante menteuse hypocrite que j'ai fini par la détester. Il y a un copain de la belle menteuse qui disait qu'on ne la mariait pas pour faire fortune, pourtant, à Abidjan, c'est lui seul qui construit.

L'armée ne me plaisait plus, mais je voulais faire un René Caillé. Pour le moment, je ne savais pas pourquoi je diminuerais mon âge, mais je voulais quand même, et c'était Requin qui était mieux placé pour m'aider.

1 Faire un René Caillé : N. diminuer son âge.

- Ouais kessia ? dit-il, tu m'as fait sortir en brig¹ pourquoi ?
- On fait comment par rapport à René Caillé ? demandai-je.
- Faut voir Vahan ! Donne-lui ton nom et ta date de naissance ! Ton problème, c'est la petite fille guéré-là, tu t'en gabas² de tout.
- Trouve-toi un problème ! dis-je en me dirigeant à la villa de Maho
- J'en ai trop ! cria-t-il dans mon dos.

Vahan n'était pas à la villa, je décidai d'aller au PC de Guiglo ; je dis PC de Guiglo parce que chacun avait son PC, combattants comme force régulière, mais quand on parle de PC de Guiglo, on parle directement du camp militaire de la ville. Je l'y trouvai, très énervé avec moi. Le matin, il m'avait appelé pour me mettre au courant de ce dont Requin m'avait parlé : le mouvement de René Caillé.

Je lui donnai mon nom et ma nouvelle date de naissance : 17-05-1984 ; j'allais avoir vingt-trois ans. J'attendis pour manger au camp comme foule de mes amis. Ça s'appelle le « bon son ». La nourriture est servie au camp à onze heures. Il n'y a pas de décalage comme les dates du désarmement ; la vape au PC est le meilleur son.

Le 10 soir, Nina et moi rentrâmes sans embrouilles ; nous avions passé toute la journée ensemble, sans nous quitter d'un pouce. Mais le 11 matin, Nina était méconnaissable. Sa température était montée à un niveau supérieur, elle était brulante de fièvre ; ça m'étonnait un peu vu son état la veille.

A toutes les questions que je posais sur son état, elle me répondait qu'elle ne savait pas, et ça, ça m'énervait ; ça m'énervait de voir quelqu'un malade près de moi et ne rien pouvoir faire. Nina avait une ressource qui nous aidait. Elle prenait dix mille francs tous les mois avec un acheteur de fer mort qui louait un site appartenant à sa grand-mère, et du glaçon que je la conseillai de vendre.

Pendant cinq jours, je m'occupai de Nina. Je puisais de l'eau au puits, faisais bouillir des feuilles de teck qui sont bonnes contre le palu ; elle s'efforçait de préparer.

Se trouvant agacée par la même question, ma copine se mit à table.

— Tu veux savoir ce que j'ai, Garvey ? me demanda-t-elle d'une voix tremblante.

— Oui mon bébé ! Dis-moi ! répondis-je.

— J'ai mal à savoir que le 22, tu dois partir, et moi ... et moi, je vais rester seule.

Je regardai ma copine un moment et lui dis :

— Si c'est pour ça, remets-toi ! C'est vrai que je vais partir, mais je ne t'abandonnerai jamais. Ce qui est beau, ta mémé a une maison à Yopougon, j'ai son numéro, on se verra à tous les coups ; remets-toi !

1 En brig : N. de force, à tous les coups (abréviation de « brigand »).

2 Tu t'en gabas : N. tu t'en fous.

Yolande avait appelé, mais Elise lui a dit que j'étais en mission avec Maho. Elle avait laissé la commission de la rappeler, mais je n'avais que deux cents francs, donc j'appelai Serges qui me fit savoir qu'elle était encore au SIPOREX. Je lui demandai de lui dire de m'appeler quand elle rentrerait.

A vingt heures, le portable d'Elise n'avait pas encore sonné, je trouvai donc l'idée de dire à Elise de l'appeler et lui dire de m'appeler à 21h, car je pourrais me libérer à cette heure-là ; tout en une minute. En quarante-quatre secondes, Elise réussit à lui faire la commission, avec d'autres petites causettes.

A vingt et une heures, je reçus l'appel de ma fiancée.

— Comment tu vas ? me demanda-t-elle.

— Je vais bien, et toi ?

Elle sourit.

— Pourquoi tu ris ? Et ma fille ?

— Elle est là, répondit-elle, avec un rire.

— Pourquoi tu ris même ? Doucement là-bas hein !

— Quoi ?

— Je dis doucement là-bas ! répétais-je, ici où je suis là, ya plein de filles, mais je ne les vois pas. Occupe-toi de notre fille. A mon retour, fais-moi coucher pour me chicoter, ya pas drap, mais prie pour moi, je suis venu chercher pour nous.

— Garvey, je vais couper, je n'ai pas d'argent, dit-elle.

— Attends ! Je dis, est-ce que tu m'aimes ?

Elle sourit.

— Réponds-moi ! Tu ris.

Elle sourit encore.

— Oui, Garvey ! Je vais couper hein !

— Attends ! Comment tu vas ?

— Bien, je te passe mon petit frère.

L'interlocuteur à l'autre bout du fil, de par sa voix, devait avoir au plus dix-huit ans. Nous fîmes connaissance, causâmes un peu et il me passa sa sœur. Elle me dit au revoir et coupa. Le compteur indiquait quatorze minutes quarante-quatre secondes. J'eus automatiquement pitié de ma daille.

Gbotou et ses amis avaient arrêté de rendre visite au préfet. Maho était devenu leur centre d'information. Malgré qu'il leur disait tout ce qu'il savait, Gbotou trouvait tout faux. Je ne sais où il avait eu cette nouvelle, il faisait croire à ses amis que le montant du filet de sécurité avait augmenté à trois millions cinq cent mille francs et que Maho dans sa malhonnêteté voulait les écarter, eux les premiers désarmés, et payer les quatre cent quatre-vingt-dix-neuf mille cinq cents francs aux autres qui attendent de recevoir pour eux.

Une nuit, un commandant du contingent béninois était venu les entretenir sur cette affaire qui prenait molo-molo de l'ampleur. Il leur fit savoir que

la Côte d'Ivoire est un pays multipartique, et que rien ne pouvait se faire ni se dire sans que les journaux n'en parlent. Ceux qui ont déjà reçu leur filet sont neuf cent quatre-vingt et un, tous enregistrés dans les fichiers des Nations Unies ; il reste donc mille dix-neuf personnes à enregistrer.

Malgré tout l'éclaircissement du commandant béninois, aucun élément ne voulait écouter l'officier, c'étaient des paroles en l'air : « Oh, c'est bluff ! C'est les mêmes, mais c'est Maho qui va prendre drap ! ». Les mots étaient tellement déplacés que je tirai Nina pour aller à la maison.

Je les détestais, franchement ; ils chauffaient mon cœur, tous les désarmés MILOCI. Je ne sais pas ce que Gbotou leur disait et ils croyaient en lui comme ça. Même Akalé qui en tant qu'un ancien FLGO, donc un ancien parmi les éléments MILOCI pouvait suivre un infiltré aux idées saugrenues.

Depuis ce moment, le torchon avait commencé à bruler entre les éléments FLGO et les éléments MILOCI, parce que Maho était devenu leur ... je ne sais même pas quel mot choisir. Ils arrivaient en groupe à la villa pour avoir des paroles déplacées envers le boss. Les éléments se sentant frustrés, s'énervaient, mais le boss les mettait en garde. Les éléments MILOCI pouvaient rester là pendant trente minutes à dire ce qu'ils veulent sans être bousculés.

Requin m'avait demandé de le laisser gérer mon intégration dans la garde de Maho. Il m'avait présenté à Tiémoko et Goualy, des chefs de section. Goualy était étonné, surpris même de savoir que j'étais un élément FLGO. Pour lui, j'étais du MILOCI. Je lui fis savoir que je résidais à la base MILOCI, mais je n'étais pas du MILOCI. Après les avoir mis au courant de la situation, Tiémoko lui dit qu'il avait trop d'éléments dans sa section ; quant à Goualy, il mit ça à après.

Le 20 décembre, à l'après-midi, de retour de la balade, je trouvai une foule devant la villa de Maho, une foule composée essentiellement d'éléments MILOCI ; je m'approchai pour m'affairer. Gbotou venait de sortir de la villa.

— Les gars ! dit-il à ses amis, on bouge !

Tous replièrent pour suivre Gbotou. Bébé Commando, un élément MILOCI trouvait toujours des sales paroles à l'endroit de Maho comme : « voleur-là, tu vas prendre drap, attends un peu ! ». Gbotou et ses amis étaient venus voir Maho pour faire signer leur liste : la liste de deux cent quarante-cinq personnes, la liste générale du MILOCI. Mais ça pouvait se faire dans le calme au lieu de venir en foule et menacer tout le monde.

Le 22 n'avait pas été rejeté ; le regroupement des combattants avait bel et bien commencé. C'était devenu match D'ONUFCI FM tellement ils ont informé la population dessus du début à la fin. Ce regroupement-là me donnait espoir. Après les militaires, j'ai la foi qu'on recevra notre filet. C'est proces-sus ho, ça va comme escargot, c'est lent mais ça arrive à destination.

J'avais changé de comportement avec Nina. A notre réveil, je lui demandais son programme, ce qu'elle avait à faire. En fait, je nous sentais trop

collés. Si on me voit, c'est que Nina n'est pas loin ; je voulais diminuer ça.

Quand elle me dit qu'elle part pour le marché, je lui dis que j'ai des choses à régler chez Maho. Je ne faisais pas ça parce que Nina ne me plaisait plus, mais j'avais besoin de penser à moi, à ma situation, et c'est comme ça qu'on gère.

Après nous être quittés chacun pour son occupation, Nina me rejoignit au fumoir du FLGO le 24 décembre, à vingt-deux heures, pleurnichante.

— Depuis quatorze heures, tu m'as laissée, je te cherche partout.

— J'étais ici avec les amis, dis-je, rentrons alors !

Arrivés chez elle, Nina continuait de pleurnicher.

— Qu'est-ce que j'ai fait ? Je tombe enceinte, ça tombe, chaque fois, c'est même chose. Si Dieu existe, c'est que ce n'est pas pour moi.

— Ne dis pas ça ! la consolai-je, tu es déjà tombée enceinte ; c'est seulement une fausse couche que tu as faite. Ça veut dire que tu peux encore tomber enceinte, et puis, on a pris tout le temps à se baiser depuis la fin de tes règles. Peut-être que ça pourra se gérer le mois prochain. Sois courageuse, ne te laisse pas abattre.

Au lit, nous dormîmes entrelacés, mais sans faire l'amour.

Le 25 ressemblait à un dimanche, tout était calme. Nina fit chauffer la nourriture que nous mangeâmes avant de nous séparer. A midi déjà, j'étais au fumoir du FLGO.

Attends, compagnon, je vais te donner la position des fumoirs du FLGO parce qu'il n'y en avait pas un seul. Juste derrière la villa de Maho, il y avait « PC crise », un fumoir géré par les éléments Crisa, MI24, TAB et le capitaine Bao-Bao. Après PC crise, il y avait le « CECOS », géré par MP Kabako et Jonas. Dans le trou, derrière le CECOS, il y avait la « BAE » géré par Bobby, et le « Nevada » géré par Abou alias Zraman Boh.

Au début, je fumais au CECOS, mais j'arrêtai quand je fis la connaissance du Capitaine Bao-Bao. Bao-Bao était gouro de Sinfra comme moi, sympa. Quand je suis avec lui, je me sens en famille car c'est rare qu'on parle Français. Je sortis du PC crise aux environs de 14h pour me trouver au bistro de Samy où je trouvai d'autres amis ; nous avalâmes le koutoukou jusqu'à vingt-deux heures. Je rentrai dandinant et Nina me rejoignit les minutes qui suivirent. Sa présence me réveilla, je profitai alors pour diminuer un peu ma dose ; Ga' !

Le 26 matin ne ressemblait même pas au jour précédent. C'était mardi, ouais ! Guiglo était vraiment fidèle à son jour de marché. On dirait que les gens se sont abstenus de tout hier pour faire leurs emplettes aujourd'hui ; la ville grouillait de monde.

Chez Maho, c'était le même scénario. Assez d'éléments en ténues, trois télévisions à la disposition de tous, ventre creux pour les éléments

1 Ga : (*langage FRGO*) faire l'amour.

si Démanda¹ n'a pas préparé son riz sauce claire aux gros macaronis à dix-huit heures. L'ennui me tenaillant, je décidai de prolonger ma balade jusqu'au PC de Guiglo trouver mes amis et causer un peu, surtout que le PC a toujours le bon son.

Au PC, je reçus l'info que le 10 janvier, le regroupement débiterait à l'ouest avec les éléments de Bin-Houyé jusqu'à Guiglo. Ces informations me plaisaient parce que le processus dans sa lenteur avançait allègrement, et cela me faisait plaisir.

Je quittai le camp militaire à dix-sept heures pour retourner à la villa de Maho. Je dribblai la villa pour me trouver au PC crise ; le fumoir bouillait de plaintes, d'insultes et de menaces. Sans même demander, je sus ce qui se passait. Crisa venait de se faire prendre par la police avec une quantité respectable de cannabis : dix kilogrammes. On s'insultait, se chamaillait, proposait des chemins à suivre, mais rien n'était convaincant jusqu'à ce que Zraman Boh vienne proposer ceci :

— Vous-mêmes, vous savez que le commissaire n'est pas prêt pour nous, si on ne fait rien la nuit-là, demain sera tard.

— Donc on fait comment ? demanda un autre.

— Allons en gbôhi au commissariat ! dit-il, on exige la libération de Crisa, c'est tout, sinon ceux que Maho a envoyés pour aller plaider là, ils vont sortir zéro.

Le vacarme reprit : « Ouais ! Allons à la police ! Ils ont les foutaises ! ». Un groupe fut formé et prêt à marcher sur le commissariat, mais, fut maîtrisé par Yao Yao Jules.

— Les gars ! dit-il, le boss demande que tout le monde se calme, il va gérer ça lui-même.

— Oôôh ! C'est comme ça ! dit un, il pourra rien faire, il est devenu politicien, il va le laisser aussi. Les gars, allons au Saman, on prend le major et puis on revient.

Malgré le discours pour galvaniser le gbôhi, Yao Yao Jules avait déjà parlé, et pour son respect, il fallait se calmer.

Nina me trouva là et nous retournâmes chez Samy.

Eh compagnon ! J'allais te faire manquer ça. Vu son excès de consommation d'alcool, je résolus de changer l'habitude de Nina en la convaincant de fumer le joint et diminuer l'alcool. Nina s'y était mise, et ça marchait bien parce que chez Samy, deux tournées suffisaient et on rentrait à la maison. Les histoires de tournées enchaînées avaient cessé.

Le 27, je me réveillai à midi. Nina avait marqué des points toute la nuit. Je sortis sans lui dire au revoir ni lui dire où j'allais. Je me rendis au Déguerpi, mais à quinze heures, j'étais à Adjamé. Chez Maho, je tombai sur un rassemblement général. Sans demander, je me mis dans les rangs. Je me trouvai à la tête de mon rang à cause de ma taille ; je suis un débase.

1 Démanda : la fille du général Maho.

Quinze minutes plus tard, nous fûmes rejoints par Maho ; une ration militaire lui fut donnée, il nous mit au repos et commença :

— Ce soir, je ne veux pas voir un élément MILOCI traverser mon périmètre. Aujourd'hui, on va laisser les groupes de garde, tout le monde reste jusqu'au matin, vous constituez les groupes et vous vous relayez.

Il remit le commandement à Tiémoko et sortit, très en colère. A son tour, Tiémoko prit la parole en ces termes :

— Vous êtes au courant que de retour de Duékoué, Gbotou et ses amis sont allés au camp de l'ONU. Je ne sais pourquoi, mais ils sont venus menacer tout le monde ici, donc on doit éviter qu'ils entrent dans notre périmètre. Ce sont vos amis, vous pouvez enquêter près d'eux pour savoir ce qu'il y a. S'ils ont l'intention d'arranger ou de gâter pour tout le monde, il faut qu'on sache.

Après son discours, on fit la liste de tous ceux qui étaient présents sur les rangs. On était quatre-vingt-huit personnes ; on rompit les rangs après.

A mon arrivée au PC crise, je reçus la triste nouvelle : Crisa avait été déferé. Il y avait maintenant deux colères dans le cœur des éléments. Maho n'avait rien fait pour défendre le Major et ces gêneurs du MILOCI.

Toute causerie énervait MI-24. TAB était déjà sur pied de guerre avec une sagaie dans la main, menaçant tout le monde. Pour éviter quelconque accrochage avant l'ultime accrochage, je quittai le lieu, direction le bistro de Samy. La colère et la déception me firent boire comme un dingue. Colère à cause de Gbotou et ses amis démobilisés qui devaient se trouver chez eux au lieu de venir mettre les bâtons dans les roues d'un processus qui s'efforce d'avancer. Déception par le fait que nous sommes des combattants qui avons donné nos vies pour notre patrie et jusqu'à présent, le bout du tunnel refuse de se présenter.

Jusqu'à vingt-deux heures, j'étais méconnaissable. Me connaissant, je décidai d'aller me coucher pour éviter de faire une chose qui allait peut-être rester sur ma conscience.

A ma sortie du bistro, je vis La Bile et l'appelai.

— On m'a dit que vous étiez allés à l'ONU, c'était pourquoi ?

— C'est pour le gboss ! On approche du 31 et puis on ne voit rien.

— Tout le gbôhi ?

— On est allé avec quelques éléments UPRGO et AP-Wê.

— Ils étaient combien ?

— Au moins dix personnes.

— C'est propre si c'est pour ça vous êtes partis, c'est bien, mais ne vous laissez pas mener en bateau par Gbotou, il a déjà reçu son filet.

— Quand on est en groupe, on fait tout en groupe. Démobilisés ou pas, je souhaite qu'on nous écoute et qu'on s'occupe de nous, c'est ça mon problème.

J'avais fini de parler avec La Bile mais je ne pouvais rien analyser ; je préférais rentrer dormir, et c'est ce que je fis. Je dormis à peine avoir touché

le lit. J'avais laissé la porte du salon rabattue ; la petite fille de Vléri Léontine n'était pas encore rentrée.

La porte du salon s'ouvrit avec fracas, ce qui me réveilla. Il devait être minuit, je sus que c'était Nina.

— Garvey! cria-t-elle, réveille-toi! J'ai eu quarante-cinq mille francs!

Je fis mine de ne pas avoir entendu, mais elle me bouscula pour me réveiller. J'ouvris les yeux et lui demandai ce qu'il y avait, mais je n'entendis pas sa réponse, je replongeai dans mon sommeil. Elle ne m'emmerda plus.

Le lendemain, je lui demandai ce qu'elle essayait de me dire la veille. Nina me fit entendre qu'elle avait été invitée par un homme dans un maquis et elle a ramassé dix mille francs. Je gardai ça sur ma langue, sans avaler.

Pour sortir, je trouvai l'idée de lui demander cent francs pour m'acheter des comprimés pour mon mal de ventre ; ce qu'elle me donna sans discuter. Je sortis et me dirigeai au carrefour Ghôzô. A peine arrivé là, j'entendis un coup de feu au niveau de chez Maho, un second coup retentit en rafales. Effrayés, les commerçants se mirent à fermer leurs boutiques, la population ferma sur elle. Loin, vers la gare CTD, je vis des éléments sur le goudron, des éléments FLGO, tirant en l'air. Bouabré me rejoignit.

— Kessia matin-là? lui demandai-je.

— C'est chié! me répondit-il.

— Approchons pour voir! dis-je, les éléments sont en bas.

Nous approchâmes à pas de gymnastique. Les éléments étaient tous en armes. Des Mars 36, des C24, des fusils de chasse, des kalaches ; je ne croyais pas ce que je voyais. Maho avait toutes ces armes chez lui tandis qu'il faisait croire qu'il n'avait que cinq kalaches pour sa protection.

Les éléments FLGO en avaient après les gars du MILOCI. La base était vide, tous avaient fui leur camp au profit des éléments FLGO qui avaient investi la base, fouillant toutes les chambres. Je leur demandai de ne rien prendre ni casser. D'autres me disaient qu'ils méritaient qu'on bousille leur camp, mais je m'arrangeai à les convaincre de ne rien toucher. Ils acceptèrent tout mais refusèrent de m'écouter quand je leur demandai de ne pas mettre le feu aux pneus qui servaient de barrière. Les pneus ne se firent pas prier pour prendre feu ; les flammes montaient comme un feu de brousse.

Un equalizer et un deck furent trouvés dans la fouille ; ils appartenaient au maquis Ghôzô. Les éléments du PC de Guiglo arrivèrent pour intervenir et calmer les esprits. Le commandant Kpan demanda aux éléments de replier pour qu'ils s'en occupent.

Maho avait envoyé Yao Yao Jules dire aux éléments de retourner à la base, ce qui devait être fait est fait. A cette demande, tous replièrent à la base.

Ouais! Ce matin-là, toute la ville sentait la poudre tellement les armes ont parlé. Guinkin et Virus sont passés à un doigt d'une bastonnade, n'eut été mon intervention. Ils allaient sentir les gars ; je les fis accompagner

chez Maho.

Nous trouvâmes Maho au téléphone, expliquant la situation, la cause de ce soulèvement, l'intoxication de Gbotou qui faisait croire à ses amis que le filet de sécurité était de trois millions cinq cent mille francs.

Parmi les éléments en armes, j'ai été épaté par Stéphy. A le voir, on savait qu'il y a longtemps qu'il voulait utiliser une arme à feu. En 2003, il n'en avait pas eu l'occasion, de même qu'au Centre émetteur d'Abobo. On voyait que ça lui avait vraiment manqué. Il tirait en l'air, aux coups par coups, en rafales.

A 15h, tous les éléments MILOCI s'étaient retrouvés au camp militaire de Guiglo. Ils avaient été ramassés dans les cargos pour y être déposés. Ainsi donc, le MILOCI a été délogé et surtout par son frère d'armes, le FLGO mais qu'est ce qui a bien pu se passer pour qu'on en arrive là ?

En ma connaissance, c'est le combat sans sens de Gbotou qui a chassé le MILOCI de sa base. Il était parmi ceux qui avaient déjà reçu leur filet de sécurité et il persistait à dire que le désarmement était à reprendre. Il se plaisait à dire : « pour Banny a échoué, donc on gère pour Soro ». Regarde réflexion de quelqu'un, on dirait que c'est lui seul le combattant de l'ouest ; quelle sale façon de penser !

Ce qui me faisait un peu mal, c'était le comportement de mon ami Akalé qui soutenait les idées de Gbotou. Ah ! J'oubliais, il est aussi désarmé, donc il avait reçu son filet de sécurité. Aka Brou Franck alias Akalé n'était pas le seul à être avec Gbotou, tous les démobilisés MILOCI étaient avec lui à l'exception de Péi Evariste alias Alfa qui s'était désolidarisé d'eux depuis le début de leur sale combat. Il était considéré comme le sorcier du gbôhi.

Au fait, voici ce qui s'est passé. A leur retour du camp de l'ONU, Gbotou et ses amis se sont dirigés directement chez Maho, insulter et menacer du chef jusqu'aux éléments. Pour éviter que ça se répète, Tiémoko mit un dispositif pour quadriller toutes les entrées et sorties du périmètre de la résidence du boss.

Cette nuit-là, je sentis qu'il allait se passer quelque chose de mauvais. Les éléments étaient sous une tension qui ne disait pas son nom. Aucune personne n'avait le droit de passer les barrages ; ils faisaient retourner tout le monde. Interdiction de poser des questions sous peine de se faire brutaliser.

Aux environs de vingt-deux heures, Apache suivi de trois autres éléments MILOCI accompagnait des filles qui étaient venues lui rendre visite. Arrivés au barrage Bonnahin, ils demandèrent à passer, mais leur demande fut rejetée et on leur demanda de passer par le goudron, ce qu'ils refusèrent à leur tour.

Apache et Bébé Commando étaient les plus excités. Ils avaient repris les injures, mais la riposte fut immédiate. Apache, le plus en forme du groupe, fut la cible des éléments de garde qui lui tombèrent dessus ; les autres prirent la fuite. Les éléments de garde s'acharnaient sur lui jusqu'à l'arri-

vée des autres éléments FLGO. Apache baignait déjà dans son sang, il avait reçu près de cinq coups de couteaux. Lorsque Maho fut informé, il sauta de son lit pour venir voir ce qui s'était passé. Arrêté au-dessus d'Apache, les mains aux hanches, la tête remuant de gauche à droite, Maho ne put dire que ceci :

— Prenez-le et déposez-le à l'hôpital !

Pleurant, couché dans son sang, Apache disait qu'il était guéri de Bangolo, de Caen. Entendant ces mots, Maho cria aux éléments de se dépêcher de le mettre dans un véhicule et l'envoyer au CHR, ce qui se fit en un clin d'œil.

Le boss, les deux mains sur la tête, retourna dans sa chambre. Le silence du boss intriguait le gbôhi, mais pas à plus de 10%.

Le lendemain, c'était branché. S'ils lèvent les barrages, il y aura des plaintes, et donc, pour éviter cela, il fallait déloger le MILOCI, les faire sortir de Guiglo même. Un barrage fut dressé par Bébé Commando et ses amis devant le bistro de Samy qui était fermé. Machettes et bois dans leurs mains, les éléments MILOCI faisaient du boucan derrière leur barrage quand deux éléments FLGO apparurent, en armes, Joggy et un autre. Les voyant arriver, tous reculèrent du barrage, sauf Bébé Commando qui dit ceci :

— C'est bluff ! Faut tirer ! C'est de l'eau !

Il était en face de Joggy qui envoya un coup de feu en l'air et un second en rafales. Ces coups de dissuasion donnèrent la certitude à Bébé Commando que Joggy n'allait pas tirer sur lui ; il fonça donc pour prendre l'arme du jeune, mais il ne lui en donna pas l'occasion. Bébé Commando prit la balle de sa kalache dans l'épaule gauche, chuta, se leva et cria :

— Les gars ! Ils tirent vrai vrai !

Ils se dispersèrent, ce qui donna la force aux éléments. Ils se mirent à tirer en l'air, les poursuivre et en attraper certains, vider leur base et mettre le feu aux pneus qui servaient de barrière à l'entrée du camp, en un mot, les déloger.

Voici le film, il y a ce que j'ai vu et ce que j'ai entendu de la bouche de près de vingt combattants et témoins sur les lieux. C'est ce qui s'est passé : le MILOCI s'est fait chasser de Guiglo pour son comportement. Maho eut un bon sens, celui de garder les quatre-vingt et quelques éléments qui n'avaient pas encore reçu leur filet de sécurité et dissoudre le MILOCI. Depuis l'arrivée des démobilisés, Akobé avait élu domicile chez Maho, donc les autres ne seraient pas dépayés surtout qu'ils avaient toujours été des amis avec les éléments FLGO. Le commandant Kpan et ses hommes avaient pu jouer leur rôle pour ramener le calme et transférer les éléments MILOCI dans son camp y compris Bébé Commando qui fut transporté à l'hôpital.

J'avais laissé Nina tôt le matin, on était maintenant seize heures et il fallait à avoir sa position. Je la trouvai au bistro Citronnier ; elle s'écria quand elle me vit :

— Ah ! Tu es là enfin !

— J'allais être où ? m'exclamai-je.

— Les gars s'inquiétaient, ils croyaient que tu es MILOCI, mais je leur ai dit que tu es un élément de Maho.

— Beaucoup me prennent pour un élément de MILOCI, j'ai toujours vécu avec eux.

Le reste de la journée, je la passai avec Nina.

Le lendemain, remarquant la maison un peu désordonnée, je pris l'initiative de faire le ménage. La maison était grande ; salon avec salle à manger. La salle à manger était devenue comme un magasin ; on y avait stocké toutes les antiquités. Je fis un tri, tous les objets inutiles avaient été mis dehors, et les utiles, bien rangés.

A son réveil, Nina me trouva accroupi, lavant une corne, surprise de voir le nouveau visage du salon.

— Tu as fait le ménage ? s'exclama-t-elle, tu es un ange !

— Il fallait que quelqu'un le fasse ! me défendis-je, c'est quoi ça, un ivoire ? brandissant la corne.

Elle me répondit affirmativement et me fit savoir qu'il était vieux. Je lavai l'ivoire, l'emballai dans un journal et plaçai dans le tiroir du bureau de sa grand-mère.

Je devais rapidement retourner à la base MILOCI. J'y avais laissé la natte de Nina et mes souliers. J'avais confié mon sac la veille à la femme de Samy. Je devais aussi voir mes amis pour qu'on me trouve un preneur pour l'ivoire qui pouvait faire quarante-cinq centimètres de long, je voyais déjà une centaine de mille dans ma poche.

Akobé fut le premier que je mis au courant concernant l'ivoire ; nous retournâmes chez Nina et je lui montrai. Mon ami me rassura qu'il trouverait un preneur. Je déposai l'ivoire et nous retournâmes chez Maho.

Dans le camp MILOCI, ma natte et mes souliers avaient disparu ; je décidai d'aller jeter un coup d'œil au PC. Tous les éléments MILOCI s'étaient retrouvés au PC, mêmes ceux qui n'avaient pas été ramassés s'y sont rendus à pieds. Ils étaient nombreux et sales, on dirait qu'ils étaient en formation. A midi, ils furent servis dans leurs T-shirt et dans leurs paumes ; riz chaud là.

Je ne durai pas au PC parce que j'avais d'autres choses à faire. J'avais aussi été délogé malgré que je n'étais pas du MILOCI. La base était mon seul logis même si pour le moment je suis chez ma copine. Il fallait trouver un dortoir avant l'arrivée de mémé Vléri. Je trouvai La Baleine à qui j'expliquai mon problème. Il accepta et me fit savoir que le jour je serais prêt sa porte m'était ouverte. Heureux d'avoir résolu ce problème, je retournai chez Nina.

Avec ses dix mille qu'elle avait « ramassés » au maquis, Nina avait déposé son pagne chez le tailleur. Elle me le fit savoir quand nous nous croisâmes. Je me réjouis pour elle. Au fait, j'avais la pensée ailleurs, je pensais à Yolande, à notre enfant. J'étais à Guiglo voilà maintenant un an et plein de mois. Le 31 décembre passé, elle l'a vécu seule avec son enfant. Voilà que celui-là, elle allait encore le vivre seule. Je me sentais irresponsable

et cela me touchait énormément. Le 31 décembre 2007 était là, et moi, toujours troublé du fait que Yolande allait vivre cette fin d'année sans moi. Mais, gérons la situation qui se présente à nous, Dieu fera le reste.

La nouvelle qui faisait état du transfert de tous les éléments MILOCI s'était concrétisée. Deux cars avaient été dépêchés, stationnés devant le PC pour la circonstance.

Nina, remarquant la galère dans ma garde-robe, me proposa de l'accompagner au marché où elle m'acheta un jeans « Rica Lewis » de couleur bleue et un T-shirt ; le tailleur avait achevé son maxi.

Toute la journée, nous la passâmes au bistro de Samy pour nous trouver à 22h au maquis Ghôzô. Je n'étais pas dans mon assiette, donc je fis mine d'être trop ivre. Nous quittâmes le maquis pour aller dormir ; je ne touchai pas Nina.

Le matin, Nina me proposa d'aller boire du koutoukou pour chasser ma gueule de bois, ce que j'acceptai. Après ma tournée, je fus pris d'une nausée qui me fit vomir spontanément, suivi d'un vertige qui ne dit pas son nom, vraiment violent. Nina m'aida à rentrer à la maison où je dormis à peine avoir touché son lit.

A midi, je ne pus goûter la nourriture qu'elle me présenta, je ne voulais que dormir, me reposer. Je me réveillai à seize heures. Tout sens retrouvé, j'étais comme quelqu'un qui n'avait pas été malade le matin ; djouwé-djouwé. Je descendis au bistro de Samy où mes amis m'accueillirent.

— Ah ! L'adjudant-chef ! Tu veux nous quitter le premier jour de l'année ? Nina est venue faire funérailles pour nous donner, elle dit que tu ne voulais pas manger.

— Mon Makuku a fait peur matin-là, dit Nina, il vomit, il ne peut pas s'arrêter ; tu vas manger maintenant ? Samy dit qu'il va t'attendre avant de manger.

Nina trouva place sur mes cuisses.

— Je n'étais pas malade, dis-je, c'est changement brusque.

— De quoi, Garvey ? dit Elise, voici ta nourriture, si Samy arrive, il va manger.

— Il est où ? demandai-je.

— Hum !

Je sus directement où son mari était parti. Elle refusait que Samy aille au fumoir, mais il s'entêtait. J'embrassai Nina et pris la direction du fumoir. Je croisai Samy à la porte du fumoir, heureux de me voir, il m'invita à fumer un joint ; Séry nous rejoignit.

— Mausiah ! C'est comment, tu veux mort ? dit Séry.

— Ah ! Je n'ai rien compris d'êh ! Une tournée de togo j'ai perdu réseau ; un coup jusqu'à vomir, vertige partout partout.

— C'est des choses qui arrivent souvent, dit Samy, tu as peut-être trop bu hier.

— Mais, regarde comment on a bu chez toi avant d'aller terminer au

Ghôzô ! dis-je.

— Ah ! vous avez terminé au Ghôzô ? s'exclama Séry.

— On a bu trois bières seulement, dis-je, moi-même, j'étais un peu dégammé hier soir-là.

— Fumons, on va aller manger ! dit Samy.

Nous fumâmes et retournâmes au bistro où un gros plat de riz à la sauce tomate chargée de morceaux de poulet nous fut servi ; je me régalai comme pas possible. Après la nourriture, je rejetai les tournées pour me gaver de vraies liqueurs.

Décidément, les heures passent sans être remarquées quand on est dans un jour de joie ; il était vingt-deux heures et l'alcool avait brusquement pris des points sur moi. Nina ne se fit pas prier quand je lui demandai que nous rentrions. Toujours dans sa monotonie, la vie se poursuivait. Je guettais dans le coin de l'œil l'arrivée de mémé Léontine ; ce qui arriva le 6 janvier, mémé Vléri était là.

Le soir, quand je voulus partir, la vieille me demanda de rester pour aller le lendemain. Nina et moi profitâmes sérieusement de cette nuit.

Le lendemain, j'étais chez La Baleine pour lui dire que je venais pour vivre avec lui.

— Tu t'es enfin libéré ? dit-il.

— Je n'allais pas rester là-bas tout le temps ! répondis-je.

— OK ! Tu connais la maison !

La Baleine vivait avec Sacha et Sassan Guy. Nous étions maintenant quatre dans le deux-pièces et mes amis étaient contents de m'avoir avec eux. A plusieurs reprises, Nina passa la nuit dans mon nouveau dortoir. Déguerpis n'était pas mon coin, donc je restais chez Maho et rentrais à des heures tardives.

A deux reprises, je trouvai mon petit se disputer avec ses amis, surtout avec Le Taureau qui s'alcoolisait trop. Quand il parlait, il revenait chaque fois sur ce qui s'était passé au Centre émetteur d'Abobo où il avait été frappé par les colombiens à cause d'un portable qu'il n'avait pas pris. Je trouvais mon petit vraiment rancunier.

Le soir du 12 février, je trouvai mes amis devant le fumoir du PC crise, grognant. Après renseignement, je fus informé que le ministre de la Défense nous avait enterrés. Il avait fait un discours dans lequel il avait noté que les moyens manquaient pour payer le filet de sécurité restant. En un mot, on ne recevrait rien. Cette information m'avait abattu au point de me poser la question de savoir ce que je foutais encore ici ; l'espoir était perdu.

Je ne m'occupais maintenant de plus rien et ne me renseignais sur rien. L'idée m'était venue de trouver de l'argent et rentrer à Abidjan ; c'était la seule chose à faire. Je me souviens avoir dit à mes amis au début du désarment, au moment où Maho refusait de nous croiser, que nous devions considérer ce qui nous arrive comme une peine que nous avons purgée en prison. Maintenant que nous sommes libérés, reprenons la vie, car rien

n'était perdu.

Franchement, rien n'était encore perdu, il fallait rentrer, et c'était la seule option.

Au fait, le discours du ministre de la Défense n'a fait que renforcer ma volonté de retourner à Abidjan. Sous nos yeux, les militaires avaient été regroupés le 10 février et une rumeur faisait état qu'ils recevraient la coquette somme de neuf cent mille francs le mois prochain. Eux qui ont de l'argent toutes les quinzaines, ils vont encore avoir neuf cent mille francs. Pourtant, nous, je ne sais plus depuis quand on nous a promis quatre cent quatre-vingt-dix-neuf mille cinq cents francs. N'est-ce pas une manière de nous laisser tomber ? C'est Dieu qui est fort.

Effectivement, à partir du 3 mars, les monos avaient commencé à rentrer en possession de leur argent. Mêmes ceux qui se disaient nos amis ont commencé à nous éviter. Je me souviens de mon ami Ezan Césard qui m'a dit de ne pas m'approcher de lui au risque de perdre son argent ; les oiseaux du même plumage s'étaient reconnus.

Depuis le regroupement jusqu'au versement des quatre-vingt-dix tas aux militaires, nous nous étions rendus compte que nous étions vraiment laissés pour compte. Ainsi donc, beaucoup optèrent pour le vol, le braquage à main armée. Je peux citer au passage mes amis Stéphy, Z Barré, Sergent Le Réseau. Chacun cherchait maintenant un moyen de se faire un peu de sou pour rentrer en famille. Nous restâmes dans cette situation jusqu'au 23 mars où des militaires venant de Duékoué firent irruption dans la ville tirant des coups de feu en l'air, obligeant la population à se blottir dans sa maison, pensant à une invasion.

Après renseignement, nous fûmes informés qu'ils manifestaient leur mécontentement par rapport à un des leurs qui avait été abattu par des bandits. Dans des 4x4, ils faisaient le tour de la ville, tirant en l'air. Assis chez Maho, nous nous demandions ce que Guiglo avait à voir dans la mort d'un militaire à Duékoué. Le bruit de leurs armes nous énervait, surtout moi. A vingt-deux heures, passant au niveau de la mairie, ils se mirent à tirer en l'air, nous répondîmes aussi.

Ayant entendu des tirs au niveau de la résidence de Maho, ils y arrivèrent et demandèrent la cause de nos tirs.

— Vous passez à deux pas de la résidence du chef de guerre de tout le Moyen-Cavally et vous tirez, dit Goualy. Les tirs étaient pour vous dire que si vous l'auriez oublié, Maho habite ici.

— Ne vous mêlez pas de notre combat ! dit un militaire.

— Nous avons trop de problèmes pour nous mêler des problèmes des autres, ajouta Tiémoko, évitez seulement de tirer quand vous arrivez vers ici.

Sans ajouter de mots, les monos retournèrent d'où ils étaient venus, non sans manquer de tirer en l'air, ce que nous répondîmes.

Le lendemain, toute la ville se réveilla dans un grand murmure. Tu

n'entends rien mais tu sens que quelque chose de pas bien s'était passé. n'wunkun n'était pas n'wunkun, toute la ville était dans n'wunkun-n'wunkun. ¹

La majorité des éléments étaient au bord du goudron, au niveau de la mairie. Je les y rejoignis ; il était sept heures. Sur le goudron, sans demander, je sus ce qui se passait, et cela me surprit.

— Quoi ? ! m'écriai-je, il a fait quoi, pourquoi ils l'ont tué ?

— Ils ne l'ont pas tué ! Mon vieux, dit un, c'est dans djabou-djabou² d'hier là, balle perdue a pris môgô là.

— Mais quelle idée même ? dis-je.

— Ah ! Discours qui s'est passé à Duékoué, vous venez embrouiller les gens ici, répondit un autre.

— C'est quel discours ? demandai-je, pourquoi les bandits ont tué le gars-là ?

— Il méritait de mourir, dit mon petit Didier qui nous avait rejoints, c'est un sale mono !

— Han !! Comment ça ? demandai-je

— Ils sont venus le douff chez lui, devant sa bonne et son fils. Tu vois non ? Il donne fé³ aux coupeurs de route ; eux ils lui envoient l'argent et puis il fait leur gué. Un jour, il a voulu les mettre sans, ils sont venus le voir et puis il leur présente dix mille francs. Ils l'ont égorgé devant son fils, un petit garçon et puis sa bonne.

— Donc, c'est règlement de comptes ? dis-je.

— Ouais ! répondit Didier.

— Mais c'est pour ça tout ce vacarme jusqu'à aller loger une balle dans le corps de quelqu'un qui n'a rien à voir dans leur histoire ? dis-je. Mais, allons au PC ! ajoutai-je en voyant les gens en groupe prendre la direction du camp militaire de Guiglo.

Sans discuter, nous nous mêlâmes à la foule marchant sur le trottoir. Devant le grand portail du camp militaire, je trouvai une foule rassemblée autour d'un corps sans vie, couché sur une sorte de brancard. Je trouvai la foule énervée, injurieuse, criant son ras-le-bol des exactions des militaires. Tu sais hein, ça é dans ton ventre, mais quand l'occasion se présente, tu vomis tout ; chacun vomissait sur le grand portail fermé, avec des monos à l'intérieur.

Je me retirai de la foule pour avoir d'autres renseignements parce que Didier m'avait donné une version des faits ; je voulais entendre d'autres personnes.

A peine je sortis de la foule, je vis Jonas aux prises avec un militaire. Il semblait avoir le dessus car le mono cherchait à protéger son arme dont le chargeur resta pour finir avec Jonas. Je me dépêchai pour rejoindre mes

1 N'wunkun' : *N.* (*baoulé*) murmure.

2 Djabou-djabou : *N.* une situation inconfortable.

3 Fé : *N.* Arme à feu.

amis qui s'étaient formés en groupe autour de Jonas.

En un rien de temps, comme s'ils attendaient ça, après l'acte de Jonas, tous les combattants se rassemblèrent, menaçants mais silencieux. Pour éviter de nous faire voir, je proposai à Shicky qu'on descende au quartier Déguerpis, question de trouver un bistro où boire un peu de koutoukou, ce qui ne fut pas refusé. Nous prîmes la route à huit : Shicky, Bobby, Jonas, quatre autres gars et moi.

Assis dans le bistro, devant un demi-litre de koutoukou, je proposai ceci à mes amis :

— Les gars ! Si on débout ici, partout on entend « gbo ! », on fonce, on désarme ; ils ont trop les foutaises !

Mes amis trouvèrent la meilleure en ma proposition, ils adhèrent à mon idée. Un frère ! De notre sortie du bistro de Déguerpis jusque chez Maho, nous avons pris trois kalaches que nous confiâmes à Goualy.

Trois minutes suffirent pour que le domicile de Maho se remplisse de militaires. Ils expliquèrent leur problème à Maho qui demanda à Goualy de remettre les armes aux monos en leur faisant savoir qu'il avait été informé, raison pour laquelle il nous avait arraché ces armes.

Les militaires prirent leurs armes et partirent. A 16h, devant la villa, je vis Maho gronder sur Bobby et Shicky, les traitants d'inconscients. Voyant qu'ils se faisaient gronder à cause de moi, je levai le doigt, le boss arrêta de parler et envoya son regard sur moi.

— Mon général ! Ce qui est sûr, c'est que ... c'est ... moi ...

— Oôôôh !!! s'exclamèrent mes amis, pour m'éviter, je crois, de continuer mon discours.

Un me prit et m'emmena loin du champ visuel du général. Au fait, le général les grondait à cause de moi. Sans demander, il les accusait de m'avoir écouté. Il leur avait dit qu'un élément d'Abidjan n'a pas une bonne idée quand il se trouve dans un groupe : il le manipule. Quand on avait désarmé le troisième militaire, Maho m'avait remarqué. Je m'étais blessé avec le bout du fusil à l'arcade sourcilière gauche en brutalisant le mono pour lui prendre son arme ; mon intervention n'allait faire qu'empirer les choses.

Ayant été éclairci, je me dépêchai sur la pointe des pieds, direction le bistro de Samy. J'y trouvai Nina causant avec d'autres gars. Je m'assis près d'elle et commandai une tournée de l'alcool africain.

Même dans le bistro, des clients disaient que des éléments de Maho avaient désarmé des militaires qui sont venus réclamer leurs armes. D'autres ajoutaient qu'il a failli y avoir un affrontement. Assis dans mon coin, je les écoutais. Ils expliquaient comment le général Mangou avait été brutalisé jusqu'à trouver son béret par terre ; la population était vraiment en colère.

Les minutes qui suivirent, un gars du nom de Commissaire Malala fit son entrée dans le bistro, s'arrêta à la porte, fixa Nina qui devint comme quelqu'un qui se culpabilisait. Je fis mine de ne rien voir. Il salua et se trou-

va une place à la gauche de Nina, ce qui changea le comportement de ma petite. Une seule phrase dite à Nina par moi l'énerva, elle sortit et partit.

Le type la regarda et me dit ceci :

— Mais, accompagne-la !

— C'est toi qui me disais d'habitude de l'accompagner, ou bien tu as quel problème ?

Il s'excusa et continua de siroter son alcool frelaté ; je n'avais pas besoin de me poser de question. Quelque chose se tramait entre les deux, et ce quelque chose, je saurai à quel niveau il est.

Le lendemain, je trouvai mes amis rassemblés devant la résidence du chef, murmurant. Quand je leur posai la question sur la raison de leur murmure, l'un d'eux me répondit ceci :

— Ils ont tué un militaire vers le quartier Nazareth-là.

— Quoi ? ! Qui a fait ça ? m'écriai-je.

— Ah ! C'est matin-là on a eu le son, répondit un autre.

— Et puis on a eu discours avec eux hier ! rappelai-je mes amis.

— C'est ça même qui nous inquiète, dit un, faut pas ils vont venir nous accuser de meurtre hein !

— Je ne crois pas qu'on soit concernés, dis-je.

Quelques minutes après, Maho arriva accompagné de ses gardes du corps. Il nous informa qu'un militaire s'était suicidé chez lui à domicile.

— Mais pourquoi il s'est tué ? demanda MI-24.

— Ça, il reste à savoir, répondit le boss.

Je quittai le groupe pour me rendre au PC pour en savoir plus sur ce suicide et le nom de ce lâche. Arrivé au niveau du marché, je croisai un ami qui me donna le nom du militaire qui s'est suicidé.

— Quoi ? ! Ezan Césard ? criai-je, mais pourquoi ?

— Ah ! je ne sais pas, répondit-il, il a placé le canon de sa kalache sous son menton et il a tiré ; la balle est sortie par sa nuque.

— Tchê !! Tu l'as vu ?

— Je viens de chez lui. Ses amis sont tellement dépassés qu'ils n'arrivent pas à pleurer ; tu t'en vas là-bas ?

— Non, je ne suis pas prêt à voir cadavre matin-là, je vais au PC pour avoir d'autres sons sur ce suicide.

Je laissai mon frère d'armes et continuai ma route. Ezan, Ezan Césard était un soldat de la Force Spéciale commandée par l'officier Alla Kouadio. C'était un bon soldat de terrain, mais aussi très indiscipliné. A leur retour du front, Césard s'était donné à l'alcool ; il en était devenu junkee. Je me souviens un jour où il a tiré à quelques mètres d'un officier dans le camp, sorti un couteau contre le Lieutenant Sheck. Ezan n'avait peur ni écoutait personne. Je me demande s'il avait un ami intime, ses collègues mêmes l'évitaient. Moi personnellement, je l'ai connu dans les années 95, il habitait le quartier Faress de la Sicogi-Lem, il venait au Yaosséhi pour jouer aux cartes. Il a failli y avoir un jour un accrochage entre lui et moi.

J'étais étonné de le voir dans l'effectif de la Force Spéciale. Lui aussi était surpris de me voir à l'ouest. Cette rencontre s'était soldée par un dahico pas possible.

Arrivé devant le portail du PC, je vis un militaire entouré par ses amis, il les entretenait.

— Quand il a eu le son, il a pris sa kalache et il l'a placé sur son front, je lui ai arraché l'arme et je lui ai dit que ça pouvait être faux. Il a abrégé, donc je lui ai dit de ranger ses affaires, que j'allais apprêter pour moi. Je suis chez moi, on vient me dire qu'Ezan s'est tué.

— Haï! Ezan aussi! Pourquoi il peut agir comme ça? dis-je pour que le militaire revienne au début.

— Toi tu étais où? On te dit qu'un message de radiation l'a devancé à Abidjan, même s'il arrive dans un mois, ils vont lire ça, me cria un autre militaire.

— Eh Dieu! C'est quoi on ne peut pas arranger? dis-je, Césard c'est un commando, on peut sciencer à ses performances et puis taper l'œil!¹

— Tu crois que l'armée connaît ça? me dit-il.

Franchement, l'armée ne connaît pas ça, quelles que soient tes performances, si tu y ajoutes indiscipline, la hiérarchie se fera le plaisir de te radier. Au drapeau comme en conseil de ministre, ce n'est pas pour rien qu'on dit forces de l'ordre. L'ordre impose la discipline, donc basta le désordre et l'indiscipline. Donc, si je comprends bien, Ezan Césard s'est suicidé parce qu'il avait appris qu'il devait être radié de l'armée; quel courage et lâcheté en même temps!

Depuis le comportement de Nina l'autre fois devant Commissaire Malala, je voyais ce gars en chien de faïence. Je guettais une occasion qu'il se trompe à m'adresser la parole pour que je lui tombe dessus. Cela arriva le jour où il essaya de payer du joint pour moi au fumoir du PC crise; gardant mon calme, je lui dis ceci :

— Commissaire! Évite-moi! Je ne suis pas ton ami, on baise la même go; le jour où tu m'adresses la parole encore, je casse ta bouche!

Les amis dans le fumoir furent tous étonnés de mes propos. Mon ami MI-24 essaya de m'expliquer que mon action n'était digne du commando que je suis.

— L'avion! Je ne sais pas garder rancune, dis-je, il sort avec ma petite, donc il n'a qu'à m'éviter, sinon ça va le surprendre.

Le gars essaya d'expliquer à l'assemblée que Nina n'était qu'une camarade et rien d'autre. Je le laissai raconter sa mort, je ne voulais pas revenir sur la manière dont il l'avait regardé l'autre jour dans le bistro de Samy.

Malgré son explication, je ne fumai pas son joint, mais me fis servir par MI-24. Malala ne dura pas dans le fumoir, le regard que je lui envoyais ressemblait à celui d'un lion qui s'apprêtait à se jeter sur sa proie.

¹ Taper l'œil : N. pardonner.

Au fait, compagnon, ce gars était un ex-prisonnier, et le fait qu'un ancien kabachard¹ pour délit de viol tourne autour de ma daille me mettait hors de moi ; je finis même par détester Nina.

Le lendemain Nina me trouva chez Samy et demanda à parler avec moi, nous sortîmes du bistro.

— Malala m'a dit que tu l'as garant² à cause de moi, dit-elle.

— Ya quoi entre vous ? Pourquoi il t'a regardée l'autre fois chez Samy comme s'il voulait tomber sur toi ? demandai-je.

— Depuis longtemps avant d'aller en prison, il me draguait, ça continue jusqu'à présent, mais je lui ai dit que je sors avec toi, dit-elle. Voilà pourquoi il m'a regardé l'autre fois comme ça.

— Je ne me suis jamais battu pour une femme, arrange toi pour nous éviter ça !

— Regarde-moi seulement, allons-nous assoir !

Les femmes ont tendance à nous faire croire au père Noël, elles ne se posent pas la question de savoir si ce qu'elles nous disent, nous les avalons ou ça reste sur nos langues ; pour elle, on avale tout.

Le 5 avril, je trouvai Nina au Citronnier avec sa camarade Fernande qui partit quelques minutes après mon arrivée. Nina se mit à taquiner un jeune homme qu'elle suivit hors du bistro. Le gérant s'arrêta devant la porte pour les regarder. Le regard qu'il jeta sur moi me fit penser à ça : « Nina est en train d'embrasser le jeune ». Quand le gérant s'écria, elle revint s'assoir près de moi, passa sa main sur mon cou et m'embrassa.

— Mon chéri Garvey ! dit-elle.

Le jeune venait d'entrer dans le bistro.

— Oui ma chérie ! répondis-je, en amour il y a la démocratie, mais toi, tu ne connais pas ça, tu embrases qui tu veux.

Du creux de l'œil, je vis les yeux du jeune s'enflammer. Nina resta tranquille à tel point que quand je lui demandai qu'on rentrât, elle se leva et passa devant moi. Quand je dis au revoir à l'assemblée, tous répondirent sauf le jeune. Arrivés devant la résidence de Gah Bernabé, je marquai un arrêt pour dire ceci à Nina :

— Ma petite, tu as été bien pour moi, mais à partir d'aujourd'hui, je veux qu'on arrête.

— J'ai fait quoi ? demanda-t-elle.

Sans répondre, je lui tournai le dos, Nina courut et me prit par le col.

— Dis-moi ce que je t'ai fait, Garvey ! dit-elle en pleurant.

— Tu veux savoir, Nina ?

Je ne lui donnai pas le temps de répondre.

— Tu es impolie, capricieuse, infidèle, donc ça suffit !

Nina saisit les cols de mon T-shirt et me fit tomber, me demandant le

1 Kabachard : N. prisonnier.

2 Garant : N. menacer.

motif de cette décision, pleurant. Mon T-shirt SFCG, un cadeau de Maze, était en pièces, je l'ôtai et restai en sous-corps.

Me trouvant sur ma position, elle me laissa et prit la direction de son domicile, je la suivis pour la calmer, mais c'était peine perdue. Je la laissai et rentrai au Déguerpis, mon T-shirt en lambeaux sur l'épaule ; joyeux, je dormis sans réfléchir.

Le lendemain, je me rendis chez elle, sa mémé m'accueillit.

— Mon petit, qu'est-ce que tu as fait à Nina ? Elle a pleuré toute la nuit. Je me suis moquée d'elle, elle a pleuré comme un bébé. Pourquoi tu lui as dit de rompre ?

— Maman, dis-je, mon intention n'était pas de rompre, mais Nina est trop têtue. Elle n'en fait qu'à sa tête, elle n'écoute rien, je ne peux pas la frapper, donc j'ai essayé de la ramener à la raison.

— Mon fils, faut la conseiller, ne la fais pas souffrir !

— Je ne veux que son changement.

Le reste du temps, Vléri Léontine le prit pour se moquer de sa petite fille jusqu'à ce que je demande à rentrer. Nina refusa de m'accompagner, je retournai seul chez Maho.

Toute la journée, je ne cherchai pas à voir Nina. Le soir au bistro de Samy, j'essayai d'appeler Serges. Quand je l'eus, il me fit croire que je m'étais trompé de numéro.

— Serges ! dis-je, je reconnais ta voix, excuse-moi, ne te fâche pas, comprends moi !

— Monsieur, vous vous êtes trompé de numéro, je ne suis pas celui que vous croyez.

— D'accord, mais je sais que c'est toi, ne te fâche pas, s'il te plaît, comprends moi !

— Ce n'est pas Serges, vous vous trompez, monsieur.

— Ok ! Je vais raccrocher !

— Ok !

Je raccrochai et eus un sourire. Une idée m'était venue de rappeler le pseudo type pour lui dire que le numéro appartenait à mon beau-frère et qu'il avait intérêt à le trouver et lui remettre son téléphone et sa puce, je me résignai.

Tard dans la nuit, quand j'arrivai chez La Baleine, il me fit savoir que son tuteur voulait qu'on libérât la maison, sans motif, en mon humble connaissance. Je voyais que les gens commençaient à en avoir marre de nous. Quels gens dont on ne peut pas profiter ? Ils sont venus pour leur argent, on ne comprend rien, c'est mieux qu'ils se rassemblent chez leur chef ; ils pouvaient penser de la sorte, qui sait ?

Le 9 avril, Kass, un ami m'informa qu'on cherchait des gars pour sécuriser le meeting du PDCI à Taï et à Zagné. Je lui donnai mon pseudonyme parce que lui-même avait écrit Kass sur la liste pour la circonstance.

Le 10, à dix-neuf heures, nous prîmes le départ pour Taï où nous arri-

vâmes à vingt et une heures à cause de la route vraiment accidentée. Taï était deux fois plus petit que mon Progoury natal qui n'était encore que village, et qu'est-ce qui prouve même qu'il n'a pas été érigé en commune aussi. Les lampadaires faisaient z'yeux doux¹ à cause du groupe électrogène qui les alimentait difficilement. Nous fûmes logés dans une villa qui je crois, appartenait à monsieur Gnonkonté Désiré, le maire de la cité ; haï ! C'est une cité.

Le lendemain, j'assistai au placement des bâches, mais fus surpris de voir que la sécurité avait été confiée aux jeunes du village ...oh ! Pardon, de la commune de Taï.

Je rassemblai mes amis pour qu'on nous explique ce changement. Honoré qui nous avait recruté nous demanda de nous calmer, l'essentiel est que nous soyons là et les autorités le savaient. Au fait, on n'était pas à Taï pour la sécurité du meeting, mais nous mêler à la foule. Quand j'entendis cela, je me plaignis d'être venu ; quelle idée de foule supplémentaire ? Le meeting prit fin avec le discours de Djédjé Mady. Sans tarder, la délégation mit le cap sur Zagné ; encore un petit village transformé en commune où le meeting prit fin avec le discours du secrétaire-général.

Le 12, matin, nous étions tous dans les t-shirts du PDCI au domicile du ministre Kéi Boguinard à Guiglo ; les gars nous avaient faits tourner pour rien, on aurait pu rester à Guiglo en attendant qu'ils aillent faire leurs tours à Taï et à Zagné. Bon, rien n'est gâté surtout qu'on s'est fait remarquer dans les deux communes.

A quatorze heures, une bonne foule avait envahi la place FHB ; les chefs de cantons et de villages, les différentes communautés habitant sur le sol de Guiglo et les groupes de danse, tous attendaient le message du plus vieux parti de la Côte d'Ivoire.

A seize heures, les allocutions commencèrent par Kéi Boguinard et s'achevèrent par le secrétaire général, Djédjé Mady ; un vrai fruit du baobab Boigny ; il parlait sans papier, convainquant.

Moi, tout ça m'importait peu, je réfléchissais à l'argent qu'on allait recevoir après le meeting parce que c'est à ces moments-là qu'on a besoin des jeunes, donc c'est à ces moments aussi qu'on doit les taxer, sinon après ça là, on va les voir où avec leurs faux discours d'aide à la jeunesse.

Le meeting s'acheva à dix-huit heures ; tous, nous nous rendîmes à la résidence de Boguinard dans l'espoir de toucher notre jeton, mais personne ne nous fit face. J'exposai alors le problème à Honoré qui s'arrangea pour nous trouver dix mille ; le montant était peu pour notre nombre, mais fallait-il refuser ?

Les nerveux avaient laissé l'argent sous prétexte qu'il était insignifiant, nous fîmes le partage à huit, à part égale.

Le 13, matin, je croisai Kass qui me demanda de l'accompagner chez la

1 Faire z'yeux doux : N. (Garvey) éclairer difficilement.

présidente des femmes du PDCI de Guiglo. J'acceptai, mais quand il me dit que cette présidente était la femme du petit frère de mémé Léontine, je faillis faire demi-tour. Je me voyais mal aller encaisser un jeton à la belle tante de ma copine, alors, je l'avertis que je resterais muet pendant tout l'entretien ; voulant de la compagnie, il accepta.

Arrivés chez les Vlêi, nous trouvâmes la présidente parlant avec mémé Léontine, son mari et Nina, nous saluâmes et prîmes place sous le grand appâtâmes.

Quelques minutes après, la présidente demanda les nouvelles à Kass. Sans tourner, il lui fit savoir que nous n'avions rien reçu pour notre boulot de sécurisation du meeting ; la tantie nous répondit ceci :

— Oh, les enfants ! Pourquoi vous pensez aux choses de maintenant ? Tout ce que nous faisons là, c'est pour vous, si nous sommes élus, vous pourrez avoir du travail, mettre vos projets en valeur. L'argent que vous allez avoir maintenant là, ça ne pourra rien faire, soyez patients !

Quelque soit son sexe, un chef avait parlé, qu'est-ce qu'on pouvait dire, nous autres ? On attendra que vous soyez élus comme si vous n'avez jamais été élus et nous oublier. Nous on patiente, vous, vous vous pressez de manger, c'est bien, continuez comme ça !

Depuis que je lui avais dit de rompre avec moi, Nina évitait de me voir et cela ne me disait rien jusqu'au 25 avril où je lui rendis visite. Mémé était contente de me voir comme si c'était elle que j'étais venu voir. Après quelques minutes passées avec nous, mémé Léontine nous laissa pour aller rendre visite à l'une de ses camarades, il était quinze heures. Restés seuls avec la petite Adjaratou, Nina me proposa ceci :

— C'est comment, Garvey ? Un « one » rapide ?

— Mais la petite est là !

Sans tarder, elle remit de l'argent à la petite fille et lui demanda d'aller acheter du poisson au niveau du grand marché qui est situé à une centaine de mètres de la maison

Libérés de la petite, Nina et moi rentrâmes au salon où je la pris rapidement sur le bureau de sa mémé ; vraiment, un « one » rapide.

A peine nous finîmes, la petite fille arriva, mais nous étions déjà dehors ; cinq minutes suffirent pour que mémé fasse son apparition ; si on essayait un « second », on serait pris en flagrant délit de baise. Je demandai à partir à peine mémé s'assit.

Depuis un moment, j'avais quitté La Baleine ; nous avions exécuté la demande du propriétaire. J'étais maintenant pensionnaire du salon VIP de Maho ; je dormais là, dans le divan avec d'autres gars, mais le boss se plaignait que cela pouvait abîmer ses fauteuils ; il avait raison, mais on va dormir où ?

Ce matin-là, ne sachant où aller, j'allai m'asseoir au PC crise avec Capitaine Bao-Bao et M124 ainsi que d'autres gars ; la Baleine m'y rejoignit quelques minutes après.

Assis dans mon coin, fumant avec La Baleine, MI-24 me regarda un moment et me dit ceci :

— Garvey ! Tu es rancunier hein !

— Comment ça ?

— Mais regarde comment tu as parlé à « Commissaire Malala » !

— Je ne suis pas rancunier, mais j'oublie difficilement, ou bien, parce que je ne l'ai pas flashé ? Il mougou ma daille !

— Est-ce que tu as les preuves ? Tu as trouvé go-là ici avec eux hein !

— Ouais ! Et puis je l'ai touffa, donc ils n'ont qu'à se calmer !

— C'est vrai aussi, mais tu connais les gos de Gbély hein ! Gninnin zinzin fatiguées !¹ Voilà, j'ai un son ; on m'a dit que tu écris sur le mouvement depuis un moment ?

— Boh ! C'est à mes temps perdus, j'écris pour me distraire, sinon, rien d'autre.

— Faut pas dire pour te distraire, me dit-il, notre histoire est trop belle pour qu'on ne l'écrive pas, prends ça au sérieux, quelqu'un va s'intéresser à ça, tu vas voir.

— Moi-même, je voulais te parler au sujet de ce que tu écris-là, vrai vrai même, dit La Baleine.

— C'est quoi ça ? lui demandai-je.

— Regarde ! On a trop tué quand on était au centre émetteur, dit-il.

— Mais c'était notre boulot !

— Tu as accompagné les corps habillés à la forêt du Banco où vous avez douff les deux môgôs là ; Braco, Zély avec Kamikaze ont tué un homme sur les rails, tu les as couverts.

— C'est eux seuls que j'ai couverts ? Si tu as oublié, je vais te rafraîchir la mémoire ; vous m'avez amené un gars qui avait calibre 12, vous av

— C'est Alain qui l'a égorgé devant les gendarmes !

— Et après, qu'est ce qui s'est passé ?

— La Michigan l'a accompagné !

— Toi, tu étais où ?

— Je ... j'étais avec eux, mais c'est Kamikaze qui a appuyé son couteau dans sa gorge !

— Et qui a tué le discours ?

La Baleine ne trouva pas de réponse à cette question, il se contenta de fumer le joint qu'il tenait entre ses doigts.

— Garvey ! N'arrête pas d'écrire ! me conseilla MI-24. Tu étais le chef et tu as fait ce qui était normal. Ton livre va sortir, et puis si on essaie de t'arrêter, on va te rendre célèbre. Tu étais le chef et en haut y avait des chefs à qui tu obéissais, ya pas discours ; tchê ! C'est que vous avez montré un peu à Abobo aussi hein !

— Boh ! On était en mission, répondis-je, tous les moyens étaient bons

1 Gninnin : (*bété*) vagin ; zinzin : enragé.

pour mener à bien cette mission.

— Mon frère, continue d'écrire ! Mais n'oublie pas de mettre mon nom, le PC crise aussi ! Ils n'ont qu'à venir me demander pourquoi j'ai créé fumoir derrière chez Maho ! dit MI-24.

Je me contentai de sourire sans rien ajouter.

Je ne pouvais plus appeler Serges, je ne voulais plus qu'on me dise que je me suis trompé de numéro, Yolande aussi était injoignable. Comme Dieu sait faire ses choses, je suppliai IB, un ami qui se rendait à Abidjan de faire escale à Yopougon SIPOREX pour remettre le numéro de Samy à Yolande. Je le convainquis que s'il arrivait au marché de SIPOREX, il la trouverait ; il prit le numéro et partit.

Le 16 mai, Maho avait commencé le boulot de réaménagement de la chambre de maman Diomandé : nouveau plafond, nouveau placard, un changement complet de la chambre de la tantie.

Le 17, le boulot tira à sa fin, Séry vint me tirer de ma solitude et me demanda de l'accompagner chez sa copine ; les tanties, mon ami en avait en grand nombre et les faisait toutes passer à la casserole. S'il y a une femme qui aime jeune, ça dépasse pas go guéré.

Dans le bistro de sa tantie, Séry m'offrit un verre plein de koutoukou, je pris le verre et le regardai :

— C'est à quelle occasion ? lui demandai-je.

— Joyeux anniversaire, Garvey ! On est le 17 mai, tu as oublié ?

— Ouais Mazone ! Merci mon frère, tellement c'est mou, j'ai oublié.

— C'est rien, viens saluer ma tantie !

Séry me présenta la tantie, une femme qui pouvait avoir l'âge de sa mère, quelques grains de cheveux blancs parsemés parmi les noirs ; ouais, femme guéré.

Oh ! ne mets pas ta gamme sur les femmes guérés, on ne peut interdire une femme d'aimer quelqu'un de moins âgé qu'elle ! Tu as raison, compagnon.

Après notre balade dans la ville, nous nous trouvâmes dans le bistro de Samy à dix-neuf heures où je laissai mon ami pour aller me laver. A mon retour au bistro, il était plein. On dirait que les amis s'étaient donnés rendez-vous ; Nina était aussi présente.

Quelques minutes après mon arrivée, le portable de Samy sonna, il décrocha le téléphone, parla quelques secondes et m'appela :

— Garvey ! C'est pour toi.

Je pris le téléphone et le portai à mon oreille.

— Allo ? !

— Garvey, tu vas faire aussi dêh !

Je m'écriai quand je reconnus la voix de Yolande :

— Ah ! Maman ! C'est pas vrai, on dit quoi ? Ton numéro ne passe pas, j'ai appelé Serges, mais le gars qui a décroché m'a dit que je m'étais trompé de numéro.

Elle se mit à rire.

— Je savais que c'était lui, il est fâché avec moi, dis-je.

— Tout le monde est fâché avec toi, il reste moi, dit-elle.

— Hiii ! si tu es fâchée, là je suis mort !

Elle éclata de rire.

— Sinon j'ai cherché à te joindre, mais ça ne passait pas, dis-je.

— On a volé mon portable, mais prends ce numéro, tu pourras me joindre dessus.

A peine m'abaissai-je pour écrire le numéro à terre, Nina sortit du bistro et se dirigea vers moi, arriva à mon niveau, s'arrêta au-dessus de moi puis continua son chemin pour s'arrêter au carrefour de l'ancienne base du MILOCI.

Après avoir pris de ses nouvelles, je promis à Yolande de l'appeler. Toujours causant au téléphone, Nina revint et passa près de moi pour aller s'asseoir dans le bistro ; j'en fis de même après la communication. Dans le bistro, le regard que Nina jeta sur moi n'avait pas de nom, mais je restai indifférent. Je ne durai pas, je retournai chez Maho dormir dans le divan du salon VIP.

Le lendemain à quinze heures, de retour de la balade, je trouvai la résidence du chef de guerre remplie de pleurs ; vieux comme jeunes, tous étaient en larmes. Je m'approchai d'un groupe d'amis parlant à voix basse :

— Ça, je suis sûr que c'est koutoukou qui l'a tuée, dit un.

— C'est pas vous qu'elle envoie en cachette ? dit un autre.

— Kessia, qui est mort ? demandai-je.

— C'est la vieille mère Diomandé. Elle était malade, ils l'ont envoyée à Abidjan, tout allait bien, on la ramène, elle meurt après N'zo ; ils l'ont déposée à la morgue.

— Attendez ! m'étonnai-je, ils l'ont soignée, elle a commencé à bien se porter, au retour, elle vient mourir devant la morgue, à l'entrée de la ville ?

— Voilà ça, ya pas deux jours. Le boss a donné jeton à Wandji pour lui envoyer à Abidjan, il est rentré en brousse.

— Lui, c'est Dieu qui va le gérer, dit un autre.

— Or, avant-hier, le boss aménageait sa chambre, dis-je, vraiment, la mort ne prévient pas hein !

Je n'avais pas à choisir, mais ce n'était pas maman Diomandé que la mort devait emporter parmi les femmes de Maho ; avec ce décès, Maho venait de perdre sa racine principale.

Ne pouvant rester là à cause des pleurs, je me retirai chez Samy. Au bistro aussi, tout le monde en parlait, nombreux étaient choqués ; ce n'est pas parce qu'elle est morte que je dis ça. La vieille mère était la meilleure femme du boss, sa sympathie dépassait Thanry pour aller au-delà de Bloléquin, dépassait N'zo pour aller au-delà de Duékoué ; elle était vraiment bonne. Sérieusement, nous les kpalowés, on venait de perdre notre maman. Cette nuit-là, si j'ai une bonne mémoire, j'ai dormi à vingt et une heures, épris de

compassion pour mon chef.

J'ai vu des funérailles, mais celles de maman Diomandé étaient vraiment dignes de la femme d'un chef. Les obsèques se déroulèrent sur près de deux semaines, je ne te parle pas des personnalités qui ont effectué le déplacement ni des dons, sans oublier les multiples groupes de danse. Le boss avait dépensé, mais il reçut de vrais coups de mains.

Je ne pris pas part au cortège de commandos qui accompagna la vieille mère à sa dernière demeure.

Le mois de juin était là, le profilage aussi. Une semaine avant, tous les combattants avaient été convoqués à la préfecture par le commandant Nicolas qui était en charge du CCI ; tout le monde était présent même Marie-Claire et les Abidjanais.

Après les éclaircissements sur le profilage ainsi que ses bienfaits, parole fut donnée aux combattants ; c'est Dézaï qui ouvrit le bal :

— Je me nomme Dézaï, élément FLGO, moi je suis resté le seul garçon de ma famille et le plus âgé, je voudrais mon filet de sécurité pour m'occuper du champ de mon père et aider mes frères et sœurs.

Sans demander, Maho prit la parole :

— On ne parle pas de filet de sécurité ici, cherche à faire partie du Service Civique, qu'est-ce que le filet de sécurité peut t'apporter ? Oublie cette histoire de filet !

Il tendit la main à l'officier comme pour lui dire qu'il pouvait continuer, celui-ci désigna Marie-Claire qui avait la main levée :

— Mon commandant, je voudrais que les gars d'Abidjan (FLGO d'Abidjan) se fassent profiler à Abidjan.

— Marie-Claire, ta mère con ! dit Débase, contre toute attente.

Un calme plana sous le grand appâtâmes de la préfecture. L'officier, sans faire de reproches à l'injurier public, prit la parole et dit :

— Ce sont le GPP et d'autres groupes du sud qui doivent être profilés à Abidjan ; le FLGO, c'est à l'ouest. S'il y a des gars à l'est, ils seront profilés là-bas.

A la fin, Maho prit la parole et nous demanda de nous inscrire au Service Civique le jour du profilage car le filet de sécurité, malgré qu'il sera payé ne nous aidera en rien ; mieux vaut accepter le Service Civique car ses avantages sont multiples.

Attends ! On n'est plus volontaires maintenant au point de choisir à notre place ? A la sortie, unanimement, nous optâmes pour le filet de sécurité.

Depuis qu'elle m'avait appelé pour me donner son numéro, je ne manquais plus de jour sans appeler Yolande ; elle m'informait sur la santé de ma fille et la sienne sans oublier de me supplier de venir à Abidjan.

A Guiglo, c'était autre chose, Nina avait commencé à m'étaler ses carences. En esprit, elle me fit savoir que pour être avec moi, elle avait usé de son pouvoir de séduction, et ce pouvoir, elle pouvait l'exercer sur tout autre mâle. Après Malala, elle s'était mise avec Herman, un jeune de Guiglo

qui ne m'appelait jamais par mon nom si ce n'était «vieux père». Elle me faisait savoir qu'elle était avec lui. J'étais écœuré, mais mes amis en étaient doublement, ils la détestaient au point de vouloir l'interdire dans le bistro de Samy, mais je leur répondais qu'on n'était pas venus ici pour nous marier. Le mouton broute où il a été attaché. Si les herbes sont finies, il n'a qu'à garder patience le temps d'être détaché de là.

Mon ami Séry était plus monté contre elle que les autres. Il me conseillait de l'oublier et me contenter de celle que j'avais laissée à Abidjan car elle était plus importante.

J'écoutai les conseils de mon ami, mais au jour du profilage, je fis mon effort pour qu'elle soit profilée et profiter des bienfaits du Service Civique ; une manière de lui prouver ma reconnaissance. Là encore, Séry n'était pas d'accord, mais je lui demandai de s'occuper de ses affaires ; quand l'amour finit, la guerre ne doit pas prendre place.

Mon chagrin était arrivé avec la sortie de l'album du groupe de Zouglou, Les Patrons, ils avaient un morceau qui s'intitulait «Tina». Quand ce son passait en ma présence, mon chagrin s'amplifiait, mais je me réjouissais à la fin du chant.

Pour échapper à ce chagrin, j'évitais d'arriver au bistro parce que même à la voir seule me faisait souffrir. Je ne pouvais pas lui parler, de peur de lui parler mal malgré qu'elle cherchait quelque fois à m'adresser la parole. Un jour, après quelques questions à ce sujet où je n'eus pas de réponse satisfaisante puisque je voyais qu'elle niait le fait qu'elle sortait avec Herman, je finis par lui dire que si c'était le cas, elle serait une vraie poufiasse. Le fait de coucher avec un gars qui m'appelait «vieux père», ceci la mit en colère et elle menaça de ne plus m'adresser la parole.

Qu'est-ce que ça pouvait me faire ? Je m'en foutais. L'essentiel, je lui ai dit ce que je pensais, surtout que je ne restais pas un jour sans appeler Yolande.

Au fait, pendant le profilage, nous avons reçu des bouts de papier sur lesquels était : «certificat du combattant». C'était le même bout de papier qu'on avait remis aux démobilisés, mais la différence était que sur le bout de papier des démobilisés, il était écrit : «certificat du démobilisé». Cette différence avait mis le découragement dans l'esprit des combattants ; donc, dans le groupe, il y en a qu'on démobilise avec quatre cent quatre-vingt-dix-neuf mille cinq cents francs et d'autres qu'on profile avec trois mille francs puisque c'est le montant que chacun avait reçu après avoir été profilé. Nous étions en face de cette réalité qui était que nous n'aurions pas notre filet de sécurité, ce côté m'avait donné l'idée de trouver de l'argent et rentrer chez moi. Le conseil que j'avais donné à mes amis les premiers jours du désarmement me revenait ; ce conseil était : «considérons que nous étions en prison, libres, reprenons la vie à zéro!».

Dans le mois d'octobre, j'appris l'arrivée d'Orsot pour une autre mission ; cette nouvelle me réjouit, je n'allais plus m'ennuyer. Le lendemain à

neuf heures, j'étais à la gendarmerie, je trouvai Orsot, heureux de me voir. Occupé à placer l'antenne pour leur télévision, je lui proposai de trouver un bambou plus long parce qu'à Guiglo, je ne sais pas si la rébellion qui n'avait pas pu entrer dans la ville l'avait fait par le réseau de communication. Pour appeler sur un téléphone mobile, il fallait prendre de l'altitude, monter sur une grande table ou grimper à un arbre, ça là, c'est quoi ? Si ce n'est pas rébellion de réseau, c'est peut-être rébellion de communication ; ah, tu veux que je dise quoi ? Surtout pour la télévision, il fallait un bambou de plus de vingt mètres de long pour avoir une image un peu floue.

Orsot accepta de m'accompagner derrière le lycée moderne où nous coupâmes un bambou, un long bambou. Au retour, nous posâmes l'antenne sur l'extrémité du bambou et le dressâmes, mais la télé était toujours floue en vision. Après le boulot qui avait presque réussi, nous sortîmes pour aller nous balader un peu.

Sortis de la brigade, mon ami proposa que nous allassions à l'aérodrome, il me fit savoir que ça faisait un bout de temps qu'il s'y était rendu ; j'acceptai de l'accompagner.

Arrivés à l'aérodrome, nous fûmes surpris de voir un camp des forces Licorne dressé ; près de neuf tentes, des camions et des machines (Caterpillar, Poclin). J'étais étonné de voir ce camp car je n'avais pas pensé que les gens là allaient dresser un camp ici surtout qu'ils avaient été délogés de leur base de Thanry quelques années plus tôt.

Orsot me demanda de prévenir Maho dès mon arrivée à ma base.

— Tu es sûr qu'il n'est pas au courant ? demandai-je ? Maho est devenu politicien et très peureux maintenant. Regarde, le jour où les militaires sont venus de Duékoué pour manifester à cause de leur frère d'armes qu'ils ont tué là, avant même que les monos n'arrivent à Gbély, le boss avait quitté la ville pour aller se réfugier dans un campement.

— Tu sais, dit Narcisse, quand un homme devient riche, malgré le courageux qu'il était, malgré qu'il était celui qui était prêt à sacrifier sa vie, il craint de laisser tout ce qu'il a amassé pour mourir, il craint la ruine. Toi tu es choc, mais deviens riche tout de suite, tes habitudes vont changer. Tu vas t'assagir ; au lieu du bruit, tu vas vouloir le calme.

— Mais, et si mon honneur est en jeu ? demandai-je.

— Laisse ça ! dit-il, tout est honneur !

Ça veut dire quoi ? Tout est honneur.

Revenus en ville, nous nous assîmes dans un allocodrome pour manger et retourner à la brigade. Après la nourriture du soir qui était du riz à la sauce arachide servie au PC, je pris congé de mon ami à dix-huit heures.

Arrivés à la base, je trouvai Maho criant sur ses éléments en ces termes :

— C'est Araignée et son rebelle d'Abidjan là ! Vous êtes tous des voleurs ! Trouvez-moi ça !

Quand il me vit, il arrêta de parler et rentra dans sa chambre ; je m'approchai de mes amis.

— Kessia et puis le boss est en train de dja foule là ? demandai-je.

— Ses néons chargeables ont disparu, me répondit un, il dit que c'est toi et Araignée parce que toi tu dors dans les fauteuils et tu es le mômô d'Araignée, donc c'est vous.

— Quoi ? ! m'écriai-je, c'est quel disc ça, je m'en vais lui demander.

Je laissai mes amis et entrai dans le salon VIP pour l'attendre. Quand il sortit, je lui fis signe et il s'arrêta.

— Ouais, dit-il, ya quoi ?

— Le boss, tu dis que c'est Araignée et moi qui avons volé tes ampoules.

— Je n'ai accusé personne, dit-il, je dis que vous avez volé mes néons, trouvez les moi !

Il me laissa là et sortit, je le suivis, sortis et pris la direction du PC crise où je trouvai Araignée.

— Le venimeux ! Où tu as mis les ampoules du boss ?

— Je vais mettre ça où ? Il est venu chercher ça dans ma chambre avant-hier, aujourd'hui, il me dit qu'ils ont volé, et pire, il dit que c'est toi et moi, répondit Araignée.

— Non, il dit qu'il nous accuse nous tous, tout le gbôhi ; il dit de retrouver les ampoules.

— On va les trouver ! dit Araignée.

— Comment ?

— Comment comment ? dit Araignée, il dit de trouver, on va trouver !

— C'est vrai, répondis-je, on va trouver.

Nous restâmes dans le fumoir jusqu'à une heure du matin, l'heure à laquelle nous prîmes congé de nos amis. Je dormis dans la chambre d'Araignée et lui promis de ne plus dormir au salon VIP.

Le lendemain, Araignée m'informa que les ampoules avaient été retrouvées, elles étaient dans la chambre du boss.

— Il dit que c'est un élément qui est venu déposer ça la nuit, tellement il n'est pas prêt à reconnaître qu'il les a oubliées dans sa chambre.

— C'est bon, c'est retrouvé, c'est bon ! dis-je en me levant du lit.

Je me déshabillai, mis ma serviette à la taille et rentrai sous la douche. Après mon bain, Araignée m'envoya dans un restaurant pour déjeuner ; du riz à la sauce de feuille de manioc. Revenus à la base, je laissai Araignée pour aller voir Orsot à la brigade de gendarmerie. Mon ami manifestait toujours la joie de me voir, peut-être que le fait de me voir le ramenait quelques années derrière.

Nous sortîmes pour retourner à la base où je le laissai avec Akobé et Séry pour entrer rapidement au PC crise et en ressortir pour continuer notre chemin. Nous arrivâmes chez son oncle dans le quartier d'Adjamé, à quelques mètres de l'ancienne base du MILOCI. Son oncle était absent, mais nous fûmes reçus par sa femme qui nous informa que son époux était en mission ; il travaille pour une ONG, il serait là le samedi. Nous prîmes congé de la tantie après une trentaine de minutes de causeries ; Orsot promit que

nous passerions le dimanche.

— Là, vous allez manger avec votre papa ! dit la dame.

Après la tantie, mon ami me fit faire le tour de ses dossiers ; une fille guéré, et une libérienne ; c'est dur de rester chaste à Gbély, elles-mêmes te draguent.

Midi avait sonné à notre arrivée à la gendarmerie, Orsot servit les pâtes venues du PC. Nous mangeâmes, regardâmes un peu la télé et sortîmes à quatorze heures. Le boulot de mon gars était libéral. Le matin, il se rend au PC pour faire signer un document, le reste du temps, en nou allé¹ !

Un jour, voulant en savoir sur le boulot de mon ami, il me répondit qu'il travaillait pour la DSD. Au fait, je lui ai demandé directement s'il travaillait pour le B2, mon ami, avant de répondre m'avait envoyé un regard méchant.

D'après ce qu'on m'a dit, le B2 était un groupe considéré comme des traîtres dans l'armée. Ils prenaient des informations sur tout le monde, des officiers aux recrues. Ils étaient les plus détestés dans l'armée, peut-être que c'est ce qui a changé le visage de mon ami quand je lui ai demandé s'il était du B2.

A quinze heures, mon ami m'envoya dans un allocodrôme ; c'était de coutume pour Narcisse, il devait manger de l'aloco tous les après-midis entre quinze heures et seize heures. Mon gars ne boit ni ne fume, donc si l'aloco remplace ces sales choses, ça ne fait que l'aider ; nous on est dans tout et même au-delà.

A dix-neuf heures, quand nous devions nous séparer, je lui remis un bout de papier sur lequel j'avais écrit un mot depuis le matin.

Arrivé à la base, je trouvai Araignée avec une belle rouquine.

— Ha ! Garvey ! Viens saluer ma petite, elle est quittée à Kaadé.

Je m'approchai, saluai sa copine et continuai au fumoir.

A minuit, rentrant, je trouvai une natte devant la porte de la chambre d'Araignée ; je la pris, la plaçai au salon et me couchai.

Très tôt le matin, aux environs de cinq heures du matin, je sortis pour aller m'asseoir au salon VIP pour regarder la télé. Depuis une heure du matin, j'étais éveillé, pensant à tout, à ma vie, à Yolande, à tout ce que je foutais à Guiglo, à l'aide que j'avais demandée à Orsot par le bout de papier, à ce que j'étais devenu dans cette ville de Gbély. Au fait, le bout de papier est un appel à l'aide à mon ami ; j'avais besoin d'une paire de chaussures, celle que j'avais achetée quand je gérais la carrière d'Emilaire tirait peu à peu sa révérence, et je n'avais rien pour la remplacer ; voilà ce qui m'avait amené à écrire à mon ami.

Ce jour-là, j'arrivai chez Orsot à quinze heures, question de lui donner le temps de réfléchir sur ma demande. Après le coutumier aloco de 16h, nous nous baladâmes dans la ville pour retourner à la brigade à dix-huit heures. Assis au salon, devant la télé, mon ami me dit ceci :

1 En nou allé : *N. (créole)* on se promène.

— Garvey, j'ai lu ton mot, mais c'est un peu difficile ; ma paire de tennis, c'est pour faire le sport, j'ai deux paires de Sebago, une pour les sorties et l'autre pour mes balades dans la ville, donc c'est un peu difficile.

Je ne cherchai pas à le convaincre, donc je ne dis rien.

A dix-neuf heures, il m'emprunta mes tapettes pour aller se laver et me laissa les siennes avec lesquelles je rentrai. Le lendemain, quand j'arrivai pour lui remettre ses sandales, mon ami me tendit un sachet bleu chargé.

— Tes tapettes sont coupées, ya quelques trucs dans le sachet, faut voir !

Je pris le sachet, défis le nœud et l'ouvris. Je trouvai dans le sachet un jeans bleu ciel de marque Levi's, une culotte bleue velours, trois belles chemises, un t-shirt avec logo de la gendarmerie et une paire de Sebago ; mon ami m'avait gâté, il venait de renforcer ma garde-robe. Ne sachant que dire à Orsot, je me levai et me mis au garde à vous.

— Repos, commando ! m'ordonna-t-il avec un sourire.

— Ouais ! MDL, tu m'as gâté ! dis-je.

— C'est comme ça, FOUA, répondit-il.

Après avoir contemplé mes nouveaux habits, je les remballai et nous sortîmes, Orsot et moi ; ce jour-là, nous ne durâmes pas trop ensemble. Orsot devait se rendre à Toulépleu, alors, aux environs de treize heures, après le repas de midi, je pris congé de lui.

A la base, je lavai la Sebago pour donner un éclat à ses semelles. A dix-huit heures, j'étais sapé dans un jeans bleu ciel, une chemise bleue ciel de marque Ralph Loren et une paire de Sebago bleue verte avec des semelles très blanches.

Tous ceux qui me voyaient appréciaient mon accoutrement, d'autres me demandaient pourquoi j'avais d'aussi beaux habits et je ne les portais pas. Par humilité, je leur répondais que je les avais reçus de mon ami ce matin. Ils ne s'empêchaient pas de me dire que j'avais un vrai ami ; Kokora Orsot Narcisse est un vrai ami, exceptionnel même.

Au mois de novembre, j'étais à bout, on dirait qu'une force me forçait à prendre ma décision ; celle de rentrer à Abidjan ; je demandai conseil à Araignée qui me répondit ceci :

— Le boss est têtue, prends ton sac et tu viens déposer ça au salon VIP. Quand il va voir, il saura que tu es sérieux et il va payer ton transport ; c'est comme ça que tous les autres font.

— D'accord, je vais faire ça, sinon, je ne vois plus ce qui me retient ici, dis-je, le temps avance et je ne veux pas perdre ma famille.

— Quelle famille ?

— Toi tu vois qui ?

— Pardon ! Toi tu vois tout en palabres.

— Mais, tu es sûr que c'est question que tu as posée là ?

— Prends ton sac, dépose ça au VIP !

— C'est bon, allons voir Bao-Bao, je veux fumer, dis-je, après, on va voir pour dépôt de sac là.

Au PC crise, rares étaient les fois où je payais le joint ; mon frère Bao-Bao m'en donnait cadeau.

Après le saut au PC crise, je consacrai ma journée à la lessive. Je lavai tous mes habits ; on était le 28 novembre.

Franchement, Maho était têtue ; après ma lessive, j'allai m'asseoir au salon VIP pour regarder la télé, le temps qu'il vienne et remarque un sac dans son fauteuil. Effectivement, c'est ce qui s'est passé. Quand le général est arrivé dans sa maison, la première phrase qu'il a prononcée était la question de savoir à qui appartenait ce sac ; Araignée répondit à ma place :

— C'est le sac de Garvey, il veut aller à Abidjan.

Le boss jeta son regard sur moi.

— Oui, mon général, il faut que je parte pour revenir, on veut me voir, dis-je.

— D'accord, dit-il en prenant la route de sa chambre.

Heureux, je donnai un coup de coude à Araignée qui se tenait près de moi, dans le grand divan.

D'accord, c'est ce que Maho m'avait répondu quand je lui ai exposé mon problème. Attends ! Il voulait parler de quel « d'accord » ? D'accord que je parte à Abidjan, mais avec mes propres moyens, ou bien il est simplement d'accord que je parte à Abidjan. Ah ! Un frère, Maho arrive, il ne me dit rien, et quand je le rappelle que je dois voyager, il me demande de l'attendre.

Maho et moi restâmes dans cette danse là jusqu'au 6 décembre où je finis par avoir rendez-vous avec lui pour demain à sept heures ; ouais, Araignée n'avait pas dit faux, Maho était vraiment têtue, mais moi, je suis vraiment patient.

Orsot était rentré à Abidjan, je crois pour chercher son salaire, mais depuis le 5 décembre, il m'avait expédié la somme de cinq mille francs quand je l'ai appelé pour lui dire que je cherchais à venir à Abidjan.

Ce 6 décembre, je ne gagnai pas sommeil de toute la nuit et me levai très tôt ; toute la nuit, le cheval de Yolande et de ma fille trottaient dans ma tête.

A six heures déjà, j'étais assis dans le salon, Maho sortit de sa chambre à sept heures. Accompagné de ses gardes du corps, il prit sa voiture et sortit ; cela me donna le temps d'aller me désaltérer au PC crise, faire un saut chez Samy et revenir m'asseoir au salon.

Mon arrivée coïncida avec celle du boss, cela me réjouit. Quand il entra au salon, je le suivis accompagné d'autres gars qui je crois voulaient voir le boss. Maho prit place dans sa grande chaise royale, nous nous assîmes dans les fauteuils près de lui. Il remit deux mille francs à un gars qui devait se rendre à Duékoué, cinq mille à un autre et me remit sept mille francs ; je changeai mon visage. Ayant remarqué que ça ne me suffisait pas, il ajouta deux mille francs.

J'étais maintenant prêt. Rapidement, je me rendis à la gare accompagné d'Araignée pour prendre mon ticket à cinq mille francs. Non hein ! C'est un prix FRGO, sinon, c'est sept mille francs pour tout le monde ; le car prit son

départ à neuf heures.

Avec mon laissez-passer signé par le chef de guerre, je n'eus pas de problème durant mon voyage malgré que je n'aie que mon « cet élément ».

Troisième partie

Arrivé à Abidjan à dix-sept heures, j'appelai Yolande pour lui dire que j'étais à Abidjan, elle me demanda de l'appeler quand je serais au Lauriers.

A Adjamé, je pris un gbaka dont je débarquai au carrefour Faya, avec sept mille francs en poche. Entré dans le quartier, je confiai mon sac à Mundo, un de mes petits du quartier, coiffeur. Mundo m'informa qu'Aubin n'était plus à Akandjé, il profita pour m'indiquer le domicile de mon ami.

Je me rendis au lieu indiqué, mais là, une fille me montra une autre maison. Parlant avec la fille pour savoir si elle connaissait bien Aubin, je vis Z Barré. Il se réjouit avec moi et me demanda de le suivre pour qu'il me montre chez mon frère de sang ; je tombai derrière lui.

Après quelques mètres, il m'envoya devant un conteneur transformé en habitat, avec une jeune femme, balayant devant.

- La vieille mère ! dit Z, c'est le frère de sang de ton mari.
- Comment il s'appelle ? demanda-t-elle.
- C'est Garvey, il vient de Guiglo.
- Quoi ? ! s'écria la jeune femme.

J'étais étonné de voir ce qui se passait sous mes yeux. La fille se mit à tourner sur elle, alla prendre un tabouret, le déposa, entra dans le conteneur, en sortit et s'approcha de moi.

- Je t'envoie de l'eau ? Viens t'asseoir !

Je pris place sur le tabouret et elle m'apporta à boire.

- Merci ! On dit quoi, ça tient ici non ? demandai-je.

— Oh, ça va ! répondit-elle, c'est toi Garvey ? Aubin m'a beaucoup parlé de toi, je m'appelle Sabine.

- Enchanté, c'est moi Garvey.

- Il n'a pas menti quand il dit que tu as un regard d'acier !

Je souris sans rien ajouter.

- Aubin était là, continua-t-elle, il n'est pas loin.

- Je vais tourner, je suis sûr qu'on va se trouver.

Ayant trouvé le domicile de mon ami, je me dépêchai d'aller chercher mon sac, mais Mundo avait déjà fermé son salon de coiffure, je fis demi-tour pour retourner chez Aubin.

Arrivé à la maison, j'entendis m'appeler. C'était Aubin, il venait sur une piste bordée de hautes herbes, il pressa les pas et vint m'étreindre ; une étreinte qui dura plus d'une minute ; un vrai « ahhtou ! », c'était émouvant.

— Eh, mon jumeau ! Bonne arrivée ! dit Aubin.

Je ne pouvais placer un mot, je me contentais de sourire.

— Sabine ! Viens ! Appela-t-il la jeune femme.

Elle accourut.

— Garvey ! Continua Aubin, c'est ma femme, elle c'est Sabine. Sabine, c'est celui dont je te parlais toujours là. Je te disais toujours que mon jumeau est à l'ouest, il va venir, le voici, c'est Garvey.

— On a déjà fait connaissance, dit Sabine à Aubin en me tendant la main.

Je la saluai une seconde fois. Joyeux, mon ami sortit une boule de joint qu'il venait d'acheter, le roula et l'alluma.

— Hummm ! Marcus ! kessia ? Tu t'es krangba¹ dans Gbély-là, tu veux pas bouger. Tu as appelé Yolande ? dit Aubin en sortant la fumée du ganja par ses narines et sa bouche, ouais, tu m'as manqué !

— Tu m'as manqué toi aussi, dis-je, je vais appeler Yolande après. Mais c'est comment, on dit quoi ici ?

— Boh ! Je suis avec ma petite et un de mes petits, c'est grâce à lui que je suis ici.

— Ouais, mais, et le gbôhi ?

— Boh ! Chacun est dans son chacun. Dolpik, Colo, Deux Bérets, Tanguy et puis d'autres gars sont à la Sides, sur la route d'Abata. Les autres, José, Fanta Graya, Boris, Francky, eux ils sont au 9 ; c'est comme ça qu'on est séparé.

— Mais, vous vous croisez quelques fois pour les réunions, les ways qui concernent le gbôhi ?

— Quelles réunions ? ! Mouvement est mort ! quand on se croise, c'est pour les visites, ou bien ya une dalle à couler, on doit aller bara, c'est tout !

— C'est propre ! dis-je, je ne voulais plus rester là-bas, c'était devenu comme un poids sur moi !

— Ya longtemps tu devais quitter là-bas, Gbély. C'est un faux réseau, un couloir sans jeux de jambes, pour attraper cinq cents, c'est course de fond, kessia ? On va attendre le « bon son » ou bien attendre que Démanda fasse son « boro ko dji » avec les gros gros macaronis, c'est quelle vie ça ? Dieu merci que tu es venu. C'est toi-même qui as dit ; « considérons qu'on était en prison, et on en est libéré ; on reprend une autre vie », alors, on laisse mouvement, on reprend une autre vie.

— C'est pas faux, c'est pour ça même que je me suis forcé à venir. Je prenais drap que j'étais en train de perdre molo-molo ma petite et ma fille.

— Eh, Garvey ! Un jour je suis allé les voir au SIPOREX, j'étais avec Prince.

1 Krangba : N. s'asseoir, accrocher.

Elle a laissé l'enfant dans ma main, elle me dit de partir avec elle.

— Han!!!

— Je te parle de quelque chose! Elle dit qu'elle prend pas l'enfant, je peux l'emmener. C'était versé sur Prince et moi, mais on a kêtê-kêtê jusqu'à elle a repris sa fille. Regarde ses collègues du djassa¹ maintenant: «dîtes à votre frère de venir, il a trop duré!»

— Ouais!!! C'était vraiment mou, mais je suis là maintenant, je vais tuer tout ça.

— Ça, je te fais confiance, tu vas tuer tout ça!

Il éclata de rire.

— Mais kessia?

— Tu vas tuer parce que tu dois tuer, mais reconnais que c'est mou! Tu as oublié Marie?

— Eh! C'est à elle que je pense depuis que j'ai pris la route, son garant revient à chaque arrêt dans ma tête.

— Ho! Ce qui est sûr, c'est Yoyo que tu dois regarder. Elle t'aime, ça va t'aider.

— Allons, je vais l'appeler, dis-je en me levant du banc.

— Allons, on va profiter pour manger, il est déjà dix-neuf heures.

Aubin fit signe à Sabine et nous sortîmes.

Mon ami n'était plus au Lauriers. Il s'était trouvé un conteneur-habitat par le biais d'un camarade qui y habitait déjà, dans le quartier St Paul, le quartier qui fait face à la cité de Lauriers.

A la cabine, je pus avoir Yolande, nous prîmes rendez-vous pour demain chez son amie Modestine. Après le coup de fil, nous allâmes nous restaurer, facture payée par Aubin.

Après le repas, je me suis vu comme Blé Goudé. Tous mes gars s'étaient réunis autour de moi, joyeux, demandant les nouvelles de Guiglo, de Maho, des autres d'Abidjan qui y étaient restés. Je les informai étape par étape, question même fut posée sur Nina, sur les informations qu'ils ont eues d'elle. À tout ça, je répondis; j'étais vraiment content d'être de retour auprès des miens.

Nous retournâmes à la maison à vingt-trois heures. Au conteneur, nous trouvâmes un jeune homme assis sur un banc, nous prîmes place près de lui.

— Garvey! C'est mon petit, il s'appelle Roméo, c'est grâce à lui que je suis ici, dit Aubin, Roméo, c'est mon frère de sang, il vient de l'ouest.

Je saluai le jeune homme et il me passa le joint qu'il tenait, je fumai et donnai à Aubin. Avant que nous ne sortions, Aubin m'avait montré ma couchette, à droite en entrant. Un matelas était posé sur une grande caisse, c'est là que je vins me coucher, laissant Aubin et son petit dehors; quelques minutes après, j'entendis ceci:

1 Djassa: N. le marché.

— Ho ! Je veux pas bruit !

Quand je levai la tête, je vis Aubin rentrer, bourdonnant :

— Moi mon frère de sang, tu es malade ou bien ?

Je baissai la tête et me rendormis.

Le matin, nous fûmes réveillés par une voix rugueuse, bavarde. La voix n'était pas chic à entendre, appelant Aubin dans tous les styles de politesse ; je sortis.

— Héééé ! Mon vieux père Garvey ! Les môgôs disaient qu'ils t'ont vu hier, donc c'est la vérité !

Il courut et sauta à mon cou, j'étais encore sonné de sommeil, mais je pus tenir son poids et le faire redescendre.

— Mon vié ! Ouais ! C'est pas faux ! Je suis enjaillé de te voir !

— Moi aussi, dis-je.

Mon petit Djibril avait un peu grandi Il avait plus changé vocalement, il avait la voix d'un junkee de nal et je parie qu'il prend des amphétamines ; Aubin sortit à son tour.

— Ho ! Ta vilaine voix là, dit-il, tu viens réveiller les gens matin-là !

— Mon vié ! Regarde ta montre ! Il reste un peu il va être huit heures ! Allons chez Jean, je vais donner quelque chose à mon vieux môgô Garvey !

— Tu as gban ? demanda Aubin.

— Mon vié Brou, tu n'as pas la foi ou bien ? Allons !

Après notre bain, nous sortîmes, direction le bistro de Jean. Ce n'était pas le Jean que j'avais connu avant de partir pour Guiglo. Le Jean que je trouvais était aussi gouro, mais plus gros que celui qui était là avant.

Dans le bistro, tous me connaissaient à l'exception du tenancier qui devait être nouveau dans la cité de Lauriers. Avant même que Djibril ne m'offre à boire, je reçus plus de quatre tournées de la part des amis que je trouvais. Trouvant qu'il était trop jour pour se gaver d'alcool, Aubin proposa que nous allussions fumer le joint de Djibril.

Nous quittâmes alors le bistro pour nous trouver à l'opposé de la cité, vers l'église orthodoxe St Marc. Nous nous engouffrâmes dans un champ de manioc où nous prîmes place, Djibril roula rapidement le joint et l'alluma.

— Huum ! Djibril ! dit Aubin, quelle dose il te reste à taper ? Tu fumes gban, pao, tu te nal, tu vas mort dêh !

— Mon vié Bino, je me nal pour balancer, répondit Djibril.

— Continue ! Un jour tu vas prendre KO sur goudron, ton propre gbaka va marcher sur toi quoi ! dit Aubin.

— Donc c'est les nal qui ont géré ta voix comme ça ? lui demandai-je.

— Eh mon vié ! Laisse ça ! Dieu n'a qu'à faire un jour tu vas monter dans mon gbaka. Toi-même tu vas me dire de lancer plaquette.

— Ça, je ne crois pas, répondis-je.

Le ganja terminé, nous sortîmes sur la piste bordant le champ, un jeune homme nous croisa.

— Les vieux pères ! Ya des gens qui ont pris fer, ils ont mis ça dans ma-

nioc là.

- Quelle façon de fer ? demanda Djibril.
- Une botte de fer, ça é là-bas, répondit le jeune.
- Allons là-bas ! dit Aubin, les gars, allons !

Arrivés sur le lieu, nous trouvâmes deux jeunes hommes. Aubin leur demanda directement où ils avaient mis la botte de fer. Quand ils lui montrèrent, il leur demanda de la prendre et nous suivre. Les jeunes se mirent à le supplier de les laisser partir. Je ne sais comment il a su, mon petit Patcko nous trouva sur les lieux, se montrant plus menaçant. Les jeunes trouvèrent plus intelligents de laisser la botte de fer et prendre la fuite, mais il les poursuivit et en attrapa un.

Aidé de Djibril, ils prirent la botte de fer et sortirent du champ, traversèrent le boulevard et entrèrent dans la cité, direction chez Jean où nous trouvâmes un jeune du nom de Rémi à qui Aubin demanda de trouver un preneur, ce qu'il fit sans trop de peine.

Remi nous apporta trente-cinq mille en nous disant qu'il avait vendu la botte à quarante mille. Patcko me demanda la permission de lui arracher les cinq mille francs parce qu'il n'avait pas le droit de retirer les cinq mille même si c'est lui qui a vendu la botte ; je lui répondis en ces termes :

— Tu as fait quoi pour avoir trente-cinq mille francs matin-là ? Moi-même je voulais lui donner dix mille francs.

— Ha ! C'est lui qui est trop pressé ! dit mon petit.

Je remis cinq mille francs à Aubin qu'il remit à Djibril qui nous faussa compagnie immédiatement.

A trois, nous quittâmes le bistro de Jean pour nous retrouver dans un maquis en plein air où nous bûmes quatre grosses bières. Après les bières, je remis sept mille francs à Patcko qui, malgré l'élément rebelle qu'il était, prit à deux mains sans oublier de me dire merci et me révéler qu'il s'attendait à cinq mille francs.

— Tu es mon élément, tu ne dois pas avoir même gué que les civils, dis-je.

— Eh ! Adjudant-chef malho ! Je ne sais pas si je peux croiser un adjudant de compagnie comme toi, s'exclama-t-il.

— C'est mord ho, si on ne fait pas atalakou de l'adjudant-chef, on va faire pour qui ? apprécia Aubin.

— Ha ho !! Donc tu as remarqué ! dit Patcko, qui savait que matin-là, il allait avoir sept mille francs pour commencer sa journée ?

— C'est comme ça que Dieu fait, répondis-je.

Il était onze heures quand Patcko prit congé de nous, Aubin et moi entrâmes à la maison avec chacun dix mille francs en poche. Je remerciai Dieu d'avoir une fois de plus agi en ma faveur. Je savais que le rendez-vous avec Yolande ne souffrirait de rien. J'avais maintenant quinze mille francs si j'ajoutais les cinq mille que j'avais dans mon porte-monnaie.

Après quelques minutes passées au conteneur à fumer avec d'autres

amis qui étaient venus me dire bonne arrivée, nous nous rendîmes au restaurant pour manger. Après la nourriture, nous retournâmes chez Jean où nous bûmes à nous enivrer.

Il était quinze heures moins et je voulais rentrer, mais mon frère de sang voulait boire encore plus malgré qu'il était tapé. Je le laissai là avec les autres et rentrai me reposer. Aubin avait un problème. Il n'aime pas boire, mais quand il commence, il ne veut plus s'arrêter. Quant à moi, je voulais rester lucide pour aller croiser Yolande.

Arrivé au conteneur, je m'endormis à peine avoir touché le matelas. A mon réveil, je trouvai Aubin couché près de moi ; il était dix-sept heures quarante minutes.

A dix-huit heures, j'avais fini de me laver, m'habiller, Aubin m'accompagna jusqu'au carrefour Faya où je pris un gbaka pour Adjamé où j'en pris un autre pour Yopougon nouveau quartier. Descendu au carrefour du Complexe, je fis le reste du trajet à pieds pour ne pas me perdre. Je connaissais chez Modestine mais ça faisait un bon moment que je n'y étais pas allé.

Marchant à l'opposé de la pharmacie Nouveau Quartier, la tête pleine, réfléchissant, mon regard tomba sur une fille assise sur une chaise, sous un arbre, à quelques mètres de la chaussée. Je n'eus pas le temps de la regarder une seconde fois, je la reconnus immédiatement ; c'était Yolande. La voyant, une joie parcourut tout mon être ; j'étais inexplicablement content. Yolande m'accueillit avec son coutumier sourire, mais cette fois froid ; je m'approchai, la saluai et pris place sur une chaise auprès d'elle.

— Comment tu vas ? lui demandai-je.

— Ça va, répondit-elle.

— Et ta fille ?

— Elle est restée à la maison.

— Ah ! Toi aussi, tu savais que j'allais venir, et puis tu la laisses à la maison.

— Elle a voulu rester avec Mireille, donc je l'ai laissée.

Je ne pouvais pas en faire une affaire je changeai alors le débat en lui demandant après sa camarade, Modestine.

— Elle est dans la cour, dit-elle en m'indiquant la porte derrière elle.

Je me levai et entrai dans la cour. A la terrasse, je trouvai Modestine et une fillette arrêtée à côté d'elle. Je saluai Modestine et m'abaissai devant la fillette :

— Ma tantie, on se connaît non ? demandai-je à la fillette.

Elle répondit affirmativement de la tête, je la pris, causai un peu avec Modestine en lui demandant de ses nouvelles et sortis. La fillette dans mes bras, je rejoignis Yolande.

— Comment tu l'as reconnue ? me demanda Yolande.

— Le sang ne se perd jamais, répondis-je.

Elle émit un sourire et demanda à la fillette assise sur mes pieds.

— C'est qui ? Grâce ho !

— C'est mon papa, répondit-elle.

— Kpakpato ! dit Yolande.

J'étouffai un rire et lui dis que l'enfant était intelligente, pas kpakpato. Modestine nous rejoignit, tira une chaise et s'assit.

— Mon mari Garvey ! dit-elle, je suis contente de te voir.

— Moi aussi, Modestine, répondis-je.

— Voici ta femme, elle est restée comme tu l'as laissée, propre !

Je souris.

— Merci, merci d'être restée avec elle, Modestine, chaque fois, je pensais à vous. Yolande m'a même dit que tu étais fâchée avec moi, et tu as raison.

— Ma colère est tombée la seconde je t'ai vu, je suis vraiment contente de te voir ; au fait ta fille t'a vite reconnu hein !

— C'est mon papa ! Dit mon bébé assis sur mes pieds.

Je laissai le débat de Modestine pour embrasser ma fille. Franchement, j'étais heureux de revoir Yolande. Quand je parlais à Guiglo, elle avait cinq mois de grossesse, me voici de retour auprès d'elle avec son bébé qui avait un an onze mois. Si mes calculs sont vrais, je suis parti pour deux ans quatre mois ; j'étais vraiment heureux d'être de retour auprès d'elles.

Après les nouvelles, je remis cinq mille francs à Modestine pour acheter deux grosses bières.

Quand elle déposa les bouteilles sur la table, je déballai un sachet plastique duquel je sortis une cannette de Coco Cola que j'avais gardée pour ma fille. Modestine décapsula les bouteilles et chacun se servit. Remarquant l'attitude de Yolande, je lui demandai pourquoi elle était si calme, elle me répondit qu'il n'y avait rien.

— C'est l'émotion, dit son amie, tous les mots ont fui de sa bouche ; Yoyo, dis quelque chose !

— Je vais dire quoi ? dit-elle en souriant.

Sa fille seule put la faire parler. Au lieu de boire le Coca servi dans un verre pour elle, Grâce y trempait la main, ce qui fit lui dire Yolande d'arrêter, parole dite en Tangouanan.

— Elle comprend ça ? lui demandai-je.

— Haï ! elle comprend ! répondit Yolande.

— Là, c'est bon.

Les deux bouteilles achevées, je demandai la permission de faire venir une autre bouteille, mais elles refusèrent.

A vingt et une heures trente minutes, je demandai à partir, Yolande aussi ; Modestine nous accompagna sur la route où nous prîmes un wôrô-wôrô destination la pharmacie Keneya où je mis ma copine dans un gbaka de Niangon et lui remis trois mille francs puis lui dis au revoir en la promettant de l'appeler le lendemain.

Arrêté au bord du boulevard central, une idée me vint de foncer au Yaosséhi pour voir Alaine. Je ne pouvais pas aller à Akouédo vu le temps

avancé car il était maintenant vingt-deux heures et plus ; donc Yaosséhi était mieux.

Je plongeai dans le premier gbaka qui se présenta, débarquai à Gudden Bord. De loin, je vis Alaine à sa table de vente de koutoukou ; je fonçai directement. Alaine ne put contenir sa joie quand elle me vit. Au lieu de saisir la main que je lui tendais, elle m'attira et m'embrassa sous les yeux de ses clients ; je m'assis à sa droite sur le banc.

Pendant plus de quinze minutes, elle avait oublié ses clients et n'avait d'yeux que pour moi, Alaine voulait avoir de toutes mes nouvelles. Je me contentais de lui dire que je venais de Guiglo, rien d'autre ; décidément, elle avait les nouvelles de l'accouchement de Yolande et le sexe de l'enfant.

J'étais particulièrement venu voir Alaine, mais généralement Yaosséhi parce que j'y ai grandi et j'y ai des amis ; alors, ceux-là, je dois les voir parce que derrière, ya ma nourriture ; laisse tomber !

Je laissai Alaine et ses clients et me rendis chez Eric, un ami d'enfance devenu détaillant de cannabis, par les informations que j'ai reçues. Eric ne pouvait pas contenir sa joie en me voyant, il était plus que joyeux, criant à tue-tête que son commando était de retour. Compagnon, tu vois, malgré que je leur disais que je n'étais pas militaire, c'était comme une parole dans le vent. Ils me disaient que ce que j'ai fait, mêmes ceux qui ont le tampon de corps habillés ne l'ont pas fait, donc je suis mono, point.

Il était tellement en joie que je finis par lui dire ceci :

— Ho ! calme ta joie ! Débrouille je vais me forty !

— Tu n'as pas insulté ma maman ! dit-il. A l'heure-là, je suis propriétaire de terrain, attends-moi je vais prendre quelques grès !

Mon ami entra dans une maison inachevée et revint.

— Allons au caniveau ! CECOS mounou-mounou trop ici.

Je le suivis jusqu'au bord du caniveau séparant le bidonville de Yaosséhi du quartier de la SICOGI. Nous nous assîmes sur des grosses racines d'un arbre. Eric sortit un sachet plastique rempli de boulettes de cannabis, il m'en donna une à rouler et prit une autre qu'il se mit à rouler.

Le joint était tellement bon que je ne pus fumer plus de deux boulettes. Après le rog'baly,¹ nous montâmes à l'esplanade où j'offris quelques tournées à Eric à la table d'Alaine. Quelques instants après, je demandai à Alaine de me remettre sa clé pour que j'aille dormir.

— Attends ! À une heure, on va rentrer, répondit-elle.

Je ne sais pas si elle avait sommeil plus que moi, mais au lieu de l'heure indiquée, nous rentrâmes à minuit, malgré que les alcolos voulaient encore s'alcooliser. Chez Alaine, je dormis à peine avoir touché son matelas. A sept heures, elle me réveilla pour que j'aille me laver.

— Tu veux que j'aille me laver comme ça ? demandai-je.

— Ah ! Ça dépend hein ! répondit-elle.

1 Rog'baly : N. fumage de cannabis.

Je l'attirai à moi et me mis à la tripoter ; le temps ne fut pas long pour que je me trouve dans ses entrailles et la pilonner joliment.

Ouais, Garvey ! Yolande te manque, tu viens à Abidjan, c'est Alaine tu attrapes ; un vrai crabe tu es.

Après mon marathon de quelques minutes, je rentrai sous la douche dont je sortis cinq minutes après. Habillé, assis au bord du lit, Alaine vint s'asseoir près de moi.

— Je veux que tu ailles demain !

Sans donner de réponse, je mis la main en poche, en sortis deux billets de mille francs que je lui tendis.

— Tiens, fais quelque chose on va manger !

Elle insista pour savoir ce que je voulais qu'elle prépare, mais je lui répétai qu'elle cuisine quelque chose.

Après son bain, elle partit pour le marché et revint trente minutes après avec son panier plein de bananes, un kilo de riz et d'autres gnanmou.¹ Ça c'est bien, si je lui avais dit ce que je voulais, je suis sûr que j'allais encore mettre la main en poche.

A quinze heures, Alaine avait fini de piler ses bananes et préparer son riz, sa sauce arachide était chargée de viande, de crabes et de poissons. Les mets servis, nous nous régâlâmes ensemble comme au beau vieux temps.

Après avoir fini de manger, je restai devant sa télévision blanc noir jusqu'à dix-sept heures, heure à laquelle elle s'apprêta à aller vendre ; je la rejoignis à dix-neuf heures. A sa table, je trouvai ses amies Clémence et Kéké Gbahi Marie ; deux femmes qui sont restées dans la joie sans penser au mariage, elles ont vieilli dans amusement comme leur amie. Les grandes sœurs se réjouirent à me voir, mais je ne leur donnai pas le temps d'aller au bout de leurs idées. Avec celles-là, attends-toi à offrir des tournées, je quittai la table d'Alaine pour aller sur une autre table où des amis étaient assis.

Après quelques tournées, je me levai pour aller fumer dans un coin discret puis revins à la table d'Alaine, il était vingt-deux heures.

— Mais, Garvey ! dit Marie, donne-moi un pastis !

— Moi aussi ? dit Clémence.

Je fis signe à Alaine de les servir. Je t'avais dit non ? Leur réjouissance allait s'arrêter là, à la demande de tournées. A minuit, nous rentrâmes accompagnés de Marie qui ne pouvait rentrer chez elle à cause de l'heure avancée. Le matin, après avoir mangé le reste de la nourriture qu'Alaine avait chauffée, je pris mon bain et demandai à partir ; il était neuf heures et Alaine me libéra.

A dix heures et plus, j'étais au carrefour Faya. Marchant long des restaurants du secteur, deux jeunes garçons me firent signe de la main, quand je les regardai, ils me saluèrent et me demandèrent après Aubin. Je leur

¹ Gnanmou : *N.* les condiments.

répondis qu'il était à la maison puis continuai mon chemin.

Arrivé au conteneur, j'expliquai mon aventure à mon ami.

— Encore Alaine ! dit-il, fais gaffe, Garvey !

— Ya rien, dis-je, je ne voulais pas aller au Maroc, c'est tout.

Tu ne voulais pas aller au Maroc, pourquoi ne pas retourner à Akouédo ?

Tu n'as rien à dire, compagnon, tu écoutes ce que je te relate, tout ce que tu dois savoir, c'est que je te dirai la vérité et rien que la vérité, point.

A midi, Aubin et moi nous rendîmes au resto de Virginie pour manger.

— Madame Gaye ! Sers nous à manger ! ordonnai-je.

— Ce n'est plus madame Gaye, dit Aubin, son mari est décédé.

— Ho ! dis-je, c'est que madame Garvey sera mieux

— C'est ce qu'on t'a dit à Guiglo où tu es quitté là ? dit la femme.

— Elle a trop demandé après toi, Garvey, dit Aubin.

— Je connais ! dis-je, bon, Virginie on va renouveler le contrat.

— Asseyez-vous je vais vous servir, je ne suis pas dans discours des gouros.

— Nous on sera toujours dans discours yacouba : envoie du riz trois cents, poisson deux cents !

Après ce plat, j'en commandai un autre que nous mangeâmes cette fois aidés des amis. Aubin n'avait pas laissé son côté de joueur de cartes, puisque c'est là qu'il m'emmena quand nous sortîmes du resto. Avec d'autres amis, mes petits étaient assis en cercle, jouant aux cartes ; c'était le jeu de bluff. Je demandai à Aubin qui voulait prendre place dans le jeu de me laisser jouer ; question de nostalgie. Je pris alors place et le jeu reprit. Les enfants étaient devenus des pros, en un rien de temps, ma pièce de cinq cents francs a été cassée ; j'avais maintenant cent cinquante francs devant moi. Plongé dans le jeu, je ne remarquai même pas ce qui venait de se passer ; j'entendis seulement cette parole :

— Héï !! C'est Guyzo Côte d'Ivoire !

Ce qui me sortit de mon rêve dans les cartes, je levai la tête et vis un jeune homme arrêté au-dessus de moi. Je le reconnus sur le champ. C'était l'un des jeunes qui m'avaient demandé après Aubin quand je rentrais de la balade. Il me regarda un instant et me tourna le dos.

Quand ils voulurent partir, un joueur leur demanda de lui remettre ses deux mille francs qu'ils avaient pris. Ils ne l'écoutèrent pas. Je les appelai en me levant ; ils n'écoutèrent pas aussi.

Je me levai, fonçai et pris Guyzo à la ceinture :

— Ton bah-bièh ! Quand tu me regardes-là, ça ressemble à quelqu'un on tombe sur son jeton ?

— Mais, c'est pas ton jeton ! répondit-il.

— Tu m'as pas vu dans guéou-là¹ ? Toi tu ne vas venir tomber sur jeton dans guéou où je suis ! Toi tu es qui ?

1 Guéou : N. l'espace (une table, par exemple) pour jouer des jeux de hasard.

Il jeta un coup d'œil à Aubin :

— Brou, c'est qui celui-là ?

Mon ami, au lieu de répondre, continuait de le supplier, ce qui augmenta ma colère.

— Donc, MC Kenzi, c'est comme ça vous vous gérez ici. Tu laisses les petits malhès venir tomber sur guéou des gens. Mon ami, moi c'est Garvey, c'est ce que tu voulais savoir non ?

Quand il entendit mon nom, je vis ses yeux briller d'un coup, je suis sûr, de peur.

— Toi tu as quel problème ? dit son second, on prend pas ton jeton, tu joues les gros bras !

Je me tournai vers lui et lui donnai un coup de poing dans la poitrine.

— Ta mère con ! criai-je, vous deux, vos mères cons ! Si vous vous amusez, je vais vous botter ici ! Toi tu peux prendre mon jeton ; donne jeton-là ici !

J'étais devenu brutal, je bousculai Guyzo jusqu'à rompre sa ceinture.

— Eh ! tu as coupé ma ceinture ! s'écria-t-il.

— C'est pas ta ceinture je vais couper si tu continues de jouer les durs, dis-je, je vais finir par te déshabiller.

Voyant que je devenais incontrôlable et sentant que je pouvais avoir une mauvaise réaction, mes petits chargèrent l'affaire. Ils bloquèrent la route à Guyzo et son ami puis leur dirent que s'ils ne donnaient pas l'argent, ils leur tomberaient dessus. Ça devenait vraiment sérieux pour les deux brigands de guéou.

Aubin calma les esprits, prit l'argent des mains de Guyzo et me le remit.

— Ton partenaire a coupé ma ceinture, dit-il, il va coudre.

— Donne-moi ta ceinture ! dis-je, je vais donner à cordonnier.

Il me remit la ceinture que je jetai loin de nous.

— Tu me vois en cordonnier ? Viens me prendre je vais coudre.

Aubin partit chercher la ceinture et la lui remit. Je les laissai dans leur cinéma et allai m'asseoir sur une table, Guyzo me regarda et dit ceci :

— On va s'attraper, sois sûr !

— Ta mère ! C'est long, viens en même temps !

Il ne put placer un autre mot, tiré par Aubin, ils descendirent vers le quartier 9 de Lauriers. Après leur départ, mes petits s'approchèrent de moi pour me réclamer les deux mille francs.

— Moi-même, je suis perdant, je vais vous donner mille francs et je garde mille francs. Si vous n'êtes pas d'accord, je garde tout puisque depuis toujours, Guyzo vous brigande, donc vous allez considérer que Guyzo vous a brigandés.

Mon petit Kassano qui était propriétaire du billet accepta en me disant que les mille francs étaient mon Akwaba.

— Tu es venu de Gbély, je ne t'ai rien donné à boire, ça roule !

Quand ils voulurent se rasseoir pour jouer, je leur donnai cet

avertissement :

— Si j’entends bruit de jetons, je vous brigande vous tous, guéou comme vos poches, je prends tout.

Me connaissant, ils se séparèrent.

Tu sais, compagnon, je n’accepterai jamais qu’on me fasse ce que j’ai fait quand j’étais vagabond. De mon Yaosséhi formateur, je sortais avec mes amis jusqu’à la GESCO pour brigander Guéou ; tu vois les quartiers qui séparent Yaosséhi de la GESCO. En passant par la SICOGI pour entrer dans Banco II, aller sortir à Port Bouët II pour atteindre la GESCO, on brigandait tous les guéous. C’est pas aujourd’hui où la sagesse s’approche molo-molo de l’homme qu’un pingouin va venir tomber sur mon jeton dans guéou. C’est moi qui brigande, moi on ne me brigande pas ; formation Yaosséhi.

Quand Aubin revint du quartier 9, il m’apporta une doléance :

— Guyzo et Billy s’excusent près de toi. Ils ont entendu parler de toi, mais ils ne savaient pas que c’était toi, ils ne te connaissent pas. Ils te demandent pardon.

— Et la ceinture ? demandai-je.

— On a cousu, répondit-il, ils disent qu’ils t’ont vu au Faya, ils ont même demandé après moi, mais ils n’ont pas su que c’était avec toi qu’ils parlaient.

— C’est bien, ils savent maintenant, dis-je simplement.

Le gbôhi était séparé, mais pas cassé ni divisé, seulement séparé. Aubin m’en avait parlé, et moi-même j’ai fait mon constat : au quartier 9, tu pouvais trouver moins de douze éléments, les quartiers 8 et 10 n’en abritaient aucun. Aubin était dans le quartier St Paul, dans un conteneur-habitat, les autres comme le colonel Pakass, le capitaine Dhôlô, Deux Bérêts, Bouabré et Mike le poison étaient à la cité Sides sur la route du village d’Abatta.

Pour combler ce vide, mon ami se fit de nouveaux amis dans le quartier en les personnes d’Apollinaire alias commissaire Apo, un jeune burkinabé vivant dans un duplex dont il avait la garde ; il vivait là avec sa femme et son fils de cinq ans, Hip Hop, jeune burkinabé aussi, Pablo, Anicet, deux jeunes Baoulés, Damas alias Fongnon, Adamo, jeunes Korhogolais, Pépé et N’Goran, jeune burkinabé et bon petit d’Aubin. Aubin savait vraiment choisir ses amis, tous étaient des joueurs de cartes ; ils avaient du respect pour moi et je le leur rendais.

Le jeu de cartes ne m’inspirait pas trop, mais n’empêche que je jouais pour me distraire de temps à autre. Je dis « distraire » parce que je ne jouais jamais au-delà de mille francs, au contraire de mon frère de sang qui pouvait entrer dans le jeu avec son jeton d’un manawa.

J’étais là et je regrettais d’être resté longtemps là-bas. Contrairement à Guiglo, Abidjan m’allait bien. J’avais repris mon manawa, mais cette fois, le manawa avait changé : on coulait des dalles, on montait les briques, les

rudis,¹ tout sous contrat et ça rapportait bien. Laisse affaire de prix-là, compagnon, chacun a son prix, il suffit de bien négocier son contrat.

J'étais à la deuxième semaine de mon retour de Gbély. Tellement nous avons parlé au téléphone qu'un jour je proposai à Yolande de venir me trouver à Akouédo. Elle me manquait vraiment, et ça fait quand même longtemps que je suis arrivé, ou bien ?

A 21h, Yolande descendit d'un gbaka au carrefour Faya où je l'attendais ; elle était resplendissante avec son enfant au dos, je la saluai et pris son sac à main.

— Prends-la ! C'est mon sac tu prends, dit-elle.

— Elle dort, laisse la comme ça ! répondis-je.

En moins de cinq minutes, nous étions à la maison. Yolande n'était pas surprise à la vue du conteneur, je lui en avais parlé, en ma façon bien sûr. Je lui avais fait savoir que le conteneur avait été acheté par Aubin pour vendre des matériaux de construction, mais il est tombé malade et tout son argent est rentré dans l'achat des médicaments. Quand elle me posa la question de savoir pourquoi nous n'étions plus dans la villa d'Akandjé. Je lui répondis qu'à la villa d'Akandjé, nous payions trente-cinq mille francs et le gouvernement complétait pour atteindre le montant de cent vingt mille francs qui était le prix de la maison, mais à cause de sa maladie, mon ami s'était trouvé obligé de quitter. Ainsi donc, après sa guérison, il a préféré transformer son conteneur en habitat en plaçant des fenêtres en attendant d'avoir de l'argent pour reprendre son commerce. Tout ça, elle le savait, donc elle était préparée.

Quand nous arrivâmes, je lui indiquai ma couchette où elle coucha son enfant.

Quand Aubin la vit, il se réjouit avec elle et se mit à la taquiner en lui donnant les nouvelles non sans oublier de lui expliquer comment il s'est trouvé dans ce conteneur. Rien n'a été ajouté ni retiré à ce que j'avais dit à ma copine. Aubin lui expliqua textuellement comme je lui avais parlé, il avait même trouvé le nom de la maladie qui l'avait ruiné.

— Wou!! Ça c'est une sale maladie ! Yako !

Je ne doutai même pas de la force qui nous avait unis mon frère de sang et moi, on était vraiment fait pour être des amis, des vrais. Yolande était heureuse de faire la connaissance de Sabine, mais elle était un peu surprise ; quand Sabine se retira, elle lui dit ceci :

— Haï ! Et celle qui était avec toi quand vous êtes venus me voir au marché là ?

— Laisse ça ! C'est une vieille histoire, c'est une soyée ! dit mon ami.

Aubin était un vrai bavard, en un rien de temps, il avait déjà expliqué ce qui l'avait séparé d'Yvette. Il avait raison sur toute la ligne, mais qui va se donner tort dans un fait que lui-même explique ?

1 Rudi : (*langage du maçon*) briques spécifiques pour les dallages.

Une semaine après mon arrivée, Roméo était rentré en famille, à Bingerville ; comme ça, il n'y avait pas d'emmerdement. A nos différentes places, dans la pénombre, nous causions, Aubin et moi. Quelques minutes après, Aubin se plaignit à sa copine qui lui avait mis la main sur la bouche, je n'entendis plus rien que des murmures. MC Kenzi avait commencé, ah, le bal était ouvert, j'attirai alors Yolande près de moi ; on ne pouvait pas rattraper plein de mois en une nuit, mais ma petite et moi nous sommes vraiment aimés.

Après être sortis pour nous rincer, nous restâmes un peu sur le banc pour prendre de l'air. Là, Yolande me fit l'étalage de tout son calvaire ; sa grossesse d'abord qui la fatiguait, la bouche de sa grande sœur Marie, et il y avait des jours où elle avait envie de faire l'amour, mais j'étais absent, elle restait à pleurer toute la nuit ; quelques fois, elle voulait ne plus penser à moi, mais c'était difficile.

Son histoire était émouvante, je ne pouvais rien lui dire à part lui demander pardon et lui promettre d'être toujours à ses côtés. Après quelques instants d'amourachement, nous rentrâmes nous coucher ; je lui donnai un «second» avant que le sommeil ne prenne place.

Le lendemain, avant de l'accompagner pour prendre son véhicule, elle me remit le certificat médical de naissance de notre enfant et me pria de chercher à croiser son oncle pour lui demander pardon et lui expliquer la cause de mon absence prolongée ; je lui promis de le faire.

Depuis ce jour, Yolande ne manquait pas quand j'avais besoin d'elle, mais elle ne manquait pas aussi de me rappeler de chercher à croiser ses parents. Yolande avait raison, mais je n'allais pas m'aventurer comme ça.

T'aventurer comme ça comment ? Hôôô ! Un frère, je ne peux pas m'aventurer comme ça, point.

Les fêtes de fin d'année étaient à cheval, au galop même, et je n'avais pas d'argent, mon problème, c'était ma fille, je voulais trouver un peu de sou pour payer ses habits et ses jouets.

On dirait que je n'étais pas le seul que les fêtes de fin d'année embrouillaient, mon frère de sang aussi devait avoir ce problème, mais je crois qu'il avait trouvé la solution. Commissaire Apo lui avait proposé un travail et il était partant, mais c'était un boulot qui devait se faire à quatre.

Tu es pressé pourquoi ? Je vais t'expliquer. Commissaire Apo avait localisé des carreaux de sucre sur un chantier abandonné. Il a proposé la vente à un tonton dans le quartier, du nom de Kobéhi Abadi Roger. Le vieux voulait quatre cents briques et les carreaux valaient plus.

Quand Aubin me mettait au courant du mouvement, Adamo était présent, donc nous nous ajoutâmes à Aubin. Tard dans la nuit, nous déplaçâmes les quatre cents briques (15 pleines) dans un pousse-pousse que nous déposâmes derrière le conteneur. Heureux, nous nous lavâmes et rentrâmes nous coucher. Sérieux, on venait de faire une bonne affaire. Un carreau de sucre pouvait couter deux cent cinquante francs en gba, faut

multiplier par quatre cents.

Apo était le seul que le vieux connaissait parce que c'était avec lui qu'il avait traité le marché. Le premier jour, il nous envoya trente mille francs, disant que le vieux a prévu aller à la banque demain, dès son retour, il nous donnerait le reste de notre argent. Un autre jour, il vint nous présenter dix mille francs que nous partageâmes à quatre. Le gué a été fait au jeu de cartes, Aubin et Adamo ne purent sortir avec leur argent, ils perdirent tout au jeu. Je t'ai déjà dit que je ne joue pas plus de mille francs. Le soir, avec mes mille cinq cents francs restants, j'emmenai mes amis au restaurant ; Adamo ne faisait que se plaindre de l'endroit où Apo nous avait remis l'argent.

— Maiiii ! C'est pas possible ! disait-il, comment il peut venir donner jeton dans guéou ?

— Les gars, j'ai remarqué quelque chose, dit Aubin.

— C'est quoi ça ? demanda Adamo.

— Apo veut nous doubler, je vois ça dans ses yeux.

— Je jure que s'il a fait ça, je vais enlever ça dans ses yeux, dis-je.

Je connais mon ami, il a le don de voir ces genres de chose, il m'a prêté plein de choses qui se sont réalisées.

— C'est ton ami, MC Kenzi, c'est à cause de toi qu'on a accepté de gérer le mouvement là avec lui, dit Adamo, cause avec lui, faut pas il va baisser erreur.

— C'est vrai, les gars, quand on va retourner, je vais le voir pour être sûr.

Retournés, Aubin n'eut pas le temps de le croiser, il était sorti et était resté jusqu'à la tombée de la nuit.

Nous étions le 22 décembre. Dieu sachant faire ses choses, me procura un peu d'argent, ce qui m'aida à acheter une poupée pour ma fille. Je l'emballai et la gardai pour le jour où Yolande viendrait me voir.

Il m'était resté sept mille francs. Je confiai cinq mille francs à un jeune ami, gérant de cabine téléphonique tout en l'avertissant que j'aurais besoin de cet argent à n'importe quel moment.

Le 23, Yolande était là, me faisant savoir qu'elle était venue chercher de l'argent pour habiller sa fille pour la fête de Noël. Elle avait l'air en colère, son beau visage n'affichait rien de beau.

— Ya quoi ? lui demandai-je, tu viens me voir pour les habits de ta fille et puis tu es en boule comme ça, ya quoi ?

— Je ne suis pas en boule, répondit-elle, c'est que je n'ai pas d'argent, sinon je sais que tu viens d'arriver et tu n'as rien, mais si toi tu ne me donnes pas, qui va me donner ?

— Ce n'est pas un problème, j'ai un peu d'argent avec mon ami, demain je vais te donner.

— Non, je veux ça aujourd'hui, demain je dois retourner tôt à Yopougon.

— Mais, il est vingt-deux heures !

— Je sais, mais il faut ça ce soir.

Le comportement de Yolande me surprit car elle n'avait jamais agi de la sorte, donc, pour éviter une quelconque dispute, je me rendis chez mon ami avec elle puisqu'elle ne voulait pas rester à la maison. Je n'eus pas trop de peine à réveiller mon ami ; le portail s'ouvrit au premier coup.

— Vraiment, tu allais avoir besoin du jeton à n'importe quel moment, dit-il quand il vit Yolande avec moi.

— Ha, je t'ai dit ho !

— Attends-moi, je viens.

Le jeune homme rentra dans sa maison et revint.

— Tiens ! C'est gbonhon.

Il me remit quatre billets de mille francs et deux pièces de cinq cents francs, je le remerciai et nous retournâmes. Sur le chemin, je remis l'argent à Yolande, elle compta les billets et me remis cinq cents francs.

— Mais ! dis-je.

— Quoi ? De garder tout ?

— Heu ... non, c'est bon.

En vérité, je voulais mille francs, mais je suis sûr que si je disais ça, je perdrais mes cinq cents francs. Et puis vrai vrai là, quel habit de fête cinq mille peuvent acheter si elle n'a pas ajouté un peu dessus ? Quand nous rentrâmes, j'avais la tête tellement pleine que je dormis à peine avoir touché le matelas. Aux environs de deux heures, je sentis quelqu'un me toucher, me réveiller, j'ouvris les yeux.

— Garvey, dit Yolande, ya quoi ? ha !

Je ne pus m'empêcher de comprendre ce que ma copine voulait dire. Je l'attirai près de moi et me mis à la caresser ; c'est bon comme ça pour toi.

Le lendemain, à sept heures, j'étais de retour du carrefour Faya où j'avais mis Yolande dans un gbaka. Je revenais, énervé ; je sentais que cette journée allait être très chaude. Une fois au conteneur, je réveillai Aubin.

— Ouais, kessia ? ! me demanda-t-il.

— Va réveiller commissaire ! Ça devient zié rentré maintenant pour lui là !

Assis sur son matelas, mon ami me fit comprendre qu'il ne pouvait pas mettre la pression à Apollinaire car il avait une dette envers lui. Il lui avait rendu beaucoup de services ; même le conteneur-habitat, c'est lui qui avait forcé Roméo à habiter avec Aubin parce que c'est lui qui l'avait installé là.

— Donc, tu vas, tu lui dis que nous on a besoin de notre gué, dis-je, on est piqué.

— Garvey, toi-même, va le voir ! Ce sera plus sérieux.

Le duplex dont Apo avait la garde était à deux pas de notre conteneur, donc sans ajouter un mot, je sortis et allai frapper à son portail, il ouvrit.

— Allons chez vieux là, il va donner jeton là ! dis-je.

Sans mot dire, il retourna s'habiller et revint ; nous nous rendîmes chez le vieux Kobéhi. Le vieux habitait à dix mètres du conteneur, dans un duplex. Quand nous entrâmes dans la cour, nous le trouvâmes en train de

puiser de l'eau dans le robinet, nous le saluâmes.

— Pourquoi aussi tôt ? demanda le vieux.

— Mais le vieux ! Il est déjà huit heures ! dis-je.

— Je suis sûr que tu es allé le réveiller pour que vous veniez ici !

— Non le vieux ! Ya longtemps qu'on est arrêté dehors !

— Ne te moque pas de moi, je suis policier ; tu l'as réveillé ! Regarde ton visage et puis pour lui, c'est différent, toi tu t'es réveillé ya plus d'une heure, mais lui, ya pas trente minutes. Bon, attendez moi, je vais à la banque, ce soir, je finis avec vous OK ?

— Ok !

Le soir, nous ne fûmes pas réglés, Apo ne nous rendit aucun compte, nous ne le vîmes même pas.

Le 28 décembre, assis chez Fongnon, un ami détaillant de cannabis, habitant dans un duplex inachevé avec sa copine et quelques amis, Adamo et moi murîmes une idée : on réclame notre part, et s'il ne nous dit rien de bon, on le brigande.

L'idée était bonne, si on attendait Aubin, ce petit burkinabé se moquerait de nous.

Après quelques rapes de gban, je décidai de descendre à Akandjé ; depuis mon retour de Gbély, je n'y étais pas allé. Franchement, Akandjé avait changé, toutes les maisons avaient été occupées, pas par les propriétaires légitimes, mais par des familles sans abri, pour la plupart des guérés et des yacoubas. Étaient-ils des déplacés ou n'avaient-ils plus les moyens de payer leurs loyers ? En tout cas, ils étaient là et occupaient les maisons.

Mes petits Titan, Goalo et leurs amis vivaient dans une villa, La Baleine, Guyzo et Billy en occupaient une autre. A part eux, des familles venues d'ailleurs occupaient le reste des maisons ; Hum, le pauvre, je ne sais pas s'il se console de sa pauvreté en faisant beaucoup d'enfants.

On m'indiqua la maison où vivaient La Baleine et ses amis, je m'y rendis.

— Han ! mon vieux Garvey ! s'exclama mon petit, on m'a dit que tu es arrivé, mais je ne suis pas sur place, je suis tantôt à Yopougon, tantôt ici, c'est comment ?

— Comment comment ? On est de retour ! répondis-je.

— Ha ! C'est mieux dêh ! Gbély, c'est un vrai terrain de formation.

— Ça c'est la vérité, ça nous a appris beaucoup, mais qui est avec toi ici ?

A peine je posai la question que Guyzo apparut, il sourit quand il me vit et me salua.

— En forme ? lui répondis-je.

— Vous vous connaissez ? demanda La Baleine.

— On s'est déjà rencontré, répondis-je.

— Ha oui ! je crois que Billy m'a déjà raconté le croisement, un croisement hein !

— C'est comme ça que les amis se croisent, dit Guyzo, allons au salon, j'ai un forty ici.

Nous nous suivîmes au salon où nous fumâmes le joint apporté par Guyzo. Après le cannabis, je pris congé d'eux, question de continuer ma balade. Je fis un saut à la boutique de François puis finis ma course dans le bistro de Jean. J'en partis à 19h pour rentrer à la maison. Arrivé à la maison, je fus abordé par Adamo qui me dit ceci :

- Môgô là est arrivé, on dirait qu'il est daille.
- Et Aubin ? demandai-je.
- Il est allé prendre un cali chez Fongnon.
- On l'attend !

Quand Aubin arriva, nous nous assîmes sur le banc. Remarquant notre silence, il me dit ceci :

- Marcus ! Petit-là nous a doublés, faite ce que vous pouvez pour le faire décrou !
- Mais, et toi ? demanda Adamo.
- Il ne peut rien faire, dis-je, Apo l'a trop soutra, donne-moi gban là !
- D'accord, il est où même ? Il était tout à l'heure-là ! voilà, le voilà, j'arrive.

Adamo se leva et fonça vers Apo qui venait d'atteindre le conteneur, il l'appela. Après quelques minutes de causeries à voix basse, Apo éleva le ton.

- Il dit après ! Moi-même je veux l'argent, y a quoi ?

Parlant, il allait et revenait, n'écoulant pas Adamo, ce qui m'énerva ; je me levai.

Arrivé près de lui, je le pris à la ceinture et le mis dans une position indélicate : la tête en bas et les pieds en haut, d'une main, je le tenais et de l'autre. Je fouillais ses poches. Je sortis d'abord un paquet de cigarettes que je mis en poche, ensuite, son portable et quelques pièces de monnaie valant huit cents francs. Je le remis sur ses pieds et le poussai puis retournai m'asseoir.

Ce geste avait fait monter quelque chose en Adamo. Il tira la grosse chaîne qui servait à fermer le conteneur, l'enroula sur sa main et chercha à frapper Apo avec, mais les amis se mirent entre eux pour éviter qu'il lui fasse mal.

Assis sur le banc, fumant une cigarette que j'avais tirée du paquet, j'assistais à la scène, riant au fond de moi, je sentais que même si on le laissait, Adamo ne frapperait pas Apo avec cette grosse chaîne ; mais la colère aussi peut nous envoyer à faire des choses qu'on pourrait regretter.

Ayant consulté le crédit, Apo avait mille huit cents francs dans son portable. Alors sous ses yeux, je me mis à appeler ceux dont les numéros me venaient à l'esprit. J'appelai plus de sept numéros, au fait jusqu'à ce que la fille de MTN là me dise que mon crédit était insuffisant pour appeler ce numéro. Je dis alors à Aubin de dire à son ami que je garderais ce portable tant que je n'avais pas reçu mon argent.

- Marcus, écoute ! dit Aubin, c'est que ...

- Laisse ça, mon jumeau ! Foutaise est trop ! dis-je en me levant.
- Je fis trois pas d'eux et allumai une cigarette, en donnai une à Adamo.
- Tu as pris combien sur lui ? demanda Adamo.
- Huit togos plus son lallé, répondis-je.
- C'est mort s'il ne donne pas jeton là ! Aubin dit quoi ?
- Hôôô ! Laisse-lui là dans son jésus-ya ! Il veut me demander pardon.
- Ho, c'est bluff ! Il décrou ou bien son lallé est mord !

Le lendemain, Aubin revint à la charge, me suppliant de restituer le portable.

— Tu me demandes de donner lallé-là, lui il t'a dit quoi pour le jeton ? demandai-je.

— Il va me donner, il dit qu'il va prendre le reste du taman avec vieux-là, répondit Aubin.

— Est-ce qu'il y a jeton là-bas ? Tu soutiens les malhos !

— Laisse ça, Marcus ! Je t'ai tout dit l'autre fois, faut sciencer !

Sans discuter, je sortis le portable de ma poche et le remis au jeune

— Je veux mon gué, Apo, sinon je reprends ton lallé, dis-je.

Il baissa la tête pour me dire qu'il avait compris.

Le cheval du 31 décembre avait atteint la ligne d'arrivée, mes amis et moi nous réveillâmes très moisis. A part les mille francs qu'Adamo avait pour que déjeunions, nous n'avions rien, et ce qui était vilain, les heures passaient comme des minutes. A quatorze heures, je trouvai Aubin à la maison, couché sur le dos, sur un banc, le regard dans les nuages, il semblait vraiment réfléchir ; je m'assis près de lui.

— Kessia, mon jumeau ? lui demandai-je.

— Mais regarde ! dit-il en s'asseyant, la nuit est en train de tomber, et puis on n'a pas un rond, c'est mou !

— Dieu sait ce qu'il fait, lui répondis-je.

Je ne sais pas si c'est ce que j'ai dit qu'il n'a pas aimé, mon ami se leva et sortit sans mot dire.

A quinze heures, je sortis pour tourner un peu, je me trouvai dans tchalodrôme où je bus quelques litres avec des amis ; tout le monde pleurait, chacun se plaignait du fait que le 31 l'avait surpris et se posait la question de savoir si demain il pourrait manger un poulet au moins.

Ne pouvant rester dans ce cabaret les poches vides, je sortis pour continuer ma balade.

Arrivé au quartier 8 de Lauriers, on m'informa que mes amis, Aubin et Adamo étaient au 10, en train de couler une dalle ; heureux, je me rendis sur le lieu.

Sur le terrain, je trouvai mes amis ; Adamo était au-dessus de l'échafaudage en tant que videur, Aubin qui était arrivé en retard fut posté comme Sodéci ; je restai là pour voir si on aurait besoin de moi, mais cela ne se fit pas. Ne pouvant tenir à son poste, le ramasseur fut remplacé par Aubin ; mon ami était maintenant à son poste car dans le coulage de dalle, il était

l'un des meilleurs ramasseurs de Lauriers. A la fin du boulot, le jeune qui avait le contrat voulut lui remettre le salaire de Sodeci, mais il refusa.

— Quoi?! J'ai ramassé et puis tu veux me donner pour Sodeci, paie moi correctement!

Adamo s'approcha pour le soutenir, mais il ne parla pas trop car toute l'équipe donna raison à Aubin. Il paya alors le salaire de ramasseur à Aubin qui était de cinq mille francs, il en fut de même pour le videur. Après la paie, il demanda à Aubin et Adamo de l'aider à évacuer en cachette quelques paquets de ciment.

— On a combien si tu vends? demanda Adamo.

— Enlevons ça ici d'abord! dit le jeune, trouvez un coin où on va déposer ça!

Je proposai qu'on allât chez Jean, son frère Rémi pourrait nous trouver un preneur, ce qu'ils acceptèrent.

Dans deux brouettes, nous chargeâmes les huit paquets, direction chez Jean où nous trouvâmes Rémi à qui nous proposâmes de vendre les sacs de cacao.

Au Lauriers, chacun avait son jeu de jambes. Rémi était un djézeur¹; apporte ce que tu veux concernant un matériel de construction, il te trouve preneur, il ne fait rien d'autre que ça; quelques secondes d'appel et c'était réglé. Il sortit et revint avec vingt-quatre mille francs, Aubin lui remit trois mille francs et nous nous éclipsâmes.

A la maison, nous fîmes le compte de ce que nous avions eu; vraiment, nous n'enviions personne, on en avait pour bien fêter le nouvel an. De retour du magasin de Coq Ivoire où nous achetâmes deux poulets, Aubin remit sept mille francs à Sabine pour qu'elle soit matinale au marché.

Je reçus de mes amis, la somme de quatre mille francs, un montant que je devais gérer pour ce soir. Adamo, parti chercher du joint, ne revenant pas, Aubin et moi sortîmes alors pour aller chercher à manger dans un kiosque. Sur le chemin, Aubin repéra dans la pénombre, des joueurs de cartes.

— Va au kiosque! Je vais jouer un peu, dit-il.

— Tu es sûr que le temps-là est bon pour jouer aux cartes? lui demandai-je. On a laissé Sabine en train de se laver, il faut qu'on s'assoit quelque part pour boire un peu, on est 31 aujourd'hui!

— Vas y, mon jumeau! Je vais augmenter le jeton.

Je remarquai que je ne pouvais pas convaincre mon ami, alors je le laissai et partis manger. Au fait, après le boulot et la vente des paquets de ciment, tout l'argent avait été associé et remis à Aubin. Il avait remis cinq mille francs à Adamo, quatre mille à moi, sept mille à Sabine, lui-même, cinq mille francs; le reste, Aubin voulut les multiplier au jeu puisqu'il ne restait rien.

1 Djéz: N. affaires (djézeur: un homme d'affaire).

A mon retour du kiosque, je vis Aubin arrêté avec Sabine à quelques mètres des joueurs ; Sabine avait un regard noir sur son copain.

— C'est comment, tu n'as pas joué ? lui demandai-je.

— Ils m'ont gagné, dit-il d'une voix confuse.

— Quoi ? ! Tout taman là ? m'écriai-je.

Je jetai un regard sur Sabine.

— Je vais boire une bière, manger et aller dormir, dit-elle.

Nous rentrâmes dans un maquis juste à côté du casino, je commandai deux bouteilles de bière, Sabine prit un plat de rognon. Après les bouteilles et la nourriture, nous quittâmes le maquis. Sabine était devenue pâle de colère malgré son teint d'ébène, murmurant des paroles qu'elle seule comprenait.

Au conteneur, informé, Adamo fut plus qu'étonné ; les deux mains aux hanches, il remua la tête et sans mot dire, il sortit. Yolande ne m'avait pas appelé, son numéro aussi ne passait pas, je déduisis alors qu'elle ne viendrait pas ce soir, surtout avec l'heure avancée.

Le matin, Sabine se rendit au marché. Il avait fallu lui demander pardon car elle était très en colère du comportement d'Aubin.

Adamo avait veillé dans un maquis avec d'autres amis, je suis sûr qu'il ne voulait pas se faire conter cette fête de fin d'année. Il était de retour à la maison, très soûlé. Il s'en foutait qu'Aubin ait mis l'argent dans le jeu, l'essentiel, nous pourrions manger comme tout le monde ce 1^{er} janvier. A dix heures, quand nous sortîmes pour aller au Lauriers, Aubin ne faisait qu'inviter les amis à la maison.

Au Lauriers, nous entrâmes dans le bistro de Jean où nous trouvâmes d'autres amis. A les voir, on avait l'impression qu'ils n'avaient pas eu le temps de s'amuser la veille. Ils commandaient la liqueur africaine en litres et en demis, le petit magnétophone de Jean faisait danser tout le monde, nous nous mîmes dans la danse.

Adamo remarqua que j'étais étonné de le voir sortir un billet de cinq mille francs de sa poche, me dit ceci :

— Garvey, Dieu ne dort pas. J'ai donné cinq mille pour trois grosses bières, le môgô m'a donné sept mille neuf cents francs au lieu de deux mille neuf cents francs. Qui va dire la monnaie est trop ? J'ai fourré ça.

— Boh ! Dieu a sa façon de soutra ses enfants, dis-je, voilà mon môgô, il a voulu augmenter son jeton, il est parti compléter pour les autres !

— Hôôô ! Laissez ça ! dit Aubin, c'est le jeu, on gagne ou on perd.

— Tu pouvais gagner, mais tu n'as pas considéré la manière dont Dieu nous a donné jeton là, dit Adamo.

— Comment je pouvais gagner ?

— Si tu ne jouais pas, si tu laissais le jeu pour aller boire une bière, tu vois un peu non ? Sabine même ...

— Hôôô ! Laisse Sabine ! On lui a donné sept mille pour aller au marché malgré qu'on a payé poulets, me coupa Aubin la parole.

A quatorze heures, quand nous rentrâmes à la maison, je fus surpris de voir sept personnes venues honorer l'invitation d'Aubin. Quand ils nous virent, nos amis se mirent à nous faire des éloges ; un style atalakou de vieux pères. D'autres disaient que nous étions de vrais chefs, malgré la galère, nous avions tué deux poulets. Toutes ces paroles ne faisaient qu'énerver Sabine, elle nous regardait et remuait la tête.

La nourriture prête, Sabine nous servit dans un grand plateau ; le plateau se vida comme par enchantement, Aubin réclama un autre service, ce qu'elle fit sans hésiter. Nous mangeâmes, remerciâmes la cuisinière et libérâmes nos invités ; Sabine, à part, mangeait avec deux de ses camarades qui étaient venues la voir.

Après la nourriture, nous retournâmes chez Jean où la fête battait son plein, mais nous ne durâmes pas ; il était dix-neuf heures moins. Malgré que nous avions à manger à la maison, je voulus boire un peu de café au kiosque, mes amis n'y virent aucun inconvénient, alors, nous nous y rendîmes. Juste après avoir fini de boire le café, assis au kiosque, je vis Sabine et Yolande.

— Ha, tu es venue ! dis-je, mais comment vous nous avez trouvés ?

— Kassano nous a dit que vous étiez au kiosque, donc j'ai su que c'était ici, dit Sabine.

Nous quittâmes alors le kiosque et rentrâmes à la maison. Au conteneur, quand mon bébé me vit, elle courut et sauta dans mes bras, criant papa. J'étais vraiment ému ; je la gardai dans mes bras pendant une quinzaine de minutes.

Sabine profita pour servir la nourriture à Yolande, je lui remis sa fille pour qu'elles mangent ensemble. La sauce de feuilles de patates faite par Sabine était trop bonne surtout avec le riz « Oncle Sam ». Après la nourriture, je rentrai sous la douche, en sortis et rejoignis Yolande dans la chambre, couchée près de Grâce qui dormait déjà.

Sabine servit un autre plat qu'elle m'invita à venir manger, mais je refusai car très rassasié. Elle s'assit devant la porte sur un banc avec Aubin. Cinq minutes après, je les entendis se disputer. Sabine se plaignait à Aubin qui d'après elle avait pris toute la viande. Aubin, à son tour, disait qu'il n'y avait pas trop de viande et qu'elle devait se contenter de ce qui était dans l'assiette.

Sabine se mit à lui faire des remontrances par rapport à son comportement d'hier soir, l'accusant de s'être foutu de nous ses amis en allant jouer aux cartes avec l'argent que nous nous sommes saignés pour avoir. Cela déplut à mon ami qui menaça de lui porter main si elle continuait, mais Sabine parlait toujours. Je sortis les calmer et retournai me coucher.

A peine me suis-je couché qu'une bagarre éclata entre mon ami et sa copine. Sabine entra dans la maison en courant, prit une écumoire dans le panier des assiettes. Elle n'eut pas le temps de se retourner qu'Aubin lui tomba dessus, la bagarre reprit, ma fille fut réveillée par un pied posé sur

son bras, sa mère la prit, indignée. Je les séparai et les fis sortir.

— Pourquoi ce soir, Aubin ? Pourquoi c'est à la visite de ma copine que vous faites ça ? lui criai-je, arrêtez ! Je vous demande pardon, pas ce soir !

Ils arrêterent de se battre, Sabine sortit de la maison et s'en alla je ne sais où. J'étais vraiment rempli de honte, dispute pour une affaire de viande ?

Couchée, Yolande riait à chaque fois que l'image de la scène lui venait ; poursuivi par Sabine avec une pancarte en fer, Aubin fit deux fois le tour du conteneur, me demandant de prendre la pancarte à sa copine. Ma fille ne pleurait plus, préoccupée par le sommeil. Plus de deux fois, Yolande me répéta ceci :

— Hum, à cause de viande, hum !

Ne trouvant rien à lui dire, je la laissai murmurer.

Le lendemain, Sabine présenta ses excuses avant de dire au revoir à Yolande et son bébé. Je les mis dans un gbaka et promis à Yolande de l'appeler. Grâce collait sa poupée sur sa poitrine, me souriant ; j'attendis le départ du minicar avant de retourner à la maison. A treize heures, assis sur le banc, à la maison, Sabine demanda à me parler, nous rentrâmes dans le conteneur.

— Garvey, tu vois ton ami ?

— Qu'est-ce qu'il a fait encore ? demandai-je.

— Il est allé gâter mon nom chez ma copine Estelle.

— Comment ça ?

— Il est allé dire aux Yao et Estelle que moi, il m'a frappée hier parce que j'ai mis foutaises sur lui !

— Haï ! m'exclamai-je.

— Ecoute ! Il dit que j'ai mangé toute la viande que j'ai préparée, mêmes vous ses amis n'avez rien eu, c'est pour ça qu'il m'a frappée.

Je mis ma main sur ma bouche, étonné, ce mensonge était trop grossier et humiliant. J'étais surpris d'entendre qu'Aubin avait eu à dire ça, mais je ne connaissais pas encore Sabine. Qu'est ce qui prouvait la véracité de ses dires ? Je lui dis simplement ceci :

— Mais comment Aubin a pu dire ça, il est fou ou quoi ? Calme-toi ! il va répéter ça devant moi, faut te calmer !

Sabine voulait forcément m'expliquer, je fis mine de l'écouter, mais ne la laissai pas finir, je la calmai et sortis du conteneur. Revenant de la douche, j'entendis Sabine se plaindre de son chéri, de ses multiples mensonges, de sa négligence envers tout.

Je sortis et trouvai Aubin dans une grande villa achevée, avec tous les accessoires à bord, gardée par Apollinaire. D'après lui, le propriétaire n'était pas pressé d'aménager ; c'est là que les amis se rassemblaient pour jouer aux cartes. Ne jouant pas, j'appelai Aubin pour lui demander pourquoi il avait fait ce genre de témoignage sur sa copine.

— Garvey, elle ment ! me répondit-il, tu ne la connais pas. On est en train de manger, elle ne veut pas que je touche à un seul morceau de viande et

puis elle me dit que j'ai pris l'argent de mes amis pour aller au jeu on dirait que c'est son jeton. Elle est trop capricieuse, laisse la comme ça !

Je trouvai l'histoire banale, alors je demandai à mon ami de ne plus la frapper ; quelques instants après, Aubin rentra dans le jeu et je sortis de la villa.

Janvier était passé, j'avais classé le dossier Apo. Il nous avait remis notre part en monnaie de singe jusqu'à ce que les comptes soient bons.

Au mois d'avril, précisément le mercredi 8, Sangaré, un ancien militaire radié que j'avais recruté quand j'étais adjudant de compagnie au Centre émetteur d'Abobo, me croisa dans ma balade au niveau d'Akandjé et me donna cette nouvelle :

— Chef de dispo, y a un type qui doit venir nous voir le samedi pour discuter avec nous.

— C'est qui ça, un officier, un homme politique ? demandai-je.

— C'est un blanc, répondit-il.

— Ce sont les mêmes là, les espions des français là, vous avez causé avec lui ?

— C'est pour ça que je te dis, là tu pourras parler avec lui quand il sera là.

— Samedi, le 11 non ?

— Oui chef !

— S'il vient, viens m'appeler !

— Bien pris.

Sur cette recommandation, je laissai Sangaré pour continuer ma balade.

Arrivé à la maison, je fis le point à Aubin qui me dit de ne pas voir les espions partout, peut-être que cette visite pourra changer les conditions dans lesquelles nous vivons. Je lui dis que si les dix jours de Gbagbo ne sont pas encore arrivés, quel autre pourra changer nos conditions. Il me demanda d'attendre l'arrivée de ce blanc, on ne sait jamais.

Effectivement, le samedi 11 avril 2009, trois de mes petits arrivèrent au conteneur pour m'annoncer que le type en question était arrivé, le blanc. Avec Aubin, nous descendîmes au quartier 9, dans une villa gardée par mon petit Fanta Graya où il avait été accueilli.

Arrivés, nous tombâmes sur un blanc, gaillard, habillé d'une chemise bleu-ciel, un pantalon tissu et un chapeau sur la tête. Mes petits me présentèrent comme étant leur chef, je le saluai, le type était accompagné d'un jeune homme, un noir.

— Bonjour, commença-t-il, je suis Karel Arnaut, professeur à l'université de Gand, c'est en Belgique, et lui, c'est Klé, il est doctorant à l'Université de Cocody ; voilà !

— Moi, c'est Garvey, et ce sont mes petits, dis-je, quelles sont les nouvelles ?

Je me tournai vers mes amis pour leur dire que j'avais demandé les nouvelles, ils diminuèrent le bruit qu'ils faisaient. Nous on n'a pas besoin d'être nombreux pour faire du bruit, même en nombre restreint, on en fai-

sait bien ; Karel prit la parole :

— On a reçu l'information que des combattants habitaient dans les maisons inachevées ici, laissés à leur sort, je voudrais savoir ce qui a pu se passer et qu'est-ce que le gouvernement a prévu pour vous.

Après les nouvelles, le bruit reprit sa place ; mon petit « Fanta » trouvait que c'était long à lui expliquer, que je lui présente ce que j'étais en train d'écrire ; mon regard le fit changer d'avis, je me tournai vers Karel :

— Je vais vous expliquer comment nous nous sommes trouvés ici, dis-je froidement.

— Je peux filmer ? demanda-t-il.

— Non, répondis-je.

— Mais je peux enregistrer ?

— Non.

— Ha ! Comment je fais alors ?

— Tu vas garder tout ce que tu vas entendre dans ta tête, lui répondis-je.

Le visage du gars pâlit tout à coup, je me tournai vers mes amis.

— Les gars, il veut en savoir sur le mouvement, c'est comment ?

— Mon vieux ! prit « Fanta » la parole, explique tout ! On n'a personne à couvrir, ils ont tous les foutaises, dis-lui tout !

Les autres se mirent à m'encourager à me mettre à table. Je me mis alors à expliquer à notre étranger comment nous avons été recrutés, comment nous sommes partis à l'ouest et ce que nous avons vécu.

— Mon vieux, dit Aubin au blanc, tout ce qu'il te dit là, Garvey a tout écrit.

— Oh ! c'est pas ce qu'on veut savoir ici, dis-je à Aubin.

— Mais, mon vieux, ce que tu as écrit là, c'est ce que tu lui expliques là non ? dit Boris.

— Laissez ça ! dis-je, voilà comment nous nous sommes trouvés ici.

Après quelques questions supplémentaires comme ce que nous faisons comme activité dans la cité de Lauriers, Karel nous remit la somme de dix mille francs et échangea son numéro avec ceux qui avaient des portables puis prit congé de nous en promettant de revenir ; quel que soit le nombre que nous atteignons, je partageai les dix mille équitablement.

A seize heures, Boris m'informa que Karel m'avait demandé, mais il lui avait donné le numéro de Sabine. Quand je lui demandai la raison, mon petit me dit que le blanc voulait faire connaissance avec ce que j'avais écrit sur le gbôhi.

Je me dépêchai de trouver Sabine, quand je la vis, elle m'informa que le blanc voulait me croiser pour voir ce que j'avais écrit.

Arrêté avec Sabine devant le restaurant de Virginie, son portable sonna. A peine elle le mit à son oreille qu'elle me passa le portable, me disant que c'est Karel.

Quand le type entendit ma voix, il ne fut pas long, il demanda que nous nous croisions demain dans l'après-midi pour que je lui montre ce que

j'avais écrit ; rendez-vous était pris et nous devions nous croiser à la station Shell de la Riviera III.

Le lendemain, après son coup de fil, j'étais devant la station indiquée, à quatorze heures. Après quelques minutes d'attente, je vis une voiture personnelle de couleur bleue marine stationner à trois mètres de moi. Il en sortit avec un type au volant. Je m'approchai pour les saluer, il me présenta au chauffeur : il s'appelait Monsieur Gadou, professeur à l'Université de Cocody, un type sympa à première vue, il causait avec moi comme si on s'était déjà vus.

Après les présentations, le tonton proposa que nous trouvions un endroit pour bavarder. Nous remontâmes dans le véhicule et dix mètres devant, nous nous garâmes devant un bar, Gadou nous dit au revoir et s'en alla.

Assis dans le bar, Karel commanda deux bouteilles de «66» qui furent servies et me demanda de lui faire voir ce que j'avais écrit. Je retirai mon sac au dos et sortis des feuilles ; j'écrivais sur des feuilles que je numérotais. Il les prit et se mit à les lire, Karel apprécia en me disant que le style dans lequel j'écrivais était bien, il me demanda ensuite ce que je voulais en faire, le vendre comme ça ou quelle était mon intention pour ces écrits. Je lui répondis que je voulais les faire éditer pour que tout le monde, nos parents, nos amis, nos copines sachent ce qui s'est réellement passé parce que pleins parmi nous ne pouvaient plus rentrer chez eux. Ceux qui ont menti à leurs connaissances étaient obligés de rester loin d'eux, ceux qui ont dit la vérité ont été chassés par leurs parents, leurs copines les ont quittés. Donc, par ce livre, chacun comprendra vraiment ce qui s'est passé et les parents pourront pardonner à leurs enfants et les copines pourront revenir à leurs copains, alors, je voulais l'édition de ce livre.

Karel me demanda alors de reprendre le tout dans un cahier pour qu'on puisse saisir ; il n'aimait pas que je traite les premiers écrits de brouillons, Karel me répétait que c'était l'original car c'est ce qui fera le livre ; il avait raison.

Connaissance faite avec les pages, Karel proposa qu'on allât à Adjamé pour acheter des registres quadrillés pour que je puisse reprendre tout ce que j'avais écrit. A Adjamé, Karel m'acheta trois gros registres à six mille francs, me remit dix mille francs et me libéra en me disant qu'il devait se rendre au forum des marchés pour acheter un cadeau pour sa femme car son avion décollait à vingt-deux heures. Je le laissai, me rendis à la gare où je pris un gbaka pour Faya. Le soir, tard dans la nuit, il m'appela pour me dire que son avion avait décollé, je lui souhaitai un bon voyage.

Le lendemain, aux environs de 8h, Karel m'appela et me demanda de croiser un certain Adjallou, étudiant à l'université de Cocody, il m'aidait à photocopier le brouillon, oh pardon, les originaux de ce que j'avais écrit.

A neuf heures, j'étais sur le campus, cherchant Adjallou qui m'avait dit au téléphone qu'il était devant le bureau de Western Union, dans le grand établissement. Arrivé sur le lieu, je remarquai un jeune homme d'à peu

près vingt-huit ans, mince de forme, dans une chemise manches courtes, un pantalon et une paire de tapettes en cuir ; il avait l'air de chercher quelqu'un, je m'assis sous un arbre pour l'observer. Le jeune homme se mit à aller et venir, alors, je criai son nom ; il me regarda et je lui fis signe de venir, il s'approcha.

— Comment tu m'as reconnu ? me demanda-t-il.

— Tu avais l'air de trop chercher, lui répondis-je, je suis Garvey.

— Ça, c'est vrai, je me demandais comment j'allais te connaître, je suis Adjallou, c'est Karel qui t'envoie, n'est-ce pas ?

— C'est ça.

— Ok ! Allons, je vais te montrer chez moi !

Je le suivis jusqu'à sa chambre, un petit studio. Il me fit savoir que c'était la chambre de son vieux père, Waraba Dadji, un chef de la FESCI. Je ne lui demandai pas sa chambre, je lui proposai qu'on allât au Faya pour qu'il connaisse chez moi et prendre les feuilles à photocopier car Karel les avait demandées.

Adjallou était vraiment sollicité par ses amis du campus, on l'appelait de partout pour le saluer, le taquiner ; il me dit que c'est la seule manière pour bien vivre sur le campus ; la sympathie envers tout le monde.

Après les photocopies, je l'accompagnai à la poste pour qu'il expédie le colis, puis je le libérai pour retourner à la maison. Quand nous étions à la maison, Adjallou m'avait surprenamment étonné. Il appréciait notre conteur, il disait que s'il vivait dans un truc comme ça, il serait très heureux.

La vie est quelque chose quand-même hein, pendant que d'autres se plaignent de leur situation, y en a qui les apprécient ; la vie hein, vraiment.

Dans l'après-midi, aux environs de quinze heures, Adjallou me trouva à la maison avec un portable qu'il me remit en me disant que c'était le cadeau de Karel ; un portable de marque Alcatel avec mille francs de crédit, un besklát.¹

Je pris le téléphone, l'examinai. Le portable ne me plaisait pas, mais j'étais désormais connecté, j'avais mon premier portable que j'avais eu sans faire de tort à personne.

Adjallou proposa qu'on appelât Karel, ce que nous fîmes ; de l'autre bout du fil, Karel me dit ceci :

— Tu es téléphonisé maintenant hein !

— Ça, tu l'as dit ! répondis-je.

Karel me dit qu'il était très heureux que j'aie eu ce portable, on allait pouvoir être permanemment en contact. Il me dit aussi de me dépêcher de mettre mes écrits dans les registres qu'on avait achetés pour qu'Adjallou puisse les saisir, je lui promis de faire le plus rapidement possible. Après près de trente minutes, je raccompagnai Adjallou pour prendre son gbaka.

Le lendemain, je me mis au travail, reprenant ce que j'avais écrit sur

¹ Besklát : N. portable simple, sans caméra, sans carte de mémoire.

les bouts de papier. Le 15 du mois d'avril, Karel m'envoyai un message me disant qu'il avait remis 25.000 francs à Adjallou pour moi ; à peine je racrochai qu'Adjallou m'appela pour me dire qu'il venait chez moi pour me remettre de l'argent que Karel lui avait donné pour moi.

A quinze heures, j'étais avec Adjallou au maquis où je l'avais invité à prendre une bière. Après deux bouteilles, je remis un peu d'argent à mon ami et le libérai.

Ayant remarqué que je n'avais pas de papiers depuis un bon moment, je décidai de m'en établir, mais un problème se posait. J'avais perdu toutes mes pièces même mon extrait de naissance ; mais la grâce divine agissant, je suivis mon intuition le jour où nous étions allés faire taper nos références pour la confection de « cet élément ». Ayant en ce moment mon extrait de naissance, j'inscrivis le numéro à la place de la carte nationale d'identité, ce qui me sauva, parce qu'après mes tours aux mairies d'Attécoubé et d'Adjamé, le numéro fut accepté à la mairie du Plateau où l'on me confectionna un nouvel extrait de naissance. Ça s'est fait rapidement, en moins de quatre jours, par l'aide de Zavo, un type travaillant dans ce service. Ya des gens qui aiment leur boulot hein, faut laisser corruption même ! Il fait son travail avec tout son sérieux.

J'avais maintenant un papier, le plus important même ; avec ça, je pourrai faire le reste.

Lauriers n'avait pas changé, c'était la même chose ; travailler pour manger, il fallait se trouver quelque manawa pour pouvoir se gérer. Moi, j'avais ajouté l'écriture à ça ; pas à ça, mais à pour moi-là.

Quand il y a du boulot, je range mes cahiers pour aller jobber, je les ouvre quand je suis libre ; j'étais même plus libre à écrire qu'occupé à travailler. Lauriers était maintenant une cité habitée, du quartier 10 en passant par le quartier 8 pour descendre au 9 ; à part quelques maisons dont les propriétaires ne s'étaient pas encore manifestés, les autres étaient habitées. Donc Lauriers n'était plus un chantier, et quand c'est comme ça, le boulot se fait rare ; ainsi je m'assois au moins pendant cinq heures à écrire.

Deux à trois fois, Sabine m'avait dit qu'Aubin lui avait dit que j'étais le chef de notre dispo, mais j'étais aussi l'écrivain du gbôhi. A ces paroles, je souriais seulement.

Compagnon, un frère, mon ami, ho ! Je ne suis pas un écrivain, je ne peux même pas me trouver dans son périmètre, mais l'histoire est trop bonne et belle pour être laissée à l'oubliette ; ce qui a suscité ta sollicitude. Sinon, les écrivains là, tu les vois pas ?

Le 17, revenant du Plateau, je fis un crochet au campus pour voir Adjallou. Tu sais, depuis le premier jour où elle m'a rendu visite, Yolande m'avait remis le certificat médical de naissance de notre fille et il me fallait établir son acte de naissance, mais ma copine n'avait pas de papier administratif, il fallait donc lui établir un extrait de naissance pour pouvoir l'associer au mien et faire celui de notre fille.

Déplacée de Brobo, Yolande n'avait que sa carte de déplacé, et c'est avec cette carte accompagnée des extraits de ses parents que je pus lui établir un jugement supplétif, puis un extrait d'acte de naissance au parquet du Plateau avec l'aide d'un gars du nom de Touré, un intermédiaire, sympa gars.

Grâce était née à Bouaké, mais je changeai son lieu de naissance pour éviter de me rendre dans la cité ; sur le papier, ma fille était née à Abobo.

Sur le campus, je ne trouvai pas Adjallou, celui que je trouvai me fit savoir qu'il s'était rendu à Koumassi, je fis alors demi-tour. Je ne sais pas si à l'université, on fait l'armée, mais ce que j'ai vu à au moins deux reprises me le fit penser. Les étudiants se mettaient au garde à vous devant des amis qu'ils appelaient général, so (secrétaire à l'organisation), commandant, ... je ne comprenais rien. Les étudiants détestaient les corps habillés, mais pourquoi faisaient-ils comme eux ? Adjallou n'était pas là pour me donner une réponse, mais je serai renseigné, parce que j'ai beaucoup à faire sur ce campus.

De retour à Faya, à onze heures, Sabine m'informa qu'Aubin était allé à la cité Sides pour voir les amis qui y étaient. Sans hésiter, je m'y rendis. A la Sides, ne connaissant pas chez mes amis, je me fis accompagner par un jeune qui me déposa chez le Capitaine Dolpik qui s'écria quand il me vit.

— Marcus ! adjudant-chef malho ! Ouais, ouais, ouais ! dit-il en applaudissant.

— Ouais, Capitane ! répondis-je.

Gérard se leva de son banc et se mit au garde à vous.

— Laisse ça, Capi !

— C'est comment ? Ouais, Gbély t'a siri !

— Est-ce que Gbély a cœur de me siri ? Voilà moi !

Il éclata de rire et me salua ; Dogbo Gérard alias Capitaine Dolpik s'était replié sur ce nouveau chantier de Sides. Il y vivait avec sa copine Désirée et leur fille. Mon ami s'était ouvert un bistro où il vendait du koutoukou et de la liqueur en sachet. Sa chérie tenait son petit restaurant ; cela ne m'étonna pas de mon ami car il était très entreprenant, même depuis Lauriers.

Après quelques tournées de koutoukou, mon ami me demanda de le suivre pour qu'il me montre chez le Colonel et les autres. Arrivés chez le Colonel Pakass, quand les amis me virent, c'était le comble. Ils se précipitèrent vers nous, d'autres voulaient me mettre au dos, d'autres criaient mon nom ; c'était vraiment une joie intense.

Dakoury Agodio Hervé alias le Colonel Pakass vivait dans une cour clôturée dont il avait la garde, il vivait là avec Deux Bérêts, Sniper et Marie Claire qui était tantôt à Yopougon tantôt à la cité. A chaque regard qu'il jetait sur moi, Pakass souriait et remuait la tête.

— Kessia, Colo ? Finis-je par lui demander.

— Je suis enjaillé de te voir, hypocrisie mise à part, dit-il.

— Moi aussi, répondis-je.

— Garvey ! s'exclama M-C, je n'arrive pas à comprendre la manière dont tu es resté là-bas malgré que tout le monde repliait.

— Laisse ça ! Chacun a sa gamme, dis-je.

M-C retourna sur le chapitre Craquement 14, où il l'avait envoyé à Guiglo pour appeler les autres, mais au lieu de le faire, il est resté là-bas. Je l'interrompis en lui disant que c'était moi qui lui avais dit de rester à Guiglo parce que lui-même se demandait s'il devait appeler les gars qui sont chez Maho.

Après cette révélation, un silence alourdit l'atmosphère, et pour éviter que nous restions dans cette atmosphère, Pakass me demanda des nouvelles d'Aubin.

— Sabine m'a dit qu'il était venu vous voir, répondis-je, voilà pourquoi je suis venu et profiter pour vous saluer.

— Ça là, tu vas voir que Brou a trafiqué go-là pour aller s'asseoir dans un guéou, dit Dolpik

— Brou, son affaire de jeu quoi ! dit Dugun.

Nous laissâmes le chapitre Craquement pour prendre la page Brou. Nous parlâmes de Brou, sa façon de reconnaître des coupables dans un fait, sa prévision des choses, sa perte de contrôle quand il est en colère, son gros cœur, sa peur bleue des situations indéliques, ses promesses jamais réalisées, ses projets toujours en standby ; nous ne laissâmes rien du tout de notre ami. Nous nous moquions quand nous nous rappelions certains de ses actes ; les gars le traitaient de soyé à cause de ses quelques interventions pour sortir des gens des mains des gars. Ne pense pas être en compagnie d'Aubin et vouloir faire du tort à autrui, tu es « soyé » très tôt. Mon ami disait toujours que nous nous sommes trouvés ici, c'est pour travailler et se faire des amis, et non de faire du tort aux gens ou se faire des ennemis. Aubin était aussi courageux et bon travailleur. Le travail de la terre aussi lui réussissait bien. La preuve, il avait essayé quelques pieds de manioc sur un chantier abandonné à deux pas du conteneur qui poussaient très bien.

Tu sais, compagnon, tu ne peux pas être dans le gbôhi de la Colombie et ne pas fumer de joint, c'est rare, y en a même pas ; donc, en bavardant nous fumions.

Toujours fumant et bavardant, Dolpik m'indiqua le « gbaki » de Mike le poison ; je m'y rendis accompagné de Deux Bérets. Mike le poison, le phénoménal Sahi Michel, le difficilement compris, l'homme à plusieurs facettes, celui qui pouvait être en parfaite harmonie avec toi aujourd'hui, et demain, ne pas avoir affaire à toi ; seuls, nous le comprenions. Chacun a ses pensées, quand on se rend compte d'une situation qu'on n'a pas demandée et dont on se retrouve au centre, quelques fois, on veut rester dans son coin.

Je trouvai Mike causant avec des jeunes qui m'étaient inconnus. Il les libéra et vint me saluer froidement, avec un sourire, je le lui rendis.

— C'est comment ? dis-je, kessia, tu vends gban maintenant ?

— Boh ! C'est une défense, le chantier est arrêté, le boss science par

mois.

— Boh ! On va faire ça, si c'est ce qu'ils veulent qu'on fasse.

Après quelques minutes de causeries, je remontai avec Mike chez Dolpik où nous le trouvâmes avec les autres, mangeant ; nous prîmes des cuillères et les accompagnâmes. Après ce plat, un autre fut servi, et un autre encore après lequel nous déposâmes nos cuillères. Vraiment, quand on est avec ceux qu'on aime et qui nous aiment, on ne voit pas le temps passer. On était dix-huit heures et je n'avais pas encore demandé la route, je le fis les minutes qui suivirent ; les amis me dirent au revoir et je me fis accompagner sur le goudron par Dolpik.

Au bord de la route, mon ami me salua et me remit une pièce de cinq cents francs, me disant que c'était mon transport.

— Je t'ai dit que je vais prendre taxi ou bien, dis-je, voilà Lauriers !

— Est-ce que je ne sais pas que tu ne vas pas prendre taxi ? Mets ça sur toi !

Je laissai mon ami et me mis à marcher ; je ne suis pas avare, mais j'ai toujours pris l'habitude de marcher.

Arrivé à la maison, à dix-neuf heures à cause de mes tours chez d'autres amis, je trouvai Adamo couché, toussant et le corps chaud de fièvre. Il me répondit affirmativement quand je lui demandai s'il avait pris des médicaments. Toute la nuit, Adamo ne dormit pas, il ne fit que tousser, toute la maisonnée ne put fermer les yeux. Aux environs de deux heures du matin, réveillé d'un sommeil qui n'avait duré que quelques minutes, je sortis pour pisser.

Revenant de la douche, je remarquai un pied de biche posé juste devant la porte, pensant qu'un de mes amis l'avait laissé là, je le pris et rentrai avec. Le matin, c'est Aubin qui nous réveilla.

— Les gars, je ne comprends pas, j'ai mis mon jeans sous ma tête, je ne vois pas.

— Tu es rentré comment hier ? lui demandai-je.

Sabine éclata de rire.

— Je ne plaisante pas, je n'ai rien bu hier, répondit-il, toi-même tu poses les questions façon façon là, où est un pied de ta Sebago ?

Je me levai pour lui montrer ma paire de chaussures, mais je ne vis qu'un seul, pire, je constatai la disparition de mon blouson ; cherchant, je me rendis compte que mon porte-monnaie qui contenait trois mille francs n'était plus sur la table. Aubin déduisit que quelqu'un était entré dans la maison pendant que nous dormions ; mais à quel moment puisque le mal d'Adamo nous empêchait de dormir ?

Quand nous sortîmes, nous remarquâmes des pas de chaussures, des Lêkê ; un gros et un gros, ça devait être deux personnes. Je rentrai dans une colère quand je réalisai la disparition de mon bédou. Les trois mille francs qui étaient dedans allaient m'aider à m'établir un certificat de nationalité et une attestation d'identité. Touré m'avait rassuré qu'il pouvait s'en occu-

per, j'étais à plat et très en colère.

Aubin proposa qu'on fasse un tour, on ne sait jamais, peut-être que des noctambules ont vu quelque chose. Nous sortîmes et nous trouvâmes au café de Soum, le lieu où bon nombre de jeunes et d'ouvriers se trouvaient pour boire du café avant d'aller vaquer à leurs occupations. Au café, un jeune homme du nom de Yacou nous vit et posa cette question :

- Kessia et puis vos visages sont façon matin-là ?
- Façon comment ? demanda Aubin.
- Non, vous êtes on dirait quelque chose s'est passé.
- Non, ya rien, répondis-je.

Nous ne durâmes pas au café, préférant continuer nos recherches. Quelques mètres devant, Aubin me dit qu'il trouvait suspect le comportement de Yacou, ainsi, il voulait qu'on l'interroge. On n'avait rien contre lui, c'était donc difficile de faire de lui notre voleur. Aubin s'en fichait, ce qu'il a dit en nous voyant mérite d'autres questions, disait-il ; sur ces mots, nous retournâmes au café. Sur le lieu, j'appelai Yacou qui s'empessa de venir.

— Yacou, question tu m'as posée là, ya question comme ça entre toi et moi ? lui demandai-je.

- Non, mon vieux ! Mais j'ai vu que tu n'étais pas enjaillé matin-là.
- Allons à la maison je vais te montrer quelque chose !

Sans discuter, le jeune homme nous suivit jusqu'à la maison.

— C'est lui ? demanda Sabine quand elle le vit.

— Non, répondis-je en rentrant dans le conteneur, je vais lui montrer quelque chose.

Le jeune fit deux pas en arrière quand il me vit sortir avec le pied de biche en main.

— Kessia ? lui demandai-je en le fixant du regard.

— Ya fôhi, mon vieux !

— Tu vois arrache-clou là ? Ya des môgôs qui sont venus nous maga hier nuit, c'est eux qui ont déposé ça devant la porte. On a maga nos jetons, nos djêkêly, mêmes mes papiers, hier nuit.

Le jeune me jeta un regard étonné.

— Y avait personne ou bien ?

— On était dedans ! lui répondit Aubin, toute la nuit, Adamo souffrait, donc on n'a pas dormi !

— Quelques minutes ont suffi pour qu'ils nous baisent, dis-je.

— Ouais, ils ont djô sur vous ! Ya des môgôs qui sont cra-cra¹ quoi ! dit le jeune.

— Bon, Yacou ! l'appelai-je, fais ton enquête ! Toi-même tu as vu.

Le jeune homme me promit de faire son possible, je lui demandai de partir. Le regardant partir, Aubin me dit ceci :

— Même s'il n'a rien fait, il doit être au courant de quelque chose, la

1 Cra-cra : *N. intrépide, vaillant.*

journée ne fait que commencer.

— Ça veut dire quoi, la journée ne fait que commencer ?

— Regarde seulement ! Nos rôls¹ ne peuvent pas tourner dans cité là, ils vont nous ramener ça un à un, regarde seulement !

Ce genre de prévision de la part d'Aubin, je n'en doute jamais parce que mon ami n'avait plus rien à me prouver concernant la réalisation de ses prévisions, je le regardai alors.

— ok ! Mais mon trois cricats qui a pan avec mon bé-là même-là, boh ! Jusqu'à l'heure-là, ça chauffe ma tête.

— Vigilons seulement !

— Ah ! C'est à cause de vigilons que tu me dis qu'ils vont ramener ça un à un là ?

— Mausiah ! Je ne suis pas clairvoyant, c'est ce que je sens !

Tu es plus clairvoyant que senteur, mon ami, tu n'as rien à me prouver. Sortis, c'était le scoop du matin. Mon ami avait chargé l'info, tu le salues, il a une seule réponse :

— Ho ! Les bah-bièh sont tombés sur nous hier nuit, ils sont venus nous voler dans notre sommeil, des lâches !

C'était la même réponse pour une salutation ou quelconque question comme « c'est comment ? », « on dit quoi ? » et autre, je finis par lui dire d'arrêter.

— Regarde dans leurs yeux ! Ceux qui nous ont volés nous connaissent, ceux qui nous saluent nous connaissent, regarde dans leurs yeux seulement ! Les yeux parlent, mon jumeau !

Je n'ajoutai plus un mot, mon ami changea sa manière de répondre aux salutations.

Aubin est un amoureux du jeu de hasard, n'importe quel amusement où on parie, mon frère de sang tente sa chance. Malgré qu'on était fauchés, Aubin fit escale dans un jeu vidéo où les gens pariaient et me demanda de l'attendre.

— Non, on se siri après, lui répondis-je.

— ok !

Je laissai mon ami et continuai ma balade. A 16h, de retour à la maison, je trouvai Aubin et un petit garçon d'au moins quinze ans.

— Voilà, Garvey ! On a trouvé ton bédou, tes photos sont dedans, ton extrait aussi, mais ton « cet élément » n'est pas dedans.

— Qui a trouvé ? demandai-je calmement.

— C'est Wassa qui a trouvé quand il est allé chier dans le champ de manioc.

Je jetai un regard au petit.

— C'est Wassa qui lui a donné pour nous envoyer, dit Aubin.

Quand je demandai Wassa, le petit me répondit qu'il était allé en livrai-

¹ Rôl : N. affaire.

son. Wassa était un des employés de Sangaré Bibi, un jeune commerçant de matériel de construction, ami des éléments FLGO quand nous étions en groupe au Lauriers. Sangaré était plus ami à Adjaro, à Aubin et moi, les autres comme Braco, le Colonel Pakass, Suruku et certains, il sympathisait avec eux par obligation ; tu vois un peu ce que je veux dire ?

Le champ de manioc où on a trouvé mon porte-monnaie était le champ d'Aubin, il était à deux pas du conteneur, nous nous y rendîmes pour jeter un coup d'œil. Après deux à trois minutes de recherches, Aubin trouva le pied de ma Sebago, le blouson et le jeans avaient été emportés. Je n'arrive toujours pas à comprendre pourquoi le voleur a pris une chaussure au lieu de la paire.

Ce 24, le soir, la tension était vraiment forte entre Aubin et sa copine. Après deux à trois rounds de bagarre, ils se disputèrent toute la nuit. Sabine accusait son chéri de ne pas faire attention à elle, d'être avare envers elle, de lui mentir à tout bout de champ. MC Kenzi, quant à lui, se défendait en disant qu'il n'avait pas besoin de faire attention à elle, qu'il accrochait son pagne où sa main arrivait et que si elle trouvait qu'il mentait, elle pouvait se casser. Je restai toute la nuit à les calmer, je dormis quand je pus.

Le lendemain, ayant un rendez-vous avec Touré, je sortis à sept heures pour me rendre au parquet du Plateau. Touré était trop occupé parce qu'il gérait beaucoup de dossiers. Il traitait tout ce qui lui tombait entre les mains, tout dossier administratif, ce qui le mettait en retard sur des rendez-vous qu'il fixait lui-même. Ce jour-là, Touré fixa un autre rendez-vous et me remit cinq cents francs pour mon transport ; je retournai, fâché.

Tu sais, un frère, quand tu arrives au parquet, en descendant les marches du greffe, il y a un écriteau en face de toi qui dit : « Evitez les intermédiaires ». En noussi, c'est un garant. On essaie de te dire que si tu laisses la voie légale qui est d'aller aux guichets pour que les employés du parquet s'occupent de toi, que tu confies ton dossier à des intermédiaires, cela est à tes risques et périls. Pour te dire simplement que si on met dans ta gorge, faut gérer ça seul.

Mais beaucoup de gens préféraient le service des intermédiaires car c'était rapide, au lieu de plusieurs jours d'attente, tu pouvais avoir tes papiers dans un bref délai. Surtout qu'ils étaient aidés par les tontons de la justice. Alors, malgré fâché, je gardai patience.

Arrivé au conteneur, je trouvai des habits dehors, ils devaient parvenir à Aubin, brûlés. Je sautai le tas calciné et entrai dans la maison ; un vrai désordre. Des habits étaient partout dans le conteneur, les pots de pommade, les rouges à lèvres de Sabine et d'autres articles de femmes traînaient sur mon matelas et le leur. La scène me fit pitié, je me demandais le style de love qu'Aubin pratiquait avec sa copine, je crains que ce soit du masochisme.

Je laissai tout à sa place et sortis, trouvai Aubin au jeu vidéo où des paris étaient ouverts. Mon ami disait à qui veut l'entendre que Sabine avait brûlé

ses habits. Je restai dehors pour éviter qu'il me prenne à témoin, ce qu'il fit quand il me vit.

— Garvey! Tu es quitté à la maison?

— Ouais! répondis-je.

— Tu as vu mes habits? Go là a tout brulé. Voilà le seul djêkêly qui me reste, dit-il en écartant les bras. Tu m'as trouvé dans mon jeu, tu veux m'interdire. J'ai jeton, tu veux faire gué-juste, tu refuses cinq cents francs même quand l'homme est moisi? Maintenant, c'est mes habits que tu brûles, je vais te suivre kodjo-kodjo, comme ça on va voir ce que ça va te faire, c'est quel maso-ya ça là?

Je lui tournai dos et allai m'asseoir dans le restaurant de Virginie. À peine assis, mon portable sonna, je le décrochai et le portai à mon oreille.

— Allo? dis-je.

— Allo, Garvey! C'est Chilo!

— Eh, Chilo, c'est comment?

— Ya fôhi, c'est comment? J'ai pris ton «cet élément» avec un gars ici!

— Quoi?! m'écriai-je, étonné.

Achille m'expliqua qu'il avait trouvé hier un gars dans un bistro au quartier Koweït, qui exhibait ma carte, disant qu'il était militaire. Maintenant quand Achille prit la carte, il me reconnut et se mit à menacer le gars en lui disant qu'il me connaissait, que j'étais au Faya. Il lui avait laissé la carte quand Achille a dit Faya.

— Mon neveu Patcko vient là-bas demain, je vais lui donner pour qu'il t'apporte ça.

Je remerciai mon ami et lui expliquai comment j'avais perdu ma carte. Il me promit de me la faire parvenir; je lui dis au revoir et coupai.

Le crabe d'Aubin, ses prévisions se réalisaient molo-molo. Je reçus ma carte de combattant deux jours après.

Me répétant la même chose quand elle venait me voir, je finis par prendre l'initiative de me rendre chez les parents de Yolande. Avec deux mille francs en poche, je me rendis à Yopougon. Ne connaissant pas le domicile, j'appelai Serges qui m'indiqua. J'arrivai à Niangon, l'indication était tellement bien faite que je n'eus pas de mal à trouver la maison; je sonnai.

La porte s'ouvrit, je me trouvai en face d'un jeune homme d'une trentaine d'années, mince, clair et un peu élancé.

— C'est Garvey? demanda-t-il.

— C'est Serges? répondis-je.

— Oui, mais moi je t'ai vu en photo, si on se croisait dans la rue, tu allais me dépasser!

— Ça c'est vrai, dis-je froidement.

— Rentre! Mais pourquoi je parle avec toi-même? Je suis très fâché avec toi!

— Tu as raison Sergio, dis-je en le suivant dans la maison.

Serges me donna place, m'apporta de l'eau et m'informa que tout le

monde était à l'hôpital, au chevet de son grand-frère qui était malade et qu'il s'apprêtait à s'y rendre ; je proposai de l'accompagner.

Arrivés au centre social de Niangon, je trouvai la tante de Yolande. Tu vois, compagnon ? La tantie qui m'avait conseillé de croiser papa Nablé, je la trouvai, elle et Mireille puis une autre fille qui m'était inconnue. La tantie m'accueillit avec un regard méchant, mais répondit à ma salutation. Je crois que c'est la seule chose qu'elle fit car elle ne m'adressa plus la parole le temps que nous mîmes avec le malade, qui d'après Mireille, souffrait de crampes d'estomac. Après quelques minutes, nous prîmes congé du malade en laissant la jeune fille qui devait être sa copine, près de lui.

Sur le goudron, sans rien dire, la tantie monta dans un gbaka pour se rendre au petit marché de SIPOREX, nous laissant, Mireille, Serges et moi. Mireille et Serges m'informèrent qu'ils devaient aller à la maison pour s'occuper de certaines choses, mais m'encouragèrent de me rendre au SIPOREX ; ce que je fis.

Au petit marché de SIPOREX, je trouvai Yolande à sa table de vente, je la saluai, saluai ses collègues et m'assis près d'elle. Yolande me demanda comment j'avais trouvé son domicile. Je lui répondis que ce fut grâce à Serges qui m'avait indiqué le lieu. J'ajoutai que nous nous étions rendus ensemble à l'hôpital pour voir son frère.

Une amie de Yolande du nom de Maman s'approcha de moi et me dit en gouro que j'avais bien fait de venir et quel que soit ce qui se dira, pour moi devait être de demander pardon.

Je reconnus cette fille avec qui j'avais déjà parlé au téléphone une fois quand de Guiglo, j'avais appelé Yolande. C'étaient ses mêmes paroles : venir et demander pardon aux parents de Yolande.

Après quelques instants passés près de ma copine, je demandai la route à la tantie qui me l'accepta avec un sourire, comme si elle n'était pas fâchée avec moi il y a quelques minutes. Je me fis accompagner par Yolande qui me demanda de faire un effort pour croiser son oncle, maintenant que tout le monde sait que je suis là. Je lui promis de le faire le plus tôt possible.

M'ayant laissé au carrefour de la pharmacie SIPOREX, je montai dans un gbaka direction Adjamé.

Au conteneur, Aubin ne me donna même pas le temps de m'asseoir, il voulait savoir tout.

— Boh ! dis-je, j'ai trouvé sa tante, mais on n'a pas causé. J'ai vu son grand-frère Serges, un môgô cool ; ce qui est sûr, la première mi-temps est bonne.

— Non, le match n'a pas encore commencé, dit mon ami, on appelle ça « prise de contact ». Quand tu vas croiser la famille, c'est là le match va commencer, est ce que tu as vu ?

— Je priais Dieu pour ne pas la croiser ! Tchê ! Marie, quoi ? !

— Tu prends drap que j'ai raison quand j'ai parlé de prise de contact !

— Ouais, mais c'est déjà quelque chose !

J'avais connu le domicile des parents de Yolande, Serges m'avait exprimé sa sympathie, donc je ne m'empêchais d'aller voir Yolande quand je voulais. Je me souviens une fois avoir demandé à Serges de m'accompagner à Abobo pour voir papa Nablé, mais il me dit qu'il allait voir son emploi du temps chargé à cause de son boulot d'agent collecteur de billet à la mairie de Yopougon. Au fait, je lui avais dit ça pour qu'il soit mon témoin le jour où on se plaindrait à me dire que je n'ai cherché à croiser personne quand je suis revenu de l'ouest. En noussi, c'est une « application ».

Maintenant, je me rendais à Niangon quand je voulais, prenais Yolande et nous allions passer la nuit à l'hôtel. C'était devenu doux dans ma bouche comme on le dit. Une nuit, assis au salon dans une chaise, je vis entrer Marie, tout au fond de moi ; je me dis ceci :

— Eh, Garvey ! C'est gâté !

Elle salua la maisonnée, me salua sans me reconnaître. Elle me reconnut quand je répondis à sa salutation.

— Toi ? Donc tu viens ici ?

— Oui, maman Marie !

— Et puis il répond ! Attends je vais venir te trouver !

Elle se dirigea à l'arrière-cour, je la suivis :

— M'man Marie, je suis désolé.

— Ne me suis pas hein ! Je vais verser de l'eau sur toi !

Je la dépassai et allai m'asseoir dans une chaise, elle continuait de parler.

— C'est quel comportement ça ? ! Tu es avec une fille, tu l'enceintes, on ne te voit plus. Après on fait tout et puis tu viens t'asseoir ici ; faut faire tu vas partir hein !

— Ha toi aussi ! lui dit Serges. Il est venu, on va savoir la cause de son absence, tu n'as pas besoin de crier !

— C'est vous les mêmes-là !

Il prit le discours en Tangouanan accompagné de quelques mots en français. J'étais couvert de honte, mais heureux que celle dont j'avais le plus peur soit en train de se décharger. Assis sur ma chaise à l'arrière-cour, la tête entre les deux mains, Yolande vint s'asseoir près de moi.

— Tu es content maintenant ? C'est tout ce que j'ai vu et puis je t'ai demandé de chercher à croiser mon oncle là !

— Laisse ça, maman ! Toi-même tu sais que je cherche à croiser le tonton, c'est peut-être Marie qui n'est pas au courant que je cherche à le croiser. Elle a dit pour elle, c'est mieux comme ça, au moins, sa colère va baisser.

— Ça ne te fait rien même !

Je la regardai méchamment.

— Tu crois que ça me plaît qu'on mette bouche sur moi ? !

— Mais regarde ! Tu ne m'écou ...

— Lève-toi, laisse-moi seul ! Je ne veux pas me fâcher avec toi !

Sans rien ajouter, elle se leva et alla au salon ; Serges arriva.

— Faut la laisser, c'est son comme ça tu as vu là ! dit-il.

— Elle a raison, Sergio, et il fallait qu'elle se décharge, je me mets à sa place. Une prochaine fois, je vais expliquer pourquoi j'ai duré trop à Guiglo.

J'expliquai à ma façon la cause pour laquelle j'ai été retenu longtemps à l'ouest. Il me donna raison, mais me dit que je pouvais venir et retourner, je ne lui donnai pas tort.

Marie était partie, mais j'avais honte d'aller au salon, Yolande me fit signe de venir m'y assoir. Je retournai m'asseoir, la tête baissée jusqu'à ce que je demande à partir. Il était vingt et une heures. Je dis au revoir à Serges et Yolande m'accompagna sur le goudron où je pris un gbaka. J'étais venu chercher Yolande comme d'habitude pour aller dormir, mais le gbangan m'a dégammé un coup.

A Adjamé, j'eus le dernier gbaka pour Faya. Aubin était mort de rire quand je lui relatai ma mésaventure, il me dit que le match venait de commencer et que nous étions aux premières minutes, mais il avait foi que je vaincrais.

Heureux d'avoir encaissé pour Marie, je dormis sans trop réfléchir. Tu vois, compagnon, croiser papa Nablé ne m'inquiétait pas, cet homme était sage, et donc, s'il doit chier pour moi, il le fera sagement. Le croisement qui m'inquiétait le plus venait d'avoir lieu : Marie !

Le profilage des forces d'auto-défense du sud avait débuté. Tous les kpalowés d'Abidjan et de ses environs devaient se faire profiler au premier bataillon d'Akouédo, mêmes les éléments FLGO qui n'ont pu être profilés à l'ouest devaient se rattraper à Abidjan.

Depuis que ça a été annoncé, notre conteneur était devenu un vrai QG, et moi j'étais redevenu l'adjudant de compagnie. Là, tous venaient me voir pour que je dresse une liste qu'ils devront aller déposer pour être profilés. Je pris de l'argent avec tous ceux que j'avais inscrits sur cette liste. Boh ! Ils pouvaient être profilés sans apporter de liste puisqu'ils avaient déjà été enregistrés lors du pré-regroupement au Centre émetteur d'Abobo, mais mon jumeau les avait rabattus vers moi pour qu'on prenne un peu sur eux. Aubin lui-même était dans le lot parce qu'il n'avait pas pu se faire profiler à Gbély, mais comme son frère de sang a été Adjudant de Compagnie, il faut malhonniser les autres. Compagnon, ne pousse pas ta curiosité à savoir combien j'ai pris avec mes petits !

Tous se firent profiler et chacun venait me montrer son récépissé. Il était différent de celui que j'avais. Au lieu de récépissé du combattant, il était inscrit récépissé du profilé.

Deux semaines plus tard, je reçus le coup de fil de Yolande me disant que sa tante désirait me croiser. Inquiet, je demandai à ma copine ce qui avait été décidé avant de m'appeler, elle me répondit qu'elle ne savait pas, mais que sa tante voulait vraiment s'entretenir avec moi ; je lui promis d'être là le lendemain.

Depuis que Karel m'a demandé de mettre mes écrits au propre et de

les lui expédier, il m'avait déjà apporté deux fois de l'argent ; une fois par Adjallou et une autre fois par Western Union. Mais j'étais hésitant, craignant de me faire doubler, mes amis mêmes me disaient de faire attention. Mon petit William Karel alias Le Panamois me voyait en train de me faire doubler, mais la voix qui me parlait me demandait de me dépêcher de les lui apporter, donc je m'attelais à cela. J'étais étonné d'avoir écrit plus de cent pages pourtant le livre était loin d'être achevé, il m'arrivait quelques fois de me demander ce qui m'avait poussé à vouloir relater ce parcours car je commençais à le trouver trop long. Mais j'avais commencé et je n'attendais pas m'arrêter maintenant, surtout Adjallou, qui saisissait les pages appréciait chacune d'elles, me disant que j'étais vraiment inspiré.

N'étant pas de la FESCI, Adjallou était l'ami de bon nombre de ses chefs. Ils venaient le voir pour leurs travaux à l'ordinateur. Mon ami pouvait faire toute la journée à s'occuper de leurs travaux sans rien leur demander. Il me disait toujours que c'était sa façon de montrer sa sympathie car mieux vaut être l'ami de la FESCI que d'en être son ennemi. Pour sa sympathie, Kassi Ernest Adjallou dormait dans une chambre avec son ami Raoul qu'il ne payait pas.

Mes nombreux tours sur le campus m'ont montré qu'un étudiant soucieux de sa réussite scolaire, ne se mélangeait pas avec la FESCI, car, disaient-ils, le mouvement sensé défendre les droits de l'élève et de l'étudiant en devient son bourreau. Franchement, la FESCI n'était pas respectée sur le campus, elle était crainte car ses chefs avaient des comportements de lou-bards. Ses militants réagissaient comme les gars de la gare routière d'Adjamé. Ils dialoguaient moins et se bagarraient plus, personne ne pouvait leur dire quoi que ce soit sur leurs agissements au sein de l'école. Au fait, à part mettre les chambres, les espaces en location, tabasser ceux qui n'ont pas la même vision qu'eux, qu'apporte la FESCI à l'école Ivoirienne même ? Je la trouve trop sur un ring avec des gants que sur un table-banc avec un stylo à la main.

Dieu dans sa compassion, me mit de l'argent en poche. J'avais près de douze mille francs quand je pris la route pour aller honorer le rendez-vous de la tante de Yolande. Arrivé à Yopougon, j'appelai Pokou pour lui expliquer la situation, mais le grand-frère ne put me donner une réponse satisfaisante. Cloué au lit par un palu, je me rendis alors au Carrefour Lavage à la SICOI pour voir Bobane, le petit frère de mon ami Francky pour lui demander de représenter un membre de ma famille devant les parents de ma copine, ce qu'il accepta sans détours. Bobane était moins âgé que moi, mais à vue d'œil, il paraissait mon aîné, barbu, avec ses un mètre quatre-vingt-dix et bien bâti. Après l'entretien, je me rendis au Maroc pour attendre l'heure du rendez-vous.

A dix-huit heures, Yolande m'appela pour me dire que sa tante était arrivée et qu'on m'attendait. Je lui répondis que j'étais en route, je profitai pour appeler Bobane qui me demanda de le devancer le temps de finir une

petite course.

Aux environs de dix-neuf heures, j'étais chez les parents de Yolande. Quinze minutes après, j'allai chercher Bobane qui m'attendait devant l'église Ste Rita. Je payai le taxi et nous retournâmes à la maison. La tante était arrivée avec Marie et une autre femme qui devait être de la même promotion qu'elle ; moi, j'étais avec Bobane et IB. Après quelques minutes de concertation en Tangouanan, la sœur de la tante prit la parole en ces termes :

— Mon fils, on voulait te demander si tu es venu chercher ton enfant, ou bien ta femme et ton enfant.

Je jetai un coup d'œil à mes amis qui se tenaient assis près de moi dans le fauteuil, je ramenai mon regard sur la femme.

— Merci maman, commençai-je, je ne peux pas laisser l'une pour prendre l'autre. Ce soir, je suis venu vous demander pardon et vous dire merci pour ce que vous avez fait pour Yolande et mon enfant, et aussi, je ...

— On te pose une question, tu dévies ! me coupa Marie, l'enfant n'a pas encore d'extrait, tout ça là !

— Non, j'ai fait son extrait, répondis-je.

— Quoi ? ! s'écria Marie, donc qu'est-ce qu'on fait assis ici ? C'est toi qui dois faire les papiers ?

— Mais Marie ! Intervint Serges, c'est son enfant, à tous les coups, c'est lui qui doit faire son extrait.

Marie ne voulait laisser parler personne, elle monopolisa la parole, me traitant d'irresponsable, me disant ce qui lui tombait sur la langue. IB demanda la parole, mais elle lui fut donnée à moitié puisque Marie continuait de m'attacher.¹

— Ma sœur ! dit IB, si on est ici, c'est parce que Garvey mesure la gravité de ses faits, on s'en fout de ce qui a pu l'éloigner de sa copine. Il aurait pu venir et retourner chaque fois qu'il en avait les moyens, mais il est resté là-bas jusqu'à l'accouchement, ce qui n'est pas bien et il en est conscient. Voilà pourquoi il a préféré qu'on vienne vous demander pardon et vous remercier, donc je crois que ...

Marie parlait comme si avant ce problème, il y en avait un autre entre nous. Elle m'attaquait chaque minute qu'elle en avait l'occasion. Une idée me traversa l'esprit, une idée vraiment pas bonne, l'envie de chier pour Marie me vint car je commençais à en avoir marre de ses humiliations. Je tapai la cuisse de mon ami qui demandait à poursuivre son discours et demandai la parole qui me fut donnée. Je regardai Marie méchamment et mes larmes se mirent à couler, on dirait qu'une main invisible avait fermé ma bouche et une voix au fond de moi me disait non.

— Maman, je vous demande pardon, donnez-moi une chance de me racheter. Je suis conscient que j'ai mal agi, je vous demande d'accepter mon

1 Attacher : N. dire des paroles sur lesquelles on ne peut pas répliquer.

pardon, fus-je obligé de dire.

Bobane sortit son paquet de Lotus et me donna un mouchoir que je pris pour essuyer mes larmes qui n'arrêtaient pas de couler. Serges prit la parole en Tangouanan où le seul mot que j'entendis fut « c'est un grand garçon, toi aussi ! ». La tante de Yolande prit la parole et nous dit qu'elles ne pouvaient rien décider en l'absence de papa Nablé. Elle fixa donc un autre rendez-vous pour la semaine prochaine, le mercredi. Sur ce, l'entrevue prit fin. Marie refusa de prendre la bouteille de sucrerie que j'avais achetée pour la circonstance, mais les deux tantes acceptèrent les autres bouteilles puis refusèrent les trois mille francs que je remis à Serges pour leur transport puisqu'elles n'habitaient pas à Niangon.

Le mois de juin était entré en scène, et ce mois, tout le monde connaît sa particularité. C'est vrai qu'on n'avait jamais vu un mois de juin sans pluie, mais celui-là était exceptionnel. Il pleuvait sans arrêt, 24h/24, ce qui nous créait un sérieux problème. Toute la place s'inondait ainsi que notre conteneur-habitat, on ne pouvait poser le pied nulle part.

Excédé par cette lagune autour de notre maison, je pris la décision de faire une irrigation pour faire partir l'eau. Avec ma pelle, je fis un passage pour que l'eau puisse continuer son chemin. Après mon boulot, je remarquai une ampoule entre mon annulaire et mon auriculaire de la main droite, je la perçai.

Une semaine plus tard, précisément à la fin du mois de juin, je commençai à sentir une douleur au niveau de l'endroit où j'avais percé l'ampoule. Je pensais à une simple douleur passagère, mais rentrai dans le mois de juillet avec, et le mal s'amplifiait chaque fois que les jours avançaient. Je finis par constater un début de panaris.

Mes amis me proposèrent des remèdes, d'autres me conseillaient de foutre ma main dans le vagin de ma copine. La douleur n'était sur un seul doigt, mais entre deux doigts, donc l'option de foutre le doigt dans quelconque vagin fut éliminée. Un jeune m'avait conseillé d'acheter un poisson chaud de garba, l'ouvrir et placer ma main dessus, la vapeur du poisson chaud aurait un effet sur le panaris, mais je te jure que si je n'avais pas mal, je le giflerais.

Un soir, un ami du nom de Gnahoré vint me prêter ses soins. Il fit une pate qu'il mit sur toute ma main en laissant seulement le bout du panaris. Mais je ne pus garder longtemps cette patte sur ma main car quand elle séchait, la douleur s'amplifiait et me faisait souffrir jusqu'à pleurer. Cette nuit-là, Sabine s'occupa de moi jusqu'à cinq heures du matin, l'heure à laquelle je pus fermer les yeux. Sabine chauffait de l'eau et massait ma main. Quand elle arrêta, la douleur revenait, donc elle était obligée de s'occuper de moi jusqu'à ce que je m'endorme.

Le 10 juillet, matin, le ciel était mi-couvert, on savait qu'il allait pleuvoir, mais c'est le moment auquel il allait pleuvoir qu'on ne connaissait pas ; la pluie se présenta à 14h. Assis dans le restaurant de Virginie, je décidai de

rentrer pour éviter de patauger dans cette pluie qui devenait forte.

Arrivé au conteneur, un peu mouillé, je fus pris d'un froid qui déclencha ma douleur. Je pris ma main dans l'autre et me mis à tourner dans la maison. Je vis qu'en tournant, j'avais plus mal, alors, je m'assis. Là aussi, c'était plus grave, je fondis en larmes, pleurant en français, en anglais, en gouro, en dioula, criant pour encaisser la douleur.

Me voyant souffrir, Sabine alla acheter des médicaments contre la douleur, mais rien ne se passa, je continuais d'avoir mal. Elle retourna en acheter d'autres. Je pleurai jusqu'à ce que la pluie arrête de tomber. Quand Sabine arriva, je proposai d'aller voir les voisins et leur demander de l'aide. Entré dans la villa, je trouvai la femme de maison au téléphone, elle parlait à quelqu'un à mon sujet. Après la communication, elle me dit qu'elle avait appelé son docteur et il nous attend. J'allais me faire accompagner par le neveu de son mari pour qu'on examine mon mal. Je retournai dans mon conteneur, portai un T-shirt et partis pour l'hôpital avec le jeune.

Au centre de santé de la Riviera III, nous fûmes reçus par le docteur Mabéha, un jeune, on devait avoir le même âge. Il examina ma main, tira une ordonnance qu'il remplit et me tendit. A la pharmacie, nous achetâmes une boîte d'Oxagram et de Clofen forte, des médicaments antibiotiques et anti-inflammatoires puis nous retournâmes au Faya.

Arrivés, je rentrais avec le jeune homme chez mes voisins pour leur dire merci, mais la tantie me demanda d'aller prendre mes médicaments et me reposer. Entré dans le conteneur, je trouvai Député qui m'attendait avec Adamo, Kassano et José. Député était venu avec une bonne quantité d'héroïne et il m'attendait pour qu'on fume. C'est vrai que je déteste cette drogue chimique, mais ça faisait longtemps que j'y avais touché. Aussi, j'avais peur de ne pouvoir pas dormir, donc ça tombait bien.

Député malaxa l'héroïne avec du cannabis et fit plusieurs rapes. Nous fumâmes l'héroïne jusqu'à perdre haleine. Ne tenant plus, Député demanda à partir, mais je lui demandai de faire une autre rape, ce qu'il fit et nous fumâmes. On était tous décalés comme dit le noussi. Après le pao, nous accompagnâmes Député qui devait rentrer à Yopougon.

Le 14, au soir, ne pouvant tenir contre la douleur malgré les antibiotiques et anti-inflammatoires, je remis un couteau à Aubin et lui demandai de couper mon auriculaire, mais mon ami proposa de percer pour faire couler le pus, ce que nous fîmes. Je regrettai cet acte amèrement car je ne pus fermer les yeux de la nuit. Maintenant, j'avais quatre fois plus mal qu'au départ. La pauvre Sabine se trouva obligée de chauffer de l'eau et masser ma main jusqu'au petit matin où je gagnai le sommeil.

Un frère, j'ai connu la douleur des caries, des furoncles, mais toutes ces douleurs n'étaient rien comparées aux douleurs de panaris, je ne sais pas dans quelle langue je n'ai pas pleuré.

Le 15, étant au courant que j'avais rendez-vous avec le docteur Mabéha, ma bonne voisine me remit la somme de cinq mille francs ; cette fois, je

partis seul.

A l'hôpital, le docteur me confia à l'un de ses collègues qui me dressa une ordonnance. Il écrit dessus : Dakin Cooper et Lame De Bistouri. A la pharmacie Palmeraie, j'achetai mes médicaments et revins à l'hôpital.

Quand je montrai ce que j'avais acheté au docteur, il me confia à un médecin du nom de Koné, un type noir, mince et grand de taille. Celui-ci me fit entrer dans une salle et me fit assoir sur un lit. L'infirmier mit le pot de Dakin à côté et déballa la lame de Bistouri. Sachant ce qui allait se passer, je demandai à l'infirmier s'il n'y avait pas d'anesthésie, il me tendit une grosse boule de compresse et me dit ceci :

— Si tu as mal, appuie tes dents dessus !

— OK ! répondis-je.

Le type prit ma main, quand il passa la lame dans ma paume, je le saisis à la gorge avec ma main gauche.

— Hé ! Tu veux m'étrangler ! s'écria-t-il.

— Pardon, mais allons doucement !

Son collègue entra dans la salle pour voir ce qui s'y passait. Il trouva son collègue tenant ma main droite dans sa paume gauche, la lame de bistouri dans la droite. Quand il regarda ma main, il parla en code à son ami pour lui dire que le panaris n'était pas encore prêt, je lui répondis directement que c'était mieux qu'on n'attende pas qu'il soit prêt, sinon, je mourrais, en même temps était mieux ; il sortit sans rien ajouter.

L'assassin de Koné se remit à ouvrir ma paume, courageusement, je mâchais la boule de compresse en gémissant. Ayant fait une belle ouverture, il se mit à appuyer pour retirer le pus, il faisait ça comme s'il pressait une orange, un vrai sorcier, ce type. Quand il finit d'extraire le pus, il prit une bouteille qui contenait un liquide bleu on dirait du savon liquide avec lequel il lava la plaie, prit le pot de Dakin dont il imbiba une compresse qu'il mit sur la plaie et se mit à bander.

Après le bandage, il tapa sur ma main souffrante et me dit ceci :

— Jusqu'à preuve du contraire, les pansements se feront tous les jours.

Attends ! Quand je te dis que ce gars est un sadique, je plaisante quoi ! L'infirmier Koné m'emmena dans une autre salle où il me fit une piqure que je payai à mille trois cents francs. Le crabe ne me donna même pas le temps de me remettre de toute cette douleur, il me demanda de libérer la salle pour d'autres malades. Ouais, ya pas de différence entre un boucher et un docteur, deux vrais cousins.

Rentrant à la maison, je me rendis à la pharmacie pour acheter un autre antibiotique du nom d'Antalgex gélule. Ce soir-là, même celui qui avait ingurgité un flacon de somnifère ne dormit pas plus que moi ; Morphée avait la main sur moi.

Le lendemain, dans l'après-midi, je trouvai une infirmière à la salle de pansement. J'étais content car les femmes sont très sensibles concernant ce genre de chose, mais ma joie disparut quand elle commença à soigner

ma plaie. Me voyant souffrir, sa collègue près d'elle lui dit ceci :

— Ah ! Ça doit faire mal !

— Est-ce que ça là fait plus mal qu'accouchement ? dit-elle à sa collègue.

Celle-là, elle avait oublié quelque chose ; nous les hommes, on donne la joie de la maternité, ce qui s'y passe nous importe peu.

Elle fit mon bandage et me demanda de venir tous les deux jours pour le pansement ; Eh, le sorcier de Koné : « jusqu'à preuve du contraire, les pansements se feront tous les jours ».

Après le 29 juillet, je transformai Aubin en infirmier-soignant, il soignait maintenant ma plaie car je guérissais et j'avais remarqué que je n'avais plus besoin de payer chaque fois cinq cents francs alors que j'ai tous les médicaments à la maison, mêmes les bandes et les compresses.

Depuis le début de mon panaris jusqu'à ma convalescence, je ne fis qu'appeler Yolande et l'informer sur mon état de santé. Elle aussi en faisait autant, mais nous n'eûmes pas le temps de nous voir. Je l'avais interdite de venir me voir pour le moment et moi j'évitais d'aller la voir. Maintenant que je sentais la guérison pas loin, je me décidai à me rendre à Yopougon.

A la maison, tout le monde me disait yako et me disait que Yolande les avait informés que j'étais souffrant à cause d'un panaris. La main bandée, je leur montrai et leur dis que je n'étais pas loin de la guérison. Après quelques heures passées chez les parents de Yolande, je l'emmenai à l'hôtel où nous passâmes la nuit ; drôle de malade !

Le matin, je la suppliai de me donner mille francs car je n'avais pas un rond sur moi pour me rendre à Cocody, ce qu'elle fit sans hésiter. Assis aux dernières place du Massa, je demandai à Yolande que nous changions de place. A peine nous nous assîmes derrière le chauffeur que je vis un billet de deux mille francs posé juste à côté de mon pied gauche, je le pris et le montrai à Yolande.

— Tiens mille francs ! dit-elle, donne-moi deux mille là ! Gué juste !

Je souris, pris son billet de mille francs et lui remis ce que je venais de ramasser ; je laissai Yolande au SIPOREX et continuai pour Adjamé.

Au milieu du mois d'août, je m'étais libéré de mon bandage, mais mon auriculaire s'était replié sur lui-même. Mes amis me disaient que peut-être il y avait un nerf qui a été touché pendant l'incision. Je sentais mon doigt vivant, mais le fait d'être replié sur lui-même ne me plaisait pas trop. Je me plaignais à Aubin d'avoir refusé de le couper le jour où je lui avais demandé de le faire.

Compagnon, quelque chose m'inquiétait, ne me prends pas pour un malade, sinon je vais me fâcher. Je me demandais si je pourrais encore saisir une arme, et seulement à penser à cela, je coulais des larmes.

L'Accord Politique de Ouaga avait atteint sa vitesse de croisière. Si j'en avais la force, je dirais qu'il est en train de la dépasser, tellement les choses se passaient bien. La CEI était à pied d'œuvre, enrôlant tout ivoirien ayant l'âge d'avoir une carte nationale d'identité. Au départ, je ne sais que dire,

mais l'envie de m'établir une nouvelle CNI ne m'effleurait même pas l'esprit. Franchement, les Zougrou m'ont aidé. Il y a une partie de leur chanson qui disait : « Fais toi enrôler, sinon ne te plains pas si ton candidat n'est pas élu ! » et puis cette partie aussi : « Même pour reconnaître son poulet, le propriétaire lui met une corde au pied » ; qui est prêt pour être un poulet propriétaire ?

Je me décidai alors le 25 août où je reçus mon récépissé, par sa négligence légendaire, mon ami Aubin ne put se faire enrôler, il était sans propriété...éh ! sans papier.

J'étais libéré de mon mal, c'est vrai que mon auriculaire était devenu un crochet, mais je n'avais plus mal maintenant, alors, il fallait retourner à mes manawa et à mon manuscrit.

Karel avait été informé de mon mal, ainsi il apportait de l'argent de temps à autre, à Adjallou et moi. Je me souviens un jour où il nous avait apporté trente mille francs, mais après le partage, l'argent ne fit pas trois jours. Pourtant, nous devions lui expédier les premières pages que j'avais écrites. Le môgô est entré dans une colère, me traitant d'enfant gâté, je lui répondis que j'avais une copine qui s'occupait de notre fille par le fruit de son commerce, donc, quand j'ai un peu, je lui viens aussi en aide. Il me comprit et n'en parla plus, mais me conseilla de faire attention à mes dépenses.

Un autre jour, Karel m'appela pour que je lui donne mon point de vue sur les reports des élections, un point de vue que je devais lui envoyer sur sa boîte électronique. Il me dit aussi de me faire aider par Adjallou. C'est ce que j'avais entendu, mais quand nous lui fîmes parvenir le message, il n'apprécia pas, me faisant savoir qu'il ne me reconnaissait pas dans ce que j'avais écrit, il me proposa alors de travailler seul car c'était mon point de vue qu'il voulait.

Le lendemain, arrivé sur le campus, Adjallou m'accueillit.

— Garvey, Karel m'a appelé, il n'est pas d'accord avec ce qu'on a fait.

— Je sais, répondis-je, il m'a appelé pour me dire ça.

— On fait comment alors ?

— Je vais reprendre, c'est mon point de vue qu'il veut.

— Donc tu prends ton cahier et tu vas au premier étage, y a une salle d'étude, je te rejoins après.

A peine je pris place dans la grande salle, Adjallou me rejoignit, avec trois cigarettes.

— Han ! Adjallou ! Cigarettes pour moi ? !

— C'est ton inspiration, non ? Tiens, fume et fais quelque chose de bien pour Karel !

Je pris les falles, en allumai une pour réfléchir. Adjallou n'aime pas que je fume, mais je lui disais que ça m'inspirait, ça m'aidait à travailler. Tchê oh ! Djonse c'est djonse, pour daba ho, pour mougou ho, pour quoi que ce soit, tu trouves les vrais mots pour pouvoir satisfaire ton besoin. Adjallou

était sorti au premier jet de fumée. Il revint vingt minutes après, me trouvant avec une cigarette que je venais d'allumer.

— Aujourd'hui là, la salle va prendre feu ! dit-il.

Je souris et lui tendis la feuille.

— C'est fini ?

— Lis pour voir !

Mon ami parcourut la feuille et me dit ceci :

— Mais Garvey, ça n'a rien à voir avec ce que tu as fait hier là !

— Avec ce qu'on a fait. Ça, c'est mon point de vue !

Adjallou était content de ce que j'avais écrit, il me dit que Karel n'aurait pas un mot à dire car c'était bien dit.

Compagnon, Adjallou avait donné son appréciation, mais je craignais que Karel dise encore autre chose, chacun a sa façon d'apprécier ; je craignais que ça ne plaise pas au Belge.

Le jour suivant, je reçus l'appel de Karel à treize heures, il était vraiment content du travail. Il n'hésita même pas quand je lui demandai de me lire ce que j'avais fait. Franchement, on n'avait jamais apprécié mon travail de la sorte, j'étais ému, heureux, content, tout.

Au mois d'octobre, Sabine étant peintre, me sollicita pour l'aider dans un contrat qu'elle avait eu dans le chantier de Lauriers 17, une nouvelle cité en construction sur la route de Bingerville, à une centaine de mètres de notre cité-tutrice.

Aubin ne s'était pas trompé en prenant Sabine pour copine. Elle était vraiment courageuse et travailleuse. En quelques jours, nous finîmes le boulot et elle me remit la somme de dix mille francs. Je ne compte pas les prix de nourriture et de cigarettes ni les mille francs qu'elle me donnait à chaque descente du boulot sans oublier la formation au métier de peintre ; une vraie femme celle-là.

La sécurité était accrue dans la cité de Lauriers et ses environs, parce que le CECOS patrouillait tout le temps. Mais, était-ce vraiment pour la sécurité, toutes ces patrouilles ? La scène que je vécus toute une journée me poussa à me poser cette question. Un matin, on reçut l'information que Hip Hop avait été arrêté par le CECOS au niveau de la station Pétro-Ivoire, la station donnant dos au quartier 10 de Lauriers ; nous nous rendîmes alors pour savoir ce dont il était accusé.

Arrivé sur le lieu, je vis le 4x4 des gendarmes garé à la station, avec un pousse-pousse à l'arrière ; je laissai Aubin avancer. Arrivé près des corps habillés, il les salua et se mit à parler avec eux. Je n'entendais rien à cause de la distance qui nous séparait, mais je suis sûr qu'il s'informait sur ce que son ami avait fait, parce que les secondes qui suivirent, un gendarme sortit du véhicule et montra le pousse-pousse. Aubin s'approcha pour voir le wotro et se remit à parler avec le type. Quelques minutes après, il invita Aubin à monter dans le 4x4, au siège arrière, près de Hip Hop et la voiture démarra, prenant la direction de Bingerville. Voyant cela, je m'approchai,

mais Aubin me dit qu'il n'y avait pas de problème, je pouvais l'attendre à la maison.

Je ne discutai pas, le visage de mon ami me rassurait. Aubin est peureux, mais je ne remarquai aucune peur sur son visage.

Aubin et Hip Hop tournèrent avec les gars jusqu'à dix-huit heures, l'heure à laquelle les éléments les libérèrent. Mon ami revint à la maison et me montra vingt-deux mille francs.

— Ça, c'est mon gbéré! dit-il.

— Comment ça, gbéré? demandai-je, tu as géré quel beat avec les môgôs-là?

Aubin m'expliqua que Hip Hop avait été pris avec une tonne de ciment qu'il avait volée sur un chantier. Aubin a dit aux gars du CECOS qu'ils n'avaient pas besoin de le déposer à la police. On pouvait s'arranger en vendant les paquets: ils prennent pour eux et libèrent le jeune; ce qui a été accepté par les monos. Ils ont pu avoir preneur à dix-sept heures. Au fait, mon ami a fini par décharger les paquets du 4x4 et les mettre dans le pousse-pousse pour pouvoir trouver un preneur car personne ne voulait acheter des paquets de ciment vendus dans un véhicule militaire; c'est comme ça que Hip Hop a été libéré. Aubin avait vendu les paquets à trois mille cinq cents francs, au lieu de soixante-dix mille francs. Il leur dit qu'il a vendu un paquet à deux mille cinq cents francs, ce qui faisait cinquante mille francs. Les gars leur ont remis quinze mille francs et sont partis avec le reste. Continuant de me parler, nous entendîmes Hip Hop demander Aubin; nous sortîmes.

— Aubin! s'écria-t-il quand il vit mon ami, je crois pas que c'est cinquante qui est sorti.

— Ça veut dire quoi? demanda Aubin.

— Tu m'as donné dix mille francs, tu as pris cinq mille francs!

— Mais c'est ton rôl, c'est pas parce que je t'ai enlevé dans sauce qu'on va faire gué-gninnin¹! Même si tu me donnais deux mille, j'allais prendre, l'essentiel, tu n'es pas allé avec eux.

Je les regardais parler, Hip Hop n'était pas d'accord, mais il devait se rendre à l'évidence; il sortit et partit.

— Toi un Bouki! Tu crois que c'est parce que je suis trop fan de toi que je t'ai soutra quoi! Tu n'es pas allé en caba, faut pas dire Dieu merci hein, faut douter de gué! dit Aubin.

Nous éclatâmes de rire. Sabine tendit la main.

— Quoi? demanda Aubin.

— Mon gué! Je me suis inquiétée ici aussi.

— D'accord, je vais casser mon billet pour te donner gbonhon.

— Non, donne-moi dix mille!

Je sortis net pour éviter qu'une bagarre commence devant moi. Tu vois,

1 Gué-gninnin : N. partage équitable.

compagnon, en pensant sécurité, qu'est-ce que tu penses du comportement de cette équipe 49 du CECOS ? Ya pas sécurité plus que ça. Aider un gars à vendre les biens d'autrui qu'il a volés ; ya quelle sécurité plus que ça ?

Quand tu es un SJDJF¹ et que la fin de l'année approche, les jours deviennent comme des heures. On n'avait rien préparé pour les fêtes de fin d'année, mais comme Dieu a toujours su faire ses choses, il trouva un contrat pour Sabine et elle me sollicita. Nous devions aller travailler à Yopougon, un duplex dont il fallait renouveler la peinture.

Le 6 novembre, nous nous rendîmes à Yopougon où le contact de Sabine nous attendait pour acheter le matériel désigné dans le devis qu'elle avait fait. Mais quand nous arrivâmes sur le lieu du rendez-vous, le gars était encore absent. Je lui proposai alors que nous allions voir Yolande au petit marché de SIPOREX.

Nous trouvâmes Yolande à sa table de vente, la saluâmes et je laissai Sabine causer un peu avec elle le temps de prendre quelques cigarettes. A mon retour, Yolande me demanda où nous allions travailler. Ne sachant pas, je promis de l'appeler pour lui dire où nous devions travailler.

Sabine avait reçu le coup de fil de son contact, nous le trouvâmes devant la pharmacie SIPOREX et ensemble, nous nous rendîmes dans une quincaillerie pour acheter des pots de peinture, des papiers verts, des pinces, des rouleaux, en tout cas tout ce qui avait été inscrit sur le devis. Après achat, nous prîmes un camion en location qui nous déposa dans le quartier de la SICOGI derrière l'hôtel Assonvon. Nous évacuâmes notre matériel dans un duplex et sortîmes pour aller dans un maquis où Sabine m'offrit quelques bouteilles de bière. En buvant ma belle me remit cinq mille francs en me disant ceci :

— On ne sait jamais, mets ça sur toi !

Après les bières, nous retournâmes pour nous occuper de ce pourquoi nous étions à Yop, commençant par gratter le mûr pour enlever l'ancienne peinture et l'après-midi, nous commençâmes à passer la première couche de peinture. Nous finîmes les premières intérieures à dix-sept heures, nous lavâmes et attendîmes 19h pour chercher à aller manger.

Sortis du restaurant, je demandai à Sabine de m'accompagner au Yaosséhi, ce qu'elle accepta, elle se voyait mal aller dormir à dix-neuf heures, alors nous nous rendîmes au Yaosséhi. Nous trouvâmes Alain assise à sa table de koutoukou, entourée de ses clients. Nous nous assîmes et je présentai chacune à chacune tout en disant à Alain ce que nous étions venus faire.

Après quelques minutes passées près d'Alain, Sabine proposa que nous allions nous balader dans le bidonville. Aubin lui avait beaucoup parlé de l'influence que j'avais sur les jeunes de ce quartier, elle voulait faire son propre constat.

1 SJDJF : N. Sans Jeux de Jambes Fixes (sans activités fixes, un « bougeur »).

Arrivés dans « Mon mari m'a laissée », je guidai ma patronne au fumoir. Je la confiai un de mes petits du nom de Thierry en lui donnant la ferme instruction de la veiller jusqu'à mon retour du fumoir. Dans le fumoir, je ne fumai pas plus de trois rapes de joint, craignant de trop faire attendre Sabine, je sortis et nous retournâmes dormir sur le chantier.

Après moins de dix jours de boulot, le duplex avait changé de visage. La maison était devenue très belle. Sabine reçut le reste de son argent, nous rangeâmes nos affaires et cherchâmes à rentrer à Akouédo.

Dans le gbaka, Sabine me remit vingt mille francs, je lui dis que c'était trop surtout qu'elle m'avait donné deux fois cinq mille francs au boulot, elle me répondit ceci :

— Garvey, tu n'es pas mon employé, tu es mon mari ; tu as oublié Yolande et Grâce ?

A ces mots, je n'ajoutai rien à part merci.

Une fois au conteneur, je retournai à Adjamé pour acheter une poupée et une dinette que j'emballai pour ma fille puis revins à la maison.

Quelques jours plus tard, je reçus de l'argent de la part de Karel, ce qui m'aida à acheter un jeans Levi's 501de couleur blanche. Le reste de l'argent, je le confiai à Jean qui s'était construit un bistro plus grand entre les quartiers 8 et 10, un secteur qu'on avait nommé « Baoulékro » à cause d'une grande famille baoulé habitant dans les quelques maisons inachevées du quartier 10. Jean avait maintenant une télé dans son gbêlêdrôme et il ne vendait pas que du gbêlê. Il avait aussi de la liqueur en sachet puis des gars qu'il employait ; le babaya¹ l'approchait molo-molo.

Je lui avais remis vingt mille francs que je lui demandai de garder pour les fêtes. Mais jusqu'au décembre, il me restait treize mille francs avec mon banquier. Je commençai à serrer quelle que soit la galère.

Le 23 décembre, je rejoignis Yolande à Adjamé pour aller acheter les habits de notre fille. Yolande ajouta vingt mille francs aux douze que j'avais retirés à Jean. Nous achetâmes deux belles robes à sept mille francs chacune, un joli pantalon à sa taille, deux paires de chaussures, un haut talon et une ballerine puis des perles pour ses tresses ; tout l'achat nous couta près de vingt-sept mille francs. Après l'achat, je mis Yolande dans un gbaka en partance de Yopougon et lui remis deux mille francs. Ça porte malheur d'être complètement moisi après achat, je gardai le reste et rentrai à Akouédo.

Le 24, je ne pus voir ma copine, mais elle m'invita à une veillée de prière le 27 décembre, veillée organisée par l'église d'une de ses amies du nom de madame Kouadio. A vingt heures, j'étais déjà à Niangon. A vingt et une heures, j'étais au quartier Banco II avec les jumelles, à l'église de Pentecôte Internationale de Côte d'Ivoire.

Des bancs avaient exposés en plein air, majoritairement occupés. Il n'y

1 Babaya : N, la richesse.

avait pas de projection de film, mais les orateurs qui se succédaient me convainquirent. Je me demandai ce que j'avais attendu depuis longtemps pour me trouver une église. Je crois en Dieu, je fais tout par lui, mais me rendre dans une église m'était très difficile. Je remarquai que je venais de faire un grand pas. Je ne somnolai même pas une seule seconde, on dirait quelqu'un gardait mes yeux ouverts. Des hommes passaient dans les rangs pour prendre les noms sur des feuilles de papier.

A six heures, Yolande, Mireille et le couple Kouadio m'accompagnèrent jusqu'au carrefour de la pharmacie Kénéya. Mr Kouadio me supplia de donner sincèrement ma vie à l'éternel car il voit que Dieu fera beaucoup pour moi. Je lui répondis que je ferais mon possible car j'ai aussi besoin de la présence de Dieu dans ma vie. Arrivé dans mon conteneur, je fis la seule prière que je connaissais et m'endormis ; le « Notre Père ».

Le 29, matin, je me rendis chez Jean pour voir comment j'allais commencer ma journée. Je m'assis dans le bistro pendant près d'une heure, quand je sortis, La Baleine me suivit.

- Mon vieux, attends-moi !
- Kessia ?
- Aujourd'hui là, je veux tourner avec toi.
- Mais, je vais au conteneur !
- Je ne crois pas que tu t'en vas dormir !

Je continuai mon chemin, souriant. Arrivés à la maison, nous trouvâmes Aubin et Pépé.

- Les gars ! dit Aubin, vous voulez jeton ?
- C'est quelle question ça ? demandai-je.
- Ya un rôl de cacao vers chez les Sacko-là, chacun a pris pour lui, allez-y !
- Mais, est ce qu'ils n'ont pas fini ? demanda La Baleine.
- OK ! restez-là pour poser questions seulement ! dit Pépé.
- Allons ! dis-je à mon petit.

Nous nous dirigeâmes à l'immeuble inachevé de Sacko. Celui-ci nous indiqua un autre immeuble inachevé à une trentaine de mètres devant. Sur le lieu, nous trouvâmes un jeune Malien que je connaissais. Je lui demandai où étaient les paquets de ciment. Il me répondit que mes amis avaient tout pris et qu'il ne lui restait plus rien. Découragé, je demandai à mon petit de retourner à la maison, mais La Baleine me dit que le gars mentait et me demanda de nous mettre loin pour l'épier. Nous ne finîmes même pas de parler que nous aperçûmes un pousseur de wotro venant dans notre direction.

— Tu vois ? dit mon petit, c'est les cacaos il est venu chercher. Il donne pas pour nous, il bouge pas avec, allons !

Arrêté avec le pousseur, quand le jeune nous vit, son regard afficha encouragement ; je m'arrêtai devant lui.

- C'est foutaise ou bien c'est quoi ? Tu mens pourquoi ?

Le jeune me demanda de me calmer, le temps de vendre le ciment pour

nous donner quelque chose. Ils firent alors le chargement et nous les suivîmes. A quelques mètres du magasin où les paquets devaient être livrés, je demandai à mon petit que nous nous arrêtions et les laissions partir. La Baleine m'écouta sans discuter ; je crois qu'il avait compris. Après la vente des paquets, le jeune revint vers nous, accompagné cette fois d'un jeune ivoirien, il sortit de l'argent de sa poche et me remit trois mille cinq cents francs.

— Tu es malade ? lui criai-je, tu crois que je ne pouvais pas prendre ciment là ? Donne-moi bon jeton !

Il sortit encore cinq mille francs et l'ajouta aux trois mille ; je le laissai partir.

Quand le jeune quitta notre champ visuel, je demandai à mon petit s'il savait pourquoi je lui avais demandé de ne pas suivre le jeune quand on était arrivés à quelques mètres du magasin. Il me répondit ceci :

— Remba sur le payeur !

Je lui dis que c'était l'idée qui m'avait animé, mais avant, on allait replier pour revenir. Nous nous rendîmes alors au bistro de Jean où notre joie étonna tout le monde. Des gens qui n'avaient rien tout à l'heure, arrivent et offrent à boire à leurs amis ; étonnant !

Inspirés à mettre notre second plan à exécution, je me levai avec La Baleine. Adamo, qui était présent, nous courut après, Billy aussi ; nous étions maintenant quatre.

Arrivés à quelques mètres du magasin, mon petit et moi expliquâmes à nos amis ce qui avait été fait et ce qui restait à faire.

Quand nous arrivâmes sur le lieu, nous trouvâmes un homme couché sur une natte avec une machette posée près de lui. Billy prit d'abord la machette et la jeta sur le toit de l'appâtâmes sous lequel il se tenait couché. Un autre était assis sur un tas de briques. Je rentrai en scène et demandai les paquets de ciment qui venaient d'être livrés à ce magasin.

Le type assis sur le tas de briques en descendit, prit son vélo et voulut quitter les lieux, mais La Baleine l'intercepta.

Quand je demandai qui était le propriétaire du coin, le gars couché nous affirma que c'était celui que tenait mon petit. Je le pris alors et demandai à La Baleine de sortir les paquets, ce qu'il fit, en sortit plus d'une tonne. Le gars dégonfla et demanda à discuter. Il sortit des billets de sa poche qui tombèrent dans la main d'Adamo qui lui dit qu'il ne discutait pas, mais qu'il allait appeler son oncle, le propriétaire des paquets de ciment. Je fis semblant de le supplier de revenir, mais il partit en se dépêchant.

Je dis au gars de nous remettre un peu plus d'argent s'il ne voulait pas avoir de problème avec l'oncle car c'était un policier. À ces mots, le type sortit cinquante-cinq mille francs qu'il remit à La Baleine, puis nous le lâsâmes partir.

En route, nous partageâmes les cinquante-cinq mille francs à trois. Quinze mille francs pour Billy et vingt mille francs pour chacun de La

Baleine et moi. J'avais déduit que la trouille avait fait fuir Adamo, donc il n'avait rien dans ce qu'il n'a pas vu.

Au bistro de Jean, La Baleine se mit à gronder sur Adamo, lui disant qu'il avait mal fait de quitter le lieu parce qu'on ne pouvait plus rien prendre avec le gars qui se plaignait qu'il lui avait tout donné. Adamo lui demanda de se calmer. Il acheta une boule de joint et nous allâmes nous asseoir dans une maison inachevée pour fumer.

— J'ai pris soixante-huit mille avec môgô là, dit Adamo, walà ça !

Adamo mit tout l'argent dans ma main, je fis d'abord un tour de dix mille francs puis un autre de cinq mille, mais excepté Billy qui voulut se plaindre.

— Garde ce que tu as eu ! lui dis-je, je ne peux pas faire gué-gninnin avec toi.

Il n'ajouta pas un mot, grogna seulement. Des treize mille francs qui restaient, je donnai trois mille francs à Adamo et fis un partage égal avec La Baleine. Le joint fini, nous sortîmes comme si de rien n'était et revînmes nous asseoir dans le bistro. Ouais ! J'avais en tout et pour tout quarante mille francs, si quelqu'un me disait que j'allais avoir cette somme aujourd'hui, je ne croirais pas, mais j'avais ça ; je ne craignais pas pour les fêtes.

Sur le champ, je remis trente mille francs à Jean et acceptai l'invitation de mon petit au maquis. Nous prîmes Billy de force pour nous accompagner. Il faisait mine d'être fâché parce qu'on avait mal fait le partage de l'argent. Je lui répondis que s'il ne pouvait pas s'en contenter, il pouvait nous le remettre. Au maquis, il but un verre et s'en alla.

Toujours assis au maquis devant nos bouteilles, je vis passer une des amies de Sabine. Je l'appelai et l'invitai à prendre un verre avec nous, ce qu'elle ne refusa pas. Nadège s'assit joyeusement près de moi, accepta le verre que je lui donnai et se sévit.

Une heure après, remarquant que la boisson avait pris trop de place, nous décidâmes d'aller manger dans un restaurant à Baoulékro. Le vieux Konan, maçon, habitait là avec tous ses enfants. Ses neveux et ses nièces l'y avaient rejoint, ce qui avait formé le village de Baoulékro ; un village de deux duplex inachevés et près de cinquante âmes.

Les fils du vieux Konan étaient des ouvriers, maçons et menuisiers pour la plupart. Les filles tenaient des restaurants et des cabarets, ce qui faisait de ce lieu, une place animée. Lauriers dort à vingt-deux heures, mais à Baoulékro on pouvait rentrer très tard.

Arrivés là, nous prîmes place dans un restaurant et commandâmes à manger. La jeune fille en notre compagnie semblait saoule et je voulais pouvoir l'accompagner chez elle car je me voyais un peu responsable de l'état dans lequel elle était.

Après un enchainement de deux plats, je laissai La Baleine et allai accompagner Nadège qui habitait à Lauriers 17 avec son copain qui était un camarade.

Quand nous arrivâmes au bout du quartier 10, elle dandina et s'assit.

— Je vais vomir ! dit-elle.

— Mets-toi à l'aise ! lui dis-je.

Comme si elle exécutait un ordre, elle se mit à vomir, elle vomit tout ce que je lui avais offert : la bière, le riz et le foutou que nous avions mangés, c'était dégueulasse.

Je laissai Nadège se reposer le temps de reprendre des forces et ses esprits. Assise à même le sol, la jeune fille regardait autour d'elle comme si elle était perdue. Ne voulant pas trop rester en sentinelle, je me mis derrière elle et la pris à la taille pour la relever. Elle réussit à se mettre sur ses pieds et nous commençâmes à marcher, dandinant.

Arrivés à l'entrée de Lauriers 17, je constatai que je n'avais plus mon portable que j'avais accroché à ma ceinture. Alors, je la laissai continuer seule et retournai sur mes pas où je l'avais soulevée, mais je ne trouvai pas mon téléphone. Je me rendis à une cabine téléphonique pour appeler et voir si mon portable était tombé en de mains inconnues, mais je tombai sur la messagerie. Je déduisis que mon portable était tombé dans la main d'un gars qui en avait vraiment besoin, puisqu'il l'a éteint. J'étais découragé. La boisson s'était effacé de mes yeux, j'étais devenu lucide tout d'un coup, regrettant d'avoir invité quelqu'un qui ne pouvait pas tenir contre quelques verres. Ce qui me faisait le plus mal, c'est Karel qui n'allait pas pouvoir me joindre, je pensai à acheter un autre portable, mais je désistai, pensant à la fête.

A la maison, quand je mis Aubin au courant de la perte de mon téléphone, il me dit que c'était un sacrifice. Peut-être que plus grave aurait pu m'arriver si le portable n'était pas tombé, c'est mieux que je rende gloire à Dieu.

Toi Aubin, tu te fâches quand on te parle de Dieu et c'est toi qui demandes aux gens de Lui rendre gloire, ok !

J'étais maintenant déconnecté, coupé du monde et cela me déplaisait. Je me demandai si mon ami le Belge ne tentait pas de me joindre surtout qu'au dernier appel, il m'avait annoncé son arrivée pour le mois de février, le 5 février précisément.

Le 31 était là, ma quiétude aussi, mon cœur ne battait pas, j'attendais seulement l'après-midi pour me rendre à Yopougon.

A quatorze heures, chaussé de ma paire de Fila, habillé dans mon jeans 501 blanche, ma chemise manche longue Ralph Loren de couleur bleu-ciel, je pris la route pour Yopougon pour trouver ma Yolande chérie ; je la trouvai dans son bureau du marché de SIPOREX.

Ma copine apprécia mon accoutrement, mais trouva ma chemise trop grande. C'est vrai, Orsot était plus large que moi. Yolande me conseilla d'adopter les chemises rétro, près du corps, mais je ne prêtai pas attention à ses dires.

A seize heures, je la laissai pour me rendre au marché gouro où j'achetai

une pondeuse puis continuai au Maroc. Je quittai Maroc à dix-neuf heures pour Niangon, je remis le poulet à Yolande qui le garda dans leur cuisine ; nous dîmes au revoir à ses frères et sortîmes. On était vingt heures, Yolande me proposa ceci :

— Pourquoi on ne retourne pas à Akouédo ? Les autres sont là-bas, on va faire la fête ensemble !

Je n'ajoutai aucun mot à sa proposition, me dépêchant de prendre Grâce qui était sur son dos pour admirer son complet maxi bien cousu. Si je me souviens bien elle m'avait dit que le pagne s'appelait Filet de Drogba, un style de dentelles brillantes ; un beau pagne. Ma fille à ma poitrine, je tendis la main pour arrêter le gbaka qui venait ; nous montâmes.

Il était vingt et une heures quand nous mîmes les pieds au carrefour Faya. Arrivés à la maison, tout le monde était sorti. Yolande fit coucher Grâce qui se réveilla ; je la pris et nous sortîmes. J'étais content de voir les accoutrements de ma femme et de ma fille, elles étaient vraiment bien mises.

Au maquis FBI, je trouvais tous mes gars : Aubin, Sabine, Prince, La Baleine et d'autres. Ce qui est sûr, tout le monde était là. Je commandai un demi-poulet pour Yolande et des bouteilles de bière pour les amis. Grâce faisait la navette entre sa mère et moi, sa bouteille de Fanta en mains. A vingt-trois heures, j'accompagnai Yolande et sa fille et revins au maquis.

A mon retour, mes amis avaient changé de place. Tu veux savoir pourquoi j'ai mis du temps ? Tchrouu ! Je laissai mes amis à 2h du matin, refusant de laisser ma femme et ma fille seules dans une maison où la porte ne fermait pas.

A cinq heures, j'accompagnai Yolande au carrefour Faya où elle prit son gbaka. Je lui avais demandé de me laisser Grâce pour que je l'accompagne le soir.

Grâce laissée avec Sabine qui préparait, je retournai au maquis où je trouvais Pakass, Tanguy, Patcko et d'autres éléments. L'atmosphère était lourde à cause d'une dispute qui avait eu lieu deux heures plutôt, à cinq heures du matin. Quand je m'assis, j'entendis un jeune à une table à dix mètres de nous proférant des injures en parables ; je dis au Colonel de lui porter main pour le faire taire.

Pakass se leva et se dirigea à la table du jeune qui se leva aussi, mais temps ne lui fut pas donné de se lever complètement. Il reçut une gifle qui le ramena à sa place. Pakass lui ajouta un coup de pied direct dans le visage qui se mit à saigner du côté de la bouche et du nez ; je m'écriai alors :

— Ah ! C'est pour plonger dans ton fauteuil là que tu parlais beaucoup là, ok ! C'est ton œil on va casser maintenant !

Les bouteilles étaient vides, je demandai à mes amis que nous quittions le maquis, ce qu'ils firent ; le provocateur nous regarda partir, la main sur la bouche.

A quinze heures, comme de coutume, nous mangeâmes avec nos amis

que nous avions invités, fumâmes un peu de cannabis et nous séparâmes.

A dix-huit heures, je lavai ma fille, l'habillai et nous nous rendîmes au carrefour Faya pour prendre un gbaka direction Adjamé. A Niangon, je remis Grâce à sa mère qui la fit coucher. Après le repas qui me fit servi, je demandai à rentrer vu l'heure qui avançait peu à peu, il était vingt et une heures et quelques.

A Akouédo, je descendis au carrefour Chantier qui donnait sur la cité de Lauriers ; je savais que si j'arrivais à la maison, je ne trouverais personne. Descendu là, je pris la voie qui rentrait dans la cité. Tout était calme à l'exception du seul maquis de la cité où je trouvai Adamo, Aubin, Sabine et les autres. Je rentrai et m'assis, étonné d'avoir choisi descendre à ce carrefour au lieu de celui de Faya. A mon premier verre, Adamo me tendit un billet de cinq mille francs.

- C'est pour quoi ? lui demandai-je.
- Ce n'était pas soixante mille, plus dix mille !
- Soixante-dix-huit mille ? !
- Ouais ! C'est ton dernier gué.
- C'est propre ! dis-je sans rien ajouter.

Je parie qu'il n'était pas au courant pour les cinquante-cinq mille francs.

A minuit, le gérant nous supplia de libérer le lieu, nous acceptâmes et chacun rentra chez soi. A la maison, Sabine sortit un gros plat que nous mangeâmes avant de nous mettre aux matelas.

Les temps courent quand-même hein. Sans rien remarquer, on était en 2010, à sept ans de notre parcours en gbôhi, à sept ans de ce tempo de ni paix ni guerre, à sept ans d'espoir de voir un jour notre situation se régulariser, à sept ans de mouvement, de dissua et de diskassy.¹ Mais les élections qui pointaient à l'horizon avec la confection de nos pièces d'identité par cette société avec son nom de portable, me donnaient toute confiance qu'on approchait du bout du tunnel.

Janvier passa pour donner place au mois chaud de février. Mêmes les serpents cherchaient des abris tellement la chaleur était intense. On voyait leurs traces partout, sortant des broussailles pour entrer dans des maisons inachevées ou vice-versa.

Karel depuis la Belgique m'avait donné tout le programme, ce qu'on ferait quand il viendrait : croiser les amis qui sont sur les sites de Lauriers et de Sides pour bavarder avec eux, partir pour Guiglo parler avec Maho et d'autres combattants, se rendre à Toulépleu s'il le faut ; il promit même venir avec un photographe qui est un frère Ivoirien.

Je brûlais d'impatience, mais nous étions au 6 et pas de Karel. On m'a toujours dit que les blancs avaient un respect indescriptible pour leur parole quand ils ne sont pas des politiciens, mais comment je pouvais savoir si Karel en était ou pas. Ce qui est sûr, moi je suis plus patient et respec-

1 Diskassy : N. faits accomplis.

tueux de ma parole. Comme je n'ai pas fait de promesse, je gardais toujours patience et attendais le prometteur.

Le 15, aux environs de dix-huit heures, le portable de Sabine sonna et quand elle décrocha, c'était Karel qui désirait me parler. Il était à la Riviera III, dans un maquis après la station Oil Lybia.

Je pris deux cents francs avec Chantal, la copine de mon petit Francky, un élément FLGO qui s'est retrouvé au MILOCI. Je viens, je vais t'expliquer comment le couple Franck et Chantal s'est retrouvé dans notre conteneur, mais pour le moment, je suis pressé, Karel est là, je dois le voir.

Je descendis du gbaka au carrefour de 9 km, puis pris la direction de la station. Arrivé à la station, je pris la gauche et longuai la voie non-bitumée. Je trouvai un maquis, il était tellement calme que j'hésitai de rentrer. Ce qui est sûr, c'est un blanc que je cherche, ça ne se perd pas. J'avancai alors pour voir devant. Ne trouvant rien devant, je fis demi-tour. Revenant sur mes pas, je le vis de loin avec sa grande taille, me cherchant des yeux.

Quand il me vit, il mit ses deux mains aux hanches et sourit, je m'avançai et nous fîmes des accolades.

— J'ai vu ce maquis, mais j'ai hésité de rentrer ! dis-je.

— Ha !! mais, on est là ! Les arbres nous couvrent, tu ne peux pas nous voir ! dit-il, allez, rentrons !

On est là ! Ça veut dire quoi ? Tu n'es pas venu seul, d'accord, on est déjà là, allons voir ! A une table, Karel me présenta à ses deux amis qui étaient assis.

— Tu me reconnais ? me demanda l'un d'eux.

Je n'eus pas trop de peine à le reconnaître.

— Si ! C'est tonton Gadou !

— Ha ! s'exclama Karel, c'est Garvey, l'écrivain, il a plus de trois cents pages ; assieds-toi, Garvey !

L'autre type de teint clair que je trouvai avec tonton Gadou s'appelait Aghi ; j'ajoutai mon coutumier tonton sur le nom qui m'avait été dit et le saluai. Je lui dis que je prenais la 66 quand Karel me demanda ce que je prenais.

— Je vais boire la 66 aussi, dit-il.

— Moi, dit Gadou, le vin, seulement le vin, en carton ou Valpierre.

Karel commanda la boisson et l'on servit.

— Garvey ! Ça va à Abidjan ? me demanda Karel.

— Ouais, ça va, on se gère en esprit, répondis-je.

— On se gère comment ?

— En esprit, mon vieux !

Il éclata de rire.

— Je t'ai apporté un portable !

Il joignait l'acte à la parole, en même temps qu'il me m'annonçait qu'il m'avait rapporté un portable, il prit son sac, l'ouvrit et en sortit un petit carton en forme de cube. Du petit carton, il sortit un portable à clapet de

marque Samsung, de couleur rouge ; un joli petit phone.

Toute la table apprécia le téléphone car il était vraiment beau. Karel me précisa que le téléphone était en Turquie, mais il le remit en Français, l'éteignit et me le remit. Je le rallumai, le portable affichait son menu même sans puce, le portable me plut vraiment. Après contemplation, je rangeai le portable dans son carton et me servis un verre de bière que je bus d'un trait, puis me servis à nouveau. Tonton Gadou me tendit une Dunhill que je pris et allumai. Karel me demanda où on en était avec le manuscrit, je lui répondis qu'on avait presque achevé la première partie et qu'Adjallou était occupé à saisir. Il me répéta notre emploi du temps en ajoutant une séance photo. Je me souvins alors qu'il m'avait dit qu'il se ferait accompagner par un photographe ; la séance était pour demain.

Ah ouais ! Compagnon, c'est trop beau de se trouver des gens cultivés, importants quoi. Ils n'ont pas les débats des môgôs de la gare routière ou des discours de coulage de dalle, ils sont dans les causeries qui ouvrent l'esprit, c'est encore plus je ne sais pas comment dire, quand tu interviens dans leur débat et qu'ils apprécient. Les tontons Gadou et Aghi sont professeurs à l'Université de Cocody, Karel Arnaut est professeur à l'Université de Gand, en Belgique, tu veux quels môgôs cultivés encore ? Vraiment, j'étais entouré. Après la boisson, nous nous levâmes car l'heure des gens responsables était arrivée, l'heure de rentrer à la maison voir madame et les enfants ; il était vingt heures trente.

Ayant libéré Aghi, nous marchâmes jusqu'au carrefour de la station Oil Lybia où Karel m'acheta une puce Orange à mille cinq cents francs avec unité mille francs puis me remis cinq mille francs. Au carrefour de 9 km, Karel monta dans un taxi wôrô-wôrô, direction Blockhaus ; Gadou me déposa à la porte de la cité Génie 2000. Je devais accompagner une de leurs amies, une femme blanche habitant dans la cité, ce que je fis et rentrai à la maison.

Au conteneur, je remis cinq cents francs à Sabine et à Chantal. Bon, voici Chantal, je ne la connais pas, mais son chéri Eba Franck est mon frère d'armes et mon petit.

Franck avait la garde d'un duplex, il y vivait avec sa Chantal chérie. D'après mes amis, Franck était infréquentable, il était méchant, refusait tout à ses amis, même de l'eau. Un jour, il se trouva dehors avec sa copine et ses deux enfants, une petite fille de deux ans et un bébé de quelques mois. Par l'intermédiaire de sa copine, il sollicita l'hospitalité d'Aubin ; Aubin à qui il avait refusé de l'eau. Mon ami demanda mon avis sur ce qui venait de lui être demandé. Je lui répondis que nous étions six cent soixante-dix-huit, mon ami me comprit et accepta Francky et sa famille dans le conteneur.

Le lendemain matin, mon nouveau portable sonna, je sus qui c'était car lui seul avait mon nouveau numéro.

— Allo, Karel ?

Karel m'informa qu'il était au carrefour Faya avec Raymond.

— Raymond ? demandai-je.

— Oui, Raymond ! C'est mon photographe, on est au carrefour de la grande voie, tu viens nous chercher ?

— OK, je viens !

Je dis à Aubin de m'attendre, que j'allais chercher Karel et son photographe au carrefour Faya. Au carrefour, Karel me présenta Raymond, un jeune ivoirien de teint noir, de taille normale avec beaucoup de cheveux sur la tête, je le saluai et pris son sac qui contenait son appareil photo. Au conteneur, je présentai Aubin.

— Ha, Aubin ? dit Karel, Aubin, Kouassi ...je ne sais plus là !

— Kouassi Brou Aubin, dit mon ami.

— Oui, je connais, mais j'ai un peu oublié !

Après quelques minutes de causeries, Karel me demanda de me mettre à la disposition de Raymond pour la séance photo. Nous entrâmes dans le conteneur. Raymond photographia nos différentes couchettes, la photo de la sainte famille accrochée au mur, nos bagages puis me demanda d'enlever mes lunettes pour qu'il me prenne en photo.

Raymond me fit prendre mes deux gros registres dans lesquels j'avais mis mes écrits au propre et me photographia avec. Il me prit de face, de dos et de profil. Au départ, j'étais un peu hésitant, je cachais mon visage, mais il me rassura, il me dit que je n'avais rien à craindre, alors, je me laissai aller.

Après la chambre, nous sortîmes. Karel me demanda si ça s'était bien passé, je lui répondis affirmativement puis demandai qu'on prenne une photo ensemble. Mon petit Tosséha étant présent se mit avec nous, mais Aubin était hésitant, quand Karel le remarqua, je lui dis ceci :

— Karel, c'est mon histoire, donc je veux être le seul responsable, je ne veux pas qu'à cause de moi, un ami ait des problèmes.

Il accepta et nous laissâmes Aubin de côté puis prîmes les premières photos avec Tosséha. Je ne sus pas ce qui lui passa à la tête, mais mon frère de sang accepta de prendre les autres photos avec nous. Après les photos de groupe, je demandai à Raymond de nous photographier Karel et moi. La première ne réussit pas car Karel me déconcentra, le regard qu'il me jeta me fit rire à tel point que Raymond rata son objectif, nous en prîmes d'autres.

Après les dernières prises, Karel proposa que nous allions nous promener dans la cité de Lauriers. Après quelques tours dans la grande cité, je les emmenai dans le bistro de Jean. Dans le bistro, je présentai mes amis à Karel, offris une tournée de koutoukou qu'il apprécia à sa façon :

— Hum ! C'est un vrai déjeuner ça !

A vue d'œil, Karel détestait ce genre d'alcool. Je me demande si Raymond a bu aussi car il est resté à prendre des photos jusqu'à ce que je demande la route aux amis.

Lui ayant parlé de mes amis qui étaient à la Sides, Karel proposa qu'on aille les voir pour bavarder, alors nous nous y rendîmes. Je dirigeai le gbôhi directement chez le Capitaine Dolpik qui après quelques instants d'entretien, nous accompagna chez Pakass. Après les présentations, nous passâmes aux choses sérieuses, une interview, celle du parcours des éléments : le recrutement, le départ à l'ouest et le retour à Abidjan y compris ce que nous faisons maintenant.

Tout ce qu'il entendit de la bouche de mes amis, Karel l'avait déjà lu et rien n'avait été ajouté ni retiré. Mes amis lui expliquèrent tout ce que j'avais écrit, je le trouvais satisfait. A quinze heures, nous prîmes congé de mes amis à qui Karel remit dix mille francs.

Au carrefour Faya, je les mis dans un gbaka et retournai à la maison. Karel me prévint que je devais croiser Raymond demain à Adjamé pour leur prendre des tickets pour Man. Au fait, il m'avait demandé que nous allions ensemble pour continuer à Guiglo, mais je refusai de m'aventurer en zone rebelle, je lui dis qu'on pouvait se croiser à Guiglo.

Le lendemain, je croisai Raymond à la station des 220 logements et nous allâmes réserver les tickets dans une petite gare de Massa. Réservation faite, nous nous rendîmes au campus où Karel devait nous rejoindre ; Adjallou nous reçut chez lui. Karel tardant à arriver, Raymond nous invita à manger de l'attiéké ; nous ne finîmes pas de manger que Karel m'appela. Je l'informai que nous avions fait les réservations et que nous étions sur le campus. Il me répondit qu'il était aussi sur le campus, dans un restaurant chinois.

Le déjeuner achevé, nous nous rendîmes dans le restaurant où nous le trouvâmes avec Gadou qui s'apprêtait à partir. Nous les saluâmes et prîmes place, Karel commanda deux 66. Buvant, Raymond lui fit le CR de la gare, le départ était prévu pour demain à 8h. Karel m'informa qu'il avait appelé Maho pour lui annoncer son arrivée, mais il préférerait que je l'appelle aussi. Je lui répondis que je le ferais demain après leur départ pour Man.

Raymond avait d'autres choses à faire, il prit alors congé de nous. Je restai avec Karel qui appela Gadou pour que nous allions dans le maquis où je les avais trouvés le jour de son arrivée, à la Riviera III. Dans le maquis, on nous servit la boisson et je commandai à manger ; du foutou à la sauce aubergine. Karel avait d'autres courses, alors, il me remit cinq mille francs et me demanda d'être à l'heure demain à Adjamé.

Le matin, à sept heures, je les trouvais à la station Texaco et nous fongâmes à la gare ensemble. Le véhicule qui devait les transporter n'était pas encore chargé, alors Karel alla s'acheter du pain qu'il remplit de condiments. Le voyant manger, je tapai Raymond pour que nous le regardions. Karel mangeait son pain sans tenir compte de tout ce qui l'entourait, il s'en foutait. Regarde un blanc d'un mètre quatre-vingt-dix, arrêté parmi des noirs, mangeant goulument son pain qui faisait une grosse boule à sa joue. Je n'ai jamais vu type qui ne s'est jamais emmerdé de la sorte ; il s'en gaba

comme on le dit dans le périmètre où il était arrêté.

Après avoir englouti son long pain, il but l'eau de son bidon d'AWA et nous retournâmes à la gare. Le Massa était prêt, Karel me donna vingt mille francs et prit sa place.

— On se trouve à Guiglo, dit-il, s'il te plait, prends ton départ demain !

J'acquiesçai de la tête et attendis que le minicar démarre. Après le départ du véhicule, je pris ma route pour Akouédo. À la maison, je triai mes habits et fis mes bagages.

A dix heures, j'avais déjà traversé le corridor d'Elibou. Le crabe de Touré n'avait pas pu m'établir mon attestation d'identité. Malgré toutes les menaces le gars m'avait demandé de garder patience. Patience patience, voici que je devais voyager avec mon extrait et ma carte de combattant.

Au corridor d'Elibou, j'étais descendu en cachette pour laisser les gendarmes contrôler les pièces. J'avais géré dans ce style jusqu'au corridor de Duékoué, route de Guiglo où je vis mes papiers bloqués par un jeune militaire. Après un tour au poste de contrôle, il revint et me demanda de descendre du véhicule, ce que je fis.

— Mon ami, entama-t-il, tu ne vas pas te balader avec ta carte de combattant tout le temps. Tu es un élément FLGO, tu es important, ne t'expose pas, cherche à faire tes papiers !

Il me donna ce conseil dans la plus grande simplicité et me remit mes pièces. Au corridor de Guiglo, le corps habillé resta à terre et regarda le visage des passagers puis demanda au chauffeur de continuer ; nous arrivâmes la gare à dix-neuf heures.

Descendu du car, j'appelai Karel pour lui dire que j'étais arrivé. Il se réjouit et me dit qu'ils seraient à Guiglo demain, dans l'après-midi. Je déposai mon sac chez Samy et me rendis au camp de Maho pour voir mes amis et prévenir le chef de guerre de l'arrivée de mon ami et de son photographe. Quand je l'eus informé, le général me dit que Karel l'avait appelé, puis me demanda sa profession. Je lui répondis qu'il était professeur, sans rien ajouter.

Après Maho, je retournai au bistro de Samy où j'achetai un demi-litre de koutoukou pour mes amis puis appelai Nina pour lui dire que j'étais là. Elle ne mit pas cinq minutes à arriver ; elle avait un peu maigri. J'offris un autre demi à mes amis et invitai Nina au maquis ; Dieu Créa nous suivit.

Au maquis, je payai quatre bouteilles de grosse bière. Nina sérieusement habituée à l'alcool frelaté, me demanda d'entrer dans un koutoukoudrôme. Là, je commandai un quart de litre. L'alcool faisant effet, j'eus l'envie d'embrasser Nina pour aller la baiser, mais elle refusa, alors, je la laissai et rentraï, vue l'heure qui avançait.

Arrivé au bistro, je trouvai Séry et Débase, je me fis le plaisir de leur offrir une tournée à chacun et leur expliquer le but de mon arrivée.

Le jour suivant, à sept heures, je me fis accompagner par Séry dans un hôtel où nous réservâmes deux chambres. A quatorze heures, assis dans le

bistro de Samy, je reçus le coup de fil de Karel me disant qu'ils étaient arrivés. J'allai les accueillir sur le goudron accompagné de Séry, pris le sac de Karel et nous prîmes la direction de la résidence de Maho, au camp FLGO.

Arrivé à la base, nous trouvâmes le général arrêté à la porte de sa maison, dans son boubou western, nous le saluâmes et il nous donna la permission d'entrer dans son salon, ce que nous fîmes ; je posai le sac et m'assis. Maho offrit à boire à ses étrangers et leur demanda d'aller déposer leurs bagages et se reposer de leur voyage ; il leur demandera les nouvelles demain.

Les gars se levèrent et sortirent, Maho m'appela.

— Eh ! gouro-là ! Tu ne connais pas les gens-là et tu prends leurs affaires. Le blanc-là, on a des informations sur lui, c'est un journaliste.

— Non le boss, c'est un professeur, on est venu ensemble, le contredis-je. Karel cria mon nom et je les rejoignis.

— Qu'est-ce qu'il disait ? me demanda Karel.

— Oh ! Rien de bon, il voit les journalistes partout.

Il sourit et me demanda si j'avais pu trouver des chambres, je lui répondis affirmativement. Nous fîmes escale au bistro de Samy pour saluer les amis et boire un peu de koutoukou ; cette fois, Karel but sans changer son visage.

Quand nous finîmes de boire, je leur demandai qu'on aille pour qu'ils voient l'hôtel que j'avais choisi, nous nous y rendîmes ; les chambres n'étaient pas trop spacieuses, mais elles étaient propres. Je pris congé de mes amis en leur disant que j'allais me laver, ils me répondirent qu'ils s'apprêtaient à en faire autant ; je retournai avec Séry.

A dix-neuf heures, Karel m'appela pour demander ma position, je lui, répondis que je m'habillais, il me demanda de me dépêcher, il fallait chercher à aller manger. Quinze minutes après, je les rejoignis à l'hôtel et nous allâmes nous assoir dans un maquis où nous commandâmes de la bière, de l'attiéké et du poisson à la braise.

Après la nourriture, nous retournâmes à l'hôtel. L'hôtel avait son bar, c'est là que nous nous assîmes pour boire quelques bouteilles de bière jusqu'à vingt-deux heures, l'heure à laquelle ils demandèrent à rentrer. Je les laissai devant l'hôtel et allai dormir au domicile de Samy.

Le lendemain, à sept heures, je trouvai Karel et Raymond à l'hôtel, ils étaient déjà prêts à sortir. Nous sortîmes alors ensemble pour la résidence de Maho. Le chef de guerre était absent, je laissai Karel, Raymond dans le salon VIP et me rendis au PC crise, chez M-124.

Maho ne venant pas, Karel fut invité par Akobé chez lui. J'y trouvai Débase que je présentai à mes amis comme étant un ancien élément FLGO converti au MILOCI. Alors, Karel décidé de l'interviewer, parler du mouvement avec lui. Ovonto Gnomplégou Florent alias San Pedro Débase lui expliqua textuellement ce qu'il avait lu sur mes pages et entendu de la bouche de mes amis à la cité Sides. J'éclatai de rire ; tu vois, j'ai vu quelqu'un doutant, mais rassuré par un témoignage, ce qui me fit éclater de rire.

Passant par-là, Le Taureau et son ami Caméléon me virent et s'approchèrent pour nous saluer. Le Taureau nous indiqua son domicile et me pria d'y faire un tour car ils avaient beaucoup à dire, je leur demandai de m'attendre chez eux le temps de finir avec Maho. Après quelques minutes passées en compagnie d'Akobé et de Débase, nous retournâmes chez Maho ; il était toujours absent, nous attendîmes jusqu'à son arrivée.

Entré dans le salon, il salua, entra dans sa chambre, en ressortit et vint s'asseoir dans sa chaise royale en face de nous. Raymond se mit à préparer son appareil photo, le général regarda Karel et lui demanda les nouvelles.

— Tout va bien ! répondit-il, je suis arrivé une fois et nous avons parlé du désarmement. Je suis là pour qu'on continue et connaître le sort des combattants de l'ouest.

Raymond profita pour lui demander s'il pouvait prendre des photos, il lui demanda d'attendre le temps qu'il se change. Il se leva et entra dans sa chambre, en sortit en boubou western et vint s'asseoir, arrangeant son chapeau, Raymond se mit en position. Maho arrêta de s'occuper de son chapeau.

— Pourquoi voulez-vous me prendre en photo ? demanda-t-il à Raymond.

— Moi, je ne suis que photographe, c'est Karel qui demande cela.

Quand le général jeta un regard à Karel, celui-ci un peu allongé dans le divan remua la tête affirmativement, avec un sourire.

— OK ! dit-il, vous pouvez prendre vos photos ! Je suis à vous, monsieur.

Karel lui posa une série de questions sur le désarmement qui a vu la démobilisation d'une moitié des combattants, sur la réinsertion et sur d'autres points.

Maho commença par la biographie du FLGO, comment ce mouvement a été mis sur pied, son état-major. Il parla aussi du Service Civique, de sa position à la tête de la chefferie Wê. Le juriste avait tout dit, mais n'avait répondu à aucune question, les déviant les unes après les autres sans laisser le mauvais comportement des éléments.

Après l'entretien, je lus une insatisfaction dans le regard de Karel, mon ami ne s'attendait pas à ce genre de réponses de la part du chef de guerre ; il l'avait laissé sur sa faim.

Nous dûmes au revoir à Maho et sortîmes pour nous rendre au fumoir du Nevada dont les arbres avaient été coupés et les dealers chassés à cause d'une histoire qui avait coûté à Cyprien, le frère cadet de Maho un trou sur la tête. Raymond prit quelques photos et nous continuâmes chez Le Taureau et Caméléon.

Nous trouvâmes mes amis, ils nous donnèrent place. Karel sortit son appareil, un appareil qui peut enregistrer pendant des mois ; ah, c'est Karel qui m'a dit d'êh ! Le Taureau prit la parole, il étala toutes les souffrances qu'ils enduraient auprès du général Maho. Ce qui les poussa à devenir des vendeurs de cannabis, leur désespoir et tout ce qui suit. Je lui demandai

ce qui était arrivé à sa bouche car il avait la lèvre supérieure blessée. Il me répondit que lors d'une dispute avec le petit frère de Maho, ce dernier lui avait donné un coup de tête qui lui avait coupé la lèvre et lui aussi s'était blessé sur la tête. Maho Cyprien étant secrétaire du COJEP de Guiglo, ils furent bastonnés lui et son ami Caméléon et leur fumoir saccagé avec interdiction définitive de vendre du cannabis.

Les gars parlant, jetèrent le tort sur Cyprien, le traitant de gonflé, moi je les croyais au tiers car je connaissais mes petits. Ils s'étaient mis à l'amphétamine depuis un certain temps, pourtant ils ne pouvaient pas tenir la dose. Surtout Le Taureau, quand il prend ces comprimés, il devient méconnaissable, agressant verbalement et physiquement n'importe qui ; il devenait vraiment dégueulasse. Quand nous prîmes congé de mes petits, je demandai à Karel de supprimer cet enregistrement car il y avait plus de mensonges que de vérité, il promit de le faire.

Il était dix heures quand nous laissâmes mes amis, mais arrivé à l'hôtel, Karel se souvint qu'il avait fait la connaissance de Séry Débase avec qui on avait pris rendez-vous. Nous dépassâmes l'établissement comme si on ne l'avait jamais vu. Karel voyait passer des heures en entrant à l'hôtel et ressortir, il fallait continuer.

Séry Débase, nous ayant indiqué son domicile, nous parcourûmes le quartier Dioulabougou sans croiser mon ami ni trouver quelqu'un qui puisse le connaître, nous retournâmes alors à l'hôtel.

Je crois qu'on a fini, on a eu les commentaires de mes amis, les val-validés de Maho, je crois qu'on pouvait rentrer à Abidjan sans regretter d'avoir oublié un point important, ce que j'ai pensé, et Karel aussi parce qu'à l'hôtel, il me dit que demain, nous rentrions, mais restait déçu de Maho. Je lui dis que quand un type devient chef, il devient bêtement méfiant.

A dix-neuf heures, quand je trouvai mes amis à l'hôtel nous fîmes le même tour de la ville : bière, attiéké poisson à la braise et bar de l'hôtel.

Je ne sais comment ils se sont arrangés, ou si c'est par coup de chance, Caméléon et Le Taureau nous trouvèrent assis dans le maquis. Ils saluèrent et demandèrent à me voir, je me levai. Hors du bruit des décibels, mes amis m'exposèrent leurs problèmes. Depuis un certain temps, ils sont visés par Maho, son frère Cyprien aussi les accusait de tout, alors, ils voulaient dix mille francs pour rentrer à Abidjan.

Je ne croyais pas un mot de ce qu'ils me disaient parce que Le Taureau avait fait des choses plus graves que cette dispute avec Cyprien, mais il était toujours pardonné. Je voyais la route que les dix mille prendraient : flacon de Rivotril et disparition de la monnaie. Alors, je leur dis ceci :

— Passez demain ! Je vais voir le gratté ce soir-là, demain, vous venez, je vous donne.

Au fait, je ne voulais pas les aider à avoir cet argent parce qu'ils allaient commettre la même bêtise. Voyant que j'avais trop duré avec mes amis, Karel m'appela et leur fit signe de venir.

— Qu'est-ce qu'ils veulent ?

— Ils m'ont dit qu'ils voulaient rentrer à Abidjan car ils étaient accusés de tout. Pourtant c'est faux, leur vie est menacée, ils veulent dix mille francs pour leur transport, mais je leur ai dit de passer demain.

— Non, me coupa Karel, pas demain !

Il fouilla ses poches en leur disant qu'il n'avait pas dix mille francs, mais sortit un billet de cinq mille qu'il leur remit en se levant, il fit deux pas avec eux pour bavarder ; Raymond me dit ceci :

— Garvey, tu n'as pas bien fait en leur disant de passer demain, il faut dire la vérité même si elle doit choquer, ils peuvent te traiter de menteur demain.

— C'est vrai, mais je ne voulais pas demander d'argent à Karel, dis-je.

— Tu lui dis, c'est à lui de décider.

Karel libéra les deux amis et revint s'asseoir.

— Mais, Garvey ! Tu leur dis de passer demain pourtant nous partons demain, dit-il, il faut dire la vérité quel que soit ce que ça peut engendrer, il faut avoir une parole, vous pouvez vous croiser !

— Ils iront se droguer avec, répondis-je.

— Oui, mais tu me dis d'abord !

— OK !

Nous ne durâmes pas sur ce débat, Karel nous dit qu'il aurait voulu que Raymond et moi partions pour Toulépleu voir un chef de guerre, mais je lui dis que je ne le connaissais pas quand il me dit son nom. Au fait, vrai est-il que je ne connaissais pas ce chef, mais je ne voulais pas aller à Toulépleu, je voulais rentrer à Abidjan. À vingt-deux heures, nous quittâmes le bar et chacun rentra.

Le lendemain matin, je fis mes affaires et les trouvai à la gare FST. Karel me remit mon ticket et nous allâmes au kiosque où Raymond prenait son café, Karel en fit de même.

A huit heures, on avait traversé le lac N'zo. Au corridor de Duékoué, je trouvai une fois de plus mes pièces bloquées, mais restituées après quelques minutes de plaidoyer. Quand je retournai dans le car, Karel me remit mille francs pour passer le prochain contrôle, je souris et lui dis que je ne paierais pas un centime aux corps habillés. Joignant l'acte à la parole, j'achetai des cigarettes quand le car stationna pour laisser les passagers aller pisser.

Aux autres corridors, les monos évitaient notre car ; un homme assis aux premières places leur montrait ses pièces et ils nous laissaient partir, ce qui facilita le voyage.

Nous arrivâmes à la gare d'Adjamé à seize heures. Nous débarquâmes. J'arrêtai un taxi, mais ne lui dis pas que c'était un arrangement, je mis nos sacs dans le coffre et Karel me demanda combien le chauffeur avait accepté pour l'arrangement. Je lui répondis sur un ton que je ne reconnus pas qu'il ne m'avait pas parlé d'arrangement. Je crois que j'avais parlé sur un ton

trop élevé, ce qui étonna Raymond qui jeta un coup d'œil à Karel. Il ne dit rien, mais se tourna vers le chauffeur pour lui parler d'arrangement. Mille cinq cents francs pour le campus de Cocody. Le chauffeur lui répondit qu'il y avait des embouteillages sur la voie à cette heure, deux mille francs seraient mieux, il accepta et nous montâmes.

Au carrefour de l'Ecole de Police, notre taxi fut envahi par une meute de balayeuses, nous demandant des pièces. Karel me demanda qui étaient ces femmes, je lui répondis que c'étaient des balayeuses. Ces femmes me faisaient pitié. Des mères de famille qui restaient toute la journée à nettoyer les rues d'Abidjan et qui ont des problèmes pour recevoir leur salaire. Si le district ne peut pas les payer, qu'on le leur dise au lieu de les transformer en mendiante.

Au campus, nous nous installâmes dans le restaurant chinois où Raymond prit congé de nous. Je proposai à Karel d'aller voir Yolande pour qu'il la connaisse, il me promit de le faire demain car il avait rendez-vous avec un des chefs GPP de la base d'Azito. Il m'appellerait pour que nous nous croisions à Yopougon.

Tonton Gadou nous rejoignit dans le restaurant et nous prit dans sa voiture pour la Riviera Ste Famille. Nous fîmes escale à la SGBCI où Karel fit un retrait avec sa carte Visa, me remit dix mille francs et nous continuâmes dans leur coutumier maquis plein air où je pris congé d'eux pour Faya. A dix-neuf heures, j'étais à la maison, expliquant mon voyage à mon frère de sang.

Karel m'avait dit que nous devions nous croiser à Yopougon à quatorze heures pour aller chez Yolande, donc j'attendais l'heure pour me rendre à Yopougon. Il m'appela à treize heures pour me demander ma position. Je lui répondis que j'étais à Akouédo, ce qui l'énerva, il me demanda combien de temps je peux mettre d'Akouédo à Yopougon, je lui demandai de se calmer, je ne serais pas long.

Assis dans un gbaka de Sideci à Adjamé, Karel m'appela pour me dire que si je mettais plus de quinze minutes encore, nous ne nous verrons pas, je le suppliai de m'attendre.

Arrivé à SIPOREX, quand je l'appelai, il me dit que c'était tard, qu'il rentrait à Cocody, je lui dis que j'étais à SIPOREX. Il me demanda alors de l'attendre devant la librairie de France, près de la SGBCI. Quinze minutes après, je le vis dans un taxi avec d'autres gars. Il me les présenta, paya le taxi et descendit avec Raymond puis laissa le taxi continuer avec les deux gars. Je crois qu'il m'avait dit Silence et Ato Belly quand il m'avait présenté les deux gars. Je crois qu'ils devaient être des chefs de groupes d'auto-défense du sud.

Karel me gronda longtemps pour mon non-respect de rendez-vous, il me dit que quand un rendez-vous est fixé à une heure, on se rend sur le lieu trente minutes avant, je m'excusai et il laissa tomber.

Nous traversâmes le boulevard et prîmes un taxi, destination Niangon

Nord. Nous trouvâmes Yolande, sa sœur Mireille, des locataires et ma fille Grâce. Nous les saluâmes et prîmes place dans les fauteuils. Je présentai Yolande et Mireille à mes amis puis leur montrai ma fille.

— Jumelles ? demanda Karel.

— On n'a pas besoin de dire hein ! dit Raymond.

Je montrai Yolande à Karel et lui dis que je ne l'avais pas encore fiancée, mais c'est l'un de mes projets car elle est très importante pour moi. Parole dite en Anglais pour épargner les personnes qui nous écoutaient.

Après quelques minutes avec mes jumelles, je demandai à partir. Yolande nous accompagna sur le goudron et nous partîmes avec Mireille qui descendit au terminus 40 de Kouté. Le taxi nous déposa à quelques mètres du pont d'Agban et nous rentrâmes dans l'un des nombreux maquis au bord de la voie. Karel composa un numéro et appela ; quelques minutes après, je vis Jeff se diriger vers nous, il nous salua et demanda à Karel s'il était là depuis longtemps, il lui répondit que nous venions d'arriver.

Jeff avait l'air pressé, il but rapidement la petite bouteille de Guinness qui lui fut offerte et dit à Karel qu'il se rendait avec ses gars au siège du PNDDR. La boisson achevée, Karel proposa que nous nous rendions au Black Market pour voir un ami du nom de « Oliverson le Zulu », un chef d'un groupe d'auto-défense du sud. Raymond prit congé de nous, il avait un rendez-vous à Koumassi, je fonçai au Black avec Karel.

Au Black, nous croisâmes Silence qui nous conduisit dans un maquis ; un maquis en hauteur. Si tu n'es pas un ancien du coin, tu ne peux connaître ce bar parce qu'il faut emprunter deux à trois couloirs avant d'accéder aux escaliers ; un coin vraiment caché.

Je fus surpris quand nous mîmes les pieds à l'étage, il y avait tous les Ziguéhi du Black, même mon vieux père Polo CI que j'avais perdu de vue depuis Yaosséhi.

Zulu, joyeux de voir Karel, le présenta à cette assemblée de près de vingt-cinq personnes assises à une longue table, face à face. Après les présentations, Karel fit venir quelques bouteilles sur la table et demanda à se déplacer avec son ami. Zulu fit signe à trois de ses amis et nous descendîmes pour nous retrouver dans un autre bar aussi discret.

Là, Zulu fit la présentation de ses amis à Karel. Il y avait le Commandant Tchang, Polo CI et un autre plus âgé et calme dont je ne pus garder le nom. Karel voulait avoir une idée sur les phénomènes Noussi, Loubards et Vagabonds. Chacun donnait son point de vue. Le noussi est quelqu'un de talentueux mais sans moyen et sans soutien et en qui il est difficile de faire confiance parce qu'il est permanemment dans la rue. Le loubard, c'est le protecteur des faibles dans le milieu de la rue. Certains trouvent faveur aux yeux des personnalités qui font d'eux leurs gardes du corps. Il doit savoir se battre malgré sa corpulence influente. Le vagabond, c'est l'ennemi publique, c'est un brigand, un bandit, celui qui fait du tort à quiconque. Il y a aussi les enfants de la rue ; ils se retrouvent dans la rue tantôt pour

leurs comportements indignes en famille ou par l'irresponsabilité de leurs parents. Dans la rue, ils avaient le choix entre devenir noussis, loubards ou vagabonds ; c'est par étape.

Karel proposa à Zulu de contacter ses amis pour voir si ensemble ils pouvaient faire un documentaire sur ces différents phénomènes. Il lui promit qu'il verrait ses amis, mais prévint Karel que cela susciterait un sérieux décaissement financier. Mon ami lui répondit que le plus important était d'arriver à convaincre ses amis, l'argent suivrait.

Heureux de l'entretien enregistré, Karel demanda la route à Zulu et ses amis, ceux-ci nous laissèrent à la sortie du Black par la voie de Renault ; il leur remit dix mille francs.

Koné, un ami de Karel, bibliothécaire à l'Université de Cocody devait nous rejoindre. Nous l'attendîmes chez Hassan au 220 Logements où il nous trouva avec sa femme. Karel me remit cinq mille francs et me demanda de donner trois mille francs à Ato Belly puis me libéra en me demandant de le trouver demain matin au village de Blockhaus.

N'ayant pas de monnaie, je fis un transfert de mille francs sur mon portable pour pouvoir prendre un gbaka pour le carrefour de la Vie où je devais croiser Ato que je commençai à appeler dès le premier pas dans le gbaka. L'homme me dit qu'il n'était pas trop loin du lieu, alors je lui demandai de se dépêcher.

Je ne compris pas le chauffeur de mon gbaka, au lieu de passer par le Lycée Technique, il prit par l'échangeur. Je dis au balanceur que je me rendais au carrefour de la Vie, il me répondit qu'il ne passait pas là-bas, je me plaignis puis lui dis ceci en dioula :

— Eh, n'gnan môgô ! anw kannan gnongon gngangami !

A ces mots, le chauffeur stationna net et me laissa descendre sans rien me réclamer. Sur le pont de l'échangeur, je descendis et pris la direction du carrefour du rendez-vous. Quand j'appelai Ato la deuxième fois, il me dit qu'il était proche du lieu. Je me dépêchai pour atteindre le carrefour, mais à mon arrivée, le gars était encore absent. Je l'appelai à nouveau, il me répondit qu'il arrivait, je coupai. Trois minutes suffirent pour que je voie un homme venir dans ma direction, le regard fixé sur moi, je fonçai dans sa direction.

— Bonsoir, me salua-t-il, c'est Garvey ?

— Oui, mon vieux ! répondis-je en mettant la main en poche, voici trois mille de la part de Karel.

— Merci !

Moi qui étais pressé finis par retirer mon pied de mon accélérateur. Je voulais maintenant retenir le type pour bavarder avec lui. Je sus d'Ato qu'il était un chef d'un groupe d'auto-défense basé à Port-Bouët. Le nom ne me fut pas dit. Il était ami à Karel ça faisait maintenant plus de deux ans, il connaissait Maho, Delafosse et a connu Bébo.

La causerie devenait chic, mais l'heure avançait, et je ne me voyais pas

préparer à marcher du carrefour de la Vie jusqu'au Faya. Je dis au revoir au type et nous nous laissâmes. Arrivé au conteneur, j'appelai Yolande avec qui je causai jusqu'à finir mes unités.

Le matin, à sept heures, Karel m'appela, il voulait qu'on sorte un peu. Je pris un gbaka qui me déposa au carrefour de la Vie. Compagnon, c'est vrai que je suis un des maires d'Abidjan hein, mais j'étais perdu. Je ne savais pas où on prenait les taxis du village de Blockhaus. Si je me souviens, ça va faire dix-neuf ans que je n'ai pas mis à Blockhaus. Je crois que mon dernier passage en date était en 1993 où nous étions allés livrer de l'huile. En ce moment, j'aidais mes cousins dans leur vente d'huile en mes temps libres car j'allais à l'école.

Réfléchissant à la conduite à tenir, je vis un jeune homme venir vers moi. Je le saluai et voulus me renseigner auprès de lui, il répondit à ma salutation, mais ne voulut pas m'écouter. Le regard que je posai sur lui l'arrêta net, je m'avançai pour lui demander poliment où je pouvais avoir les taxis de Blockhaus. Il m'indiqua le carrefour qui se trouvait à quelques mètres de moi ; je lui dis merci et continuai mon chemin.

Tito ! Je n'ai rien compris du comportement de ce jeune. Il s'est arrêté net quand j'ai posé mon regard sur lui pourtant, au départ il n'avait pas l'air de m'écouter. Qu'a mon regard, ou ai-je vraiment un regard métallique comme Sabine le dit ? Le taxi me déposa à sa gare du village, je traversai la route pour appeler Karel.

- Allo ! Tu ne peux pas m'appeler de ton portable ? me demanda Karel.
- Mes unités sont finies, j'allais me recharger.
- Recharge-toi et appelle-moi !

Je raccrochai et demandai au gérant de me faire un transfert de cinq cents francs. J'attendis d'entrer dans le village pour l'appeler. Quand je l'eus, Karel me montra la route à prendre et me dit qu'il allait se mettre au balcon pour que je le voie.

- Ha ! Je te vois, tu me vois aussi ?

Quand je levai la tête, je le vis au balcon d'un grand immeuble R+3. Je raccrochai et pris l'escalier jusqu'au troisième étage où Karel m'attendait.

- Garvey ! Qu'est-ce que tu as fait de tes unités, tu les as bouffées ?
- J'ai appelé madame et d'autres personnes.
- Ne laisse jamais ton portable sans crédit !

Il fit signe à une demoiselle qui m'apporta de l'eau. La vue était belle d'en haut, on voyait la grande lagune, Treichville était à bout de bras. On voyait le Palais de la Culture comme si on y était, le Plateau aussi. Blockhaus était un beau village ébrié avec de belles et grandes maisons et ses fabricantes d'attiéké que je voyais du balcon. Le village avait toutes ses rues bitumées, ce qui le rendait plus beau.

Après son bain, je descendis avec Karel. Le séjour de mon ami tirait à sa fin comme il me l'a dit, il devait s'envoler ce soir à vingt-deux heures, donc il voulait qu'on se balade un peu.

Le taxi que nous prîmes nous déposa devant un restaurant, au Plateau. Nous rentrâmes et prîmes place. Karel commanda un sandwich et un Coca puis me demanda de passer ma commande. Je demandai la même chose. Compagnon, tu dis quoi ? Ça là, pour manger ça encore, ce sera peut-être quand Karel va revenir, sinon je vais trouver ça où ? Mieux vaut profiter ; je n'ai jamais goutté ho, et puis, où j'ai laissé mon Garba ? Le sandwich était vraiment bon et doux. Je le mangeai avec le grand soin. S'il se trompait de me dire d'en prendre un autre, j'allais plonger dessus.

Raymond nous rejoignit accompagné d'une demoiselle qui devait être aussi photographe. Leur vocabulaire était beaucoup photo ; Raymond prit un café et la fille partit. Après son café, Raymond nous laissa pour aller honorer un rendez-vous, nous prîmes un taxi pour le campus.

Assis dans le resto chinois du campus, Karel appela Adjallou qui nous rejoignit. Karel nous dit qu'il était l'heure pour qu'il parte, mais comptait sur nous pour boucler la première partie de mon manuscrit car c'est avec qu'il cherchera une maison d'édition. Nous lui promîmes de nous dépêcher et lui apporter le plus tôt possible.

A quinze heures, Raymond arriva sur le campus, il nous trouva dans le resto chinois. Il devait venir du camp d'Ato car c'était ce CR qu'il faisait à Karel.

A seize heures, Karel me remit quinze mille francs et me promit de m'appeler avant de prendre son vol. Je lui dis au revoir et rentrai au Faya. Le soir aux environs de 22h, il m'appela pour me dire qu'il s'apprêtait à prendre l'avion. Il me demanda d'aller demain à Blockhaus prendre vingt mille avec sa tutrice qui s'appelait tantie Rokia. Dans vingt milles, je devais remettre cinq mille francs à Zulu et garder le reste. Il me prévint qu'il allait appeler Zulu pour l'informer sans toutefois oublier de me demander de me dépêcher d'achever la première partie de mon manuscrit. Je lui dis au revoir et de faire un bon voyage.

Le lendemain, je me rendis à Blockhaus où tantie Rokia me remit les vingt mille francs et deux bouquins qui avaient le même titre : «AFRIKA FOCUS» et je descendis.

Sur la route pour me rendre à Adjamé pour croiser Zulu, Karel m'appela pour me demander de faire guè-juste avec le vieux père : dix mille pour moi et dix mille pour lui.

Après quelques coups de fil, je finis par croiser Zulu à qui je remis dix mille et refusai de lui donner l'un des livres que j'avais eus chez la tantie.

Deux jours après, je me rendis au campus pour continuer à travailler avec Adjallou, mais le gars stoppait la saisie chaque fois que quelqu'un venait pour un travail. Cela m'énervait. Il y a des jours où je faisais le trajet Faya-campus sans ouvrir le manuscrit. Je finis par lui dire qu'il prenait trop mon manuscrit à la légère et que cela me déplaisait. Adjallou me répondit en ces termes :

— Vois quelqu'un d'autre si tu es trop pressé !

Je me sentis frustré à tel point que je restai muet pendant un bon moment, je ne m'attendais pas à cette réponse. Ce jour-là, je ne durai pas sur le campus pour éviter quelconque accrochage avec mon ami.

Le lendemain, quand j'arrivai, Adjallou s'excusa en me disant que son ordinateur lui permettait de se défendre, donc il voudrait que je garde patience quand ses clients arrivent. Je lui demandai aussi de m'excuser, mais lui dis que je voudrais qu'il sache aussi que ce manuscrit est très important pour moi. Il est comme une thèse que je dois présenter, donc, qu'il y mette du sérieux.

Ce jour-là, mon ami me fit prendre le petit déjeuner et m'emmena au réfectoire du campus à midi. Je t'ai dit qu'Adjallou est un ami des gars de la FESCI, donc les tickets de resto lui manquaient rarement. Nous reprîmes le travail comme avant, Adjallou m'ouvrit une boîte électronique à la demande de Karel et m'initia à l'informatique.

Assis un matin sur l'ordinateur d'Adjallou, m'exerçant à taper, un jeune homme arriva pour faire l'impression d'un de ses documents enregistrés sur sa clé USB. J'appelai Adjallou, donnai place au jeune homme et pris un tabouret pour m'asseoir. Le jeune remit sa clé à Adjallou et lui montra le document à imprimer, je lui demandai le journal qu'il tenait en main.

— Ho ! C'est un vieux numéro ! dit-il.

— Non, c'est pour jeter un coup d'œil, lui répondis-je.

Il me remit le journal et je me mis à lire les titres avant de l'ouvrir, un titre attira mon attention.

— Quoi ? ! Duékoué ? m'écriai-je.

— Han ! Me suivit le jeune, ce qu'ils se sont montrés là-bas ! Lis, tu vas voir !

Le journal titrait un affrontement sanglant entre autochtones et allo-gènes, plusieurs morts et blessés à Duékoué.

Adjallou avait terminé l'impression du document du jeune, donc j'évitai de le faire attendre. Je lui remis son journal et il partit. Je ne pus lire la partie, je restai toute cette journée perdu dans mes pensées. Je voyais Soro et Gbagbo devant le bûcher à Bouaké, les campagnes de sensibilisation sur la réconciliation, les mots de réconfort des politiciens me tournaient dans la tête. Je voyais la démobilisation à Guiglo. Tout passait sur mes yeux comme sur un écran géant ; je sentis une forte déception m'envahir.

Le soir, pour en savoir plus sur cet affrontement, j'appelai Araignée.

— Maho a donné des éléments, me dit-il.

Mais à d'autres questions, mon ami me répondait ceci :

— Ils ont gâté Duékoué. Tu peux voir le Carrefour ? Les dozoz sont arrivés en gbôhi, ééh, Garvey, même la station, boh ! Ils ont gâté !

Quand je lui demandai ce qu'en était pour les frères d'armes qui étaient allés prêter mains fortes aux FDS, mon ami me répondit que quand tout s'est calmé, ils leur ont repris leurs armes et ils sont revenus à la base avec la promesse de voir leur cas.

Le CR de mon ami Araignée ne m'avait pas rassasié. Mais tous ceux que j'appelais me disaient la même chose : « Ils ont gâté Duékoué ! » ; mais qui ? ! Ils ont gâté ils ont gâté, qui a gâté ?

Je voyais un problème à l'horizon, mais je n'arrivais pas à l'identifier. Est-ce que nous n'allons pas vers un éventuel report des élections ou pire même une reprise des hostilités ? Il y avait de quoi se poser une telle question, surtout que Lakota était entré dans la danse d'affrontement autochtones-allogènes ; le vent soufflait dangereusement sur la braise.

La première partie du manuscrit était terminée, nous l'expédiâmes à Karel ; un manuscrit de cent soixante-dix pages. J'entamai le second que je confiai à Adjallou pour saisir, mais il avait recommencé le comportement qu'il avait eu quand je lui disais qu'il prenait mon travail à la légère. Pour éviter d'avoir la même réponse, je me retirai et le laissai faire du manuscrit ce qu'il voulait. Il me disait que c'était Karel qui lui avait confié le boulot, pas moi, pourtant, quelques fois ; je l'aidais à taper au moins quelques pages. Voyant que ce n'était pas bien de laisser Adjallou travailler seul sur un dossier qui m'appartient, même si c'est Karel qui lui avait confié le boulot, je me rendis sur le campus au début du mois d'août.

Quand j'arrivai, je trouvai Adjallou en train de saisir le manuscrit, je le dépassai et allai acheter ma cigarette. À mon retour de la boutique, j'entendis mon nom, mais je ne répondis ni ne regardai d'où venait l'appel. La voix m'appela une seconde fois, quand je me retournai, je vis Soudé Bernard alias Vétcho La Dissua.

- C'est comment ? ! lui demandai-je
- Boh ! Ya mangement ici ! Tu fais quoi ici ? me répondit-il.
- Je suis venu voir mon ami, tu parles de quel mangement ?

Mon ami m'expliqua qu'on recrutait des peintres pour des contrats, on devait repeindre toute l'école. Il était allé s'inscrire, mais on lui a dit qu'il devait trouver son second, et Dieu a fait qu'il m'a trouvé ici. Je le pressai qu'on arrive où le recrutement se faisait.

Bon menteur, il me présenta comme son second et dit que je l'avais devancé sur le campus. Les responsables prirent nos noms et nous demandèrent de leur apporter la photocopie d'une pièce d'identité.

N'ayant tous deux que nos « Cet élément », je l'encourageai de photocopier la sienne, ce qu'il fit et nous retournâmes pour l'ajouter à notre fiche. La façade du bâtiment du Campus Ancien nous fut donnée à repeindre ; un contrat de cinq cent mille francs.

Ce jour-là, on nous donna des balais et des brosses en fer, demandés par Soudé. Nous grattâmes la façade aux trois quarts et descendîmes à seize heures. Avant de nous libérer, le chef du personnel remit trente mille francs à Vétcho qui signa. Hors du bureau, Vétcho me remit treize mille francs et fit un transfert de mille francs sur mon portable, nous rentrâmes à la maison sans que je voie Adjallou. Le contrat avait été fixé à cinq cent mille francs et nous étions payés tous les samedis après contrôle des travaux.

Le soir, Vétcho mobilisa Bottillon et Brico pour qu'ils viennent nous aider, ils devaient être payés selon le salaire journalier d'un peintre ; quatre mille francs, ils acceptèrent.

Ayant débuté le boulot un mercredi, nous leur donnâmes seize mille à chacun et partageâmes le reste. Vétcho avait reçu cent mille francs, donc trente-deux mille otés de cent mille, tu vois ce que ça fait ?

Vétcho ne voulait pas faire le partage à part égale sous prétexte que c'était lui qui avait eu le contrat, mais se résigna rapidement. Je l'avais averti que s'il répétait ces sottises, il n'aurait rien et travaillerait gratuitement, que c'est grâce à ma présence qu'il avait eu ce contrat. Vétcho savait que je pouvais mettre ces menaces à exécution.

La semaine suivante, nous reçûmes la visite de Blé Goudé venu voir les travaux. Après quelques tours d'inspection, nous prîmes une photo de famille. Gbapê remercia toute l'équipe et s'en alla. Tu pouvais entendre des paroles comme : « Depuis depuis, votre campus est bien vieux là, voilà, le Woody est en train de maquiller ça pour vous, allez voter les bah-bièh, on va se voir ici ! ».

Voulant achever rapidement le boulot, Vétcho mit tout le bâtiment sous contrat, ce qui fit qu'à la fin du mois, nous fûmes obligés de payer des avances et disparaître tout en laissant une somme de soixante mille francs qui ne pouvait pas payer un seul ouvrier à la fin de la semaine.

Moi je ne craignais rien car j'étais considéré comme un employé au même titre que les autres, donc s'il y a doubling, j'étais aussi victime. Ainsi donc, je me rendais toujours sur le campus pour continuer à travailler avec Adjallou. On était au début du mois d'août, au lieu d'une corde, le poulet en avait deux, et prêt pour ce scrutin qui n'avait que trop été reporté. On ne pouvait rien, tout avait été dévié pour aller à ces élections. Je suis sûr que Gbagbo a dit : « Bon, allons ! Comme vous voulez qu'on aille aux élections les armes à la main, allons ! ».

Je sentais que cette méthode-là, cette méthode de laisser les rebelles en armes et aller aux élections allait créer d'autres troubles, peut-être même la reprise de la guerre. Mais, moi je n'accuse personne, ni Gbagbo qui tend la main à ses détracteurs, ni Alassane qui a dit que la Côte d'Ivoire sera ingouvernable tant que son identité ne sera reconnue et pour qui Koné Zakaria et les autres ont pris les armes contre la nation, ni l'ONU qui est d'une impartialité partielle. Tu veux que je dise quoi ? C'est une impartialité partielle ! En laissant les rebelles aller aux élections avec leurs armes, ils ont prouvé leur partialité, ou bien, jusqu'au 31, ils auront fini de les désarmer ? Tu vois non, je n'accuse personne, franchement, je n'accuse personne.

Les campagnes d'avant-campagne ne m'intéressaient pas trop. Je préférerais lire les journaux. Si je me souviens bien, j'ai assisté à un meeting de soutien au président Bédié organisé par un groupe de jeunes de l'ouest, un mouvement appelé JOB (Jeunesse de l'Ouest pour Bédié). Ce rassemblement avait eu lieu à la maison du PDCI à Cocody et un autre meeting de sou-

tien à Gbagbo, organisé par les ébriés de Blockhaus. Hum, les politiciens, quand tu les écoutes parler, tu crois voir tes problèmes résolus. Tu as déjà écouté Djédjé Mady ? Cherche à l'écouter !

Le 5 du mois, je reçus vingt-cinq mille francs de la part de Karel que je devais retirer à Western Union. Il me demanda aussi de faire un saut à la base de Guantánamo à Yopougon, une base GPP pour m'entretenir avec eux et connaître leur état d'esprit, peut-être qu'ils auraient des projets.

Je n'étais jamais arrivé à la base de Guantánamo et je ne connaissais pas les éléments de cette base, mais FLGO connaît GPP et GPP connaît FLGO. Alors deux jours après le retrait de l'argent que Karel m'avait envoyé, je me rendis à Yopougon pour visiter mes frères d'armes.

Arrivé sur la base, ne sachant par quoi commencer, au portail, devant les éléments de garde, je me mis au garde-à-vous et me présentai.

— Eh ! Guerrier, repos ! C'est comment ? dit l'un d'eux.

Je lui dis que j'avais rendez-vous avec le commissaire Alain Gnanh. Il me répondit qu'Alain était hier à la base, mais est retourné, je le laissai à son poste et avançai dans la base. A une vingtaine de mètres devant, sur la droite du terrain de football, je vis une douzaine d'éléments assis sous une dalle, causant. Je fonçai dans leur direction et me mis au garde-à-vous à quelques pas d'eux.

— Adjudant-chef, Garvey, du FLGO !

J'entendis au moins huit voix me disant « repos ! » en même temps.

Du groupe, se leva un gars clair, de taille moyenne et pas trop mince de forme, me salua et me demanda les nouvelles. Je lui répétais ce que j'avais dit au portail. Il jeta un coup d'œil derrière lui comme pour demander aux autres s'ils connaissaient celui dont je parlais.

— Commissaire ! FLGO là, le vieux môgô clair qui vient quelques fois ici là ! lui dit un élément.

— Ha ! C'est qu'il n'est pas encore là, attends un peu ! me dit le gars en se tournant vers moi.

Je lui dis que j'allais l'attendre dehors et quittai devant lui. Un autre m'interpela ; je fis demi-tour.

— AC ! Tu t'en vas et puis tu ne donnes pas la ration du général !

Je m'excusai, me mis au garde-à-vous et il me mit au repos ; je m'effaçai.

Au portail, je tombai sur un autre élément que je saluai et m'arrêtai pour causer avec lui. Entre nous kpalowés, l'amitié se tisse très vite. Je commençai d'abord par des banalités, l'appréciation de la base tout en brossant l'actualité comme l'attente des élections. Le jeune me dit que les élections se présentaient mal car tout n'avait pas été réglé, les rebelles étaient encore en armes, puis finit par me dire ceci :

— On a des officiers qui viennent nous voir, on cause sur le problème !

— Ya un gbêlêdrôme devant la base, est-ce qu'on vend les sachets ? lui dis-je pour l'interrompre ; il avait l'air de me plaire.

— Ouais ! On vend dedans !

— Allons ! Je vais profiter pour attendre le commissaire.

Dans le bistro, je commandai dix sachets de Zed avant que nous ne prenions place. Quand le gérant servit les sachets, je lui demandai un demi-paquet de Fine et lui payai son argent.

Je divisai les sachets en deux, mais je gardai mes paquets dont je tirai une cigarette que j'allumai. Je fis le plein d'un verre moyen de la Vodka et bus d'un trait ; ouvris encore deux sachets et fis le plein de mon verre.

Je repris la causerie en demandant au jeune si ces officiers venaient fréquemment, il me répondit qu'un officier du nom de Roi David venait passer la nuit avec eux, puis me confia qu'ils seraient le premier contingent qui allait entrer en formation après les élections, mais il fallait que nous nous rassemblions, toutes les forces d'auto-défense pour former une seule force pour faciliter les choses.

Quand je lui demandai qui était le Roi David, il me répondit qu'il devait être un colonel ; il a dit un jeune colonel. D'autres officiers dont il ne se souvenait pas les noms venaient les voir aussi. Je ne voulais plus poser de questions au jeune, j'étais rassasié ; j'avais déjà fait mon analyse. Le Roi David préparait les forces d'auto-défense à une éventuelle reprise de la guerre. Il essaie de renouer les liens gouvernement-forces d'auto-défense.

Je commandai dix autres sachets quand je vis le général rentrer dans le bistro avec quelques gars. Il s'assit à ma gauche et mit la main sur mon épaule en prononçant le mot FLGO silencieusement.

— Général ! dit le jeune assis avec moi, les gars du FLGO ne sont pas en drap !

— Peut-être que c'est moi qui ne suis pas au courant ! dis-je, ça me fait penser au rencart de Commissaire Divisionnaire, peut-être qu'il est au courant.

— Commando ! Me dit le général, les entraînements ont commencé, les rassemblements aussi. On doit aller en formation à Akouédo. Rassemblez les gars vous allez venir dormir ici, ya des officiers qui vont venir vous informer. Les élections sont proches, les gars de l'autre côté ont gardé leurs kilos. On sait pas comment les élections-là vont se passer, peut-être qu'ils vont attaquer avant, on sait pas, donc faut qu'on se rassemble.

Je lui demandai si le Roi David serait là aujourd'hui. Il me répondit que l'officier avait passé la nuit et était parti ce matin, qu'il serait là le lendemain.

Situé je crois bien, je pris le numéro du général Tino, lui remit le mien et pris congé du gbôhi. Le lendemain, je reçus l'appel de Karel pour savoir mon CR. Je lui racontai tout ce que j'avais entendu à la base de Guantánamo. Karel apprécia et me prévint que Raymond viendrait à Abidjan pour une autre séance de photo.

Raymond m'avait dit qu'il viendrait voter à Abidjan quand il était venu avec Karel. Il m'avait même promis une chemise. Raymond me disait que

je ne devais pas porter des grosses chemises car elles ne m'allaient pas, que j'étais bien dans des chemises près du corps ; Yolande aussi m'en avait parlé.

J'étais devenu rare sur le campus. Adjallou m'avait rassuré que je pouvais rester au quartier surtout que le transport me fatiguait. Je restai au quartier, faisant la navette entre mon conteneur-habitat et le bistro de Jean quand je n'avais rien à faire.

Un jour, assis chez Jean, je me fis offenser par un jeune du nom de Yassoa parce que j'avais dit qu'on ne pouvait faire confiance à un homme politique car ils sont des fins menteurs. Le jeune m'avait dit que je pouvais dire ça de Gbagbo car nous avons été bêtes pour le suivre. J'évitai de m'énerver en lui disant qu'il avait raison, mais il continuait de me traiter d'intelligent. Alors je me levai et le giflai puis lui dis que s'il continuait de parler, je lui ferais plus que cette gifle. Les amis se mirent à me calmer ; je m'étais calmé, mais j'étais toujours fâché.

Quelques minutes après, mon petit Patcko fit son apparition dans le bistro. Quand il voulut me saluer, je lui dis qu'avant de me saluer, qu'il demande au jeune pourquoi il m'a insulté.

Sans demander la forme d'injure, mon petit se tourna vers Yassoa. Avant même de lui demander, il lui donna une paire de gifles. Yassoa ne répondant pas à la question, il lui en donna une autre. Les amis dans le bistro se mirent à me dire que je ne devais pas agir de la sorte, je leur répondis ceci :

— Yassoa sait que comme lui-là, j'ai beaucoup derrière moi. Donc quand il veut me parler, il doit savoir que c'est à Garvey qu'il parle. Il est trop petit pour me traiter de la sorte ; est-ce que son papa est politicien ?

Patcko s'en prit à moi en me disant que je m'ouvrais trop à ces petits imbéciles voilà pourquoi ils ne savent pas qui je suis. Avant de sortir du bistro, il tapa sur la tête de Yassoa qui pleurait et lui dit que s'il me manquait une autre fois, ce serait plus grave que ce qu'il venait de faire.

Ce n'est pas pour me lancer des fleurs, mais j'avais la télécommande de tous mes petits. Ils obéissaient d'abord à ce que je leur disais avant de demander ce qui se passait. De mon petit Doudou Lago Marcelin alias Gbédia Kou en passant par Sacha pour tourner sur les autres jusqu'à tomber sur mon fils Patcko, tous m'obéissaient ; rien ne pouvait leur être demandé par moi qui soit refusé.

Gnakoury Patrick alias Patcko, depuis son arrivée de l'ouest avait changé de style. Il s'habillait et faisait tout comme Petit Denis, ce qui lui a valu le pseudonyme de Denko. Il vendait du cannabis pour se défendre, mais se couvrait sous le statut de cireur, petit boulot qu'il exerçait au carrefour de la pharmacie St Georges de Faya. Il ravitaillait tous les militaires qui fumaient le joint, soldats de rang comme officiers.

Un après-midi, assis dans le bistro de Jean, je le vis arriver avec B, un jeune de la cité et détaillant de cannabis aussi avec deux inconnus. Leurs airs expliquaient beaucoup, mais je me dis que s'il y avait un problème,

mon petit me dirait, et c'est ce qu'il fit.

Arrêté avec les inconnus, il se déplaça en demandant la permission de me parler. Patcko rentra dans le bistro et demanda à me parler ; je lui dis de s'asseoir près de moi. Mon petit me dit que ces gens avec qu'il était sont des corps habillés. Ils avaient trouvé du joint avec lui et B, puis me demanda de faire mon effort pour qu'ils ne les emmènent pas. Je lui demandai si la quantité qu'ils avaient trouvée en leur possession était grande. Il me répondit que c'étaient quelques boulettes, mais quand ils sont arrivés ici, les boulettes avaient disparu dans leur véhicule. J'appelai B qui me confirma que les boulettes qu'ils avaient prises avec eux n'étaient plus dans leur véhicule puisqu'ils ont cherché le sachet qui les contenait, mais zéro.

Me sentant en position de force, je leur demandai de s'asseoir près de moi, quand l'un des gars les appela, je lui demandai de rentrer dans le bistro, ce qu'il fit.

Quand il entra dans le bistro, je lui demandai ce dont il accusait mes petits. Il me répondit qu'il n'avait rien à me dire, mais voulait que Patcko et son ami le suivent. Je lui répondis alors qu'ils ne bougeraient pas s'il ne me disait rien.

Alors il me dit qu'ils avaient trouvé du cannabis avec eux. Je lui demandai de me faire voir. Il me répondit que ce n'était pas mes oignons. Alors je me mis à parler à haute voix, leur disant que s'ils étaient venus pour un quelconque chantage, qu'ils sachent que c'est raté.

Le gars qui se présenta à moi comme étant un sous-lieutenant de la gendarmerie, demanda que nous nous déplaçons si je voulais aider mes petits. Je lui répondis que tant que je ne voyais rien, mes petits resteraient là, sans bouger. Jean me demanda de les comprendre et de les suivre, ce que j'acceptai, mais quand ils voulurent mettre mes petits dans leur véhicule, je m'imposai. Décidément mon petit Patcko qui était un élément rebelle restait tranquille malgré que les boulettes fussent perdues. Il exécutait tout ce que le gars lui disait, ce qui m'amena à le gifler en dissua et lui demander si c'est vrai que les gars-là avaient trouvé du joint avec lui. Voyant la foule qui suivait la scène, il me répondit négativement, ce qui énerva le sous-lieutenant, mais il ne pouvait rien, les boulettes avaient vraiment disparu.

Je finis par leur dire qui j'étais et nous gérâmes le problème entre frères d'armes et ils partirent. Au fait, ils étaient venus sans ordre, faire du chantage à quelconque dealer qu'ils prendraient, mais grâce à Dieu, j'étais présent pour enlever mes petits dans cette sauce aussi chaude.

Les gars partis, je me mis à gronder Patcko car il aimait bien garder de fortes quantités de cannabis sur lui pour vendre au lieu de les mettre quelque part et les libérer quand il avait un client. Il me promit de faire attention. Je les laissai et rentrai au conteneur sans leur demander une seule boulette de joint. J'étais heureux de m'être rendu utile quand mon petit a eu besoin de moi. Le film avait pris toute la cité et tous les kpalowés qui

étaient absents m'ont remercié d'avoir aidé mes petits.

Les campagnes électorales avaient officiellement été fixées au 15 octobre, Gbagbo avait choisi Guiglo pour l'ouverture de sa campagne, et nous éléments FLGO d'Abidjan nous apprêtions à nous y rendre.

Gbagbo nous avait promis beaucoup. À la cathédrale du Plateau, il nous avait dit : « Donnez-moi dix jours, je vous ferai face ». À Guiglo, quand il est venu pour brûler les armes, il avait aussi dit : « Je viendrai pour faire la fête avec vous ». Peut-être que l'heure était arrivée de concrétiser toutes ces choses qu'il avait dites.

Après avoir prévenu Karel que je devais me rendre à Guiglo pour la campagne du président, je pris mon départ le 14. Aubin n'avait pas de papier ; à cause de lui, nous nous sommes rendus au corridor de la GESCO. Là, il prit un grumier. Nous autre montâmes dans des véhicules du CCI qui nous prirent deux mille chacun pour la destination de Yamoussoukro où nous devons rejoindre Aubin.

Par la performance des véhicules du CCI nous ne mîmes pas plus de deux heures pour être dans la capitale politique. Après près d'une heure d'attente, Aubin ne pointa pas le nez. Je demandai alors à mes amis que nous cherchions un véhicule pour Guiglo ; Aubin n'est pas un enfant, il ne se perdrait pas.

Nous trouvâmes un gbaka qui devait nous déposer à Daloa pour qu'un autre nous envoie à Duékoué, le tout à quatre mille francs. Mais arrivés à Daloa, aux environs de 20h, Panclé Jules arrêta un cargo militaire qui nous déposa à Duékoué, sous une pluie battante. C'est très mouillé que nous rentrâmes au quartier Carrefour, Panclé nous emmena dans une maison où nous trouvâmes Soudé Bernard qui nous logea.

Le lendemain, tardant à prendre la route de Guiglo, Bottillon et moi lâsâmes Jules et entrâmes dans la cité de la raison. À peine nous mîmes les pieds dans le bistro de Samy qu'Aubin entra.

— Haï ! On se suivait ou bien ? lui demandai-je.

— Je suis arrivé à sept heures, répondit-il, j'ai fait un saut à N'zéré.

— J'avais pensé à ça quand on ne t'a vu à Yakro, lui dis-je.

Aucun élément ne rentrait dans le bistro sans apprécier moqueusement l'accoutrement de Bottillon. Il était habillé en Congolais, une chemise rétro fleurie, un pantalon plaqué et une paire de souliers de couleur blanche très très pointinini ; jazzy, mon môgô était très mal djêkê.

A treize heures, Maho convoqua tous les combattants au foyer de la mairie. Arrêté au fond de la salle avec une feuille et un stylo, je notais les points que je trouvais essentiels dans le discours du général. Il avait parlé de l'acte de vandalisme opéré par les éléments de Duékoué. Il a demandé d'être à l'écoute du président car il avait de bons projets pour nous. A tout moment de son discours, le général n'avait son regard que sur moi. Il me regardait méchamment même, mais j'étais indifférent, je continuais de noter ce qui me semblait notable.

L'acte de vandalisme opéré par les gars de Duékoué était plus que normal à mon avis. Les gens acceptaient toutes les propositions des rebelles comme si c'étaient eux qui avaient été attaqués, mais nous, quand nous faisons une proposition, elle est automatiquement rejetée. Regarde! Nous avons du mal à entrer en possession de notre filet de sécurité. Ceux qui sont allés au Service Civique se sont trouvés sans suivi, ce qui a fait entrer plein en brousse. Je veux dire qu'ils n'ont pas pu profiter des kits qu'ils ont reçus ; que peut faire un gars avec une tonne de ciment sans magasin ?

A quatorze heures, la place FHB était pleine, toute la chefferie Wê était en place. Les différentes communautés vivantes sur le sol de Guiglo et les différents groupes de danse, avec Didier Bléou comme maître de cérémonie. Après les allocutions, la tribune fut donnée au Président. Tout ce que j'entendis de Gbagbo fut ceci :

— Maho! Je ne suis pas d'accord, dis à tes enfants ce que je t'ai dit ; ne leur dis pas ce que je ne t'ai pas dit.

Il brossa un peu ce qui s'était passé à Duékoué tout en demandant de garder patience car la victoire nous appartenait.

Attends! Donc c'est dans promesses qu'on va rester seulement ?

Après le discours du PR, la cérémonie prit fin. Quittant la place avec mes amis, je vis un officier arrêté près d'un véhicule type 4x4. Je dis à mes amis que cet homme était mon oncle ; je m'approchai pour le saluer, mais il ne me reconnut pas.

— Je suis le fils de Diangoné André, me présentai-je.

Le général Touvolvy Grégoire m'attira à lui.

— Comment ça va ? Mais, que fais-tu ici ?

— Je suis un ex-combattant, on est venu pour entendre le discours du président.

Le tonton me prit par la main et nous marchâmes vers un autre 4x4 qui devait être la sienne. Il laissa ma main et monta dans le véhicule, à l'arrière ; le chauffeur prit le volant. Je tapai la vitre qui était montée, il la fit descendre...

— Papa, je peux avoir ton numéro! dis-je.

— Tu es à Abidjan non ?

— Oui tonton!

— Trouve-moi à la présidence! OK ?

La vitre remonta et la voiture démarra. Mes amis me demandèrent ce que j'avais demandé au général. Je leur répondis que je voulais son numéro de téléphone, mais il m'a demandé de passer au Palais.

— Le tonton n'est pas prêt pour te donner son numéro, dit un de mes amis, c'est vraiment ton oncle ?

Le regard que je lui envoyai le fit s'excuser, me disant qu'il se demandait ce que ça ferait de donner son numéro de téléphone à son neveu. Je déduisis que le général Touvolvy Zobou Grégoire ne voulait pas me donner son numéro de téléphone. Il savait qu'il me serait très difficile de le trou-

ver à la présidence, surtout qu'il serait très absent au Palais pendant cette campagne.

À la base, je trouvai mes amis parlant avec Maho. Ils voulaient que le général les aide à rentrer à Abidjan, mais celui-ci leur fit savoir que le président ne lui avait rien donné. Adjaro l'énerma en lui disant qu'il n'avait pas besoin de l'argent de Gbagbo pour payer notre transport. Cette phrase avait énervé Maho au point de chasser tout le monde en nous disant de nous débrouiller pour rentrer chez nous.

Aubin, Prince et les autres prirent la route du corridor dans l'espoir de faire auto-stop pour rentrer. Moi je ne les suivis pas. Comme si j'avais su ce qui allait se passer, j'avais laissé dix mille francs à la maison au cas où on aurait des problèmes pour rentrer. Le 17, je reçus le mandat fait par Yolande à la gare FST. Je rejoignis mes amis le jour suivant à Abidjan.

Abidjan était aux couleurs de cette campagne. De grands posters affichaient les candidats, les meetings se tenaient côte à côte dans une parfaite harmonie. On sentait que c'était parti pour un scrutin pacifique. Au Lauriers, j'ai assisté à deux meetings en même temps, LMP au quartier 10 et le PDCI au quartier 8. Les manifestations se sont passées sans heurts, je n'avais jamais vu de manifestations aussi intelligentes et respectables, et je parie que c'était comme ça dans toutes les autres communes d'Abidjan.

Le 31 octobre, le jour de vérité était là, chacun se rendait au bureau où il devait accomplir son droit civique. Moi je me rendis à l'école primaire de Génie 2000, mais avec la foule qui y était, je préfèrai retourner pour revenir quand les gens auront diminué.

A seize heures, je pus voter et sortir de l'école. Le soir, les résultats nous parvinrent avec Gbagbo en tête, Alassane au second plan et Bédié, troisième, donc éliminé pour le deuxième tour. Là, il y a eu quelques bruits. Les militants du PDCI se plaignaient, ils disaient que leur candidat avait été volé, mais ne disaient pas par qui. Bédié reconnaissant défaite et conscient qu'il ne fallait pas s'arrêter là, appela ses militants au calme, un mot d'ordre qu'ils suivirent à la lettre.

Le deuxième tour était annoncé pour le 28 novembre, et il fallait créer, inventer pour être plus fort. Le RDR s'appuya sur le RHDP, Laurent Gbagbo était déjà allé sous l'étiquette de La Majorité Présidentielle, donc il n'avait plus besoin de faire d'yeux doux à un autre parti. Chaque président de parti au RHDP demandai à ses militants de voter Alassane Ouattara. Bédié avait rassemblé tous les Baoulés derrière lui pour Alassane ; on sentait que ce second tour allait être vraiment serré.

Comme il l'avait dit, Raymond m'appela pour m'annoncer son arrivée le 20 novembre. Le 21 matin, à neuf heures, je partis le chercher au carrefour Faya.

À la maison, il prit foule de photos de moi. Raymond avait une manière particulière de photographier, il se mettait sur la pointe de ses pieds, gémissait comme s'il était en train de baiser. Je me souviens d'une prise que

j'avais failli lui faire rater, il a grommélé pour me dire de ne pas bouger. Ça m'a fait penser à quelqu'un qui était au bord de la jouissance et dont la copine, sans faire exprès, retire le pilon du mortier ; tu vois un peu ce que ça fait non ?

Après les photos dans le conteneur, nous sortîmes pour nous assoir sous l'appâtâmes où Sisco, un petit camarade, braisait des maïs. Raymond photographia la scène, prit encore d'autres photos et s'assit sur le banc près du feu avec nous. Il ne refusa aucun épi que mon petit lui remit. À le voir manger même, tu te rends compte que ce sont des choses qui leur manque l'autre côté.

Quand nous finîmes de manger les maïs, nous nous rendîmes au bistro de Jean où nous bûmes quelques tournées. Après quelques photos, nous prîmes congé de Jean et ses clients.

À la maison, Raymond me prévint que nous devions nous croiser à Adjamé pour nous rendre à Yopougon voir Zulu et nous entretenir avec lui. Il me dit aussi qu'il avait apporté ma chemise, je lui dis que j'allais porter un débardeur pour le croiser demain, il me comprit.

Le lendemain, nous nous croisâmes à la station TEXACO des 220 Logements où nous prîmes un gbaka pour la SIDECI à Yopougon. Au fait, Raymond et moi nous étions vus le matin au carrefour de la Vie où il m'avait remis vingt mille francs de la part de Karel pour m'acheter un portable. Boh ! Faut laisser affaire de où est-ce qu'on t'a envoyé de la Belgique-là. J'ai troqué jusqu'à aller prendre le portable de Yolande qui avait un autre qui finit par avoir un problème de micro. J'ai alors prévenu Karel par sa boîte électronique, ainsi il a dit que Raymond viendrait, il me donnerait de l'argent pour m'acheter un autre portable ; compagnon, tu es content maintenant ?

J'avais donc laissé Raymond à Liberté pour me rendre au Black Market. Lui devait honorer un rendez-vous, donc celui de Yopougon était pour l'après-midi. À quatorze heures, nous étions devant le parquet de Yopougon. Il appela Zulu pour lui donner notre position, celui-ci nous demanda de descendre vers la pharmacie Akadjoba.

Devant la pharmacie, Raymond l'appela à nouveau. Zulu nous trouva là et nous descendîmes au quartier Gbinta où nous prîmes place dans un maquis. Raymond commanda une petite Guinness pour Zulu, une 66 pour moi et se prit un Coca.

Le rendez-vous était pour savoir la suite de l'entretien qu'il avait eu avec Karel au sujet des phénomènes Noussi, Loubards et Vagabonds, mais Zulu nous fit savoir que tous ses amis étaient occupés et qu'il serait difficile de les rassembler ; il préférerait que ça se passe après les élections. Zulu était aussi occupé, mais il avait volé un petit temps pour honorer ce rendez-vous, alors, Raymond lui remit cinq mille francs et nous prîmes congé de lui.

Sur le chemin, m'ayant dit qu'on devait se rendre à la base de Guantanamo, je proposai à Raymond de marcher, ce qu'il accepta. La base

de Guantanamo était très éloignée de la SİDECI, mais ma connaissance des raccourcis nous fit arriver en vingt-cinq minutes de marche.

À la base, nous fûmes accueillis par le général Tino et ses éléments. Nous rentrâmes et Tino nous présenta à ses éléments, mais nous n'étions pas étrangers à ses gars. Ils me reconnurent et dirent que Raymond était déjà arrivé là avec le blanc. Le blanc, c'est comme ça qu'ils appelaient Karel. Après les nouvelles, Tino donna la permission à Raymond de prendre des photos. Mon portable sonna et l'écran affichait KAREL ARNAUT.

— Allo, mon vieux ! dis-je.

— Garvey ! Comment ça va ?

— Oui, ça va bien, je vais te passer quelqu'un !

Je sifflai à Raymond et lui tendis le téléphone qu'il prit. Ils parlèrent une dizaine de minutes et Raymond me remit le téléphone. Karel me demanda si nous étions à Guantanamo, je lui répondis affirmativement. Il me demanda de lui passer Adèle, la femme de Tino. Je la fis appeler et elle courut pour prendre le téléphone. Je la laissai pour suivre Raymond qui photographiait les bâtiments, les éléments, leurs couchettes.

Après les photos, Raymond s'entretint avec des éléments qui lui exposèrent leurs problèmes. La majorité des gars vivaient là avec leurs familles, l'un d'eux nous avait montré son fils et sa femme qui étaient tous deux malades et sans soins. Il avait ajouté en disant que ces officiers qui viennent les voir là seront bloqués un jour, qu'ils attendent que la situation sente mauvais pour les solliciter. Il n'oublia pas de dire à Raymond que les photos étaient payantes.

Après le tour de la base, Tino nous emmena dans son maquis situé après la clôture de la base. Raymond commanda de la bière qui fut servie par Adèle qui nous dit qu'après les élections, il ferait l'inauguration de son maquis.

À dix-sept heures, nous prîmes congé du général Tino et ses éléments. Raymond me dit au revoir et descendit du gbaka au niveau du carrefour de la Vie. Il avait pu parler avec Eugène Djué et prendre rendez-vous avec lui pour demain, donc il devait s'apprêter.

Le lendemain, Karel appela pour me dire qu'il avait remis de l'argent à Raymond pour nous, Adjallou te moi : trente-cinq mille francs pour moi et trente mille francs pour Adjallou. Quand j'appelai Raymond, il me confirma, mais me demanda d'être au carrefour de la Vie avant sept heures et demi car il avait un rendez-vous à huit heures.

Le lendemain, il m'appela pour connaître ma position, je lui dis que j'étais à la maison. Il s'énerva et me dit que s'il ne me voyait pas dans quinze minutes, le rendez-vous serait fixé à une date ultérieure. Je lui demandai de m'attendre, que je ne tarderais pas.

J'arrivai au carrefour de la Vie à sept heures cinquante, Raymond était déjà parti. Découragé, je me mis à m'accuser de m'être trop habitué à l'heure africaine. N'ayant plus un rond sur moi, je retournai à Akouédo

à pieds. À quatorze heures, je l'appelai pour lui dire que j'étais au lieu de rendez-vous, mais je l'avais manqué, ce qui a fait que j'ai fait le retour à pieds. Il se moqua de moi en me disant que quand on ne respecte pas les rendez-vous, il arrive qu'on se trouve obligé de faire ce qui n'est pas prévu. Il profita pour me demander de le trouver au carrefour de la Riviera II, à seize heures.

A quinze heures, je l'appelai pour lui dire que j'étais au lieu de rendez-vous, il éclata de rire et me demanda de l'attendre. À seize heures, il était là.

— Ah ! Tu as du respect pour le temps hein ! s'exclama-t-il.

— Je n'ai plus envie de marcher, dis-je.

Il mit sa main en poche, sortit de l'argent qu'il me remit, je me mis à compter.

— Il a dit de me donner trente-cinq mille francs ! dis-je, c'est à Adjallou que tu dois donner trente mille francs.

— Prends ça ! Quand Karel va confirmer, je te donnerai tes cinq mille francs.

Je ne discutai pas, nous traversâmes la voie et il prit un gbaka pour le campus, je suis sûr, pour voir Adjallou ; je retournai cette fois à Akouédo dans un gbaka.

Ayant des unités dans mon portable, j'appelai Yolande qui m'annonça l'arrivée de sa grand-sœur, celle chez qui elle avait accouché. Je lui promis d'être à Yopougon demain pour la saluer.

Le bistro de Jean était devenu le QG de tous les militants de LMP. On entendait là tous les débats, les moqueries. Vrai est-il que Jean traitait son bistro du QG de LMP, il acceptait tous les débats intelligents avec des militants des autres partis. On pouvait rester dans ces genres de débat jusqu'au soir sans heurts. Au contraire, on se demande comment chacun est parti, tellement saoulé.

Nous étions les mêmes jeunes, ouvriers, habitants de la cité, donc les débats ne prenaient jamais de mauvaise tournure. Mon ami Miliki Jean-Claude alias J. C disait toujours ceci quand les débats changeaient de visage : « C'est pas à toi que j'en veux, mais à celui qui veut nous mettre en confrontation. C'est ça là qu'on doit éviter, soyons intelligents ! ».

JC était un militant pur du FPI. Tu ne peux pas le convaincre que c'est par la faute de Gbagbo que la guerre est venue en CI comme beaucoup le disent parce qu'il a refusé d'entrer dans le cercle des bons petits de l'oncle. En tout cas, J-C avait une haine pour cette France Sarkozyenne, haine encore accrue pour son secrétaire général et pour l'ONU dont il dit ne pas connaître la position. Il trouvait cet organisme contrôlé par Sarkozy qu'il traitait d'ingrat. J'ai été surpris quand il a dit à l'assemblée du bistro que Gbagbo avait financé la campagne de Nicolas Sarkozy, et aujourd'hui, c'est Sarkozy qui finance la chute de Gbagbo.

Franchement, je n'avais jamais eu cette information. Donc, si je com-

prends bien, Laurent Gbagbo a donné l'argent pour que Sarkozy batte sa campagne pour être président. Mais pourquoi maintenant cette haine l'un pour l'autre, qu'est-ce qui a pu les rendre ennemis ? La politique a beaucoup de tiques, avançons, mon ami !

Ce vendredi 25 novembre 2010, à dix-neuf heures, j'étais à Niangon, chez les parents de Yolande, pour voir Natôgôman comme elle s'appelle à l'état civil, la grand-sœur des jumelles ; je priaïls Dieu pour ne pas croiser une autre Marie.

Sortie de la chambre, je vis une femme mûre de teint noir, un peu pote-lée et de petite taille comme ses sœurs, venir me saluer poliment et s'asseoir dans le divan avec les jumelles qui se mirent à la taquiner. Elle leur parla dans leur ethnie et elles arrêterent. Elle parla à Mireille qui me traduisit.

— Garvey ! Ma grand-sœur dit quelles sont les nouvelles !

Elle lui donna une tape sur la cuisse, ce qui fit crier Mireille. J'ouvris grand les yeux pour afficher mon étonnement.

— Elle n'a même pas fait présentation ! Ma grand-sœur dit quelles sont les nouvelles !

Mireille se défendit en disant qu'elles avaient déjà dit mon nom à leur sœur, donc elle devait savoir que c'était moi. Je lui répondis qu'elle pouvait me dire aussi le nom de la grand-sœur. Yolande aida sa sœur en disant qu'elle m'avait dit le nom de leur aînée. Elle reçut elle aussi une tape sur la cuisse, Mireille éclata de rire.

— Garvey ! c'est notre grande sœur, c'est chez elle que Yoyo a accouché ; elle s'appelle Natôgôman.

Mireille me présenta en Tangouanan, je me levai pour saluer la grand-sœur et repris ma place. Je ne manquai pas de lui dire merci pour tout ce qu'elle avait fait pour Yolande ; elle sourit.

La grand-sœur expliqua à Mireille qui me traduisait au fur et à mesure comment elle s'était occupée de Yolande jusqu'à son accouchement ; je pris la parole en ces termes :

— Franchement, grande sœur, je tiens à te remercier pour tout ce travail que tu as abattu ; je ne sais quoi te dire.

— Ne dis rien, mon mari ! Je ne te réclame aucun remboursement car l'enfant qui est né nous appartient à nous tous. Je t'ai vu, je t'ai connu, c'est l'essentiel.

Elle ouvrit la bouteille de Fanta que j'avais achetée pour elle, prit une gorgée et la déposa. Grâce voulut prendre la bouteille, mais Mireille fut plus rapide qu'elle.

— Tu peux pas prendre pour ta maman là ?

— Hum hum ! pour maman Natôgôman ! dit-elle.

Mireille remit la bouteille à sa sœur qui la donna à ma fille, elle réclama aussi la bouteille de Fanta que tenait sa mère.

— Ça, c'est comportement gouro, ça ! dit la grand-sœur.

Grâce ne put boire plus de deux gorgées, elle dormit dans les bras de sa

tante. L'heure avançant, je dis au revoir à Mireille et la grand-sœur à qui je donnai mille francs et partis avec Yolande passer la nuit à l'hôtel.

Natôgôman m'avait demandé quelque chose que je ne pouvais refuser malgré que je ne veuille pas. La grand-sœur voulait partir avec Grâce à Bouaké pour les fêtes de fin d'année. Pouvais-je refuser à une tante de passer du temps avec sa nièce ? Surtout qu'elle a été pour beaucoup dans la naissance de cette dernière. Je ne pouvais qu'accepter et, à ce que je sache, Bouaké, ce n'est pas l'enfer !

Remercie Dieu de n'être pas tombé sur une autre Marie qui allait te faire voir une autre couleur !

Le lendemain, je laissai Yolande au carrefour de la pharmacie SIPOREX et continuai à Adjamé. Passant devant l'école de la gendarmerie, je revis cette image qui m'amena à me poser quelques questions. Un homme habillé dans un bas treillis de la gendarmerie, gisant dans son sang à quelques mètres de l'école. C'était le 31 octobre. Je me posais la question de savoir s'il y avait eu une attaque, ou bien il avait été lynché car autour du corps, il y avait de cailloux et des morceaux de bois. Était-ce un espion découvert qui tentait de prendre la fuite ? Seuls ceux qui étaient présents ce jour-là pourraient donner une explication à cela.

Le 27 novembre, sachant qu'elle retournait à Bouaké avec ma fille, je me dépêchai d'apporter un sac de riz « Oncle Sam » de cinq kilos à Natôgôman avec dix mille francs pour lui dire au revoir ; ce qui lui plut à elle et à Yolande aussi qui trouva responsable et intelligent mon comportement. Je ne durai pas à la gare UTB, j'avais mal en voyant mon bébé partir.

Le 28, le scrutin se passa très bien sur toute l'étendue du terr.... eh ! Pardon ! Faut pas que je te fasse mentir. Abidjan et les autres parties du pays sous contrôle gouvernemental ont vu des élections propres, mais la télévision nous présentait des images où des électeurs ont été molestés, des femmes battues et violées à Korhogo et dans d'autres villes du nord, des urnes avaient été emportées par des hommes en ténues et des représentants de LMP battus à sang.

Ces images avaient mis le feu dans le sang de chacun. D'un côté, on se plaignait et condamnait ce geste irresponsable, de l'autre côté, on parlait de scènes montées de toutes pièces par le parti au pouvoir. Cela avait du coup séparé tous les jeunes de Lauriers et des environs, c'était en chien de faïence qu'on se regardait.

Le soir, on n'eut aucun résultat, ce qui m'inquiéta. Le 29, je reçus l'appel de Karel qui me demanda comment était l'atmosphère à Abidjan. Je lui répondis que les résultats n'étaient pas encore tombés. Il me dit que d'après ce qu'il entend, Alassane était bien parti pour être président de la république de Côte d'Ivoire. Je lui dis que les ivoiriens avaient un problème avec deux types de personnes qu'ils ne pourront jamais voter : un militaire qui se présente aux élections et un homme dont la nationalité demande réflexion.

— Mais, Alassane est ivoirien, puisqu'il a été accepté en tant que candidat ! me dit Karel, il paraît qu'il est en tête.

Je m'énervai et dis à Karel d'arrêter ce débat avec moi.

— Ne te fâche, Garvey ! Je te dis ce qui me parvient, dit-il.

— Ce qui te parvient est faux, lui dis-je. Même Bédié qui le soutient aujourd'hui là, n'est-ce pas lui qui avait lancé un mandat d'arrêt contre lui ? C'est le vieux que je plains, il a laissé tous les cerveaux ivoiriens pour aller chercher un gars on ne sait où, voici les conséquences.

Tout ce que Karel disait m'énervait, je le voyais trop alassaniste, donc je lui demandai qu'on changeât de débat, mais nous ne pûmes car c'était ce dont nous devons parler. Alors je lui dis que je l'informerai quand j'aurais d'autres informations, il accepta et je raccrochai ; nous fîmes quarante-sept minutes de communication.

Le mercredi 1^{er} décembre, assis à la maison, j'entendis un bruit s'élever, ressemblant à des cris de joie. Je vis Aubin se dépêcher et venir au conteneur.

— Boh ! me dit-il, on dirait môtô-là a gagné hein !

— Comment ça ? ! lui demandai-je, et ce qui s'est passé au nord-là, on a annulé le vote là-bas ou bien c'est resté ?

— Garvey ! On dit que le môtô là a gagné, c'est le son que j'ai eu.

Pour être sûr de ce que mon ami venait de me dire, je sortis pour me rendre au bistro de Jean. Là, je reçus l'info que le président de la CEI avait été emmené de force à l'Hôtel du Golf qui était le QG du RDR pour proclamer les résultats, mais cette proclamation était de nulle et non avenue parce que la CEI avait dépassé le délai qui lui était autorisé pour proclamer les résultats. Donc le dossier était passé dans la main de la cour constitutionnelle qui devait maintenant donner les résultats. Là, j'étais satisfait.

Si je me souviens bien, les résultats nous parvinrent le 2 décembre avec la victoire de Gbagbo ; c'était la joie. J-C et moi rassemblâmes nos amis pour faire le tour de la cité.

Les jours qui suivirent me poussaient à me poser des questions. Pendant qu'on investissait Laurent Gbagbo au palais présidentiel, on en faisait autant pour Ouattara Dramane à l'Hôtel du Golf. Attends ! Qui a gagné ces élections-là même ? Vont-ils s'asseoir sur un banc ou se serrer dans ce fauteuil qui a été fabriqué pour supporter une paire de fesses ? Je ne sentais vraiment rien de nouveau sous ce chaud soleil.

Ce problème dans son sérieux divisa les ivoiriens et les pays de la CEDEAO. Certains voulaient l'annulation des résultats dans les zones où il y a eu quelques pagailles, d'autres voulaient le retrait pur et simple de Gbagbo. On parlait même de l'envoi des troupes de l'ECOMOG pour faire sauter le président. Même les présidents Sarkozy et Obama voulaient le départ de Gbagbo. Je me demandais s'ils avaient un problème avec lui ou ils défendaient un quelconque intérêt, parce que ce n'est pas possible que des élections soient empêchées dans des zones et qu'on n'en tienne pas compte

et on s'acharne sur une seule personne. Pourquoi ne pas recompter les voix ou annuler les zones où il y a eu gbangban ? À la place de Damana Picass ce jour-là, j'aurais fait la même chose.

Au milieu du mois, Karel m'appela pour me dire qu'il m'avait envoyé quarante-cinq mille par Western Union pour les fêtes, mais je ne pus avoir accès au jeton. Toutes les agences avaient fermé, après trois essais sans succès, je lui demandai de reprendre son argent.

Vrai est-il qu'il y avait des petits bruits dans certains coins, mais ce qui inquiétait vraiment les ivoiriens n'a pu avoir lieu. Ils ont fêté le réveillon et le nouvel an sans emmerde. Moi, je suis allé à l'église avec Yolande et à deux heures du matin, nous sommes allés dormir à l'hôtel.

Comme si elles attendaient que les fêtes passent, les émeutes éclatèrent. On parlait de marche à Abobo qui s'est soldée par morts d'hommes, des affrontements FDS contre des inconnus, les attaques des convois de l'ONU par les jeunes patriotes, la prise successive des villes de l'intérieur par les FAFN baptisées FRCI par Alassane le jour où il a fait son discours pour dire qu'il rejetait toute autre négociation avec Gbagbo. Même aveugle, tu pouvais voir le cheval de la guerre, de la destruction, ce cheval noir au galop droit sur la Côte d'Ivoire en cette fin du mois de février.

Par un mot d'ordre amplifié, toutes les rues d'Abidjan furent barrées par les jeunes, car dit-on, l'ONU transportait les rebelles dans les véhicules blindés pour les déverser dans des points stratégiques. Donc il fallait leur barrer le passage et contrôler tout autre véhicule.

JC, avec son libre-parler, non, ça doit être son rapide-parler, forma un bon groupe avec les jeunes de la cité et des environs pour placer des corridors à partir du carrefour Faya jusqu'au carrefour de Lauriers 17. Un groupe de petits enragés devenus impolis et stricts pour la circonstance, ils fouillaient partout, même s'ils recevaient de l'argent des gens ou se faisaient féliciter.

Je n'aimais pas m'afficher à ces corridors. Je les trouvais très dangereux, mais je restais souvent à l'écart pour assister. Il m'arrivait aussi de mettre la main à la patte. Je réagissais quand les petits se trouvaient confrontés à quelqu'un qui pose trop de questions comme : « Pourquoi on doit fouiller mes bagages, j'habite le quartier ! » ou : « Pourquoi on contrôle nos pièces au lieu de contrôler le véhicule ? ». À ceux-là, je demandais de se soumettre à ce contrôle car la confiance était de mise.

Un jour, assis au conteneur, j'entendis des tirs de kalache en rafales venant du corridor. J'attendis quelques minutes et me rendis sur les lieux. Grande fut ma surprise ; le corridor était vide. Pas un seul élément sur le corridor. Le corridor avait vu ses éléments disparaître à cause des coups de feu tirés en l'air pas des éléments des FDS, mais n'empêche que les jours qui suivaient, il se réjouissait du retour complet de ses éléments.

Ah ! Le corridor ! Vraiment le mot d'ordre de l'opération Peigne Fin fut un succès. Tous les quartiers d'Abidjan étaient dans le bain, chacun avait

dressé un barrage, contrôlant véhicules et personnes.

Les prises des villes de l'intérieur n'étaient plus à la une. Abobo avait commencé son show. Un commando invisible faisait des misères aux FDS : attaques surprises, embuscades ; les familles s'endeuillaient oooh les familles s'endeuillaient. Tout le monde présageait l'attaque d'Abidjan ; c'était la psychose.

Le 31 mars, matin, comme toujours, nous nous trouvâmes chez Billy qui avait quitté Akandjé pour se rabattre dans le quartier St Paul, pour causer. Deux Bérets nous apporta une nouvelle.

— Les gars ! Ya un son, ça recrute à la GR de Treich et puis au Palais, faites on va arriver là-bas ! C'est dédja,¹ les gars !

— Ça a commencé quand ? Ils ne veulent plus vingt mille francs là ? demande Patcko.

— Hôôôô ! Si vous voulez, appelez Mike ! reprit Deux Bérets.

— C'est maintenant qu'ils font signe à l'homme, dis-je calmement, ils ont été très négligents.

Avec ses quelques minutes, Patcko réussit à joindre Mike ; il me passa le téléphone.

— Allo, le Poison ! C'est l'adjudant-chef ! dis-je.

— Eh, Garvey ! C'est comment, vous êtes où ?

— On est au quartier, mais c'est comment, on a un son par rapport à la GR et puis au Palais là !

— Mais vous faites quoi au Lauriers ? Ils sont en train prendre les gens, vous, vous êtes assis au Lauriers pour fumer gban seulement, faites mouvement ici ! Le combat qu'on a commencé depuis là, c'est maintenant la fin, venez, les gars !

— Ho ! doucement là ! Ils n'ont rien fait pour l'homme, on va encore se tuer pour eux.

Deux Bérets approcha sa bouche du portable qui était sur main libre.

— On vient là-bas, Poison ! On est en route !

— C'est qui ? me demanda Mike.

— C'est Bihé Touahi, Deux Bérets.

— Garvey, ne restez pas au Lauriers, venez ! J'espère que tu sais qu'on est les premiers visés, donc venez ! N'oubliez pas de m'apporter un cali !

— C'est bon, faut couper ! dit Patcko, faut pas finir mes unités, donc c'est clair hein !

— C'est clair, ça veut dire quoi ? demanda mon petit Zié Getthem, nous on est devenu quoi ? C'est quand ça gâte, on pense à nous, et quand c'est propre on nous tourne le dos.

— Toi-même, qui t'a appelé là-bas ? dit Deux Bérets. On dit, tu vas, on t'habille, tu es militaire, toi tu dis quoi ?

— Tu t'en vas en guerre sans un rond, répondit Zié, regarde comme on

1 Dédja : N. opportunités, ouvertures.

se moque de nous.

Il éclata de rire comme pour se moquer de Deux Bérêts.

— Moi, jusqu'à midi, je suis au Plateau, finit mon petit Zié par dire.

Je levai la tête pour le regarder et la rabaissai. Je ne savais que dire de ce qui venait d'être annoncé, mais une seule phrase trottait dans ma tête : « J'espère que tu sais qu'on est les premiers visés ! ».

J'ai pris les armes pour défendre l'idéologie de Gbagbo, son programme de gouvernement. Tout le monde sait que je suis du FLGO, peu importe si je n'ai encore rien reçu, j'ai choisi de le défendre, je le ferai jusqu'à la fin. La nouvelle avait mis tout le monde sur tension, nous ne tardâmes pas à nous lever et nous disperser, chacun savait ce qu'il avait à faire.

Aux environs de treize heures, arrêtés devant le duplex du vieux Kobéhi, nous aperçûmes un groupe de jeunes et d'adultes entrant dans le quartier et prendre la direction d'Akouédo-village. Adamo revenant du corridor, ayant fait quelques pas avec eux nous dit ceci :

— Est-ce que vous savez que tous ceux qui sont passés là, sont des militaires ?

— Han ! Dimes-nous, étonnés ; mais ya quoi ?

— Ils disent que c'est chaud au camp. Leurs propres gars les braquent et les obligent à déposer leurs armes et sortir du camp. D'autres ont fui avec leurs armes ; c'est mou hein !

— Le camp est divisé, conclue-je, c'est vraiment gêné !

A peine je finis ma phrase, nous entendîmes des tirs d'une arme lourde, ça devait être une 12-7, d'autres rafales suivirent.

— Entrez, les enfants ! dit maman Royale, la femme du vieux Kobéhi, ne restez pas dehors !

Hésitant à entrer, je tirai Adamo par la main et nous entrâmes. Les tirs ne cessèrent qu'au matin ; toute la nuit je fus emmerdé par l'idée de me trouver au Palais.

Le matin, fatigués d'être restés dans la maison depuis dix-sept heures, Landry, le fils du vieux, Patchko, son cousin, Adamo et moi sortîmes pour voir l'état du quartier. Une boutique avait été cassée et pillée, mais il restait quelques articles.

— C'est comment, on se sert ? C'est pas nous on a cassé oh ! dis-je.

— C'est pas faux ! dit Adamo.

Mes amis et moi rentrâmes dans la boutique. Beaucoup avait été pillés, mais il restait quelques bouteilles de sucrerie dans le frigo, quelques sachets de biscuits. Nous vidâmes le frigo et prîmes quelques sachets de biscuits pour les enfants.

A neuf heures, nous étions au Lauriers 9 où je croisai Akobé, MI-24 et pleins d'autres gars que j'avais laissés à Guiglo. Répondant à ma question, ils me dirent qu'ils avaient fui Daloa lors de l'attaque, ils me firent savoir que beaucoup de nos frères d'armes avaient été tués, même Giniga, le petit frère de Maho a été égorgé.

Compagnon, ne pose pas la question de savoir comment de Guiglo, ils se sont trouvés à Daloa ; je vais te dire. Un recrutement général avait été lancé, ils se sont faits recruté à Guiglo, ils y ont passé la visite, et comme ils étaient aptes, ils ont été transférés au deuxième Bataillon de Daloa pour être formés. Malheureusement, la guerre les a trouvés là-bas. MI-24 me prit de côté pour me parler.

— Garvey, je suis arrivé, côté quillance¹ est façon, comment tu me gères ?

— L'avion, lui dis-je, tu es mon étranger, on va se serrer les coudes jusqu'à ce que ça finisse, tu sais que c'est la même fam ...

J'entendis quelqu'un m'appeler, quand je levai les yeux, je vis Adamo arrêté au milieu d'une foule bouillante me faisant signe de venir. Je cours pour le rejoindre, il avait un sac de riz de cinquante kilogrammes.

— Prends ça là ! Je vais voir encore là-bas.

Un magasin venait d'être cassé, les gens se servaient. Je pris le sac de riz, le posa sur mon épaule et quittai le périmètre, les autres me suivirent. De relai en relai, nous déposâmes le sac dans la cuisine du vieux Kobéhi, la nourriture risquait de ne pas manquer pendant un bon moment. Au passage, j'avais abattu deux bananiers dont j'avais coupé les régimes.

Excuse-moi, compagnon ! Je voulais te ramener sur un point, je ne serai pas long. Je ne sais pas si tu te rappelles quand nous étions assis chez Billy et on a appelé Mike pour qu'il confirme les dires de Deux Bérêts, quand il avait dit qu'il y avait un recrutement à la GR et au Palais, et Patcko lui a posé la question de savoir s'ils ne voulaient plus les vingt mille francs-là. Au fait, ce recrutement dont sont sortis Akobé, MI-24 et les autres était taxé de la sorte. Pour être recruté, il fallait donner vingt mille aux gens qui allaient s'occuper des visites. Quand nous avons eu cette nouvelle, nous avons préféré rester à Abidjan. Donc, si les « bandits » ont été recrutés, c'est sûr que ça s'est passé comme ça. Mais je dis pourquoi prendre de l'argent pourtant le besoin est crucial et d'une urgence vraiment importante ? La guerre-là a rendu tout le monde « fan-djêh ». On veut tomber sur la première opportunité de se faire de l'argent ; mais on va faire quoi ? Quand la guerre est là, elle est là avec tous ses maux, c'est comme ça ; ça roule.

A midi, mangeant, je demandai ceci à Aubin :

— On fait comment, MC Kenzi ? On replie au Palais ou bien ?

— On va partir ! dit-il, faut qu'on parte !

Plongeant mon regard dans le sien, je vis que son cœur n'adhérait pas à ce que sa bouche disait ; je sentais la peur dans son regard. Après le repas, je trouvai Abou devant le portail.

— Adjudant-chef, dit-il, Patcko et les autres sont partis, ils ont trouvé Panclé Jules et Bottillon au Palais, on va quand ?

— On bouge aujourd'hui, répondis-je.

Je jetai un regard à Aubin, Abou suivit mon regard.

1 Quiller : N. dormir.

— Si c'est à cause de lui-là, on va jamais aller, son cœur est mort !

Landry nous trouva devant le portail.

— Quelle est la décision, les gars ? On bouge ou bien ?

— Toi ? Et ton vieux, il est d'accord ?

— Laisse ça ! Ya des trucs un père ne dit pas à son fils, répondit-il.

— Les gars ! reprit Abou, à l'heure-là, c'est chacun son camp, rejoignons notre camp ! On est les plus exposés ; avant qu'on me tue, il faut que j'aie les moyens de me défendre.

— Tu ne vas pas mourir, aie foi en Dieu ! le conseillai-je, on va s'apprêter, jusqu'à quinze heures, on gagne temps.

— D'accord, je vais au 9, je reviens, dit Abou.

— ok ! dis-je.

Abou ne revint pas jusqu'à la tombée de la nuit. N'oublions pas que c'était toujours chaud au Premier Bataillon et ses alentours, les armes lourdes ne cessaient de tonner. Tard dans la nuit, aux environs d'une heure du matin, mon portable se mit à sonner, je pris le portable et le décrochai.

— Oui allo ! C'est qui ?

— Allo ! Mon vieux, c'est moi, c'est Braco.

— Haï ! On dit quoi, petit ?

— Je suis sur terrain.

— Han ! La nuit-là ! Tu fais quoi sur terrain ? pays est gâté, quel waha¹ tu peux croiser la nuit-là ?

— Non mon vieux, c'est pas terrain de yaholy² hein ! Je suis en arme, TM, on est venu à Marcory, on est à la GR Treich.

— Tu es avec qui là-bas ?

— Pakass, Patcko, Zié et moi. Ceux qu'on connaît leurs noms-là, on a fait une liste pour eux. Vous venez, vous rentrez, on vous habille.

— Han ? !

— Je te parle de quelque chose ! Venez ! Ils ont besoin des combattants.

— Demain, on est là-bas, tu dis à la GR Treich non ?

— Ouais, préviens les autres ! Au revoir !

— C'est propre, au revoir.

Je raccrochai mon portable et plongeai dans une longue pensée ; d'après mon calcul, nous ne valions plus dix au Lauriers et ses environs. La majorité des éléments FLGO avaient rejoint des camps. Je ne devais donc plus rester au Lauriers, il fallait que je les rejoigne.

Le lendemain du 2 avril, j'informai Aubin sur le coup de fil de Braco, mais je ne sentis aucun intérêt de la part de mon ami. Le 31 mars, Aubin, dans son dahico, s'était fait frôler par une voiture qui lui avait laissé des égratignures, il boitait.

A douze heures, à table, les tirs reprirent, menaçants pour cesser à treize

1 Waha : N. Gaou, victime.

2 Yaholy : N. Aggression.

heures. Patcko, le cousin de Landry, à cause de notre hésitation, était sorti pour se rendre je ne sais où : au Palais, à la GR ou à la résidence du PR. Je pris l'initiative de me rendre au Plateau ; Landry et Abou se mirent avec moi. J'appelai Aubin qui tournait encore au salon ; la mère de Patcko l'appela aussi.

— Mon fils, viens vous allez partir ! Ils vont vous habiller.

Devant le portail, nous tombâmes sur deux militaires.

— Mes vieux ! Les interpela Landry, on voulait aller au Palais !

— Si, vous pouvez aller, un groupe est déjà devant, allez-y !

Nous dûmes au revoir à la maisonnée et prîmes la route. Nous fûmes rejoints au carrefour Faya par un groupe de jeunes venant d'Attié-Campement et d'Akouédo-Village. Ensemble, nous marchâmes jusqu'au carrefour de 9km où nous fûmes obligés de nous arrêter ; des tirs nous avaient stoppés. Quelques minutes, après que l'ordre fut donné d'avancer, nous continuâmes notre chemin.

Arrivé au carrefour Ste Famille, je fus surpris de voir deux de mes petits en armes. Gouro était plaqué au sol, le canon de son arme dirigé au carrefour de la Riviera II, mon petit Radio était assis sur un 4x4, à la place du tireur de 12-7, sa kalache posée sur le toit du véhicule. Abou me regarda d'un coup.

— Ceux-là vont venir se battre et puis moi je vais rester assis, c'est faux !

— Garvey, dit Landry, tu as bien fait de laisser Aubin retourner, on sentait la peur dans ses yeux.

— Non, il a mal aux pieds, dis-je pour défendre mon ami.

— Oôôôh ! Aubin, c'est un peureux ! dit Abou, il a bouche pour rien.

Mes amis avaient raison, Aubin s'est trouvé forcé de nous suivre, sinon son cœur ne désirait pas, c'est ce qui m'a amené à lui demander de faire demi-tour. Aubin était retourné sans se faire prier, on n'avait pas atteint le carrefour Faya.

Nous progressâmes pour atteindre le carrefour de la II, sur la voie opposée, mes yeux tombèrent sur le corps d'un homme fraîchement abattu, criblé de balles. Au fond de moi, je demandai à Dieu d'avoir pitié de son âme.

Arrivés au carrefour de la II, nous fûmes guidés par un dispositif de jeunes en tenue civil pour certains, vestes treillis sur pantalon tissus ou jeans pour d'autres et majoritairement armés de kalaches. Ils nous indiquèrent la voie d'Anono, direction la résidence du PR, mais nous ne pouvions prendre la voie de l'ambassade des Etats-Unis sous peine de nous faire abattre.

Nous prîmes alors l'initiative de passer devant l'Ecole de Police et entrer dans le Campus. Mais, jette un coup d'œil à partir du carrefour de la pharmacie Oasis jusqu'au Campus!!! Un dispositif de sécurité débutait là jusque dans la grande école. Ils étaient tous en civil, pistolets automatiques, kalaches, Sig, Mars 36, etc. C'est peut-être RPG qui manquait aux « instruments de musique ».

- La FESCI ! dis-je doucement à Landry.
- C'est pas bluff ! dit-il, ils sont gbé !
- Ça là, je parie que c'est quitté à l'Ecole de Police, dit Abou.
- Comment ça ? lui demandai-je.
- Peut-être qu'ils ont gagné temps, dit Landry.

Je ne discutai pas, je me souvins ce qu'Adamo nous avait dit concernant le groupe de jeunes et d'adultes que j'avais vus au quartier. Nous fîmes un arrêt au CHU où une recommandation fut faite :

- Que tous ceux qui sont habillés en rouge et noir se changent !

Une seule fille accompagnait ce groupe de près de cent personnes que nous étions, elle avait porté une petite culotte et un débardeur noir. Elle n'était pas la seule à avoir porté un T-shirt de couleur noire, mais elle était dans le viseur de Landry. Il attrapait son débardeur et criait à tue-tête :

- Enlevez les tricots noirs ! Enlevez les tricots noirs !

Elle se tourna pour lui faire face et retira son débardeur. Elle n'avait pas porté de soutien-gorge, rince-toi les yeux, compagnon, c'est pas toi qui as demandé !

Après le CHU, nous arrivâmes à la cité Mermoz. Sur le sol, gisait un corps sans vie baignant dans son sang. Devant le portail, nous fûmes accueillis par un groupe d'étudiants. Ils nous donnèrent place sur le gazon avec d'autres jeunes. Leur chef vint nous saluer, c'était le général ...son pseudonyme devait signifier « petit piment brûlant » dans une langue du terroir, pas en gouro ce qui est sûr. J'ai entendu le chef parler gouro.

Après nous avoir entretenu sur la situation qui prévaut, il nous donna la route : flanqués de quatre de ses éléments qui nous accompagnaient à la résidence du PR. Je pus garder un seul nom parmi les éléments qui nous ont accompagnés : Awassa, un jeune garçon de teint noir, bien bâti, il pouvait faire un mètre quatre-vingt-dix. Je ne sais pas si c'est tout ça qui a fait que j'ai gardé son nom. Nous arrivâmes à la Résidence à dix-huit heures.

Abou était intraitable, il ne savait pas ce qu'il faisait là, lui qui devait se trouver au Palais. Je lui fis savoir que demain était un autre jour, s'il n'y avait rien, on se rendrait au Plateau. Des bâches avaient été dressées, des véhicules déchargeaient des grands baffles, on sentait qu'on allait s'amuser. A peine arrivés, nous tombâmes sur Max-Héro.

— Voilà ! viens, mon vieux ! Il me prit par la main et se mit à me tirer, je retirai main.

- Kessia ? Comment tu me tires là ?

— Ya un môgô là-bas, dit-il, je lui ai dit que je suis FLGO, il m'a dit d'aller chercher les autres on va faire notre liste. Boris est là, José aussi, allons !

Il me présenta à un homme, tricot mouillé par la sueur, je ne sais pas s'il était saoulé ou fatigué.

- Tu es FLGO ? me demanda-t-il.
- Oui, je le suis, répondis-je.
- Non, tu n'es pas FLGO, dit-il.

— Qu'est-ce que tu en sais ?

Mes amis me firent signe de parler doucement, que c'était un chef ; je me calmai.

— Chef, je suis FLGO, celui-là est mon frère d'armes, et lui aussi, et lui aussi.

— Bon, approche ! dit le type.

Je m'approchai du type, mis un genou au sol et tendis l'oreille.

— Je suis le commandant Blé. Tiens cette feuille et fais la liste ! Tu finis, tu me donnes.

Je pris les noms de mes amis, même Patrick qui nous avait devancé. Je remis la feuille au gars. Il la prit et se remit à dormir. Le type ne m'inspirait pas confiance, je ne sentais aucune conviction en lui de bien acheminer cette liste. Je me mis à prier pour me trouver sur une liste plus sérieuse. Je m'assis au bord du caniveau près d'un groupe de jeunes.

— Un frère, dit le jeune auprès de qui je m'assis, faut pousser là-bas, c'est une section.

— Ouais, j'ai remarqué, tu vois ? J'ai mis un mètre entre nous, répondis-je.

— Non, pousse là-bas !

— Oh ! Ya quoi, tu es éléphant ou bien ?

Je me levai pour continuer à parler, mais je fus interrompu par mon regard lancé sur un gars.

— Han ? ! Adja-Polo !

— Eh ! Garvey ! On dit quoi ?

— On dit rien, et toi, c'est comment ?

— On est à Yop, on est venu par pinasse, et toi ?

— Je suis quitté au Lauriers, mais c'est comment ? Voilà moi !

— Attends !

Adja-Polo appela son chef.

— C'est mon gars, on était à l'ouest ensemble. L'absent-là, on va le remplacer par lui ?

— Assois-toi près des gars ! m'ordonna le chef.

Je repris ma place, coinçant le gars qui se plaignait tout à l'heure, mais il restait de marbre. Abou s'approcha de moi pour me demander ce qui se passait, je lui répondis simplement que je m'arrangeais pour nous trouver sur une liste.

— Pour te trouver sur une liste ou bien nous ?

Je le regardai un moment et dis :

— Tu doutes de moi ? Abou !

— Non adjudant-chef, je comprends rien.

— Regarde-moi seulement !

— D'accord ! Tiens !

Il me remit sa CNI. Je pris pour Landry et Patcko. Je n'étais pas à l'aise, mais je voulais me trouver dans un groupe, qu'importe le prix, et puis là là, je ne pouvais rien faire surtout que j'ai été repêché. Ce serait difficile que je

plaide quelconque cas.

La sono avait pris place, la musique distillée était religieuse. Franchement, j'ai dansé à la gloire du seigneur car il avait exaucé mon vœu, celui de me trouver dans un groupe plus sérieux, et j'étais rassuré. Je n'avais jamais dansé de la sorte, j'ai laissé les cantiques rejaillir en moi. A vingt-deux heures, de l'attiéké à l'omelette fut distribué à tout le monde. Je vendis ma ration. Au fait, quand j'ai pu mettre mon nom sur leur liste, nous étions descendus dans le village de Blockhaus où nous avons mangé de l'attiéké à l'huile rouge, sans poisson. Avec ce qui commençait, la nourriture avait commencé aussi à se faire rare, et ceux qui en trouvaient vendaient chère. À minuit, je me couchai dans le gazon pour dormir.

Le matin à sept heures, nous nous rendîmes à Blockhaus pour déjeuner, mais il n'y avait rien à manger. Une jeune femme vendait des haricots, une cuillerée à cent francs. En face d'elle, une autre vendait de la bouillie de riz ; paie assez ! Sinon pour cent francs reste au fond du petit sachet. Je ne savais pas quoi manger, je fis le tour du village sans rien avoir, alors, j'optai pour la bouillie. De retour du village, je trouvai mon nouveau groupe aligné. Adja-Polo m'appela pour me mettre sur les rangs. Je suis un débase, donc je trouvai vite ma place ; le chef se mit à faire l'appel.

Au fait, ce chef avait un visage qui m'était familier. C'est vrai que ça fait longtemps que je l'ai vu, mais je reconnaissais ce visage. Tous les éléments l'appelaient Commandant. J'attendis qu'on prononce le nom par lequel je le connaissais. Après l'appel, un homme en tenue civile, pistolet à la hanche droite s'approcha.

— Tchang ! Ils sont combien ? dit-il.

— Cinquante-deux, répondit-il. Les gars, je vous présente le Commandant Méléldje de la Garde Républicaine, c'est lui qui gère le groupe.

— Laisse ton atalakou là, viens ! dit l'officier.

Il le suivit et ils entrèrent dans la cour de la résidence.

Tchang, le Commandant Tchang. Je l'avais reconnu la veille quand Adja-Polo m'avait présenté, mais je voulais être sûr que je ne me trompais pas. Tchang est ami à mon ami Karel. On avait beaucoup parlé l'autre fois à Adjamé quand Karel et moi sommes allés les voir, lui et ses amis Polo CI, Oliverson le Zulu, 12-7, Silence et les autres. Nous avons parlé ce jour-là des phénomènes Noussi, Loubards et Vagabonds. Voilà Tchang aujourd'hui que je trouve chef du groupe qui m'a repêché.

A douze heures, Tchang fit un nouvel appel, nous mit en rang et nous fit entrer dans la Résidence. Sur le rang, je fis signe à mes amis que je reve-nais, ils ne me regardèrent même pas. Guidés par le commandant Méléldje, nous fonçâmes directement à l'ordinaire¹ où on nous servit de la bouillie et du pain. A notre retour, le Cdt Méléldje nous demanda de ne rien dire aux autres concernant la bouillie. Seulement un tour dans la Résidence, nous

1 Ordinaire : (*langage militaire*) cuisine.

sortîmes pour nous rasseoir sur le gazon.

A quinze heures, je croisai mon petit Prince. Il était très content de me voir, je lui fis savoir que j'avais intégré un groupe dont les éléments ne sont pas du FLGO, et c'était grâce à mon ami.

— Pour toi est bien, apprécia-t-il, mais moi, je ne peux pas retourner au Lauriers, je vais grigra pour djô dans un gbôhi, en brig.

Landry et les autres étaient partis je ne sais où, donc je restai avec Prince jusqu'à la nuit. C'est lui-même qui me fit diner, paumé j'étais.

Cette nuit-là, il n'y eut pas trop de musique, mais on eut droit à des passages d'hommes de Dieu qui ont prêché et prié pour la Côte d'Ivoire et pour Gbagbo. Après, ce fut le tour de Mian Augustin et de son prédécesseur. Ils ont parlé de la sorcellerie de Sarkozy, du mauvais arbitrage de l'ONU et de la lâcheté des pays de la CEDEAO. C'était édifiant. Les gars-là ont fini avec bouche sucrée.

Je dormis plutôt que prévu.

Le matin, aux environs de dix heures, Tchang nous mit en colonnes pour nous faire répéter les ordres serrés, suivre un petit cours d'armement et chanter pour nous galvaniser. Des soldats vinrent danser avec nous et profiter pour nous bailloter¹ légèrement en nous faisant faire des pompes. Après, chacun alla se défouler à l'exception de J-C et Maitré, deux éléments du groupe, des gros bras qui ont subi deux jeunes militaires, hiérarchie oblige.

A treize heures, Tchang reçut l'ordre du Cdt Méléldje de nous envoyer à l'Ecole de Gendarmerie. A chaque barrage, nous devons dire que nous sommes des éléments du Commandant Séka.

Une heure avant, j'avais reçu le coup de fil de Yolande. Je lui avais simplement dit que j'étais à la maison et que je l'appellerais le soir. Je ne pouvais lui donner ma position, sous peine de l'alarmer.

Tchang ne vint pas avec nous, mais son adjoint fut chargé de guider le groupe. Nous prîmes la route par Campus 2.000, mais on nous fit retourner. Les soldats que nous avons trouvés à cinquante mètres de la Résidence trouvèrent que c'était trop risqué d'aller à pieds et sans armes.

Retournés, nous prîmes la direction du Détachement Mobile d'Intervention Rapide question d'avoir un cargo pour nous rendre à l'Ecole de Gendarmerie. Au DMIR aussi, nous n'eûmes aucun véhicule ; le comble, on nous demanda de retourner à la Résidence.

Enervés, nous nous mîmes à crier à l'incompétence du sous-chef. Arrivés au carrefour de la Banque Mondiale, nous vîmes Tchang dans un cargo bourré de gendarmes. Avant que le véhicule ne s'arrête, la moitié du groupe était montée. Tchang descendit et fit descendre ceux qui étaient montés, il nous demanda de l'attendre à la résidence en nous promit de venir nous chercher dans vingt-cinq minutes.

¹ Bailloter : (*langage militaire*) subir un supplice.

Décidément, Prince avait pu réaliser son vœu de grigra pour djô dans un gbôhi. Tchang avait fini par mettre son nom sur sa liste ; on était maintenant ensemble.

Quelques minutes après notre arrivée à la Résidence, Tchang était de retour de l'Ecole de Gendarmerie. En rang, nous montâmes dans les véhicules garés devant le portail de la Résidence. Quelques instants après, les véhicules étaient prêts à démarrer. Les groupes de patriotes, des chrétiens, des femmes s'approchèrent et nous lancèrent des bénédictions, des paroles de courage. Les véhicules démarrèrent dans un tonnerre d'applaudissements.

Emu, je posai ma main sur mon petit testament et le serrai. Ah oui ! Mon testament, je l'ai ramassé au carrefour de l'entrée principale du Premier Bataillon, il était posé sur le béton qui sépare le boulevard en deux, il avait ses pages au complet mais collées par l'humidité et avait perdu sa page de garde. Je l'ai gardé parce qu'il porte la parole qui sauve.

A l'Ecole, nous fûmes installés sous des arbres près du terrain de football. En tout, nous valions deux cents et quelques.

Tout d'un coup, un coup de feu sonna au milieu d'un groupe un peu éloignée de nous ; Tchang fit mouvement vers nous.

— Vous avez entendu le coup de feu là ? demanda-t-il.

Nous le regardâmes sans répondre.

— C'est pourquoi je vous dis toujours d'être disciplinés. C'est le Commandant Séka, il a tiré dans le pied d'un causaque.¹

Han ! Ça devient sérieux. Si on doit tirer sur l'homme à cause d'indiscipline, il va falloir rester bouche bée.

A 15h, nous ne valions plus cent, nous étions quatre-vingt-dix et quelques. Les cargos étaient partis sur d'autres postes, même Tchang était parti.

Après la nourriture, nous nous rendîmes dans les chambres abandonnées par les gendarmes pour nous habiller. Ils avaient tout abandonné, même téléphone cellulaire. Je trouvai deux complets treillis à ma taille et une paire de rangers. Je ne voulais pas fatiguer ma Timberland, ça m'a coûté trop cher. Après nous être habillés, nous revînmes nous assoir sous les arbres. Les minutes qui suivirent, un hélicoptère français de couleur verte surgit du ciel et se mit à tourner sur l'Ecole.

Un homme gros, marcha jusqu'à notre niveau suivi d'un jeune homme.

— Apporte-moi une Mars 36 ! dit-il au jeune homme.

Le jeune homme lui apporta l'arme et des munitions. Il chargea le fusil et jeta un coup d'œil sur nous.

— Plaquez-vous, les gars !

Nous nous exécutâmes sans nous faire prier : ventre, poitrine, joue collés au sol. Il visa l'appareil et tira, arma et tira une seconde fois. L'appareil vira à gauche et alla atterrir derrière un grand immeuble dans la cité du

1 Causaque : (*langage militaire*) quelqu'un de têtue, indiscipliné.

Vallon. Le gars donna l'ordre d'envoyer deux tirs de mortier où l'hélico avait atterri. Le tireur s'exécuta ; pitié pour nos oreilles ! Il épaula son arme et donna dos.

— Il est descendu pour déverser les imbéciles ! dit-il.

Le gros homme est officier de la gendarmerie, c'est le Capitaine Roland, je n'ai pas pu obtenir son nom de famille ; sa présence mettait en confiance.

A seize heures, un autre Capitaine nous rassembla pour un briefing. Le Capitaine Roland, remarquant le nombre restreint d'éléments et le déversage des rebelles par l'hélicoptère français, choisit vingt-cinq éléments qu'il décala du groupe et leur demanda de vider leurs chargeurs en tirant ensemble en l'air. Ils s'exécutèrent ; un vrai tonnerre de tirs. Le film était cool, ça prouvait à nos ennemis que nous valions plus de cinq cents.

A dix-sept heures, un autre hélicoptère surgit et se mit à pilonner notre position, ça devenait vraiment sérieux. Nous nous dispersâmes pour nous mettre à couvert. Avec d'autres gars y compris le Cpt Roland, nous nous abritâmes à l'ordinaire.

Après quelques minutes de pilonnement, la pluie se mit à tomber, ce qui fit retourner l'appareil à sa base. Nous profitâmes de ce temps pour casser les caisses de munitions. Munitions, y en avait vraiment, mais les armes étaient peu. Beaucoup refusaient d'utiliser les Mars 36 à cause de la gymnastique pour charger.

Je pris Prince et nous entrâmes dans le réfectoire.

— Petit, viens on va prier ! Dieu combattra pour nous.

J'ouvris mon vieux petit testament aux Psaumes 57 que je lus à haute voix, une fois la lecture achevée, nous dûmes ensemble AMEN.

Quand nous sortîmes, je me dirigeai à l'armurerie pour demander une arme. L'homme assis devant la porte me présenta une Mars 36.

— Tu as déjà utilisé une Mars 36 ? me demanda-t-il, c'est une arme précise.

— Dîtes-moi comment ça marche, ça fera l'affaire.

Le type me montra comment utiliser l'arme. Quand il me remit, je fis la même chose qu'il m'avait montrée : comment engager la balle et comment la retirer.

— C'est bien, dit-il, tu apprends vite. Le mot de passe c'est ISRAËL et JERUSALEM ; tu entends Israël, tu réponds Jérusalem, OK ?

— OK !

Je pris l'arme et remplis mes poches de munitions puis rejoignis Prince qui était arrêté devant le réfectoire.

— Kessia, tu n'as pas d'arme ?

Il me répondit par un geste de la tête pour me dire non. Je jetai un coup d'œil sur un élément en arme arrêté dans la salle, mort de trouille.

— Oh ! élément ! Donne-lui ton arme ! ordonnai-je.

Sans discuter, il remit son arme à Prince que je pris de côté.

— Mon petit, la guerre n'a rien d'un jeu, la mort est là. À n'importe quel

moment, suis-moi et ne nous perdons pas de vue. On a déjà prié, Dieu est déjà là, ne doutons pas de sa présence. On va rentrer au quartier ensemble.

— On va rentrer au quartier ensemble ! répéta-t-il.

À peine la pluie cessa, l'hélicoptère refit son apparition, lançant des obus, tirant des rafales. Il faisait nuit noire à cause du courant qui avait été coupé, le ciel était d'un noir indescriptible. L'appareil était donc invisible, seul le bruit du moteur donnait sa position, mais, était-ce la bonne ?

Devant le réfectoire, il y avait deux palmiers séparés de près de quinze mètres d'intervalle. Quand j'entendais le bruit du moteur sur ma gauche, je me plaquais au palmier gauche. Quand il était à droite, je me mettais à droite. Pendant ce temps, les combats faisaient rage au portail de l'école. Le Capitaine Roland attira mon attention, il était assis près de l'armurier. La tête baissée tenue par ses deux mains, je sentais qu'il était découragé. Son comportement ne me fit aucun effet, au contraire, ça m'amusait.

De ma position, j'entendis le moteur de l'hélico. À peine je me déplaçai qu'il lança un obus. L'obus explosa à deux mètres de moi, je n'eus rien à part quelques grains de sable au-dessus de mon nez. Je passai la main sur mon visage, levai les yeux au ciel.

— Merci, mon Dieu, merci pour ta présence, éternel des armées ! ai-je dit.

Je changeai de place pour aller me coucher près d'un élément devant l'armurerie. Les obus se mirent à pleuvoir à mon ancienne position. Le souffre faisait sauter les vitres à plusieurs mètres de l'impact.

Deux des éléments postés devant le portail firent mouvement vers nous en prononçant le mot de passe. Nous leur répondîmes et ils entrèrent dans notre périmètre.

— Donnez des bougies de RPG, des grenades et des munitions de kalache ! dit un.

— C'est comment là-bas ? demanda le gars positionné près de moi.

— Ils sont beaucoup dêh ! Cargos les déposent seulement. Ils sont plus de trois cents, mais il y a pleins qui sont couchés. Servez-moi vite, on a besoin de ça là-bas ! C'est la station là qu'on doit faire sauter, c'est là on les dépose !

L'armurier les servit et ils retournèrent. Vu le nombre restreint des éléments, le Capitaine Roland avait opté pour un dispositif de contre-attaque. Il avait posté des éléments autour dans l'école. Malheur à ceux qui escaladeront la clôture, et pleins avaient eu le malheur d'escalader la clôture, ils s'étaient trouvés confrontés à une balle qui venait d'être tirée.

A deux heures du matin, Prince et moi fûmes appelés pour renforcer un dispositif placé du côté de la résidence des officiers. Arrivés là-bas, ils acceptèrent le mot de passe et nous laissèrent entrer dans leur périmètre.

— Les gars, venez nous renforcer ! Ils veulent escalader la clôture, dit un.

On remit une kalache à Prince, mais elle était hors d'usage. Nous fûmes

obligés de replier à l'armurerie. Celui qui était venu nous chercher, Prince et moi, nous courûmes, plongeâmes, rampâmes, nous mîmes à couvert et arrivâmes à l'armurerie.

Après exposition de notre problème, l'armurier nous fit savoir qu'il n'y avait plus d'armes. Le jeune déposa l'arme usée, je rentrai dans le réfectoire, remis mon arme à un élément et pris la sienne, c'était une Sig.

Avant de partir, je dis à Prince de rester, vu que son arme ne tirait pas à répétition. Il accepta et me demanda d'être prudent.

— Aie confiance en Dieu ! lui dis-je.

Le jeune et moi fîmes la même gymnastique comme à l'aller pour retourner. Sur le terrain, il me posta sous un grand manguier retiré de trois mètres de la clôture.

— Ils essaient d'escalader la clôture, dit-il, si tu vois un, tu le ramènes où il est quitté.

Je ne répondis pas, pris ma position derrière le manguier, canon pointé sur la clôture. Il me donna l'ordre de tirer dans les arbres qui étaient derrière la clôture, ce que je fis. Mais surprise, mon arme ne tirait pas à répétition. À chaque tir, je devais tirer sur le levier pour placer une autre balle ; une autre Mars 36.

A trois heures, l'hélicoptère avait réapparu, menaçant. Ils s'étaient rendu compte que les moutons qu'ils avaient déversés ne faisaient pas le poids malgré leur nombre franchement supérieur au nôtre. L'hélicoptère tirait maintenant partout, tirs d'obus, tirs de mitrailleuses. S'il avait d'autres armes, il tirerait ; on n'entendait plus rien que des explosions.

Collé derrière mon manguier de sécurité, je ne prêtais pas attention aux pilonnements de l'hélico, j'étais figé sur la clôture. Je trouvais que l'appareil nous distrayait, un moyen de nous occuper et faire rentrer les rebelles.

Tout à coup, une voix me parla au fond de moi, j'entendis comme si quelqu'un auprès de moi me parlait. La voix disait : « Garvey, lève-toi de ta position et recule ! »

Je ne discutai pas, parce que mon intuition ne me mentait jamais. Je me souviens de la primature, à Guiglo aussi où j'ai sauvé Didier, grâce à mon intuition. A peine je me levai qu'un obus lancé par l'hélicoptère vint exploser juste à deux pas de moi, au pied du manguier ; à ma place.

Le jeune avec moi quitta son poste pour venir constater le dégât. Il me trouva arrêté à un mètre du manguier ; mon pied gauche se mit à vibrer fortement.

— Un frère ! s'écria-t-il, tu n'as rien ?

— Non, répondis-je, ça va.

— Tu es sûr ?

— Mais, tu me vois non ? !

Il me regarda une minute pleine et dit :

— Vraiment, Dieu est présent, ISRAËL !

— JERUSALEM ! répondis-je, retourne à ton poste !

JERUSALEM, ISRAËL vraiment, j'étais vraiment confiant dans ce combat. Je me sentais le plus protégé depuis le début. Je sentais une puissante main sur moi. Je ne sentais aucune peur, aucun doute sur la manière dont les hostilités vont se découler ; j'étais à l'aise en un mot.

Nous restâmes à nos postes sans plus entendre l'hélico jusqu'à sept heures où les combats cessèrent totalement. Assis à notre poste, causant, nous vîmes deux éléments transporter quelqu'un sur un brancard.

— Un blessé, dit mon frère d'une nuit.

— Trop immobile pour être blessé, il doit être mort, dis-je.

Nous quittâmes notre poste à huit heures pour rejoindre les autres devant l'armurerie. Prince me vit, il courut vers moi.

— Mon vieux ! Le gars qui est mort-là, on était ensemble dans la même guérite. Il m'a demandé de me déplacer, je suis allé ailleurs. Matin-là, on me dit qu'il était dans la guérite quand l'hélico-là a pilonné ça ! Ouais ! God est avec moi, viens nous lire Psaumes 57-là !

Nous rentrâmes dans le réfectoire, je sortis mon testament, l'ouvris et lus le chapitre. À la fin de la lecture, nous dîmes AMEN.

— Ouais ? Garvey ! Dieu est là, je sais maintenant qu'on n'aura rien, on va rentrer au quartier sains et saufs.

— Aie la foi seulement, ne doute pas !

Nous sortîmes pour aller voir le cadavre exposé dans une salle. Sa tête et ses pieds étaient découverts, noircis. Il y avait du sang sur le drap au niveau de la poitrine. Prince me fit savoir que son cœur était sorti de sa cage thoracique. Au fond de moi, je demandai à Dieu d'avoir pitié de son âme. Je fis un signe de croix puis sortis, Prince me suivit.

Devant la salle, je trouvai deux éléments se disputant, je m'approchai.

— On ne peut pas rester ici, c'est foutaises ! dit un. Les gradés ont gagné temps hier où nous ça chauffait sur nous !

— Mais on va aller où ? ! demanda un autre, ya pas de véhicules, tout le monde n'est pas armé. Si on doit marcher, c'est dangereux.

— On couvre les autres ! dit le premier, ce qui est sûr, faut qu'on quitte les lieux. Le Capitaine Roland même a béou hier nuit par la clôture, c'est nous on est moutons, les armes suffisent même pas !

— Donc, cherchons des armes si on doit marcher, dit un autre.

Sa proposition était bonne. Moi-même je n'avais pas d'arme. Une Sig qui ne tire pas à répétition, je vais faire quoi avec ? Je complétais pour dire aux autres que c'était la meilleure idée que tout le monde soit armé, et tout le monde était d'accord, alors nous nous mîmes à la recherche d'armes.

Je tombai sur une c24, mais le fusil n'avait pas de munitions, je le gardai quand-même. Prince trouva une kalache AK47 version long puis m'aida à chercher une autre arme.

Dans une chambre, nous tombâmes sur deux élèves gendarmes, ils étaient plus préoccupés à rentrer chez eux. Quand Prince leur demanda s'ils avaient une arme pour moi, l'un sortit une kalache de son casier. Une

AK47 crosse métallique rabattable. Je pris l'arme avant qu'elle ne tombe dans la main de mon petit puis fis cadeau de la C24.

À notre retour, le débat avait changé. Des éléments voulaient sortir, d'autres demandaient qu'on attende les cargos pour voir s'il y a une relève parce qu'ils ne voulaient pas qu'on vide le lieu ; dépassé, je dis aux autres :

— Personne ne sort ! De quoi on a peur ? Ils étaient plus nombreux que nous hier nuit, mais ils n'ont rien pu faire. C'est pas matin-là, s'ils viennent, on les affronte jusqu'à l'arrivée de la relève ! On est ici, c'est pour se battre !

J'avais trouvé les mots, tout le gbôhi était d'accord, les gars se mirent à sortir les caisses de munitions, je pris Prince.

— Viens petit, viens on va prier !

J'étais tensionné, mais je n'avais pas perdu mon calme. Mon petit et moi priâmes et sortîmes du réfectoire. Dirigés par quelques corps habillés, je veux parler des gendarmes, militaires et policiers qui étaient restés avec nous, nous fîmes une ceinture tout autour dans l'école. L'idée de rentrer à la résidence avait quitté tout le monde, chacun était prêt à se battre.

Prince, avec sa bougeotte et sa bouche qui parle beaucoup s'est vu confié un carton de sardines, il me l'amena.

— Mon vieux, tu m'as envoyé d'aller chercher de l'eau, on m'a donné carton de sardines à partager entre nous qui sommes ici-là.

— C'est propre ! Dépose ! Tu sais qu'on n'a pas assez de munitions hein !

— Je vais chercher, c'est important.

Quand mon petit partit, je me levai pour aller fouiller dans les chambres ; question de trouver une bonne paire de rangers. Celle que je portais me déplaisait, style démodé. Je n'eus aucune paire à mon goût, mais je pris un complet kimono blanc avec l'emblème de la gendarmerie Nationale sur la poitrine, un imperméable et un drap. Je fis le plein de mon sac et revins à mon poste, Prince était là avec une grosse boîte de munitions.

— Avec ça, c'est sûr qu'on tiendra le coup ! dit-il

Je souris et lui demandai de distribuer les boîtes de sardines. Il donna deux boîtes par personne ; il en resta sept.

Assis à mon poste, je démontai mon arme qui logeait mal la munition dans sa chambre. L'arme démontée, je constatai que la rouille avait pris beaucoup de pièces. Je les graissai et remontai l'arme. Regarde comme la chérie était devenue obéissante, elle acceptait les munitions dans sa chambre.

Quelques instants après, nos amis nous appelèrent sur la place d'armes. Je laissai mon sac et partis, mais retournai le prendre quand je fis la remarque que chacun avait le sien.

Aux alentours de la place, les gars s'attelaient à allumer les véhicules sans clé. Voyant que ça allait prendre du temps, je retournai chercher une paire. Au grand portail, dans le poste de police, je tombai sur une paire à mon goût. Une paire de rangers style américain, sans boucle : et le comble, c'était ma pointure. J'enlevai celle que je portais et la changeai ; j'étais

maintenant bien habillé.

Avec mon gros sac sur le dos, je rejoignis mes amis au portail, tirant en l'air, je me mis dans la danse. C'est vraiment chic de faire parler une arme.

Sur la place, je vis une montagne d'amulettes, de gris-gris. Dans tout ce tas de merdes, je vis un passant sur lequel il était écrit Forces Armées des Forces Nouvelles. Près du tas d'ordures était garé un cargo. Après renseignement, je reçus l'information que ça appartenait aux rebelles que nous avions abattus. Je n'ai vu aucun cadavre à part le sang qui jonchait le godron, on ne pouvait pas compter les douilles versées à la station. Décidément, les rebelles n'ont pu toucher ni franchir le portail, à part un trou qu'ils ont fait dans le mur.

A quinze heures, nous réussîmes à démarrer les cargos et primes la direction de la Résidence en colonne, tous ceux qui nous voyaient levaient les mains, ils avaient peut-être peur qu'on leur tire dessus.

Nous arrivâmes à la Résidence, accueillis par des tirs en l'air et des cris ; c'était beau à voir. Le combat de la veille nous avait coûté un mort et trois blessés légers qui furent accompagnés au CHU. Entrés dans la cour de la Résidence, le Commandant nous guida dans une salle, une grande salle climatisée remplie d'armes, lourdes comme légères ; il nous demanda d'y déposer nos sacs.

Ayant à peine ouvert le bouquin sur la vie de Didier Drogba que j'avais trouvé à l'Ecole de Gendarmerie qu'un libérien demanda à le voir. C'est un Libérien, il m'a dit : « Can I see book ? » et quand je lui ai demandé en français s'il savait lire en français, il m'a répondu « oui », un « oui » accentué libériennement. Le type ne revint plus avec le bouquin, surtout que je ne le connaissais pas. Énervé, je me plaignis auprès de Tchang et de Mélédeje.

A dix-neuf heures, nous fûmes regroupés pour créer des sections de garde pour la nuit. Prince et moi fûmes choisis, mais j'exposai mon problème au chef qui avait été choisi pour la circonstance. J'étais resté chaussé du 4 au 5 avril à dix-huit heures, ce qui m'a valu des blessures aux pieds. Le chef n'hésita pas à me demander de sortir des rangs. En sortant, je tirai Prince.

— Allons dormir ! Petit, dis-je.

— Même si tu ne me tirais pas, j'allais quitter les rangs, dit Prince, tu n'es pas avec moi.

Une salle fut aménagée dans le camp de la GR, c'est là que nous passâmes la nuit.

Le matin, je me rendis à la poudrière pour prendre mon sac, mais grande fut ma surprise, mon sac n'avait pas été fouillé, mais soulevé et emmené. Je ne croyais pas, les autres avaient été fouillés, mais le mien avait été purement et simplement emporté, même ma Timberland. Je retournai pour expliquer ça à Prince.

— On dirait que je savais, dit-il, moi, j'ai pris mon sac avec moi.

— C'est ma Timberland même qui me fait mal, walaï ! dis-je.

— Mais, ça là, dit-il en montrant ma paire de rangers, ça peut remplacer ta paire.

Mon petit avait raison, la paire avait tout d'un 4x4, même pour quelconque sortie.

À huit heures, la Résidence se fit attaquer. Assis au foyer, nous entendions les coups de feu. Un élément rentra dans le foyer et nous demanda de remettre nos armes à ceux qui n'en ont pas si nous ne voulons pas combattre. Le Cdt Blé assis parmi nous lui demanda s'il avait compté les éléments postés dehors. Il lui fit savoir que nous risquions de nous tirer dessus si nous sortions tous ; Landry fit son entrée.

— Garvey ! Les roméos nous attaquent ! ils sont beaucoup hein, sortons !

Quand Blé voulait parler, je demandai à Prince et Landry de me suivre. Sans discuter, ils me suivirent. Nous sortîmes et allâmes nous plaquer au mur du camp, d'autres éléments y étaient postés. Quand je demandai que nous sortions pour aller prêter mains fortes aux autres, un me répondit ceci :

— Attendons Tchang ! Il va diriger.

Tchang arriva trois minutes après et nous sortîmes. Dehors, le combat était dirigé de main de maître par le Cdt Séka, habillé en civil, gilet par balles et casque. Il était en première ligne et donnait des ordres au fur et à mesure que nous avançons.

Nous fîmes reculer nos ennemis jusqu'à la maison du PDCI où nous abattîmes un bon nombre. Ils furent obligés de se réfugier dans une église où ils ne firent pas deux heures. Ils firent rejoints dans l'église et abattus par les éléments.

La partie remportée, le Commandant Séka renforça le dispositif autour de la Résidence et dans la majeure partie de la commune. Franchement, Cocody était sous notre contrôle, peut-être à l'exception de l'Hôtel du Golf qui était la base des rebelles.

Joyeux, nous rentrâmes, avec interdiction de tirer. Arrêtés devant le portail du camp de la GR, le regard de Prince tomba sur un type en civil habillé d'un gilet pare-balles, causant avec des jeunes combattants arrêtés au portail de la grande résidence.

— Quoi ? ! Mais il fait quoi ici ? s'écria Prince.

Quand l'homme se retourna, je le reconnus.

— Han !! Sidjiri Bakaba !! Il fait quoi ici ? dis-je, étonné.

Le directeur du Palais de la Culture était habillé dans un complet jeans, gants noirs, gilet pare-balles et armé d'une mini-caméra. Nous nous approchâmes pour le saluer. Il nous répondit poliment malgré que chacun des gars voulait parler et se faire filmer par la petite caméra que tenait le vieux père.

Les éléments parlaient à même temps, mais tu prêtes l'oreille, tu en sors avec la même parole. Tous les guerriers disaient qu'ils ne céderaient jamais aux chantages des puissances qui croient pouvoir contrôler toute l'Afrique

et imposer tous ceux qui feront leur affaire. Ils se battraient jusqu'à la fin.

Je voulus lui demander de me filmer partout où il me verrait, mais je dé-sistai. Je vis ça comme une exposition de ma personne au cas où l'appareil tomberait dans de mauvaises mains.

J'ai vu Sidjiri Bakaba pour la première fois au Palais de la Culture. J'étais allé pour une audition. Il recrutait des élèves comédiens. Il était membre de ce jury avec Guédéba Martin, un autre homme et une femme. Ça devait être entre en 2000. À la vue de ces grands hommes de la culture, je perdais les pédales. J'oubliai le monologue que j'avais bossé pendant trois jours, même la lecture qu'on m'avait donné de faire, je l'ai faite comme si je lisais un journal. Je suis donc passé à côté quand la liste des admis a été affichée.

A quinze heures, Prince et moi nous ajoutâmes au dispositif du Cdt Séka pour ratisser la zone du campus 2000. Près de six véhicules 4x4 chargés d'éléments armés de kalache, de T80, de 12-7, de RPG, de grenades, de . . . franchement, nous étions prêts pour un vrai ratissage.

Sur la route menant au campus, je vis beaucoup de cadavres de rebelles, au moins neuf comme ça.

Arrivés au carrefour du Campus, nous essayâmes des tirs venant d'un garage situé à la droite de l'entrée de l'Ecole. Ce qui nous fit quitter nos véhicules pour nous mettre à couvert à l'exception des pilotes et des tireurs de 12-7 et de T80 qui répliquaient.

Pieds à terre, nous groupâmes nos tirs d'où venaient les tirs ennemis. Les tirs cessèrent quand nos tireurs de RPG y envoyèrent leurs bougies ; c'était le calme plat. A trente mètres devant, juste près du garage, je vis un homme couché, mais bougeant. Je criai au Cdt Séka qui n'était pas loin de la scène.

— Droit devant ! Il vit encore !

Couvert par nous, le Commandant s'approcha du type couché, près du gars, il s'arrêta. À le voir, on avait l'impression qu'il posait des questions au type. Couché, il leva la main pour montrer le garage, comme pour dire que ses amis sont dans le garage. Le Commandant lui loge une balle qui l'éteignit.

Dans le garage qu'il a montré, il n'y avait plus de vie. Les tirs groupés avaient fait effet. Des arbres, surgit une roquette qui explosa au-dessus de la tête du tireur de T80, un jeune gendarme du nom de Djamandjan. Réalisant qu'il avait été raté, il fit cracher son arme dans la direction d'où venait la roquette. Un homme quitta son perchoir pour se trouver à terre, criblé de balles.

Après la scène, le Commandant Séka nous demanda d'embarquer. Je ne montai plus dans le véhicule avec Djamandjan, je marchai pour monter dans un autre 4x4.

A deux pas du véhicule, une balle siffla à quelques millimètres de mes yeux.

— Hé ! m'écriai-je, c'est quoi ça ? ! Qui a tiré ?

— Couche-toi ! me cria un gars, il y a des tireurs d'élite sur le toit de la maison de l'ambassadeur de France, faites attention !

Je plongeai dans le véhicule et me couchai sur le dos, mon arme pointée en l'air. Je ne réalisais pas ce qui venait de se passer. Regarde, quelques millimètres de moins, et mes yeux quittaient orbites pour se trouver à terre. J'allais me faire péter la tête. Je restai couché derrière le 4x4, arme pointée en l'air jusqu'à la Résidence où nous nous dirigeâmes au bunker du président.

Devant le bunker, nous trouvâmes des éléments : les gars du gspr, ils avaient en plus de leurs kalaches, des mortiers, des T80 et des AA52.

Prince et moi nous servîmes un gros bol de bouillie de riz au lait. Les minutes qui suivirent, le groupe fut appelé pour une autre offensive, nous embarquâmes.

Arrivés devant le portail de la Résidence, on fit descendre Prince en lui disant que cette mission appartenait aux pros. Quand mon petit mit les pieds à terre je descendis aussi, nous retournâmes à la Résidence.

— Je t'ai dit qu'on ne doit jamais se perdre de vue, lui dis-je.

— Ils n'ont qu'à partir ! dit Prince.

À dix-neuf heures, le Commandant Séka rassembla tous les kpalowés, nous étions quand même nombreux hein. Sans compter ceux qui n'étaient pas sur les rangs, nous valions huit cents. Le Cdt commanda un garde-à-vous et puis repos et commença en ces termes :

— Je vous remercie pour votre dévouement. Vous voyez ? Nous ne sommes pas nombreux, mais je préfère envoyer dix lions en guerre que mille moutons. À partir de maintenant, il n'y a plus de je suis du groupe de Tchang ni de Kobri ou du groupe de tant ; vous êtes des militaires stagiaires. Dans un mois, vous irez suivre une formation d'un mois à Akandjé, vous aurez vos matricules.

Tout le monde se mit à claquer des doigts comme pour applaudir. Moi je restais blême. Si j'ai une bonne mémoire, le 26 avril 2003, le sergent Koulaï Roger m'a dit ça ; le Cdt Séka m'a dit que je suis un militaire stagiaire, Koulaï m'a dit que je suis considéré comme un militaire, quelle est la différence entre ces deux phrases là ? Prions Dieu pour rester vivants, on verra le reste après.

Le commandant continua en nous présentant celui qui allait s'occuper de notre formation : un capitaine, petit de taille, de teint noir avec des lunettes claires. Il se présenta à nous et se mit à parler. Tout ce que j'entendis fut : « Nos amis personnels viendront nous attaquer cette nuit ». On était nombreux et il parlait moins fort, j'avais marre de rester arrêté. Comme s'ils avaient entendu ma plainte, les officiers nous demandèrent de nous assoir à même le sol.

L'entretien devenait long et fatigant, on avait dépassé le cap de vingt heures et les officiers continuaient de parler ; nous grognions assis.

— « C'est quel rassemblement qui dure comme ça ? Ne nous regroupez

pas pour nous faire encercler hein ! »

Tout à coup, un hélicoptère surgit du ciel ténébreux. À peine nous avons entendu le bruit du moteur, il avait déjà lancé un obus qui explosa à plusieurs mètres du groupe ; débandade obligée. Chacun se trouva une cachette. Quelqu'un éteignit la lumière, on lui demanda de rallumer. Avec la lumière, il était difficile à l'avion de nous voir, d'après celui qui a demandé de rallumer. L'appareil continuait de pilonner notre position. Il mit hors d'usage les chars postés à l'entrée de la résidence et dans le camp ; j'entendis quelqu'un dire comme ça :

— Fermons les entrées ! L'hélico nous distraie pour laisser entrer les roméos !

Rapidement, nous nous postâmes à toutes les entrées, bien callés derrière les sacs de sable. L'hélicoptère fit son cinéma pendant plus d'une heure, tirant dans les arbres, sur des voitures, des chars.

Adossé aux sacs, je regardais la scène, impuissant. C'est comme si un géant te giflait et toi tu n'as aucun moyen pour te défendre. Cet hélicoptère français avait-il été loué par les rebelles ou bien la France s'était rendue compte que si elle ne se dévoilait pas, l'investissement depuis 2002 tomberait à l'eau. Parce que les rebelles ne faisaient pas le poids, elle a préféré prendre la première ligne ; oh, pitié aux pseudo-puissants !

A vingt-deux heures, l'avion avait quitté le ciel, mais nous restâmes à nos postes. À minuit, je commençai à somnoler. Le gars près de moi me fit savoir que le moment était mal choisi, je repris mes esprits. Tu vois, compagnon, c'est très difficile de rester menton appuyé regardant dans la même direction pendant près d'une heure. À tous les coups, tes paupières vont s'alourdir et bonsoir la somnolence.

Aux environs de deux heures du matin, je vis deux silhouettes se faufiler entre des bananiers à cinquante mètres de notre poste de garde. Ils vinrent à passer, je réveillai mes deux gars près de moi.

— J'ai vu deux, ils sont allés sur la gauche, apprêtez-vous ! Je sais qu'ils vont repasser.

A notre poste de garde, nous étions sept sur deux guérites. Celle de la droite et celle de gauche. À la guérite de droite, nous étions trois, un tireur RPG et deux tireurs simples. À celle de gauche, ils étaient quatre, un tireur T80 et trois tireurs simples.

Tous figés sur la route, nous attendions l'éventuel retour des silhouettes que j'avais vues passer. Tout à coup, ils passèrent en courant, ouvrant le feu sur notre position. Nous ripostâmes. Ce fut un échange de tirs. Le jeune posté près de moi vit son arme lui quitter les mains et tomber à trois mètres de lui. Il la reprit et essaya de continuer le combat, mais l'arme ne répondait plus, le bout avait été plié par une balle.

Mon chargeur se vida, je m'abaissai pour le remplir, le tireur RPG nous lança cette phrase :

— Qu'est-ce que vous faites, vous voulez qu'on nous allume ?

— Je me charge, envoie roquette ! répondis-je.

Il prit le RPG qui était déjà armé, envoya une roquette, réarma et envoya une seconde. La roquette partie, le tireur T80 se mit à faire cracher son arme. Ayant rechargé mon arme, je me mis dans la danse. Les tirs cessèrent quand nous n'entendîmes plus rien à l'opposé ; mon arme s'était encore déchargée.

A force de bouger pendant le combat, toutes mes munitions étaient versées dans le gazon ; je les entassai pour remplir mon chargeur. Après avoir rempli mon chargeur, l'arme refusa de loger la munition dans sa chambre. Je tirai sur le levier, il était bloqué. Je constatai que je n'avais pas essuyé les balles avant de les mettre dans le chargeur. Les grains de sable avaient donc bloqué le mécanisme. Quand je fis cas, un de mes gars me remit son arme, il me dit qu'il allait se débrouiller avec la T80 jusqu'au matin. Il était quatre heures du matin. Je pris l'arme, descendis le chargeur qui était plein, je le remis et tirai deux coups en l'air puis lui fis savoir que je lui remettrais son arme demain matin.

— Ça, c'est mon arme, dit-il, j'ai pris ça à l'Ecole de Police ; c'est pas gradé qui m'a donné.

— Moi j'ai pris pour moi à l'Ecole de Gendarmerie, répondis-je.

Jusqu'au matin, à part les tireurs T80 et RPG à qui nous avons demandé de nettoyer la place, personne ne tira. À sept heures, le tireur T80 à qui j'avais remis mon arme revint du foyer avec deux bouteilles de grosse bière.

— Le commandant dit qu'on a bien travaillé, dit-il, on n'a qu'à boire !

Le combat de la veille s'était fait tellement professionnellement que je demandai à mes gars s'ils étaient des corps habillés. Tout le monde me répondit n'avoir jamais fait l'armée. Pour la plupart, on était des éléments de groupes d'auto-défense et deux libériens.

A huit heures, nous fûmes informés d'une éventuelle progression des rebelles. Nous prîmes positions à des postes nommés Roméo. Il y en avait quatre pour sécuriser le périmètre. Avec quelques éléments, je fus posté au Roméo I, avant dernier carrefour pour atteindre le portail de la Résidence.

Je restai plaqué au sol, chargé de sommeil et de fatigue jusqu'à quinze heures où je fus relevé. Accompagné du chef de poste, nous allâmes chercher de la bouillie pour les éléments. Bouillie, toujours bouillie, je commençais à en avoir marre, mais je bus quand-même.

A seize heures, Prince et moi descendîmes au village de Blockhaus où nous croisâmes Mundo. Il était là plusieurs jours avant nous et était dans un dispositif de libériens. Ils étaient nombreux avec des filles.

Mundo abandonna ses gars pour nous inviter au maquis. Je ne sais pas quel magasin ils avaient cassé, mais Mundo avait trois bouteilles, deux de champagne et une bouteille de gin. Mundo commanda cinq bouteilles de 66 et demanda au serveur de mettre ses bouteilles au frais et lui apporter les premières qu'il lui avait confiées.

En plus des cinq bouteilles de bière, le serveur apporta trois bouteilles

de vin mousseux. La boisson coulait à flots. Il n'y avait plus de places dans ce petit maquis où étaient assis majoritairement des hommes en armes. Mundo me remit de l'argent pour appeler, mais Yolande était injoignable. Je finis par apprendre qu'aucun numéro MTN ne passait à Yop. Constatant que mon portable était déchargé, je le remis à un élément qui promit de le charger. Devant moi, il remit le téléphone à une jeune fille de teint clair qui partit.

- C'est ma copine, dit-il, elle habite le village.
- C'est un ancien dossier ? demanda Prince.
- On s'est attrapé ya pas quatre jours ! Mais c'est déjà propre hein !
- Hum ! Les bandits sont déjà mariés, dis-je.
- Tout ça c'est la base arrière, dit le jeune.

Mundo sortit un pistolet automatique. Il me dit qu'il avait eu au cours d'un combat. Le flingue était d'un noir très brillant, une jolie arme.

A dix-huit heures, de notre maquis, nous vîmes un attroupement autour d'un véhicule 4x4. Nous nous approchâmes, c'était un véhicule des éléments du DMIR. Ils montraient des billets de banque, des faux billets.

- C'est ça là on leur donne pour venir nous attaquer, dit un élément.

En fait, c'étaient des billets photocopiés. Deux photocopies de billets de cinq mille francs couvraient une liasse de papier de couleur verte, le tout scotché. Les billets de cinq mille étaient photocopiés sur une face et sur la seconde, il y avait le tampon du HCR. Étaient-ils aveugles, ces rebelles ou ne prenaient-ils pas soin de bien regarder ?

À la base, Prince émit l'idée de nous trouver notre propre chambre à cause des nombreux vols. Le travail ne fut pas trop difficile, un peu de dissuasion en nous faisait passer pour de vrais éléments de la GR et propriétaires de la chambre choisie. C'est comme ça que nous avons délogé ceux que nous avons trouvés. Une petite chambre avec un petit lit, mais ça faisait l'affaire. A deux heures du matin, il y eut une détonation qui réveilla tout le monde, mais on nous informa que c'était l'essai d'une arme.

Le vendredi 8 avril, matin, je fus choisi pour retourner à l'Ecole de Gendarmerie ; je partis sans prévenir Prince. A huit heures, notre colonne de près de cinq cargos et des 4x4 chargés d'hommes et d'armes fit son entrée dans le campus. C'était l'euphorie. Tous les étudiants sortirent pour manifester leur joie de nous voir : d'autres criaient comme si Drogba venait de marquer un but, d'autres s'accrochaient à nos véhicules pour nous saluer. C'était émouvant. Des yeux, je cherchais Adjallou, mais il ne devait pas être dans les parages.

Quand nous arrivâmes à l'Ecole, je me rendis dans les chambres pour trouver quelques rechanges. Je fis le plein du sac que je trouvai. Je trouvai dans une veste treillis un nouveau testament et deux cent dix francs.

Rassemblés, le capitaine Roland nous donna le poste de B52. Le B52 est le poste qui fait face à la station Shell placée dans le dos de l'Ecole ; la voie d'Adjamé par l'échangeur. Il nous dit que nous sommes les premiers guets,

c'est nous qui verrons les rebelles. À ce poste, nous étions douze à être choisis.

Décidément, le capitaine n'avait pas menti. Assis dans le bâtiment inachevé, nous voyions l'hélicoptère français atterrir et déposer son colis, un bon nombre de rebelles, et redécoller. Cela se répéta cinq à six fois. L'hélicoptère qui nous avait envoyé à Abidjan en 2003, prenait cinquante-cinq personnes. Si les deux appareils ont la même capacité, fais le calcul ! Cinquante-cinq fois six ; il était quinze heures.

Ne pouvant les atteindre parce que trop éloignés de nous, nous tirions quand même, par la voix du capitaine, un élément passa ce message.

— Les gars ! Le capitaine dit de ne pas tirer dans le billard. Celui qui tire encore va lui montrer ce qu'il a tué

— Regarde ! dit un, viens ! Faut monter, on les voit, regarde la grande maison là-bas !

Il se mit à localiser les imbéciles. Un chantier inachevé avant la station Shell en allant à Adjamé, dans la cour d'une villa-duplex à cent cinquante mètres derrière la station, et les allées et venues dans les ruelles de la cité du Vallon.

Assis dans le bâtiment, bavardant, un élément me dit ceci :

— Un frère, tu seras le chef du groupe, il faut un chef entre nous, donc toi tu es bien pour ça.

— Tchê ! m'exclamai-je, il n'y a pas de chef, mais chacun doit écouter ce que son frère dira.

— Non, un frère, dit un autre, c'est ce que je voulais dire moi-même. Tu fais un peu plus âgé, je sais que tu pourras gérer le groupe, tu es le chef.

Tous étaient d'accord. Que pouvais-je dire devant tel honneur, je souris et leur dis qu'il n'y avait pas de problème. De manière amusante, je choisis mon adjoint qui fut aussi accepté. Un adjoint chaud chaud qui avait déjà commencé à donner ses directives.

Du bâtiment, nous fûmes appelés au rez-de-chaussée pour prendre nos noms. Nous profitâmes pour manger les omelettes aux ignames qu'un de nos gars avait grillées. Après avoir fini de manger, je demandai à deux éléments d'aller déposer les assiettes au réfectoire ; ils se firent accompagner. A dix-huit heures, nous étions à nos postes. Le temps avait déjà commencé à s'assombrir, nous causions quand même à voix basse pour laisser le temps passer. A vingt heures, on appela à replier ; l'appel venait de l'armurerie et semblait très pressé.

— Mais ya quoi encore ? posai-je la question.

— Allons voir ! dit un.

Nous courûmes jusqu'à l'armurerie, mais grande fut notre surprise, il n'y avait personne. Tout le monde était parti. J'étais étonné que ça se soit fait aussi rapidement. Nous ne comprenions rien. Un élément ayant son frère parmi ceux qui étaient partis décida de l'appeler.

Après l'appel, il nous fit savoir que c'est le capitaine qui leur a demandé

de replier. Il était tellement pressé qu'ils ne purent attendre personne. Son téléphone sonna, il nous dit que c'était le capitaine.

— Oui, ce sont les éléments de B52.

Nous le regardions communiquer, impatients. Il écouta pendant près de trente secondes et s'écria :

— Quoi ? ! . . . Oui, mon Capitaine ! Bien, mon capitaine !

A la question, il nous répondit ceci :

— Le capitaine dit que les roméos vont venir attaquer l'Ecole, donc, on n'a qu'à cacher nos armes et nous cacher.

— Quoi ? ! criâmes-nous ensemble.

— Le capitaine a menti ! dis-je, cherchons à sortir ! On est combien même ?

Au compte, nous étions huit. Je proposai qu'on trouve les autres avant de sortir.

— Donc, on crie Jésus ! dit un élément.

— Et si l'ennemi entend ? dit un autre.

Le téléphone du jeune sonna à nouveau. Le capitaine nous demanda d'aller jusqu'à sa maison, qu'il viendrait nous chercher dans cinq minutes. Des éléments connaissaient l'habitat du capitaine, donc nous n'eûmes pas de mal à trouver la maison. En courant pour atteindre la maison de l'officier, au fond de moi, je dis ceci :

— Eternel des armées, que tout se fasse selon ta volonté !

Mes amis, et moi cherchions une issue, et Dieu le savait.

Arrivés au domicile, point de capitaine. Mon adjoint qui ne voulait laisser personne derrière et moi demandâmes aux autres de nous attendre ; nous allions chercher les quatre autres. A peine nous mîmes dix mètres entre nos amis et nous que nous entendîmes des grincements de pneus devant le grand portail de l'Ecole, suivis de coups de feu tirés en l'air, en rafales.

— Jés ! Essaye mon gars de crier à qui j'avais mis la main sur la bouche.

— Non ! dis-je silencieusement, ne crie pas Jésus ! Laisse-les prononcer !

Nous restâmes deux minutes plaqués au sol sans entendre le mot de passe. Au contraire, nous entendions des cris en dioula et des tirs en rafales. Le capitaine Roland nous avait toujours conseillé de régler nos armes aux coups par coups, donc nous ne tirions jamais en rafales ; je regardai mon ami.

— C'est les roméos ! dis-je, on replie !

Nous escaladâmes la clôture qui sépare l'Ecole à la Sodefor. Nos amis nous y attendaient. De l'autre côté, les tirs avaient cessé, je déduisis qu'ils étaient entrés dans l'école. Dans l'enceinte de la Sodefor, nous nous mîmes à chercher une sortie. Devant, nous trouvâmes une sortie, mais elle était barricadée de gros chevrons et de barres de fer.

Au troisième appel, quand nous fîmes savoir au capitaine que nous

étions dans l'enceinte de la Sodefor, il nous demanda d'escalader le mûr et nous diriger à la RTI sans oublier le mot de passe. Au fait, tous les trois jours, les mots de passe changeaient. Au lieu de JERUSALEM et ISRAËL, c'était JESUS CHRIST ; tu entends JESUS, tu réponds CHRIST.

Franchement, l'idée du capitaine était mauvaise. Le mur de la Sodefor pouvait faire quatre mètres de haut avec des piquants en fer au-dessus. Nous rejetâmes cette idée pour continuer à chercher. Un élément me trouva arrêté devant l'entrée barricadée.

— Mon vieux, dit-il, on va dégager ça là ?

— Oui, mais doucement ! conseillai-je.

Le jeune, aidé de quelques éléments se mit à dégager l'entrée avec le plus grand silence et m'appelèrent quand ils eurent fini. Je vis que nous pouvions passer malgré la sortie étroite. Je proposai de passer le premier car c'était mon rôle de chef de pouvoir couvrir les autres, ce qu'ils acceptèrent.

Je remis mon arme à mon adjoint et avec un peu de peine, je sortis pour me poster à l'angle de la clôture, arme pointée dans la direction de l'Ecole. Un à un, nous sortîmes tous, je fis cette recommandation :

— Enlevez vos suretés ! Celui que vous voyez, vous l'abattez !

Je n'entendis rien que des cliquêtements de suretés. Je sortis le premier sur le goudron, arme pointée sur l'Ecole, les autres me suivirent et nous rentrâmes dans le quartier opposé.

Nous progressâmes jusqu'au carrefour de l'INSAAC. Attendant le cargo qui devait venir nous chercher, une dispute éclata entre mon adjoint et un autre élément. Mon adjoint se plaignait du comportement du capitaine, l'autre lui disait d'arrêter de crier car nous pourrions être entendus, ce qui les mit en conflit. Callé derrière un flamboyant, je leur demandais de se taire, ce qu'ils acceptèrent.

Dispersés autour du carrefour, un cargo vint nous dépasser en vitesse pour aller vers le CHU. Le téléphone du jeune sonna et dit qu'ils venaient de nous dépasser au carrefour de l'INSAAC, parole dite en Dida.

— Donc toi tu es Dida, et puis tu veux faire palabres avec moi ? dit mon adjoint.

Le reste du débat entre les deux éléments s'acheva en Dida. Les secondes qui suivirent, le cargo arriva pour un repêchage en cascade, nous avons sauté dans un véhicule roulant à plus de vingt-cinq kilomètres à l'heure.

Arrivés au camp, c'était la joie. Tous nos gars étaient contents de nous voir. La nouvelle avait pris toute la base ; huit éléments étaient restés à l'Ecole de Gendarmerie. Quand Prince me vit, il courut pour me sauter au cou.

— Kôrô Marcus ! Tu as gagné temps sans me dire, dit-il. À la dernière minute, on nous dit qu'il y a des môgôs qui sont restés à l'Ecole de Gendarmerie. Mundo m'a dit qu'il t'a vu là-bas ! Ouais, mon djaha a pan,¹

1 Mon djaha a pan : N. j'ai eu peur.

mon vié !

— Ya fôhi, mon fils ! dis-je, quand ça a commencé, j'ai tout confié à God !

— Ouais, c'est pas bluff ! Walààà ! se rappela-t-il, ya des môgôs dans notre chambre.

— Comment tu as fait ?

— Ils sont en train de prendre leurs affaires.

Quand j'arrivai, je demandai aux nouveaux occupants de libérer les lieux car j'étais fatigué et je voulais dormir. Un partit et l'autre resta pour bavarder un peu. Il trouvait ma causerie instructive et sage. Nous avons causé jusqu'à ce que je lui demande de s'en aller ; il partit joyeux.

Le samedi 9 avril, matin, je me réveillai en pleine forme pourtant j'avais dormi de minuit à six heures, mais je pétai la forme. Arme en bandoulière, je marchais la tête haute parce que ceux qui étaient au courant du gbang-ban d'hier continuaient à me saluer. Dix mètres devant moi, j'entendis ce cri :

— Yah ! Yahooooo ! Yah !

Quand je levai la tête, je vis Diplo, je répondis aussitôt :

— Yah ! Diplo Diplo !

Nous fîmes accolades, j'étais franchement content de voir Diplo, Prince aussi.

— Mais, c'est comment ? demanda Diplo.

— Ah ! Voilà ça dêh ! répondis-je, les môgôs sont djaoulis, on va mettre un peu d'eau dans leur djalani.¹

— Ça tombe bien ! dit-il, on va créer notre unité, venez !

Prince et moi nous regardâmes et le suivîmes.

Depuis mon retour de Guiglo, Diplo avait changé son pseudonyme. Il avait demandé qu'on l'appelle Yah, diminutif de Yahwey, car dit-il, les noms ont une répercussion sur le personnage qui le porte. Donc mieux vaut prendre un nom protecteur ; ainsi, Diplo avait pris le pseudonyme de Yah.

Nous traversâmes Roméo I pour entrer dans une résidence. Ça devait être le bureau du BNETD. À l'intérieur, six éléments essayaient de faire démarrer les véhicules de type 4x4 avec des logos du BNETD sur les côtés. Je trouvai Diplo au premier étage, il avait sorti des écrans, des unités centrales et une photocopieuse. Le jeune avec lui avait trouvé un coffre-fort. Pendant que les autres essayaient d'allumer les véhicules, nous on cherchait des moyens pour ouvrir le coffre-fort. Le coffre s'ouvrit une heure après et très vide ; il contenait seulement une chemise kaki de couleur rose.

Dans notre tour de pillage, Prince et moi tombâmes sur deux caméras numériques de marque Canon avec carte mémoire. Prince prit un sachet lourd contenant une poudre pouvant peser près de quatre-vingt grammes, il me l'apporta.

1 Djalani : N. un breuvage excitant.

— Garvey! Ça, c'est poudre d'or, regarde comme c'est lourd!

Je pris le sachet et le mis dans ma poche. Quelques minutes après, on nous appela pour embarquer. Les véhicules étaient allumés, nous sortîmes avec les marchandises que nous avions eues dans l'établissement. Tout en cachant les appareils numériques qu'on avait déjà partagés ; c'est deux oh!

Nous rentrâmes à la Résidence pour présenter les véhicules à un officier, un Colonel dont je n'ai pu avoir le nom. Un élément rds du nom de Gouly Bi fut nommé chef de l'unité par l'approbation de Diplo. Gouly Bi est caporal, mais cadet de Diplo. Le hic c'est qu'il était à la résidence avant Diplo, ce qui fit de lui le chef de l'unité ; nous les kpalowés, on va dire quoi ?

Après plein de réflexions, l'unité fut baptisée : Eléphant. On nous remit des armes lourdes, des munitions et des grenades ; Gouly Bi choisit parmi des tireurs RPG et T80.

L'unité n'avait qu'une heure et quelques minutes et elle était déjà enviée. Un gendarme et un policier prièrent Gouly Bi de les prendre dans l'unité. Il refusa en leur disant qu'il n'avait pas besoin d'eux, son unité était au complet. Après assez de supplications, il finit par les accepter.

Après nous être chargés en armes et munitions, nous prîmes la direction de l'Ecole de la Police pour chercher du carburant. On avait deux véhicules : Gouly Bi et Diplo étaient les chefs d'équipage. Le premier véhicule avait Diplo à l'avant avec le pilote, Prince et moi dans la deuxième cabine et à l'arrière notre tireur RPG et trois autres gars. Le deuxième équipage était composé de Gouly Bi à l'avant avec son pilote, deux gars à la deuxième cabine puis le tireur T80 et trois autres gars à l'arrière.

Gouly Bi est un gars à sang chaud. Quand il veut faire quelque chose, il veut le faire séance tenante : ce type me plaisait. A l'Ecole de Police, nous trouvâmes des éléments devant le portail.

— Jésus! cria Diplo.

— Christ! répondirent-ils, avancez!

Ils ouvrirent le portail et nous laissèrent entrer. Descendus du véhicule, Prince et moi prîmes garde au portail avec le tireur RPG, les autres entrèrent dans l'école pour aller chercher le carburant.

Le tireur RPG ne m'inspirait pas confiance. Je l'ai même fait savoir à Diplo. Il a un regard hagard, toujours effrayé. Je parie qu'il s'est désigné tireur RPG parce qu'il n'avait pas de kalache ; un type mince, perdu dans ses pensées.

Quelques minutes après notre entrée, nous vîmes le même hélicoptère français de couleur verte survoler l'école. Les minutes qui suivirent, une colonne de chars et 4x4 de l'ONU passa devant l'école, suivie trois minutes après d'un cargo de nos gars venus chercher du carburant. N'empêche qu'ils prononcent le mot de passe avant que nous ne leur ouvrons le portail.

Tout à coup, des tirs à l'arme légère panachés à l'arme lourde se firent entendre au niveau du carrefour de la Riviera II. Clairement, on sentait

les tirs se rapprocher de l'école. Nous prîmes position derrière des arbres et d'autres barricades ; les tirs continuèrent, menaçants pour se calmer aussitôt.

Les gars partis chercher le carburant étaient de retour. Nous embarquâmes dans les véhicules et sortîmes pour nous trouver en face d'un autre cargo venu se ravitailler.

— Ho ! Cria Gouly Bi au chauffeur du cargo, recule ! Tu vois pas qu'on sort ? Tu n'entends pas les doum-doum là ?

— C'est les gars de l'ONUCI là, ils sont en train de ghabougou les roméos à la II, dit le gars assis près du chauffeur du cargo.

— Han ! s'écria Gouly, attends on va passer d'abord !

Le cargo ayant reculé, nous gagnâmes le passage. La colonne de l'ONUCI venait à repasser, nous leur laissâmes le passage en levant les deux doigts en signe de victoire, ils répondirent par le même geste. En trombe, nous dépassâmes la colonne au carrefour de l'Ecole de la Gendarmerie pour prendre la gauche, direction le village de Blockhaus où nous confiâmes tout ce que nous avions eu dans les bureaux du BNETD ; Prince et moi gardâmes nos caméras.

Ayant remis de l'argent pour préparer pour nous, Gouly Bi demanda qu'on allât se balader un peu dans Cocody, Diplo était consentant, donc ça roule. Un bon tour suffit pour que je me rende compte que Cocody était sous notre contrôle. De la Résidence en passant par l'Hôtel Ivoire pour continuer jusqu'à l'Ecole de Police ; c'était grand quand même hein.

Nous revînmes au village où nous prîmes place dans un maquis au bord de la lagune, un maquis chargé d'hommes en armes et en treillis. Le village de Blockhaus était un Texas. Tout le monde, je veux dire tous les jeunes à partir de dix-sept à dix-huit ans portaient des armes, mêmes les jeunes du village. Je ne crois pas que toutes ces armes ont été reçues comme j'ai eu la mienne ; je sais aussi qu'elles ne sont pas tombées du ciel.

Au barman, Gouly Bi commanda des bouteilles de sucrerie et de bière. Mais nous, nous étions plus préoccupés par les bières, ce qui nous amena à retourner quelques bouteilles de sucrerie.

Gouly Bi envoya un élément aux véhicules pour lui apporter des gilets que le Colonel lui avait donnés pour nous distribuer. Un jeune en tenue civile prit l'arme du gars posée dans sa chaise, descendit le chargeur et essaya de tirer sur le levier d'armement qui résista. Il laissa le levier pour enlever la sureté. Je l'observais en même temps que le bout de l'arme ; je savais qu'il allait commettre une bêtise.

Prince l'ayant vu enlever la sureté de l'arme, lui cria dessus pour qu'il lui remette l'arme. Le coup partit, en l'air. Le jeune resta immobile, étonné et effrayé en même temps. Gouly Bi se leva, s'approcha de lui et lui donna un coup de poing à la tempe. Le jeune tomba comme s'il avait été assommé ; j'éclatai de rire.

Gouly Bi ne put lui donner un autre coup à cause des supplications des

gars dans le maquis, mais le jeune reçut quelques gifles des éléments ; on le mit hors du maquis. Gouly Bi se mit à gronder l'élément qui avait laissé son arme Quoi qu'il fût policier, il resta bouche bée. Il savait que c'était une bêtise de laisser son arme ; la nourriture arriva.

Trois filles accompagnaient trois grands récipients qu'elles posèrent sur notre table, c'était du riz avec la sauce Djoungblé chargée de viande et de poissons. Le chef devait avoir dépensé quinze mille francs pour ça. Après le repas, nous embarquâmes pour la Résidence où nous rejoignîmes notre chambre.

En chambre, Prince me demanda de convaincre Diplo pour que nous allions au Lauriers, comme nous sommes véhiculés. Prince avait un problème, il voulait que des gens le connaissant, le voient en tenue militaire, or moi, c'était le contraire. J'ai tellement porté treillis pour enlever que je ne voulais plus qu'on me voit en tenue militaire. Si je me rappelle bien, au début du recrutement lancé par Blé Goudé, Karel m'avait appelé pour me demander pourquoi je n'allais pas me faire enrôler, je lui avais répondu ce jour-là que je n'étais pas intéressé.

Refusant de garder le petit sachet pesant, je le sortis et le montrai à Prince.

— Tu dis que ça là, c'est quoi ?

— Mon vieux ! Tu as gardé ça ? s'écria-t-il quand il vit le sachet. Regarde comme c'est lourd, c'est poudre d'or !

Je déballai pour voir le contenu. Sous les 75 Watts de l'ampoule, nous vîmes une poudre jaunâtre, scintillante.

— Tu as vu ? dit Prince, c'est djidji, oro !

Je ne me prononçai pas, je n'avais jamais vu de poudre d'or.

— On va garder, si tout se calme, on va chercher preneur, finis-je par dire.

— Non mon vieux ! reprit Prince, je vais gammer les chefs.

— Comment ça ? ! lui demandai-je.

L'emballage contenait trois sachets : deux moyens et un petit. Prince me proposa d'aller montrer le petit sachet à Diplo et à Gouly Bi en leur disant qu'il y en avait encore. S'ils acceptent de retourner au BNETD avec nous là-bas, nous profiterons pour prendre d'autres caméras numériques dont il connaissait la position.

— Va leur montrer ! dis-je, Gouly Bi c'est un djaouli, il va djô dedans.

Mon petit sortit pour venir cinq minutes après.

— C'est comment ? demandai-je.

— Faut t'habiller ! dit Prince, ils sont dalaman,¹ ils disent que c'est or, ils arrivent.

Prince ne s'assit même pas que Diplo fit son apparition.

— On bouge ! dit-il, vous êtes prêts ?

1 Dalaman : N. chaud, pressé.

Le lieu étant dans notre périmètre, nous prîmes la route à pieds. Arrivés à Roméo I, nous fûmes arrêtés par le chef de ce dispositif.

— Bonsoir, dit-il poliment, où on va et d'où on vient ?

— On va au BNETD là, répondit Gouly Bi, on a oublié quelque chose là-bas.

Le gars posait trop de questions, ce qui énerva Gouly Bi qui voulait forcément passer. Mais devant le refus du chef qui nous disait qu'il avait posté des éléments sur place, nous fûmes obligés de rebrousser chemin.

— Les gars, on revient demain matin, nous dit Gouly Bi, des bâtards comme ça, ils vont tout voler oh !

Arrivés devant la Résidence, nous reçûmes l'info qu'il y avait des pilleurs dans la résidence de Bédié. Le domicile de Bédié avoisinait avec la résidence du PR, séparée par une maison, donc nous arrivâmes rapidement et entrâmes.

— Hé ! Vous là ! s'écria Gouly Bi, vous aussi, vous voyez pas que ce que vous faites là n'est pas bien, c'est Bédié après tout.

— Mon vieux ! dit un jeune trainant un gros sac en main, on va piller chez Bédié, après on va chez Ouattara.

— Mais toi aussi.

Répondant à l'appel de Prince, je laissai Gouly Bi et rentrai dans le duplex ; je trouvai mon petit dans une salle dévastée, tout était par terre.

Par intuition, je décidai de fouiller seulement les enveloppes, elles étaient partout dans la pièce ; une par une, je les ouvrais et les jetais.

Assis à un bureau, ma main tomba sur une enveloppe, elle n'était pas complètement plate. Quand je l'ouvris, mes yeux tombèrent sur des liasses de billets de banque. Tremblant, je vidai le contenu de l'enveloppe dans ma poche. Je n'en revenais pas, mon cœur battait la chamade. Sérieusement, je n'en revenais pas, regarde comme la maison avait été mise à sac.

Prince était dans une pièce. Je profitai du moment de concentration pour compter les billets. Dix billets de dix mille francs trouvés dans une enveloppe posée sur le bureau d'une pièce qui a commencé à être fouillée depuis matin. Cet argent n'appartient pas à Bédié, c'est Dieu qui l'a placé sur mon passage.

Je n'étais là pour piller, mais pour constater, donc, pièces par pièces, je continuais ma balade de constat.

La salle de réunion n'avait rien subi, il n'y avait rien à prendre. Dans une toilette, je fus étonné de voir ce que mes yeux me montraient. Plus de deux mille T-shirts entassés. Voici ce qui était écrit sur les t-shirts : « Je suis PDCI, pour la Côte d'Ivoire, votons tous Laurent Gbagbo ! ».

Je ne comprenais rien, Bédié avait demandé à tous ses militants de voter le candidat RHDP, mais ce message sur les tricots, qu'est-ce que ça veut dire ? Est-ce encore un autre style de politique ? D'accord, ce sont eux les politiciens oh !

Toujours dans ma balade de constat, je trouvai dans un panier, des

pins fondus à l'effigie d'un éléphant en or plaqué. Je pensai au nom de notre unité : Eléphant. Je pris plus de quatre-vingt pins que je mis dans la poche de ma veste. Je rentrai dans une toilette où il y avait des caleçons de femmes accrochés.

— « Les call-bas d'Henriette ! » dis-je au fond de moi.

Au salon, je trouvai des jeunes qui continuaient de fouiller.

— Hé ! tu es bête dêh ! le vieux t'a montré toutes les limites, mais tu as voulu tout sauter, dit un jeune regardant une grande photo accrochée au mur.

La photo montrait Houphouët et Bédié dans un champ. Le vieux avait la main tendue comme pour indiquer quelque chose, un autre vint et décrocha la photo.

— Ça, je garde, dit-il, quand le vieux mourait, j'avais cinq ans.

Heureux de ma balade de constat, je retournai à la base à minuit. Je trouvai Prince déjà trop loin dans son sommeil, je me couchai et dormis.

Le matin à sept heures, ne voyant pas nos gars, Prince et moi descendîmes au village de Blockhaus pour voir s'ils pouvaient y être, mais nous ne les vîmes pas. Alors Prince demanda que nous remontions. Je lui dis de me devancer le temps de finir quelque chose. Sans discuter, mon petit partit. Au fait, je voulais faire la monnaie car je ne voulais pas rester avec de gros billets en poche sans pouvoir rien acheter.

Au fond du village, je tombai sur une vendeuse de riz. Le visage de sa cuisine me plut. Je marquai un arrêt pour manger. Ouais, mon ami, on était vraiment en guerre. On ne pouvait rien manger si on n'avait pas d'argent. J'achetai un plat de riz ne valant même pas le demi au restaurant de Virginie dans mon Lauriers, à mille deux cents francs. Un petit plat de riz ! Tellement ça m'a choqué, j'ajoutai un œuf que j'achetai à deux cents dessus.

Le riz était petit, mais j'étais rassasié, peut-être parce que j'avais de l'argent sur moi. La dame me fit ma monnaie et je remontai à la base où je trouvai mes amis prêts à commencer le rassemblement. Je me mis devant le rang de mon équipage. Ce matin-là, chacun de Gouly Bi et de Diplo fit valoir son grade de chef à sa manière. Gouly Bi mit l'accent sur la discipline et le respect au sein du groupe. Quant à Diplo, il opta pour une prière, demandant à Dieu de nous protéger dans ce combat et de remettre la Côte d'Ivoire sur les rails.

Après le rassemblement, nous embarquâmes pour Blockhaus où nous prîmes le petit déjeuner avant de boire de la bière dans le même maquis au bord de la lagune. Décidément, on n'avait que ça à faire, manger, boire, faire la guerre ; ouais, quelle vie ? ! Ça va prendre combien de temps, tout ça là ?

Mon petit Prince était assis près de moi, je profitai pour lui glisser un billet de deux mille francs ; il le prit sans mot dire. Je n'eus pas le temps de dire à Diplo que je voulais qu'on aille en balade à Akouédo ou au Lauriers ;

Gouly Bi avait déjà demandé cet itinéraire. Il paraissait que le marché d'Akouédo regorge de denrées, et comme la nourriture manquait chez nous, l'occasion était bonne à saisir, surtout qu'on était véhiculés.

A dix heures déjà, nous étions hors de Blockhaus. Décidément, on sentait un dévouement dans le comportement de chacun de nous, mêmes les pilotes. Ya Bi, un jeune gouro de l'équipage de Gouly Bi et Gervais, un jeune guéré que Diplo avait nommé Pilot, ils roulaient comme des pros, kpalowés qu'ils étaient.

Pour éviter d'être pris dans une embuscade, nous roulions entre cent et cent-vingt kilomètres à l'heure. Des hommes arrêtés près de leur badjan en panne ont préféré se mettre sous le véhicule en nous voyant venir, au carrefour de 9 km.

Nous prîmes frein devant le portail du premier bataillon. Diplo lança le mot de passe, on vint nous ouvrir, nous entrâmes dans le camp.

Quand Diplo mit le pied au sol, je fis de même. J'étais surpris de voir ce que me montraient mes yeux, je ne croyais pas, pourtant c'était là. Le BASA avait disparu, laissant place à des tas de charbon et des tôles calcinées. La poudrière n'existait plus ; l'infirmerie était méconnaissable. Je ne sais pas quand ça s'est passé, mais cet hélico avait fait de vrais dégâts. Il avait sérieusement pilonné le camp. Ceux qui nous reçurent pouvaient atteindre vingt personnes au maximum ; un voyant Diplo, dit ceci :

— Toi Diplo ! je savais que ralliement n'était pas dans ton vocabulaire.

J'avancai et les laissai causer. Nous sortîmes après quelques minutes de bavardage sans importance, direction Akouédo-village.

Passant devant le maquis FBI, je vis mon petit tirer son cou ; on est arrivé au quartier. Il faut que quelqu'un puisse le reconnaître. À chaque fois, il jetait un coup d'œil sur moi avec un sourire. Je feignais de le voir, serein dans mon coin.

Nous rentrâmes à Akouédo à onze heures, traversâmes les barrages par le mot de passe et allâmes nous garer devant un bistro. Gouly Bi descendit et se mit à saluer tous ceux qui étaient là. D'autres criaient son nom, je m'approchai de Diplo.

— Ton bâtard-là nous a envoyés ici pour dissuader, dis-je.

— Laisse-le ! dit Diplo, il s'amuse mal !

Je me dépêchai de suivre les éléments qui s'étaient engouffrés dans le bistro, peut-être que j'aurais une tournée. J'avais jeton, mais je n'avais pas monnaie ; j'eus ma tournée de cent francs et sortis. A peine je sortis, je croisai Isidore.

— Hé ! Isidore ! C'est comment ?

— Ya fôhi ! mais, toi, tu es où ?

— A la résidence du PR !

— Nous, on est ici, Adjaro, Akobé, Vétcho, M1-24, Hailey et d'autres gars, on est beaucoup ici hein. Fanta Graya, tout ça là !

— Mais c'est tout le FLGO !

- Tu sais qui est notre chef ? me demanda-t-il.
- C'est qui ?
- Akobé !
- Je savais, Akobé avec son affaire de chef là quoi !

Après quelques minutes de causeries, Isidore prit congé de moi. Décidément, tout gbôhi avait trouvé son camp. J'ai vu Radio, lui il doit être au 1^{er} BCP comme ceux que m'a cités Isidore. Ya Gnakoury Patrick alias Patcko, Dakoury Agodio Hervé alias Colonel Pakass, Beugré Ninon Marcelin alias Gbédia Kou, Koré Naki Marius alias Braco, Dibahi Adjélabla alias Dugun, Bié Touahi Jean-Paul alias Deux Bérêts, Zié Getthem Rodrigues alias Dji Bara DJ discours, Zadi Dogbo Gérard alias le Capitaine Dolpik, tous étaient au camp de la GR de Treichville. Bottillon, Kéhi Panclé Jules au Palais présidentiel avec d'autres gars dont j'ignore les noms.

À la Résidence, tu sais au moins qui est là comme élément, mais il n'y avait pas que Prince et moi, à deux ou trois reprises. J'avais croisé Snake, Bébé Commando, Flow and Fly, Le Fou et d'autres gars dont je ne me souviens plus les noms ni les pseudonymes.

Chacun avait vraiment trouvé son camp, et je voyais dans les yeux de mes amis combien ils étaient prêts à défendre ce camp. Isidore m'avait même annoncé la mort de deux éléments FLGO au coup du combat de la Riviera II. De passage au carrefour de la Riviera II, on n'avait seulement remarqué que des cadavres calcinés et en état de putréfaction avec un 4x4 garé, rien d'autre. Peut-être qu'ils étaient dans le gbôhi des douffes là.

Gouly Bi n'était venu pour faire des achats, il nous avait amenés nous balader. On n'avait rien acheté, il nous faisait tourner en rond. Je finis par dire à Diplo que j'avais marre d'être ici. Je sentais que je devenais nerveux. Diplo lui fit part et nous embarquâmes pour nous arrêter quatre-vingt mètres devant un magasin. Gouly Bi voulait vendre le carburant ; le carburant, on en avait jusqu'à trois bidons de vingt litres. Voyant que ça allait prendre du temps, je me décalai du groupe pour me poster dans un coin approprié. Si je n'aime pas quelque chose, ça ne dépasse pas surprise. A mon poste, je pouvais surveiller tout le monde.

Après la vente du carburant, nous embarquâmes pour être stoppés au barrage de la sortie du village. Gouly Bi sortit pour se renseigner.

— On dit ya un affrontement au carrefour de la Riviera II, répondit le gars auprès de qui il était allé se renseigner.

Il n'avait pas besoin de répéter puisque nous avions entendu, mais il le fit quand-même.

— Entrons au 1^{er} BCP ! Ils vont nous dire ce qu'on doit faire, dit un élément dans l'équipage de Gouly Bi.

— On va faire quoi au BCP ? s'écria Diplo, on fonce, on rentre à la base ou bien ?

Je regardai Diplo un moment et lui dis :

— Tu dis quoi même ? Faut pas qu'on rentre au BCP ?

— Mais, on va aller faire quoi là-bas ?

Je le regardai un moment, remuai la tête, la baissai et émis un sourire. Les véhicules prirent la direction du 1^{er} Bataillon de Commandos et Parachutistes pour être stoppés devant le camp : un sergent approcha nos véhicules en se lamentant.

— Vous-là, c'est pas possible ! Comment vous pouvez quitter loin comme ça pour venir ici. Voilà maintenant, ya attaque à la II, c'est pas vrai quoi ! Même nous-là, on est ici, comment vous allez partir maintenant ?

Diplo jeta un coup d'œil sur moi et éclata de rire. Je baissai la tête et souris. Le comportement du sous-officier m'étonnait, on dirait un enfant.

— Les gars ! dit un gars arrêté près du sergent, ya des gars au poste de 9 km là, essayez de voir avec eux s'ils peuvent vous escorter !

Gouly Bi monta et nous prîmes la route, nous trouvâmes les gars au poste de 9 km qui nous confirmèrent qu'il y avait vraiment combat. Gouly Bi voulait tenter d'avoir une escorte. Les autres gars de son équipage l'aidaient à convaincre le tireur 12-7 de nous accompagner. Tellement les discussions ne s'accordaient pas parce que d'autres voulaient une escorte et d'autres voulaient partir maintenant, je retirai avec Diplo pour fumer le joint que j'avais gardé depuis la base. Quand nous finîmes de fumer, Diplo appela son équipage à embarquer. Nous montâmes tous, Gouly Bi et deux de ses éléments étaient encore à terre. Diplo le regarda et me dit ceci :

— Mon petit Garvey ! Ce n'est pas l'arme qui fait la guerre, mais l'homme. 12-7 c'est quoi ? Et T80 que j'ai ici-là ?

— On va bouger hein, mon vieux ! dit doucement le chauffeur.

— Démarre ! Ordonna Diplo, oh ! Embarquez ! On s'en va !

Tout notre équipage avait embarqué, mais Gouly Bi cherchait encore causerie avec les gars du poste, il vint et monta. A peine est-il monté que notre équipage décolla.

— Chargez ! Ordonna Diplo, tout le monde, sureté enlevée, position sur rafales ! Dis leur ça derrière là-bas !

Prince se dépêcha de sortir la tête.

— Sureté enlevée ! Position rafales ! RPG ! Armez !

Il reprit sa place, Diplo émit un cri Indien :

— Garvey ! Chacun sa position, tuez tout ! Pilot, appuies sur le champignon, on s'en va dégager une embuscade !

Au niveau du carrefour Orca Déco, Pilot avait dépassé les cent quarante kilomètres à l'heure. Nous roulions à tombeau ouvert, mais maîtrisé. Arrivés à cinquante mètres du carrefour de la Riviera II, nous vîmes le 4x4 garé en feu ; nous le dépassâmes comme une flèche.

Je ne sais pas c'est l'accélération qui était trop, mais Pilot prit son frein devant l'Ecole de Gendarmerie. L'équipage de Gouly Bi était encore sur la côte de l'Ecole de Police. Les attendant, ils nous rejoignirent et nous rentrâmes à la résidence.

Entrés à la résidence comme c'était de coutume ces deux jours, Diplo et

Gouly Bi nous firent attendre près des véhicules et allèrent voir le colonel. Pour éviter de nous ennuyer, Prince et moi partîmes vers la poudrière où nous croisâmes un jeune gendarme avec qui nous avions fait le combat de l'Ecole de Gendarmerie et le ratissage du garage du Campus 2000 ; il s'appelait Fils de Jah. Nous causâmes quelques minutes avec lui et retournâmes près des véhicules. Nos amis restés près des véhicules regardaient quelque chose avec étonnement.

— Donc il était là quand on est venu garer ! dit un.

— C'est quoi ça ? demandai-je en arrivant.

Réponse ne me fut pas donnée. Mes yeux tombèrent sur le cadavre d'un jeune homme emballé dans un polyane noir. Je le regardai sans le reconnaître. Le sang sur son visage avait noirci et le rendait méconnaissable.

Quelques minutes après, nos chefs arrivèrent et nous leur montrâmes le cadavre.

— Oh ! Il n'a pas eu trop de chance, dit Gouly Bi.

— Mais, comment il s'est trouvé ici ? demanda Diplo.

— Ça, c'est film policier qui commence ! dit Gouly Bi, allons, les gars !

Quelques mètres devant, marchant pour sortir de la base, nous croisâmes Damana Picass et son ami. Prince cria : « laisse ça ! », il leva la tête et sourit. De Damana et son ami nous reçûmes soixante mille francs, ils avaient donné un peu un peu son ami et lui.

Nous embarquâmes pour Blockhaus où une femme avait déjà fait la cuisine pour nous. Compagnon, depuis la création de l'unité, adieu la bouillie et les longs rangs pour manger à l'ordinaire. Les chefs s'occupaient de la vape.¹ Je savais qu'on leur donnait de l'argent, mais je ne m'occupais pas de ça. L'essentiel, je mange ; moi-même j'avais de l'argent sur moi.

Il est quinze heures quand nous arrivâmes au village. Dans le même maquis au bord de la lagune où nous fûmes servis, avant de manger, Gouly Bi fit venir la boisson. Nous mîmes alors la nourriture de côté.

Décidément, je pensais à tantie Rokia, la tutrice de Karel, mais je ne savais pas ce qui m'empêchait d'aller lui rendre visite. Notre véhicule passait chaque fois devant son immeuble, mais j'hésitais de rentrer et demander après. D'ailleurs, une fois l'idée m'était venue, mais je me suis dit que ça pouvait lui faire peur. Donc depuis-là, je priais qu'elle se porte bien ; les visites se feront plus tard.

A seize heures nous vîmes quatre hélicoptères tourner sur la Résidence du PR. De temps à autre, nous entendions des tirs d'armes lourdes au niveau du Palais au Plateau et de la GR à Treichville, on voyait même une fumée noirâtre monter du Palais présidentiel. Les quatre appareils s'immobilisèrent à deux cent cinquante mètres chacun de la résidence dans un style quadrillé, du nord au sud et de l'est à l'ouest.

L'hélico posté sur la lagune ébrié ouvrit le feu le premier. Il envoya deux

¹ Vape : (*langage militaire*) la nourriture.

missiles et se mit à mitrailler ; tous les gars qui mangeaient retirèrent leurs mains du plat.

— Kessia, les gars?! leur demandai-je, vous savez que quand ils tirent comme ça là, c'est que les roméos ne sont pas loin!

— Si c'est les roméos, mêmes leurs conteneurs, ils savent qu'ils ne peuvent rien, mais les français avec leurs hélicoptères-là, ils nous mélangent. Leur problème, c'est quoi, ils veulent placer môgô-là en brig ou bien?

— Garvey! Mangeons! Prince! Mangeons! dit Diplo. Prenons des forces, on va rentrer dans la deuxième phase de ce combat, mangeons mes gars!

Les hélicos pilonnèrent la Résidence jusqu'à dix-huit heures. Les tirs s'étant calmés, nous montâmes à la Résidence pour constater les dégâts. Ils étaient vraiment colossaux. Le bâtiment-dortoir de la GR avait perdu son premier étage, la petite poudrière avait été détruite, les munitions explosaient comme des grains de maïs qu'on avait jetés au feu.

Notre chambre était restée intacte malgré que tout avait été détruit autour. Prince entra pour prendre son sac, je profitai pour me changer. Je ramassai un vieux jeans que je portai avec un T-shirt tiré sur le séchoir. Prince sortit avec son sac. Je pris le petit ordinateur portable que je mis dans un sac ramassé au passage et nous sortîmes du camp ; il était dix-neuf heures.

A peine nous fûmes sortis qu'un hélicoptère surgit au niveau de la maison du PDCI. Nous lui faisions face. Au lieu de lancer des missiles, il se mit à faire cracher sa mitrailleuse, nous tirant dessus. Une vraie course pour sortir de son cadre de tir s'engagea. Mon arme s'accrocha à celle d'un autre et tomba, mais je la ramassai comme un épervier balayant sa proie.

Retournés au village, Prince proposa qu'on allât voir Andrien alias La Poudrière, un jeune de Blockhaus et ami de Prince avec qui nous avons combattu à l'Ecole de Gendarmerie. Quand Prince lui exposa le problème, La Poudrière accepta de nous héberger.

Libre par rapport à la quillance, Prince sortit le joint que lui avait confié Diplo. Nous en fumâmes deux boulettes et il en garda le reste. Je commandai des sachets de liqueur que nous bûmes. Mon petit rentra dormir saoul, moi aussi.

A vingt-deux heures, les pilonnements reprirent, plus forts même. Couché, j'avais mal au cœur. Pourquoi ce comportement de la France? Paul Yao N'Dré avait délibéré, pourquoi agit-elle de la sorte?

Le matin, à sept heures, je fis le constat de la disparition de mes trois mille francs, mais je fis part seulement à mes amis sans m'énerver. Pourquoi se fâcher pour trois mille qui sont perdus pendant qu'on a plein de fois ce montant en poche?

A huit heures, nous retournâmes à la base. Le constat était pitoyable, la grande poudrière avait été démolie, l'infirmerie aussi. Je me demande s'il n'y avait pas de blessés à l'intérieur. La broyeuse était hors d'usage ; en un mot, tout avait été mis à plat. Nous étions affaiblis au point de nous faire

tous massacrer. Vraiment, nous étions affaiblis, quatre hélicoptères pilonner un lieu de seize heures à vingt-trois heures, qu'est-ce qui va rester ? Rien, à part nos kalaches, mais ça va faire quoi ?

Ayant croisé les éléments de notre équipage, nous fûmes informés qu'il y avait un gué par rapport à l'argent de Damana Picass et son ami puis pour le carburant. Chacun avait reçu trois mille francs. Je trouvai Diplo dans le véhicule. Quand il nous vit, il réclama son cannabis. Je lui dis qu'on avait fumé deux boulettes hier nuit, il prit tout le reste et le mit en poche. Après quelques minutes de causeries, nous nous retirâmes pour fumer le reste du joint et je profitai pour lui demander ma part qu'il me remit après un long discours. Essayant de me dire que je n'étais obligé de lui demander, il était prêt à me donner. Comme moi, Diplo est un colombien malgré militaire avec tampon. Il sait que ce genre de chose, on dure pas dedans.

A dix heures, les hélicoptères firent leur apparition, tournant dans le ciel. Ne voyant aucune défense contre les appareils, nous embarquâmes dans les véhicules, direction le village de Blockhaus ; franchement, le combat tirait à sa fin.

Retirés à plusieurs mètres de la Résidence, les avions se mirent à bombarder. Ils bombardèrent sans répit jusqu'à onze heures trente par là. La fumée qui montait de la Résidence montrait notre défaite.

J'étais en civil depuis la veille. Je demandai à Prince et Landry d'en faire autant, ils le firent sans se faire prier. À douze heures, nous fûmes informés que des chars français se dirigeaient à Blockhaus. Le chef du village demanda alors à tous ceux qui étaient en armes et en treillis de les confier aux familles et de se mettre en tenues civiles. Beaucoup refusèrent, mais finirent par comprendre. Pendant que nous déposions nos armes, l'hélico continuait sa sale besogne, son boulot de kpakpato.

A treize heures, impuissants, nous assistâmes à l'entrée de chars français dans le village. Ils allaient d'un bout à l'autre bout, ramassant des armes et des tenues militaires abandonnées.

Landry, Prince et moi nous trouvâmes une famille qui nous accueillit. Une mère et ses filles, ce sont elles qui gardèrent nos armes. Je profitai pour donner de l'argent à l'une de ses filles pour qu'elle nous fasse à manger. Je lui remis dix mille francs et lui demandai de retirer quatre mille francs pour la cuisine puis mille francs pour elle.

Les minutes qui suivirent, nous sortîmes pour nous balader dans le village. Des groupes avaient été formés, devant les chars français. Ils chantaient des cantiques, personne n'injurait. Je vis des éléments regroupés, parlant à voix basse, nous nous approchâmes. Un jeune était arrêté au milieu des gars.

— Les gars, dit-il, ne mettez pas vos armes loin de vous ! Nous devons sécuriser le village, les roméos ne sont pas loin. Je suis un fils du village, je vais préparer mes gars, vous, prévenez vos gars ! Ne restons pas groupés ! Voilà leurs chars qui arrivent.

Doucement, nous nous dispersâmes.

A quatorze heures, nous eûmes l'information que Gbagbo avait été capturé. C'était la désolation, le découragement dans tout le village. Les villageois qui se hasardaient à me demander, je leur disais que c'était un montage. La technologie pouvait faire plusieurs choses à cause de son développement. Moi-même, je doutais, donc je donnais des réponses à remonter le moral.

A quinze heures, nous reçûmes une information contraire à la première, nous étions dans la confusion. Dans un temps incompris, mi joie mi colère, nous décidâmes de nous rendre à la Résidence pour nous rassurer de l'info. Arrivés devant l'ambassade de l'Afrique du Sud, nous ne pouvions plus avancer.

— Les môgôs de l'ONU-là ne veulent pas laisser les gens arriver devant le portail, disent ceux qui étaient arrivés au portail et qu'on avait faits retourner.

Arrêté sur le goudron avec Landry, je vis des jeunes sortir de la maison voisine à la Résidence avec des objets, je fonçai aussi, Landry me suivit.

Toujours dans l'idée de constater, j'entrai dans la demeure où je trouvai une quarantaine de jeunes, filles comme garçons tirant ou chargeant quelque chose. L'accès à la chambre par l'escalier avait été fermée par une grille métallique. Je redescendis au salon où je trouvai deux statuettes en bonze, je les pris.

À la cuisine, je vis des jeunes escalader le mûr pour atteindre les chambres à l'étage, j'en fis autant en confiant mes statuettes à Landry. En haut, je sortis sur une chambre dévastée. Tout était par terre. Je sautai ce dédale pour voir à la bibliothèque. Aucun bouquin n'attira mon attention, je fis demi-tour, direct au dressing.

Dans ma marche de constat, je tombai sur une belle chemise bleue et blanche en tissu lin cassé, signée « Sességnon » sur la poche, un morceau de pagne de « mémorium Houphouët », un rouleau de pagne tissé de couleur bleue avec des traits blancs et un petit testament que j'ouvris ; il était écrit à la première page : « Offert à SISOLASSE NICOLAS AMOAKON LOUCOU YAO », puis un T-shirt bleu.

Je portai la chemise que je trouvais vraiment belle et mis le reste dans un sachet plastique. La chambre ressemblait à celle d'une femme. Le dressing était spécialement femme. Je tombai même sur un permis de conduire avec photo de femme. Malheureusement, je ne me donnai pas le temps de lire le nom.

Je plaçai le permis au-dessus de la grille métallique. Les habits trouvés dans le dressing me donnèrent une idée ; celle de faire cadeau à mes tuteurs. Ainsi donc, je pris trois belles paires de talons et quelques habits que je mis dans un sachet plastique.

A ma descente de l'étage, je constatai que nous n'étions restés que trois dans la maison je me dépêchai de sortir avec mon colis.

Une fois hors de la résidence, je vis arrêtés deux jeunes devant l'entrée de la Résidence du PR, mon intuition me dit que ce n'étaient pas mes gars. Je sortis et me mis à marcher sans les regarder, je détalai quand je les entendis m'appeler.

Arrivé à leur niveau, je posai la question aux jeunes arrêtés devant l'ambassade.

— Mais, c'est qui ceux-là ?

— C'est les roméos ! dit un, d'autres sont dedans. Mon frère, ils ont pris Gbagbo, ça c'est sûr !

N'ayant plus de questions, je descendis au village. Arrivé chez mes tuteurs, je déposai le colis sur un banc. Mes petits étant absents, je sortis pour aller les chercher.

Je trouvai Landry et Prince avec d'autres gars, quand je demandai mes statuette, mon petit me dit qu'il les avait laissées sur le terrain ; je ne dis rien à part les inviter à aller manger.

A la maison, notre tutrice nous avait concocté du riz à la sauce tomate. Je ne sais pas si les gars avaient honte, mais ils se sont levés avant moi pendant qu'il y avait encore du riz dans le récipient. Je fis plaisir, à ma cuisinière. Elle me remit mes cinq mille francs après le repas.

La gare de bateaux s'était remplie d'hommes. Ils voulaient traverser la lagune, d'autres voulaient rentrer chez eux et d'autres voulaient se rendre à la base maritime d'Abobodoumé. La majorité des libériens qui combattaient avec nous furent les premiers à quitter le village pour la base maritime, Landry n'avait que ça à la bouche.

— Allons à Yop, Garvey ! Si ça ne va pas, on s'exile, on ne peut pas retourner au quartier.

Regardant sur la lagune, j'eus une vision. Je nous voyais traverser l'étendue d'eau. Amis quand nous arrivâmes de l'autre côté, nous descendîmes et restâmes au bord de l'eau sans continuer. Rien ne nous empêchait à vue d'œil, mais nous ne pouvions pas avancer. Quand j'enlevais les yeux sur la lagune, tout était clair, mais quand je regardais encore l'eau, la vision revenait, alors, je dis ceci à mes petits :

— On va attendre pour voir comment sera ce soir. S'il n'y a rien, on rentre au quartier demain.

A dix-huit heures, l'info se clarifia, Gbagbo avait bel et bien été pris. Cette fois, ce n'était plus la désolation, mais la mort du moral. Un de nos gars s'approcha de nous, découragé, je lui tapai l'épaule.

— Ne sois pas dégba ! dis-je, ça va aller !

— Je ne suis pas dégba, répondit-il, mais quand je me rends compte que tout ce qu'on a fait est resté zéro, vraiment, tu ne peux pas comprendre.

— Je comprends très bien, on est dans la même situation, le calmai-je.

— Mon vieux, Malachi a parlé, dit Prince, il a dit que c'est un semblant de vic ...

Mon regard coupa la parole à mon petit. Je lui avais déjà dit que je

ne voulais plus entendre cette affaire de Malachi-là. Ce sont ces mêmes hommes de Dieu qui ont perdu leur vocation pour manger dans les paumes des politiciens. Ça veut dire quoi, semblant de victoire ? Tu as déjà vu ça, toi, mon compagnon ?

A vingt-deux heures, après une prière avec nos tutrices, nous dormîmes.

Le matin, après un bain chacun, nous sortîmes pour déjeuner. Prince s'étonnait des dépenses que j'effectuais, mais il se taisait. Quelques fois, le voyant venir, je lui barrais la route. Les jeunes à qui nous avions remis nos appareils étaient méconnaissables. Nous ne les reconnaissons plus. Je coupai court pour dire à Prince qu'on ferait mieux de nous contenter de nos caméras et notre poudre d'or. C'était leur chance, ils pouvaient garder ces objets à problèmes, surtout que mon idée première était de quitter ce village.

A neuf heures, nous fîmes nos adieux à la famille avec la promesse de revenir pour leur dire merci ; nous priâmes ensemble et la mère nous libéra.

Après une escale au CHU, pour prendre le frère de Prince, nous reprîmes notre chemin par l'Ecole de Gendarmerie où nous fûmes obligés de rebrousser chemin à cause d'un groupe de rebelles après au carrefour. Nous reprîmes la route après qu'ils soient partis. Sur la route, à part les cortèges des rebelles, les voitures se faisaient rares. D'autres passaient lentement avec des mouchoirs blancs sur leurs antennes. Après la station en face de l'Ecole de Gendarmerie, je vis le groupe que nous suivions changer de voie pour se rabattre sur la gauche ; nous en fîmes autant.

Etant devant la galerie des cadres, je vis sur la voie que nous venions de quitter un 4x4 chargé de 12-7 et son équipage calcinés, tous brûlés et en état de putréfaction. Ils étaient tous hors du véhicule, couchés sur le goudron, brûlés, dégageant une odeur pas plaisante. Vu la position du véhicule, j'en déduisis que c'était un équipage rebelle, nous ne roulions jamais en sens inverse.

Au fait, pour éviter de nous faire remarquer, j'avais divisé le groupe en deux. Prince marchai avec son frère et moi avec Landry séparés de près de cent mètres d'intervalles.

Arrivés à la première station de la Riviera II, nous fûmes obligés de changer de voie. Juste devant, deux cadavres jonchaient le sol, enflés, prêts à exploser. L'autre voie n'était pas mignonne non plus ; un cadavre gisait là en tenue de gendarmerie, noirci par le soleil et aussi prêt à péter tellement enflé. J'émis un sourire qui attira l'attention de Landry.

— Kessia ? ! me demanda-t-il.

— Avant, on voyait ça à la télé, aujourd'hui, c'est nous qui sommes devenus les acteurs, répondis-je. On se tire dessus quelque part là-bas, on saute les cadavres l'autre côté, on a des bagages vers ici.

— On se balade en 4x4, on rentre à la maison à pied, renchérit Landry.

Au carrefour de la II, le 4x4 avait été dégagé. Tu pouvais voir étendus des squelettes calcinés, c'était vraiment horrible. Au carrefour Orca Déco,

nous décidâmes de prendre une voiture pour rentrer, mais le prix nous fit changer d'avis. 9 km - Faya = quatre cents francs ; marcher était mieux.

Au marché de 9 km, nous achetâmes de l'attiéké et des boîtes de sardines. Les boîtes de deux cent cinquante étaient montées à cinq cents francs et celles de cinq cents à mille francs. Nous prîmes deux boîtes de cinq cents. Nous mîmes les pieds à la maison à onze heures, avec une joie silencieuse, nous fûmes accueillis par la maisonnée ; Patrick était déjà là.

Après l'attiéké panaché aux sardines, je rentrai dans la chambre de Landry pour dormir un peu. Je me réveillai à quinze heures et sortis pour me balader dans le quartier. Tous ceux qui me voyaient s'étonnaient et me demandaient où j'étais allé. Je leur répondais que j'étais allé à Yopougon. Le numéro de ma femme ne passait pas, donc je m'étais rendu pour voir ce qui s'y passait là. J'y ai passé deux jours. Ils me disaient que j'avais raison d'aller la voir, le temps était trop mauvais pour qu'on ne pense pas à ceux qu'on aime. Mon alibi était concret, n'empêche que j'étais inquiet, le numéro de Yolande ne passait toujours pas.

De retour à la maison Sabine m'appela pour me dire ceci :

— Garvey, je veux vous demander de voyager, Aubin et toi. Les gars-là fouillent dans les maisons, ils étaient à Génie 2000.

Aubin ayant compris la conversation, ajouta :

— On peut aller à Yakro ou à Buyo.

— Tu peux voyager, moi je ne bouge pas, je ne vais pas tarder à retourner au conteneur, dis-je.

Je rentrai dans la cuisine pour boire de l'eau ; aurait, je n'avais pas soif, mon ami et sa copine étaient en train de m'énervier sans savoir ; les minutes suivantes, j'ouvris le portail et sortis.

— Tu sors, ya couvre-feu, me prévint Sabine.

Je retournai, entrai et refermai le portail. Je sentais un changement dans mon comportement, j'étais devenu méfiant et nerveux. À peine ai-je touché le lit de Landry que le sommeil m'emporta.

Il est sept heures quand Landry vint me réveiller pour prendre le petit déjeuner. Maman Royale avait fait de la bouillie de riz. Après la bouillie, je sortis pour me balader dans le quartier question de faire savoir à tous ceux qui veulent savoir que j'ai toujours été là, et ça marchait, les poseurs de questions, ça ne manque pas.

A mon retour, je tombai sur une colonne de huit 4x4 remplis de rebelles. Serein, je dépassai les sept premiers 4x4, du huitième, descendirent deux éléments et se mirent à progresser dans ma direction. Je feignis de les regarder. L'ordre dans mon dos fut donné en franc-dioula : «A é yèrè ! Montez ! ». Les deux éléments retournèrent à leur véhicule et la colonne continua son chemin, je respirai un grand coup.

De la maison, je sortis pour aller à Baoulékro. Là je trouvai mes amis parlant de la capture des gars de Bingerville, ces jeunes qui avaient dressé des barrages au niveau de Bingerville. Ils avaient été pris par les rebelles.

Ils avaient changé de nom, on les appelait FRCI, mais ce comportement reflète toujours le côté rebelle. Vous avez gagné, Alassane a pris le pouvoir, pourquoi cette chasse, craignent-ils une représaille, laquelle même ?

Mon petit Beth faisait partie des deux ou trois amis qui savaient où, lui et Séry Bailly m'avaient appelé quand j'étais à la résidence. Il m'offrit à boire pour me dire Akwaba et Yako. Je restai avec mes amis jusqu'à dix-neuf heures où je rentrai à la maison.

Le jeudi 14 avril, matin, j'invitai Sabine au maquis pour boire un peu de vin. Aubin et Adamo nous y rejoignirent. Nous quittâmes le maquis à dix heures pour la maison. Tu sais, quand tu es en forme et que tu as commencé à boire, tu veux faire plaisir. C'était le but de notre retour à la maison. J'invitai maman Royale, son beau-fils Landry et sa petite sœur Bijou ; nous retournâmes au maquis.

Bijou qui disait ne pas aimer le vin ajoutait maintenant la cendre de cigarette dans son verre pour boire.

A quinze heures, je reçus le coup de fil de Karel qui me fit savoir que depuis plusieurs jours, il tentait de me joindre. Je lui dis que l'électricité avait été coupée et j'étais déchargé. Je ne prononçai pas un mot de ce que j'avais vécu dans cette guerre à Karel que je laissai après quelques minutes de causeries. J'allais mettre Karel au courant, mais je préférais attendre. Attendre quoi ? Tu sais que tu dois lui dire !

— Oôh ! Je dis que j'attends.

Le soir, je perdis mon temps devant la télé puis rentrai dormir à minuit. Le matin, je me rendis chez Fongnon pour fumer. À peine assis, mon portable sonna.

— Allo ? demandai-je

— Allo, Marcus ! C'est le Capitaine !

— Eh ! Dolpik ! C'est comment ?

— Ya fôhi ! On est à la base maritime, c'est mord ! Bière est versée, viens !

— C'est comment ? vous êtes ralliés ?

— Ralli ...quoi ? !

Mon ami éclata de rire.

— Laisse ralliement-là ! on est ici, le combat continue ; tout le gbôhi est callé. Colo, Gbédia, Dji Bara, Deux Bérêts, gbôhi est là, viens ! ya jeton !

— Je vais voir, dis-je.

— Ya pas drap ! Je vais dire aux « bandits » que tu es en route, c'est propre !

Il me dit au revoir et je raccrochai. Je me demandais ce que mes amis foutaient encore dans ce combat. Nous sommes allés à l'ouest parce que la Côte d'Ivoire était attaquée pour renverser le régime de Gbagbo. Maintenant que celui pour qui nous sommes allés nous battre est dans les mains de ses détracteurs, en ma connaissance, il serait mieux d'arrêter le combat. On n'a qu'à être clairs. Nous sommes allés au combat pour défendre l'idéologie et le programme de gouvernement de Laurent Gbagbo. S'il est dans les

moins de ceux qui depuis le début cherchent sa chute, on arrête, surtout qu'on est en vie ; ou bien, pour eux là, c'est fanatisme ?

Après quelques râpes, je retournai à la maison.

Je connais Aubin, je sais qu'il est trouillard malgré bavard, mais depuis mon retour, mon ami était devenu méconnaissable. Sa trouille s'était amplifiée à tel point que c'était devenu visible aux yeux de tous. Même aux yeux des enfants qui pour parler de lui, disaient : « Le tonton peureux qui reste dans la maison toute la journée-là ». Sa trouille n'avait pas de nom ni de couleur ; son cœur était trop mal mort.

A dix heures, je reçus l'appel de Yolande, c'était la joie. Elle me fit savoir qu'elle était morte d'inquiétude parce que mon numéro ne passait pas. Je lui dis la même chose que j'avais dite à Karel, cela la rassura. Après quelques minutes de causeries, je promis de venir la voir le dimanche à Yop. Elle me fit savoir que Yopougon était un champ de bataille, qu'elle me préviendrait si la route était libre, je lui dis au revoir et raccrochai.

Le dimanche, quand j'appelai Yolande, elle me demanda de rester parce que les combats continuaient. Je ne pus dormir quand elle me dit qu'elle était seule au SIPOREX, en train de vendre.

Le lundi matin, j'étais déjà dans un gbaka pour Adjamé qui était remplie de soldats FRCI arrêtés en groupes. Ils étaient à tous les carrefours, mais ne s'occupaient de personne. Le gbaka que je pris me laissa au carrefour de la Pharmacie ; il ne pouvait plus continuer. Les autres quartiers comme SIDI-CI, SICOGI et la Selmer étaient des fronts, a dit le chauffeur, aucune voiture ne pouvait aller plus loin.

Le carrefour avait changé de visage. La statue avait été démolie, la gare UTB saccagée y compris les magasins aux alentours. Je trouvai Yolande au petit marché de SIPOREX avec d'autres vendeuses, elles étaient en tout quatre vendeuses.

À onze heures, des tirs de T80 nous firent ramasser les provisions placées sur la table de vente de Yolande ; nous revînmes quinze minutes après. Je n'étais plus d'accord pour qu'elle replace son étalage, mais Yolande était têtue. Elle me dit qu'il fallait que les gens se nourrissent. C'est vrai que je ne voulais pas qu'elle replace son étalage, mais ma copine avait raison ; quelle courageuse go !

Quinze minutes plus tard, les tirs reprirent. Là, j'étais devenu nerveux, je ne voulais plus qu'elle replace, mais c'était mal connaître ma copine. Elle souriait et me demandait de l'aider au lieu de perdre mes sens. Franchement, les bruits d'armes me mettaient dans un autre tempo, ça m'énervait.

A quinze heures, elle confia sa marchandise à sa cousine Fatou et nous rentrâmes à la maison. Avant, nous fîmes quelques emplettes, elle voulait préparer. Au Banco II où sa tante lui confia sa maison pour voyager, elle fit du foutou et la sauce djoungblé. Coupé depuis la veille, le courant revint à vingt heures après que nous ayons fini de manger à la lumière d'une

bougie.

Refusant de passer la nuit dans le studio de sa tante, je réservai une chambre d'hôtel à quelques mètres du domicile où nous passâmes la nuit ; tu veux un dessin ?

Le lendemain, je restai avec Yolande dont je pris congé à onze heures après lui avoir remis quinze mille francs pour son transport car elle devait se rendre à Katiola, le 21 avril.

Le lendemain, je reçus le coup de fil de Dolpik, il m'apprit la mort de mes petits Dji Bara et Gbédia Kou au cours du combat du quartier Koweït. Dji Bara avait été abattu dans le quartier, et Gbédia, au carrefour des sapeurs-pompiers par un tireur d'élite. Mais les combats continuaient : me donnant sa position, il me dit qu'ils étaient maintenant au quartier camp militaire avec Maho et des Libériens. Ils faisaient la navette entre la base maritime d'Abobodoumé et ce quartier.

Je ne comprenais toujours pas ce que mes amis faisaient. Yopougou dans son entier était aux mains des FRCI à part la SIDECI, la base navale jusqu'au camp militaire. Combien de temps leur reste-t-il pour prendre toute la commune. Le comportement de mes gars était suicidaire. Dolpik ne voulait rien entendre quand je lui disais de se retirer de ce combat, il me dit même au revoir et raccrocha.

Gbédia étant le bon fils d'Aubin, je préfèrai ne pas lui annoncer cette sale nouvelle. Le jeudi 21 avril, nous apprîmes la présence d'éléments FRCI au domicile du Colonel Ehouman Nathanaël qu'ils vidèrent de son contenu. Ils étaient aussi chez le Commandant Ahoussi où ils laissèrent des éléments. Un ami m'informa que les FRCI brulaient vifs ceux qui voulaient sortir de Yopougou. Si sur ta CNI tu t'appelles Koudou, Séry, Guéi ou un nom venant de l'ouest, tu es brûlé vif.

Quelques jours plus tard, je reçus la nouvelle de la mort d'IB, ce qui me surprit. IB a fait savoir à tout le monde que c'était lui le père de la rébellion en Côte d'Ivoire, qu'est ce qui a bien pu le mettre en conflit avec ses acolytes ? Ou bien, il voulait quelque chose que les autres ne pouvaient lui donner ? Sur France 24, il avait dit au gars qui devait l'aider à créer une rébellion en Côte d'Ivoire qu'il préférerait mettre la main en poche que de trouver un sponsor pour créer sa rébellion ; qu'est ce qui a bien pu se passer ?

Les journaux avaient commencé à paraître. Les titrologues avaient repris leurs place, léchant tous les journaux sans en acheter un seul. Ce jour-là, un seul journal avait attiré mon attention, il titrait avec une photo de Gbagbo qui disait : « Je dors bien ».

J'eus mal en lisant ce titre ; tu dors bien, c'est vrai, mais, est ce que tu sais comment dorment ceux qui ont pris les armes pour toi ?

Je suis devenu encore plus malade quand un autre jour, je lus la déclaration de Paul Yao N'Dré quand il disait : « J'ai menti, c'est le Diable » et tralala, tralala ; ça m'a donné l'impression que pour être un bon politicien, il faut être très irresponsable, franc menteur. Tu dors bien pendant que les

gens se font tuer parce que tu as dit que tu étais là pour eux ; Et toi, tu as menti pour faire plaisir à qui ? Politique africaine, c'est la first des lâches. Au fait, pour moi, LG ne devait pas dire qu'il dort bien même si c'était pour nous donner le moral.

Le 5 mai, je n'avais plus un rond, pour ne pas vendre ma caméra, je décidai de vendre ma carte mémoire. Franchement, Karel avait raison de me traiter d'enfant gâté. Pas plus que le 9 avril, j'avais cent mille francs sur moi, voilà seulement que le 5 mai, il ne me restait plus rien ; quel don de dépenser l'argent !

Je me rendis à dix heures chez Adamo, un gérant de cabine téléphonique pour lui vendre ma carte mémoire de huit gigas, il prit la carte et me dit ceci :

- Garvey, ça, c'est ma carte mémoire, je reconnais l'adaptateur.
- Quoi ? ! m'écriai-je, surpris, mais, pourquoi je l'ai ?
- Ha ! Ça, je ne sais pas, je l'ai perdue avant-hier, j'ai remis cette carte à un ami qui je crois, l'a laissée tomber ; mais toi, où tu as eu cette carte ?
- J'ai cette carte depuis plus d'un mois, je l'ai achetée à Yopougon avec un caméscope, lui répondis-je.

Je ne pouvais pas dire que j'avais eu cette carte à la résidence du président. On se connaît, chacun avait son camp pendant les campagnes. Je lui dis que ce n'était pas un problème, qu'il mette la carte dans son ordinateur et il saurait que c'était la mienne. Il accepta mais quand il mit la carte dans son ordinateur, je fus surpris de voir que c'étaient des fichiers lui appartenant qui s'affichaient sur l'écran. J'étais étonné, me demandant ce qui se passait, moi seul sais où j'ai eu ma carte, mais pourquoi c'étaient ses fichiers qui apparaissaient, pourquoi cela ?

Le jeune ne s'arrêta pas là, il menaçait maintenant d'appeler les FRCI pour qu'on tire cette affaire au clair. Son ami qui était présent lui fit savoir qu'il n'avait pas besoin d'appeler les FRCI car moi, je n'avais qu'à acheter la carte, tout ce qu'il avait à faire était de reprendre sa carte. Je lui répétais que j'avais cette carte depuis un mois, tandis qu'il avait perdu la sienne avant-hier. Mais il insistait à clamer la propriété, comme c'est ainsi, il pouvait la garder. Je ne voulais plus rester longtemps près du jeune, il m'énervait et je ne pouvais rien faire, alors, sans leur dire au revoir, je me levai et partis.

Arrivé au conteneur, j'informai Adamo de ma mésaventure, il proposa que nous retournassions chez le jeune pour témoigner que la carte m'appartenait, mais sur le lieu, Adamo tenait mordicus à dire qu'il avait retrouvé sa carte mémoire, alors, je demandai à mon ami de laisser tomber.

J'étais tellement dépassé que je décidai de vendre le caméscope. J'eus un preneur en la personne de Fabio, un jeune du quartier St Paul, qui me prit l'appareil à vingt-trois mille francs, il m'avança vingt mille francs et promit me payer le reste le mercredi prochain. Je remis deux mille francs à Adamo et lui offris quelques litres de bandji.

Chez le vieux Kohi où je trouvai Aubin, je lui remis mille francs. Aubin

recevait toujours de l'argent de ma part depuis mon retour de la Résidence.

A douze heures, je reçus l'appel de Karel. Il me demanda comment j'allais, je lui dis que j'allais bien, je profitai pour lui dire ceci :

— Mon vieux, je voulais te demander pardon.

— Mais, pourquoi ? demanda-t-il.

— Je t'ai menti en te disant que j'étais resté au quartier, caché, dis-je, au fait, j'étais à la Résidence de Gbagbo depuis le 31 mars, j'en suis revenu le 12 avril.

— Je savais, dit Karel, quand j'ai essayé ton numéro et que ce n'est pas passé, je me suis dit directement que tu étais au combat.

— Excuse-moi ! je ne pouvais pas te dire en même temps.

— Merci de me faire confiance, mais j'espère que tu as écrit cette partie-là !

— C'est ça tu parles doucement là ?

Il éclata de rire.

— Bon, on a un peu d'argent à distribuer, tu vas trouver la femme d'Ato. Il paraît que ses funérailles auront lieu à Port-Bouët. Tu vas trouver sa femme et lui remettre un peu d'argent comme notre participation. Shao aussi, je tente son numéro, mais ça ne passe pas ; je vais t'envoyer le numéro pour que tu essaies aussi. Tu vas trouver Silence et Adèle, la femme de Tino, le chef de Guantanamo pour leur remettre de l'argent.

— Mon vieux, envoie le numéro de chacun sur ma boîte électronique, là je crois que ce sera facile.

Pour Ato Belly, mon ami me prévint qu'il avait eu le numéro d'un de ses petits, et que par ce petit, je pouvais avoir sa femme. Le premier jour quand Karel m'avait appelé, il m'avait annoncé la mort d'Ato Belly sans trop de précisions. Il m'a alors demandé de me renseigner sur les conditions de sa mort, sans oublier de me dire qu'il allait informer Gadou sur ce que je lui avais dit concernant ma position à la Résidence du PR.

Après avoir pris quelques nouvelles de Yolande, il me promit de m'envoyer le code de retrait et les noms y compris les numéros des gars à gérer sur ma boîte électronique ; Puis nous nous dîmes au revoir.

Le lendemain, vendredi 6 mai, déjà à huit heures, j'étais dans les locaux de la SGBCI de la Riviera Ste Famille. Après avoir rempli le formulaire Western Union, je pris place pour attendre mon tour.

A neuf heures, je reçus l'appel de Karel, demandant ma position. Je lui fis savoir que j'étais dans la banque et que j'attendais mon tour pour passer à la caisse. Il me demanda de ne pas tarder quand j'aurais l'argent, je lui promis de faire comme il avait dit.

La quinzaine de minutes qui suivit, je sortis de la caisse avec quatre-vingt-dix mille francs. Je devais remettre dix mille francs à chacun de Shao, Silence et Adèle puis vingt mille à la veuve d'Ato, un total de cinquante mille francs, le reste, je devais le garder pour me dépanner.

Sorti de la banque, je réussis à avoir Silence qui me dit qu'il était dans

les environs de l'hôtel Ivoire, il prenait garde dans un domicile. Garde?! Mais quelle garde? Silence était-il devenu un agent de sécurité? Ah! Ça se peut, il était avant les événements un gros bras au Black Market, pas étonnant qu'il soit agent de sécurité; mais pour quelle société?

— Oôôh!! Quelle idée de beaucoup de questions? Tu as pris rendez-vous, demain, tu sauras. Descends de ta clôture! L'étranger arrive chez toi.

Tu as raison, compagnon, Silence et moi avons rendez-vous demain, je saurai pour quelle société il travaille, mais tu n'as pas besoin de te fâcher, on marche ensemble non?

Le samedi matin, je me rendis à Adjamé pour acheter une paire de souliers que j'eus à dix mille francs. Discutant avec le vendeur, je reçus l'appel de Karel qui demanda ma position, je lui dis que j'étais à Adjamé et que je m'apprêtais à aller à Yopougon; nous causâmes encore un moment et je le laissai.

Après la paire de souliers, je me rendis au Black pour acheter deux draps et un pantalon puis appelai Adèle et Silence pour leur dire que je viendrais les voir le dimanche pour leur remettre quelque chose de la part de Karel; le numéro de Shao ne passait toujours pas.

Au quartier, je tentai le numéro du petit d'Ato et je l'eus.

— Garvey? dit-il.

— Comment tu as su? lui demandai-je.

— Karel m'a appelé pour me dire que tu allais appeler.

— Ouais, c'est que je voulais que tu m'aides à trouver la femme du chef Ato; je dois lui remettre quelque chose.

— Au fait, elle est allée au village.

— Mais, excuse-moi! Le vieux père, comment ils l'ont eu?

— Il était à la RTI, c'est là-bas qu'il y a eu une attaque et il a été touché au pied. Il a replié à sa base ici à Port-Bouët, et c'est là qu'ils sont venus le trouver pour le tuer.

— Comment?

— Ils l'ont égorgé.

— Quoi?!

— Je te parle de quelque chose!

— Ouais, c'est pas vrai! mais c'est comment par rapport à la veillée?

— Veillée?! Hum! Une veillée maintenant pourra créer beaucoup de vilaines choses. Les FRCI sont à la recherche des gens, une veillée maintenant sera dangereuse.

— Ça, c'est pas faux, mais comment je peux avoir sa femme?

Le jeune me fit savoir qu'Ato avait un petit-frère par lequel je pouvais avoir sa femme. Mais quand j'appelai ce jeune, il était réticent. Ses réponses ne me satisfaisaient pas, je sentais la peur dans sa voix malgré que je m'arrangeais pour le mettre en confiance, alors, je le laissai. Le numéro de Shao ne passait toujours pas.

Le soir, aux environs de vingt heures, j'appelai le petit d'Ato qui me fit savoir que le petit frère du chef était presque mort de trouille. Il me pria donc de ne plus appeler ce jeune. Je me pliai à sa demande.

Le dimanche matin, je me rendis à Cocody pour honorer les rendez-vous de Silence et d'Adèle. Arrivé au niveau de l'hôtel Ivoire, j'appelai Silence en lui disant que je l'y attendais. Silence me demanda de le trouver à l'ambassade du Brésil. Après des renseignements, je me trouvai devant l'ambassade et l'appelai. Silence sortit d'une villa voisine à l'ambassade, me fis signe de la main et je le rejoignis.

Silence me fit entrer dans une grande villa. Compagnon, en venant à mon rendez-vous, je m'attendais à trouver Silence dans une tenue jaune avec une matraque à la main, mais ce qui se présenta à mes yeux fut autre chose. Silence était en complet treillis avec une SIG en main. Il me donna place et me présenta à ses collègues, ils étaient quatre.

Après les nouvelles, je lui remis les dix mille prévus pour lui envoyés par notre ami, Karel. Il me fit savoir que Karel l'avait appelé pour lui dire que j'allais le croiser. Il était content du geste et me dit que le jeton allait décanter sa situation. Je me contentai de sourire sans lui demander quelle situation. Toujours bavardant, il demanda qu'on serve le café, ce qui fut fait et nous déjeunâmes. Après le café, nous quittâmes la table pour nous assoir sous un manguier, question de se retrouver seuls et bien causer ; j'engageai la causerie.

— Mais, c'est comment ? dis-je en le regardant de bas en haut.

Il sourit et remua la tête.

— Tu sais, commença-t-il, moi je suis un môgô de Gbagbo, quand j'ai remarqué que la situation devenait façon façon, j'ai envoyé ma femme au village, près de mon vieux et je suis revenu pour rester avec Polo, dans son village.

— A Abobo ? ! dis-je calmement.

— Ouais, moi-même j'habitais là-bas avec ma femme, mais ça devenait trop dangereux pour elle. Quand ça s'est gâté à Abobo, je me suis retrouvé à Yopougon chez ma sœur, mais j'ai préféré quitter pour ne pas mettre sa vie en danger, donc je gérais en nomade. Tantôt, je suis ici, tantôt je suis là-bas. C'est un jour, j'ai croisé un ami qui était syndicat à Abobo, c'est lui qui m'a dit que mon nom a pris tout Abobo. On dit que je suis devenu un milicien de Gbagbo. J'ai nié en disant que c'était faux, que j'étais au village. C'est lui qui a arrangé une rencontre avec l'un des chefs d'Abobo. Quand je suis arrivé, j'ai pu les convaincre. C'est pas pour parler dioula ? On a tourné en 4x4 jusqu'à la sortie d'Abobo, je n'ai pas croisé un de mes éléments.

— Eléments ? !

— Mes petits qui ont combattu au départ avec moi. Donc, quand je les ai convaincus, ils m'ont mis dans le groupe qui devait aller libérer Yopougon. Je ne pouvais pas refuser malgré que c'était contre mes anciens gars que

je partais combattre. On est allé. En quelques jours, Poy¹ a été libérée. Ils m'ont mis dans un dispo pour surveiller la maison d'un Babatchê ici, mais malgré ça, ils n'ont toujours pas confiance en moi. Quand mon téléphone sonne, ils me disent que ce sont mes camarades miliciens qui m'appellent pour connaître leur position.

Il me tendit son arme.

— C'est quelle arme, ça ? me demanda-t-il.

— C'est une SIG, répondis-je.

— Mais tu vois le chargeur ? C'est pour une autre arme, ils ne savent pas que si ça commence, je peux faire parler ça ?

— Gère avec eux un peu un peu ! ils vont finir par te faire confiance ; mais, est-ce que tu as les nouvelles de Tchang ?

— Hum ! Tchang ! on m'a dit un jour qu'il est arrivé avec son gbôhi de Libériens vers la pharmacie Agban. Ils ont gâté là-bas, ils ont même tué quelqu'un.

— Tu dis quoi ? !

— Ha !! Toi Tchang, on te connaît à Adjamé, et puis c'est là tu viens chier.

— Karel m'a parlé pour Ato Belly, chef Ato.

— Qui ça ? Môgô de Port Bouët là, il est là non ?

— Non, il est douffé, ils l'ont égorgé à sa base, à Port-Bouët.

— Mais, il était à la RTI non ?

— Ouais, il a pris balle là-bas. Quand il est parti à Port-Bouët pour se traiter, ils l'ont trouvé là-bas pour le tuer, l'égorger.

— C'est que je suis sûr qu'il y a eu combat là-bas !

— Ça, c'est sûr !

Remarquant que le soleil s'approchait du zénith, je demandai à partir, surtout que je devais continuer à Yopougon. Je dis au revoir à ses collègues et Silence m'accompagna jusqu'à cinquante mètres de son poste de garde puis me remercia pour la visite. Avec ma paire de souliers qui me brûlait les orteils, je me dépêchai de trouver un gbaka au niveau de l'Ecole de Gendarmerie, direction Adjamé.

A la station Texaco qui était en réfection, je pris un gbaka pour le quartier Camp Militaire. Au carrefour de Mossikro, nous tombâmes sur un barrage. Une foule d'éléments FRCI, mal habillés, contrôlant les pièces des passagers de façon désordonnée. Trois à quatre personnes te demandaient tes papiers en même temps. Moi j'étais serein, habillé en tonton,² chemise bleue-ciel près du corps, repassée, Jeans Javel propre, paire de souliers bien cirées, avec ma pochette blanche en main. J'attendais que les gars arrivent à moi pour que je leur présente mes pièces. Ce que je fis quand l'un d'eux s'approcha pour me demander mes papiers. Je lui tendis mon

1 Poy : N. la commune de Yopougon.

2 En tonton : N. en responsable.

attestation d'identité qu'il examina et me remit.

Vingt-cinq mètres devant, c'était la même chose : plus de six éléments pour contrôler un véhicule. Au Camp Militaire de Yopougon, je débarquai devant la pharmacie Nakoko, traversai la voie pour prendre la direction du collège Singa. Arrêté devant le collège, je sortis mon portable pour composer le numéro d'Adèle, mais je tombai sur la messagerie.

Adèle, on l'a déjà rencontrée, tu te souviens, à Guantánamo, la base du GPP à Yopougon. Avant-hier, quand je l'avais eue au téléphone, elle m'avait dit que son maquis avait été démoli. Elle s'était donc réfugiée chez sa sœur au quartier Camp militaire. Notre point de repère était le collège Singa et voilà que son numéro ne passait pas. Et ce qui est plus grave, l'heure n'était pas aux renseignements, avec des éléments FRCI nombreux dans le secteur. Toutes mes tentatives pour la joindre furent vaines, je ne recevais que la voix de la djantra de la messagerie Moov.

J'essayai de longer la voie bordant le collège dans l'espoir de la voir, je finis ma marche dans un koutoukoudrôme où je commandai une tournée et des cigarettes. Je voulais me renseigner, mais il fallait tâter l'atmosphère. Patron dans ce tempo, je me fis des camarades en offrant des tournées aux jeunes gens que je trouvais. Je finis même par savoir que ces jeunes étaient gouro, je venais là de marquer un point.

Dans la causerie de présentation, je leur donnai Marcus comme mon prénom à l'état civil et dis que j'étais à la recherche de ma grande sœur se prénommant Adèle. Personne ne la connaissait ; mon point venait d'être annulé.

Une quarantaine de minutes après, voyant que je ne pouvais rien tirer d'eux puis qu'ils ne savaient pas, je pris congé des jeunes pour retourner à Adjamé. Cette fois, j'optai pour un gbaka de la SIECI que je pris devant l'ex-cinéma Saguidiba. Je me voyais mal en train de passer par la voie de Mossikro. A Adjamé, je plongeai dans un gbaka qui me déposa au carrefour Faya.

Au quartier, après m'être déchaussé, je me rendis au maquis de Fabio pour encaisser mes trois mille restants du caméscope vendu, mais il était absent. Je restai quand-même pour causer. Le Facebook était le seul maquis du coin, et c'est là que nous prenions du temps. Je voulais attendre le retour de Fabio, mais la dispute qui éclata entre Zagbra Fabrice et un jeune venu prendre de l'air dans le maquis m'amena à quitter le lieu. Une dispute dont je ne vis la queue, mais la tête était très grosse. Le jeune, je ne sais pourquoi avait dit ceci à Zagbra :

— Tu crois que je ne suis pas au courant, tu es un milicien ! Je vous connais vous tous ici, mais ça va vous surprendre !

Cette simple menace suffit pour que je glisse incognito pour aller me tendre sur mon matelas, dans mon conteneur. Compagnon, la force du lion réside dans sa méfiance.

Le lundi 9 mai, matin, je ne voulais plus me déplacer vainement, donc

je décidai d'attendre qu'Adèle m'appelât avant de bouger. Ce qu'elle fit à quinze heures. Je lui demandai de faire le déplacement à Adjamé. Adèle me demanda de venir à Yopougon car elle ne pouvait pas venir à Adjamé, parce qu'elle était malade ; je lui donnai rendez-vous pour demain à partir de dix heures, elle était d'accord.

Le lendemain, à l'heure dite, je croisai Adèle devant le collège Singa. Franchement, si je n'étais pas physionomiste, je ne la reconnaîtrais pas. Elle avait vraiment maigri, la peau collait à ses os des pieds à la tête.

Adèle me remercia quand je lui remis les dix mille francs. A la question de savoir où était son mari, Tino, elle me répondit qu'elle n'en avait aucune nouvelle, et que son désir le plus ardent était de rentrer au village car le quartier grouillait d'éléments FRCI et ça l'inquiétait. Sur ce point, elle avait raison, le quartier grouillait d'éléments FRCI et quelqu'un pouvait la balancer en la désignant comme étant la femme d'un chef d'un groupe d'auto-défense. Et le GPP, ce n'est pas n'importe quel groupe. Elle avait aussi besoin de se soigner.

Pendant notre entretien, Adèle n'avait que ça à la bouche : rentrer au village. Cette phrase, elle l'a répétée plus de six fois ; elle me conseilla aussi de ne pas rôder dans les parages. Je ne pouvais rien tirer d'elle ni savoir ce qu'étaient devenus les pensionnaires de la base de Guantanamo. Je lui dis au revoir et rentrai à Akouédo. Il était quatorze heures quand j'arrivai au carrefour Faya.

A seize heures, me rappelant que j'avais mon sac chez le vieux Kobéhi, je partis le chercher. Par intuition, l'idée de contrôler mes photos me vint, mais grande fut ma surprise, toutes mes photos militaires avaient disparu. Je rentrai dans une colère, laissai le sac ouvert et sortis.

Je trouvai Aubin assis sur la niche du compteur de la SODECI.

— MC Kenzi, tu n'as pas vu mes photos commandos là ? demandai-je.

— Je vais faire quoi avec ? répondit-il.

— Tu es le seul qui peut mettre ta main dans mon sac, je te demande quelque chose, tu me dis tu vas faire quoi avec.

— Tu as raison, mais je n'ai pas pris tes photos.

Le regard de mon ami disait autre chose que sa bouche disait. Son regard disait le contraire de sa bouche. Je savais que c'était lui, sa trouille malade pouvait le pousser à ça. Je commençai à grogner, à me plaindre tout en l'accusant en paraboles. Sachant que je parlais de lui, mon ami resta de marbre, se leva et alla marcher peut-être pour éviter que nous nous disputions. Je le regardai répugnamment partir.

Si ce sont les disputes, mon ami et moi on en faisait tous les deux jours. Il parle beaucoup et moi je ne me loupe pas quand je vais chez Jean. Donc chacun se plaignait du comportement de chacun, et ça nous amenait à nous disputer tous les deux jours. Sabine avait tendance à nous appeler

Zongo et Tao.¹

Grognant, assis sur la niche, Landry sortit de la cour et vint s'asseoir près de moi.

— Landro ! dis-je, toutes mes photos monos ont disparu dans mon sac.

— Ton frère de sang dit quoi ?

— Il n'est pas au courant.

— S'il n'est pas au courant, qui le sera ? Je suis sûr qu'il a fait ça pour te protéger.

— De quoi ? ! m'écriai-je, ces photos sont importantes pour moi. Je parie qu'il les a brûlées.

— Hum !

— Hum, quoi ?

— Hum ! Garvey ! Tu connais ton ami, sa trouille n'a pas de nom !

— Mais, un garçon ne doit pas avoir peur de la sorte ! Comment je vais retrouver mes photos ? Je parie qu'il les a brûlées.

— Calme-toi, je vais lui demander.

Sans mot dire à Landry, je me levai et entrai dans la cour, fonçai dans sa chambre, rangeai mes affaires dans mon sac et sortis avec.

— Tu sais que personne ne dort au conteneur, dit Landry.

— Tu sais aussi que c'est là-bas qu'on dormait avant le flou-flou, dis-je, je vais commencer à dormir là-bas.

Landry n'ajouta aucun mot, il me laissa partir. Franchement, Aubin avait déclenché en moi une colère sans nom, je le détestai carrément. Je sentis que si je sortais, je mettrais cette colère sur un innocent, je préfèrai me coucher dans cette chaleur du conteneur. A seize heures, je fus réveillé par l'entrée de Sabine dans le conteneur. Couché, je lui dis ceci :

— Sabina, toutes mes photos militaires ont disparu.

— Et Aubin, il dit quoi ? me demanda-t-elle.

— Hum ! Il n'est pas au courant, répondis-je.

— Il n'est pas au courant pourquoi ? Il m'avait même proposé qu'on casse ta carte d'identité quand on déménageait les affaires pour les emmener chez le vieux Kobéhi. Je lui ai dit que s'il essayait cela, il le regretterait. Je suis sûr qu'il a profité de mon absence pour faire disparaître tes photos. Je n'ai jamais croisé un homme aussi peureux qu'Aubin, on ne dirait même pas un garçon.

— Peut-être qu'il a fait ça pour me protéger, qui sait ? dis-je.

— Bon, je suis d'accord qu'il veuille te protéger, mais tu es de retour, qu'il te remette tes rôles ! ou bien ?

— Ça là, je suis sûr qu'il les a brûlées.

— S'il arrive, il va me dire où il a mis les photos là, quel garçon-femme il est comme ça là

— Non, Sabine, vos discours finissent dans flou-flou, laisse tomber !

1 Zongo et Tao sont des comédiens ivoiriens qui jouent le rôle de deux amis inséparables mais toujours en conflit.

— C'est moi seule il moyen, ses amis se sont levés pour aller combattre, il dit qu'il est allé à Treichville. Il est revenu deux jours après on dirait souris ils ont mouillée ; tchrouuu !

— Pardon, Sabine, laisse mon jumeau ! C'est sa manière à lui de me protéger, dis-je en souriant.

Sabine sortit et alla en bavardant. Le témoignage de sa copine avait amplifié ma colère contre mon ami, mais, que pouvais-je faire à part me mettre en colère ? Aubin est plus qu'un frère pour moi.

A dix-huit heures, je trouvai Aubin chez le vieux Kobéhi et lui remis mille francs. Sans signer cette alliance, le soleil ne devait pas tomber pendant que l'un est en colère contre l'autre. Je pensais au courage de Sabine, une femme-garçon. Je me souviens le 1^{er} avril, lors des casses des boutiques du quartier. Adamo et moi avons demandé à Sabine qui nous suivait de retourner à la maison, mais voici ce qu'elle nous avait répondu : « Les gars, allons ! Quand on va finir ce qu'on s'en va faire, je vais retourner à la maison ». C'était pourtant pour ce qu'on allait faire qu'on lui avait demandé de retourner. Adamo et moi n'avons fait que nous regarder sans pouvoir rien ajouter.

Le lendemain, je reçus le coup de Karel qui me demanda si j'avais accompli ma mission. Je lui répondis que j'avais fini avec Silence et Adèle, le petit frère d'Ato refusait de me croiser, et Shao était injoignable.

Karel m'informa qu'il avait eu Tchang, il devait être au Ghana, mais voulait entrer en Belgique. Il lui aurait dit simplement que c'était difficile. Karel profita pour me dire de faire un effort pour joindre Shao, je lui promis de faire tout mon effort sans oublier de lui dire que je lui ferais parvenir l'entretien que j'ai eu avec Silence et Adèle, cela lui plut et il me demanda de le faire le plus vite possible.

Un problème de connexion étant dans les cybers café de la cité de Lauriers et du quartier St Paul, Karel me conseilla de voir tonton Gadou pour qu'il lui envoie le compte rendu de mon entretien avec Silence et Adèle, ce que je fis. J'appelai d'abord le tonton.

— Garvey ! s'exclama-t-il quand il reconnut ma voix. Mais, mon petit, c'est vrai ce que Karel m'a dit là ? Tu étais à la Résidence de Gbagbo ?

— Oui, tonton, répondis-je.

— Mais, tu as pris un gros risque ! Tu pouvais te faire tuer !

— Rien ne se fait sans que Dieu ne veuille, tonton, c'était prévu.

— Je salue ton courage, mon petit, mais ne fais plus jamais ça ! J'ai eu très peur quand Karel m'a informé à ce sujet, on dirait que c'était maintenant.

Je souris.

— Je suis un commando, tonton !

— Ça, c'est vrai, mais, plus jamais ! au fait, tu dois m'envoyer le compte-rendu de ton entretien avec Silence là !

— Oui tonton.

— Mais, tu me l'envoies maintenant ?

— Ça dépend de vous, tonton.
— Tu me l'envoies maintenant, il est quelle heure ?
— Quatorze heures, tonton, je vous l'envoie.
— D'accord, je t'attends devant le maquis où on a l'habitude de nous croiser avec Karel, le plein air là.

— OK ! Tonton.

— C'est bon, j'attends.

— A quinze heures, j'étais avec le tonton. Au fait, ne l'ayant pas vu dans le maquis ni sa voiture dans les parages, je me mis au bord de la route pour l'attendre. Ce ne sont que plusieurs minutes après que je le vis. Je retour-nais dans le maquis et je l'ai vu arrêté près de sa voiture, devant un garage.

— Ya longtemps que tu es là ? me demanda-t-il.

— Oui, tonton, je ne vous avais pas vu dans le maquis, je suis donc allé m'asseoir sous l'immeuble inachevé là, répondis-je.

— Monte !

Je pris place à côté de lui dans sa voiture, sortis les papiers sur lesquels était écrit l'entretien et lui remis, il le parcourut des yeux.

— Karel m'a dit que tu as écrit sur les combats de la Résidence, ça fait combien de pages ?

— Beaucoup ! dis-je en souriant, J'aurai besoin de ces feuilles après.

— Oui, quand j'aurai fini avec, je te donnerai.

Après un bon moment près du tonton, il me libéra en me donnant pour mon transport. En temps normal hein, mille francs, c'est pas transport dêh ! C'est un vrai démoission. Mille francs pour quitter Riviera Ste Famille pour se rendre au Lauriers ? Un trajet qu'on peut faire à pied.

A la maison, Aubin m'informa que Sukoï, un jeune du quartier et ami, avait été pris par les FRCI parce qu'il avait été reconnu parmi ceux qui ont fait des barrages sur le boulevard au début de la crise. Quand j'entendis ces paroles, je me souvins de la dispute entre Zagbra et le jeune l'autre jour au Facebook. Je déduisis que ceux qui savaient que nous sommes allés au combat étaient en train de nous désigner. Mais pourquoi cette chasse ? Ne croient-ils pas qu'ils ont gagné cette guerre ?

A dix-neuf heures, je me rendis à Baoulékro où je trouvai Sukoï. Il me dit qu'il avait effectivement été pris, mais sa mère avait payé la somme de cinquante mille francs pour qu'on le relâche. Je le conseillai alors de quitter la cité.

— Franchement, je dois laisser carré-là, dit-il. Ils sont en train de nous tchoun, les mêmes petits Baoulés-là, c'est eux qui font ça. Il faut qu'on laisse cité-là, même toi-même, tu dois quitter avec ton frère de sang. C'est pas aujourd'hui qu'on vous connaît, vous. Vous devez laisser la cité aussi, les gars sont trop djaoulis, je parie qu'ils vont revenir.¹

Mon gars avait raison, nous étions au Lauriers depuis un bon moment

1 Carré : N. secteur ; Tchoun : N. vendre, désigner.

et tout le monde connaît notre statut. Avec ce renversement de situation, nous n'étions pas vraiment en sécurité. Et puis, si je remarque bien, Aubin et moi étions les seuls éléments FLGO sur la cité. Décidément, cela ne me faisait rien, je n'avais aucune crainte, on dirait quelque chose me disait ; « Oôôh ! Faut t'asseoir, ya rien ! »

Le lendemain, revenant de la balade, mon portable se mit à sonner.

— Allo ? ! dis-je quand je décrochai.

— Marcus ! c'est le Capi !

— Han ! capitaine ! C'est comment ?

— Boh ! C'était mou à la dernière minute, j'ai passé deux jours dans un glôglô,¹ chacun a djô dans son coin, c'était mal mou !

— Tu t'es courou dans quel longo ?²

A cette question, mon ami me répondit que tout Yopougou était tombé dans les mains des FRCI. La Base navale était devenue comme un trou de souris qui a été bouché avec du feu. Il n'y avait plus de passage parce que derrière, il y avait la lagune. Il avait passé deux jours dans une brous-saille avant de se mélanger avec ceux qui quittaient Abobodoumé et s'est débrouillé pour rentrer chez lui à Port-Bouët. Il n'a plus aucune nouvelle des autres à part Gbédia et Dji Bara dont il a été témoin des décès. Je dis seulement à mon ami que je savais que c'était comme ça que ça allait finir. On dit tout Abidjan est pris, que peut faire une commune pour ne pas tomber ? Mon ami finit par admettre que c'était un suicide. Je le laissai en promettant de l'appeler.

Arrivé au duplex du vieux Kobéhi, je trouvai le vieux arrêté devant sa résidence. Je le saluai, il me répondit et me demanda après Aubin.

— Je viens de la balade, lui répondis-je.

— Mais, Sabine, elle a fait un cinéma ici ! dit le vieux.

— Ah bon ! Comment ça ?

— Elle a traité Aubin de milicien sans tenir compte des passants ni de ceux qui étaient présents, elle l'a exposé pendant près de trente minutes !

Cette information m'inquiéta tout à coup. Si notre femme doit nous exposer, je crois que ce sera mieux que nous quittions le quartier. Le soir, Aubin m'expliqua ce qui s'était passé. Depuis la fin de la crise, Sabine se tuait à convaincre son chéri de quitter le quartier, mais comme moi, il ne voyait pas de mal à rester. Elle avait fini par péter les plombs.

Sabine avait raison de s'inquiéter, mais pas aussi pour exposer son gars. Voulait-elle l'aider ou lui créer des ennuis ?

Mon inquiétude s'amplifia quand une nuit, nous nous fîmes rafler par des éléments des FRCI. Un groupe du nom d'Atchengue Bouna, basé au 1^{er} Bataillon de Commandos et Parachutistes. Nous sommes restés avec eux jusqu'au matin avant de nous libérer. A dix heures, nous reçûmes la visite

1 Glôglô : *N.* un couloir.

2 Courou : *N.* caché ; Longo : *N.* coin, couloir.

de deux éléments de cette unité au maquis de Fabio. Nous leur offrîmes deux bouteilles de bière et ils partirent. Ils revinrent à seize heures, cette fois en bon nombre accompagnés de leur chef de dispositif, un gendarme. La veille, pendant la rafle, ils avaient pris avec Fabio la somme d'un million quatre cent mille francs. Cet après-midi, ils vinrent pour prendre sa voiture, une Alfa Roméo. Le gendarme se basait sur un point, je ne sais comment il l'a su, mais ce point incriminait Fabio. Il lui disait qu'il savait qu'il était un brouteur,¹ et Fabio ne pouvait rien dire pour sa défense malgré qu'il n'a pas de preuve contre lui. Ils partirent alors avec la voiture.

Le jour suivant, le gendarme du nom de MDL Yvan arriva au quartier avec deux éléments en 4x4. Ayant trouvé Aubin, ils le prirent dans leur véhicule pour faire quelques tours avec lui. Je fus encore troublé quand je reçus cette information.

Le soir, quand je trouvai mon ami, il m'expliqua ce que voulait le gendarme. Il cherchait des miliciens pro-Gbagbo. Il savait aussi que mon ami était un milicien malgré qu'il niait. Il finit par lui demander de quitter le quartier car le prochain groupe qui viendrait serait sans diplomatie ; je demandai alors à mon ami de rentrer à Yopougon.

— Toi tu fais comment ? me demanda Aubin.

— Je te suis, lui répondis-je, je vais voir quelqu'un pour mon transport.

Mon ami me dit qu'il n'avait pas d'argent, mais ferait tout pour être à Yopougon demain.

Le lendemain, à quatorze heures, Aubin fit ses bagages et partit pour Yopougon. J'attendis trois jours pour l'y rejoindre grâce à tonton Gadou à qui j'avais expliqué mon problème. Il me paya le transport à trois mille francs.



Me voilà, de retour à Yopougon. Ça a commencé à Yopougon et ça se termine à Yopougon. Vrai est-il que ça n'a pas commencé au quartier Maroc, mais n'empêche que ça finisse là. Je n'ai pas grand-chose à ajouter. Tu as marché avec moi, et tu as vu, donc je n'ai rien à ajouter. Mais ce que je peux dire, c'est un grand remerciement à toi mon compagnon, toi qui as accepté de m'accompagner dans cette aventure. Je dis merci aussi à Gbagbo grâce à qui je sais que si tu ne fais pas l'affaire des grands, malgré ta perspicacité, tu dégages. Merci aussi à Alassane qui m'a fait savoir que quand tu veux obtenir quelque chose, bats toi pour l'obtenir, peu importe la manière, arrange-toi pour l'obtenir. Merci à l'ONU et aux pays de la CEDEAO qui m'ont étalé leurs carences, qui ont montré que la politique africaine se mesure à la courbette, la main tendue aux grandes puissances qui pour notre lâcheté nous feront toujours du chantage. Ha ! Si tu as tout et au lieu de mettre en valeur tes richesses, tu grattes ta tête devant un gars qui, en esprit te

1 Brouteur : N. quelqu'un qui pratiquait la cybercriminalité.

respecte, tu crois qu'il va te rater ? Il ne pourra jamais te rater parce qu'il sait que tu ne te connais pas, et ce n'est pas lui qui va te dire combien tu es supérieur à lui. Et enfin, merci à l'Afrique ... eh ! Non ... pitié à l'Afrique, riche, mais très affamée à cause de la stupidité de ceux qu'elle appelle ses enfants.

Ce que moi je peux retenir, c'est que mon Noussiya s'est d'édja sur les ways des babatchês qui nous gèrent, c'est tous des soyês, gammer pour se faire djêh, toujours djêh, seulement djêh, uniquement djêh, mais on n'a pas douffé dans vos gnamôgôya, on peut continuer à ripopo. Faîtes à cause de ceux que vous mettez dans discours et qui s'en vont se douffe à cause de vous. Faîtes un gbôhi sans gnanboyoya, si ça n'a pas pris, je ne suis pas Garvey. Essayez seulement, kèr de grattan'oun' va couper et puis c'est bognin qui prend position.¹

Arrêtez de faire leur affaire, faîtes pour l'Afrique, pardonnez !

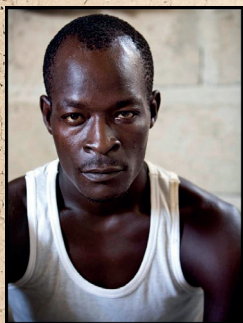
Que Dieu garde ce beau continent qui n'a rien demandé !

1 Gnamôgôya : *N. (dioula)* mauvais comportement, imbécilité ; Ripopo : *N.* avancer ; Gnanboyoya : *N. (dioula)* hypocrisie ; Grattan'oun : *N.* hommes de race blanche ; Bognin : *N. (dioula)* respect.

Compagnon! Journal d'un noussi en guerre: 2002-2011 raconte la vie tant intime que professionnelle de Garvey dont une partie importante s'est déroulée pendant 'les années d'instabilité' en Côte d'Ivoire. Pendant cette période Garvey a joué un rôle substantiel dans l'histoire d'un groupement d'autodéfense appelé FLGO-Abidjan. Après le dénouement de la crise politico-militaire d'avril 2011, Garvey résume sa vie difficile de déception, de précarité et de ténacité ; tout en Nouchi, le patois qu'il cultive autant dans cette autobiographie que dans sa vie citadine quotidienne :

« Ce que moi je peux retenir, c'est que mon Noussiya s'est déjà sur les ways des babatchès qui nous gèrent, c'est tous des soyés, gammer pour se faire djêh, toujours djêh, seulement djêh, uniquement djêh. Mais on n'a pas douffé dans vos gnamôgôya, on peut continuer à ripopo. »

[« Je retiens que ma sagacité s'est greffée sur les agissements des élites qui nous commandent. Ce sont tous des corrompus, manœuvrant pour se faire de l'argent, toujours de l'argent, seulement de l'argent, uniquement de l'argent. Mais leurs déportements n'ont pas pu me tuer ; je peux toujours essayer d'avancer. »]



Marcus Mausiah Garvey est le nom de guerre et de plume de Digbo Foua Mathias qui a vécu la plupart de sa vie à Yopougon, un quartier populaire d'Abidjan, la capitale de la Côte d'Ivoire. À l'âge de 27 ans Garvey rejoint le *Front pour la Libération du Grand Ouest* (FLGO). Dans *Compagnon!* Garvey raconte l'histoire de sa vie jusqu'en avril 2011 quand le président contesté, Laurent Gbagbo, a quitté le pouvoir, et toute l'opposition dite patriotique, dont Garvey faisait partie, a été écrasée. Depuis lors Garvey vit avec sa petite famille à Yopougon où lui et sa compagne tiennent une petite entreprise de production d'eau en sachets. Comme il l'a toujours fait depuis ses dernières années à l'école primaire, Garvey écrit :

Karel Arnaut est maître de conférences et directeur de recherche du Centre de Recherche sur l'Interculturalisme, la Migration et les Minorités (IMMRC) à l'université de Louvain (KULeuven, Belgique). Il a fait des recherches sur les mouvements de jeunes et les syndicats estudiantins en Côte d'Ivoire. Il a rencontré Garvey en 2009 lors

de ses recherches. *Compagnon!* est le produit de leur collaboration à la fois étendue et intense. Un autre livre de Karel Arnaut, *Writing along the margins: literacy, mobility and precarity in a West African city* (Multilingual Matters) présente des extraits de *Compagnon!* traduits en anglais et précédé d'un essai anthropologique.

ISBN 978-9956-763-38-2



9 789956 763382